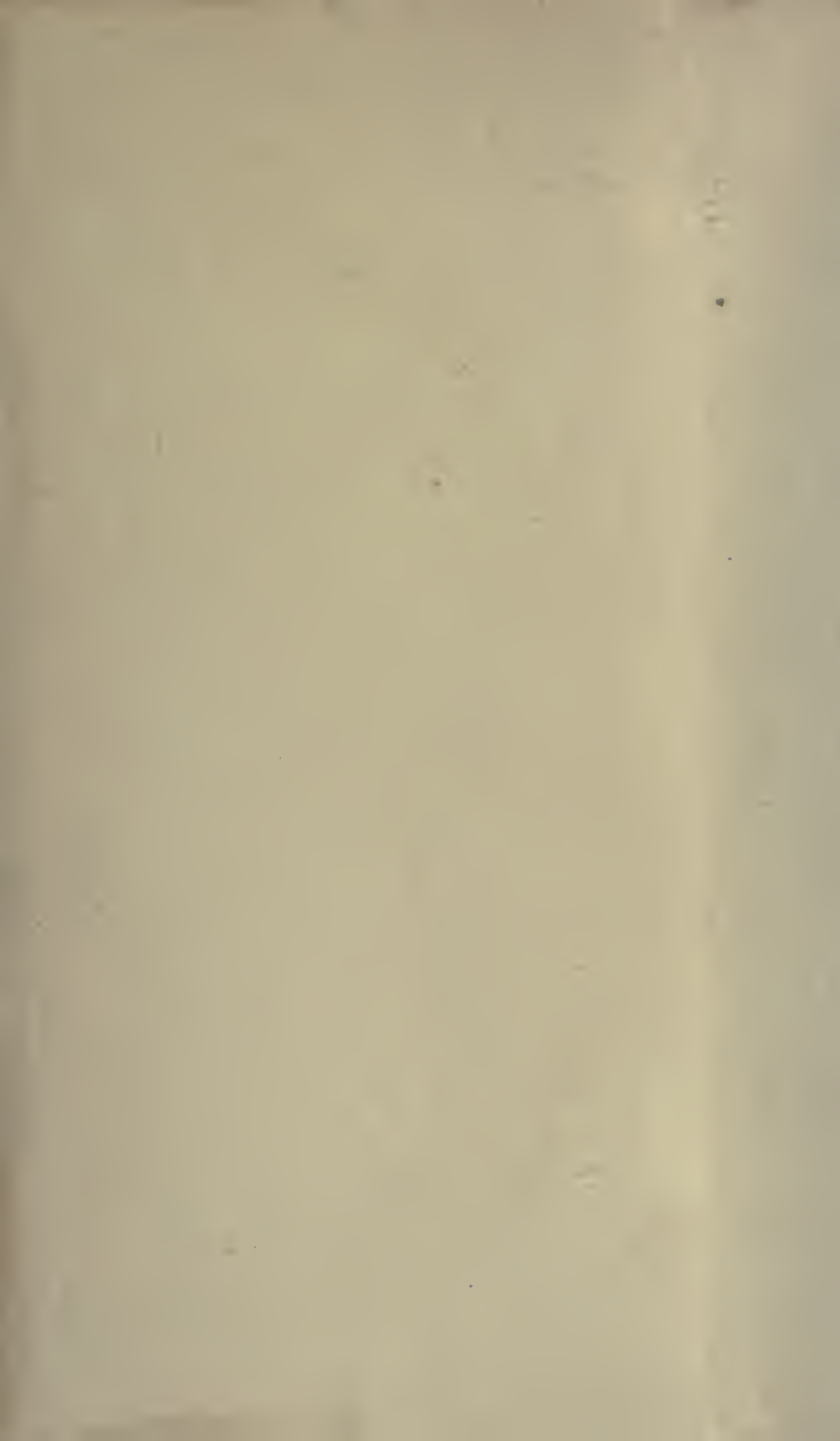


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



19773

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & C^{IE}

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-QUINZIÈME ANNÉE

TOME LVII



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
1, Place de la Louve.

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES

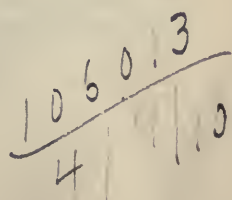
HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

1910

Tous droits réservés.





MADAME DE STAËL

ET LE LANDAMMAN PIDOU

CORRESPONDANCE INÉDITE

A la fin du mois de juin, et jusqu'au 20 juillet 1815, M^{me} de Staël fit un séjour à Lausanne. C'était au lendemain de la bataille de Waterloo, au moment où les alliés avaient envahi la France, et où les Suisses y étaient entrés à leur suite, d'une manière peu glorieuse. Le landamman Pidou pensa que M^{me} de Staël devait être privée de nouvelles, et il eut la prévenance de lui communiquer les journaux qu'il recevait comme particulier et comme chef du gouvernement vaudois. Touchée de cette attention, M^{me} de Staël l'invita à prendre du thé chez elle. Ils se virent, se plurent, causèrent ensemble et décidèrent de s'écrire.

Cette correspondance est restée presque entièrement inédite jusqu'à ce jour. Elle touche aux sujets les plus divers : à la politique, tout d'abord ; aux affaires de France, à celles de Suisse et du canton de Vaud ; à la morale, que M^{me} de Staël ne séparait pas de la politique ; à la religion, à la littérature, et même au mariage de M^{lle} Albertine de Staël avec le duc de Broglie. Elle est

comme un écho des brillantes ou profondes conversations de ses auteurs.

Vinet a dit que M^{me} de Staël est tout entière dans tout ce qu'elle a écrit. On la retrouvera, en effet, bien vivante dans ses lettres à Pidou. Du premier billet cérémonieux, à la troisième personne, qu'elle lui adresse, jusqu'à la lettre que, peu de mois avant sa mort, le 1^{er} mars 1817, elle est obligée de dicter à un ami pour lui répondre, son esprit ni son cœur ne se démentent pas. Elle écrit à la hâte et sans aucun soin, mais les mots charmants abondent sous sa plume. Elle a conservé son culte pour son père, son amour pour la liberté, et si non plus entièrement la croyance de sa jeunesse en la perfectibilité humaine, du moins sa foi dans ce qu'elle appelle « le grand avenir. »

De son côté, le landamman Pidou apparaîtra ici comme un homme de haute valeur, digne à tous égards de donner la réplique à son illustre interlocutrice, malgré les petits défauts qu'elle lui reproche, tels que ses instincts despotiques, ou que son penchant bien vaudois à se laisser conduire « par la méthode des petites choses. »

M. le comte d'Haussonville ayant eu l'extrême obligeance d'autoriser la reproduction dans la *Bibliothèque Universelle* de trois lettres de Pidou qui sont aux archives de Coppet, le lecteur pourra juger du style un peu trop oratoire du landamman, et aura sous les yeux toute l'histoire de la visite non rendue à Coppet, qui blessa justement M^{me} de Staël, et où il semble bien que celui qu'elle honorait de son amitié eut les torts.

On sait que l'historien vaudois Louis Vulliemin a consacré un volume à l'étude de la vie et de l'œuvre politique de Pidou. (*Un magistrat suisse. Auguste Pidou, landamman du canton de Vaud*. Lausanne, G. Bridel,

1860). Il suffira de rappeler que, neveu du célèbre docteur Tissot, Pidou, né en 1754, étudia d'abord la théologie, puis devint gouverneur de jeunes Anglais de grandes familles. Il fit avec ses divers élèves de nombreux voyages et fréquenta les universités et les cours princières d'Allemagne et d'Italie. Il acquit ainsi un grand usage du monde et des connaissances juridiques, historiques, politiques et littéraires qui le rendirent éminemment propre à exercer la première magistrature de son canton natal.

Plusieurs des lettres de M^{me} Staël ne sont pas datées. « Je n'ai jamais vu, disait Sainte-Beuve, une aversion du chiffre et du millésime aussi complète que dans les lettres de cette femme supérieure. » Fort heureusement Pidou a complété lui-même l'indication insuffisante du jour de la semaine, en la faisant suivre de la date, sur un bon nombre des lettres, de telle façon que le classement toujours un peu hypothétique des autres en a été facilité. Il a fallu, d'autre part, mettre la ponctuation, qui est totalement absente des originaux, les points et virgules étant remplacés par de petits traits horizontaux jetés à la fin de chaque pensée. Enfin on s'est permis de corriger les fautes d'orthographe sans importance. M^{me} de Staël écrit Pidou tantôt correctement, tantôt avec deux *d* ou un *x* ; de même elle met tantôt un *n* et tantôt deux à landammann ; on s'en est tenu pour ce mot à la forme francisée que donne Littré. La correspondance commence « en juin » 1815.

Madame de Staël à Pidou.

I

« Mad. de Staël a l'honneur de renvoyer ces papiers à Monsieur le landamman Pidou ; elle se recommande à son obli-

geance pour en lire de nouveaux s'il en arrive. — Mad. de Staël, encouragée par l'aimable attention de Monsieur le landamman Pidou, le prie de lui faire l'honneur de prendre du thé chez elle demain soir : elle est très empressée de s'entretenir avec un homme dont les lumières lui ont été généralement vantées. — Elle lui présente ses compliments et ses remerciements.

» ce dimanche. »

II

« Je remercie mille fois Monsieur le landamman Pidou ; diverses choses m'ont frappée dans ces *moniteurs* : les actes au nom du *peuple français* et la prudence remarquable de la proclamation de Massena. — Je suis chez moi presque tous les jours entre 8 et 9 heures du soir ; j'espère que Monsieur le landamman sera bientôt libre de venir me voir ; je le supplie de ne pas m'oublier pour un 28 s'il arrive [c.à.d : un *moniteur* du 28]

» mille compliments.

» N [ecker] de Staël. »

» Je reçois dans ce moment une lettre sûre de l'Allemagne qui dit que les souverains ont répondu qu'ils ne voulaient personne de la famille [de Napoléon] et qu'ils avanceraient toujours [en France]. »

III

« ce mardi, 7 heures du matin.

» Je vous renvoie, Monsieur, la triste et belle lecture que vous m'avez permis de faire. — Me permettez-vous de vous recommander le postillon de Kervand du Lion d'or ? Tout le monde dit qu'il est un parfait honnête homme et ce n'est pas vous, Monsieur, qui ne défendriez pas un citoyen quand il est faible et qu'il est innocent. Dussé-je être importune, je vous demande encore de venir chez moi ce soir ; il me semble qu'on a besoin de se parler dans ces tems ci. Mille compliments.

» N. de Staël. »

IV

« Je remercie mille fois Monsieur le landamman Pidou ; je ne doute pas qu'il n'ait vu le 1^{er} de juillet, il contient de nouveaux

détails très intéressants. Une question importante c'est de savoir si Louis XVIII prendra ou non la cocarde tricolore. Je serai chez moi toute la soirée. Monsieur le landamman Pidou trouvera simple que de l'avoir vu me fasse désirer encore plus de le revoir pour causer avec lui.

» Mille compliments.

» N. de Staël. »

samedi [8 juillet 1815, daté par Pidou].

V

« Voilà trois lettres — l'une est de M^r Benj. Constant, les deux autres de Genève ; renvoyez-moi le tout, Monsieur, et n'en dites *rien*.

» A ce soir, n'est-ce pas !

» Que je suis triste ! »

VI

« Dimanche, à 3 heures [9 juillet, daté par Pidou].

» Oui certes, ils peuvent supprimer six mille hommes et plus encore, car ils sont plus que de trop dans cette affaire. La commission présidée par M^r de Mulinen a écrit à Berne qu'elle avait approuvé la proclamation de M^r de Bachmann que la Diète a blâmée. — Avez-vous des nouvelles de France ? Mon Dieu que j'en suis inquiète. Ce *moniteur* que je vous renvoie, Monsieur, contient pourtant de belles choses : délibérer ainsi en présence de 600 mille soldats étrangers, c'est un trait d'énergie que la postérité recueillera. Je serai demain soir chez moi ; si vous êtes libre, Monsieur, vous êtes toujours sûr de me faire un grand plaisir en y venant.

» mille et mille remerciements. »

VII

« ce jeudi

» J'ai vu les petits papiers jusqu'au 8, mais il me manque le 7 ; avez-vous lu, Monsieur, la proclamation du Roi ? Il dit qu'*il ne pardonnera pas aux auteurs du complot qui a attiré Bonap.* (sic) *en France et qu'il va convoquer les Chambres pour en faire la liste.* — Je serai chez moi aujourd'hui et demain soir ; surtout demain

vous seriez bon de me donner quelques moments. — Je me recommande pour le *moniteur* du 7.... et de plus tard. Si vous aviez celui de l'année prochaine, je ne m'y refuserais pas. — Mille compliments.

» N. de Staël. »

VIII

« Je ne vois pas dans tout cela des éléments de contre-révolution : Alexandre me paraît toujours dans le même sens ; le roi de Prusse a donné presque une constitution à son pays, enfin les idées marchent.... mais concevez-vous qu'on aime mieux prendre Fouché pour ministre que porter la cocarde tricolore ? Enfin, nous dinons ensemble et j'espère que je vous dirai, comme je le sens, combien je suis reconnaissante de vos soins pour moi, combien je vous apprécie, et combien je vous regrette.

» à tantôt. »

IX

« Vous me demandez ce que je désire de tout mon cœur : écrivez-moi et comptez à jamais sur ma reconnaissance et mon attachement.

» mille compliments à la hâte.

» N. St.

» ma fille vous fait aussi ses adieux. »

[datée par Pidou : jeudi, 20 juillet 1715.]

Ces premiers billets de M^{me} de Staël à Pidou présentent déjà un réel intérêt. Nous la reconnaissons avec sa vivacité d'impressions et son « besoin de parler. » Il faut qu'elle s'ouvre à quelqu'un des soucis poignants que lui cause la situation de la France et quand, enfin, le landamman est allé la voir, ses confidences deviennent immédiatement plus intimes et plus pressantes. Elle ne peut pas même attendre jusqu'au soir pour lui communiquer ses nouvelles les plus secrètes, ses lettres de Benjamin Constant et de Genève ; elle ne cache pas

son mécontentement de l'entrée des troupes suisses en France, sûre, d'ailleurs, d'être sur ce point du même avis que lui.

C'est à cette affaire, en effet, qu'elle pense-évidemment quand elle exprime l'opinion qu' « ils peuvent supprimer six mille hommes et plus encore.... » Dans une de ses lettres à Henri Meister, publiées par MM. Paul Usteri et Eugène Ritter (Paris, Hachette, 1903), elle touche le même sujet : « Schlegel, écrit-elle, a dit un joli apologue à propos de l'expédition des Suisses en France. — Un homme se vantait d'avoir coupé un bras à son ennemi. « — Et pourquoi vous en êtes-vous tenu là ? » lui disait-on. « — Ah ! répondit-il, c'est qu'un autre lui avait déjà » coupé la tête. »

Cette regrettable expédition, dont M^{me} de Staël dit encore ailleurs qu'elle eut honte pour la Suisse, était une conséquence de la convention du 20 mai 1815 que les autorités suisses avaient conclue avec les puissances alliées et à laquelle le canton de Vaud s'était énergiquement opposé. Il en sera encore question dans la suite de la correspondance. Quant à la proclamation du général Bachmann, il s'agit, sans doute, de ce rapport officiel qu'il fit à la Diète et dans lequel, suivant Rovéréa, il désignait le canton de Vaud « comme un ennemi à surveiller. » M^{me} de Staël était trop bonne Vaudoise pour ne pas s'en indigner.

Les graves préoccupations du moment n'empêchent pourtant pas la généreuse femme de songer aux infortunes particulières. Le sort de la France est en jeu et elle est tourmentée d'inquiétudes, mais il y a à Lausanne un pauvre postillon qui est accusé, peut-être à tort, d'un méfait, et elle ne néglige pas de le recommander à la justice du landamman. Voilà un de ces

traits, comme il y en a tant dans la vie de M^{me} de Staël, qui doivent lui faire pardonner bien des choses.

Les lettres datées de Coppet sont plus longues et plus importantes que les billets de Lausanne. M. Eugène de Budé a cité un fragment de la première et la plus grande partie de la seconde dans son intéressant ouvrage : *Les Bonaparte en Suisse* (Genève et Paris, 1905). Nous les reproduisons cependant avec celles qui leur font suite.

Madame de Staël à Pidou.

X

« Coppet, ce 25 juillet 1815.

» Ne vous donnez plus, je vous prie, la peine de songer à moi pour ces papiers ; nous en avons assez et trop ici, car ils reprennent leur système de réaction avec une fureur qui serait ridicule s'ils n'avaient pas les Alliés derrière eux ; l'*indépendant* seul est dans un bon esprit. [Ce journal fut supprimé le 9 août !]

» Nous avons ici, à Sécheron, la reine Hortense gardée par un officier autrichien, et deux personnes avec elle, aussi gardées, dont nous n'avons pu découvrir les noms jusqu'à présent. — On me mande de Paris que quand on a proposé au roi de prendre la cocarde tricolore, il a répondu : *Un roi de France pardonne, mais ne capitule pas*. Je serais d'avis moi qu'au moment du départ des Alliés le roi prit une cocarde mi-partie blanche et tricolore. Ce signe tout net de changement m'inquiète. — On dit que le duc de Berry va devenir beau-frère de Bonaparte en épousant une archiduchesse d'Autriche. — Les partis sont très exaspérés et je crois la paix de l'intérieur encore bien éloignée. — A Genève on a répandu mille bruits, tantôt qu'Auguste Guiguer avait voulu livrer Saint-Maurice aux Français, et que c'était pour cela que le général Dessaix s'était avancé, tantôt qu'on avait trouvé une correspondance au Fort de l'Ecluse entre les Français et les habitants du Pays de Vaud, mais au milieu de tout cela, l'on respecte pourtant le gouvernement, et c'est

un vrai triomphe, car on n'est pas à Genève aussi ami de la liberté que de l'indépendance.

» Je suis de votre avis sur M. de Chateaubriand et j'espère que vous serez plus content de mon ouvrage, mais il est novice en politique, et il voudrait colorer un terrain comme un nuage¹. Adieu, Monsieur, je regrette Lausanne surtout à cause de vous, écrivez-moi, ne m'oubliez pas et voyez si votre devoir de landamman ne vous obligerait pas à faire le tour du canton. Coppet est un poste dangereux et qu'il faudrait observer du château. Mes compliments à M. Monod. — On dit aussi à Genève que ma fille et moi nous avons été coquettes pour vous, et nous voulons trop de bien à nos compatriotes pour les exposer à n'être que des calomniateurs.

» mille et mille compliments

» N. ST. »

XI

« Coppet, ce vendredi, 26 juillet.

[Date corrigée par Pidou en vendredi, 28 juillet 1815.]

» Vous aurez aujourd'hui la demande d'une permission de séjour pour la reine Hortense ; prenez garde que le Canton de Vaud est de tous celui qui peut être le plus compromis par aucune association bonapartiste, et choisissez plutôt, si vous pouvez, le canton de Neuchâtel qui n'a point de couleur politique. Vous savez cela tout aussi bien que moi, Monsieur, mais le vif intérêt que je prends au pays et à vous, à vous et au pays, me fait dire ce que vous êtes plus en état de juger que moi.

» Mes lettres de France ne représentent pas la cause de la liberté comme perdue, mais *tout* d'ailleurs *tout* bien précaire. Je vous écris à la hâte parce que le colonel autrichien qui va vous parler a diné ici hier. Ne croyez pas que le Conseil d'Etat fût une garantie, ce serait un tort de plus ; d'ailleurs on ne compte

¹ La *Gazette de Lausanne* du 21 juillet contient l'annonce suivante « Rapport sur l'état de la France, fait au roi dans son conseil, par M. de Chateaubriand ; » juin 1815, brochure 8° du plus grand intérêt ; prix 5 batz, chez Louis Knab, libraire à Lausanne.

guères que vous dans ce pays, parce que vous avez plus d'esprit qu'eux tous. — Me permettez-vous de vous dire *mille amitiés*. Ne dites à personne que je vous ai écrit sur ce sujet, je vous en prie : c'est l'excès de mon intérêt qui m'y a déterminée. »

XII

« Ce 5 août, Coppet.

» J'espérais que mes lettres de Paris m'apporteraient des nouvelles qui pourraient vous intéresser, mais il n'y a que de la douleur et de l'impuissante irritation contre les Alliés. On ne sait pas ce qu'ils veulent et la position du roi est vraiment bien triste. Au milieu de tous ces éléments de trouble, je ne me sens pas de goût pour aller encore là, quoiqu'on m'y invite fort, mais mon fils part lundi soir et j'aurais le temps de recevoir votre réponse à cette lettre, si vous aviez quelques lettres ou quelques commissions à lui donner.

» M^r et M^{me} de Polier sont ici et Madame est très bien pour vous ; c'est une femme d'esprit et surtout instruite.

» J'ai fait demander les lettres de Wieland ; je suis curieuse de ce qu'il dit de moi. En Allemagne on est certain de voir son nom imprimé par chaque écrivain auquel on a parlé dans sa vie ; c'est bon après la mort, mais cela ne plaît guères avant.

» La pauvre reine Hortense me fait pitié ; je ne sais que conseiller à son beau chevalier ; il me semble que c'est à Milan qu'elle devrait aller.

» Benjamin Constant était sur la liste des exilés ; il a écrit au roi qui l'a rayé de sa main. M. de Caulaincourt l'a été par le crédit de l'Empereur de Russie, et M. de Flahaut par celui de M. de Talleyrand. — Si vous savez quelque chose sur l'espoir de la paix et du départ des étrangers, songez à moi, je vous prie, car je suis bien triste : votre société me remontait à Lausanne ; mille amitiés. »

Trois jours avant d'écrire cette dernière lettre, M^{me} de Staël en écrivait une à Meister dans laquelle on lit ceci :

« Je ne me sens pas grand goût pour la France, dans l'état où on l'a réduite, et je l'aime trop pour ne pas souffrir de cet état. Mon fils va y aller, nous verrons ce qu'il m'en écrira : je l'envoie comme mon corbeau après le déluge.... Seriez-vous assez bon pour ordonner à votre libraire de Zurich de m'envoyer les lettres de Wieland en allemand, nouvellement publiées. Je suis curieuse de lire ce qu'il dit de moi. » Décidément cela la préoccupait. MM. Usteri et Ritter nous renseignent sur la manière dont l'auteur allemand a, en effet, jugé M^{me} de Staël : « Elle a prouvé, écrivait-il, qu'une femme peut avoir du génie, quoi qu'en ait dit Rousseau. Sa conversation est aussi intéressante que ses écrits ; et si elle ne parlait pas tellement vite qu'un pauvre Allemand, l'oreille et l'esprit tendus, arrive toujours à perdre une bonne partie de ce qu'elle dit, on voudrait passer sa journée à l'écouter. Elle n'a guères de beau que les yeux. A voir son visage et sa tournure, on pourrait la prendre pour une domestique suisse, si la grâce française n'était répandue sur sa lourde personne. Elle a beaucoup de vie, d'esprit et de feu, quand on s'entretient avec elle ; elle est certainement aimable, et quelquefois enchanteresse. Elle a inspiré des passions. A vrai dire, quand je l'ai vue dans le tête-à-tête, je ne me suis pas senti ému ; mais je ne suis qu'un vieillard. » Voilà ce que pensait Wieland de M^{me} de Staël ; elle avait quelque raison de craindre ses appréciations sur son compte. Pidou, on va le voir, s'est montré beaucoup plus galant à son égard. La première de ses lettres, que M. le comte d'Haussonville a bien voulu nous communiquer, trouve ici sa place. Le M^r de Polier dont il est question dans la lettre de M^{me} de Staël et dans la réponse de Pidou est l'ancien préfet du can-

ton du Léman, qui, après avoir joué un rôle politique important, devint un fervent adepte des doctrines mystiques que Dutoit-Membrini avait importées à Lausanne.

Le landamman Pidou à Madame de Staël.

« Lausanne, ce 6 août 1815.

» J'ai reçu votre lettre d'hier. |Vous confesserai-je ma folie ? Au fond, pourquoi ne vous la dirais-je pas ? Il me semblait déjà qu'il y avait bien longtemps que je n'en avais reçu. Mille remerciemens de votre attention de me prévenir du départ prochain de M^r de Staël pour Paris. Veuillez, en lui faisant bien mes complimens, et en lui exprimant combien je me félicite d'avoir fait sa connaissance, veuillez, dis-je, le prier de se charger de la lettre ci-incluse, et de la faire remettre à son adresse, après l'avoir *cachetée*. Je l'ai laissée ouverte, parce que quelquefois on ne permet pas aux voyageurs d'être porteurs de lettres fermées.

» Vous me dites que M^r et M^e *** [Polier] sont chez vous, et que Madame est très bien pour moi. Je ne sais où elle aurait pris cela. Je ne l'ai vue qu'une fois en ma vie, encore était-ce par hasard, à Soleure. Seulement ai-je entendu dire qu'elle était fort méchante. Or *femme* et *méchante* sont une sorte de dissonance à mon oreille. L'Ecriture, qui s'y entend, a fait le Diable masculin. Quant au mari, je crois que vous ne direz pas qu'il est bien pour moi. Le fait est qu'il est pour moi comme je suis pour lui. Nous nous sommes un peu rencontrés, et heurtés, dans la carrière politique. Il est tout miel, il est saint, il est dévot, il a sa secte ; toutes choses dont je ne suis que médiocre admirateur.

— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat.

» Vous aurez, sans doute, appris que M. le duc [de Bassano, sa famille, et toute sa suite, ont été arrêtés, dans le château d'Allaman, dans la nuit du vendredi à samedi, par une compa-

gnie du Canton de S^t Gall. Cette arrestation a été ordonnée subitement et directement par les Autorités militaires de la Confédération, avant qu'il en eût été donné connaissance préalable au Conseil d'Etat. Nous venons de porter plainte à la Diète d'un procédé aussi irrégulier. Au surplus, c'est un peu la faute de M. de Bassano, à qui rien de tout cela ne serait arrivé, s'il s'était hâté d'obtempérer à l'invitation que je lui avais faite, déjà le 30 juillet, de la part du Conseil d'Etat, de se retirer du Canton. Il m'avait déclaré, en réponse, qu'il se soumettait à cette décision, et qu'il partirait au commencement de la semaine, par conséquent aujourd'hui ou demain. La chose était donc demeurée ainsi convenue entre nous. Il paraît maintenant qu'il aurait mieux fait de partir au moment même. Pendant cet intervalle, la bourrasque s'est formée en silence, et l'a enveloppé. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est que j'eus, jeudi soir, la visite de Madame la Duchesse de Bassano, qui venait, tout allarmée, me demander s'il était vrai que son mari devait être arrêté. Je l'assurai, en toute sincérité, que nous n'avions pas la moindre connaissance d'aucun ordre pareil. Là-dessus, elle s'en va contente; et voilà que, trente-six heures après, ils sont tous arrêtés, au milieu de la nuit, jusqu'aux enfants et à la bonne ! Je suis tourmenté de l'idée que la Duchesse a pu croire peut-être que je l'avais trompée, et l'avais ainsi fait tomber dans un piège. Voilà les agrémens de la place que j'occupe. Au nom du ciel, si l'on venait à dire cela devant vous, dites que vous me savez incapable d'une pareille indignité. Nous ne nous connaissons que depuis six semaines, mais pénétrante comme vous êtes, vous devez pouvoir parler de moi aussi *ferme* que si cette connaissance datait de trente ans.

» Nous avons, jeudi dernier, à la réquisition d'un grand Prince, fait arrêter, dans une des auberges de cette ville, deux voyageurs français (le père et le fils), qui y étaient, depuis trois ou quatre jours, avec des passeports, mais sous le faux nom de *Montolieu*. Ils resteront en état d'arrestation, jusqu'à de nouveaux ordres. Le père vous connaît; mais il m'a dit qu'il s'était

un peu brouillé avec vous, à je ne sais quelle époque de la Révolution. Pour charmer les ennuis de sa captivité, il prend des livres, chez un libraire qui en loue ; il relit *Corinne* ; c'est lui-même qui me l'a dit. Ainsi voilà un malheureux de plus, dont, sans vous en douter, vous soulagez l'infortune. Ceci me rappelle une réflexion qui m'a souvent frappé, en pensant à l'universalité et à la continuité de l'effet que produit un ouvrage de génie, une fois lancé au milieu du genre humain. Il est évident qu'à quelque heure du jour que l'auteur d'un tel ouvrage (de *Corinne*, par exemple, puisque nous venons de parler de *Corinne*), qu'à quelque heure, dis-je, du jour que l'auteur d'un tel ouvrage vienne à y songer, elle peut se dire à elle-même, que, *dans ce moment précis*, il y a, dans quelque coin du monde, quelque homme *actuellement* occupé à la lire, chez qui elle fait naître une idée, elle cause un sentiment, elle excite une sensation, qu'elle fait pleurer, frémir, s'écrier, et qui, enfin, ne sachant plus où se tourner, s'agenouille et baise les pages divines. Ce n'est pas que mon prisonnier me paraisse être de cette force-là. Il a beaucoup d'esprit, sans doute, mais je le crois peu sentimental.

» La Reine Hortense m'écrivit, l'autre jour, un charmant *billet* pour demander de pouvoir s'établir dans ce canton. Et moi, je fus obligé de lui faire, le lendemain, une bonne, grosse réponse officielle, bien négative. Son beau chevalier (comme vous l'appellez), lorsqu'il fut ici pour me parler pour elle, me dit qu'il était chargé de me faire les complimens d'une charmante demoiselle. Je lui demandai qui c'était ; il me répondit : *Mademoiselle de Staël*, et m'assura qu'elle le lui avait *ordonné*. Mandez-moi si cela est vrai, afin que je sache si M^r de Woyna, en me le disant, s'est montré messager fidèle, ou négociateur rusé.

» Cette lettre est bien longue. Il faut finir. Mes hommages à M^{lle} de Staël. Je baise la main d'*Aspasie*, la main qui a écrit *Corinne*. »

Madame de Staël à Pidou.

XIII

« ce mardi, Coppet.

» Il faut que vous ayez oublié l'histoire d'Eve pour me mander l'arrestation de Thibeaudeau (*sic*) et l'ordre de l'archiduc Jean sans aucun nom propre. Je me suis tant agitée que je l'ai su dans le jour, mais si je n'y étais pas parvenue, j'aurais écrit une philippique contre votre discrétion. — Si vous voyez votre prisonnier, dites-lui que je vous ai dit que son dernier discours était un chef-d'œuvre d'éloquence. — On me [mande de Paris que l'empereur de Russie est devenu anti-libéral et que c'est Pozzo di Borgo qui a produit ce changement. — « La reine Hortense a la permission de rester à Pregny, maison de sa mère, moitié France et moitié Genève. L'officier qui a apporté cette nouvelle dit qu'on est bien peu royaliste en France; c'est, au reste, ce que disent les Autrichiens. Ah ! la France ! la France !... Personne ne croira que vous n'avez pas dit la vérité à Mad. Maret, soyez-en sûr : c'est en conséquence de la liste des surveillés dans laquelle on l'a mis qu'il est ordonné de le [Maret] ramener en France. *Debellare superbos parcere subjectis* n'est pas trop en honneur dans le monde. — On espère un peu dans les lettres du 3 août de Paris, mais j'avoue que je ne partage guères cet espoir.

» Mille amitiés, — n'êtes-vous donc pas obligé de faire le tour du canton ? »

Dans son livre déjà cité sur *Les Bonaparte en Suisse*, M. Eugène de Budé a raconté tout au long l'arrestation du duc de Bassano, en utilisant les lettres ci-dessus de Pidou et de M^{me} de Staël : il parle aussi de l'emprisonnement de Thibaudeau, qui, à ce que la *Gazette de Lausanne* du 15 août rapporte, fut détenu dix jours « à l'auberge de la Couronne. » Les mésaventures de ces

personnages poursuivis pour les preuves d'attachement qu'ils avaient données à Napoléon, et les tribulations de la pauvre reine Hortense montrent que le droit d'asile de la Suisse n'était plus respecté, et que le canton de Vaud et son gouvernement, malgré toute la prudence de celui-ci, restaient suspects à leurs confédérés et aux puissances alliées. Il y avait bien là de quoi affliger M^{me} de Staël, qui prenait toujours le parti des vaincus, même quand ils ne semblent pas lui avoir été sympathiques, comme ces Maret auxquels elle affecte de ne pas donner leur titre de duc ou de duchesse de Bassano.

Sur ces entrefaites, la cérémonie de la prestation d'un nouveau serment fédéral fut célébrée à Zurich, conformément à un arrêté de la Diète et en présence des ministres des puissances étrangères. Le conseil d'état du canton de Vaud annonça cet événement solennel « à tous les citoyens du canton » dans une proclamation donnée pour être lue en chaire, dans les temples, le dimanche 13 août 1815, et portant les signatures du landamman en charge Pidou et du chancelier Boisot. Le style de cette proclamation trahit son auteur. On y lit, entre autres, ceci :

« C'est donc le 7 du courant que les XXII Cantons formant la nouvelle Confédération suisse se sont juré une amitié et une foi éternelle....

» Le Canton de Vaud ne pouvait entrer dans les liens d'une nouvelle association politique à aucune époque plus glorieuse pour lui qu'au moment où il vient de remplir si dignement les devoirs qui en dérivent; qu'au moment où il vient, par deux actes signalés, de montrer successivement, sur le même objet, les deux qualités les plus nobles que puisse déployer un peuple libre confédéré; franc et indépendant dans son opinion tant qu'il ne faut que délibérer, esclave de la foi fédérale quand il est

question d'agir. Chez les nations, comme chez les individus, ce sont ces efforts dirigés en sens contraire du premier mouvement, cet empire exercé sur sa propre volonté, ces sacrifices faits à l'amitié, qui nourrissent le caractère, et lui donnent du ressort et de l'énergie. Le tronc gagne ce que les branches perdent. »

Ces fières paroles furent remarquées comme elles méritaient de l'être ; il y avait du courage et mieux encore à rappeler, dans les circonstances du moment, que les Vaudois avaient voté contre le traité du 20 mai et qu'ensuite ils s'étaient soumis loyalement à la décision de la majorité. M^{me} de Staël fut des premières à féliciter le landamman.

Madame de Staël à Pidou.

XIV

« Ce 15 août, Coppet.

» Je voulais vous écrire samedi combien j'étais contente de votre proclamation, mais une volée d'Anglais m'a pris tout mon temps. Ce que j'ai trouvé surtout remarquable dans cette proclamation, c'est l'allusion au rejet du traité ; il y a de la dignité dans cette persévérance, et la dignité se perd dans ce monde. — Je vous manderai des nouvelles quand mon fils m'écrira de Paris ; je n'en reçois que des lamentations. J'ai vu hier M. de Candolle arrivant de Montpellier ; l'état de Nîmes qu'il a traversé fait horreur ; il paraît que le duc d'Angoulême a trop encouragé les haines catholiques et, pour achever de diviser la France, le duc d'Angoulême fait des nominations différentes de celles du roi. Le parti de Mad. la duchesse d'Angoulême déteste le ministère, et je ne sais si bientôt ils obéiront au roi. Quant à ces cris de Vive Nap. (*sic*) sous les fenêtres des Tuileries, il y a des gens qui disent que c'est une horrible comédie pour donner aux Alliés des prétextes de rester en France. Enfin, tout est triste et si le bon Dieu ne s'en mêle pas, il n'y a point d'issue par le simple secours des hommes. — Je regrette Lausanne ; je

devrais aller à Paris, mais comment supporter d'y voir les étrangers ! — Mandez-moi si la Harpe y est allé : lui seul pourrait rendre à son maître [Alexandre de Russie] les sentiments qui l'animaient il y a quinze jours.

» M^r Pictet de Rochemont est, comme vous le savez, l'envoyé de la Diète au Congrès [de Paris]. Il est allé à Zurich, d'où il partira pour aller demander le littoral de Versoix, et que le pays de Gex soit neutralisé comme le Chablais et le Faucigny. — Je vous dis toutes mes nouvelles, car mon sincère attachement pour vous commence déjà à être vieux et connu, — mille amitiés. »

XV

« Ce 23 août, Coppet.

» Avez-vous vu un prince Paul de Wirtemberg (*sic*) à qui j'ai conseillé d'aller vous voir ? Sa conversation est assez amusante : il se fait libéral quand il s'agit de son père, despote quand il s'agit de lui ; il dit de tout, tandis que les autres ne parlent de rien, c'est toujours mieux. — Vous auriez bien raison de conduire votre fils à Genève, et de vous arrêter tous les deux à Coppet ; vous y trouveriez peut-être Sismondi qui est impatient de faire connaissance avec vous. Si vous ne venez pas, j'irai passer un jour à Lausanne en me rendant en Italie ; je voudrais fort voir M^r de la Harpe ; ne vient-il pas à Genève, ou serais-je sûre de le trouver à Lausanne du dix au quinze septembre ? On mande de Paris que l'empereur Alexandre va souvent chez Mad. de Krudener, où il prend des leçons de mysticité ; les Russes ont du penchant à ce genre d'idées, et j'aime toujours qu'un roi pense à l'autre vie, il est matériellement si bien dans celle-ci.

» On dit de Paris que le territoire français sera respecté, mais qu'il en coûtera un argent énorme. — Les Russes sont les plus disciplinés des quatre nations. — Le roi n'a exprimé de volonté forte que sur la cocarde blanche ; du reste, il laisse faire son ministère et c'est M^r de Talleyrand qui a le plus d'ascendant.

Pendant ce tems-là le duc d'Angoulême suit son plan d'ancien régime dans le midi dont il est aimé. Beaucoup de gens sont très découragés de tout espoir de liberté, bien que ce soit le ton de la cour de ne parler que constitution. Moi je ne suis pas complètement sans espoir, parce que j'ai de la foi dans la liberté ; je la crois protégée par la Providence.

» Ce que vous m'avez écrit sur la perte de votre fille [morte en 1809] m'a beaucoup touchée : il n'y a qu'un malheur au monde, c'est la mort de ce qu'on aime. Je ne connais que cela sur lequel je ne puisse dire : *Que ta volonté soit faite*, et cependant!... Il ne faut pas approcher de cette pensée, mais prier. Saint-Martin a dit que *c'était la respiration de l'âme*. Rien n'est plus vrai. — Revenons à la politique ; elle est belle parce qu'elle conduit à la religion. — Viendrez-vous ? ou m'attendrez-vous ? Parlez de moi à M^r de la Harpe, je vous prie. Mille amitiés. — Sismondi m'a loué votre proclamation sans savoir qu'elle était de vous. »

Cette belle et curieuse lettre rappelle le chapitre du livre *De l'Allemagne* intitulé : « De la disposition religieuse appelée mysticité. » On y lit, entre autres, ceci : « Un écrivain français qui a des lueurs sublimes, M. de Saint-Martin, a dit que *la prière était la respiration de l'âme*. Les mystiques sont, pour la plupart, convaincus qu'il y a réponse à cette prière, et que la grande révélation du christianisme peut se renouveler en quelque sorte dans l'âme, chaque fois qu'elle s'élève avec ardeur vers le ciel. » Les historiens de M^{me} de Staël ont déjà signalé l'influence exercée sur elle par le « philosophe inconnu. » Elle a été « martiniste » avant de devenir simplement chrétienne. On verra bientôt que Pidou, qui n'était que médiocre admirateur des dévots et des saints, mais qui avait des convictions très fermes, contribua, peut-être, à éclairer la religion de sa correspondante, lui

conseilla de bonnes lectures, et combattit son admiration pour l'idée même de la Sainte-Alliance.

Madame de Staël à Pidou.

XVI

« Coppet, ce 1^{er} septembre.

» J'espère que vous avez remarqué que je suis restée plusieurs jours sans vous écrire, mais j'ai été souffrante, et les préparatifs de mon départ m'ont pris tout mon temps. — Oui, je vous écrirai d'Italie ; je mets du prix à ne pas rompre cette liaison que votre esprit si cultivé me rend particulièrement agréable.

» J'ai reçu deux lettres de l'Empereur Alexandre, l'une, retardée, d'Heidelberg et l'autre de Paris, toutes deux vraiment étonnantes. Je défierais de deviner qu'un despote hyperboréen écrive et parle ainsi : dans la première lettre il dit que la Suisse ne perdra point sa neutralité future par l'acceptation du traité des alliés ; dans la seconde il dit qu'il faut à la France la constitution anglaise, et qu'il la désire vivement pour elle.

» Je suis convaincue de l'intégrité du territoire français, mais je ne vais pas au delà de cette conviction. L'intérieur de la France est dans un état affreux. Le midi et la cocarde blanche et verte menacent la France. Bonap (*sic*) a dit en partant de la Malmaison : *« La république est une chimère, les Bourbons ne peuvent se maintenir, avec mon fils la France aurait plus de liberté et sous le duc d'Orléans plus de tranquillité. »*

» Ne pourriez-vous pas faire une bonne œuvre en rendant à la pauvre Mad. Auguste Guiguer son époux ; elle se meurt de son absence et il faut encourager l'amour conjugal. D'ailleurs il me semble que vos exploits à vous autres Suisses sont finis et même oubliés. [Le lieutenant-colonel Auguste Guiguer, qu'il ne faut pas confondre avec le colonel, puis général du même nom, commandait le 5^e bataillon vaudois au service de la Confédération. Ce bataillon était cantonné aux environs de Pontarlier

et ne rentra dans le canton de Vaud que le 29 septembre. *Gazette de Lausanne* du 3 octobre.]

» Avez-vous lu l'abbé de Pradt? C'est curieux, mais l'auteur est sans dignité quelconque : cette qualité manque terriblement aux Français. — Les élections sont d'une couleur bien *Tory* ; je vous verrai, j'espère, le 12 septembre. Priez pour moi que ce voyage d'Italie soit heureux ; tous les intérêts de ma vie doivent se décider pendant cet hiver. Je reviendrai, s'il plaît à Dieu, au printemps, et, si ma fille est heureuse, alors commencera pour moi cette portion contemplative de la vie qui doit nous préparer à notre grand et long avenir. — Me voilà bien sérieuse, mais mon voyage m'ébranle ; il me semble que chez soi on est plus près du regard de son père. — Enfin, je pars. Vous me donnerez des nouvelles de France, n'est-ce pas? On dit qu'aucune *Gazette* n'arrive en Italie, — mille amitiés.

» J'ai écrit à M^r de la Harpe pour l'engager à venir ici ; a-t-il reçu ma lettre? Je m'étonne de n'avoir pas de réponse.»

XVII

« ce 9 septembre (samedi).

» Je n'arriverai que jeudi très tard et je passerai vendredi et samedi à Lausanne ; nous dînerons ensemble samedi chez le prince Paul et vous me donnerez vos bénédictions littéraires pour l'Italie. Je me suis mise à lire les *Confessions* de saint Augustin, d'après votre recommandation et, en effet, cela m'a beaucoup touchée, mais ce que je ne conçois pas, c'est pourquoi il se fait scrupule de pleurer sa mère : singulière manière de concevoir la religion. Les angoisses de la mort ont agi sur notre Seigneur et il a pleuré devant la tombe de Lazare. Je ne conçois pas comment les Pères de l'Eglise ont confondu les peines de l'âme avec celles de la vanité : certainement la religion ne rend que plus capable d'aimer purement.

» Revenons à ce monde : on croit à la paix, à la France (*sic*), mais il y restera 150 mille hommes un tems indéfini, c'est-à-dire, ostensiblement, jusqu'à la contribution d'un milliard

payée. — Je me réjouis de vous revoir vendredi ; il me semble que nous nous sommes plus liés pendant l'absence, — mille amitiés.

» M^r de la Harpe est-il ou non retourné à Lausanne ? il m'a quittée mardi dernier. »

M^{me} de Staël arriva bien à Lausanne le jeudi 14 septembre, mais son séjour s'y prolongea plus longtemps qu'elle ne l'avait projeté. Elle ne repartit que le mardi 26 septembre. Pendant ces douze jours, elle écrivit huit fois à Pidou ; ces rapides billets donnent une idée très exacte de ce qu'étaient leurs entretiens et en sont comme le prolongement :

Madame de Staël à Pidou.

XVIII

« jeudi, 14 septembre [daté par Pidou].

» Je suis arrivée et je me réjouis de vous voir demain, après votre dîner et puis après le mien. Soyez assez bon pour m'apporter le rapport de Fouché. God bless you. »

XIX

« samedi, 16 septembre (*id.*)

» C'est à 4 heures, je crois, que le prince Paul dîne. Mille graces pour Fénelon. Vous aviez l'air tout mal pour moi hier, cela m'a fait de la peine ; ne me boudez pas de ce que le rapport de Fouché m'a frappée : cela nous donnera dix occasions de disputer, et c'est très bon, — à 4 heures. »

XXI

« lundi, 18 septembre (*id.*)

» Vous m'avez comblée de marques d'attention, mais vous n'êtes pas venu me voir et rien ne peut compenser [ce tort. — Je reste chez moi aujourd'hui jusqu'à 8 heures ; il faut venir me

voir avec ou sans les journaux français, et me donner toute la soirée de demain, — à aujourd'hui. »

XXI

« ce mardi, 19 septembre (*id.*)

» Quand, par malheur, un état faible est obligé de s'écarter des principes par les circonstances, il faut tâcher de s'en rapprocher le plus possible, comme les peintres de portrait ont toujours un idéal de beauté dans la tête, tout en copiant les figures.

» Dispute à part, voilà vos journaux et je me flatte de vous voir ce soir, car je ne compte pas sortir de tout le jour. — Mille amitiés. »

XXII

« ce jeudi, 21 septembre (*id.*)

» Voici vos journaux dont je vous remercie bien, car j'en manquais absolument. Mon fils m'écrit que le départ des Alliés est retardé d'un mois, à cause des troubles du midi.

» Voilà de plus un mémoire sur mes chèvres. Ayez la bonté de faire écrire au préfet limitrophe de mes montagnes pour bannir ces maudites chèvres. Mon fils, de son côté, lui fera confirmer cette mesure de police par le ministre de l'intérieur. Vous voyez que l'*habeas corpus* est aussi difficile à établir là que parmi les hommes.

» Je ne sors pas ce soir, puisque vous n'êtes libre qu'à 9 heures.

» Mille amitiés. »

XXIII

« vendredi, 22 septembre (*id.*)

» Que vaut-il mieux pour l'amour-propre d'être l'homme de son pays qui a *l'esprit le plus cultivé*, ou bien d'avoir beaucoup de rivaux, c'est ce que vous me direz demain. Mais ce que j'entends par la secte des *trente* [??] ce sont les opinions anglaises sur la liberté : elles sont pour moi la loi et les prophètes. —

L'emp. de la Chine m'a fort amusée : j'espère que là aussi la réforme politique pénétrera. — Convenez que le discours du roi de Suède est parfait ; les gens que j'aime ont toujours raison, n'en êtes-vous pas bien aise ?

XXIV

« Nous n'appelons pas des nouvelles, dans ce tems-ci, un village brûlé, mais je n'en suis pas moins touchée et attachée, Monsieur, par votre souvenir. — Avez-vous eu la bonté de questionner sur les passeports d'Italie ? Je ne sortirai pas demain soir et peut-être, d'ici là, aurons-nous assez de nouvelles pour que vous voulussiez me donner le plaisir d'en venir causer avec moi.

» ce samedi

N. S^t.

» Le conquérant de Naples, le général Neipperg m'écrit que les Autrichiens avaient 25 mille hommes et Murat 60 [mille]. »

XXV

« mardi, 26 septembre (*id.*)

» Je ne veux pas partir sans vous répéter encore combien je m'applaudis d'avoir des relations avec vous ; j'espère que vous ne les romprez jamais.

» *God bless you and me.* »

Dans la prochaine livraison nous publierons les dernières lettres de M^{me} de Staël à Pidou. Elles sont datées de Milan, Gênes, Pise, Coppet et Paris.

CH. BURNIER.

(*La fin prochainement.*)



ENFANT DE COMMUNE

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE

I

Son petit mouton.

— Les enfants des pauvres pullulent comme des lapins ! prononça M. le secrétaire de commune. Nous en entretenons déjà quinze. C'est bon, mettez le petit dans ce coin et qu'il attende.

— Monsieur le secrétaire, vous tâcherez qu'on le place chez de braves gens.

— Asseyez-vous, je vous dis ! Vous voyez bien que je suis occupé....

Et il se replongea dans la lecture d'un article en trois colonnes dont il était l'auteur et qui débutait ainsi : « La philanthropie, cette vertu qui de la terre ferait un paradis, si elle était plus universellement pratiquée.... » M. le secrétaire aimait les suavités de sa prose et s'en poulé-chaît les lèvres ; il aimait le rayon de soleil qui, tombant de la haute fenêtre, lui caressait le dos ; il aimait l'aspect important de son bureau, les stores de coutil rayé, le drap vert du pupitre, les piles de registres et la barrière

de canevas gommé qui séparait le sanctuaire du parc au public....

Le public, cette collection de gens indiscrets sans cesse occupés à demander des renseignements ou des secours, était une grande épreuve pour M. le secrétaire. S'il avait pu interdire au public l'entrée de son bureau, il aurait été parfaitement heureux et probablement aimable. Au bout de dix minutes, s'arrachant à son journal sous la contrainte des deux paires d'yeux qui le contemplaient à travers le canevas, il se décida à se lever.

— On n'a plus une minute à soi ! bougonna-t-il, s'accoudant derrière le guichet. Qu'est-ce qu'il vous faut ? qu'on en finisse.

— Ce petit.... commença la jeune femme....

— Est-il un de nos ressortissants, au moins ? Comment s'appelle-t-il ? interrompit M. le secrétaire, qui ouvrit un registre avec fracas.

— Donat Brunel.

— Donat Brunel ! répéta-t-il d'un ton bourru, comme si le seul fait d'être porteur de ce nom constituait un délit. Ils ne savent plus qu'inventer, ma parole ! De mon temps on s'appelait Jules, Louis.... C'était assez bon pour nous....

— Son père s'appelle Jules, fit la jeune femme, de l'air d'invoquer une circonstance atténuante.

— Attendez que je vous questionne par ordre. Le nom du père ? fit le secrétaire tandis que son index à l'ongle large et plat glissait du haut en bas d'une colonne.

— Jules Brunel, comme je viens de vous dire.

— Profession ?

— Monteur de boîtes or ; vous savez peut-être que....

La jeune femme baissa la voix et regarda l'enfant d'un air embarrassé.

— Parfaitement ; je viens de voir ça dans le journal. Il a volé des déchets d'or.... On l'a arrêté hier au soir.... Il en aura pour trois ans au minimum.

— J'ai vu les gendarmes, moi ! fit le petit d'un air de satisfaction.

Haussé sur la pointe de ses orteils et se cramponnant des deux mains à la tablette du guichet, il considérait le petit poisson d'argent qui, avec d'autres breloques, se balançait à la chaîne d'or de M. le secrétaire, sur son gilet de piqué blanc, dès que M. le secrétaire se redressait, cambré et digne.

— Attends qu'on te parle, prononça le fonctionnaire.

— Il reste tout seul. Sa mère est morte il y a deux ans, reprit la jeune femme.

— Je le sais, parbleu ! Elle figure dans ce registre, là-bas, le troisième à gauche, pour une quantité énorme de bons de soupe, bons de pharmacie, hôpital. Son mari faisait la noce, nous leur donnions dix bons de pain par semaine.... Je sais toutes ces histoires. Dès que le petit sera en âge de mal tourner, il chassera de race.

— Peut-être que s'il avait la chance de tomber chez de braves gens....

— Gardez-le, saperlipopette ! Personne ne le réclamera, n'ayez crainte.

La jeune femme soupira, s'écarta un peu.

— Adieu, Donat, sois sage, dit-elle.

Et elle s'en alla sans l'embrasser, de peur de s'attendrir.

— J'ai aussi une montre ; elle est en carton, fit le gosse, ses yeux toujours fascinés par la chaîne d'or et le

petit poisson d'argent. Qu'est-ce qu'on va faire de notre commode ? demanda-t-il subitement.

— On la vendra, répondit le secrétaire en fronçant les sourcils.

— Les tiroirs aussi ?

— Qui est-ce qui achèterait une commode sans tiroirs ?

— C'est qu'il y a des choses à moi, dans les tiroirs !

— On vendra tout.

— Non, s'écria Donat, je ne veux pas qu'on vende mon petit mouton ! Je ne veux pas qu'on le vende....

— Ah ! ah ! fit M. le secrétaire avec un rire qui prenait dans la gorge et qui ressemblait à un hennissement, si bien que dans la rue ensoleillée un âne s'y trompa et se mit à braire....

— Mon petit mouton en laine ! dit encore l'enfant qui tout à coup éclata en sanglots.

Depuis un an qu'il l'avait, ce mouton était son ami, son confident ; il lui disait ses peines, qui étaient nombreuses ; il le baisait cent fois par jour sur le bout de son nez placide ; et chaque soir, le conduisant au bord du pré, il lui enfonçait la tête dans une grosse touffe d'herbe, pour que le mouton du moins n'eût pas faim. Ensuite il le prenait avec lui dans la caisse qui lui servait de couchette, et il appuyait sa joue contre la laine épaisse et frisée. C'était chaud, c'était doux comme une caresse de maman....

Cependant M. le secrétaire avait repris sa lecture.
« Je le laisserai pleurer un bon moment, pensa-t-il. C'est ainsi qu'on les mate. Quand ils ont versé toutes leurs larmes, ils deviennent souples comme une flanelle mouillée.... »

Donat, les paupières lourdes et gonflées, tournait dans ses mains son vieux chapeau de paille et de temps à autre se fourrait le poing dans l'œil pour écraser ses larmes. Peu à peu ses petites jambes fatiguées fléchirent. Il glissa sur le plancher, appuya sa tête contre la muraille et s'endormit, tout pelotonné dans l'angle, comme les enfants qui craignent, même en dormant, d'occuper trop d'espace et qui se barricadent instinctivement contre les coups ; il avait les doigts noués autour de ses genoux pour les ramener contre lui, et de temps à autre sa poitrine se soulevait encore dans un tressaillement.

Au bout d'une demi-heure, le secrétaire plia son journal et se tourna vers l'enfant ; il le vit dans sa béatitude passagère ; il se fâcha tout à fait. Prenant son chapeau, il sortit du sanctuaire, se pencha sur le petit, le saisit par le bras.

— Allons, debout ! cria-t-il.

Et il l'entraîna vers la porte sans lui donner le temps de rassembler ses esprits.

— Je vais, dit-il dans l'escalier, quand deux ou trois secousses eurent rappelé Donat au sentiment de la situation, je vais te conduire au Bureau de charité, en attendant qu'on t'expédie plus loin.... Mais comme je ne tiens pas à avoir l'air du croquemitaine qui a ses poches pleines de petits garçons mal habillés, je prendrai le trottoir de droite, toi celui de gauche. Compris ? j'ai l'œil sur toi....

Dix pas plus loin, la devanture d'un chemisier arrêta une minute l'attention de M. le secrétaire. Donat, bien réveillé maintenant, montra de quel bois il était fait. Sans hésiter une demi-seconde, rapide et souple comme un chat, il tourna l'angle d'une maison, prit sa course et

ne s'arrêta que dans une ruelle étroite et silencieuse où rien ne remuait, sinon une pauvre lessive effilochée, de cette teinte grise du linge lavé sans savon et séché sans soleil. Donat se précipita sous une porte, monta un escalier quatre à quatre.

— Où cours-tu donc ainsi ? on t'a renvoyé ? demanda la jeune femme qu'il bousculait dans le passage mal éclairé.

— Je viens chercher mon mouton ! dit-il, hors d'haleine.

— C'est moi qui ai la clef de chez vous, fit-elle.

— Alors ouvrez-moi vite.

— Tu pourrais bien me laisser ton mouton en souvenir, dit-elle d'un air de plaisanterie.

— Je me ferai tirer en photo pour vous, dit ce bambin de six ans ; mais il me faut mon mouton.

— Agnès joue avec, poursuivit la jeune femme.

Elle avait un peu farfouillé dans la misère du logement abandonné, et sa petite fille s'était prise d'amitié pour le mouton.

— Je me fiche d'Agnès, déclara Donat. Je veux mon mouton.

— Tu n'as pas honte ! Agnès qui est si gentille ! Elle pleurera....

— Je m'en bats l'œil !

Il zézayait même encore un peu et il disait : « *Ze m'en bats l'œil,* » d'un ton résolu d'ailleurs.

Tout à coup dans la pénombre, un petit paquet tout blanc, tout rond, trottina sur deux petites jambes un peu arquées qui se dandinaient à droite et à gauche. Donat, semblable à un jeune vautour, se précipita et arracha son mouton des mains du bébé dont le cri resta long-

temps perdu dans la gorge; et il était sur la route du Bureau de charité, avant que la jeune mère fût entièrement revenue de son indignation.

II

Deux petits hospotots.

Donat connaissait bien le Bureau de charité. L'hiver précédent, et celui d'avant déjà, il y était venu presque chaque jour chercher de la soupe pour sa maman malade; puis la maman partie pour un monde meilleur, il fallait bien que son gosse mangeât tout de même. Donat savait par cœur toutes les fentes et les ébréchures des marches de pierre grise sur lesquelles on s'asseyait pour attendre son tour; il pouvait également interpréter les arômes divers, de gruau, de céleri, de pois, qui s'échappaient par la fenêtre grillée du rez-de-chaussée.

Comme il pénétrait dans le corridor voûté et dallé de cette vieille maison, et qu'il se jetait comme un boulet sur la porte de la cuisine, content à l'idée de trouver derrière la maman Bouillon au vaste sourire, il sentit une main l'agripper à la nuque et lui secouer tous les os.

— Petite canaille! graine de vaurien! polisson! mauvais drôle! éjaculait M. le secrétaire dont l'exaspération était grande, car l'escapade du gosse retardait son propre déjeuner d'une bonne demi-heure.

Au bout de ces gros doigts crochus, la petite loque bambillait, quittait terre, essayant en vain de se raidir; mais le mouton restait bien caché sous la blouse, pressé par un petit coude opiniâtre.

— Ayez l'œil sur ce chenapan, dit M. le secrétaire quand enfin, d'une dernière poussée, il jeta dans la cui-

sine le même qui pantelait. Le comité se rassemble dans l'après-midi; nous délibérerons sur le garnement, et nous le mettrons en bonnes mains sans tarder.

Maman Bouillon était une bonne femme dépourvue d'angles aigus au moral comme au physique; elle faisait de bonnes soupes; à part cela, toutes ses qualités étaient négatives. Considérant du coin de l'œil son petit pensionnaire, elle fit un louable effort pour voir en lui un chenapan, mais la marmite qui bouillonnait la détournait aussitôt des imaginations pénibles.

— C'est le jour de la tête de veau, tu as de la chance, dit-elle.

Mettant devant lui, sur la table de sapin bien écurée, une grande assiette creuse, pleine d'une soupe au gruau moelleuse, odorante, dont la riche saveur s'était lentement développée depuis sept heures du matin sur un feu doux, maman Bouillon coupa une large tranche de pain bis, la posa près de l'assiette.

— Mange, dit-elle. Profite, tu n'en auras pas tous les jours autant si Martin Cocard te *mise*.

Donat passa l'après-midi à jouer avec son mouton, pour lequel il rassembla les menus brins d'herbe qui poussaient entre les pierres des marches; un œil sur l'horizon, il attendait les événements sans beaucoup de curiosité. C'était un petit garçon fluet, aux épaules étroites sous sa petite blouse de toile grise; les membres longs et grêles, le visage mince, avec une bouche sérieuse dont les coins descendaient un peu, et des yeux gris aux aguets. Tout à coup ses yeux se fixèrent, s'élargirent.

M. le secrétaire montait la rue, accompagné d'un homme prodigieusement maigre, dont la tête d'une petitesse singulière surmontait un long cou aux tendons saillants et ressemblait à une noix au bout d'une ba-

guette. Donat, comme tous les enfants, était physionomiste d'instinct ; cette figure glabre et terreuse lui inspira une inexprimable répulsion ; fourrant aussitôt son mou-ton dans sa poche, il courut se réfugier au fond de la cuisine.

— J'ai eu la chance de rencontrer M. Cocard qui était en ville pour ses affaires, et de porter son offre au comité, de sorte que tout s'est réglé en un tour de main, dit M. le secrétaire. Avance ici, Donat Brunel.

Le petit se fit tirer par maman Bouillon, il cachait sa figure dans ses mains.

— C'est du chétif, dit Martin Cocard. Ces enfants de la Chambre de charité sont « maladistes ; » ils ont trente-six bobos qu'on ne guérit pas rien qu'en soufflant dessus. Il faudrait convenir que, au cas, les frais d'enterrement seraient à votre charge. Je désire qu'on mette ça sur le papier. Nous dirons cent vingt-cinq par an pour celui-ci et le poupon. Depuis quinze jours qu'on l'a, il nous fait damner, votre poupon. C'est un braillard. De temps en temps je le claque, — avec modération, c'est jeune ! — mais ça braille de plus belle....

Martin Cocard avait les dents jaunes et de longs doigts décharnés. Tout en parlant, il palpait toute l'ossature du petit, ses côtes, son dos, ses genoux, il lui examinait le blanc des yeux et les gencives. Donat, qui n'était pas accoutumé à des procédés bien discrets, faisait un brave effort pour se tenir droit, pour paraître grand ; il fermait le poing pour gonfler son biceps comme un garçon le lui avait appris. Et tout de même il se sentait petit et seul....

Maman Bouillon efflait des haricots en se souriant à elle-même ; c'était une besogne qu'elle aimait. Cependant elle tourna la tête quand le petit vint lui dire adieu,

et même elle se leva, tenant à deux mains son tablier plein d'épluchures, pour suivre des yeux, par la fenêtre de l'évier, ce pauvre marmot aux griffes de Martin Cocard. Il se retourna, elle lui fit un sourire et un signe de tête. C'était peu de chose, mais Donat se sentit réconforté.

La ferme des Cocard, à deux lieues de la ville, au fond d'un vallon herbeux et chaud que fermaient des parois rocheuses, portait un nom fâcheux et qu'on prétendait historique: la Brigandière. La maison était solide comme un fortin; basse, construite en pierres grises; couverte mi-partie en bardeaux de bois, mi-partie en tuiles rouges; sous les trois fenêtres du rez-de-chaussée que réunissait une accolade de pierre, un jardinet mal soigné s'étendait, plein d'orties et de soucis en grosses touffes.

« Les vilaines fleurs ! » pensa Donat.

Mais il eut bientôt des griefs plus sérieux. A souper, assis sur un escabeau trop bas, il dut mettre son assiette sur ses genoux, et son père nourricier le regarda fixement presque tout le temps qu'il mangea ses pommes de terre rôties mélangées à du séré.

— Tu es trop gras ! déclara Martin Cocard subitement.

Donat en fut surpris, car on lui avait dit, au contraire que ses jambes ressemblaient à des baguettes de tambour.

— Tu es trop gras. C'est ridicule. C'est malsain. Regarde-moi, je suis maigre comme un clou et c'est pour ça que je me porte si bien.... Il faut toujours garder de la place pour le dîner d'un ami.

Donat garda de la place, forcément, mais le dîner de l'ami ne vint jamais.

A six ans donc, il lutta pour sa petite existence, et ce qu'il y avait en lui de mou et d'enfantin, de tendre, de sensible, se durcit, se tendit prématurément.

Tout d'abord, bien résolu à manger, il fourragea. Dans l'étable, après la traite des quatre vaches, on mettait l'écume du lait à part pour les chats : une chatte jaune et un matou noir. Donat, coup de pied contre coup de griffe, à plat ventre devant la grande terrine rouge, s'enfonçait le menton dans cette mousse blanche et tiède, la lappait en tremblant d'être attrapé.

Sur le palier de la grange, dans une lourde huche qu'on appelait *l'enchâtre*, et dont le couvercle pesant n'avait pas de clef, il trouva du grain de froment dont il remplit ses poches, et il fit un trou dans un sac plein de pommes séchées. Les conséquences, il s'en moquait, il n'y pensait même pas. Son premier instinct était de subsister.

On lui donna comme tâche, tout d'abord, les vaches et le poupon à garder. Les vaches, il les aurait assez aimées, si elles n'avaient été à Martin Cocard. Quant au poupon enrhumé qui ne cessait de tousser que pour geindre, et de geindre que pour tousser, Donat le berçait avec fureur d'un mouvement de roulis qui lui donnait mal au cœur à lui-même ; jamais il ne le claqua, mais il ne l'aimait pas.

— Ça n'a pas de sentiment, ça ne s'attache à personne, ces petits « hospotots, » disait M^{me} Cocard.

Elle avait des mains rêches, mais, en revanche, l'œil gauche larmoyait, et cela lui donnait un air affectueux. Elle avait inventé le nom d'hospotots pour désigner les enfants de l'hospice ; c'est sous ce nom que Donat fut présenté à l'école, quand il eut sept ans....

III

De sept à neuf ans.

Donat, la tête sur ses deux bras repliés, dormait comme un bienheureux. L'inspecteur et la maîtresse d'école, arrêtés devant lui, le considéraient, et toute la classe, glacée d'émoi, restait en suspens: l'hospotot osait dormir devant M. l'inspecteur !

— Voilà ce qu'il fait dès qu'il a fini sa tâche, dit l'institutrice. Et il est toujours le premier à l'avoir finie. C'est un drôle de petit bonhomme. En un an, il a appris à lire très couramment ; alors il refuse d'écouter les autres ânonner. « Pourquoi faire ? je sais lire. J'aime mieux dormir, » me répond-il, sans impertinence d'ailleurs, quand je lui reproche d'être inattentif. Il attrape une bouchée de sommeil comme d'autres attraperaient une bouchée de pain. Je me figure qu'on le surmène chez lui.

— Où ça, chez lui ? demanda l'inspecteur, prenant une note dans son calepin.

— Chez M. Martin Cocard, qui demeure à la Brigandière, vous connaissez ?

— Un nom engageant, fit l'inspecteur.

— Oui.... c'est là que la commune place ses orphelins, dit la jeune institutrice distraite, un peu troublée par le chuchotement qui commençait à voler de lèvres en lèvres, au fond de la salle. Du reste, reprit-elle avec précipitation, car le calepin l'inquiétait, je n'ai aucune plainte à faire sur ce petit. Il est très intelligent ; il absorbe ses leçons comme une éponge absorbe de l'eau. Ensuite il dort. Voilà. Il ne me donne aucune peine.

— Il faudrait voir pourtant, dit l'inspecteur. Ce perpé-

tuel besoin de dormir n'est pas naturel. J'en parlerai à l'un des membres de la Chambre de charité....

La jeune institutrice rougit vivement.

— Il ne faudrait pas me mettre en cause, dit-elle. Je n'ai vraiment aucun sujet de plainte.... M. Martin Cocard est surveillant local, il aurait le pouvoir de me faire des ennuis si je lui en faisais.... Donat vient très régulièrement en classe; il est proprement vêtu, comme vous voyez....

Tout comme à Donat, la figure glabre de Cocard, son long cou qui semblait annelé comme celui d'une tortue, inspiraient à la petite maîtresse d'école une répugnance et une crainte invincibles.

Du reste, elle aurait pu se rassurer; la note couchée dans le calepin y dormit toujours, comme si l'influence somnifère qui pesait sur Donat se fût communiquée à ce document.

Et l'enfant, écrasé ou peu s'en fallait, sous la fatigue d'une tâche jamais terminée, mais toujours résolu à défendre sa petite vie, continua, sur le dur oreiller de sa table de sapin, à goûter de douces demi-heures, des heures parfois l'après-midi en été, d'un oubli absolu et réparateur.

Il le faisait par instinct, mais aussi par système, avec cette absence complète de prétextes et de cacharderie, avec cet air logique et délibéré qui remplissait d'horreur M^{me} Cocard.

— Tu m'as encore volé du pain ! disait-elle.

— J'en ai pris.

— Prendre, c'est voler.

— Non, ce n'est pas voler. On vous paie pour me nourrir.

— Combien m'as-tu volé ?

— J'ai pris toute la largeur de la miche.

— Encore s'il mentait ! on pourrait croire qu'il a un peu de honte ! Mais l'avouer comme ça, s'en vanter quasi !

Elle saisissait la longue écumoire, lourde et ronde, elle lui en assénait un grand coup sur le dos, quand elle pouvait.... Donat était leste ; il se baissait d'un air indolent, sans sortir ses mains de ses poches.

En même temps qu'écolier de huit à onze heures et de deux à quatre, il était, le reste du temps, domestique de ferme, bonne d'enfants, marmiton, coupeur de bois, sarcleur, blanchisseur, messenger, c'est-à-dire que ce gamin de huit ans mettait la main à tout, réclamé et pourchassé de la femme au mari, du mari à la femme, qui s'arrachaient leur petit esclave. Encore s'il avait pu dormir la nuit, dans son « cabeut » noir qui ouvrait sur la vaste cuisine. Mais le berceau du poupon était placé à côté de sa couchette. Il y avait toujours un poupon à la Brigandière ; le premier avait rendu sa petite âme en toussant ; un autre l'avait remplacé que sa mère reprenait au bout d'un an, puis un troisième, le poupon actuel, un garçon. Chaque soir M^{me} Cocard le lavait, il faut lui rendre cette justice, puis l'ayant rempaqueté, elle le mettait d'un coup net au milieu du berceau ; elle rabattait la couverture de sa main rêche et disait : « T'es t'au propre, t'es t'au sec, tiens-toi-zy ! »

Par malheur, ce poupon numéro trois semblait avoir un rouage d'horloge dans l'estomac ; à minuit précis, ayant faim probablement, il élevait une clameur désespérée ; et Donat, dans les profondeurs d'un puits de sommeil qui lui semblait descendre jusqu'aux entrailles de la terre, entendait cet appel, remontait lentement,

péniblement à la margelle du puits. Dans un verre d'eau sucrée posé sur le tabouret, à côté de ses habits, il y avait le « lolo » du poupon, un petit chiffon en boule, qui trempait.... A tâtons, Donat trouvait le lolo, étendait son bras, fourrait ce tampon entre les gencives du braillard, et se rendormait sans presque savoir qu'il s'était réveillé. L'ange gardien avait fort à faire d'empêcher son pupille de s'étouffer avec le tampon. Et le lendemain, M^{me} Cocard, qui trouvait souvent le lolo par terre, le replongeait dans l'eau sucrée jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'eau.

Cependant Donat grandissait; il avait neuf ans; personne n'eût pu lui reprocher d'être gras, et il avait toujours de la place pour le dîner d'un ami. Son instinct de légitime défense se développait; la bonté lui était inconnue, et l'on n'aurait pu dire s'il en avait le moindre germe en lui. Le dimanche, quand il pouvait se dérober aux tâches domestiques, il rôdait tout seul dans la forêt; il se faisait des provisions de noisettes, de faines, d'alisés; il mangeait des fraises, des framboises, des mûres, et des fonds de chardon, qui, bien pelés, ont le goût de bon pain blanc. Comme les petites bêtes qui vont de ci, de là, dans le sous-bois, il ne cessait de manger que pour chercher encore de la nourriture. Il dévorait aussi de l'oseille crue, des pousses de sapin, vertes et tendres; tout ça n'était pas mauvais pour sa santé; et, de fait, le gamin était dur comme une branche de hêtre et n'avait jamais un bobo.

Le bon esprit qu'il avait de dormir à l'école le sauva sans doute d'un épuisement nerveux. Tout était, à l'intérieur, raisonné, ordonné et voulu dans cette sordide petite existence. Pas de livres, sauf ceux de l'école; pas de re-

ligion, pas de morale, pas de beauté; rien qu'une volonté qui n'avait pas encore conscience d'elle-même, droite, égoïste, indéviable.

Mais voici qu'un jour le père de Donat se révéla, amenant avec lui des complications.

C'était en juin; il était cinq heures de l'après-midi; le gamin venait de rentrer de l'école, et il était déjà dans le *closeil*, sur ses genoux, sarclant des haricots. Le closeil n'était qu'à cinquante pas de la maison, entouré, contre les incursions des poules, d'une barricade de bâtons croisés et de branches de sapin.... Un homme s'arrêta derrière cette barricade.

— Salut, gosse! dit-il.

Donat, se retournant, vit une grande moustache qui souriait; les enfants ne voient qu'un trait et s'en souviennent.

— Tu t'appelles Donat?

— Oui, m'sieu.

— Je suis ton papa.

— Ah!

Il se releva, ne sachant trop que dire tout de suite.

— Alors y t'ont lâché? fit-il réfléchissant.

— Bien forcés; j'avais fini. Trois ans. Je n'ai pas à me plaindre. On m'a bien soigné. Et les deux derniers mois, rapport à ma bonne conduite, on m'a laissé pousser ma moustache.... « Pour que mon gosse me reconnaisse, » que je leur ai dit.

— Je t'aurais pas reconnu tout de même, j'ai jamais pensé à toi, dit son fils véridiquement.

— Tiens! c'est pas gentil, ça, fit le père dont les yeux inspectaient l'entourage. Crois-tu qu'on me logera une nuit dans ta cambuse?

— As-tu de l'argent? demanda le gamin.

— Pas lourd. J'avais mon pécule, comme y disent là-bas. Mais je me suis un peu balladé, histoire de prendre l'air....

— Tu as bien fait ! prononça Donat, qui dès cette minute se sentit tenu de prendre son père sous sa protection. J'peux pas t'offrir grand'chose, j'ai rien.... M'sieu Cocard a de l'ouvrage, des fois, pour les trimards....

— Quelle sorte d'ouvrage ? demanda Jules Brunel défiant.... Tu sais, je n'voudrais pas me gâter les mains.... Je faisais de la reliure, au péni.

— Il faut que je finisse mes haricots avant la nuit, fit Donat qui se remit à genoux devant le sillon brun.

— Est-ce qu'on t'exploite ? demanda son père fronçant le sourcil. Parce que si on t'exploite, tu sais, tu n'as qu'un mot à dire....

Et Donat sentit tout à coup combien c'est agréable d'avoir un papa qui rentre du pénitencier pour s'occuper de vous.

IV

Un peu de bricotte.

Donat fut bien aise de voir son père s'entendre avec Martin Cocard. A vrai dire, les trimardeurs n'étaient point rares dans la maison ; ils ne demandaient pas les gros gages d'un domestique régulier ; un bon coup à boire les rendait contents, et puis, quand leur esprit instable soupirait après des horizons nouveaux, adieu je t'ai vu, un beau matin l'homme était parti ; et Martin Cocard serrait si soigneusement sa montre, son argent, les outils, la miche, le fromage, que le vagabond s'en allait aussi dénué qu'il était venu.

Quand ce n'était point le temps des *œuvres*, à quoi

Martin Cocard occupait-il ces compagnons de rencontre? Donat se l'était demandé plus d'une fois, vaguement, comme font les enfants qui observent sans tirer de conclusions; mais la conclusion se forme néanmoins dans des régions obscures, et surgit spontanément à son heure.

La fenaison était finie; les vacances scolaires allaient commencer, c'est-à-dire que Donat, plus embesogné qu'à l'ordinaire, perdait même la trêve de vingt minutes quatre fois par jour, le trajet de l'école, qui était tout son loisir. Vingt minutes pour être seul, dans le silence, loin des voix hurlantes et criardes, libre de musarder un instant, quitte à courir ensuite comme un dératé si la cloche se faisait entendre. Mais cet enfant, faute d'auditeur peut-être, et faute de sympathie, ne récriminait jamais; il acceptait la saison des vacances, les galères aggravées, comme il acceptait le jour et la nuit, la chaleur et la neige.

Il n'était pas du tout intime avec son papa. Le matin c'était : « Salut, gosse ! — Salut, p'pa ! » et parfois Jules Brunel, pour former le caractère de son fils sur de beaux exemples, lui narrait des épisodes de sa vie.

— Parlez-m'en, de vos champions du monde ! disait-il, assis sur un tronc, la pipe à la bouche, pendant que Donat fendait en morceaux, près de la porte, les rondins de hêtre qu'il avait sciés la veille.... Tiens pas ta hache comme ça, bête ! tu vas te chapuser le pouce ! Et qu'est-ce que tu ferais sans pouce ? tu serais frit, mon p'tit ! C'est pas comme moi, que j'avais fait le pari une fois, contre le président du syndicat, te trompe pas ! de tourner une boîte d'or avec le pouce ligoté en dedans de la main, et que je l'ai gagné, mon pari ; tu peux demander à qui tu voudras.... Mais pour en revenir aux champions du

monde, je l'aurais été si j'avais voulu. J'ai tombé Chose, le gros Chose, tu sais, dans la lutte libre ; et là-bas, au péni, j'aurais organisé un concours, mais le directeur a pas voulu.... Il aurait assez voulu, mais l'aumônier, qu'est-ce que tu veux ! c'est clérical, c'est femmelette. Un bon type, du reste ; il nous choisissait nos livres pour le dimanche.... Du fadasse, de la guimauve. Mais faute de mieux.... Non, ce qui nous manquait au péni, c'était pas les distractions honnêtes, ni la nourriture ; c'était plutôt le sport, comme on dit.

Jules Brunel parlait du « péni » sans la moindre réticence, ainsi qu'il aurait parlé d'une cure de bains.... Donat n'aimait pas ce sujet....

— Raconte-moi quelque chose d'autre, disait-il tout en s'escrimant sur un gros nœud de hêtre qui le mettait en sueur.

— A ton service, camarade ! De mon temps, à la boîte, j'étais le plus fort raconteur en tous genres.... Des boeuf-feries.... Mais ça n'est pas pour tes oreilles.... Ou bien du Gustave Aimard, des Peaux-Rouges....

— Raconte-moi quelque chose de maman.... dit Donat. Et il devint tout rouge....

— Euh ! ta maman.... fit Jules Brunel, un instant interdit et songeur.... Y a pas grand'chose à dire de ta maman.... Sans toi, y a des moments où j'oublierais que je suis veuf, parole ! On a été marié cinq, six ans. Eh, n'est-ce pas, chasseur comme j'étais, pas souvent chez moi, et des amis qui m'empêchaient de rentrer de bonne heure, rapport que je m'entendais à mener le chahut, je ne la voyais pas beaucoup, ta maman. Elle allait à la fabrique le matin, toi à la crèche.... J'étais très seul ! dit Jules avec mélancolie.

— Elle a été longtemps malade, n'est-ce pas ? de-

manda le petit, s'arrêtant une minute pour regarder bien loin dans la brume des souvenirs.

— Deux ans. C'était dur pour moi, je te jure, chaque fois que je rentrais, de la trouver à plat de lit.... Elle se levait pour faire son ménage, mais de l'accueil pour moi, non, pas ça ! Je peux me rendre cette justice, que les soins ne lui ont pas manqué.... Tout ce qu'on peut faire.... Dorlotée comme un coq en pâte ; des tisanes, des huiles, des poudres.... Elle aimait ses poudres surtout. Et ça coûtait.

— J'aimerais me souvenir de sa figure et de ses cheveux, fit Donat.

— Blonde.... oui, plutôt blonde. Et jolie, naturellement. Moi qui pouvais choisir dans le tas, tu penses bien que je n'allais pas tirer une laide. Oui, elle était jolie, ma Rose ; tu aurais dû la voir avec sa couronne d'oranger et son voile. Elle s'est vite défraîchie.... C'est pas comme moi. J'ai une santé de fer. Ils ont bien fait ce qu'ils ont pu pour me démolir, dans leur sale pénit, avec leurs sales règlements et leur sale popotte, ronchonna-t-il dans sa moustache, le front tout à coup congestionné et les yeux en boule....

De temps en temps, comme cela, une nausée de rancœur lui montait à la gorge, l'obligeait à cracher son vrai sentiment que par orgueil il ravalait à l'ordinaire....

Le soir, dans la chambre où Donat n'avait pas la permission d'entrer, Martin Cocard et son hôte jouaient aux cartes. Martin était un homme rangé qui n'allait pas au cabaret : sur ce fait se basait la grande estime que lui témoignait la Chambre de charité en lui confiant ses orphelins. Entre dix et onze, parfois plus tard, suivant le temps, suivant la lune, les deux hommes sortaient.

— Surtout, n'allez pas vous faire pincer, disait M^{me} Cocard en roulant son tricotage. Et quand tu rentreras, Martin, n'oublie pas de mettre le loquet....

Martin rentrait le premier, généralement ; Jules Brunel seulement à l'aube. Il y a tant de petites choses à faire la nuit, quand on demeure à deux pas de la frontière !

Le plus sûr et le plus facile, c'est toujours la *passé* du champagne et des liqueurs ; mais comme il y a de plus les chaises tournées, les selles, les boules à jouer, la parfumerie, les chemises et confections, les parties de montres, le fromage, le sel rouge, soit qu'on aille en France ou qu'on en revienne, soit qu'on ait un cheval ou qu'on n'en ait pas, des paresseux seuls ou des capons pourraient se plaindre que la besogne manque.

Martin Cocard ignorait le chômage ; mais très prudent, très soigneux de sa réputation sans tache, il se contenait avec modestie dans la direction discrète des affaires ; tandis que Jules Brunel, lui, n'avait que sa peau à perdre.... Et il y tenait à cette peau, on pouvait être tranquille....

Donat venait à grand peine d'ouvrir une oreille aux gémissements frénétiques de son réveille-minuit, il avait fourré le lolo dans la bouche du poupon, quand un rien, un son à peine perceptible lui fit sauter le cœur. On connaît ces appels brusques qui, dans le sommeil, nous frappent par des vibrations auxquelles, tout éveillés, nous sommes insensibles.... Il était assis au bord de sa couchette, il tendait tout son être vers la fente de la porte avant même d'être en possession de ses sens.

Le *cabeut* donnait sur la cuisine ; une mince ligne de lumière entra.... C'était la lueur fugitive d'une lanterne sourde qui frappait les petites vitres, derrière l'évier.

Donat colla son œil à l'entre-bâillement de sa porte ; deux hommes vêtus de manteaux flotteurs, un peu bossués devant et derrière, pénétrèrent dans la cuisine avec des gestes lents et précautionneux. La lanterne fut posée sur la table ; les manteaux s'écartèrent ; Donat eut envie de rire en voyant des bouteilles pendre comme des clochettes, attachées à des martingales, sur le dos et sur la poitrine.... Détachées avec précaution, ces bouteilles s'alignèrent.... Douze, coiffées d'argent.

« Je le pensais bien, qu'ils font de la bricotte, » se dit Donat qui se coucha, rassuré, comme un père en découvrant que les fredaines de son fils sont après tout insignifiantes. Il avait craint pis que cela. Il avait craint ce qu'on appelle « le bois de lune, » car l'origine des rondins de hêtre qu'il avait bûchés ne lui semblait pas très claire. On n'avait pas coupé de hêtre dans la forêt, à sa connaissance.

V

Il choisit sa vocation.

Comment l'idée exorbitante de devenir instituteur germa-t-elle dans le cerveau de Donat ? De la même façon que germent toutes les plantes. Une petite graine apportée par un souffle de vent, et qui tombe sur un grain de terreau, trouve sa goutte d'eau, son filet de lumière, et la main qui l'encourage au lieu de l'arracher.

Donat, s'il causait peu, réfléchissait à tout ce qu'il entendait. Un jour on parlait de lui pendant le dîner, dans la cuisine où il ne faisait pas chaud, car un vent glacial tombait de la haute cheminée en cône tout ouverte à travers le toit, aux parois suyeuses enguirlandées de saucisses qui se fumaient là, en compagnie de quatre jambons et jambonneaux et de larges pièces de lard.

La maîtresse du logis levait souvent un œil affectueux vers ces belles provisions, en même temps que sa pensée allait et venait de la cave pleine de pommes de terre, de navets, de choux, aux barils et aux grandes jarres où s'entassaient les haricots salés, les laitues en conserve, la choucroûte, aux tas de froment et d'avoine, de prunes séchées au four. Ah ! ce n'est pas à la Brigandière que la disette allait régner. Et de l'argent, il y en avait dans le secrétaire et à la banque ; très peu dans le secrétaire, Martin Cocard estimant que chaque centime doit porter intérêt. Les gens aussi sont d'un bon rapport quelquefois.

— Tant que la commune paie sa pension, je fais le mort, disait Jules Brunel, s'enfonçant dans la bouche d'énormes cubes de pain accompagnés de lard et de choux. Dès qu'on me réclamera quelque chose, je le fourre en apprentissage. Cinq ans, six ans d'apprentissage ; le temps paiera son entretien.

— Pouvez pas, mâchonna Martin Cocard. Pas avant qu'il ait treize ans. Et il a l'école du soir jusqu'à quinze.

Le mot d'apprentissage avait fait dresser l'oreille à Donat.

— Qu'est-ce que j'apprendrai ? demanda-t-il.

— Eh ! parbleu, tu seras monteur de boîtes or.... comme moi. Tu feras tout comme moi. Tu auras du talent. Tu gagneras ce que tu voudras, comme moi. Bon chien chasse de race....

Donat ne répondit rien ; mais la répétition des mots : « comme moi, » siffla et bourdonna dans ses oreilles tout le reste du jour. « Ah ! non ! par exemple ! Pas comme toi, pas comme toi !... »

Un autre métier, certes, le plus différent possible, pour ne pas chasser de race. La vie vous obligerait-elle à

chasser de race ? Un fils ne peut-il s'empêcher de ressembler à son père?... Dans le livre de lecture qu'on employait en classe, et sur lequel Donat avait dormi si agréablement, se trouvaient quelques biographies d'hommes remarquables ; pour les relire et les sonder l'écolier sortit de son indifférence, et conclut en définitive que la plupart de ces individus d'élite s'étaient faits eux-mêmes, sans grand secours de l'entourage, par une force qui était en eux.

S'il avait osé, il aurait questionné le jeune instituteur aux mains duquel il passa dès qu'il eut neuf ans, son héros, son miroir de perfection : un grand garçon blond, ambitieux, tout fier d'avoir, à dix-huit ans, le pied sur l'échelon de cette classe supérieure d'une petite école de banlieue.

Mais, sauvage et silencieux, Donat se contentait d'observer.

Un jour, pendant la récréation, garçons et filles parlaient ensemble de leur sujet de composition : « Ce que je ferai quand je serai grand.... ou grande. » Une petite camarade de Donat, sa rivale, car ils se disputaient la première place dans leur division, une certaine Quinette, pas jolie, car sa face était aussi large que haute, et sa petite stature était dans les mêmes proportions, Quinette prononça en bégayant un peu :

— Oh ! moi, c'est tout arrangé.... Je serai institutrice....

Les autres gamins la considérèrent avec quelque stupeur. Aucun d'eux n'avait des idées si hautes.

— Pourquoi veux-tu être institutrice ? fit un petit garçon en se moquant.

— Parce que ma maman dit que c'est beau ! répondit-elle lentement, accentuant chaque syllabe.

Donat restait muet comme à l'ordinaire, mais une

pensée puissante le secouait. Les instituteurs ont donc commencé par être des écoliers, des petits en tablier et en manches de lustrine, et qui écrivent sur des ardoises? Il essaya de rapetisser ainsi jusqu'à des proportions infinitésimales le grand blond aux belles cravates qu'il admirait six heures par jour. Il ne pensa plus guère à autre chose ; des impressions nouvelles, des aspirations se coordonnaient....

Maintenant il y avait encore un point à fixer.... « Comme moi ! » cet horrible glas tintait de nouveau chaque fois qu'il regardait son père. Sans doute, on peut rester honnête ; on n'est pas obligé de voler. Mais Donat, qui avait été jeté d'une main à l'autre, croyait vaguement, sans vouloir y croire, à une fatalité. Il attendit l'occasion ; et comme il faisait toujours, même dans la crainte et le tremblement, ce qu'il avait résolu de faire, un beau jour il questionna.

L'instituteur leur faisait une petite leçon d'instruction civique pendant que les filles tricotaient dans la classe du bas, chez l'institutrice. Donat leva la main.

— Je voudrais savoir, dit-il, s'il est permis de mettre un instituteur en prison.

La classe s'ébaudit, mais le maître, — il était jeune ! — se faisait une loi de répondre à toutes les questions.

— Evidemment, prononça-t-il, l'instituteur est un citoyen comme un autre, et s'il commettait un délit, il serait puni suivant la rigueur de la loi.... Cependant, — et son œil clair s'attacha sur Donat, dont il transperça, réduisit en poussière impalpable tout l'être intérieur, ne laissant de lui qu'un petit nuage d'espoir et d'admiration palpitante, — cependant....

Toute la classe restait suspendue à ce « cependant. » Donat ne respirait plus.

— Cependant je dois dire qu'à ma connaissance, le fait d'un instituteur mis en prison ne s'est jamais, — jamais ! — produit dans cette contrée. Il y a dans la vocation d'instituteur quelque chose de.... je dirai de sacré, — et c'était charmant, cette émotion jeune, cet enthousiasme intact, — qui préserve, qui éloigne ; — vous comprenez, enfants, qu'on pense à l'éducation de la génération future ; on pense aussi à des sommets qui sont accessibles ; on se souvient d'un humble instituteur, homme de volonté, homme de génie, qui fut, il n'y a pas si longtemps, président de la Confédération helvétique.... Tu as bien fait de questionner, Donat Brunel, et j'ai bien fait de te répondre, conclut-il.

La graine était là, le terreau également, et voici qu'un merveilleux rayon de soleil faisait jaillir le germe....

« Je serai instituteur, » se disait Donat en revenant à la Brigandière, où l'attendait son éternel poupon, son tyran, qu'il fallait amuser et promener dans la caisse à roulettes, et sauver à chaque instant de mort subite en lui ôtant de la bouche le gravier pour lequel il éprouvait une passion morbide....

Et dès le lendemain, Donat régla sa vie pour devenir instituteur. Encore quatre ans d'école primaire ; ne dormir que pendant les leçons inutiles. — Donat discernait très bien les leçons inutiles ; celles où l'on rabâche la géographie, par exemple, ou les dates d'histoire, pour amener les trainards dans la moyenne. Donat se désintéressait des trainards et dormait pendant leurs exercices. Et l'instituteur le laissait dormir, devant, comme l'institutrice des petits, qu'il y avait de la méthode et de l'organisation dans cette habitude étrange. Apprendre tout ce qu'on pouvait apprendre en classe ; hors de la classe, dans le trajet de vingt minutes que les

pieds pouvaient faire seuls, sans que la tête les guidât, lire des livres. La petite bibliothèque scolaire les fournissait gratis, pourvu qu'on les soignât, et l'instituteur était un dictionnaire qui se laissait feuilleter, pour les mots qu'on ne comprend pas. Passer des examens resplendissants, chaque fin d'année ; s'amasser un trésor de notes excellentes, pour la suite.

Ah ! la suite obscure, l'avenir sans chemin et sans guide ! Quand Donat s'arrêtait à le considérer, son cœur défaillait en lui-même....

Et quoique les années soient longues, elles passent ; on arrive à treize ans, on ne sait pas comment on y est venu....

Tout à coup un horrible tumulte se fit dans cette Brigandière, asile des vertus, de l'économie et du travail.... Un tumulte, puis un silence.... Donat restait seul en face de M^{me} Cocard lamentable et désespérée qui menaçait de se détruire ; même le poupon s'était évaporé....

VI

L'utile remords.

Et l'instituteur causait de ces événements avec le président de la Chambre de charité.

Ce n'était plus le même instituteur, le beau blond ; quand on a un peu de souffle, un peu d'envolée, on ne reste pas longtemps sur le premier échelon, on l'abandonne à d'autres. C'était un petit brun, depuis deux ans ; moins enthousiaste, plus énergique, et qui menait sa classe tambour battant. Donat lui faisait honneur, il s'intéressait à cet enfant dont la réserve, l'intelligence, la volonté dure et l'égoïsme l'intriguaient. Il l'avait in-

terrogé un jour sur ses projets d'avenir, et Donat, lentement, un peu à la façon d'une huître prudente, s'était ouvert.

— Je le tiens pour un sujet remarquable, dit l'instituteur.

Le président se frottait le menton de la main droite, tandis que la gauche, une belle main fine de grand horloger, s'allongeait sur le bras du fauteuil. A l'entour, il y avait de vieilles estampes aux parois, des diplômes ; des bulletins de l'observatoire, encadrés ; sur une étagère, dans sa cassette de cristal, un grand chronomètre de marine, ancien, historique : les titres de noblesse de la maison.

Le président, — un des premiers chronométriciens du monde, un savant qui n'avait pas voulu s'enrichir et qui, satisfait d'une fortune modeste, consacrait à la chose publique incorporée dans de nombreux comités les loisirs que lui laissaient la physique et l'éducation de ses enfants, — le président donc de la Chambre de charité, qui dans ce temps-là représentait l'assistance publique pour les communiers, M. Daniel Lestienne, était fort songeur.

— En somme, dit-il, l'événement prouve que nous placions mal notre confiance.... et nos orphelins.... Personnellement, je ne saurais dire que Martin Cocard me fût sympathique. Mais je le tenais pour un homme rangé, un travailleur. Son trafic de contrebande était fort secret ; le procureur-général, avec qui je me suis entretenu de l'affaire, pense que rien ne sera plus difficile à prouver que sa participation à ces fraudes. Quant à l'incendie du Fourchaud, bien que Jules Brunel assure n'avoir agi qu'à l'instigation de son patron, celui-ci nie et s'agite comme un beau diable. Vous verrez qu'il s'en tirera avec les quatre pieds blancs, et que Brunel seul

écopera. Dès qu'il s'agit de primes d'assurance, et que l'assureur est l'Etat, c'est-à-dire chacun, le jury ne se laisse pas attendrir. D'autant plus qu'il s'agit d'un récidiviste.... Pauvre gamin ! nous avons bien mal veillé sur lui. J'ignorais même que le père eût depuis quatre ans son domicile à la Brigandière.

— Je crois, reprit l'instituteur, que l'influence du père a été nulle. Ou bien elle s'est peut-être fait sentir dans l'autre sens. Donat est ambitieux d'une belle et honnête carrière.

— Sans doute, sans doute.... fit M. Lestienne toujours le menton dans sa main. Mais il n'est guère dans nos habitudes, ni dans nos moyens, d'entretenir jusqu'à dix-sept ans à l'école un de nos jeunes indigents.

— Celui-ci vous ferait honneur plus tard.

— C'est possible, oui. Et l'on pourrait avancer aussi que nous lui devons une réparation.... Notre incurie a été coupable dans une certaine mesure....

— Il me semble, hasarda l'instituteur, qu'il y a eu quelque illogisme à retirer, immédiatement après l'arrestation, l'enfant en bas âge placé chez Cocard, et à y laisser un garçon déjà grand, capable de voir, de comprendre et de souffrir.

— Vous avez parfaitement raison. Mais une mère nourricière était facile à trouver pour le bébé, tandis que pour Donat Brunel il faut une vraie situation, un apprentissage, quelque chose de sérieux enfin.

— Je vous prie bien instamment, dit l'instituteur tirant sa dernière cartouche, de le mettre en pension chez de braves gens à la ville, de façon à ce qu'il puisse suivre l'école secondaire et passer ses examens d'Etat à dix-sept ans.

— Est-il en mesure, voyons, sera-t-il admis ? Il faut

un certain niveau d'instruction, objecta le président qui s'agitait un peu, car il prévoyait une chaude bataille.

— Il sait plus d'orthographe, de géographie, d'histoire, de mathématiques, que vos élèves de la première primaire sortant avec une mention, dit le petit brun en s'échauffant. Et il a des notions sur toutes sortes de sujets ; c'est un questionneur enragé. Il sait par cœur chaque volume de notre petite collection scolaire. L'autre jour, je l'ai poussé un peu ; il nous a fait une vraie dissertation sur le système planétaire.

— Oui, il aura lu Flammarion, dit M. Lestienne qui n'aimait pas beaucoup les vulgarisateurs. Soyez certain que nous tiendrons compte de votre recommandation.... Et quant à moi, je vous suis obligé de vos soins pour cet enfant. L'école aura réparé dans quelque mesure notre négligence....

Cet homme de bien, ce savant dont toute la vie brillait claire et pure, avait une très haute idée de la valeur de chaque existence ; et la seule pensée de laisser galvauder et flétrir les possibilités magnifiques contenues dans une volonté d'enfant le tourmentait, le rongait.

Ce fut dans ce sentiment qu'il parla lorsque le comité fut réuni, le lendemain, pour délibérer d'urgence sur le cas de Donat Brunel.

— Nous trouverions, je pense, dit-il, une honnête famille qui pour une pension de trente à trente-cinq francs par mois et pour une durée de quatre ans, se chargerait du jeune garçon, l'entourerait de l'influence morale dont, par notre faute, messieurs, par notre mauvais choix, il a été privé jusqu'ici. J'ajouterai, tout en priant notre secrétaire de ne point porter ceci au procès-verbal, que la question de l'habillement ne devra point vous préoccuper. J'en ferai mon affaire....

La discussion fut longue, obstinée, mesquine par moments. Le caissier défendait ses finances avec acharnement, et le secrétaire de commune, qui avait été spécialement convoqué, révéla que Donat Brunel, sept années auparavant, s'était rendu coupable d'un acte d'indiscipline, de violence et d'indélicatesse en arrachant aux mains innocentes d'une toute petite fille un mouton sur lequel il n'avait que des droits douteux, et dont la mère... « Pardon, messieurs, je vous prie de me comprendre, la mère de cette petite fille avait été parfaitement bonne envers l'orphelin, et elle s'est plainte à moi, par la suite, de son ingratitude !... »

Quelques messieurs hochèrent la tête, mais l'incident était décidément trop ancien pour qu'on pût songer à enquêter. D'autre part, le témoignage favorable de l'instituteur pesait d'un certain poids. M. Lestienne parla de nouveau, insista. Tout à coup le caissier s'avisa qu'on pourrait mettre sur la conscience de l'enfant le devoir de rembourser plus tard les sommes dépensées pour son éducation. On chercha un moyen de rendre cet engagement valable et légal. On ne le trouva pas, puisqu'un mineur était en cause. Mais une espérance rasséréna plusieurs fronts, et quand on vota, la proposition de M. Lestienne obtint trois voix de majorité...

Alors, naturellement, tous les pouvoirs, et toutes les démarches et les responsabilités et les ennuis lui furent délégués. Pendant quinze jours, Donat lui remplit, lui obscurcit son vaste horizon, éclipsa la physique, supprima la sieste de l'après-midi, bourra de détails de linge et de chaussettes, de minuties de contrat, une grande intelligence mathématique.

M^{me} Lestienne, il est vrai, s'occupa des réalisations du trousseau ; elle avait deux fils qui grandissaient ;

dans leur défroque mise à sa mesure, Donat fut habillé comme un prince....

Le jour vint où il passa pour la première fois le seuil d'une petite maison jaune à volets verts, précédée d'un jardin fleuri de pivoines, d'iris et de lilas. On ouvrait une petite porte verte à barreaux, on longeait la maison par une étroite allée sablée ; à l'autre bout, il y avait le bassin de pierre d'une fontaine. Et puis on entrait dans un passage dallé ; à droite on voyait une porte avec un écriteau : *Mesdemoiselles Liset, modistes*. On montait un escalier dont chaque marche était bordée d'une bande de fer, très dangereuse, car, le bois étant usé, la bande et les clous saillaient, l'on y arrachait ses talons quand on descendait étourdiment, ainsi que Donat eut plus d'une occasion de l'expérimenter par la suite. Au sommet de l'escalier, une fenêtre était garnie de rideaux blancs, puis un tapis de coco vous conduisait à une porte où vous lisiez un autre écriteau : *Emer JeanRichard, régleur*. Et alors, alors, c'était le paradis qui s'ouvrait....

VII

Esther.

Le paradis, parce que la petite cuisine où il fallait passer d'abord était nette, brillante, coquette même, ainsi qu'une bonbonnière, parce que dans la chambre de ménage il y avait une grande jardinière de géraniums et d'héliotropes miraculeusement fleuris ; et dans la chambre *rangée* le piano d'Esther, un grand canapé de damas vert et jaune, et les *Moissonneurs* de Léopold Robert, encadrés en palissandre ; un paradis, parce que Donat y avait son coin à lui, sa chambre minuscule au nord,

avec un placard, une étagère, et le lit-levant, une drôle d'architecture, sorte de couchette qui se dressait et se cachait pendant le jour derrière les battants d'une simili-armoire; et la nuit, quand on l'avait descendue, elle occupait presque tout le plancher. La petite table entourée d'un rideau servait de table à écrire quand on avait eu soin de placer entre ses pieds, sous le rideau, la cuvette et la savonnière. Donat avait bien offert d'aller à la cuisine chaque matin faire sa toilette sur l'évier, mais M. JeanRichard jugea que cela ne serait pas convenable, à cause d'Esther qui pouvait passer....

Esther, la reine Esther, comme son papa, en riant, l'appelait quelquefois, ce beau brin de fillette, pleine de vitalité, d'ambition, de fierté, dominatrice et imaginative, et se figurant que la destinée la porterait sur ses mains, tout comme son père et sa mère la portaient sur leurs mains, Esther à douze ans était la souveraine de ce logis.

C'est elle qui avait prononcé le dernier mot pour l'admission de Donat.

— Tu ne sais pas, fille, avait dit son père un soir, s'approchant de la table où, studieuse, Esther étalait ses cahiers et ses atlas, M. Lestienne est venu aujourd'hui m'apporter un chronomètre à régler, une pièce compliquée, c'est pourquoi il est venu lui-même en causer. Ah! quel homme quand il est sur ce chapitre! et tout à coup il nous a proposé, à ta maman et à moi, de prendre un pensionnaire.

Esther fronça son nez, qui était joli, d'une ligne délicate.

— Un garçon de ton âge à peu près, treize ans.

— Ah! c'est déjà plus intéressant! fit-elle rassérénée.

— Plus intéressant que quoi, petite nigaude? dit son père en lui pinçant la joue.

— Un pensionnaire! Je voyais déjà un vieux que maman soignerait, comme Marie Rigolot soigne sa vieille dame qui a un cautère dans le bras, où elle met une orangette toutes les semaines, pouah! dit Esther tout d'une tirée.

— Un garçon qui étudie comme toi pour les examens d'Etat, poursuit M. JeanRichard, laissant filtrer peu à peu les détails de nature à impressionner favorablement sa petite reine. Très intelligent, très travailleur. Seul au monde.

— Il n'aura pas des tas de parents qui viendront lui faire visite et nous ennuyer le dimanche. Ça, c'est en sa faveur. Comment s'appelle-t-il?

— Donat Brunel.

— Bon. Parce que, n'est-ce pas, petit père, s'il avait eu un trop vilain nom.... Est-ce qu'il est cousin aux Lestienne?

— Ah! Dieu non! fit son père. Son origine est tout à fait commune.

— Pas comme nous, alors, dit Esther doucement, la joue sur la main. Nous qui descendons de Daniel JeanRichard....

Ce fut la première chose qu'elle raconta au jeune pensionnaire quand, le premier soir, on les laissa seuls un moment dans la chambre de ménage, avec la lampe et leurs devoirs.

— Sais-tu de qui nous descendons? lui demanda-t-elle naïvement.

— Non. De qui?

— De Daniel JeanRichard.

— Le jeune forgeron de la Sagne, celui qui a fait la première montre en 1681 ?

— Je ne savais pas la date, mais c'est bien ça. C'est lui. Nous en descendons. Papa a tous les actes de famille; il te les montrera, si cela te fait plaisir.

— Oui. Je n'ai jamais vu d'actes de famille.

— Est-ce vrai que tu es fort en arithmétique ? reprit-elle, changeant de sujet, car elle était désireuse d'étudier les divers aspects de leur nouvelle acquisition.

— J'ai fait les équations du premier degré avec mon instituteur. Je commençais les logarithmes, répondit-il.

— Alors tu pourras m'aider pour mes problèmes, dis ? Je suis énormément faible en arithmétique !

La figure mince de Donat se couvrit de rougeur.

— Volontiers ! répondit-il à demi-voix.

Il évitait toutes les phrases où il eût fallu dire vous ou tu. M^{me} JeanRichard avait décidé que ces deux enfants se tutoieraient ; bonne coutume, simple, qui les garde plus enfants, tandis que le vous fait naître, pensait-elle, des idées prématurées de coquetterie. Mais Donat ne s'y résolut qu'après quinze jours d'hésitations et de réflexions dans la solitude de sa chambre. Il s'exerçait à prononcer : « Esther, es-tu prête ? Esther, je ne t'attends pas.... » ce qu'il n'avait aucune occasion de dire, car Esther, à l'âge où l'on craint les railleries, lui avait intimé l'ordre d'aller au collège par la rue du Haut, tandis qu'elle-même prenait celle du Bas, où demeuraient plusieurs de ses amies.

M. et M^{me} JeanRichard, couple de bon sens, accoutumés à regarder la vie en face, étaient tombés d'accord que des cachotteries seraient parfaitement inutiles, et qu'Esther apprendrait, dans la rue, dans un magasin, ou

en jetant les yeux sur le journal local qu'on ne pouvait lui cacher, l'histoire fâcheuse de Jules Brunel.

C'est pourquoi, dès le second soir, Emer JeanRichard appelait sa fille dans le cabinet de travail où se trouvaient son établi, l'étuve des chronomètres, ses livres, sa collection d'histoire naturelle : un petit sanctuaire où l'on ne faisait jamais de bruit. Quand il eut fini un bref exposé des circonstances, quand elle sut que le père de Donat attendait en prison une sentence qui le stigmatiserait d'incendiaire et de voleur, elle poussa une exclamation :

— Et moi qui me suis vantée hier à lui de descendre de Daniel JeanRichard ! Je ne l'aurais pas fait si j'avais su....

— Il l'aura compris. Je crois que cet enfant a du tact. Maintenant, on l'ennuiera peut-être à l'école.

— Je ne sais pas. Ce matin, à la récréation, Roger Lestienne l'a pris bras-dessus bras-dessous et Pierre Campel de l'autre côté, les deux garçons les plus chic de l'école, et ils se sont promenés avec lui tout le temps. Ça a fait un effet !

M^{me} JeanRichard était, par devers elle, à sa manière tranquille, fort satisfaite. La pension de Donat était de quatre cents francs par an. Elle se promettait d'en mettre la moitié au moins de côté pour Esther, car, lorsqu'on est trois, l'appétit d'un quatrième ne fait pas une différence énorme pour les provisions. On viderait mieux les plats, voilà tout. De plus, il était stipulé que le jeune garçon donnerait un coup de main, qu'il monterait l'eau, descendrait le bois, et que le samedi il écurerait l'escalier. Déjà, de lui-même, il s'était offert à desservir la table après le souper, et il l'avait fait adroitement. Pour

le problème d'Esther, il l'avait débrouillé très vite, et bien expliqué, « plus simplement que papa, qui se perd dans des considérations, et qui offre toujours trois façons de résoudre pour une. » « Esther n'apprécie pas la science et la bonté de son père comme elle devrait, » songeait M^{me} JeanRichard qui, tout en subissant l'ascendant de sa fille, était parfois un peu jalouse d'elle. Le cœur maternel a de ces recoins.

Le premier assaut atteignit Donat comme un coup de poing en pleine poitrine, tandis qu'effaré encore et gauche dans le milieu nouveau de l'école, il cherchait son terrain.

— Est-ce vrai que tu es le fils à Jules Brunel qu'on va juger?

Cette question sortit, presque anonyme, d'un groupe où l'on chuchotait, serrés les uns contre les autres, sous les ormes de la cour.

— Oui, c'est vrai, répondit-il devenant pâle. Et puis après?

— Oh! rien. C'est embêtant pour toi.

Et on l'entoura.

— Es-tu cité comme témoin?

— Bêta! dit un autre; un fils ne témoigne pas contre son père. Mais tu iras au procès, pour entendre?

— Moi je n'irais pas, à ta place. Rien que d'y penser, tu es blanc.... Tu ne demeureras pas avec ton père, hein? Tu étais placé?

Les oreilles lui tintaient; adossé à l'arbre, il enfonçait ses doigts dans l'écorce rugueuse, pour se cramponner à quelque chose.... Il avait redouté cette minute presque comme on redoute l'instant de la mort; et voilà que ces écoliers étourdis lui faisaient une ovation de curiosité.

— Bah! dit l'un, philosophe précoce, on n'est fils que de ses œuvres.

— Je ne renie pas mon père.... prononça Donat d'une voix qui lui parut à lui-même étrange et lointaine.

— C'est chic à lui de dire ça, murmurèrent les autres en s'éloignant.

Et ce fut tout. Le cataclysme avait passé.

VIII

Quatre années.

Quand il repense à ces quatre années, Donat sent en lui son cœur s'attiédir délicieusement, d'émotion tendre et reconnaissante. Ces quatre ans, c'est sa voie lactée, la douce traînée de lumière tout à travers son ciel. Il le dit une fois à Esther comme ils rentraient tardivement d'une longue promenade, sous un ciel tout palpitant d'étoiles.

— Comme la voie lactée est belle ce soir! disait Esther, tournant vers les splendeurs d'en haut un visage fin et changé par ces clartés vagues.

— Oui.... Cela ressemble à mon chemin depuis que je vis chez vous, murmura Donat qui aurait voulu dire mieux, plus poétiquement, avec une autre voix.

Mais Esther comprit; elle fit vivement:

— Comme tu es gentil!

Et ils se turent un bon moment. Ces courses du dimanche, en famille, avaient été une révélation pour Donat. Révélation de la nature qui, au temps de la Brigandière, ne lui représentait qu'une provision de comestibles épars. Emer JeanRichard, intellectuellement, était un de ces touche-à-tout comme il y en a beaucoup chez

les horlogers ; il savait un peu de botanique, un peu de géologie, de cosmographie, de zoologie. Assez pour que, derrière le rideau vague de sa conversation, on entrevît d'infinis espaces inexplorés. Il savait les noms des papillons indigènes ; Esther les savait aussi ; on s'approchait à pas doux, en retenant son souffle, de la touffe de mauve, de la branche pendante où tremblait, pour un instant, la soie nacrée d'un Tabac d'Espagne, l'émail léger d'un Paon de jour, la chamarrure éclatante d'un Vulcain. °

Donat questionnait avec avidité ; M. JeanRichard était heureux et fier de répondre. Et il n'y avait pas au monde d'être plus imprégné de joie, d'assurance et d'espoir que Donat Brunel, la boîte verte en sautoir, un gros bouquet d'orchis vanillés attaché à la courroie, les poumons remplis de l'air de la montagne, quand il redescendait avec sa famille adoptive des sommets vers le village, et qu'il s'aidait à soutenir la chère maman qui avait un peu mal au pied après huit heures de marche. Car elle était vaillante plutôt que robuste, et elle serait morte à la peine plutôt que de rester comme une vieille femme à la maison, quand son mari partait avec la jeunesse.

Jules Brunel avait été condamné à quatre ans de reclusion ; Martin Cocard, faute de preuves suffisantes et grâce à une défense habile, avait été relâché. Donat connut la sentence par le journal ; personne ne lui en parla. Il reçut de son père une lettre dont il ne dit rien ; mais quelques semaines plus tard, se trouvant seul avec l'homme bon et sûr qu'il considérait comme son tuteur, il demanda :

— A votre sens, est-ce que je devrais aller voir mon père ?

— Oui, tu ferais bien.

— Comment faut-il s'y prendre ?

— J'écrirai au directeur du pénitencier. On te fixera le jour et l'heure.

Ce fut un dimanche ; Donat fit une partie du trajet à pied, muni d'une petite carte du pays sur laquelle M. JeanRichard lui avait tracé sa route. Il essaya d'abord d'être triste, puis, comme il en était distrait par les arbres, par les oiseaux, il n'essaya plus. Mais, dans les grands murs de pierre, derrière les lourdes portes, et dans les couloirs à écho où il marchait sur les pas d'un surveillant, puis dans la petite pièce où un grillage le séparait de l'apparition subite, morne, hésitante, du prisonnier, un épouvantable fardeau d'angoisse croula sur lui.

— Tu ne me reconnais pas, on dirait.... fit son père. C'est à cause de ma moustache que je n'ai plus....

Un gardien, près d'une petite table, se donnait l'air d'être à son journal, mais on voyait bien qu'il prêtait l'oreille.

— As-tu lu les débats ? reprit Jules Brunel. J'ai crânement répondu, tu as pas trouvé ? Je n'ai pas perdu le fil une minute. L'avocat est une panosse ! Si je m'étais défendu moi-même, j'serais pas où je suis.... Enfin, on y est bien, j'ne dis pas le contraire. Cette fois je demande qu'on me mette dans la menuiserie. L'autre fois, c'était dans la reliure. Comme ça j'aurai plusieurs cordes quand je sortirai. Et toi, tu vas bien ? On t'a mis en apprentissage ?

— Je suis à l'école secondaire, répondit Donat, qui n'eût aucun plaisir à dire cela, tant la vie lui semblait subitement décolorée.

— Naturellement ! fit son père en haussant les épaules. Dès que je ne suis plus là pour te diriger, on ne fait que des bêtises. Je voulais que tu deviennes monteur de boîtes. On aurait pu avoir égard à ma volonté. Mais à quoi ça te servira-t'y, cette secondaire ? Tu vas t'y monter le cou, et puis quoi ?

Donat ne répondit rien ; ses projets d'avenir ne l'intéressaient plus.

— Enfin, travaille tout de même, dit Jules Brunel. Fais ton devoir, sois convenable avec tes maîtres.... Quand je sortirai, je m'occuperai de te trouver une place.... Tu peux toujours compter sur ton père, à la vie à la mort...

Il s'attendrit, il passa le revers de la main sur son œil. Donat restait froid et muet comme une pierre.

— Le règlement interdit qu'on apporte quoi que ce soit, reprit le prisonnier. C'est dommage. Sans ça, tu m'aurais apporté une petite douceur, hein ?

La gardien leva la tête.

— Oh ! rien, rien ! fit Jules Brunel en riant. Il ne m'a rien apporté ! Pas ce qui ferait mal à l'œil.

— As-tu envie de quelque chose ? interrogea son fils innocemment.

— De quelque chose ! cria le prisonnier subitement furieux. Si j'ai envie de quelque chose ! Tu oses demander ça !

Le gardien tira sa montre. C'était fini.

Oh ! que cela avait été à la fois long et court, cette entrevue où l'on ne s'était rien dit de ce qu'il aurait fallu, où l'homme sombre et fâché, derrière son grillage, et l'enfant muré lui aussi dans son cœur s'étaient regardés un instant comme des ennemis !

Cette visite se répéta trois fois encore, une fois chaque année, plus indifférente, plus infructueuse chaque fois, le prisonnier un peu plus pâle, bouffi par un commencement d'anémie, un peu moins vantard, plus bénisseur ; Donat plus correct, débitant le petit formulaire de questions qu'il s'était fait ; fermé sur les choses de sa propre vie, et devinant bien d'ailleurs que son père ne désirait point y pénétrer.

La dernière fois, ils s'abstinrent l'un et l'autre, par une réticence bizarre, de parler de la date de l'élargissement, qui s'approchait.

Donat n'y pensa pas, peut-être. Il était alors dans le grand coup de feu du dernier semestre d'études ; une sorte d'instinct lui faisait éviter les préoccupations étrangères au sujet vital.

Sa première communion avait eu lieu à Pâques, celle d'Esther à Noël, la même année ; elle avait seize ans, lui, pas tout à fait dix-sept. Ils se sentaient heureux et bons ; la vie leur semblait noble, belle, et pourtant facile. Le but était si près qu'on le touchait de la main.

C'était leur dernier jour de l'an enfantin, disait Esther. Car après les examens d'Etat, en avril, on serait des grandes personnes, diplômées sur parchemin, et l'on irait dans le vaste monde gagner sa vie.

La soir de ce 1^{er} janvier, M. et M^{me} JeanRichard recevaient des visites ; Esther et Donat, pour lire tranquillement, s'étaient réfugiés dans le cabinet de travail où l'établi du régleur, couvert d'un fin linge de mousseline, semblait un berceau endormi. Les coudes sur une petite table, éclairée par le quinquet de laiton poli, à haute branche, les yeux sur leur livre, ces deux enfants rêvaient plutôt qu'ils ne lisaient.... Esther portait sa robe noire

de première communion ; une grosse ruche de tulle blanc, un peu ouverte en cœur, laissait voir son cou, et le médaillon d'or qui brillait à une mince chaîne. Son joli profil net, sa bouche aux coins profonds, ses tresses brunes serrées autour de sa tête, et le frison un peu doré qui se collait à sa tempe, le contour velouté de sa joue étaient comme vivifiés et clarifiés par une chaleur, par une lumière du dedans que Donat s'imaginait miraculeuse. Il regardait Esther comme s'il ne l'avait jamais vue ; elle se révélait à lui tout à coup. Il parla subitement, sans le vouloir.

— Oh ! Esther, dit-il, comme je t'aime !

Elle le regarda un instant ; leur vie semblait suspendue.

— Je t'aime aussi, soupira-t-elle.

La minute d'avant, elle ne le savait pas, et pourtant l'amour jeune et tendre était là depuis longtemps, attendant qu'on ouvrît la porte.... Un peu plus tard, elle se pencha.

— Embrasse-moi, fit-elle tout doucement.

Elle savait bien que de lui-même il n'aurait pas osé....

T. COMBE.

(*La suite prochainement.*)

LE DIEU SOLEIL
ET LA FÊTE DE NOËL

De ce nombre fut Aurélien, qui, en moins de cinq ans qu'il passa sur le trône (270-275), sut ramener sur les frontières une sécurité relative, fortifia Rome d'un mur d'enceinte, fit régner enfin plus de discipline dans l'armée et d'ordre dans les affaires. Mais de toutes ses réformes, la plus originale et la plus caractéristique fut la constitution du culte du soleil en religion d'état. Le soleil fut reconnu comme maître suprême de l'empire : c'est le titre qui accompagne son effigie sur les monnaies d'Aurélien. Un temple somptueux lui fut bâti, que vint orner le riche butin conquis sur la reine de Palmyre, la fameuse

Zénobie : huit de ses colonnes de porphyre furent affectées, dans la suite, à la construction de Sainte-Sophie, à Constantinople. L'empereur créa en outre un collège des pontifes du Soleil, hiérarchiquement égal à l'antique et vénérable collège des pontifes, et institua, en l'honneur du dieu, des jeux solennels, qui devaient être célébrés tous les quatre ans ; ils eurent lieu pour la première fois en 274, probablement à l'occasion de la dédicace du temple.

Aurélien, ce n'est guère douteux, était pour son compte un croyant sincère et un dévot du dieu Soleil ; mais il ne faudrait voir en lui ni un fanatique qui veut imposer sa foi, ni un fondateur de religion. En instituant le culte du soleil, Aurélien accordait une reconnaissance et une consécration officielles à une religion qui comptait des adhérents dans tout l'empire, et qui avait déjà reçu de ses prédécesseurs des gages de fidélité ou des marques de bienveillance ; il donnait à des aspirations qui flottaient, éparses, dans l'air, la forme concrète et l'unité organique qui seules leur manquaient encore ; et du même coup il assurait sur une forte base morale l'exécution de ses desseins politiques.



Sans être ni primitif ni universel, le culte du soleil est ancien. L'archéologie préhistorique et la mythologie sont d'accord pour en attester, d'un bout à l'autre de l'Europe, de même qu'en Orient, l'antique et large diffusion, partout où les sociétés humaines commencent à vivre d'une existence sédentaire et à cultiver le sol. Et comment, en effet, l'homme qui prête une âme aux choses et rend un culte aux pierres, aux arbres et aux bêtes, comment n'aurait-il pas levé les yeux, pour l'adorer ou l'apaiser, vers l'être fort, bienfaisant et terrible, qui versait à larges

flots la fertilité sur ses champs, la chaleur dans ses membres et la joie dans son cœur, mais dont les ardeurs meurtrières allumaient aussi l'incendie et semaient la dévastation ?

Ce disque lumineux, cette roue de feu qui parcourt le ciel d'un horizon à l'autre, fait songer à un attelage lancé à travers l'espace. C'est sous cet aspect qu'on a figuré le soleil dès une époque très reculée. Le petit chariot trainé par un cheval (en bronze l'un et l'autre) qu'on a retrouvé à Trundholm, et qui date de quatorze ou quinze siècles, sinon davantage, avant l'ère chrétienne ; des représentations fréquentes dans les plus anciens centres de civilisation : cercles radiés ou étoilés, roues crucifères, croix ; des signes graphiques plus abrégés encore, et n'ayant plus parfois que la valeur conventionnelle d'un schéma, mais destinés à rappeler la forme et le mouvement d'une roue : autant d'emblèmes solaires sur la signification religieuse desquels, à l'origine tout au moins, on ne saurait conserver aucun doute. Dans la mythologie et l'art grecs, la même conception se retrouve ; tout le monde connaît les coursiers d'Apollon et le mythe de Phaéton. Quelques marbres mutilés du fronton du Parthénon évoquent encore, avec une puissance saisissante, l'image magnifique des chevaux d'Hélios surgissant du sein de la mer.

Mais, pendant la nuit, que devient le soleil ? Pour les habitants des contrées maritimes, qui le voient disparaître dans les flots et émerger le lendemain à l'autre bord du ciel, le soleil navigue sur le fleuve Océan. Aussi, au lieu du char et de la roue, n'est-il pas rare de rencontrer comme emblème solaire une barque pilotée par un dauphin. Plus poétique encore et plus gracieuse, l'image qui au poisson substitue un cygne. L'un et

l'autre sont également familiers à la Grèce ; dans un hymne homérique, Apollon, le dieu solaire par excellence, prend la forme d'un dauphin ; et quand il revient de chez les Hyperboréens pour retourner dans son île de Délos, c'est un cygne qui le porte à travers les airs.

A ces emblèmes solaires : chariots, roues, barques, corps ou têtes de chevaux ou d'oiseaux, on s'habitua, avec les progrès de l'anthropomorphisme, tantôt à substituer, tantôt à associer des figures divines à visage humain. Mais quels qu'en fussent la forme ou les attributs, chacun sait que, dans la plupart des religions antiques, certaines divinités ont gardé très apparent et très reconnaissable, à travers les âges, leur caractère, primitif ou acquis, de divinités solaires. L'exemple le plus connu, nous l'avons rappelé tout à l'heure : c'est Apollon. Mais, de même que les Romains avaient conservé parmi leurs dieux, si impersonnels d'ailleurs, un vieux *sol indiges*, les Grecs, outre Apollon, outre Phoibos le radieux, divinisaient le soleil sous son nom commun d'Hélios. C'est lui que représentait le fameux colosse qui, à l'entrée du port de Rhodes, dominait au loin la mer et saluait les navigateurs. Un héros tout brillant de force et de jeunesse, le front ceint de rayons, monté sur un quadriges : à quelques variantes près, c'est là le type qui est devenu traditionnel. C'est notamment celui qu'on voit encore sur les monnaies des empereurs romains depuis les Sévères jusqu'à Constantin.

A cette époque, le culte du soleil, qui remontait, comme on vient de le voir, aux âges les plus reculés, atteint son apogée ; mais en même temps il a passé par une transformation radicale, et n'a gardé ni le caractère ni la signification qu'il avait dans le paganisme gréco-romain. Les dieux solaires, en effet, quelle qu'en fût

l'importance relative, n'y figuraient cependant qu'en compagnie d'autres dieux, et l'on ne voit pas qu'aucun d'eux ait jamais absorbé tous les autres, ni que l'adoration du soleil considéré comme tel y ait jamais été au centre même de la religion. Sous l'empire romain, au contraire, elle va prendre une place prépondérante ; bien plus : c'est sous l'aspect du soleil qu'on se représentera la divinité dans ce qu'elle a de plus général et de plus haut.

Ce changement n'est pas le résultat d'une simple évolution des croyances ; il s'est accompli sous l'influence de l'Orient, qui marque de son empreinte et pénètre de son esprit les derniers siècles du paganisme antique.

C'est un fait bien connu que l'invasion de l'empire romain par les cultes étrangers. La pénétration, il est vrai, avait commencé déjà pendant la période républicaine. Ce fut d'abord une infiltration lente et le plus souvent silencieuse ; puis le mouvement se précipite ; à partir du second siècle et au cours du troisième, c'est un débordement. Commerçants, esclaves, soldats, apôtres de la bonne parole traînent à leur suite, de l'Orient à l'Occident, un cortège bigarré de divinités étranges, qui se disputent et conquièrent successivement ou simultanément la faveur des habitants des villes, laissant les populations des campagnes plus attachées à leurs coutumes religieuses et à leurs superstitions locales. Rites inconnus ; cultes mystérieux ; pratiques énervantes qui frappent l'imagination, émeuvent les sens, provoquent le délire ou l'hallucination ; voluptés mystiques et mysticisme voluptueux ; rapports personnels avec un être divin ; promesses d'immortalité, assurances de béatitude, moyens infaillibles de purification et de salut : c'était là ce qu'il fallait à la curiosité inquiète et inassouvie d'une

génération désespérée, qui enfantait dans l'angoisse un monde nouveau.

Les dieux d'Asie-Mineure formèrent l'avant-garde. Sous Antonin, sous Marc-Aurèle, ce sont les mystères égyptiens qui ont le plus de vogue. Isis et Osiris, à leur tour, virent leur faveur éclipsée au troisième siècle par des divinités venues de la Syrie et de la Perse, et c'est celles-là qu'on se représenta le plus volontiers, en les identifiant entre elles, malgré des différences profondes dans leurs origines et dans leur culte, comme étant par excellence ce dieu Soleil dans lequel tout tendait à s'absorber.

Rien, à vrai dire, ne paraît, au premier abord, plus déconcertant et plus paradoxal. Souvent obscènes, parfois sanguinaires, la plupart des cultes syriens avaient conservé un caractère naturaliste correspondant à un état social très primitif. On y rendait hommage aux animaux, aux eaux des rivières et des lacs, aux arbres, aux « hauts lieux ; » on y entourait d'une vénération superstitieuse, où il entraît une part de fétichisme, ces pierres brutes appelées *bétyles*, dans lesquelles la divinité était censée s'incorporer. C'étaient de plus des cultes locaux, limités le plus souvent à une tribu ou à une ville, et qui jamais ne s'élevèrent à l'unité et à la cohésion d'une religion nationale. Aussi se répandirent-ils en Europe à diverses époques, au gré des circonstances. Les Syriens, commerçants avisés et entreprenants, fondèrent des établissements jusque sur les bords du Danube et dans le nord de la Gaule ; mais c'étaient aussi de zélés dévots, très attachés à leur religion ; et à mesure qu'ils transportèrent avec eux, dans telle ou telle contrée, le dieu de leur patrie, on vit surgir ici et là le culte de nouveaux venus : Jupiter de Dolichè, Jupiter de Damas,

Jupiter d'Héliopolis, et autres Baals syriens, revêtus d'un nom romain et désignés d'après leur lieu d'origine.

L'un d'eux eut une destinée plus éclatante encore, bien que d'une célébrité assez équivoque : c'est ce fameux Baal d'Emèse, dont le serviteur, un enfant de quatorze ans, fut mis sur le trône impérial en 218, et régna sous le nom d'Elagabal, qui était celui de son dieu. Ce furent, si nous en croyons les historiens, quatre années de mascarades et de folles orgies que cet essai de gouvernement sacerdotal ; une révolte renversa Elagabal et mit fin au trop long scandale de cette religieuse débauche.

Mais ce dieu d'Emèse, figuré par une pierre noire conique, et dont Elagabal prétendit, à l'indignation des Romains, faire le maître suprême de l'empire, ce n'était pas simplement, comme on pourrait le croire, et comme les Occidentaux se le figuraient peut-être, une idole informe et un grossier fétiche ; c'était un dieu solaire, ou plutôt c'était le soleil. Sur les monnaies d'Elagabal, la pierre conique et la représentation traditionnelle du soleil alternent et s'équivalent. Bien plus : quand, un demi-siècle plus tard, avec un plein succès cette fois, Aurélien, — un Illyrien cependant, et non plus un Syrien, — institua le culte du soleil, il installa dans le temple élevé par ses soins un voisin du Baal d'Emèse, le dieu Bel de Palmyre, dont l'image, enlevée à la ville vaincue, fut transportée à Rome. On peut donc se demander si la tentative d'Elagabal se réduisait à un caprice de perversi précoce, ou si les Syriennes intelligentes et cultivées de la maison des Sévères qui l'avaient placé sur le trône ne songeaient pas déjà à l'établissement d'une sorte de monothéisme solaire, correspondant à la fois à leurs idées religieuses et à leurs ambitions politiques.

Celui toutefois qui, au troisième siècle, parvint à la plus haute fortune, au point de balancer un moment la victoire du christianisme presque triomphant, c'est le dieu iranien Mithra. Mithra n'avait eu d'abord dans le mazdéisme qu'une situation assez modeste. Subordonné au dieu suprême Ahura Mazda, il est le génie de la lumière, celui qui combat contre les puissances des ténèbres et qui protège l'âme du juste contre les démons malfaisants. Mais sous l'influence de la théologie chaldéenne, Mithra fut identifié avec le soleil ; dès lors son rôle ne cessa de grandir, et le paganisme romain l'adopta comme un dieu souverain. Ses mystères, célébrés dans des cavernes ou *spelaea*, comportaient des initiations successives, accompagnées d'épreuves rigoureuses, et mêlaient à des rites sauvages, dans une union étrange et disparate, les plus hautes aspirations morales. La diffusion en fut prodigieuse, et Mithra fut presque officiellement promu au rang de dieu suprême de l'empire, lorsque, en 307, six ans à peine avant l'édit de Milan, Dioclétien, Galère et Licinius, réunis à Carnuntum, lui dédièrent un temple et se mirent solennellement sous sa protection.

Le succès de ces cultes s'explique par des raisons diverses, dont les unes sont communes à toutes les religions orientales, et dont les autres sont spéciales à chacun d'eux. Les rites célébrés en l'honneur des dieux sémitiques avaient pour eux leur singularité, leur action sur les sens, l'appui de colonies syriennes, nombreuses et prospères, établies à Rome et dans les provinces. Les mystères de Mithra, qui échappèrent aux contagions malsaines et ne furent jamais souillés des mêmes impuretés, donnaient satisfaction aux aspirations morales et aux goûts ascétiques. Mais si l'on comprend que ces divinités exotiques aient recruté tant d'adhérents, on s'ex-

plique plus difficilement, à voir leur culte, somme toute grossier, qu'elles aient pu, réduites à l'unité, s'égaliser ou même se substituer, dans la hiérarchie divine, au Jupiter capitolin, et devenir le centre d'une religion à tendances monothéistes et à prétentions universelles.

Sans doute, si les croyances et les rites entre lesquels se partagent les foules présentent l'image du chaos, il se dégage bien de cette confusion certaines formes communes du sentiment religieux et certaines idées directrices. Ce mélange des religions, qu'on désigne sous le nom de syncrétisme, habituaient en particulier les esprits à considérer tous les dieux comme réductibles les uns aux autres, et à ne voir en eux que l'expression multiple d'un même pouvoir supérieur. Ainsi s'élaborait, plus réfléchi chez les uns, plus obscur chez les autres, un élargissement de la conscience religieuse, et se développait une conception plus monothéiste du monde, dominant l'étroitesse des cultes locaux ou nationaux, et embrassant, dans leur variété, les manifestations sans nombre de la dévotion individuelle.

Mais tout ceci ne nous apprend pas encore pourquoi cette unification des croyances s'est accomplie au profit d'une divinité asiatique personnifiant le soleil.

Les religions orientales ne consistaient pas uniquement en rites matériels et en pratiques extérieures ; elles comportaient aussi un enseignement doctrinal qui, le plus souvent, était l'œuvre d'un clergé instruit, dépositaire d'un héritage longtemps accumulé de culture intellectuelle. Chez les Grecs et plus encore chez les Romains, il n'y avait pas une différence essentielle entre les fonctions civiles et les fonctions religieuses ; la religion y était affaire d'état, dont la science, la philosophie, la mo-

rale même, dans une certaine mesure, étaient indépendantes, et à côté de laquelle le libre travail de l'esprit se poursuivait comme il l'entendait, sous la seule réserve de ne pas porter atteinte au culte de la cité. En Asie, au contraire, de même qu'en Egypte, les prêtres forment une classe à part, et comme une caste sacerdotale. Ils sont tout au service d'une divinité exigeante et jalouse, qui prétend se réserver le temps, l'activité, la vie de ses ministres. A vrai dire, ces prêtres orientaux semblent avoir eu en Europe une assez fâcheuse réputation, et ce n'était pas toujours pure calomnie, mais s'il y avait parmi eux des fanatiques ignorants et crasseux, des charlatans sans scrupules et des débauchés infâmes, ce n'est pas sur les capucinades de ces moines mendiants qu'il faut juger toute la corporation. Sur les bords de l'Euphrate, et dans les villes syriennes, centres de civilisation florissante et de hautes études, un clergé érudit, adonné de longue date aux recherches scientifiques et aux spéculations métaphysiques, soumettait la tradition religieuse à une exégèse subtile et souvent profonde, la maintenait en harmonie avec les progrès de la science et le développement de la morale, en fondait les éléments disparates en un système cohérent et lié. C'est au sein de ces écoles de théologie que s'est constituée la religion du soleil.

L'un des traits caractéristiques du paganisme finissant, c'est l'universalité de la croyance à l'astrologie. Presque tout le monde admet comme ne faisant aucun doute que les affaires humaines sont étroitement liées à la position des astres et fatalement réglées par leurs évolutions. Toute l'erreur de l'astrologie fut de raisonner faux sur un principe juste. Ce n'était ni une fantaisie de ré-

veurs ni une supercherie; c'était une doctrine arrêtée, fondée sur l'observation scientifique et le calcul. Et ce sont les prêtres de la Chaldée, sa première patrie, qui, durant toute l'antiquité, en conservèrent et entretinrent la tradition. « La religion, dit James Darmesteter ¹, est ou doit être l'expression la plus haute de la science et de la conscience humaine. Elle fut cela aux origines, sous forme mythique et figure divine; mais comme il est de l'essence d'une religion, une fois organisée en dogme et en sacerdoce, de se fixer et de se figer, il arrive un jour où la science et la conscience divine, qu'elle incarne et immobilise, sont en contradiction avec la science et la conscience humaine, qui change et qui marche. »

Ce divorce ne semble pas s'être produit sur les bords de l'Euphrate; l'union primitive de la science et de la religion y subsista; les prêtres y restèrent non seulement des théologiens mais des savants; leurs doctrines, enrichies de l'apport successif des découvertes astronomiques, trouvèrent accueil dans les contrées voisines, et les prêtres de ces pays les incorporèrent aux religions dont ils étaient les chefs et les interprètes en même temps que les ministres.

L'humanité a mis des siècles à se rendre compte des dimensions du soleil et de sa distance par rapport à la terre et aux autres planètes. Ce sont les savants chaldéens qui les premiers en ont reconnu l'importance et lui ont assigné une place centrale dans le mécanisme céleste. D'après le système dit chaldéen, le soleil occupe une situation médiane dans la série des planètes: Mars, Jupiter, Saturne sont au-dessus; Vénus, Mercure et la lune au-dessous.

Les Chaldéens considéraient en outre la marche des

¹ *Les prophètes d'Israël*, préface.

planètes comme obéissant aux mouvements du soleil. « Il était comme le coryphée qui dirigeait les évolutions rythmiques des astres errants¹. » On étendit même cette conception aux comètes et aux étoiles fixes. Ecartant ou attirant à lui les corps célestes, c'était le soleil qui les faisait tous mouvoir.

Or, s'il est vrai d'autre part que tous les phénomènes dépendent de l'action combinée des planètes et des étoiles fixes, celui qui règle le mouvement des astres sera du même coup le maître et l'arbitre de toutes choses. Le soleil sera comme le cœur de l'univers; c'est lui qui en entretient la vie, c'est lui qui lui imprime son rythme.

Ainsi, le soleil n'est plus seulement source de lumière, de chaleur et de joie; il est l'ordonnateur souverain, le régulateur suprême de la nature entière.

Et dès lors, comment admettre que celui-là soit une force aveugle, qui préside ainsi aux évolutions du chœur harmonieux des astres? « Ces chars enflammés qui roulent dans l'espace, sans jamais s'entre-choquer ni s'écarter de leur carrière, doivent être conduits par un aurige prévoyant². » Le soleil sera conçu comme un feu raisonnable, comme une lumière intelligente. Foyer d'intelligence, il sera la raison directrice du monde. Et comme tel, ce sera de lui que procédera dans l'homme la partie la plus noble et la plus élevée en dignité, la raison.

Cette théologie, qui paraît avoir été constituée dans ses traits essentiels un siècle environ avant l'ère chrétienne, ne se répandit pas seulement dans la philosophie grecque et romaine, où les traces de son influence sont très visibles; elle fut popularisée par une intense propagande religieuse. En appliquer les enseignements soit aux

¹ Cumont, *La théologie solaire du paganisme romain*. — ² *Ibid.*

Baals syriens, soit à Mithra, c'était assimiler ces dieux au dieu souverain, tout-puissant, à celui qui, au cours des saisons et des ans, renaît sans cesse et triomphe de la mort, au Soleil invincible enfin, *Sol Invictus* ou *Invictus* tout court: tel est le nom sous lequel on les invoque et les honore, quand, faisant abstraction des traits particuliers et accidentels, on en veut exprimer la vraie nature. Un dieu tel que celui-là n'est plus ni limité dans ses attributions, ni spécial à un peuple ou à une ville; c'est, à le bien prendre, un dieu unique et un dieu universel.

Les rites sensuels des dieux syriens, le baptême sanglant du taurobole mithriaque, survivances d'un état primitif et barbare, s'accompagnaient donc d'une philosophie religieuse qui répondait aux aspirations du temps et trouvait les esprits préparés à l'accueillir.

Les empereurs avaient en outre des raisons spéciales de se montrer favorables à la religion solaire. Le soleil, astre royal, entouré d'une cour de satellites, était aussi l'astre des rois. Son influence tutélaire, en descendant sur la tête des souverains, donnait à leur pouvoir une consécration céleste. Le mazdéisme honorait dans la personne des monarques un principe divin, le *Hraveno* ou gloire des souverains; sous l'influence de la théologie chaldéenne, Mithra fut considéré comme celui qui dispense aux rois le *Hraveno* qui donne la victoire. Ce n'est donc pas sans raison que les empereurs romains, à partir du commencement du troisième siècle, prirent, entre autres épithètes, celle d'*Invictus*, qu'on donnait au soleil, ni que plus tard, sur leurs monnaies, ils appelèrent le soleil *Comes* ou compagnon de l'empereur. C'était pour eux se rapprocher du dieu, et se mettre sous sa dépendance immédiate; c'était fonder sur les conceptions

orientales et les doctrines astrologiques l'idée que le souverain était appelé à régner en vertu d'une sorte de prédestination.

L'empire romain, en effet, au cours de son histoire, tend d'une manière constante vers l'absolutisme monarchique. Dioclétien, par politique plus que par amour du faste, fit régner dans son palais l'étiquette des cours orientales, où le maître s'offrait à l'adoration comme une idole précieuse au fond d'un sanctuaire. Mais ce n'était là que le dernier terme d'une longue évolution. Aurélien, nettement partisan, avant lui, du pouvoir absolu, avait tout intérêt à favoriser des croyances qui, mettant, comme une auréole, sur la tête du souverain un reflet de l'astre royal, faisaient de lui l'image de Dieu sur la terre. De ce moment date l'institution en Europe de la monarchie de droit divin.

Ainsi donc, l'instinct populaire, les spéculations d'une théologie savante, l'appui du pouvoir, tout conspirait à faire du soleil la forme sous laquelle les esprits devaient naturellement et spontanément se représenter la divinité elle-même. Le dernier empereur païen, Julien, dit l'Apostat, devait encore mettre le soleil au centre de son système de philosophie religieuse.

Le culte institué par Aurélien, sans en supprimer aucun, se superposait à tous les autres et les résumait en quelque sorte, de même que le soleil était comme la synthèse de tous les autres dieux. Il faisait en outre une place dans l'état à l'ensemble des religions orientales, qui n'avaient jamais été reconnues officiellement. Chacun pouvait s'y associer, sans rien sacrifier de ses préférences personnelles pour toute autre forme d'adoration. Il donnait satisfaction à la foule ignorante et aux esprits cultivés, aux Orientaux et aux Latins. Il groupait autour

d'un centre commun tous les sujets de l'empire. C'étaient bien là les qualités qui convenaient à un culte d'Etat et à une religion nationale.



Des nombreuses religions de l'empire, il en était une cependant qui n'acceptait avec le Soleil ni partage ni compromis, c'était le christianisme, — sans parler du judaïsme dont il était sorti. Les circonstances historiques imposaient au christianisme une attitude intransigeante à l'égard de toute forme d'idolâtrie ; et surtout il ne pouvait faire aucune concession à une idée de Dieu entachée de panthéisme, et qui confondait en une alliance sacrilège le créateur et la créature. Entre le Dieu du christianisme, antérieur et supérieur à la nature, et un astre divinisé, aucun pacte, aucun accommodement n'était possible. Aussi les chrétiens firent-ils mauvais accueil à la réforme d'Aurélien ; et celui-ci, qui s'était d'abord montré tolérant, venait d'ordonner contre eux de nouvelles persécutions quand il périt assassiné.

Le christianisme, néanmoins, bénéficia de la faveur accordée aux cultes orientaux, qui suivaient dans l'empire une marche parallèle à la sienne. La religion solaire, en particulier, contribua probablement à son succès, en développant l'idée d'un Dieu unique, éternel et universel. Et même, entre les deux rivaux, l'abîme était peut-être moins infranchissable qu'il ne semblerait au premier abord.



Au quatrième siècle, époque où le christianisme était officiellement reconnu, une fête du Soleil, distincte des jeux institués par Aurélien, qui n'avaient lieu que tous les quatre ans, se célébrait encore chaque année avec un éclat particulier.

Sur le sens qu'on lui donnait, son nom nous éclaire suffisamment : c'était le jour de la naissance du Soleil, *Natalis Invicti*. Et ce jour, c'était le 25 décembre, date du solstice d'hiver d'après le calendrier julien, c'est-à-dire le moment où le soleil revient visiter nos régions, qu'il semblait vouloir désert.

25 décembre : la date même où l'Eglise commémore la naissance du Sauveur. C'est ici que les adhérents, s'il en reste, d'une école qui eut son heure de célébrité, trouveraient une belle occasion d'appliquer leurs théories, en interprétant l'histoire des origines du christianisme comme un mythe solaire. Mais, à supposer qu'il valût encore la peine de discuter une méthode discréditée, il suffirait d'un simple fait pour réduire l'argument à néant : c'est que l'institution de la fête de Noël est relativement récente, et que la date même n'en a été admise qu'assez tard.

Sur l'année de la naissance de Jésus, les évangiles fournissent des données approximatives. Mais ils sont muets sur le jour et le mois ; et pendant assez longtemps on ne semble pas s'être mis en peine de le savoir. Un moment vint cependant où, la curiosité historique s'étant éveillée, on chercha à l'établir. Naturellement, les conclusions diffèrent. Clément d'Alexandrie, aux environs de l'an 200, fait allusion à des auteurs qui placent la naissance du Christ le 19 ou le 20 avril. D'autre part, dans un traité composé en 243, et faussement attribué à saint Cyprien, il est démontré péremptoirement que le Christ est né le 28 mars de l'an 1549 de la sortie d'Egypte.

Mais quelles que pussent être sur ce point les opinions particulières, ce qui est certain, c'est qu'on ne trouve pas trace, au second et au troisième siècle, d'un

jour mis à part dans l'Eglise pour rappeler la naissance du fondateur du christianisme. Origène reproche aux païens de fêter la naissance des leurs à la vie terrestre, et ajoute que les chrétiens ne commémorent que l'entrée dans la vie éternelle de leurs saints et de leurs martyrs. Presque au début du quatrième siècle, un autre écrivain chrétien, Arnobe, raille la coutume idolâtre de célébrer la naissance des dieux. La réponse à de tels arguments eût été trop facile si la fête de la Nativité avait déjà été instituée.

Cependant, vers 120 ou 150 environ, s'était introduit à Alexandrie l'usage de célébrer le 6 janvier l'*Epiphanie*, c'est-à-dire l'apparition ou la manifestation du Christ. Cette épiphanie, pensait-on, s'était produite lors de son baptême dans les eaux du Jourdain, par la descente du Saint-Esprit et le témoignage rendu à sa filiation divine. Ce jour-là Jésus avait véritablement été engendré fils de Dieu ¹. Mais d'autres attachant plus d'importance au fait matériel de sa naissance, il arriva le plus souvent, dans la pratique, que la fête de l'Epiphanie ² rappela tout à la fois le baptême de notre Seigneur et sa naissance, suivie de l'adoration des rois mages. C'est le sens qu'elle paraît avoir eu généralement en Orient. Elle dut d'ailleurs être adoptée partout après le concile de Nicée (325). On la connaissait en tout cas en Gaule au moment où Julien monta sur le trône. Jusqu'à la fin du quatrième

¹ Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici une variante que présente, dans le récit du baptême, l'évangile selon saint Luc (III, 22). On lit dans le texte reçu : « Une voix fit entendre du ciel ces paroles : « Tu es mon fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toute mon affection. » Mais plusieurs manuscrits ont la leçon suivante, confirmée par les citations que font de ce passage quelques auteurs anciens : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. »

² En réalité, le nom grec est au pluriel. Il faudrait donc traduire, pour être tout à fait exact, par fête *des apparitions*.

siècle, l'église de Jérusalem continua à célébrer ensemble, le 6 janvier, avec une splendeur qui émerveillait les voyageurs, la naissance et le baptême de Jésus.

Mais voici un fait nouveau : à la même époque, et, selon toute probabilité, en 388, le futur saint Jean Chrysostome, alors prêtre à Antioche, prononçait un discours pour la fête de la Nativité, que l'église de cette ville célébrait pour la première fois, cette année-là, à la date du 25 décembre. Et cette fête, c'est lui qui nous l'apprend, était originaire de Rome, et avait passé de là en Orient, où elle était connue depuis un peu moins de dix ans.

Ainsi donc, à ce moment, la date du 25 décembre est officiellement reconnue. L'Égypte et la Palestine, plus longtemps fidèles à leurs anciens usages, l'adoptent cependant vers le milieu du cinquième siècle. La fête de Noël est désormais distincte de celle du 6 janvier, laquelle a gardé le nom d'Epiphanie : c'est notre jour des Rois.

A quel moment cette séparation s'est-elle produite ? Un document chronographique romain, rédigé en 354, et connu sous le nom de calendrier de Philocalus, mentionne, sous le 8 des calendes de janvier (25 décembre), la naissance de Jésus à Bethléem de Judée. Mais il l'indique comme un événement historique, et non comme une fête ecclésiastique. On est en droit d'en conclure qu'en 354 la date du 25 décembre était généralement considérée, en Occident, comme celle de la naissance du Christ, mais n'était point encore officiellement célébrée. Elle dut l'être à Rome, pour la première fois, sous l'empereur Constance, vers 360.

Pourquoi, d'autre part, la préférence qui lui fut accordée sur le 6 janvier ? L'idée qui se présente naturel-

lement à l'esprit, c'est qu'il dut y avoir quelque rapport, non plus mythique assurément, mais historique, entre le choix de ce jour et la naissance du dieu Soleil; et tout porte à croire qu'en effet ce rapport existe.

Mgr Duchesne, qui fait autorité en ces matières, sans en nier expressément la possibilité, préfère cependant une autre explication ¹. Une tradition fixait au 25 mars la passion du Christ. La même date aurait été assignée à l'incarnation, de façon à exprimer par un nombre entier les années de son existence terrestre. Et la naissance de Jésus venait naturellement neuf mois après l'annonciation.

En soi, cette hypothèse ne serait peut-être pas inadmissible. Mais elle ne suffit pas à rendre compte des faits. C'est pendant la période qui suit la reconnaissance par Aurélien de la religion solaire que prend racine l'idée que le Christ est né le 25 décembre²; l'Eglise l'approuve et la consacre; bien plus, elle modifie le sens d'une fête déjà en vigueur, et transporte la Nativité à une date nouvelle, qui se trouve être précisément le jour de la naissance du Soleil: comment admettre que ce soient là des coïncidences purement fortuites, et que seul le hasard ait substitué Noël au *Natalis Invicti*?

Il est arrivé fréquemment que des fêtes chrétiennes aient supplanté des solennités païennes, que des héros et des demi-dieux aient cédé la place à des saints. Mais à partir du quatrième siècle, il semble que les substitutions de ce genre fassent partie d'un plan d'action et

¹ Duchesne, *Origines du culte chrétien* (4^e éd., Paris, 1908), p. 261 ss.

² On invoque, il est vrai, un document qui date de 202, et qui fixerait déjà la naissance du Christ au 25 décembre: le commentaire sur Daniel du prêtre romain Hippolyte. Mais il est aisé de se rendre compte que le texte est interpolé, et que l'indication en question a été ajoutée postérieurement. La date adoptée par Hippolyte semble être celle du 2 avril.

d'une politique. Fort d'une reconnaissance officielle, qui ne devait pas tarder à déplacer à son profit l'équilibre entre les deux religions, le christianisme s'augmentait rapidement d'éléments nouveaux. Mais, comme il arrive, ce qu'il gagnait en étendue, il le perdait en pureté. Beaucoup de chrétiens, notamment, au grand scandale de leurs frères, continuaient à prendre part aux fêtes païennes, où les attiraient la force de l'habitude, la beauté du culte, ou les divertissements profanes dont la religion était le prétexte. D'autre part, les campagnes de l'Italie demeuraient fidèles aux antiques cérémonies d'un peuple de laboureurs, sans lesquelles il n'était ni pluies fécondantes, ni moissons fertiles. Et l'on vit, jusqu'à une époque tardive, de véritables émeutes éclater, dans les districts ruraux, contre des chrétiens qui, par leur abstention coupable, menaçaient d'en compromettre l'efficacité.

L'Eglise avait là un moyen et d'attirer à elle les païens et de retenir ceux de ses fidèles qui étaient restés en coquetterie avec les faux dieux. Routine pieuse ou désir de s'amuser, c'était surtout, en somme, au rite et à la coutume que les uns et les autres demeuraient attachés; aux uns et aux autres l'Eglise donnait satisfaction en laissant subsister les fêtes auxquelles ils étaient habitués et en en gardant ce qui n'était pas incompatible avec le dogme et avec la morale. En même temps, elle en assumait, elle, la direction, leur communiquait un sens et un esprit nouveaux, en faisant un moyen d'édification; et elle servait ainsi les intérêts de sa propagande religieuse.

C'est ce qui se passa pour Noël. Mais si l'Eglise crut pouvoir déplacer la date de la Nativité et substituer l'anniversaire du Christ à l'anniversaire du Soleil, de manière à dériver, en quelque sorte, vers elle l'adoration des dévots païens, c'est aussi que dans les esprits un

rapprochement s'était opéré entre les conceptions religieuses dont s'inspiraient l'une et l'autre fête.

Il y avait en effet, entre la religion solaire et le christianisme, de singulières ressemblances extérieures. Les expressions de soleil, soleil de justice, soleil de vérité, n'étaient-elles pas sans cesse appliquées au Christ ? Et sa venue, n'était-ce pas le jour qui se lève, la lumière qui apparaît dans un monde de ténèbres ? Sans doute, c'étaient là des images ; et il fallait l'entendre au sens spirituel. Mais qui ne connaît le pouvoir évocateur et la puissance créatrice des mots ? qui ne sait quelles confusions peuvent engendrer sur les choses les analogies dans les termes ? Comment admettre surtout que les païens convertis pussent dépouiller du coup toutes les formes de pensée, toutes les représentations auxquelles les avaient habitués leur milieu et leur éducation ? Depuis longtemps familiarisés avec l'idée d'un Dieu qui se manifeste sous l'aspect du soleil, ils croyaient, dans le christianisme, retrouver leur Dieu, et c'était leur Dieu que, sans le savoir, ils y transportaient avec eux. « Une divinité unique, toute-puissante, éternelle, universelle, ineffable, qui se rend sensible dans toute la nature, mais dont le Soleil est la manifestation la plus splendide et la plus énergique, telle est la dernière formule à laquelle aboutit la religion des Sémites païens et à leur suite celle des Romains. Il ne restait qu'une attache à rompre, en isolant en dehors des bornes du monde ce Dieu qui résidait dans un ciel lointain, pour aboutir au monothéisme chrétien¹. » Mais rompre cette dernière attache n'était pas chose simple et facile ; et l'on peut même douter que beaucoup aient réellement et sans retour franchi ce dernier pas. Un esprit aussi subtil

¹ Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*.

et aussi délié que saint Augustin n'a-t-il pas confessé quelle peine il avait eue à concevoir la spiritualité de Dieu? A plus forte raison la masse des fidèles. Bien rares d'ailleurs sont en tout temps ceux qui ne conservent pas au fond d'eux-mêmes, dans un repli de leur cœur ou un recoin de leur imagination, un asile inviolé pour les idoles que renverse la raison ou que condamne la foi. Les nouveaux chrétiens pouvaient en toute sincérité affirmer leur croyance en un Dieu spirituel : la radieuse image du Soleil Invincible ne devait plus s'effacer de leur âme. Et le langage même des chrétiens contribuait à l'y maintenir.

Un exemple montrera combien ceux-ci étaient eux-mêmes exposés à prendre à la lettre leurs métaphores spirituelles, et à donner, par là, du mystère chrétien, des explications d'un caractère mythologique.

Nous avons vu qu'un anonyme du troisième siècle plaçait la naissance du Christ le 28 mars. Tout son raisonnement repose sur le principe d'un parallélisme nécessaire entre l'œuvre de la création et celle de la rédemption. Partant de là, il commence par remarquer que l'univers n'a pu être créé qu'au printemps, dans la saison

Que tout aime et que tout pullule dans le monde.

Le premier jour, Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres : partage évidemment équitable et par suite égal. Le premier jour de la création est donc l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire, d'après le calendrier julien, le 25 mars. Le quatrième jour Dieu créa la lune et le soleil ; ceci se passait donc un mercredi, le mercredi 28 mars. Il fallait par conséquent que le Christ, dont le soleil créé n'était que la figure, naquît lui aussi le 28 mars ; et en l'an 1549 de la sortie d'Égypte, qui est d'après notre

auteur l'année de sa naissance, le 28 mars s'est trouvé être précisément un mercredi. Merveilleux accomplissement de la prophétie de Malachie (IV, 2) : « Pour vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de la justice. » Les nombres, d'ailleurs (rien n'est plus fréquent à cette époque que les spéculations sur les nombres), confirment cette relation entre le vrai soleil et celui qui n'en était encore que l'image et l'annonce. La révolution du soleil autour de la terre est de 365 jours. Or Jésus fut crucifié dans la 16^e année du règne de Tibère, et dans la 31^e année de son âge. Les deux premières lettres de son nom dans l'alphabet grec signifient, en chiffres, 18. Additionnez ces trois nombres : le total est 65. Ajoutez-y le T majuscule, qui reproduit la forme de la croix, et qui vaut 300 : vous trouvez 365. « Ainsi donc, plus de doute, s'écrie l'auteur triomphant au terme de sa démonstration : le Christ est bien né selon la chair le jour même où fut créé le soleil¹. »

Sans prétendre assurément que la célébration de la fête de Noël fût le produit de rêveries aussi fantaisistes, on ne saurait douter que l'Eglise, surtout quand le culte du soleil fut devenu au sein du paganisme la forme commune de l'adoration, n'ait souvent opposé le soleil de la nouvelle alliance, le soleil de justice annoncé par les prophètes, au soleil créé et matériel, qui usurpait les honneurs divins dus au seul Créateur. Mais par là-même elle faisait naître dans les esprits un rapprochement et une assimilation.

¹ Clément Romain place aussi la naissance du Christ au moment de l'équinoxe de printemps. Christ est le soleil, et ses 12 disciples sont les 12 mois de l'année. Jean-Baptiste est la lune, et ses 30 disciples sont les 30 jours du mois. A vrai dire, le mois lunaire n'est que de 29 $\frac{1}{2}$ jours ; mais c'est aussi là, si l'on veut être exact, le nombre des disciples du Baptiste : 29 hommes et une femme, Hélène, qui ne saurait compter, bien entendu, que pour la moitié d'un homme.

L'analogie, d'ailleurs, entre les deux fêtes était trop frappante pour n'être pas souvent relevée, tant par les chrétiens que par les païens. Un clerc de Rome, dans un sermon annexé à une traduction latine des homélies de saint Jean Chrysostome, répond à peu près en ces termes à ceux qui objectaient que le 25 décembre était la fête de la naissance du soleil : « Mais on appelle aussi ce jour *Natalis Invicti*. Et qui donc est invincible, sinon notre Seigneur, qui a triomphé de la mort ? C'est, dit-on encore, le jour de la naissance du soleil ; mais il est, lui, le soleil de justice, annoncé par le prophète Malachie. » On ne saurait croire quel usage on a fait à cette époque de la célèbre prophétie de Malachie. On la dirait faite pour l'âge du dieu Soleil.

Un autre sermonnaire du quatrième ou du cinquième siècle, Ambroise selon les uns, Maxime de Turin selon d'autres, tient un langage analogue : « Le peuple n'a pas tort, dit-il, quand il appelle la fête de la nativité de notre Seigneur *sol novus*, soleil nouveau. Nous acceptons volontiers cette expression, car, avec l'apparition du Sauveur, ce n'est pas seulement le salut qui a brillé sur l'humanité : l'éclat même du salut a été renouvelé.... Si le soleil s'est obscurci au moment de la passion du Christ, il doit aussi briller d'une plus vive lumière au jour de sa naissance. » — « Ce soleil nouveau dont on parle, ajoute le même orateur, quel peut-il être, sinon le Christ, le Seigneur, dont il est écrit : « Sur vous se » lèvera le soleil de justice. »

Citons enfin un dernier texte, qui ajoute aux autres certains détails matériels, et affirme le rapport historique des deux fêtes. C'est un Syrien qui parle, — un compatriote de l'Invictus. « Voici, dit cet auteur, pourquoi nos pères reportèrent au 25 décembre la fête du 6 janvier.

Les païens célébraient solennellement le 25 décembre la naissance du dieu Soleil, et avaient coutume, pour cette fête, d'allumer des lumières. Les chrétiens eux aussi y étaient conviés. Et les docteurs de l'Eglise, voyant que les fidèles gardaient de l'attachement pour ces solennités, décidèrent, après mûre réflexion, de célébrer le 25 décembre le commencement proprement dit, c'est-à-dire la naissance du Christ, et le 6 janvier son épiphanie. Et l'usage s'en est conservé, ainsi que celui d'allumer des lumières ce jour-là. »

Jusqu'aux lumières de l'arbre qui sont un souvenir de l'antique *Natalis Invicti*. Un souvenir seulement ? Quelque chose de plus peut-être. Et pourquoi non ? Pourquoi la foi craindrait-elle d'associer la nature à sa joyeuse allégresse, et de la comprendre dans cette invocation d'une vieille liturgie de Noël : « Splendeur naissante de la lumière éternelle, soleil de justice, viens inonder de tes rayons celui qui est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » Qu'elle le voulût ou non, l'Eglise avait recueilli, en l'enrichissant, l'héritage des plus lointaines aspirations de l'humanité. Aux jours les plus courts de l'année, quand un soleil lointain n'envoie plus qu'en avare une lumière blafarde, comme si la vie se retirait de lui, l'humanité contemporaine, comme l'ancêtre qui revit en elle, désire et salue le retour du triomphateur invincible qui ne saurait mourir. Et la chrétienté tout entière — celle du moins de notre hémisphère, — célèbre à même date la naissance de l'enfant divin et la naissance du soleil.

PAUL VALLETTE.



DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

EN SUISSE ET DANS LES PAYS LIMITROPHES

Toutes les questions se rattachant à l'assistance publique sous ses diverses formes préoccupent aujourd'hui vivement les gouvernements comme les simples particuliers. La solidarité humaine n'est pas un vain mot. Tout le monde comprend que la société, en même temps que les individus, a le devoir de venir en aide à ceux que la maladie, les infirmités, un âge avancé, des charges trop lourdes ont mis dans l'impossibilité de pourvoir par eux-mêmes à leurs besoins. Sans doute, tout homme a le devoir strict de commencer par s'aider lui-même; mais, s'il a fait tout ce qui dépendait de lui et qu'il lui soit impossible d'entretenir lui et les siens, la communauté dont il est membre ne peut, ne doit pas le laisser dans le dénuement.

Lorsqu'on habite la Suisse, on ne saurait n'être pas frappé de la libéralité, de l'inlassable dévouement, nous allons ajouter de l'ingéniosité, avec lesquels ce devoir de solidarité est rempli. Chacun sait par cœur cette belle strophe de Vinet :

Que de maux, de périls et de besoins m'appellent !
Que de frères, d'amis Dieu jette dans mes bras !
Que d'œuvres à fonder ! Que d'œuvres qui chancellent !
Travaillons ! Le loisir n'appartient qu'aux ingrats.

Et chacun s'applique à répondre à cet appel. Il n'est pas de misères qu'on ne s'efforce de soulager et pour lesquelles on ne trouve ici une active et généreuse sympathie.

I

Nous ne voulons pas aborder, dans ce petit travail, l'étude des diverses formes sous lesquelles se manifeste la charité privée, mais indiquer rapidement comment, tant en Suisse que dans plusieurs États voisins, est comprise et pratiquée l'assistance publique ; comment sont organisés les corps chargés de cet important service, et à quelles conditions un indigent, notamment un étranger indigent, a le droit d'y recourir (domicile de secours).

Le droit à l'assistance est encore régi, suivant les pays, par deux principes différents et qui, dans une certaine mesure, se contrarient : les uns rattachent ce droit au lieu d'origine de l'individu ou de ses ascendants directs, les autres à sa résidence plus ou moins prolongée dans une même localité. C'est, en cette matière spéciale, l'éternel conflit qui existe en droit international entre la loi d'origine et la loi du domicile. Il est encore des pays, notamment la Suisse, où la résidence, même la plus longue, ne donne aucun droit à l'assistance publique : l'individu est héréditairement lié à une commune, qui a été le berceau de sa famille ou dans laquelle sa famille a acquis un droit de bourgeoisie, et cette commune, dégagée de toute obligation légale envers les simples résidents, doit, au contraire, son assistance à son « bour-

geois », dans quelque pays qu'il se trouve, et tant et aussi longtemps qu'il n'a pas perdu, soit sa nationalité, soit sa bourgeoisie elle-même, par mariage ou autrement. Dans les autres pays, la naissance dans une localité ne crée, par elle-même, aucun droit à l'assistance dans cette localité, du moins pour les majeurs ; c'est la résidence seule, prolongée pendant une ou plusieurs années, qui engendre ce droit, et il est irrévocablement perdu en cas d'absence prolongée : un individu, né et élevé dans une commune, qui la quitte pendant quelques années, alors que, par son âge, il a un domicile personnel, ne conserve plus avec cette commune aucun lien de droit et ne peut réclamer d'elle aucune assistance, encore que ses ancêtres l'aient habitée depuis des siècles et que sa famille y soit encore établie.

Les deux systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients. Qu'on soit, en théorie, partisan de la loi d'origine ou de la loi du domicile, il n'est guère contestable qu'en pratique l'application du principe de la résidence soulève, en matière d'assistance, moins de complications que celle de l'assistance par la commune d'origine. Pour être efficace, l'assistance doit être immédiate, par conséquent accordée aussitôt que le besoin en a été dûment constaté par les autorités compétentes. Or, les investigations ne peuvent être faites que sur place : subordonner un secours à de longues correspondances avec une commune éloignée revient, neuf fois sur dix, à le rendre illusoire.

Disons, en passant, que le conflit des deux systèmes produit parfois, en droit international et pour les indigents étrangers, des conséquences médiocrement équitables : l'individu appartenant à un pays que régit la loi d'origine et qui va s'établir dans un pays où la résidence

suffit pour donner droit à l'existence est secouru, en cas de besoin, tout à la fois par sa commune d'origine et par la commune qu'il habite ; tandis qu'un ressortissant du second pays s'établissant dans le premier n'y est plus secouru par aucun des deux : il a perdu par son départ son domicile de secours dans sa patrie et n'en a pas acquis un autre dans le pays étranger, où il ne possède point de « bourgeoisie. »

On a essayé de remédier à cette iniquité et, en général, d'assurer à ses nationaux à l'étranger le bienfait de l'assistance publique, par voie de réciprocité, moyennant des conventions internationales concernant tous les nécessaires ou du moins certaines catégories plus particulièrement intéressantes (aliénés, enfants abandonnés, etc.). Nous citerons, à titre d'exemple, un traité du 7 décembre 1875 entre la Suisse et l'Autriche, imposant à chaque état l'obligation d'entretenir les ressortissants de l'autre, malades, infirmes ou aliénés ; une convention du 12 novembre 1896 entre la Belgique et la Suisse pour l'assistance et le rapatriement des indigents des deux pays ; des conventions conclues en janvier 1897, par l'Italie avec l'Autriche, pour l'assistance gratuite réciproque des malades indigents ; une convention du 27 septembre 1882 entre la France et la Suisse pour le traitement gratuit et le rapatriement, tant des aliénés indigents que des enfants abandonnés, etc.

Il semblerait, au premier abord, que des conventions de cette nature pourraient se multiplier sans grande difficulté, ou que, si deux états ont à peu près le même nombre de ressortissants sur le territoire l'un de l'autre, ils ne courraient pas grand risque en assimilant purement et simplement ces étrangers-là à leurs nationaux : les frais qu'ils assumeraient se trouveraient compensés par

ceux que l'autre état les dispenserait de faire en faveur de leurs malheureux. La question n'est pas aussi simple qu'on serait porté à le croire. Tout d'abord, l'assistance publique n'est pas, en général, et ne peut guère être une fonction directe du gouvernement central du pays : il y contribue, dans une certaine mesure et dans certains cas spéciaux ; mais les autorités locales sont manifestement mieux placées que lui pour apprécier la nature, la mesure et la durée de secours à accorder à des gens qu'elles ont sous la main, et c'est partout elles qui sont chargées de cette mission. D'ailleurs, les colonies étrangères sont inégalement réparties dans un pays : les communes frontières en hébergent infiniment plus que les communes plus distantes ; l'assimilation des étrangers aux nationaux leur imposerait un surcroît de charges hors de proportion avec les avantages que peut leur procurer la présence de personnes plus ou moins besogneuses venues du dehors.

Peut-être cette difficulté, d'ordre interne, pourrait-elle être écartée par l'allocation de subsides du gouvernement central. Mais il en est une autre, beaucoup plus sérieuse, d'ordre international. La conclusion d'une convention internationale, dans le sens de l'assimilation, entre deux États dont les colonies sont d'une importance à peu près égale, soulèverait le redoutable problème de l'application à d'autres puissances de la clause de la nation la plus favorisée. Cette clause, on le sait, figure dans la plupart des traités d'établissement et a pour effet de mettre, d'office, les parties contractantes au bénéfice de tout avantage concédé par l'une d'elles à une tierce puissance. En conséquence, un État qui aurait consenti à l'assimilation, dans des conditions de parfaite égalité des charges, se verrait contraint de l'étendre à des étrangers

appartenant à des pays dont la colonie est peut-être vingt ou cinquante fois plus nombreuse que celle qu'il a sur leur territoire. Il est impossible à un État, malgré sa bonne volonté, de s'exposer à assumer, par l'effet de la clause de la nation la plus favorisée, une charge aussi manifestement inégale. Et c'est pourquoi, si, par un sentiment d'humanité, tous les pays civilisés accordent aux étrangers dans le dénuement une assistance immédiate et toute temporaire, tous aussi se réservent et exercent le droit d'expulser de leur territoire ceux qui tomberaient pour trop longtemps ou définitivement à la charge de la charité publique, si rigoureuse que soit souvent en elle-même cette mesure extrême.

II

Nous indiquerons maintenant quelles sont, en Suisse et dans quelques-uns des grands pays limitrophes, l'organisation de l'assistance publique et les règles sur le domicile de secours.

SUISSE. — Tout citoyen suisse doit se rattacher à une commune d'origine (*Heimat*) et, par conséquent, à un canton déterminé : il peut être bourgeois de plusieurs communes, mais il est tenu de l'être d'au moins une ; c'est dans cette commune qu'il a presque partout son domicile de secours. Il n'existe pas de loi fédérale sur l'assistance publique ; la matière est du domaine de la législation cantonale. Une loi fédérale du 22 juin 1875 s'est bornée à assurer à tout citoyen suisse, dans chaque canton, l'assistance temporaire dont il peut avoir besoin, par des dispositions ainsi conçues : « Les cantons ont à pourvoir à ce que les secours nécessaires et un traitement médical soient donnés aux ressortissants nécessi-

teux d'autres cantons qui tombent malades et dont le retour dans leur canton d'origine ne peut s'effectuer sans préjudice pour leur santé ou pour la santé de tierces personnes; en cas de mort, ils seront ensevelis décemment. Les caisses ou établissements publics du canton d'origine n'ont pas à rembourser les frais » dont il s'agit; ces frais ne peuvent être réclamés qu'autant que l'indigent ou d'autres personnes, civilement tenues de la dette alimentaire à son égard, seraient en état de les rembourser.

Il y a, sur l'assistance publique, autant de lois que de cantons et demi-cantons et même une de plus, vingt-six, la nouvelle partie du canton de Berne, le Jura bernois, ayant conservé à cet égard une législation distincte.

Les lois instituent des autorités communales d'assistance ou des inspecteurs ou surveillants des pauvres, sous le contrôle de l'administration communale et des autorités supérieures dont relève cette administration elle-même, dans les deux demi-cantons d'Appenzell, en Argovie, dans les Grisons, dans les cantons d'Uri et de Zurich, mais avec maintes différences de détail dans l'organisation du service.

Le demi-canton de Bâle-Ville a plusieurs commissions spéciales, sous la surveillance des conseils municipaux. Le demi-canton de Bâle-Campagne a, dans chaque commune, un bureau d'assistance de trois à cinq membres, assisté du pasteur, avec voix consultative; ce bureau administre le fonds des pauvres et perçoit les impôts à destination charitable, sous la haute surveillance des préfets et du conseil d'état.

Dans l'ancien canton de Berne, l'assistance publique est administrée conjointement, dans chaque commune, par le conseil municipal et le conseil de bourgeoisie et

par des inspecteurs des pauvres, sous la surveillance des préfets, de la direction des secours publics et du conseil exécutif. Dans la nouvelle partie du canton, il est pourvu à l'assistance publique par le conseil de bourgeoisie et, à défaut, par le conseil municipal, sous la surveillance des préfets et du conseil exécutif.

A Fribourg, à Lucerne, à Neuchâtel, à Schaffhouse, à Schwytz, à Soleure, dans le Tessin et en Thurgovie, le service incombe aux conseils communaux, sous la surveillance des autorités dont ils relèvent; à Genève, à la commission de l'Hospice général, lequel a centralisé, en vertu des lois de 1868 et 1869, tous les établissements de charité du canton et tous les fonds des pauvres; à Glaris, au conseil paroissial, au conseil communal et à la commission cantonale des pauvres; à Saint-Gall, au conseil de bourgeoisie ou au conseil communal, sous la surveillance des préfets et du conseil exécutif; dans l'Unterwald-Obwald, aux conseils de bourgeoisie et de commune et à la commission des pauvres; dans l'Unterwald-Nidwald, aux conseils communaux; dans le Valais, à des bureaux de charité; dans le canton de Vaud, aux municipalités, au conseil de santé, à la commission des secours publics, sous la surveillance du département de l'Intérieur et du Conseil d'État; dans le canton de Zoug, aux conseils de bourgeoisie ou de commune, sous la surveillance du Conseil d'État.

Dans le Jura bernois, dans les cantons de Fribourg, Genève et Vaud, où il y a des fonds à destination charitable et des administrations publiques chargées d'en faire emploi, ni l'État, ni les communes, comme tels, n'ont une obligation d'assistance envers leurs ressortissants. Dans l'ancien canton de Berne, les communes sont tenues envers l'État de pourvoir aux soins de leurs

pauvres. Tous les autres cantons reconnaissent l'obligation d'assistance et le droit des indigents, qui se divisent en deux classes: les *indigents* proprement dits comprenant les orphelins sans ressources, les incurables et les infirmes, et les *nécessiteux*, comprenant les personnes atteintes de misère ou de maladies purement temporaires. Il est perçu un impôt spécial pour les pauvres dans les cantons d'Appenzell (Rh.-int.), Argovie, Bâle-Campagne, Glaris, Grisons, Lucerne, Schwytz, Unterwald (Obwald et Nidwald), Valais, Zoug et Zurich; dans d'autres cantons, l'État fait faire, pour les pauvres ou divers asiles ou hospices, des collectes régulières qui constituent, en quelque manière, des impôts volontaires, ou perçoit (notamment à Genève) une taxe sur les spectacles. Enfin, beaucoup de cantons possèdent un patrimoine spécial pour les pauvres; quand les revenus de ce patrimoine ne suffisent pas, on y supplée à l'aide des biens des fondations ou des biens bourgeoisiaux.

En principe, l'assistance est basée sur le lieu d'origine: les indigents sont secourus par la commune dont ils sont bourgeois et, seuls, les bourgeois ont droit à l'assistance. Cette dernière règle comporte cependant quelques exceptions. Ainsi, à Bâle-Ville, à Neuchâtel, à Zurich, les étrangers domiciliés depuis un nombre déterminé d'années sont admis dans les hospices et hôpitaux cantonaux, et il existe des fonds, dits *des sachets*, affectés à tous les indigents sans distinction d'origine.

Les six demi-cantons d'Appenzell, de Bâle et d'Unterwald, les cantons d'Argovie, Glaris, Genève, Grisons, Neuchâtel, Schwytz, Thurgovie, Uri, Vaud et Zurich assistent leurs « bourgeois » même domiciliés à l'étranger; Fribourg et le Jura bernois n'assistent que ceux qui résident en Suisse; l'ancien canton de Berne, Saint-Gall

et Zoug, ceux-là seuls qui résident dans le canton. Les cantons de Lucerne, Schaffhouse, Soleure, Tessin et Valais se réservent le droit d'exiger que les bourgeois qui réclament un secours reviennent dans leur commune d'origine. Les modes d'assistance les plus fréquents sont l'assistance à domicile, la distribution de secours en espèces, la mise en pension dans des familles et l'entretien dans des asiles ou hospices des adultes ayant besoin d'une assistance permanente.

ALLEMAGNE. — Dans l'empire allemand, — abstraction faite de la Bavière, de Helgoland et, jusqu'au 1^{er} avril 1910, de l'Alsace-Lorraine, qui sont restés en dehors du territoire auquel s'applique cette législation, — tout ce qui touche à l'assistance publique est régi: 1^o par une loi du 6 juin 1870, sur le domicile de secours, qui a été plusieurs fois amendée depuis et dont le texte définitif a été republié récemment en vertu d'une nouvelle loi du 30 mai 1908; 2^o par une loi du 8 mars 1871, sur l'assistance publique communale; 3^o par une série de lois et règlements locaux. La gestion des services de bienfaisance est confiée à des corps qui portent le nom d'unions d'assistance (*Armenverbände*, littéralement unions de pauvres). Il y a des unions locales, comprenant une ou plusieurs communes, et des unions provinciales ou « de pays, » qui, dans les grands États, ont pour circonscription soit une province ou un district, soit une cité très importante, et, dans les petits États, le plus souvent l'État tout entier. L'union locale pourvoit à l'assistance des nécessiteux qui habitent son territoire depuis un temps déterminé; l'union provinciale s'occupe de ceux qu'aucune union locale n'a l'obligation de secourir. En principe, tout Allemand appartenant à l'un des États où les lois impériales d'assistance sont en vigueur a le droit

d'être traité, dans l'un quelconque de ces états, comme s'il en était le ressortissant direct, tant quant à la nature et à l'étendue des secours que quant à l'acquisition et à la perte du domicile de secours. L'assistance à donner par l'union implique un asile, les moyens de subsistance indispensables, le traitement et les soins nécessaires en cas de maladie et, après décès, une sépulture décente. Suivant les circonstances, elle peut être donnée dans un asile ou un hospice, ou au moyen d'une occupation fournie à l'indigent soit dans l'intérieur de la maison, soit au dehors. Le droit au secours ne saurait, d'ailleurs, être invoqué devant les tribunaux judiciaires; il ne peut donner lieu qu'à une réclamation par la voie administrative et aucune réclamation n'est admissible si elle a pour objet d'obtenir au delà du strict nécessaire. Le secours est toujours considéré comme une avance, dont l'union a le droit de réclamer le remboursement, soit à l'assisté s'il revient à meilleure fortune, soit aux personnes tenues légalement envers lui de la dette alimentaire; ces demandes-là sont du ressort des tribunaux ordinaires. En Allemagne, l'assistance à domicile ou *assistance ouverte* est la règle, l'assistance hospitalière ou *fermée*, l'exception. D'après la loi de 1870-1908, le domicile de secours est déterminé non par la naissance ou l'origine, mais par la résidence: quiconque, après avoir accompli sa seizième année, a eu pendant un an sa résidence habituelle dans la circonscription d'une union locale y acquiert par là-même son domicile de secours; un éloignement involontaire suspend le cours du délai, un éloignement volontaire n'interrompt pas la résidence s'il résulte des circonstances que l'on entendait n'en pas changer. La femme mariée partage le domicile de secours du mari, les enfants légitimes celui du père, les enfants

naturels celui de leur mère. Le domicile de secours se perd par l'acquisition d'un autre domicile de secours ou par une absence non interrompue d'un an après l'accomplissement de la seizième année. Le délai d'un an ne court pas pendant la durée de l'assistance accordée par une union. Tout Allemand qui a besoin de secours en dehors de son domicile doit être provisoirement assisté par l'union de la localité où il est tombé malade ou dans la misère; mais cette union a son recours contre celle du domicile, soit pour le remboursement de ses avances, soit pour obtenir d'elle la reprise de l'assisté; et l'union provinciale est éventuellement tenue de venir en aide aux unions locales qui sont dans l'impossibilité de faire face à leurs obligations.

Les principes que nous venons de résumer relativement à l'unification de l'assistance publique pour les Allemands des divers États et au domicile de secours sont en vigueur dans tout l'empire, sauf les quelques territoires expressément exceptés. Mais, en ce qui concerne les détails d'exécution et d'application, chaque état a ses lois et règlements spéciaux, en harmonie avec son organisation administrative propre. En général, les unions locales sont représentées par une commission municipale d'une douzaine de membres, présidée par le bourgmestre ou son délégué; les membres sont choisis par les municipalités, soit dans leur propre sein, soit parmi les notables de la commune. Leurs fonctions sont gratuites et, notamment en Prusse, obligatoires en ce sens que quiconque voudrait s'y soustraire sans motif légitime pourrait être privé pendant un certain nombre d'années de l'exercice de ses droits civiques et passible d'un supplément d'un huitième à un quart de ses impôts communaux; la durée des fonctions est de six ans. La commission délibère sur

les demandes de secours et sur toutes autres questions que lui soumet son président; ses décisions sont soumises au bourgmestre, qui statue. Les unions provinciales sont représentées, en général, par les autorités administratives supérieures de la circonscription ou par le fonctionnaire délégué par elles. Il existe à Berlin un Office spécial chargé de statuer sur les conflits entre unions ressortissant à des états différents.

Nous ne pouvons entrer ici dans des détails sur l'organisation de l'assistance publique dans les divers États allemands. Mais, écrivant dans une revue suisse, il peut être utile que nous en disions quelques mots pour le grand-duché de Bade, la Bavière et le Wurtemberg, qui sont limitrophes. Nous ne parlerons pas de l'Alsace-Lorraine, parce que la législation de l'empire y est mise en vigueur à partir du 1^{er} avril 1910 et que nous ne connaissons pas encore les règlements d'introduction qui devront être promulgués en suite de ce changement radical.

Dans le grand-duché de Bade, chaque commune forme une union locale, chaque cercle une union provinciale. L'union locale est représentée par le conseil des pauvres, qui comprend, outre le conseil communal, un ecclésiastique de chaque confession, le médecin des pauvres, un fonctionnaire de la police et un à trois délégués élus par les habitants non bourgeois, mais contribuables; ces délégués ne sont pas tenus d'accepter ce mandat. Le conseil des pauvres peut se subdiviser en diverses commissions spéciales et instituer des visiteurs spéciaux pour les divers quartiers de la commune. L'union provinciale est représentée par les organes légaux du cercle. Les sommes que requiert l'assistance locale sont portées au budget de la commune et votées comme toutes les autres dépenses communales.

En Wurtemberg, chaque commune forme également une union locale d'assistance et le service est assuré par les autorités communales ordinaires, assistées, pour chaque culte, du premier des ministres de la localité ou de son remplaçant. Les séances de ce bureau d'assistance sont présidées par le bourgmestre et le ministre du culte qui a dans la commune le plus grand nombre d'adhérents: ce ministre vote le premier et le bourgmestre a voix prépondérante en cas de partage. Les autorités communales ont le droit de déléguer leurs attributions à des commissions spéciales, qui leur demeurent subordonnées et peuvent être composées, soit de membres pris dans leur sein, soit d'autres habitants de la commune; les ecclésiastiques ont également rang et séance dans ces commissions. Dans chacun des quatre cercles en lesquels se divise le royaume, les divers grands-bailliages du cercle forment ensemble une union provinciale, dirigée par une *Landarmenbehörde* dont le président et le vice-président sont nommés par le ministre de l'Intérieur et dont les membres sont élus par les assemblées de bailliage de la circonscription; il est pourvu à l'expédition des affaires courantes par une commission composée du président et de quatre membres. Le président et le vice-président de l'union provinciale reçoivent une indemnité de la caisse de l'état; les autres membres touchent, sur les fonds de l'union, une indemnité de déplacement et d'entretien calculée comme pour la participation aux assemblées de bailliage. Les dépenses des unions provinciales, en tant qu'elles ne sont pas couvertes par des ressources spéciales ou n'incombent pas directement à l'État, sont à la charge des bailliages de la circonscription et se répartissent entre eux au prorata des contributions qu'ils doivent au trésor pour les objets imposables du bailliage ou des

communes. L'assistance locale est une charge communale ; mais, si l'union locale est hors d'état de suffire à ses obligations, l'union provinciale est tenue de lui venir en aide.

La Bavière, qui n'est pas comprise dans les territoires allemands régis par les lois de 1870, 1871 et 1908, ne considère pas l'assistance publique comme une obligation communale. D'après un système inauguré en 1816 et confirmé par une loi de 1869, les communes concourent bien à cette œuvre, mais on compte beaucoup sur la charité privée, et les cercles et districts ont également des devoirs subsidiaires. L'administration locale des secours incombe à une commission municipale, présidée par le bourgmestre et dont les fonctions sont gratuites ; ces commissions sont placées sous le contrôle du ministre de l'intérieur. Les ressources proviennent de dotations, dons, contributions, produits de fêtes publiques, taxes locales ; mais, en cas de nécessité, les communes sont appelées à voter des subsides. Les secours ne sont jamais donnés qu'en nature ; ils ne sont dus qu'en cas de maladie ou d'absolu dénuement, et l'assisté est tenu de les rembourser si, dans les cinq ans qui suivent, il revient à meilleure fortune. En tant que l'assistance n'est pas assurée par des institutions privées ou par la commune et qu'elle incombe soit au district, soit au cercle, il existe dans ces diverses circonscriptions administratives des comités chargés du service. Indigènes ou étrangers, les domestiques, ouvriers de fabrique ou autres, les apprentis, etc., qui tombent malades ont droit pendant quatre-vingt-dix jours aux secours dans la commune où ils travaillent, encore qu'ils n'y aient pas leur domicile de secours. Mais cette commune peut leur imposer à l'avance une cotisation hebdomadaire ne dépassant pas 9 pfennigs et desti-

née à alimenter la caisse des malades. Le maître ou patron répond du paiement régulier de ces cotisations, qui confère au malade le droit d'être traité à l'hôpital ou de recevoir pendant quatre-vingt-dix jours les soins d'un médecin et les médicaments. Les communes peuvent aussi contraindre les fabricants et entrepreneurs à établir pour leurs employés une caisse spéciale de malades; dans ce cas, les employés n'ont aucune contribution à verser dans la caisse communale.

AUTRICHE. — L'assistance publique est due aux indigents malades ou infirmes par les communes; elles y sont obligées administrativement, mais les indigents ne jouissent d'aucune action civile pour les contraindre à la leur donner et les communes ne sont pas astreintes à entretenir des établissements pour les diverses maladies: elles suffisent à leur tâche en faisant traiter les malades à domicile et elles en sont affranchies s'il y a des parents tenus à l'obligation alimentaire. Les communes peuvent s'associer, sous forme d'unions, pour l'accomplissement de leurs charges d'assistance; une caisse générale d'assistance a été créée en 1886 pour pourvoir à l'insuffisance des ressources locales. Le domicile de secours coïncide, en Autriche, avec le domicile civil; en d'autres termes, du moment qu'un indigent a quelque part son domicile civil, il y a droit aux secours de la commune; d'après la loi du 5 décembre 1896, le domicile civil ou communal s'acquiert pour un sujet autrichien par un séjour volontaire de dix années ininterrompues dans une commune autre que celle de la naissance, par la naissance, par le mariage, par la nomination à certains emplois publics entraînant l'obligation de résidence; enfin, par l'admission expresse au domicile dans une commune autre que celle

de la naissance ou du mariage, moyennant le paiement d'une taxe dont le montant est fixé par la diète provinciale. L'obligation pour les communes de secourir à domicile les pauvres régulièrement domiciliés sur leur territoire étant pour elles plutôt une mesure de police qu'une institution positive d'assistance, il s'ensuit que la liberté de circulation des pauvres hors de leur commune n'existe pas, dès qu'il est prouvé qu'ils sont dans l'impossibilité de s'entretenir sans aumône. Dans chaque commune l'assistance à domicile est confiée à un « Institut des pauvres » placé sous le contrôle de l'administration municipale. Les mendiants et vagabonds peuvent, dans certains cas, être renvoyés, même sous escorte, dans leur commune respective.

FRANCE. — L'assistance publique a fait l'objet d'une première loi du 24 vendémiaire an II, sur les mesures pour l'extinction de la mendicité et le domicile de secours; puis, dans ces vingt dernières années, d'une série de lois importantes sur diverses branches de ce service: loi du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite; loi du 27 juin 1904 sur le service des enfants assistés; loi du 14 juillet 1905 sur l'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux incurables privés de ressources, sans parler de la loi du 30 juin 1838 sur les aliénés. Mais toutes ces lois spéciales, différentes pour chaque service, élaborées à des époques diverses, ont été faites sans vue d'ensemble de la part du législateur. L'expression générale « Assistance publique » ne désigne pas, en France, comme ce serait logique, un organe central représentant et dirigeant, dans une circonscription déterminée, tout ce qui touche à la bienfaisance publique; elle désigne seulement des corps, des personnes juridiques, d'origines di-

verses, ayant des attributions diverses aussi et que ne rattachent entre elles, pour ainsi dire, aucun lien. Suivant cette législation compliquée et peu méthodique, la détermination du domicile de secours varie suivant la réglementation de chaque service; nous ne nous en occuperons ici qu'au point de vue des malades, des indigents et des vieillards, infirmes et incurables.

En principe, seuls les Français peuvent avoir en France un domicile de secours; et tous les Français ont nécessairement un semblable domicile, qu'ils conservent jusqu'à ce qu'ils en aient acquis un nouveau. Le domicile de secours s'acquiert par une année de séjour dans la commune, pour les diverses catégories de personnes à assister prévues par les lois de l'an II et de 1893; il s'acquiert par cinq ans de séjour dans les cas prévus par la loi de 1905. La résidence doit être habituelle, non interrompue et choisie librement: un domicile créé obligatoirement par des fonctions ou une situation spéciale n'engendre point un nouveau domicile de secours. Le domicile de séjour s'acquiert, d'autre part, par la naissance dans la commune, d'après la loi de l'an II, et par mariage et filiation, d'après les lois de 1893 et 1905, qui ont admis en cette matière le principe de l'unité de la famille. L'assistance est due, tout d'abord, par la commune où l'intéressé a son domicile de secours; à défaut de domicile de secours communal, par le département où l'intéressé a son domicile de secours départemental, et, à défaut de tout domicile de secours, par l'état. Les enfants « assistés » (orphelins, enfants trouvés, enfants abandonnés) et les enfants « moralement abandonnés » ont leur domicile de secours dans le département au service duquel ils appartiennent, jusqu'à ce qu'ils en aient acquis un autre.

Les secours à domicile sont distribués aux pauvres de la commune par des bureaux de bienfaisance. Il existe de ces bureaux dans toutes les communes importantes de France; toutefois, la moitié des 36 000 communes du pays n'en ont pas encore. Les bureaux sont composés du maire de la commune, président, et d'au moins six membres renouvelables, nommés les uns par le préfet, les autres par le conseil municipal. Le service de l'assistance des malades est assuré depuis la loi de 1893 par un bureau d'assistance, par commune; chaque commune est rattachée pour le traitement de ses malades à un ou plusieurs des hôpitaux les plus voisins; quand il y a impossibilité de soigner utilement un malade à domicile, le médecin délivre un certificat d'admission à l'hôpital, contresigné par le président du bureau ou son délégué.

D'après l'importante loi du 14 juillet 1905, tout Français privé de ressources, incapable de subvenir par son travail aux nécessités de l'existence et soit âgé de plus de soixante-dix ans, soit atteint d'une infirmité ou d'une maladie reconnue incurable a le droit d'être assisté par la commune où il a son domicile de secours; à défaut de domicile de secours communal, par le département où il a son domicile de secours départemental; à défaut de tout domicile de secours, par l'État. Pour le paiement des dépenses ainsi mises à leur charge, la commune et le département reçoivent des subventions de l'État, notamment en vue de la construction ou de l'appropriation des hospices nécessités pour l'exécution de la nouvelle loi; ils pourvoient, du reste, aux dépenses tant à l'aide des ressources provenant de fondations existantes aux mêmes fins et de leurs recettes budgétaires ordinaires que d'allocations fournies, dans une proportion

prévue dans la loi, par la caisse centrale de l'État. La commune, le département ou l'État qui a secouru un vieillard, un infirme ou un incurable dont légalement l'assistance ne lui incombait pas, a droit au remboursement de ses avances jusqu'à concurrence d'un année de secours, et peut également exercer son recours, en toute circonstance, soit contre l'assisté lui-même, s'il revient à meilleure fortune, soit contre toutes personnes ou sociétés tenues envers lui de l'obligation d'assistance. C'est le conseil municipal qui, sur la proposition du bureau d'assistance, statue sur les demandes d'admission à l'assistance et sur le mode de secours, soit assistance à domicile, soit placement dans un asile ou hospice. Si sa décision donne lieu à réclamation, la question est vidée par une commission cantonale et, en dernier ressort, par une commission centrale instituée près le ministère de l'intérieur.

ITALIE. — L'assistance publique, qui avait autrefois une origine exclusivement religieuse (*opere pie*), a maintenant un caractère surtout municipal. Elle relève d'une direction du ministère de l'Intérieur et a été réglementée en dernier lieu par deux lois des 17 juillet 1890 et 18 juillet 1894, qui ont dû tenir compte, quant au but à atteindre et à l'étendue du territoire sur lequel chacune de ces *opere pie* exerce son action, des intentions des fondateurs et des usages suivis dans les diverses parties du royaume. Il existe maintenant dans chaque commune une commission de charité, dont les membres sont élus par le conseil communal ; cette commission administre les institutions publiques de bienfaisance en tant que leurs statuts ne leur donnent pas des administrateurs particuliers. Chaque province, de son côté, a une commission chargée de la surveillance du service dans son

ressort ; il y a, en outre, des inspecteurs et, à Rome, un Conseil supérieur de l'assistance publique.

Le droit d'être assisté par les diverses institutions de bienfaisance existant dans le pays n'ayant pas encore été organisé d'une façon générale, et le droit de recours d'une institution contre une autre pour le remboursement de ses avances n'existant pas en principe, la législation sur le domicile de secours ne trouve son application que dans les cas spéciaux où ce recours est admis, c'est-à-dire pour les dépenses du service sanitaire des médecins, chirurgiens et sages-femmes en faveur des pauvres, pour les frais d'entretien des aliénés de la province et pour les frais d'entretien des enfants trouvés, à la charge des communes et des provinces. Lorsque le droit à l'assistance, soit de la commission locale de charité, soit d'une autre institution de la commune, dépend du fait que l'intéressé soit domicilié dans la commune ou qu'il en soit originaire, cette condition est réputée accomplie s'il y a séjourné depuis cinq ans sans interruption notable, ou s'il y est né, ou s'il y a le domicile prévu par le code civil sans en être originaire. Celui qui possède pour l'une de ces raisons un domicile de secours dans une commune ne la perd que par l'acquisition d'un autre domicile de secours dans une commune différente. La femme mariée et les enfants légitimes ou reconnus, mineurs de quinze ans, suivent le domicile de secours du mari ou de la personne qui exerce la puissance paternelle. Le majeur de quinze ans et la femme mariée qui, depuis plus de cinq ans, réside habituellement dans une autre commune que le mari ont un domicile indépendant de celui du chef de famille. La résidence dans une commune n'est pas réputée interrompue par le temps passé sous les drapeaux ou dans un établissement

hospitalier ; et, d'autre part, ce temps ne compte pas pour l'acquisition d'un domicile de secours dans la commune où le séjour a eu lieu.

III

Bien que, en règle générale, ce que nous venons de dire sur l'assistance publique telle qu'elle fonctionne en Suisse et dans les pays limitrophes ne s'applique qu'aux nationaux et que, pour les raisons indiquées plus haut, il ait été jusqu'à présent très difficile d'en assurer, moyennant des arrangements diplomatiques formels, le bénéfice aux étrangers fixés dans le pays, on se tromperait si l'on pensait que les administrations des divers pays se désintéressent complètement des étrangers qu'atteint la misère ou la maladie et aux besoins desquels leur propre gouvernement ne peut pas pourvoir en temps utile. Il est de pratique constante dans tous les états civilisés qu'en cas de nécessité bien constatée et d'urgence les étrangers reçoivent, à l'égal des nationaux, les secours temporaires et provisoires que réclame leur situation. Un sentiment général d'humanité et de solidarité subvient aux lacunes du droit positif, et ce n'est qu'au bout d'un délai raisonnable que les états songent à user de leur droit strict de rapatriement forcé et à renvoyer d'office dans son pays d'origine l'étranger qui tomberait d'une façon trop prolongée à la charge de la charité publique. Il n'y a que très peu de pays où l'étranger puisse acquérir un domicile de secours proprement dit, en l'absence de toute convention internationale expresse ; nous ne pouvons guère citer, à cet égard, que l'Angleterre, où, au point de vue de l'assistance paroissiale, les étrangers jouissent des mêmes droits que les nationaux ; l'Espagne,

où les indigents étrangers malades sont hospitalisés ou traités à domicile comme les Espagnols; la Hongrie, où l'étranger peut sans naturalisation acquérir le domicile de secours dans une commune en y résidant pendant deux ans; la Norvège, où l'étranger peut acquérir ce domicile par une résidence de cinq ans, les nationaux l'acquérant au bout de deux. En France, l'étranger indigent qui tombe malade dans une commune est, comme les nationaux, au bénéfice de l'art. 1 de la loi du 7 août 1851, sur les hospices et hôpitaux, et nulle condition de domicile n'est exigée de lui pour son admission dans l'hôpital de cette commune; pour les secours à domicile, il n'y a pas de règle générale: l'étranger ne peut y prétendre que dans la mesure où l'y admet le règlement du bureau de bienfaisance de la commune où il réside. En fait, en France et particulièrement à Paris, l'assistance est donnée aux étrangers d'une façon très large, et l'absence de domicile de secours n'est pas un obstacle insurmontable à ce qu'ils reçoivent l'assistance dont ils ont besoin.

Le seul remède qui ait été trouvé à la situation précaire des étrangers relativement à l'assistance, et qui est aujourd'hui très généralement appliqué en Europe, consiste en la création de sociétés nationales de bienfaisance dans toutes les villes étrangères où il y a un nombre suffisant de ressortissants du pays intéressé; d'ordinaire, le gouvernement de la métropole facilite par de modestes subsides le fonctionnement de ces utiles institutions, dont la colonie locale assume la plus lourde part de charges.

ERNEST LEHR.

LES

COMPTES DU ROI LOUIS XVI

Nous n'avons pour juger Louis XVI que les récits de royalistes écrivant après une mort faite pour provoquer toutes les sympathies ou que les accusations de ceux qui s'étaient acharnés à sa perte : ses apologistes, n'ayant rien de mieux à en dire, s'étendent sur sa bonté, sur son désir de bien faire, sur son honnêteté ; ses détracteurs paraphrasent l'épithète injurieuse que son obésité avait suggérée et que, de son vivant, on lui avait appliquée tout bas. Entre ces deux extrêmes, l'esprit hésite à formuler un jugement que le martyr de la fin incline, comme pour Marie-Antoinette, vers l'indulgence. Cependant, lorsqu'on voit se dérouler la succession des événements qui marquèrent son règne ; devant tant d'aveuglement politique et d'indécision ; en présence de tant de fautes, d'une si déplorable absence de volonté, d'énergie, de courage, en un mot, à accomplir sa tâche royale, on est tenté de dire, avec ses ennemis, que le règne de Louis XVI fut une erreur, dont les lois de l'hérédité semblent être la cause. D'autre part, si l'on met en balance les ministères de Turgot et de Malesherbes,

même celui de Necker, le contre-seing donné à ses ordonnances libérales sur les protestants et les officiers, certains actes « honnête homme » et certaines paroles heureuses, on conclut à son malheur d'avoir été trop bon, partant trop crédule : les mauvaises influences s'exerçant sur lui, par cela même, au même degré que les bonnes. On ne s'aperçoit plus de son manque de loyauté dans ses rapports avec la Constituante et la Législative, on oublie la fuite de Varennes et les appels à l'empereur d'Allemagne.

Au demeurant, le caractère de Louis XVI reste encore voilé, faute de documents émanant directement de lui ; car sa correspondance n'a jamais été rassemblée et on n'en connaît que d'assez rares lettres.

Toutefois, deux recueils, tenus par ses soins avec l'application d'un commis ou la persévérance d'un bourgeois méticuleux, jettent une vive lueur sur la mentalité du dernier roi de l'ancien régime.

L'un est très connu, c'est le *Journal*, conservé aux Archives nationales dans des portefeuilles de maroquin rouge, enfermés dans l'armoire de fer : on l'a appelé le *Journal des chasses* parce que les exploits cynégétiques de Louis XVI y tiennent une place prépondérante. Il peut être néanmoins considéré comme un véritable mémorial dans lequel, si la chasse tient une place telle que les jours où il n'y en eut point, il écrit : « Rien, » quels que soient les autres événements qui se soient produits, il n'en note pas moins, en un bref mémorandum, les faits qui l'ont frappé.

En 1767, il écrit, le 9 août : « Vu sur la terrasse un homme qui faisait des voltes à cheval ; » le 31 mai 1770, quinze jours après son mariage, il mentionne : « J'ai eu une indigestion ; » chaque fois qu'il est « incommodé, » il

l'inscrit avec grand soin. Le 2 août 1771, il marque : « Promenade à Asne dans la Forest et jusqu'à Compiègne ; » le 10 mai 1773 : « Rougeole de ma tante Victoire » et le 12 : « J'ai eu la fièvre ; » le 8 janvier 1774 : « Chasse au cerf, à la Croix de Noailles, pris deux, je suis tombé. » Tout du long de ces pages il note ses fièvres, ses bains, ses fluxions, ses oreillons, son inoculation, tout, jusqu'à une température excessivement froide (30 janvier 1776, le thermomètre à 16 $\frac{1}{4}$).

Puis, on arrive aux dates critiques de la monarchie ; s'anime-t-il au moins ? jette-t-il sur le papier quelque mot topique ? y a-t-il dans ses notes traces d'humeur, de colère, d'amour-propre froissé ? — Point. On lit avec stupeur des mentions indifférentes qui dénotent le prodigieux effacement d'une nature que rien ne semblait émouvoir.

Le 14 juillet 1789, il écrit : « Rien, » c'est-à-dire, pas de chasse ; il est vrai qu'on avait pris la Bastille.

Pour octobre, voici les deux jours caractéristiques :

« Lundi 5. Tiré à la porte de Châtillon ; tiré 81 pièces. Interrompu par les événements. Allé et retour à cheval.

» Mardi 6. Départ pour Paris, à midi $\frac{1}{2}$. Visite à l'hôtel de ville. Soupé et couché aux Tuileries. »

Nous sommes en 1791 ; la fuite de Varennes racontée par le roi se résume à ceci :

« Mardi 21. Départ à minuit de Paris. Arrivé et arrêté à Varennes en Argonne à onze heures du soir.

» Mercredi 22. Départ de Varennes à 5 ou 6 heures du matin. Déjeuné à S^{te} Ménehould. Arrivé à 10 h. à Châlons, y soupé et couché à l'ancienne intendance.

» Jeudi 23. A 11 h. $\frac{1}{2}$ on a interrompu la messe pour presser le départ. Déjeuné à Châlons. Diné à Epernay. Trouvé les commissaires de l'Assemblée auprès du Port à Binson. Arrivé

à 11 h. à Dormans; y soupé. Dormi 3 heures dans un fauteuil.

» Vendredi 24. Départ de Dormans à 7 h. $\frac{1}{2}$. Diné à la Ferté sous Jouarre. Arrivé à 10 h. à Meaux. Soupé et couché à l'Evêché.

» Samedi 25. Départ de Meaux à 6 h. $\frac{1}{2}$. Arrivé à Paris, à 8 h. $\frac{1}{2}$ sans s'arrêter.

» Dimanche 26. Rien du tout. La messe dans la galerie. Conférence des commissaires de l'Assemblée.

» Lundi 27. *Idem.*

» Mardi 28. *Idem.* J'ai pris du petit-lait. »

Il en prit jusqu'à après l'affaire du Champ de Mars (17 juillet 1791) et, à la date du jeudi 21, il porte : « médecine à 6 heures et fin du petit-lait. »

Et c'est tout !

L'autre recueil, conservé lui aussi aux Archives nationales, se compose de six cahiers, formant 127 feuillets écrits tout entiers de la main de Louis et contenant, de juin 1772 à décembre 1784 et de janvier à juin 1791, le registre de ses dépenses. Des fragments en avaient été publiés dans la *Revue rétrospective* de Taschereau ; il vient d'être édité en entier chez Leclercq par M. le comte de Beauchamp avec une préface de M. Gaston Schéfer. C'est le *Livre des comptes*. La lecture en est véritablement attachante, bien qu'il ne s'agisse que de chiffres, mais ils sont évocateurs de tant d'enseignements et révélateurs de tant de choses !



On nous a fait un tel tableau de l'ancien régime et surtout un tel tableau de la royauté de cette époque que, malgré les efforts de la raison, lorsque nous nous reportons aux temps abolis, nous nous figurons une sorte de pays des *Mille et une nuits*, où les souverains éternellement riches puisent sans compter dans des coffres

éternellement pleins, trouvant toujours des ressources pour satisfaire leurs besoins, leurs désirs, leurs caprices. Quand on pénètre dans le détail des faits, il n'en va pas toujours ainsi et le livre des comptes de Louis XVI nous permet de toucher du doigt la réalité.

Roi et princes avaient un budget fixe et annuel, qu'il leur arrivait de dépasser, comme le commun des mortels, mais aux exigences duquel ils avaient le plus souvent à se soumettre.

Comme dauphin, Louis XVI touchait par mois 9000 livres ; ce qui lui faisait, par an, avec les revenus qu'il tirait des abbayes en commande qui lui étaient dévolues, un total de 110 à 111 000 livres.

Son budget, — comme tous les budgets, — se divisait en dépenses ordinaires et en dépenses extraordinaires. Dans cette première catégorie se rencontrent des chapitres qui étonnent : outre la part assez grosse faite aux aumônes et aux quêtes vient la part non moins grande des pensions, où émerge de 150 livres par trimestre, on ne sait pour quel motif, un sieur Lévy, inscrit par le dauphin, de la sorte : « Au juif par quartier. » Puis, ce sont de petits fonctionnaires, touchant aussi par quartiers ; les bouquetières, dont l'une reçoit 9 livres tous les trois mois et l'autre 18 ; les dépenses normales de garde-robe. Jusqu'ici rien de bien étonnant ; mais voici les frais d'éclairage, qui paraîtraient énormes : 666 livres 13 sous 4 deniers de bougie par mois régulièrement payés à Thierry, premier valet de chambre, si on ne savait que les gens des maisons royales en tiraient la plus grande source de leurs bénéfices ; le lit, pour lequel le dauphin donnait 6 livres par mois à Desgranges ; la « claye, » vraisemblablement sorte de natte qu'on mettait derrière le lit, qui coûtait mensuellement 6 autres

livres, délivrées à Dujardin, portefaix ; le porteur d'eau, Berry, qui émergeait tous les trente jours de 24 livres.

Il semble que le dauphin fût défrayé de tout. Il n'en est rien, on le voit payer des dépenses ménagères dont la vulgarité surprend : de la fleur d'orange, tantôt pour 24 livres, tantôt pour 48 livres ; des ports de lettres ; des graissages de voitures, du carton, des cuvettes, un cruchon ; du papier à écrire, du papier huilé ; jusqu'à des dés (18 livres) ; deux crayons, 1 livre ; un tire-bouchon, 3 livres ; jusqu'à une brioche, 12 sous, jusqu'à du foin pour emballage, 9 sous, et de la braise, 1 livre 13 sous.

Périodiquement reviennent ses dépenses de fruits fournis soit par les Carmes de Paris, soit par le frère Didan ou le frère Mozat, soit par des jardiniers, comme les Caffins, Gosselier, Pépin ou Hovuté ; et que ce soient des pêches, des fraises, des melons, des guignes, des cerises ou du raisin, ce n'est jamais moins de 12 livres ; une seule fois, en mai 1773, une dépense d'oranges s'élève à 48 livres. Périodiquement aussi sont inscrites de petites sommes qui révèlent, — on ne peut l'expliquer qu'ainsi, — la maladresse du dauphin : ce sont des 12 sous ou des 10 sous pour des verres de montre qu'il cassait presque chaque mois ; une seule fois, il perd la clef et la remplace pour 1 livre 4 sous ; et cependant il a un horloger par quartiers, Le Grand, qui touche 30 livres tous les trois mois.

D'autres dépenses revêtent un caractère de périodicité ; c'est ce qu'il appelle la « craie, » c'est-à-dire le droit de marquer ses logis quand il se déplace, pour laquelle il donne 24 livres chaque mois à ceux de ses gens qui y ont droit ; les frais de poste ou de voiture (toutes les fois qu'il se déplaçait, il payait ses déplacements), qui s'élèvent en moyenne de 260 à 280 livres par mois ; et,

à des époques fixes, les étrennes ou gratifications à toute sorte de personnes : aux porteurs, porteurs de la dauphine, du comte de Provence, de la comtesse de Provence, porteurs bleus ; aux ouvriers qu'il emploie : charpentiers, couvreurs, maçons, menuisiers, vitriers ; aux commissionnaires des bâtiments ; à l'inspecteur des bâtiments ; « aux pompiers ; » aux « facteurs ; » aux frotteurs et balayeurs ; à « l'allumeur ; » au « délivreur de glace, » etc.

La plus grosse de ses dépenses est la chasse ; à chaque page de ses comptes on trouve des paiements faits pour des chiens, pour des gardes, pour des piqueurs, pour « les tirez ; » à « la Louveterie ; » au « Vautrait ; » à la grande Meute ; à la petite Meute ; au « Daim ; » au « cerf de M. le Duc d'Orléans ; » au « cerf de M. le Prince de Condé ; » au « daim » du même ; au « cerf de M. le prince de Conty. » Il achète des fusils, et c'est son déboursé exceptionnel ; encore ne les règle-t-il qu'en sept paiements de 250 livres chacun ; puis viennent deux pendules à Le Roy : 2568 livres ; une canne, 199 livres 6 sous, et Fréron, le folliculaire, qu'il subventionne de 48 livres « pour ses feuilles. »

Dans l'habituelle et invétérée mendicité des gens fréquentant la cour, les étrennes entraient pour une part notable de gain. Grâce au livre de Louis XVI, nous savons ce qu'elles coûtaient au dauphin : c'est, net, en janvier 1773 : 8614 livres 44 d. ; sur un « mois » de 9000 l., elles en absorbaient la presque totalité.

Il donne des étrennes traditionnelles aux ordres religieux qu'il protège, aux curés qu'il distingue, à qui il attribue des sommes déterminées pour leurs charités ; puis, suivant une coutume, dont le détail et la raison ne nous sont pas connus, « aux marmitons pour le boudin, » et « pour les olives de Lyon. »

Voici, après les poissardes, — ces dames de la Halle ayant toujours eu le privilège d'approcher les personnes royales et de s'en faire bien voir, — la théorie des tambours, le « tambour de la ville de Paris, » les « tambours des Invalides, » ceux « de la garde de Paris, » le tambour-major des gardes-françaises, celui des gardes-suisse, et enfin les musiciens des gardes-françaises. Suit la liste des valets : les siens, ceux de la dauphine, ceux du roi, du moins « les huissiers de l'Antichambre » et les « Suisses de l'Œuil (*sic*) de Bœuf, » et enfin les domestiques du 1^{er} valet de chambre. Il continue par les jardiniers de toutes les demeures, Marly, l'Orangerie, Meudon, Trianon, la Muette, Saint-Hubert, le Louvre, pour finir par les gardes-bosquets de Trianon, les bouquetières du dauphin, celles du roi, les porteuses de pain et les ramoneurs.

C'étaient de lourdes charges. Malgré cela, le dauphin est économe : de juin 1772 à mai 1774, dates extrêmes de ses comptes, tous les mois, sauf un (octobre 1773, où il est en déficit de 537 livres), il a un revenant-bon, s'élevant parfois, comme en mars 1774, à 12 448 livres, qu'il inscrit avec une réelle satisfaction.



Voilà Louis devenu roi ; à la dernière page de son compte de dauphin, il écrit « fin de la cassette de 108 000 livres, dont Thierry avait soin ; les pensions en ont été reporté sur celle de 1 200 000, dont les quatre 1^{er} valets de chambre ont soin. »

Roi, il agira comme il agissait Dauphin ; cependant la nature des dépenses est moins détaillée que précédemment et au 1^{er} janvier de chaque année il fait un état de caisse minutieux.

Le 1^{er} janvier 1775, il écrit :

Au 1 ^{er} janvier, il y a en caisse 36 rouleaux	
de 1200 livres	43 200
Dans ma bourse	600
En monnoye	72

Mais l'année suivante, il entre dans plus de détails :

1776. Le 1^{er} de janvier, il y a en caisse :

69 rouleaux de 1200 livres	82 800
3 petits écus	9
59 pièces de 24 sous	64 16
76 » 12 »	45 12
110 » 6 »	33
101 » 2 »	10 2
151 » 6 deniers	6 11 6
Dans ma bourse	581 1

S'aperçoit-il, en cours d'année, d'une erreur, il la confesse ingénument, comme en 1782, où il note :

« Je ne sais quelle erreur s'est fourrée dans mon compte depuis quelque temps, mais le neuf de ce mois (juin), j'ai retrouvé dans le fond de ma cassette de l'argent qu'il y avoit plusieurs années que j'avois oublié et par conséquent, je recommence l'Etat général au 1^{er} de mai. »

Voici, enfin, comme dernier exemple, son bordereau pour 1791 :

Au 1 ^{er} janvier, il y a en caisse en or, mis	
en dépôt	150 000 liv.
49 rouleaux de 1200 liv.	58 800
31 assignats de 1000 liv.	31 000
39 assignats, grand format de 300 liv.	11 700
41 » petit format	12 300
24 » grand format de 200 liv.	4 800
30 » petit format	6 000
9 billets de 300 liv. de la caisse d'es-	
compte	2 700

13 billets de 200 liv. de la caisse d'es-	
compte	2 600
Dans ma bourse	570
118 pièces de 24 sols	141 12
187 » 12 »	174 4
90 » 6 »	27
78 » 2 »	7 16
85 » 6 liards	6 4 6

Se figure-t-on ce roi de France, à la veille de chaque changement d'année, se livrant, son or, ses billets, ses sous étalés sur sa table, au travail fastidieux du caissier à la fin de sa journée !

Une bonne partie de ce budget personnel du roi est employée à des pensions et à des gratifications : pas autant cependant qu'on pourrait le croire de prime abord. Ainsi, en 1777, les pensions par quartiers s'élèvent à 24 522 livres et les gratifications à 8861 ; en 1789, les premières sont de 11 604 livres et les secondes de 15 590 ; encore convient-il de remarquer que, pour le 4^e trimestre des pensions, il n'y a rien à payer, et que, pour les 1^{er} et 3^e trimestres des gratifications, on inscrit : zéro. En 1790, dernière année de ce compte à part tenu par Louis XVI, les pensions sont de 31 277 livres et les gratifications de 92 453.

Tout cet argent va à de petites gens, employés, serviteurs, commis, ou à leurs femmes, ou à leurs veuves. On le délivre avec une certaine facilité, témoin cette mention de janvier 1784 : « A une femme connue de M. d'Ecquevilly, 300 livres. » Point de noms révélateurs dans ces listes ; un seul, celui d'un homme de lettres, à la date d'avril 1791, inscrit de la sorte : « J'ai donné à M. de Villequier pour M. de Beffroy 1000 livres. » Il

s'agit ici de ce journaliste, vaudevilliste, ami de Robespierre et de Carnot, royaliste d'abord, Feuillant puis modéré, qui marqua dans l'histoire des lettres de la Révolution sous le nom de « Cousin Jacques. »

Le même étonnement que provoquait la lecture des comptes du dauphin se manifeste à celle des comptes du roi. Ce personnage qui avait pour l'entourer, le garder et le servir, 882 personnes, pour qui il existait un budget spécial, se trouvait avoir à solder, sur sa cassette, une foule de dépenses ménagères. Le roi pourvoyait à la dépense générale de sa table; il payait celle des petits appartements, grosse dépense : 83 123 livres pour les six mois de 1774; 233 889 livres en 1775; 237 973 en 1776; 211 076 en 1777; 240 726 en 1778; 238 875 en 1779; 265 764 en 1780; 288 936 en 1781; 260 843 en 1782; 260 428 en 1783; 260 213 en 1784; 283 015 en 1785; 324 778 en 1786; 345 339 en 1787; 357 454 en 1788; 283 272 en 1789; 89 976 pour les six premiers mois de 1790.

C'est qu'on mangeait et qu'on buvait ferme. Les comptes sont portés en totaux à partir de 1776; mais les années 1774 et 1775 sont détaillées par chapitres et cela suffit pour voir quelle effrayante consommation se faisait.

Prenons le mois de janvier 1775 : le boulanger, 1999 livres de pain à 6 sous, soit 599 livres 14 sous; le marchand de vin, 1206 livres 7 sous, se détaillant ainsi : 128 bouteilles de vin de Champagne à 3 liv. 10 sous; 85 bouteilles de vin de Bourgogne à 30 sous; 82 bouteilles de vin de Mulseaux à 25 sous; 365 bouteilles de vin de Bourgogne second à 15 sous; 450 bouteilles de vin de suite à 10 sous; 35 bouteilles de bière à 22 sous. A la bouchère, 421 livres; 137 au rôtisseur; 82 au charcutier; 173 à la crémillère; 145 au fruitier; 47 à l'épicier.

Pour ce mois, on ne trouve que 7 livres de truffes ; et en avril 1775, 8 livres seulement pour « des morilles et asperges ; » mais en septembre, les truffes comptent pour 36 livres. L'huile, « l'huile d'Aix, » n'est mentionnée qu'une fois, en février 1782, pour 442 livres.

Ce n'est pas sans inquiétude que Louis XVI voyait la progression des dépenses des petits appartements ; à partir de 1779 il s'explique en notes brèves sur la raison des économies faites ou des dépenses augmentées. En mai 1785, il écrit : « Il y a eu une diminution sur les dépenses courantes. Mais la dépense de David à Rambouillet a été augmentée de 50 livres environ : 1° par deux cantines (nourriture des gens de service) à Coignières et à Saint-Hubert ; 2° par le coucher du 23 may ; 3° par un supplément de marée fraîche à la provision du voyage qui a été remis du vendredy 17 au samedi 28 ; 4° L'étang de Saint-Hubert n'a rien fourni cette année. M. Antoine a donné très peu de gibier. Le Potager n'a envoyé que des choses au-dessous du médiocre et la saison rigoureuse a forcé le prix des approvisionnements. »

Cette malheureuse cassette des 1 200 000 livres, comme le disait Louis XVI, était grevée en outre d'autres dépenses : des gratifications, parfois fortes (12 000 livres en mai 1776 à M. de Pezay avec qui il entretenait une correspondance confidentielle), des pensions, cela malgré le compte spécial de ces deux sortes de dépenses royales.

Et cela ne s'arrêtait pas là.

Le roi visite-t-il la manufacture royale de Sèvres ? Les objets qu'il y choisit, il les paie, mais il les paie à tempérément.

Le 2 janvier 1781, il donne à la manufacture « à compte de ce que je dois » 24 000 livres ; en juillet

19 041; en janvier 1782, 30 000; en juillet, pour solde, 16 844. Tout aussitôt, il fait de nouveaux achats et paie en janvier 1783, 30 000 livres, en janvier 1791, 14 416.

Achète-t-il des livres ? Il note :

3 avril 1775. Pour 11 vol. des religions du monde	600 livres
Pour 8 cartes mises sur papier	4 »
Pour 200 cartes <i>idem</i>	100 »
Pour 2 vol. de Chamoin, folio reliés	40 »
Pour 3 vol. de cartes et plans reliés avec onglet	45 »
Pour un atlas de Damville	108 »
Pour un atlas de Philippe	72 »
Pour 11 volumes de Gazettes reliées	110 »
Pour 45 affiches de Paris	6 »
Pour 3 vol. de chantres 2 in-4°, 1 in-f°	40 »

En 1776, février, voici une autre note :

« J'ai payé à Lebel pour des almanacs, 63 livres. »

En 1777, 23 février :

« J'ai payé à Blaizot pour 46 ouvrages que j'ai achetté chez M. de Boissel 5889 6. »

Comme la somme est forte, il écrit au-dessous :

« dont l'Encyclopédie valait 3220 livres. »

Et ensuite :

« pour le 3^e vol. du supplément de l'Encyclopédie, 72 livres. »

Ses petites fantaisies figurent honnêtement sur son livre de comptes :

« 27 décembre 1776. J'ai payé à Julien Leroy pour une montre marine 2400 livres. » — « 25 avril 1777. J'ai payé à Voisin pour un étui de mathématiques, 648 livres. » — « Décembre 1781. J'ai acheté des Allemands un secrétaire, 12 000 liv. » — « 31 décembre 1783. Ecrivoire en cornaline, 4800. »

La chasse se chiffre toujours, comme au temps de sa jeunesse, pour une notable proportion dans le total de ses dépenses. L'équipage du Daim lui coûte 732 livres, 10 sous, 8 deniers par mois. Il va même, le 30 avril 1784, jusqu'à payer « au duc de Coigny pour la nourriture du gibier dans sa capitainerie pendant l'hyvert, 15 000 livres. » Puis s'inscrivent les « charités, » les secours et, pour revenir à la vulgarité des choses, des dépenses dont le libellé ne laisse pas d'être curieux : « 6 avril 1777. Champlost a vendu un couvert d'argent de 707 liv. 11. (Recettes.) » et « mars 1777 à M^{lle} Alton pour collage de porcelaines, 48 liv. »

Les achats de vin personnels et en dehors de la dépense des petits appartements sont notés exactement et ceci nous est encore une indication :

« 8^{bre} 1777. 600 bouteilles de Vougeot, 1590 liv. » — « 11 juin 1781. Pour achat de vin de Champagne et menues gratifications, 11 375 liv. 10. » — « Juillet 1781. Pour les dépenses courantes y compris l'achat de 140 bouteilles de vin du Cap, 3261 liv. 8. » — « 7^{bre} 1781. Pour les dépenses courantes y compris 2000 liv. pour du vin de Sillery, 4469 liv. » — « 9^{bre}. Pour 1500 bouteilles de vin de Pierry, 3065 liv. ; pour 300 bouteilles de Vougeot, 900 liv. » — « Février 1782. Pour le vin du Cap, 3644 liv. »

Et de toutes ces bouteilles combien figurèrent sur la table du roi ?

On sait que Louis XVI aimait beaucoup les exercices manuels et qu'il se plaisait à forger et à travailler le fer en compagnie d'un homme qui acquit, à la Révolution, une triste réputation : Gamain.

Nous trouvons dans ces notes de dépense la trace de ce que lui coûta ce passe-temps ; les paiements, sans être gros, sont assez fréquents ; en voici le relevé :

« Février 1776. Pour des rabots, 36 l.; à Gammin (c'est ainsi que Louis XVI orthographie son nom) pour limes et acier, 22 l. 7; pour le pourboire des ouvriers, 120 l.; pour le tabac et autres petites choses, 376 l. 6. (C'est vraiment beaucoup.) 27 X^{bre} 1776. J'ai donné à Gammin le fils pour son établissement 3000 l. Mars 1777. A Gammin pour fournitures, 60 l. 16. Janvier 1778. A Gammin pour fournitures et grattification, 408 l. Juin 1779. A Gammin pour grattification, 360 l. Mars 1780. Grattification à Gammin, 1200 l. Mars 1781. A Gammin pour grattification, 360 l., à Antoine 156 l. Juillet. A Gammin et à Limone pour un coffre-fort, 1182. 4 Avril 1783. J'ai payé à Bastin pour à compte d'ouvrages pour le tour 1200 l. 18, 2^e acompte 1200. 15 May, 3^e acompte 2400; 15 Juillet. 4^e acompte 1200. X^{bre}. Dernier reliquat, 1927 l. 4. Février 1784. Grattification extraordinaire à Gammin, 3000 l. »

Ce même Gamain, nous le savons par ailleurs, touchait 1600 livres d'appointements par an.

La dignité de roi de France n'exemptait pas Louis XVI de certaines obligations, comme de payer le port de ses colis; la preuve en est dans cette note de janvier 1780: « Pour l'achat de douze balles de café et leur port de Toulon ici, 6808 livres. » Tout vertueux qu'il fût, il n'échappa point à la folie du jeu qui sévissait sur la cour, sur Paris, sur la France entière. Mais en homme d'ordre il inscrivait chaque mois ce qu'il gagnait ou perdait au jeu ou à la loterie. On constate, d'après ses comptes, que, sur ce point, la fortune lui sourit; à la loterie surtout.

En 1775, s'il gagne 3075 livres, il en perd 12 947; en 1776, c'est 4047 l. de gain pour 3680 de perte; en 1780, 9204 livres de gain contre 5514 de perte; en 1784, dernière année des comptes avant la Révolution, il gagna, toujours à la loterie, 7672 livres; en revanche, il perdit

régulièrement au jeu : soit, 3645 livres. En 1791, enfin, il n'y a plus de jeu. Ses plus forts gains à la loterie furent de 4495 l. en 1784 et de 1600 l. en 1780; ses bénéfices les plus élevés au jeu sont de 1251 l. en 1776, de 1458 l. et de 1632 l. en 1780; et, sa plus forte perte se chiffre, en octobre 1779, par 59394 livres qu'il laissa sur le tapis vert.

Autour de lui, on n'avait pas toujours l'ordre et l'économie qui le caractérisaient; sa sœur et sa femme le désolaient par leur imprévoyance. M^{me} Elisabeth était couverte de dettes. Déjà le 9 juillet 1780, il avait donné à la comtesse Diane pour éteindre son arriéré 39 600 l.; le 27 octobre de la même année, il a versé pour le jeu de Madame Elisabeth 14 400. Comme la situation ne s'améliorait pas, il prit un grand parti; le 6 janvier 1784 il écrit : « J'ai donné à M. de Chamilly, pour, au lieu des étrennes d'Elisabeth, payer une partie de ses dettes se montant à 65 mille et quelques autres livres, 36 000 livres. » Le 11 juillet de la même année il réglait son passif par un dernier versement de 30 000 livres.

Cette leçon servit-elle ?

Quant à Marie-Antoinette, ce qu'on a dit de sa coquetterie et de son amour du luxe se justifie par l'examen du livre de comptes de son mari.

Le comte Valentin Esterhazy, dans ses *Mémoires*, se plaît à reconnaître les bontés dont Marie-Antoinette n'a cessé de l'honorer toute sa vie. De fait, vivant dans son intimité, montant à cheval avec lui, il n'est d'actes de faveur dont elle ne le comblât : le grade de maréchal de camp, le cordon bleu et, par le roi, en 1776, « cent mille livres en rente viagère » sur l'hôtel de ville. Pour lui, mécontent des garnisons que lui assignait le comte de

Saint-Germain, elle morigénait le ministre en ces termes, faisant assister, derrière une porte, son protégé à la mercuriale qu'elle lui infligait :

— Il suffit donc, monsieur, lui dit-elle, que je m'intéresse à quelqu'un pour que vous le persécutiez ! Pour quoi envoyez-vous le régiment d'Esterhazy à Montmédy, qui est une mauvaise garnison ? Voyez à le placer ailleurs.

Et, comme le ministre objectait le travail de répartition déjà fait, elle lui dit impérieusement :

— Comme vous voudrez, mais que M. Esterhazy soit content, et vous viendrez m'en rendre compte.

Puis elle lui tourna le dos.

Pour un officier qu'on distinguait de la sorte, il n'y avait point de grâce assez grande ; le livre de Louis XVI en porte la trace, on y voit :

« 9 8^{bre} 1775. J'ai donné à la Reine pour M. d'Esterhazy 15 000 liv. » « 16 novembre 1777. J'ai donné à la Reine pour M. d'Esterhazy 15 000 liv. » « 6 décembre 1778. J'ai donné à la Reine pour M. d'Esterhazy 15 000 liv. » « 22 décembre 1781. J'ai donné à la Reine pour M. d'Esterhazy 15 000 liv. »

Nous savons qu'à cette date Esterhazy se maria et sans doute put se passer des libéralités royales.

Si certains protégés de Marie-Antoinette avaient de grands besoins, elle-même n'était pas sans se trouver parfois gênée. Elle s'adresse alors à Louis XVI, qui paie, mais qui note :

« Le 7 juillet 1776. Donné à la Reine 12 000 ; 9 août, 12 000 ; 26 septembre, 12 000 ; 28 X^{bre} 1777, 7200 livres. »

Nous relevons encore :

« 17 juin 1778, 12 000 liv. ; 13 septembre, 7 200 ; 15 août 1779, 1200 ; 15 octobre, 20 400 ; 10 mai 1780, 12 000 ; 13 février 1781, 24 000 ; 2 mars 1791, 30 000. »

Et cela en dehors du budget de sa maison et de l'achat de ses bijoux.

L'affaire du Collier, pour être possible, supposait dans toute la cour la connaissance de l'amour de Marie-Antoinette pour les diamants ; sans quoi, le cardinal de Rohan n'aurait pu être abusé, comme il le fut, par des intrigants en somme vulgaires.

De cet amour, le livre de comptes contient des preuves. Le 27 décembre 1775, le roi marque qu'il a remis au maréchal de Duras 11 000 livres pour une montre qu'il a donnée à la reine. En 1776, elle achète des diamants chez le célèbre joaillier Boehmer ; embarrassée pour les payer, elle frappe à la porte de la caissette royale, qui s'ouvre, et laisse tomber, le 21 décembre 24 625 livres.

A la même époque, elle est séduite chez Boehmer par des boucles d'oreille ; elles sont un peu chères, 348 000 livres ; elle les achète néanmoins et, n'ayant que 48 000 livres disponibles, elle les donne comme à compte. Le joaillier, sans doute, trouva la garantie insuffisante et la reine prit pour lui des sûretés auprès du roi. Louis XVI accepta d'assurer la dette et au-dessous du premier versement à la reine il écrivit de sa main : « Les 25 000 livres sont le premier paiement d'une somme de 300 000 livres que je me suis engagé à payer à Boehmer en six ans avec les intérêts, pour des boucles d'oreilles de 348 000 liv. que la Reine a achetté et dont elle a payé 48 000 livres. » La dette contractée vis-à-vis du joaillier fut liquidée en vingt-deux paiements, du 21 décembre 1776 au 3 décembre 1782, dans les six ans fixés par le roi. Il est probable que, dans l'intervalle, Marie-Antoinette fit chez Boehmer de nouvelles acquisitions, car, si l'on fait le total des sommes versées par

Louis XVI, au lieu de 348 000 livres, on trouve 372 684 livres.

Moins de trois ans après cette liquidation de diamants que le roi mit tant de temps à accomplir, éclatait l'affaire du Collier !

L'esprit d'ordre de Louis XVI lui inspira, à l'heure de la crise, au moment où il préparait la fuite de Varennes, de faire des réserves dont il inscrivit le montant : 150 000 livres en or, au 1^{er} janvier 1791 ; 204 000 en mai et 50 400 en juin ; près d'un demi-million qu'il alimenta, en changeant des billets contre du numéraire, change opéré par l'intermédiaire de M. Barreau et qui lui coûta 418 livres.



Au mois de juin 1791, pour les dépenses générales et l'état de caisse, au mois de juin 1790 pour les dépenses des petits appartements, les comptes s'arrêtent et les pages restent blanches. Il n'importe, nous en savons assez. Ces registres, ces pages de comptes, ces studieuses additions nous disent qu'à l'heure des pires dangers, des crises qui mettaient la monarchie en danger, ce souverain au pouvoir absolu, ce monarque d'un puissant état, au lieu d'envisager les choses de haut, et d'arrêter de viriles résolutions, s'attachait au contraire à tenir régulière et exacte une comptabilité de courtaud de boutique !

Nous pouvons l'admirer comme homme ; nous le jugeons comme roi.

MAURICE DUMOULIN.



MÈRES CONGOLAISES

Quelques coloniaux, dont les observations n'ont été que superficielles, s'en vont répétant que la famille noire n'existe pas. C'est là une affirmation toute gratuite. Le père et la mère noirs ne sont nullement des parents dénaturés n'éprouvant qu'indifférence pour leurs enfants. Ils leur sont attachés, au contraire, et selon leurs coutumes et leur morale, ils les soignent et les éduquent.

La famille noire n'est pas, il est vrai, un cercle étroit et réservé, j'allais dire égoïste, comme l'est parfois la famille européenne. L'enfant noir vit beaucoup hors de la case paternelle et subit toutes les influences du dehors. Il est libre; on peut dire qu'il fait sa vie. Sans doute, père et mère le surveillent, mais sans le lui faire trop sentir. (Je pense ici surtout aux petits garçons.) Leur surveillance est réelle pourtant, et, à l'occasion, ils lui apprennent ce qu'ils savent. Ils sont fiers de le posséder, ils l'aiment.

Certains coloniaux souriraient peut-être de cette affirmation. Je le répète cependant et j'y insiste: pères et mères noirs aiment leurs enfants. A leur façon, évidemment, avec un attachement naïf, tout fait d'ignorance et d'impulsion sauvage, mais qui est pourtant de l'amour.

C'est là du moins l'impression réelle et profonde que m'ont laissée surtout quelques mères indigènes rencontrées lors d'un séjour sur les rives de l'Ogooué (Congo français). Femmes appartenant à divers petits peuples nègres, car, au Gabon, la population est très hétérogène. On trouve, en effet, dans la vallée de l'Ogooué, les Galoas (Mpongwé), les Bakélé, les Nkomi, les Pahouins surtout.

J'ai regardé de près la vie de ces femmes. J'ai observé leurs coutumes ; je les ai interrogées et j'ai essayé de lire un peu, d'épeler tout au moins, dans le livre intime de leurs sentiments, un livre dont elles-mêmes, sans doute, tournent rarement les pages. La lecture en est difficile, certes. La pensée se laisse mal deviner. Elle est incorrecte, obscure, parfois tout à fait incompréhensible. Puis on rencontre des pages blanches, absolument blanches....

Mais jamais, pourtant, jamais je n'ai fermé ce livre étrangement naïf et incomplet sans en conclure : la femme noire n'est assurément pas un être tout à fait conscient, qui réfléchit, analyse ses sentiments, calcule et déduit ; mais c'est un être sensible, d'une sensibilité qui déjà atteint à la douceur, à une certaine tendresse maternelle, à la pitié, à la reconnaissance, souvent même au dévouement.

Et comme pour illustrer cette affirmation et lui donner plus de force, d'autorité, par des faits précis, toute une série de mères congolaises repassent dans mes souvenirs et devant mes yeux. Leur silhouette et leur histoire sont de celles que l'on n'oublie pas : elles ont fait impression.

Elles passent.... C'est une jeune femme pahouine. Je ne l'ai jamais connue que sous le nom de « la mère aux

deux jumeaux.» Elle les portait à la façon indigène, chacun sur une de ses hanches, retenus par de larges bandes en peau de léopard. Ils étaient petits, tout petits. Son regard à elle, chargé de tendresse et de fierté, allait sans cesse de ses enfants aux personnes qu'elle rencontrait. A son expression heureuse, on sentait en elle comme un grand désir de dire la joie qu'elle éprouvait de posséder ces deux petits êtres, de les proclamer bien à elle, à elle seule. Mais la femme noire, si peu habituée à parler, si peu expansive, sait mal s'exprimer. Celle-là faisait des efforts inouïs, bien souvent sans parvenir à se faire comprendre. Parfois je l'aidais et très sincèrement je lui disais : « Ils sont beaux, bien portants, tu es heureuse et fière !... »

Alors l'expression de ses grands yeux noirs devenait tout à coup particulièrement intense. C'était comme un merci qui avait je ne sais quoi de passionné, de senti, parce que j'avais deviné — c'était si facile ! — ce qu'elle pensait et aurait voulu dire....

Et chaque fois que je la rencontrais, sa joie rayonnante m'apparaissait comme une expression de reconnaissance envers la vie elle-même pour les petites vies qu'elle dépose entre les bras des mères ignorantes et sauvages de l'Afrique.

.

Puis c'est une autre femme, jeune aussi, dont j'avais remarqué l'enfant un soir que je m'étais arrêtée dans un village des bords de l'Ogooué. Le bébé, malade, gémissait, posé sur une pauvre natte, dans le coin enfumé d'une case. Sa mère aussi, près de lui, gémissait son inquiétude. Je lui fis quelques questions, lui donnai divers conseils et la quittai plus paisible, encouragée d'un peu d'espoir.

Deux jours après, en sortant de ma maison, j'aperçus cette même femme tout éplorée, l'enfant inerte dans ses bras. Son village était à une heure de là. Elle était venue à moi, me suppliant, avec des pleurs et des gestes éperdus, de ressusciter son fils, avec, disait-elle, « un fétiche de blanc. » C'était son unique enfant, me criait-elle, et elle ne pouvait en accepter la mort. Il me fallut un certain courage pour lui avouer que le fétiche, son dernier espoir, n'existait point. Son désespoir fut navrant. Je renonce à en décrire le tableau.

Je l'ai revue depuis. Elle ne me disait rien, mais, à chaque rencontre, sa physionomie devenait profondément triste ; ses yeux se mouillaient de larmes.

Elle sentait que, comme elle, je me souvenais et de sa perte et de mon impuissance....

.
Et je revois encore une vieille, vieille Pahouine. Je l'avais souvent rencontrée et son expression ne laissait pas de m'intriguer beaucoup. C'était l'expression lassée qu'ont ces êtres qui semblent porter comme un lourd fardeau moral, ou traîner je ne sais quel immense regret....

Je voulus savoir son histoire, le pourquoi de son air triste et découragé. Je la questionnai et bientôt j'appris le secret navrant de sa grande lassitude : elle avait eu six enfants et tous étaient morts.

— Tous, tous, me contait-elle, à deux ou trois mois commençaient à maigrir, maigrir, et ne voulaient plus de mon lait. Alors, pensant qu'on m'avait jeté quelque mauvais sort rendant mon lait « fétiche, » je renonçais à leur en donner ; je leur faisais des bouillies de manioc pilé, de bananes, d'herbes hâchées. Mais ils mouraient quand même tous, tous, à deux, trois mois, et je n'en ai plus, et je suis restée seule....

Les pauvres petits êtres, victimes de l'ignorance de leur mère, n'avaient évidemment que plus souffert par ce régime alimentaire, qu'ils étaient incapables de supporter.

En regardant cette malheureuse femme en deuil de tant d'enfants, toujours le triste et joli dicton galoa (mpong-wé) me revenait à la mémoire : « Une mère sans enfant, c'est un collier sans perle ; » plus littéralement : un collier mort ; mort ayant ici le sens de brisé, rompu.

.

Par une fin d'après-midi, je traversais un village indigène de la vallée du Haut-Ogooué. Je jetais, à la dérobée, ici et là, quelques regards dans les cases où les femmes préparaient le repas du soir. Dans une de ces cases je vis un tableau qui me retint un long moment. Tout émue, je regardais : sur un minuscule tabouret, une femme était assise, ayant aux pieds des entraves formées de lourds troncs d'arbres d'environ un mètre cinquante de longueur. On avait dans chaque tronc pratiqué un trou ; la femme avait dû y passer le pied et ne pouvait l'en ressortir seule. Le frottement du bois contre la cheville avait déterminé de larges plaies. Elle avait également des plaies aux poignets. Et dans ses bras reposait un enfant qu'elle allaitait. L'enfant était frêle et malingre ; la mère elle-même paraissait fatiguée, sinon malade. J'appris, en quelques mots, qu'étant otage de guerre, elle avait dû venir de très loin, avec les vainqueurs, mi-partie en pirogue, mi-partie à pied à travers la brousse. De peur qu'elle ne prît la fuite pour s'en retourner dans sa tribu, on lui laissait encore pour quelque temps les entraves qu'on a l'habitude de mettre aux prisonniers de guerre. Ses plaies n'étaient pas soignées, car, la marche la faisant souffrir, elle renonçait à aller au fleuve pour les laver. Et le petit en-

fant, dans ses bras, buvait le lait fiévreux de la pauvre mère esclave et fatiguée. Mais un proverbe bien souvent cité au Gabon, un proverbe galoa, ne dit-il pas : « L'enfant aime le sein de sa mère, même si ce sein est couvert de blessures. »

Et d'autre part voici encore deux proverbes qui révèlent la tendresse de cœur de ces mères pahouines si malhabiles à l'exprimer elles-mêmes :

« Quand bien même un enfant est couvert de plaies, sa mère le soigne avec plaisir. »

« Plus un enfant a besoin de sa mère, plus sa mère l'aime. »

N'a-t-il pas fallu qu'au milieu de ce peuple primitif et sauvage, bien des mères fussent tendres et dévouées pour que ces dictons populaires vinssent affirmer ainsi leur besoin d'aimer et de se sacrifier?

.
Et voilà que je songe à une autre mère noire qui sut être reconnaissante des soins donnés à son enfant. Il était malade et elle me l'amena. Je constatai sans peine qu'elle devait renoncer à le nourrir et je l'engageai à venir chaque jour, chez moi, lui faire prendre au biberon du lait d'Europe conservé.

Elle vint, des jours et des semaines. Bientôt l'enfant reprit tout à fait vie pour devenir, dans la suite, fort et bien portant.

A ce moment-là les indigènes se mirent en grève, refusant de vendre aux blancs du district des bananes, des œufs et d'autres produits alimentaires, à moins d'une augmentation de prix. La grève durait depuis bien des jours et les blancs commençaient à s'inquiéter. Un matin, en ouvrant ma porte, je trouvai sur ma véranda, en-

tassés dans un coin, une torche, quelques œufs et quelques bananes. Je questionnai mes *boys* (domestiques). Personne ne put m'expliquer la provenance de ces provisions. Il en fut de même le lendemain, et, tant que dura la grève, je n'ouvris pas un matin ma porte sans trouver sur ma véranda une nouvelle provision de vivres. Enfin, j'eus l'explication du mystère. La femme dont j'avais soigné l'enfant venait clandestinement m'apporter cette offrande chaque matin, avant l'aurore, à l'insu de son mari, qui, s'il l'avait su, l'aurait fort battue.

— Toi, qui avais sauvé mon enfant en lui donnant de la nourriture de blancs, je n'ai pas voulu te voir souffrir de la grève, et je t'ai apporté de ma nourriture, me dit-elle plus tard.

.

Ainsi, toutes ces mères noires, en repassant dans mes souvenirs, me redisent ce qu'elles m'apprirent déjà là-bas : c'est qu'elles sont attachées à leurs petits enfants par de l'amour. Ceux qui ont vécu près d'elles, qui les ont étudiées et ont gagné leur confiance n'en doutent plus. Ils ont constaté, certes, que dans beaucoup de domaines la femme noire est un être bien primitif, bien inférieur. Mais que du moins, dans le petit espace où s'exerce sa mission maternelle, elle arrive à être, non pas l'égale encore, mais, au point de vue des sentiments naturels, la sœur bien proche déjà de toutes les autres mères des pays civilisés. Aussi, quand une mère noire rencontre une mère blanche, malgré l'abîme qui les sépare, elles ont un point de contact et peuvent sympathiser.

.

Dans leur vie rude et si lassante de simples esclaves, employées sans cesse aux plus durs travaux, aux plan-

tations surtout, les femmes noires ont au moins leurs enfants comme compagnons, car ils ne les quittent pas. Eux seuls égaient un peu leurs heures monotones.

Si petits soient-ils, elles les emportent avec elles jusque dans les bananeraies lointaines. Sont-elles otages de guerre ou paiement de palabres¹ et doivent-elles tout à coup, banales marchandises, être transportées d'un village à un autre, de leur tribu dans une tribu étrangère, elles prennent avec elles leurs enfants en bas âge. Elles, à qui le droit de posséder est toujours contesté, on leur laisse au moins leurs bébés ; ils ont besoin d'elles.

Tant qu'ils sont tout petits, les hommes, occupés seulement de guerre, de chasse et de palabres, les regardent à peine. Plus tard, ils emmèneront les garçons avec eux, à la chasse dans la forêt, ou à la pêche sur le fleuve et les lacs. Quant aux filles, elles intéresseront les pères à un autre point de vue : ne sont-ce pas des promesses de richesses ! Toutes jeunes encore, fillettes de huit à dix ans, elles peuvent être échangées, servir à payer une dette, vendues en mariage....

Les mères noires savent donc bien que les plus petits seulement, ceux qui ont besoin d'elles, sont leur réelle possession. Aussi est-ce sur eux que se concentrent tous leurs sentiments maternels, et vers eux que vont leurs regrets de mères désseparées quand la mort ou quelque coutume sauvage les arrache à leur tendresse.

Une très antique légende pahouine raconte qu'une mère avait été forcée, de par les coutumes de la tribu, à vivre un certain temps seule avec ses enfants dans la forêt, parce qu'ils étaient des trijumeaux. Un jour, alors

¹ *Les palabres*, au Congo, sont des procès que les parties assemblées discutent, et la partie reconnue coupable doit un certain paiement à l'autre ; une femme, souvent, constitue le paiement.

qu'ils étaient encore tout petits, l'un d'eux trouva à sa portée un fruit de « l'arbre de vie, » fruit qui possède la propriété, lorsqu'un enfant y goûte, de le transformer subitement en homme. Le bébé en mangea et devint un homme. Un de ses frères l'imita et devint comme lui. Alors, ils quittèrent leur mère et partirent vivre indépendants, par la forêt, une vie d'hommes....

La pauvre mère, désolée de n'avoir pu garder auprès d'elle ses enfants, prit dans ses bras le dernier, qui se nommait Bisonge, celui qui n'avait pas mangé du fruit de l'arbre de vie. Et, le serrant jalousement contre elle, elle l'endormait en lui chantant cette berceuse (traduite littéralement) :

Les mères sont pour les petits enfants,
Et les petits enfants pour les mères.
Quand les petits enfants deviennent grands,
Les mères deviennent vieilles.
Bisonge, reste petit enfant.

Pour te soigner, j'ai mes bras,
Pour te nourrir, j'ai mon lait,
Pour te sauver, j'ai mes forces.
Bisonge, reste petit enfant.

Les petits enfants sont pour les mères,
Et les mères pour les petits enfants.
Pour t'aimer, j'ai mon cœur,
Bisonge, reste petit enfant.

Bien mieux que je ne saurais le redire, et d'une façon à la fois aussi profonde que naïve, cette berceuse pahouine montre à quel point la mère noire est capable d'attachement et de sentiment. Elle nous dévoile les trésors de tendresse et de dévouement que peut contenir le cœur de cette femme à d'autres égards si inférieure.

C. SEGUIN.

DORA KREMER

NOUVELLE¹

I

Un jeudi à Rotterdam ; la petite rue de l'Hôtel-de-ville est encombrée de camions, de chars de paysans, de voitures de noce. Les rudes conducteurs, au teint hâlé, des charrettes larges et basses, perchés sur leurs sièges branlants, tirent en jurant sur les rênes, si fort que la bouche des chevaux semble près de se déchirer.

Un paysan, ses gros pieds enfoncés dans des sabots d'où sort la paille, le visage coloré, les traits durs anguleux, poursuit de ses criailleries un sale garçon boucher qui a abandonné sa carriole d'où le sang dégoutte. Anxieux, le cocher de l'élégante voiture regarde tout autour, craignant d'être éclaboussé, écrasé. Les curieux, massés en face sur le trottoir, rient, font du tapage. Un agent traverse la foule. Sans s'émouvoir de toutes ces voix qui se croisent, il donne des ordres brefs, prend les guides du premier cheval qui se cabre un peu, lève les fers,

¹ M. H. Heyermans, l'auteur de cette nouvelle, a quarante-cinq ans. Né à Rotterdam, il y fit ses études à l'Ecole moyenne et fut destiné au commerce par son père, qui était journaliste. Mais son goût pour les choses littéraires l'entraîna d'un autre côté. Il entra d'abord au *Télégraphe*, d'Amsterdam, et plus tard au *Handelsblad*. Maintenant il habite Berlin et collabore au *Berliner Tageblatt*. A part les 11 volumes d'*Esquisses* dispersées dans les journaux, il a publié des romans et des drames en grand nombre. Sa première pièce qui eut du succès fut le *Ghetto*, en 1899; ensuite *Op hoop van seggen* (*Dans l'espérance de la bénédiction*), traduit et représenté à Paris au Théâtre Antoine sous ce titre : *La bonne espérance*,

racle la pierre du trottoir ; mais le conducteur le pousse ; la file s'ébranle, au milieu des vociférations, des jurons, des cris rauques ; et les badauds, désappointés qu'il n'y ait plus chance d'accident ou de disputes, jouent des coudes, se pressent de nouveau vers la porte de l'hôtel de ville. Le cocher de la voiture de gala reprend son attitude digne, correcte, le fouet à son côté, la pointe en l'air. Un petit bouquet de fleurs jaunes orne sa boutonnière. A la tête des chevaux, des rubans multicolores sont retenus par des rosettes.

Les visages des curieux, les grilles où sont placées les proclamations de mariage se reflètent dans les panneaux reluisants et dans les glaces bombées du carrosse. Le petit groom saute à bas de son siège de derrière ; il paraît plus petit encore sous le chapeau haut de forme à large bord et tient dans sa grosse main le bouton d'argent de la portière. Ses gants beurre frais, trop grands pour lui, font des plis sur ses doigts.

Sur le perron, devant la porte, pour maintenir libre le passage, se tient un agent grisonnant.

Les portes s'ouvrent. Au milieu du large tapis, s'avancent les nouveaux mariés suivis des témoins. Un remous se produit dans la foule, on se rapproche pour mieux voir. Avec quelque embarras, le fiancé et la fiancée de tout à l'heure marchent dévisagés de façon déplaisante. La vieille employée de l'hôtel de ville relève la traîne de la robe. La jeune femme est blême, les yeux perdus. Le jeune homme la suit. En se baissant pour entrer dans la voiture, dans la hâte fiévreuse du moment, il heurte le cadre de la portière, son chapeau est enfoncé. Un gamin rit aux éclats ; un autre crie en grimaçant, pendant que la portière se ferme :

eut le pouvoir de provoquer une enquête sur des pratiques de baraterie. En 1904, il donna la *Ville des diamants*, un roman où il dépeint le monde des diamantaires d'Amsterdam. Il fait partie de la rédaction du *Nieuwe Gids*. Ses œuvres ont été traduites en allemand et en anglais ; on y observe une tendance nettement socialiste. La nouvelle que nous donnons aujourd'hui, et qui fut publiée d'abord par le *Gids*, sous ce titre : *Un tour de Jutf?* met en lumière le talent âpre et vigoureux du romancier et l'habileté de l'auteur dramatique. Point n'est besoin de dire qu'il est juif : on le verra sans peine. Emancipé tant qu'on voudra, mais on distingue son origine à mille traits, et aussi ses traditions, car il ne suffit pas de le vouloir pour s'en affranchir. Et nos lecteurs sauront négliger certains détails pour suivre cette lutte véritablement émouvante qui se produit presque inévitablement dans un mariage mixte.

— En voilà un chapeau de juif!

Et la foule de se tordre.

Le groom a sauté sur son siège, derrière, se tenant aux cordons rouges; le cortège se met en mouvement et court rapidement à travers les rues encombrées, pleines de rumeurs.

Maintenant dans la voiture étroite, bien capitonnée, ils sont à côté l'un de l'autre. Pas un mot n'a été prononcé. Ils sont trop sous l'impression de ce moment solennel. Le roulement des roues sur les quais raboteux, le bruit de la voiture en marche, les portières qui claquent, les attelages qui les croisent avec fracas, tout, autour d'eux, les remplit d'une torpeur qui enivre. Seulement leurs mains se sont rencontrées; il a trouvé celle de sa femme dans les plis de la robe de satin et, à travers les gants, une douce chaleur se communique, les envahit. Une simple pression souvent répétée, toujours répondue, leur donne un sentiment de bonheur: ils s'appartiennent, ils sont jeunes, riant à la vie, un même amour les anime, ils ont atteint leur but. Mollement elle s'appuie sur le dossier, dans le balancement de la voiture, s'abandonnant à l'élasticité des ressorts qui lui apporte un sentiment de joie infinie. Et cependant....

Lui fixe les carreaux du capitonnage de la voiture, il les compte, il les voit se mirer dans ses bottines vernies; par moments, il voit les maisons se succéder et disparaître dans une vision de rubans et de couleurs; il sent la chaleur de la petite main qui repose dans la sienne. Quand la voiture s'arrête, ils sortent de leur rêve. Il la regarde avec un long regard plein de passion, serre la petite main et lui murmure doucement son nom. Dans ce « Dora, » tout est renfermé, un monde, une histoire de douleurs.

II

— Cela ne se fera pas! Sors-toi cette idée de la tête!

— Père, je l'aime. Il m'importe peu qu'il soit juif. Ne soyez pas contre....

— Si nous parlions d'autre chose? Je n'aime pas ces conversations.... Un juif... un juif!...

— C'est un jeune homme comme il faut.... Mais enfin, qu'est-ce que cela peut vous faire, si moi, je veux l'avoir?

— Tu veux l'avoir? Mais *moi* je ne veux pas, tu m'entends? As-tu oublié l'histoire de ton grand-père, dis? Moi pas, jamais!

Ne me fais pas bouillir le sang ! Cela ne sera pas. Assez, pas un mot de plus !

— Non, père. Je veux parler : je ne suis plus une enfant. Grand-père aurait pu aussi bien être ruiné par un autre.... Si tu ne dis pas oui, j'attendrai d'être majeure....

— Cela ne sera pas !

— Cela sera !

— Cela ne sera pas !

Menaçants, il restaient debout, l'un en face de l'autre. Un silence plein d'angoisse.

— Père, ne vous fâchez pas ainsi.... Voulez-vous me faire mourir ?

Lentement, elle commença à sangloter. Excité, il allait, venait, s'arrêtait devant elle, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Hachées, les paroles sortaient de sa bouche dans des accès d'impatience :

— Toi, tu épouserais un juif, toi ! Quand bien même ce qui est arrivé à mon père ne lui serait pas arrivé, tu dois sentir, oui, tu dois sentir qu'une femme chrétienne ne s'avilit pas ainsi !... Sais-tu ce que sont les juifs ? Une race étrangère, des grippe-sous, des escrocs, des sangsues, un peuple de voleurs ! J'ai supporté tous leurs coups : on ne se débarrasse jamais d'eux. Les juifs sont.... sont.... Ne me rends pas fou.... c'est un de ces vampires qui a ruiné mon père.... Laisse-le donc prendre une fille de sa race avec son nez crochu !... Voudrais-tu aller te promener avec lui son jour de sabbat ? Jamais, jamais cette bêtise !

Et de son poing fermé, il frappa un coup retentissant sur la table.

— Tu ne peux pas me montrer qu'il soit tout cela. Il est plus cultivé que....

— Tais-toi ! tais-toi ! Je les connais, ces artistes. Il spéculé sur tes sous. Mais cela ne se fera pas....

— Il ne spéculé pas, mon père. Il est riche lui-même, très riche....

— Allons, ne pleure plus.... Caprice de jeune fille ! Après-demain, tu l'auras oublié, et tu en riras toi-même.... Je vais t'envoyer ta mère.... Et maintenant tu vas rire de nouveau !

Elle ne rit pas, mais garda le silence.

La mère, une femme longue et courbée, ne tarda pas à

entrer. C'était la belle-mère de Dora. Sa mère était morte depuis longtemps, enterrée, oubliée. Dans la petite tête de la seconde femme, il y avait place pour trois pensées : son église, son mari, la fille de son mari. Chaque dimanche était consacré à son église avec une soumission joyeuse, avec la volonté de faire du bien à tous. C'était une petite âme insignifiante, incapable de passion, incapable de faire une grande faute, une personne convenable en tout. Sa foi, elle la confondait avec Dieu et Dieu avec les formes. Elle ne connaissait l'excès en rien. Tout chez elle marchait avec une régularité facile, bourgeoise, se réduisait à une existence paisible, vide, avec une foule de petites satisfactions. S'il n'y avait pas eu d'églises, peut-être n'eut-elle pas prié. Son intelligence se cramponnait à ce qu'elle avait appris étant enfant. Pour les idées différentes de la sienne, elle souriait avec bonté, sans colère. Ce qu'elle ne comprenait pas, elle le condamnait sans aigreur. C'était une femme sans volonté, enfoncée dans les formes, raisonnablement bienfaisante, bavardant des heures entières sur des riens avec complaisance, jamais lasse. L'homme qui l'avait prise, après décision froidement raisonnée, afin d'avoir une femme de ménage dans sa maison, en état d'avoir soin de sa fille, elle l'adorait — pour autant que ce sentiment pouvait exister en elle, — avec la soumission reconnaissante d'un chien. Il la dominait. Son entêtement, ses emportements, sa voix perçante paralysaient la timide créature. Jamais elle ne lui avait fait d'opposition. Quand il rentrait de son bureau et qu'on entendait ses souliers craquer dans le corridor, elle regardait vers la porte jusqu'à ce qu'il fût entré. Pour la petite fille de huit ans, elle en avait eu peur d'abord ; elle l'avait dorlotée, gâtée, afin de se l'attacher ; puis elle en était venue à l'aimer, n'ayant pas eu d'enfants. L'affection qui porte chaque femme vers le petit être de sa chair et de son sang, elle l'avait reportée sur l'enfant étrangère. La première mère n'avait jamais manqué à Dora. Entre la belle-mère et la fillette régnait ce rapport particulier qui s'établit naturellement, quand l'enfant se développe et acquiert une certaine majorité. L'avis de Dora était demandé sur tout. Elle devait décider même dans les petites choses. Elle représentait la volonté dans le caractère faible de sa belle-mère. De son père elle avait hérité la brusquerie, mais celle-ci n'avait jamais occasionné de disputes avec la bonne femme.

— Dora, mon enfant, qu'est-ce que j'apprends ! Tu as jeté les yeux sur un juif ! Comment en es-tu arrivée là ?

Cette dernière question résumait tout le monde d'étonnement qui se pressait dans sa petite tête.

— Je l'aime; voilà tout....

— Vois-tu, ma chère enfant, cela arrive quand les gens ne vont pas à l'église.... Oui, oui! Ton père ne veut pas en entendre parler. Et tu le comprends aussi. Et il a grandement raison. Il est absolument irrégulier de se marier avec quelqu'un d'une autre confession....

— Je l'aime....

— Oui, mais....

— Si père avait été un juif, l'aurais-tu pris?

— Ceci est une folie; il ne l'était pas....

— Un juif est pourtant aussi un homme.

— Sans doute....

— Eh bien, je le prends; j'attendrai.

— Mon enfant, tu es sans cela si raisonnable.... Ne va pas contre ton père.... Il n'y a pas de bénédiction pour qui se conduit ainsi.... C'est écrit.... Et tu sais combien il est emporté....

— Je le sais.... Mais j'ai dit *a* et je dirai *b*. Je tiens ma parole. Je l'ai décidé. Si on croit bien agir, ne doit-on pas persévérer?

— Mais c'est justement le contraire, enfant. Sans doute, il y des juifs qui sont de braves gens; mais enfin, le Christ, ce sont eux....

— Hé! qu'est-ce que cela peut me faire? Les catholiques ont bien brûlé les protestants.... « Qu'est-ce maintenant qu'un croyant? » dit Max....

— Il dit cela? Ce n'est pas bien... et tu ne dois pas parler ainsi....

— Sais-tu, mère, ce qu'il m'a dit, quand il m'a demandée? « Je t'aime, je crois que tu penses exactement comme moi ou que tu apprendras à penser comme moi sur les formes culturelles. Veux-tu de moi pour mari? » J'ai dit oui; j'ai promis de ne jamais parler religion.... « Je ne serai pas protestant, a-t-il ajouté; si tu m'acceptes, je ne suis pas juif, ni toi chrétienne, nous sommes deux créatures humaines. Tu crois en Dieu, moi aussi. Si nous voulons prier, nous le ferons ensemble, à la maison ou dehors.... » Et j'ai trouvé cette idée belle. Elle m'a saisie. J'ai dit oui. Ne trouves-tu pas naturel, mère, que deux créatures qui s'aiment s'unissent?

III

De l'épais brouillard d'une jeunesse rêveuse se levaient dans le souvenir de Max les soirées contraintes, monotones, où avec une persévérance tenace on lui avait inculqué la foi de ses pères comme le principe le plus sacré. Ses parents étaient morts de bonne heure. L'oncle au teint basané, sec, jaune, avait élevé le riche pupille. De ce premier temps des aspirations de sa vie incomprises le jeune homme se rappelait vaguement comment chaque semaine portait une légion de fêtes formalistes. Il était assis près de sa vieille tante ridée dont la couleur du visage faisait un si étrange contraste avec le noir brillant de son bandeau. L'oncle avait une calotte de velours; lui-même sa casquette d'école. Il récitait du livre de prières un morceau d'hébreu qu'il ne comprenait pas, dont les sons lui avaient été enseignés machinalement, à ce point qu'il avait peine à épeler les lettres capricieuses. Tante marmottait en même temps avec un frémissement rapide de ses lèvres épaisses. L'oncle reprenait, récitant avec un fort accent du nez, chantant parfois avec onction. Puis on partageait le pain, trempé dans le sel, et la belle coupe d'argent, remplie d'un vin aigre, passait de bouche en bouche. D'abord, l'oncle en prenait une petite gorgée, ensuite la tante, qui trouvait le breuvage bon, en avalait une bonne moitié; Max avait le fond, qui restait trouble. Suivait alors l'ennuyeuse, interminable soirée du vendredi, avec la nouvelle nappe blanche sur la table. L'oncle ronflait sur le sofa, la tante sommeillait sur son fauteuil, avec un balancement régulier de son long cou; quand ils s'éveillaient, c'était le signal pour l'enfant d'aller au lit. Le samedi, il ne devait pas se rendre à l'école. La première sortie était pour aller, en habits de fête, à la synagogue. Là l'enfant restait hébété sur le banc de bois à côté de son oncle, qui, avec un balancement du corps, suivait l'office. Tante était assise en haut à la galerie, invisible. L'après-midi, on se promenait lentement, à pas comptés, et si le diner, — le plat réchauffé de la veille, — était sur la table, une prière marmottée terminait cette fâcheuse journée de repos. Et cela se répétait chaque semaine, monotone, toujours semblable, excepté les jours de fêtes extraordinaires. L'enfant était étourdi, ne comprenait pas.

Alors vint un maître qui devait le préparer pour être admis dans l'église. Oui, ce souvenir demeurait vivant dans l'esprit de

Max. C'était un vieux petit homme, très respectable, empestant la fumée, le nez bourré de tabac à priser. Un collier de barbe grisonnante embroussaillée sur son menton, sur ses joues, couvrait sa chemise crasseuse ; de petits yeux perçants, rusés, brillaient sous ses longs sourcils. Et l'enfant suivait avidement avec un vif intérêt ses récits, l'histoire des souffrances du peuple d'Israël en Egypte. Il en était saisi. Il était suspendu aux lèvres du narrateur, avec un sentiment intérieur de fierté : il aurait voulu avoir vécu des milliers d'années auparavant, pour combattre avec la race haïe, persécutée, être un de ses héros. Mais la traduction de l'hébreu, la lecture du livre de prières lui était un supplice. Le vieux maître continuait son cours, indulgent. L'enfant regardait avec plus d'attention le gros nez, plein de tabac, comme un tuyau de poêle sale. Parfois il demandait simplement : « Mais pourquoi, pourquoi, maître, devons-nous prier en hébreu ? Dieu ne comprendrait-il pas le hollandais ? » La réponse était vague, avec un sourire de supériorité. L'enfant ne comprenait pas.

La réception religieuse fut brillante. Le garçon de treize ans récita un fragment de prière, les parents offrirent des cadeaux, en déclarant que le petit homme avait un bel organe. Max reçut un pantalon long, un chapeau rond et une montre dans son gousset. Il était devenu juif.

Le premier Grand-Pardon qui suivit, — la fête des fêtes, — il devait jeûner, cela allait de soi. Ce jour, il ne l'oublia jamais. A sept heures du matin, il était allé à la synagogue avec son oncle. A une heure de l'après-midi, il se sentait malade, épuisé de faim. Une chaleur accablante, un mélange d'exhalaisons flottait dans le petit édifice, modérément éclairé. L'officiant remplissait la salle de sa voix molle, traînante. Par moments montait un flot de cris tumultueux, d'invocations sauvages, d'appels brefs, fanatiques, dits en grasseyant. Des corps noirs, en mouvement, couverts de haillons sordides, de linges blancs ou de couleur douteuse, murmuraient, s'inclinaient, récitaient, marmottaient. Quelques-uns dormaient, assoupis par l'atmosphère épaisse, mal odorante. La plupart riaient, faisaient des plaisanteries, mangeaient des friandises. Sur l'estrade, entouré de la lumière rouge des bougies, le rabbin était courbé sur son prie-Dieu.

L'enfant restait assis sur son banc, enfiévré, hargneux. L'estomac lui brûlait, réclamait furieusement à manger. Peu à peu

se glissait dans ce jeune cœur une révolte sourde, une aigreur, une rébellion contre ce Dieu qu'on invoquait, qu'on priait et qui lui arrachait des larmes de haine. Dans son opposition silencieuse, Max, de propos délibéré, lentement, avec une joie maligne, se prit à penser à ce qu'il aurait le plus de plaisir à manger... du brochet à l'étuvée... des carottes... une cuisse de canard... des tartes à la crème... des œufs durs... du bœuf salé... jusqu'à ce qu'il eût un haut-le-cœur et qu'il dût sortir pour se remettre en prenant un peu d'air frais. Sur un tas de marchandises un ouvrier était assis, — c'était justement l'heure du repas, — en train de vider un pot de terre rouge rempli de pommes de terre et de légumes. Sa femme, à côté, le regardait. Chaque coup de fourchette portait à sa bouche une bonne bouchée, tandis qu'il roulait en boulettes dans la graisse ce qui restait au fond du pot. L'homme continuait à se reposer; il n'en pouvait plus. L'enfant alla plus loin. Jamais il n'avait tant senti la faim. Il bâillait. Et pour la première fois, il se posa certaines questions qui lui étaient suggérées par ses crampes d'estomac, par sa sensation de faiblesse, par l'anéantissement de sa force de marcher. D'un sous-sol montait une agréable odeur d'oignons frits, une bonne vapeur. Sans le vouloir, Max s'arrêta devant la charrette d'un marchand de fruits, au coin d'une rue transversale; il y avait là des corbeilles pleines de prunes juteuses, de poires fondantes, savoureuses, de pommes rondes, rouges. Dans sa bourse, il avait deux *cents*. Avec angoisse, timide, avec une violente crainte de Dieu qui le voyait, il acheta trois pommes. Et de l'autre côté de l'eau, derrière des caisses et des tonneaux, il les dévora. Deux heures suivirent. Cette nourriture calma ses crampes d'estomac et quand le dernier beffroi, portant ses larges ondes sur la surface de l'eau, fut arrêté, rien ne pouvait laisser deviner à l'enfant si Dieu était irrité ou si le châtiment allait suivre....

La même année, il entra au gymnase, il devait négliger le sabbat. C'est là qu'il trouva son premier ami, un juif, le fils d'un avocat. Max se rappelle encore comment ils se disputèrent tout d'abord. Le jeune ami n'avait jamais été à la synagogue, il fumait le samedi, ne connaissait pas un mot d'hébreu : c'était un garçon précoce, avancé.

— Ils croient vraiment chez toi à toutes ces sottises? avait demandé Aby.

— Sans doute! Qui n'y croit pas?

— Oh ! là, là ! sont-ils bêtes ! Papa dit que ton oncle est un bigot crédule.

— Oui ? Eh bien, ton papa est un imbécile !

A cet argument Aby avait répondu (la conversation avait lieu à voix basse, pendant que le professeur de latin écrivait au tableau) par un coup de pied lancé sous le banc contre la « guenille » de Max. La victime avait crié, le professeur avait voulu savoir pourquoi et Max, s'étant refusé à rien trahir, avait été puni d'une heure de retenue.

Le soir, Aby l'attendit.

— Voilà qui est beau, s'écria-t-il avec enthousiasme, de ne pas rapporter. Faisons comme si je ne t'avais pas donné le coup de pied. Veux-tu ?

— C'est lâche de frapper ainsi par derrière !

— Tu ne devais pas dire que mon père était un imbécile !

— Et ton papa ne devait pas insulter mon oncle....

— Ce n'est pas ma faute. Veux-tu fumer, dis ?

— Je ne fume pas.

— Tu ne peux pas, toi ?

— Je ne peux pas.... Ça en vaut bien la peine ! Mon oncle n'en veut pas pour lui !

— Ce que tu es godiche ! Fi !... Dis, c'est joli dans ta synagogue ? Laisse-t-on entrer tout le monde à l'intérieur ?

— Non, et c'est bien. Si tu étais un vrai juif !

Aby prit un air réfléchi :

— Il faut cependant que je voie ça une fois.... Papa dit qu'on ne nous laisse pas entrer parce que nous mangeons du lard....

— Du lard !.... Vous osez... je n'aimerais pas ça.

— Dieu ! notre cuisinière fait des beignets au lard, comme le roi n'en mange pas de meilleurs. Si moelleux ! Veux-tu que je t'en apporte un morceau ?

— Je ne les aime pas.

— Goûte-les d'abord.

— Mon oncle dit qu'il y a toujours des bêtes dedans.

— Tu es fou !

— Le porc est cependant une sale, sale bête.

Quelques jours plus tard, entre ses livres de classe, Aby apportait plié dans un gros papier le fameux beignet. Pendant l'étude, il le passa à son ami. Mais cela sentait tellement l'aigre, avait une si piteuse apparence, que Max tout doucement le fit glisser sous le banc. Cependant il trouva ce témoignage d'amitié si re-

marquable qu'il s'attacha entièrement au jeune libéral et passa ses après-midi de congé avec lui.

Un bel après-midi de mercredi, ils allèrent ramer. Les parents d'Aby n'en savaient rien et Max avait oublié de demander la permission. Sur le lac, ils ramèrent dans un long petit canot. Aby trempait ses mains dans l'eau, un remède excellent, d'après lui, pour guérir les ampoules provoquées par la rame. Max, le visage désespéré, soufflait dans ses mains pour enlever la douleur. Malgré la lassitude, ils continuèrent à ramer.

— Oui, ramer, c'est agréable, agréable, avait déclaré hypocritement Max ; ses vêtements étaient trempés de l'eau qu'avait jetée Aby sur lui en ramant ; ses mains étaient rouges, comme si elles avaient été brûlées.

— Oui, lui répondit l'autre avec chaleur ; mais il y a ces maudites ampoules, je les donnerais pour moins d'un sou.

Ils étaient alors tombés dans une rêverie. L'eau clapotait doucement contre le bateau. Les vagues rayonnaient, se couvraient de plis argentés, de plaques de lumière. Une splendeur éclatante, éblouissante, un jeu incessant de teintes joyeuses formaient un miroir gigantesque toujours en mouvement que rayait le bateau s'élevant et s'abaissant. Sur la rive les joncs s'inclinaient sous le souffle du vent ; les têtes des oiseaux aquatiques, d'un rouge de velours, se baissaient lentement, comme ennuyées. Au loin dans la verdure, les contours du clocher du village tranchaient sur l'horizon blanc, comme découpés dans le ciel. Toute la nature s'abandonnait dans un laisser-aller qui portait à la réflexion. Je ne sais quelle mollesse nerveuse flottait sur l'eau.

— A quoi penses-tu ? demanda Aby tout à coup, sortant lui-même de sa rêverie.

— A rien....

— Moi, je pensais à ce qu'il doit y avoir derrière les nuages.

— Mais Dieu, naturellement.

— Où est-il ? On ne le voit pas !

— Oui, mais si on est mort, on le voit.

— C'est du bavardage. Il n'y a pas de Dieu.

— Si ! Qui a fait le monde, alors ?

— Il s'est fait tout seul.

— Tu es fou !

— Mais qui t'a fait toi, Dieu ou ta mère ?

— Je ne sais pas.

— Tu es un nigaud.

— Tante dit qu'on m'a apporté....

De nouveau, Aby rit aux éclats ; après quoi, d'un visage sérieux, avec une apparence plus modeste, il donna une description à la fois mystérieuse et réaliste de la manière dont les enfants viennent au monde. La science d'Aby remplit Max d'un grand respect. Dans sa simplicité, il n'avait jamais réfléchi à l'origine de l'homme. Maintenant un domaine étrange s'ouvrait devant lui. Il posa mille questions, ne comprit rien aux réponses, crut à moitié ; mais peu à peu se logea dans sa petite tête une nouvelle conception de la vie, avec la crainte que son oncle ou sa tante pussent ne soupçonner ses importantes découvertes.

— Tu vois maintenant, reprit Aby savourant le triomphe de ses connaissances supérieures ; tu ne savais pas tout cela. Tu en viendras à comprendre que Dieu est un conte pour faire tenir les enfants sages.

— Ceci est un non-sens.... Tu ne tiens pourtant pas toutes les églises pour rien ?

— Eh bien, elles sont.... Mais ce n'est pas une preuve.... Prouve-moi que Dieu existe.

— Dieu ?

— Eh oui ! *Moi* je te dis qu'il n'y en a pas.

Et sur ce *moi*, Aby insistait d'une façon impressive. Cette déclaration prenait même un air comique, car le précoce théologien, le visage ruisselant de sueur, était en même temps occupé à regarder les ampoules de ses mains.

Aux oreilles de l'unique auditeur, elle sonnait comme une horrible profanation.

— Dis donc, ne t'amuse pas à dire de pareilles choses. Nous sommes dans un canot....

— En voilà un particulier !

— Non, tu es sot. Si nous étions punis, parce que tu as dit....

— Justement, je ferai exprès de le dire !

— Prends garde, prends garde !

Aby éclata de rire, puis il eut pitié de l'angoisse de son camarade :

— Tu vois bien maintenant qu'il n'est rien arrivé. Tu croiras encore en lui ? Moi pas, papa non plus.

— Naturellement il y en a un.

- L'as-tu jamais vu?
- La belle question !
- Et ton oncle l'a-t-il vu?
- Naturellement non.
- Et ta tante l'a-t-elle vu?
- Non, te dis-je.
- Donc personne ne l'a jamais vu?

Max resta songeur :

— D'abord, mon oncle le dit ; ensuite, c'est écrit dans la Bible ; 3° quelqu'un doit avoir fait l'eau et la terre ; 4°.... ah ! quel non-sens !

— Je te dis, *moi*, — et de nouveau Aby insistait sur ce mot, — je te dis qu'il n'y en a pas. Veux-tu le lire ? J'ai un livre là-dessus....

— Un livre ?

— Oui, je l'ai pris à mes parents. Veux-tu le lire ?

— Je n'ose pas.... Si mon oncle s'en apercevait....

— Ton oncle.... mais il n'est pas ton père. Dis, je te le donnerai demain et aussi l'autre livre sur les enfants, tu sais bien.

Et là-dessus Aby alluma une cigarette, en jetant la fumée de ses joues gonflées avec une hâte nerveuse, quoiqu'il eût toutes les peines du monde à trouver la cigarette bonne et à garder son visage tranquille.

— Mon père et ma mère ne seraient donc pas au ciel ? demanda Max après un silence. J'ai toujours cru qu'ils étaient près de Dieu....

— Mais non.... le ciel, ce sont des nuages ; si tu vas au cimetière, tu verras que tous les restes du corps sont dans la bière. Ne trouve-tu pas que cela fait frissonner qu'on vous mette ainsi dans la terre ?

— Je n'y avais jamais pensé.

Et le garçonnet tomba dans une profonde réflexion, regardant avec crainte le ciel bleu qui s'étendait sur l'eau.

IV

Cette même semaine, l'oncle de Max tomba gravement malade et mourut. C'était le premier lit de mort que voyait l'enfant. Ce fut une soirée affreuse, non pas tant à cause de la douleur que de la saisissante réalité du moment. Tante pleurait, gémissait, se lamentait en bas, entourée de quelques amies compa-

tissantes, d'un bavardage maladif. En haut, le pauvre homme, la gorge sèche, râlait. La bouche restait ouverte, avec un tremblement convulsif de la mâchoire inférieure. Les paupières s'ouvraient languissamment, laissant luire le blanc vitré des yeux. Près du lit, des cierges dans la main, se tenaient debout deux veilleurs, sales, crasseux, la goutte au nez. Et si le mouvement de la mâchoire s'arrêtait, si un râle plus long s'exhalait des poumons, les veilleurs sordides s'inclinaient plus près du malade. Ils pensaient qu'il était mort et vite ils approchaient le cierge de sa bouche ; mais la flamme se maintenait et d'un ton monotone, sans expression, comme des mercenaires payés, ils reprenaient le chant hébreu, brusquement interrompu, comme s'ils voulaient le faire entendre à cette pauvre guenille de chair flétrie, mourante dans son lit. Max regarda avec un affaissement de tout son être la figure amaigrie, anguleuse qui, dans ses spasmes apercevait, effroyables, les trognes enluminées de ces vautours de la mort. Alors la tante monta ; les veilleurs essuyèrent leur nez du revers de leur main sale, firent couler sur les draps la cire des cierges, regardèrent plus attentivement encore avec la flamme dans la bouche du mourant. Tout d'un coup, ils psalmodièrent plus fort, c'était un flux de paroles ininterrompu ; un soupir profond, crépitant, douloureux s'éleva du lit ; le chant mortuaire devint plus accéléré, plus vif, plus monotone, le cierge, penché vers la bouche sèche, aux dents noires, flamba plus clair, sans être agité.... Il n'y avait plus là qu'un cadavre.

Le lendemain, c'étaient des allées et venues, des courses à travers les corridors. Le soir, les femmes vinrent coudre le suaire. Max regardait assis sur un tabouret. A moitié hébété, l'enfant observait tout, écoutant avec effacement les caquets de toutes ces bavardes. Il eut même un frisson dans le dos, quand une des femmes déchira le linge crissant entre ses doigts. Le bruit de l'étoffe d'un blanc éblouissant, plissée, déchirée, se mêlait à des doléances banales, à une revue des bonnes qualités du défunt. Le café odorant et les gâteaux moelleux, grasseyant passaient à la ronde ; on se servait avec discrétion, et du coin où il se tenait, l'enfant voyait la lumière coupée par le mouvement régulier du bras des couturières.

Quand il se leva, on s'agitait dans les corridors comme pour secouer une paresseuse somnolence. Justement on apportait le

cercueil. La caisse vide frappait de coups sonores, brutaux, l'escalier étroit ; dans une curiosité angoissée, Max avait suivi, il était monté. On avait fait la toilette du mort. La tête osseuse tombait inerte. Le corps, dans sa maigreur incolore, le visage anguleux, ridé, presque méconnaissable donnèrent à l'enfant un haut-le-cœur. Cependant il persista à regarder, non sans frissonner, se glissa derrière le lit de manière à n'être pas vu, le nez dans son mouchoir pour ne pas sentir cette odeur fade de corruption. Ces paupières fermées, aux teintes sombres, cette couleur verdâtre contre nature, cet abandon complet de tout le corps, ces doigts durs, recourbés, avec les ongles longs, tout cela l'impressionna, le jeta dans une demi-inconscience. Seulement, quand le corps glissa dans la bière, que les genoux durent être comprimés parce que les jambes étaient trop longues, quand la tête fut appuyée sur le fond de bois, et qu'au milieu d'une prière dite en hâte le couvercle fut vissé, un cri partit de la ruelle. C'était Max qui n'y tenait plus. De grosses larmes coulaient sur son visage blême, non de douleur, mais d'angoisse, d'affaïssement, de crainte mortelle. Il sanglotait, n'entendait rien, et des flots de pensées traversaient son cerveau fatigué ; un accès de fièvre lui donnait le frisson, une grande angoisse, tout un monde de questions obscures, sombres, toute une succession de souffrances, et le doute qui s'élevait et frappait dans sa tête : S'il n'y avait pas de Dieu ? si c'était vrai ? vrai ? vrai ?... Et toute la nuit, il s'agita dans son lit, se leva une fois, regarda par la fenêtre et, tout d'un coup, épouvanté, se blottit de nouveau sous les draps, s'enfonçant profondément, puis, brûlant de fièvre, baigné de sueur, il se releva, d'un mouvement brusque, poussa le verrou, sauta sur les coussins, claquant des dents, désespéré, misérable et, inconscient, s'endormit.

Le lendemain, c'était la sépulture. Dans la première voiture, avec quelques parents, l'enfant somnolent fut secoué à l'aller et au retour. Les rideaux baissés, tendus, criaient sur leurs cordons de soie ; lentement, le véhicule avançait en cahotant. Seul le bruit monotone des sabots du cheval se mêlait à la rumeur de la rue. Ainsi l'on atteignit le cimetière. Sur la civière noire, on porta la bière dans la maison de prières, les porteurs rangés autour. Le couvercle fut enlevé. L'enfant plaça sous la tête du mort un petit sac de terre. Dieu ! ce contact des cheveux ! Dieu ! comme ces chairs étaient flasques, humides ! Un

vieux ministre du culte, courbé, dit une prière. Tous les membres de la famille la répétaient après lui. Les voix mouraient dans les recoins de l'édifice. Et la cérémonie continuait. Tous les parents, les amis portèrent la bière à travers le vestibule carré, froid, dans le cimetière baigné de lumière, réchauffé par les rayons du soleil. Le petit cortège se déroula le long des monticules des tombes, projetant son ombre sur le gazon verdoyant, illuminé par la divine apparition du ciel éclatant, blanc comme du lait : la dernière promenade de ces tristes restes au milieu de la belle nature, de la clarté, de la vie qui se renouvelle....

Lentement, la bière soutenue par les cordes descendit, emportant de fines traînées de sable. Un frère, en sanglotant, jeta au fond trois pelletées de terre. A son tour, l'enfant prit la pelle et jeta fiévreux des pelletées à moitié pleines, le visage défait ; trois fois le sable, avec un bruit sourd, sifflant, glissa doucement, comme une poudre. Alors, avec des sanglots convulsifs, comme si son âme voulait s'envoler, Max se blottit sur la poitrine de son cousin....

Tout était fini.

H. HEYERMANS.

(La suite prochainement.)

(Traduit du hollandais par L. BRESSON.)

CHRONIQUE PARISIENNE

Une nouvelle phase nationale. — M. W.-Ph. Eno et la circulation parisienne. — A propos de l'épiscopat et de l'école laïque. — A l'Opéra : *L'Or du Rhin*. — Livres d'étrennes.

Savez-vous qu'il est de moins en moins vrai, ce mot d'un grand écrivain scandinave qui disait de la France, il y a quelques années, qu'elle s'est entourée d'un « mur de Chine? » Peut-être l'était-il un peu à l'époque où il fut prononcé, car alors l'esprit boulevardier n'avait pas encore cédé la place à de nouvelles influences. Mais il s'est opéré depuis lors un changement sensible et dont les progrès ont été rapides. Les nouvelles générations entraient dans le vingtième siècle éduquées moins par les années de collège que par la succession de deux ou trois expositions universelles. Cela est fait pour ouvrir l'esprit, en lui montrant que les peuples étrangers, même les plus lointains, ne sont ni moins heureux de vivre, ni moins bien pourvus, ni moins bien inspirés, ni moins civilisés que nous. Ces dernières années, le music-hall, peu à peu substitué au café-concert et même au théâtre, puis le cinématographe et le grand développement des divers sports ont complété cette évolution. Les matchs internationaux se sont multipliés en deçà et au delà des frontières; nos jeunes employés et commis ont profité de billets collectifs pour aller se mesurer fraternellement avec les équipes d'outre-Rhin et d'outre-Manche. Le Français est enfin sorti de chez lui; le jeune Parisien du peuple, dont les parents ne connaissent et qui ne connaissait lui-même que le parcours compris entre la rue du Sentier et le bois de Boulogne ou le bois de Vincennes, ne s'est pas seulement rendu familière notre province du midi, du centre, de l'ouest et de l'est; il est allé, sous

de nouveaux cieux, tempérer son orgueil et prendre plus pleine conscience de lui-même au contact de mœurs nouvelles. Ajoutez à tout cela la généralisation des voyages circulaires à grand rabais, et vous ne vous étonnerez pas que chez nous se soit beaucoup accru le nombre des gens qui sont sortis de leur village et qui peuvent parler de la Suisse, de la Toscane et de la Bavière. C'est l'effet d'une sorte de réaction contre une revanche excessive de notre naturel casanier après les grandes aventures du premier empire.

— Peut-être est-ce à cause de cela que nous n'avons pas été autrement surpris qu'un sportsman américain se mêlât de remédier à l'encombrement de nos rues. Les Parisiens lui voueront même une éternelle reconnaissance; il la partagera d'ailleurs avec le préfet de police, qui a mis la meilleure grâce du monde à suivre ses conseils. Après tout, le fait n'est pas nouveau. Refusons-nous les soins d'un spécialiste de l'art dentaire, sous prétexte qu'il est Américain? Et qu'est-il sinon un spécialiste, lui aussi, ce M. William Phelps Eno, qui nous arrive d'Amérique avec son système? Notre indolence latine était incapable de réaliser par ses propres moyens la réforme que lui apporte toute faite ce Saxon obstiné.

Dans un récit publié par la presse, M. Eno nous apprend, — et ceci met déjà un baume sur nos misères, — que les rues de New-York étaient, il y a plusieurs années, aussi encombrées que les nôtres. M. Eno et sa voiture subissaient de longs arrêts, qui étaient funestes aux rendez-vous d'affaires. C'est pendant une de ces stations forcées qu'il se promit un jour de résoudre, coûte que coûte, le problème de la circulation. Après un voyage d'étude à Londres, ville modèle à ce point de vue, il revint à New-York, où il passa dix ans à élaborer un véritable code de circulation urbaine. Lorsqu'il n'eut plus de doute sur l'infailibilité de ses remèdes, il les condensa en un tout petit volume qu'il fit distribuer aux cochers de la grande cité. On le mit aussi entre les mains des agents de police, dont l'éducation fut complétée par des cours. Au début, le réformateur se heurta au mauvais vouloir des cochers, qui n'étaient pas moins passionnés

que les nôtres pour l'indépendance. Mais il eut surtout à lutter contre l'indolence et le scepticisme des fonctionnaires de la police, car rien n'offre plus de résistance que l'entêtement dans la routine. Bientôt, pourtant, les uns et les autres comprirent tous les avantages de l'innovation, et la circulation s'en trouva si bien que le nombre des agents put être diminué : les cochers faisaient eux-mêmes la police.

Dans l'intervalle, notre Américain avait souvent séjourné à Paris et il avait constaté comme tout le monde que les voitures ont de plus en plus de peine à s'y mouvoir. Il a rêvé de rendre à Paris, à ses habitants et à ses hôtes le même service qu'il avait rendu à sa propre ville.

J'ai fait comme beaucoup de Parisiens. J'ai passé exprès par la rue de la Paix, au commencement de ce mois, afin d'y assister aux essais d'application du système Eno par les soins de la préfecture de police. L'aspect de cette rue était tout à fait transformé. Peu de temps auparavant il y régnait un désordre pittoresque, mais un parfait désordre, surtout vers cinq heures, moment de la journée où l'élégance y bat son plein. Les autos des belles mondaines stationnaient sur quatre ou cinq rangs aux abords des maisons de couture ; elles occupaient ainsi une grande partie de la chaussée et ne laissaient aux autres voitures qu'un étroit passage.

Tout cela, maintenant, avait disparu. Les autos ne stationnaient plus que sur deux rangs et toutes tournées dans le même sens, selon qu'elles occupaient l'un ou l'autre côté de la rue. Dans l'espace laissé libre, les voitures en marche ne subissaient aucun arrêt. Tout fonctionnait aisément et sans heurts, comme une machine aux pièces parfaitement ajustées. Il est vrai que la ligne médiane de la chaussée était jalonnée par deux ou trois gardes à cheval, dont la vue en imposait aux conducteurs, et qu'une demi-douzaine d'agents réglaient le mouvement des véhicules. Un fiacre, qui venait de prendre des clients, voulut tourner sur place dans la direction de la colonne Vendôme. Les agents s'élancèrent, lui intimant l'ordre d'aller jusqu'à la rue des Petits-Champs et d'utiliser ce carrefour pour faire sa ma-

nœuvre. Docile, le brave cocher fouetta sa bête, gagna le point indiqué, tourna à gauche, suivit le courant venu de la rue des Petits-Champs, puis, tournant encore, reprit sa droite dans la rue de la Paix, se dirigeant cette fois vers la place Vendôme, au grand amusement des voyageurs qui l'occupaient.

En somme, si l'ensemble des « cas » qui se présentent est assez complexe, ils sont tous plus ou moins tributaires d'une règle unique et très simple : le devoir pour toutes les voitures de tenir rigoureusement leur droite. C'est en vertu de ce même principe qu'une voiture ne doit pas, selon M. Eno, se ranger au bord du trottoir en sens contraire de celles qui suivent du même côté la droite de la rue, car elle entrave leur course tant à son arrivée qu'à son départ. Peut-être cela l'obligerait-il, en arrivant ou en repartant, à faire un détour, comme le fiacre de tout à l'heure. Peu importe. Il faut avant tout réduire au minimum les causes de conflit entre les voitures. Toute évolution autre que la marche en ligne droite ne doit se faire qu'en des points déterminés (carrefours, refuges) où l'unité circulante participe à un mouvement général. Il faut prendre le parti de sacrifier la commodité particulière et de supprimer la fantaisie, qui est vraiment nuisible, même dangereuse en cette matière. Que de fois n'avons-nous vu, dans notre capitale, des camions dont les conducteurs, en démarrant à contre-sens, suspendaient la circulation de toute une rue ! S'ils avaient pris la peine de se ranger dans l'autre sens, ils auraient fait gagner du temps non seulement aux autres, mais à eux-mêmes, et ils auraient donné un exemple qui aurait tourné plus tard à leur profit. Ici, la conclusion de l'article de M. Eno est à citer : « Qu'il me soit permis de profiter de l'hospitalité qui m'est donnée pour rappeler aux Parisiens cette règle que les New-Yorkais avaient oubliée : si chacun ne songe qu'à sa commodité particulière, tout le monde nuit à tout le monde ; l'égoïsme de chacun s'ajoute comme une paralysie à la gêne de tous. En matière de circulation comme dans toutes les autres, l'intérêt bien entendu commande de ménager le prochain. »

La portée de ces sages paroles dépasse de beaucoup la ques-

tion qui nous occupe. Elle contient en vérité toute la morale. Mais il s'agit bien de morale ! Il s'agit de savoir si le système de notre Américain est applicable à Paris, et non seulement dans la rue de la Paix, mais dans toutes les autres. Pour cela, il faudrait commencer par le commencement, distribuer aux cochers, aux chauffeurs, comme l'a fait M. Eno à New-York, un manuel contenant l'exposé élémentaire de la méthode. Jusqu'à présent il n'en a pas été question ; et pourtant l'autorité de la lettre imprimée, la possibilité de feuilleter sans cesse, pendant ses loisirs, un petit livre de conseils professionnels serait plus efficace que les injonctions directes et souvent brutales des agents. M. Lépine, le préfet de police, se plaint du petit nombre de ceux-ci, mais il a tort de croire qu'ils suffiraient, même augmentés, à assurer l'exécution de la réforme. Leur loyalisme donne lieu d'ailleurs à certaines inquiétudes. Ne viennent-ils pas de tourner au syndicalisme, et le syndicalisme n'est-il pas l'acheminement vers la grève ?

— Les écoliers de France, eux aussi, se mettent en grève. Sur un grand nombre de points du territoire, ils contreviennent à la loi sur l'obligation scolaire à l'instigation de leurs parents et pour ne pas désobéir aux instructions épiscopales. Vers la fin de septembre, les évêques ont publié une lettre collective où ils dénonçaient comme contraires à la religion et à la morale quelques manuels en usage dans les écoles laïques. Ils y signalaient en même temps aux pères de famille l'esprit sectaire de certains instituteurs ; ils les avertissaient que s'ils laissaient leurs enfants à l'école où existaient ces livres et ces maîtres, ils seraient coupables de complicité à l'œuvre funeste et se rendraient « indignes des sacrements de l'Eglise. » Mais ces dénonciations n'étaient qu'un prétexte pour déclarer la guerre à l'école laïque. La lettre épiscopale dit que le principe de neutralité religieuse, introduit depuis trente ans dans nos lois scolaires, est « faux en lui-même et désastreux dans ses conséquences. » Faux, puisque cette neutralité est « l'exclusion systématique de tout enseignement religieux dans l'école et, par suite, le discrédit jeté sur des vérités que tous les peuples ont regardées comme la base néces-

saire de l'éducation. » Voyez-vous là un « discrédit ? » Pour moi je n'y vois que le respect, chez le maître laïque, d'un domaine qui appartient au prêtre et au prêtre seul. « — Croyez-vous, demandait récemment un journaliste à M. Combes, l'ancien ministre, qu'il y aurait possibilité ou intérêt à faire circuler un peu de spiritualisme dans l'école laïque ? — Cela, répondit M. Combes, c'est tout à fait impossible. Nos adversaires ne nous le permettraient pas. Nous profanerions le spiritualisme en y touchant. »

Il y a tout lieu de croire, en effet, que le prêtre se sentirait odieusement dépossédé si l'instituteur devait assumer la tâche de former à la fois les esprits et les âmes. Et s'il faut absolument malgré cela que les deux enseignements, le profane et le spirituel, soient réunis dans les mêmes mains, on ne peut vraiment compter sur les prêtres pour assurer l'instruction primaire des jeunes Français. On ne doit pas plus rendre à Dieu ce qui appartient à César, qu'à César ce qui appartient à Dieu.

Les évêques se seraient maintenus sur une position plus solide si, au lieu de s'attaquer à l'école neutre en général, ils s'étaient contentés de condamner les instituteurs ou les livres qui violent le principe de neutralité. Là, en effet, ils avaient plus beau jeu. Jules Ferry, père de l'école neutre, écrivait jadis aux instituteurs : « Demandez-vous si un père de famille, je dis un seul, présent à votre classe, en vous écoutant, pourrait de bonne foi refuser son assentiment à ce qu'il vous entendrait dire. » Ce sage conseil n'est pas toujours suivi, et les instituteurs et institutrices ont une tendance à ne pas fermer leur enseignement aux passions qui sont « dans l'air. » Voyez ce que dit encore M. Combes, qui a étudié de près ces questions : « Sans doute lorsque le passé, l'histoire ancienne sont en cause, ils en parlent avec sang-froid. Mais dès qu'il s'agit, par exemple, du dix-huitième ou du dix-neuf siècle, ils font preuve d'une singulière étroitesse de goûts et de sentiments ; ils ne comprennent pas que, si l'on veut être juste en matière d'histoire, il faut s'oublier soi-même, replacer l'homme à l'heure particulière de l'évolution où il a pensé et agi. » M. Briand, président du conseil, sait aussi

que les instituteurs ont besoin parfois d'être avertis que « leur enseignement ne doit pas être donné contre quelqu'un, » ni avoir « un caractère de polémique. » M. Steeg et M. Poincaré se sont exprimés dans le même sens. On ne peut cependant nier sans mauvaise foi que les maîtres qui manquent manifestement de tact soient en infime minorité. Les autres usent simplement du droit qu'on a, par exemple, de traiter d'événements regrettables le massacre de la Saint-Barthélemy ou la révocation de l'édit de Nantes. Ce n'est pas tenir des propos « contraires à la religion » que d'exposer la vérité historique en ce qui concerne le rôle *politique* de l'Eglise. Celle-ci montre à cet égard une susceptibilité extrême et qu'on ne pourrait calmer qu'en supprimant tout enseignement. Mais la neutralité, comme on l'a fort bien dit, n'est pas synonyme de néant.

La campagne contre les manuels présente les mêmes exagérations. Les évêques en ont condamné en bloc une quinzaine sans citer de passages, sans préciser leurs griefs. Si l'on parcourt ces manuels, il s'en trouve qui contiennent des jugements trop sommaires, des phrases déplacées dans des livres destinés à l'enfance. Mais ces manuels laïques sont en général d'une grande impartialité en comparaison de ceux de la maison d'en face ; on est même tout surpris d'y découvrir des expressions flatteuses pour l'Eglise. « Comment, dit M. Poincaré, ne pas apercevoir des arrière-pensées politiques dans une condamnation qui s'étend à des livres où aucun lecteur sans parti pris ne peut rien trouver à reprendre ? »

Pour calmer l'agitation créée par les évêques, le gouvernement prépare des projets de loi. Mais le professeur Thalamas propose un contre-projet qui ne laisse pas d'être assez séduisant, parce qu'il donnerait satisfaction à tout le monde. L'obligation scolaire entraîne pour les familles un droit de contrôle sur l'enseignement. Il est légitime qu'elles se demandent de quelle manière l'instituteur s'acquitte de ses devoirs. Elles ont par suite un droit de plainte contre le maître fautif et celui de s'opposer à l'usage d'un livre suspect. M. Thalamas voudrait que ces plaintes ou oppositions fussent soumises à un tribunal de *jus-*

tice de paix scolaire composé de trois personnes : l'inspecteur primaire, un instituteur élu par ses collègues, et un représentant des pères de famille. Ce tribunal se prononcerait uniquement sur le bien ou le mal fondé de la plainte, après quoi un recours serait ouvert au plaignant, selon les cas, devant les tribunaux administratifs ou de droit commun. Point n'est besoin d'insister sur les avantages de cette institution, qui étoufferait, dès leur naissance, bien des conflits entre les familles et l'école. Mais encore faudrait-il que l'autorité ecclésiastique, dissimulée dans la coulisse, ne vînt pas systématiquement jeter de l'huile sur le feu.

— L'Opéra vient de donner la première représentation de *l'Or du Rhin*, de Richard Wagner. C'était la seule des grandes œuvres de ce compositeur qui manquât au répertoire, et le public était assez impatient de l'y voir figurer. La satisfaction de sentir l'Opéra en possession de la *Tétralogie* complète n'entraînait pour rien dans cette impatience, et encore moins l'espoir de la voir représenter à Paris en quatre journées. Tous ceux qui admirent cette œuvre gigantesque sont allés à Bayreuth ; je ne vois pas les Parisiens sacrifiant quatre soirées successives à une audition intégrale de la *Tétralogie* en français.

A l'Opéra, *l'Or du Rhin* fait aussi bonne figure que possible. Le rôle du dieu Loge est tenu par le ténor Van Dyck, qui joue admirablement comme toujours. Trop bien, presque, car les autres n'ont pas été comme lui à bonne école, et la vie qu'il met dans son jeu tranche sur leur inertie. Dans le rôle du dieu Wotan, Delmas n'a pas l'ampleur et l'autorité de Van Rooy, qui chantait à Bayreuth en 1897 et donnait à ce personnage mythique un relief si singulier. Seuls, avec van Dyck, les géants Fafner et Fasolt m'ont paru dignes de Bayreuth. Quant à l'orchestre, je n'en veux rien dire jusqu'à ce que nous ayons, nous aussi, l'orchestre *caché*.

— Voici une liste de livres d'étrennes inédits (librairie Hachette) :

Poucette, par Pierre Maël (in-8°). — *Le renard de la mer*, par Georges-G. Toudouze (in-8°). — *Musée de poupées*, par M^{lle} Ma-

rie Kœnig (in-8°) ; je prédis à celui-ci un très grand succès. — *Le dernier des Castel-Magnac*, par H. de Charlieu (in-8°). — *Noël au pays des animaux*, par J. Jacquin, illustrations de G. Thomson : album aussi amusant que ceux qui l'ont précédé.

Bibliothèque rose illustrée (in-16) : *Petite nièce*, par M^{me} Chéron de la Bruyère. — *Une seconde mère*, par M^{me} la comtesse d'Arjuzon. — *Une enfant terrible*, par M^{me} Chabrier-Rieder.

Petite bibliothèque de la famille (in-16) : *L'inutile route*, par M. La Bruyère. — *Mirage de bonheur*, par Camille Pert. — *Le patrimoine perdu*, par Anthony Hope (traduit de l'anglais).

Tous ces livres sont abondamment illustrés.

CHRONIQUE ITALIENNE

Les partis avancés. — Réveil des études philosophiques. — Cesare Lombroso et Alfredo Oriani. — Nouveaux spécimens de la culture italienne dans les catalogues des maisons éditrices. — Le poète Giovanni Bertacchi.

L'art d'être révolutionnaire, ou simplement anticonstitutionnel, est plutôt difficile en Italie. Ce n'est pas qu'il y manque les éléments, c'est-à-dire des actes d'injustice, des misères, des institutions vieilles, des magistrats criticables, en un mot tout ce mal, vrai ou apparent, contre lequel peut s'exercer l'esprit d'opposition ou de révolution. Ce qui manque au contraire aux mécontents, c'est cet œil prompt et éveillé qui n'a pas besoin d'observer bien longtemps pour tout voir et tout juger, cet instinct qui transporte du premier coup celui qui imagine et celui qui agit à une conclusion, sans les traîner dans les pénibles labyrinthes du raisonnement. Les partis subversifs reproduisent en Italie à peu près le même phénomène que la poésie décadente en France il y a vingt ans. C'était un âge un peu terre-à-terre, enfermé dans le cercle de son étroit bon sens, de son positivisme théorique et pratique, à la façon de ceux qui

pensent et vivent en compagnie de peu d'idées faciles et positives. Et ces poètes se tourmentaient à être aussi fous que leur société était sage, à parler une langue aussi obscure qu'était clair le langage commun, à se montrer incompréhensibles, compliqués, vaporeux. A l'irréligion générale ils tentèrent d'opposer, non l'esprit religieux, qui n'était pas encore mûr, mais les divagations mystiques. Il est en effet beaucoup plus facile, quand une chose vous manque, d'en contrefaire l'excès plutôt que la juste mesure. Il en est ainsi aujourd'hui dans un autre domaine : les partis avancés en Italie. Comme il y manque un vrai et réel esprit de révolution, l'action des révolutionnaires, hommes ou foule, y montre un caractère incertain et intermittent, plus agité qu'énergique. A de longues périodes d'épuisement succèdent de violentes explosions de colère, des excès de rébellion, souvent disproportionnés aux causes qui les provoquent. On se soumet paisiblement pendant une année et on proteste furieusement pendant un jour ; on refuse tout sans discernement, de même qu'on avait tout accepté. Une preuve de ce que j'affirme, nous l'avons dans la douceur habituelle du parti socialiste, et dans l'usage, par contre si fréquent, de la grève générale, de cette arme qui, suivant les praticiens les plus accrédités, ne devrait être appliquée que dans les grandes occasions. Aucun pays au monde n'a eu autant de grèves générales que l'Italie ; citons entre autres comme tout particulièrement caractéristique la dernière, celle déclarée et opérée, en octobre dernier, comme protestation contre l'exécution de Ferrer. A Paris, l'écho de la fusillade de Montjuich provoque un soudain et furieux soulèvement de foules qui, sans appel et sans entente, se lancent dans la direction de l'ambassade d'Espagne et sont, non sans peine, repoussées par la troupe. Le soir après, un énorme, solennel, mais tranquille défilé de peuple, et c'est tout.... En Italie, la nouvelle de l'exécution, après pareil procès, sembla à tous, surtout au premier moment, une offense, et presque un défi contre les plus élémentaires principes de justice, les bases de notre vie sociale. Les journaux les plus orthodoxes protestèrent vivement, et à Milan on eut l'étrange spectacle du drapeau,

voilé de deuil, dressé sur le palais communal par ordre d'un conseil modéré, soutenu même par le parti clérical. Les socialistes se sentirent un peu désorientés et embarrassés par ce concours inattendu dans la protestation, et, après mûre réflexion, se décidèrent pour un jour de grève générale. Arrêtés pour un jour les travaux, la circulation, les journaux ; les magasins fermés, des drapeaux, des discours, des processions.... Amers furent naturellement les jugements de la bourgeoisie qui, plus que jamais, se sentit offensée par ce genre de protestation, dont les coups retombaient sur les plus innocents, sur ceux précisément qui, les premiers, avaient désapprouvé le jugement. Mais peut-être, à y bien réfléchir, les raisons, je ne dis pas la justification, de cette étrange grève, il faut les chercher précisément dans les manifestations si libérales de la bourgeoisie. Le socialisme italien se sentit comme en présence d'une invasion de territoire, d'une violation de droits. Si la bourgeoisie était restée muette, le socialisme se serait peut-être contenté de voiler de noir ses drapeaux. Les conservateurs ayant pris les devants, il fallait imaginer quelque chose de plus fort, la grève générale ! La bourgeoisie italienne aurait à en pâtir ? Tant mieux ! elle aussi était coupable, non d'avoir tué Ferrer, mais d'avoir indiscrètement accaparé la raison d'être de la révolution ; façon un peu trop misérable de sentir et de raisonner, mais possible et même naturelle dans un pays où, comme je le disais, l'action révolutionnaire en est encore au stade de poésie décadente.

— Ailleurs, semble-t-il, elle fait mine de tourner ou de retourner à l'état de philosophie. Sorel, le grand Sorel, l'initiateur de cette faction syndicaliste qui attira tous les éléments les plus foudroyants du socialisme, est en train de publier des livres et des articles que portent aux nues les critiques les plus sincères de l'extrême droite. Il est vrai qu'il ne cacha jamais ses sympathies esthétiques pour les jeunes factieux de l'*Action française* et que, en dernier lieu, il a désapprouvé la part prise par le prolétariat aux démonstrations pour la mort de Ferrer. Il semble pourtant que Sorel soit un penseur sans préjugés et un homme habitué à déduire rigoureusement ses conséquences, mais il n'en est pas

moins un philosophe original. Et nous en sommes, aussi en Italie, à un moment de chaudes tendances philosophiques, un moment à peine entamé, mais qui pourrait, espérons-le, s'étendre à bien des années. Un signe non équivoque de cet esprit nouveau, nous le trouvons avant tout dans les catalogues des dernières publications. Les éditeurs, on le sait, sont gens pratiques et ne commettraient certainement pas l'erreur de lancer dans le commerce des ouvrages de philosophie pure à une époque où le goût n'y serait pas. Eh bien, voici un éditeur de Bari, Laterza, qui a inauguré, depuis quelques années, sous la direction de Benedetto Croce et de Giovanni Gentile, une *Bibliothèque des classiques de la philosophie moderne* : Kant, Hegel, Fichte, Schelling, Herbart, Hume, Bruno, etc. Une dizaine de volumes sont déjà publiés ; bon nombre d'autres les suivront. A Lanciano, un autre éditeur, Carabba, lance, sous la direction de Giovanni Papini, une *Collection d'opuscules philosophiques*, composée de fragments ou d'œuvres peu étendues de divers penseurs : Aristote, Galilée, Schopenhauer, Boutroux, Bergson, etc. L'éditeur Formiggini, de Bologne, qui publie déjà une *Revue de philosophie*, annonce une édition nationale de tous les classiques de la philosophie italienne. Et on pourrait y ajouter plusieurs œuvres récentes, dont la plus importante est la *Philosophie de l'esprit*, de Benedetto Croce, en trois volumes.

Dernièrement il s'est tenu à Rome un congrès de philosophie, auquel ont pris part presque tous les penseurs les plus éminents de l'Italie et avec eux, chose importante à titre d'indice, une foule considérable d'amateurs : ces amateurs seront de mauvaises herbes, mais s'ils croissent si drus, c'est signe que le terrain est fécond. Les séances furent inaugurées par le professeur Giacomo Barzellotti, de l'université de Rome, une des intelligences les plus claires et les plus ouvertes de l'Italie, un vrai philosophe, pas très original, mais du temps où la mode était d'être sociologues, psychologues, voire physiologistes. Dans son discours, il affirma et démontra que, à partir de la Renaissance, la recherche personnelle et la vision dans le domaine de l'esprit restèrent généralement étrangères à notre

génie national. Ce monde n'apparut guère aux Italiens que sous les formes et les symboles de la poésie, des arts plastiques et de la musique, sans se manifester par le langage de la raison. Sur la fin du dernier siècle, les esprits s'égarèrent à la recherche de l'érudition plutôt que de la connaissance : on perdit beaucoup de temps à transcrire en quelque sorte la philosophie des rêveurs allemands, perdant ainsi toute originalité et se lançant dans une langue de plus en plus barbare. Mais nous voici parvenus à des temps meilleurs. Les sciences sont sorties de l'ivresse orgueilleuse que le positivisme leur avait infusée, leur donnant l'illusion de se confondre avec la philosophie. Nombreuses sont les incertitudes, vagues les recherches, mais générale la foi à la valeur de l'esprit, permettant ainsi d'espérer une prochaine éclosion de l'idée philosophique italienne.

A vrai dire, on ne saurait placer sur le même niveau que le professeur Barzellotti tous les congressistes de Rome ; ils sont très nombreux encore dans le milieu philosophique italien, les positivistes dogmatisants, ceux qui reconnaissent, tout au plus, dans la philosophie une science supérieure, directrice des autres, et non une discipline propre, avec des méthodes, des fins et un langage à elle. Quelques-uns, il est vrai, prétendraient ramener et circonscrire le nouvel idéalisme dans les limites d'un thomisme plus ou moins modernisé. Ces diverses tendances se heurtèrent plus d'une fois pendant le congrès et ce fut un grand bien ; car la lutte mit en évidence la vigueur et la conscience de cet accord spontané à vouloir que la philosophie soit de la philosophie, non une science, ni un retour à des croyances incapables de renaître.

— Deux de nos meilleures individualités nous ont quittés en octobre dernier : Cesare Lombroso et Alfredo Oriani. Associer ces deux noms eût été, en toute autre occasion, un rapprochement plus qu'étrange ; mais sur la grande porte noire peuvent bien se rencontrer sans inconvénient les esprits même les plus différents. Lombroso fut un tempérament très original de personnage studieux, peu comparable à notre type ordinaire

d'homme de science, et ils se sont gravement trompés, ceux qui dans leurs éloges funèbres le mirent en parallèle avec Galilée et d'autres représentants de la pensée italienne. Il était, comme on le sait, Israélite de naissance, et peut-être cette origine a-t-elle un peu déterminé quelques caractères de son œuvre. Il possédait d'un côté une merveilleuse agilité et mobilité d'esprit, une passion insatiable de connaissances, et par suite, une très riche érudition non seulement dans le domaine des sciences médicales et naturelles, mais dans l'histoire, l'archéologie et la littérature. Il était, en revanche, peu familier avec les philosophes, non qu'il méprisât la philosophie, mais sa méthode scientifique était trop différente des recherches philosophiques proprement dites. L'imagination chez lui était bouillante, la conviction profonde et la parole chaleureuse. Il était de ceux qui définissent leur œuvre par les expressions les plus solennelles, je dirai même sacerdotales : création, apostolat, ministère. Paroles d'usage général, à vrai dire, mais dans ses écrits elles ne sont jamais des figures de rhétorique, elles conservent leur sens littéral. Il se sentait vraiment grand-prêtre dans le temple de la science, parfois même plus que prêtre. Cette foi ingénue et ardente faisait naître en lui une sorte d'exaltation continuelle qui l'empêchait de voir les faiblesses et les lacunes de ses raisonnements. Il brûlait d'une grande flamme intérieure, qui le réchauffait et maintint vibrante son activité jusqu'à ses dernières années; mais, dans les fournaies, il faut se garder de plonger le regard, car l'on n'y voit rien de précis et la vue y est éblouie, aussi aimait-il peu à se sonder lui-même. C'était une nature volcanique, mais en même temps artistique. Il possédait beaucoup des aptitudes d'un littérateur, celle, par exemple, si fondamentale, de l'intuition; sa façon de procéder était généralement un rapide coup d'œil sur certains aspects de la vie, un éclair soudain de l'esprit, et dans cet éclair l'explication de tout, la théorie, le système.

Le travail justificatif venait après, long parfois, merveilleusement patient et ingénieux, mais non pas libre, non désintéressé,

dominé qu'il était toujours par le désir, presque par la nécessité de trouver dans les faits la confirmation d'une doctrine déjà arrêtée et immuable. Ainsi, sa théorie des relations entre le génie et la folie, si abondamment documentée dans sa volumineuse rédaction définitive, se trouve tout entière à peu près déterminée dans le maigre opusculé où il abordait cette matière. Aussi une bonne partie de son œuvre, pourtant si originale, résista-t-elle mal à la critique : sa conception psychiatrique du génie n'est plus soutenue que par un nombre très réduit de ses trop fidèles disciples. Plus solides cependant semblent être ses doctrines en matière de criminologie ; l'impulsion qu'il a imprimée aux études de droit pénal demeurera ineffaçable : l'école pénale positive qui s'est créée en Italie sur la base de ses principes n'est pas une simple application du positivisme philosophique, elle survit dans sa partie essentielle à la ruine de cette école. Et à la ruine des nombreuses théories lombrosiennes survivra Lombroso, noble et géniale figure de penseur, comparable à plus d'un égard à ce subtil et capricieux Cardano, qu'il admirait tant.

— Et le second de ces illustres morts ? Alfredo Oriani était avant tout un Romagnol. La contrée qui s'étend de l'Apennin à la mer, autour de l'antique cité de Ravenne, est peut-être celle de toute l'Italie la plus riche en caractères fiers, impétueux, généreux, étrangers à ce prudent scepticisme qu'on attribue non sans raison aux Italiens en général. Les Romagnols de race sont sanguins, prompts à l'action et à l'opposition, obstinés dans leurs résolutions, disposés plutôt à saisir dans la vie le côté idéal. La longue et triste domination ecclésiastique qui a pesé sur eux a eu pour effet d'orienter la majeure partie des esprits vers l'anticléricalisme et la démocratie ; et les petites villes de la Romagne sont aujourd'hui les derniers restes encore fumants de ce volcan éteint qu'est actuellement le parti républicain en Italie.

Mais quelques-uns ont été entraînés par leur dédaigneuse fierté au delà des simples formes de l'opposition, et c'est ainsi que

l'anarchiste intellectuel et le conservateur à outrance se ressemblent si fréquemment. Ils sont tous deux ennemis implacables des idées dominantes, avec cette seule différence, que le premier, pour être seul, se lance en avant les yeux fermés, le second se retourne pour disperser ses compagnons de route, plus implacable contre ceux qui le touchent de plus près. Eh bien, Alfredo Oriani fut un être de cette dernière trempe. Ce fut un homme d'opposition contre tout le monde, mais surtout contre ceux qui faisaient de l'opposition. En politique, il fut l'adversaire des démocrates; en philosophie, des positivistes; en littérature, tout bonnement solitaire, peut-être parce qu'il ne jugeait pas dignes de ses attaques les écoles qui prévalaient de son temps. Mais ce fut une âme honnête, chaleureuse, sincère; il était en désaccord par fidélité à sa propre nature, non pour se faire une gloire d'être bizarre, comme c'est trop souvent le cas. Il fut du petit nombre de ceux qui savaient voir l'histoire, même contemporaine, de haut, dans ses grandes lignes maîtresses. Et quelques-uns de ses romans rentrent dans les œuvres les plus riches et les plus énergiques de la littérature moderne en Italie. Il est regrettable que la mâle architecture de sa pensée soit souvent écrasée et masquée par les ornements parfois trop lourds, parfois trop rudes, de son style! Beaucoup en furent choqués à première vue et tournèrent le dos à cette grande façade, sans observer, sans entrer. Mais la raison principale de la faible renommée dont il jouit de son vivant est à chercher dans la volonté bien arrêtée d'Oriani lui-même. A plusieurs reprises, sans doute, la déesse à la trompette d'or se présenta à la porte de sa solitaire demeure sur la montagne, pour lui demander le titre d'un livre à proclamer, une seule pensée, une seule phrase! Et ce grand bourru la chassa comme une vagabonde. Elle s'en est vengée.

— J'ai mentionné les catalogues des maisons éditrices d'Italie en signalant les indices qu'on y trouve d'un réveil des études philosophiques. Mais nous pouvons en trouver d'autres signes presque tous fort heureux et dignes assurément d'être relevés.

En général, la faveur accordée un certain temps à la littérature amusante, comme on l'appelle, semble plutôt en baisse, et cela au profit des lectures plus sérieuses et plus substantielles. Le livre de simple délassement passe plutôt en seconde ligne. Une seule grande maison publie aujourd'hui essentiellement des romans et des livres de pure littérature, la maison Treves, de Milan. Presque toutes les autres, anciennes et nouvelles, éditent exclusivement, ou en majeure partie, des livres de science, de philosophie, d'érudition, de critique. Il faut citer surtout les publications de science, d'histoire et d'histoire de l'art, faites par l'éditeur Hœpli de Milan, de philosophie par Bocca de Turin et Laterza de Bari, de critique littéraire par Lœscher de Turin, Zanichelli de Bologne, Perella de Naples, Sansoni, Barbera et Lemonnier de Florence, de critique d'art et de reproductions artistiques par l'Institut italien d'arts graphiques de Bergame. Même les études religieuses ont trouvé assez d'échos pour déterminer et soutenir l'initiative d'une société éditrice de Plaisance, qui, dans sa *Bibliothèque de la pensée religieuse moderne*, publie les traductions d'auteurs tels que le cardinal Newman, Harnack, Höffding, Houtin, etc. Je pourrais multiplier les noms et les exemples. Et maintenant on s'occupe à combler une autre des plus vastes et des plus honteuses lacunes de la culture italienne : les éditeurs Laterza et Carabba annoncent presque en même temps la prochaine publication d'un recueil complet des classiques de notre littérature. Le seul recueil de quelque importance qui existe, celui de Milan, est vieux d'un siècle. Malgré son vrai mérite, il est peu équilibré et sans vraie mesure dans le choix des auteurs ; de plus, inconciliable avec les conclusions de la critique moderne, et, ce qui est pire, il est parvenu à peu près au rang des raretés bibliographiques. Pendant le dix-neuvième siècle, il s'est publié bien des œuvres, sous les soins de critiques souvent de premier rang, mais choisis un peu au hasard et sans critère systématique, si bien que tel chercheur qui désirerait, par exemple, lire les lettres de sainte Catherine de Sienne ou les poésies de Laurent de Médicis et de Michel-

Ange, écrivains assurément d'importance capitale, se verrait dans un sérieux embarras, s'il n'habite pas une ville où se trouvent des bibliothèques de quelque valeur. Eh bien, cette lacune aussi va se combler. On sait peu de chose des intentions de Carabba ; celles, en revanche, de Laterza sont publiées dans un manifeste parfaitement clair de Benedetto Croce, qui est l'initiateur et le régulateur de la collection. Elle sera faite sur un plan régulier, rigoureusement établi d'avance et formera un ensemble d'au moins trois cents volumes. De chaque œuvre on donnera, dans la règle, le texte complet, revu minutieusement par un spécialiste avec toutes les précautions et les moyens de la science moderne. Pas de notes, mais, à chaque œuvre, une étude et d'abondantes indications bibliographiques. Le plan, comme on le voit, est sage et grandiose, et l'on a lieu d'espérer qu'il arrivera dignement à conclusion. La direction a été confiée à un jeune homme de valeur, le professeur Achille Pellizzari.

— Parmi les principaux ouvrages parus ces derniers mois, j'ai hâte de citer les *Poemetti lirici e liriche umane* (Milan, Baldini, Castoldi & C^{ie}), où le poète Giovanni Bertacchi a recueilli, revue et augmentée, une seconde édition de ses vers. Bertacchi est un chanteur pur et sincère, qui rappelle par certains caractères la mélancolie rêveuse de quelques romantiques italiens et français. Mais elle est originale et entièrement personnelle, cette poésie solennelle des origines, qui a le don de découvrir dans les choses même les plus simples et les plus communes le sens et le parfum de la vie primitive. Sa voix, généralement humble et modeste, s'élève parfois majestueusement, surtout quand dans la vision du poète se dresse le spectacle de la montagne. Bertacchi est de la Valteline, presque Suisse par conséquent ; et plus d'une fois il s'est élevé sur le faite de la grande chaîne rhétique pour jeter un regard d'égale sympathie sur les plaines du midi et sur les sommets du nord.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Moyens de transport berlinois. — L'accroissement de la ville. — Le *Gross Berlin* de M. Huret. — Un nouveau roman de Gustave Frensen. — Nietzsche jugé par les Français. — La fin de l'œuvre de Karl Lamprecht. — Livres nouveaux.

Berlin jusqu'à présent n'a pas été dotée d'un réseau de voies de communication répondant au chiffre de sa population et à l'importance de son trafic. Les sociétés de transport, la ville d'abord, puis la C^{ie} Siemens & Halske, puis la C^{ie} d'électricité et la Société des tramways ont bien essayé de remédier à ces inconvénients, mais, faute d'avoir pu s'entendre, elles n'ont guère abouti à des résultats pratiques. Aujourd'hui on nous dit que les choses vont changer. La préfecture de police, après avoir laissé longtemps dormir dans les cartons le projet de construction de la grande ligne souterraine qui reliera Kreuzberg au nord, en autorise l'exécution et les travaux commenceront incessamment. Du côté de l'ouest on annonce que les lignes déjà construites ou projetées de Schöneberger, Wilmersdorf et Charlottenbourg seront reliées avec les lignes aériennes et souterraines du centre. Pour le sud de la ville d'autres projets sont à l'étude et, pour dégager les rues centrales, fort encombrées, comme on sait, une nouvelle ligne souterraine va être enfin créée. Et tout cela comble d'aise les Berlinoïses, qui seront très fiers quand leur *Gross Berlin* n'aura plus rien à envier sous le rapport de la locomotion aux grandes capitales mondiales, Londres, Paris, New-York ou Chicago.

C'est que Berlin est en train de devenir une ville colossale qui peu à peu absorbe la banlieue d'alentour. Là où naguère s'étendaient des champs et des terrains vagues pousse en un clin d'œil une ville à la manière des champignons. M. Huret, le reporter parisien du *Figaro* qui s'est amusé à parcourir ces nouveaux quartiers, est étonné qu'ils prennent tout de suite un

air définitif. A Berlin, en effet, on bâtit bien et même d'une manière élégante. « L'architecture des maisons, dit M. Huret, est variée et originale. Souvent une partie de la façade s'avance en manière de bow-window ou rentre en loggia à l'italienne, avec des balcons débordants de fleurs. Les toits sont en général de tuiles rouges, ou d'ardoises, ou de tuiles vernissées vertes ou bleues ; parfois ils sont surmontés de petits dômes et de clochetons dorés de style moscovite. »

Il ne nous déplaît point d'entendre un Parisien affirmer que cette variété, que d'aucuns taxent d'anarchie, engendre une gaiété charmante infiniment plus plaisante à l'œil que la triste uniformité des rues rectilignes des anciennes capitales. A Berlin, du reste, l'édilité s'entend à animer les quartiers : elle pare de fleurs les places et les squares ; partout où la chose est possible, des pelouses fleurissent avec des jets d'eau qui montent des vasques. « J'affirme, dit résolument M. Huret, que nos architectes timorés — il veut dire les architectes de son pays, — ont à prendre ici des leçons de hardiesse et d'originalité. »

Aussi bien le livre de M. Huret, *Berlin*, est-il fort amusant à lire¹. Il l'est surtout parce que, parlant des Berlinoïses, il pense sans cesse à ses compatriotes. Sans doute il ne trouve point que tout soit parfait chez nous et, sous le rapport de la finesse, de l'élégance, de la distinction des manières, nous savons bien que Berlin ne peut point rivaliser avec Paris. Ce qu'il admire dans la capitale de l'Allemagne, c'est l'excellence de son administration. « Tous les jours, dit-il, des changements importants se font dans l'organisation des services publics ; il n'est pas d'amélioration que l'édilité ne recherche et ne pousse à bout, — et vite ! Pour ne parler que des plus grands projets à l'étude, dans quelques années un canal, déjà voté par le parlement, rejoindra Berlin à Stettin, et Berlin deviendra un port de mer avant Paris. Deux ports sont en projet au nord et à l'est de la ville, avec de vastes entrepôts.... Quel avenir est réservé à la capitale ! La Sprée communique avec la Havel, qui communique avec l'Elbe ; Berlin sera donc relié à la mer, de deux côtés, par

¹ *En Allemagne*, 3^e volume. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1909.

Stettin et par Hambourg. Les facilités de vie attireront de plus en plus les populations. L'existence coûtera alors moins cher ici, puisqu'il n'y a pas d'octroi et que tous les produits nécessaires à la vie, à l'industrie, au commerce, au lieu d'arriver par le chemin de fer, ce qui augmente considérablement les frais de transport, viendront directement par voie d'eau.... Dans vingt ans Berlin aura quatre millions d'habitants : et ce sera Chicago. »

Ces transformations futures, on peut les pressentir dans le Berlin actuel et, en passant, M. Huret note déjà les changements qui s'opèrent dans les allures et la tournure des gens : le type patriarcal allemand, bonhomme et lourd, tend à être remplacé par un type plus vif et plus alerte qui prend l'air américain ou anglais. Chez les ouvriers et les petits bourgeois on a le souci d'une vie plus large et plus abondante. Dans les hautes classes la recherche des plaisirs et de l'élégance fait du Berlin mondain et du Berlin de nuit un émule de Paris. Tout cela et d'autres choses encore, la propreté des rues et l'hygiène municipale, le rôle des juifs dans la vie économique de la ville, sont traités avec une grande abondance de détails dans l'ouvrage de M. Huret, qui n'est pas sans avoir un certain succès chez nous.

— On attendait avec curiosité le nouveau roman de Gustave Frenssen. Depuis *Jörn Uhl*, qui reste son chef-d'œuvre, on pouvait constater un certain fléchissement dans le talent de l'auteur. *Hilligenlei*, ce roman religieux, contenait certes de fort belles pages, mais ces pages on les cherchait vainement dans le récit de Frenssen qui suivit, *La campagne de Peter Moor dans le sud-ouest africain*, roman colonial et impérialiste, qui montrait sous un jour si curieux l'écrivain. Or, son dernier livre, *Klaus Hinrich Baas*¹, sans égaler *Jörn Uhl*, vaut mieux que les précédents ; du moins y trouve-t-on, dans la première partie en tout cas, la fraîcheur et l'émotion communicative qui font le charme des premiers ouvrages du romancier.

L'ambition de Gustave Frenssen a été de peindre un homme de l'Allemagne nouvelle, de cette Allemagne industrielle et com-

¹ Berlin, G. Grote, 1910.

merçante, dont l'essor soudain étonne aujourd'hui le monde. De souche paysanne, sans grande instruction première, mais intelligent, actif, volontaire, persévérant, Klaus-Hinrich Baas s'élève de la condition la plus modeste à la situation la plus élevée dans le grand commerce hambourgeois. Frenssen suit pas à pas le héros dans son ascension, et l'œuvre qu'il nous offre est une sorte de roman biographique qui raconte l'histoire d'une vie entière. Mais avec quelle fidélité il peint les alentours ! Le milieu rustique d'abord où, enfant, il grandit dans la terre du Holstein ; puis le Hambourg populaire où il est élevé lorsque son père, talonné par la misère, quitte les champs pour la ville, avec l'espoir d'y mieux gagner la vie des siens. Et quelle variété de types l'auteur met en scène ! Peints avec cet amour du détail et cet humour qui rappelle Dickens, les êtres humains créés par Gustave Frenssen ne s'oublient plus une fois qu'on les a vus. Il y en a surtout un qui est une vraie merveille, Kalli Dau, le petit garçon futé qui s'est formé à la vie en rôdant par les rues et que le mauvais exemple de ses parents n'a point réussi à gâter. Peut-être le grand monde hambourgeois est-il rendu avec moins de vérité que le petit peuple qui travaille et peine durement, mais tout de même Gustave Frenssen dans *Klaus Hinrich Baas* reste un peintre de mœurs incomparable.

L'écueil du beau talent de Gustave Frenssen serait peut-être en certaines occasions de suivre moins docilement l'observation de la vie et de chercher dans ses romans la justification d'idées préconçues. Peut-être aussi dans ses œuvres nouvelles une veine de sensualité se fait-elle trop souvent sentir. Par réaction contre l'ascétisme chrétien, — Gustave Frenssen a toujours célébré la joie de vivre, — il se laisse parfois entraîner à des tableaux très libres. Ce défaut, déjà sensible dans *Hilligenlei*, semble s'accuser encore dans *Klaus Hinrich Baas*. Il s'est fait dans l'esprit de Gustave Frenssen un curieux travail et l'on sent que la source de son inspiration n'est plus aussi pure qu'autrefois.

— Il n'est sans doute point d'écrivain allemand, à part Goethe, que nous commentions davantage que Nietzsche. A.

propos de son œuvre complète dont le dernier volume d'écrits inédits paraîtra incessamment, — le quatorzième¹, — il n'y a pour ainsi dire pas de semaine qui ne voie paraître une étude nouvelle sur l'écrivain. Et nos revues aussi font paraître à tout moment des lettres nouvelles qui permettront bientôt la publication intégrale de la correspondance de Nietzsche, fort importante, comme on sait, pour la connaissance de ses idées.

En France, l'émulation semble non moins grande. On sait que l'œuvre du philosophe a été excellemment traduite par M. Henri Albert. On sait aussi qu'autour de la revue *Le Mercure de France* s'est groupée toute une pléiade d'écrivains qui a entrepris de faire connaître au grand public la pensée du maître. L'un d'entre eux, M. Camille Mauclair, célébrait récemment « ce grand poète, ce grand moraliste, ce génie destructeur qui a si prodigieusement épousseté la vieille scolastique et fait circuler le courant d'air des cimes pures et glacées sur la philosophie jargonante. »

Un autre membre de ce groupe, M. Rémy de Gourmont, constatant l'influence grandissante de Nietzsche dans son pays, disait aussi : « Pour la philosophie, l'influence de Kant décroît chez nous et celle de Nietzsche grandit, ainsi que celle de Schopenhauer. Nourris de la pensée française, ces écrivains nous rapportent un peu notre esprit et notre méthode. Notre philosophie, allemande depuis Kant, reste donc allemande, grâce à Nietzsche. Mais les nietzschéens ne semblent pas avoir l'esprit servile des kantien : *Par delà le bien et le mal* est bien moins pour eux un évangile qu'une introduction à des évangiles futurs, multiples et hardis en contradictions. »

Mais, à côté de ces écrivains indépendants, il est curieux de constater que les cercles universitaires fournissent un notable contingent d'admirateurs de Nietzsche. On connaît le beau livre de M. Henri Lichtenberger, professeur à l'université de Paris. Un autre qui ne le cède en rien en intérêt vient de paraître,

¹ *Nachgelassene Werke*, herausgegeben von August Horneffer und Ernst Holzer. Leipzig, Naumann, 1909.

la *Vie de Frédéric Nietzsche*, par M. Daniel Halévy¹. Le volume n'est qu'une étude de biographie psychologique, mais on sait que chez Nietzsche la pensée est si adéquate à la vie de l'homme, à ses émotions, ses plaisirs et ses peines, que, raconter sa vie, c'est faire l'histoire de sa pensée. Et M. Halévy le fait avec tant d'exactitude, de finesse, de sympathie intelligente, avec une telle absence de parti pris, de thèse ou de théorie préconçue, que le lecteur, dès les premières pages, est gagné. Ce que M. Halévy fait surtout admirablement ressortir, c'est combien Nietzsche se consuma au feu de sa propre pensée : à l'encontre de Kant qui, chétif de santé, maigre, sans muscles, tout cerveau, vécut de la sienne et dut à ce régulateur de prolonger sa vie paisiblement jusqu'à quatre-vingts ans, Nietzsche, à quarante ans, était déjà un homme épuisé. La pensée ne fut pas pour lui le calme, la sérénité, la joie : elle fut l'angoisse, qui le mina lentement. Ayant fait le tour de toutes les choses, il ne trouva de repos dans aucune. Comme Emerson, sans se soucier de mettre de la logique dans ses idées, il disait : « Pense aujourd'hui ce que tu penses aujourd'hui et pense demain ce que tu penseras demain. » Les contradictions ne lui faisaient point peur ; bien mieux, il vivait heureux en elles. Approchant de la fin de sa pensée lucide, il disait à Carl Fuchs : « Presque tout ce que j'ai écrit, il faut le rayer. » Ce qu'il disait alors, on peut l'appliquer à sa carrière entière : Nietzsche passa sa vie à rayer ce qu'il avait écrit. Je ne parle pas seulement de ses avatars qui, comme dans l'affaire Wagner, lui faisaient prendre, du jour au lendemain, le contre-pied de ce qu'il avait affirmé, je parle du détail journalier de sa pensée. Et lorsqu'on regarde d'un peu près ces contradictions, on voit qu'elles proviennent moins d'un changement d'idées dû à un travail cérébral qu'à des influences purement extérieures. Nietzsche était un sensitif, un malade à la merci des circonstances. A l'égard de Wagner il est bien certain que ses sentiments se modifièrent, moins d'après un changement d'esthétique qu'à la suite d'une

¹ Paris, Calman-Lévy, 1909.

blessure d'amour-propre assez vulgaire. Mais son fort étant d'exprimer avec vigueur et éclat tout ce qu'il sentait, il nous séduit toujours par l'expression de sa pensée. Artiste plus original que penseur vigoureux, c'est par la forme surtout qu'il prend ses lecteurs.

Tout cela est admirablement analysé par M. Daniel Halévy dans son livre écrit avec finesse et esprit. Quoi de plus joli, par exemple, que l'amusant épisode qu'il raconte de la rencontre de Nietzsche avec une jeune Slave que M^{lle} de Meysenbug s'était mis dans la tête de lui faire épouser? « La jeune fille, dit-il, s'appelait Lou Salomé. Elle avait vingt ans à peine; elle était Russe, admirable d'intelligence et d'ardeur intellectuelle; d'une beauté non point parfaite, mais d'autant plus exquise, et séduisante à l'extrême. Il arrive qu'on voie surgir ainsi, à Paris, Florence ou Rome, quelque demoiselle excitée, native de Philadelphie, de Bucarest ou de Kief, qui vient avec une impatience barbare s'initier à la culture et conquérir un foyer dans nos vieilles capitales. Celle-ci, assurément, était de qualité rare: sa mère la suivait à travers l'Europe, portant les manteaux et les châles. »

Ceux qui aiment Nietzsche de loin et qui savent jouir de sa prose en amateurs, sans s'inféoder le moins du monde à sa pensée, seront contents du livre de M. Halévy, qui abonde en fines remarques et en jolis morceaux. Car, enfin, quelque admiration qu'on ait pour l'écrivain, il faut reconnaître que ce moraliste envoûteur d'esprits était un déséquilibré que Treitschke, sain et robuste, définissait fort bien dans une lettre adressée à son ami Overbeck: « Quel malheur pour toi, lui disait-il, que tu aies rencontré Nietzsche, ce détraqué qui nous parle tant de ses pensées inactuelles et qui est pourtant mordu jusqu'à la moelle par le plus actuel de tous les vices, la folie des grandeurs! »

— M. Karl Lamprecht vient de mettre le point final à la grande œuvre qu'il a commencée il y a plus de vingt-cinq ans, l'*Histoire d'Allemagne*. On sait qu'arrivé dans son récit vers le

milieu du dix-septième siècle, il interrompit brusquement son travail pour se livrer à une enquête sur le tout récent passé allemand (*Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*). Coup sur coup parurent trois forts volumes sur la vie artistique, intellectuelle, morale, économique, sociale et politique de l'Allemagne actuelle. Cette époque, à vrai dire, ne rentrait pas dans le plan de son travail, et si M. Lamprecht se résolut à ce hors-d'œuvre, c'est que c'était à ses yeux le seul moyen de se rendre compte du développement de l'Allemagne pendant les années décisives de la fin du dix-huitième siècle et de la première partie du dix-neuvième. « On ne comprend bien, disait-il, le développement d'un homme dans sa maturité que lorsqu'on l'a vu de près dans ses dernières années. » M. Lamprecht connaissait fort bien les dernières années de la vie allemande, qu'il a vécues au jour le jour, car, historien pénétré des nécessités du temps, il n'a jamais cessé de s'intéresser vivement aux choses qui l'entouraient. Après s'être mis au clair sur l'époque actuelle, il a pu tracer un tableau plus vrai de la vie allemande du siècle passé, ce qui prouve qu'il n'a pas eu tort.

En tout cas, sans désespérer, une fois son enquête instruite et menée à bien, il est revenu à son œuvre, dont il a écrit avec une grande rapidité les six volumes qui restaient à faire : les deux derniers, le onzième, qu'il intitule *Zeitalter des subjectiven Seelenlebens* (de 1850 à 1875 environ), et le douzième, qui renferme les appendices, la bibliographie et l'index général, viennent de paraître à Berlin ¹.

A plusieurs reprises j'ai discuté ici-même cette œuvre dont le double caractère est de n'être pas purement politique (l'auteur embrasse la vie entière de la nation, — la vie morale, la vie sociale, la vie économique, et la vie artistique), et, à l'étude des individus conducteurs de peuples, — souverains, ministres, chefs d'armées, — de substituer l'étude des masses, qui, aux yeux de M. Lamprecht, façonnent et moulent l'histoire. De ce

¹ *Deutsche Geschichte*. Dritte Abteilung : *Neueste Zeit*. XI. u. XII. Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1909.

double caractère est sortie une conception historique propre à notre auteur, à savoir que l'histoire doit être plus explicative et psychologique que narrative.

On sait les polémiques violentes que ces théories ont suscitées en Allemagne entre les historiens traditionalistes, qui remplissent encore les universités, et M. Lamprecht et ses rares adeptes. On ne peut pas dire aujourd'hui que la partie soit gagnée, mais maintenant que la fumée du combat s'est un peu dissipée, on voit que si les uns avaient raison, les autres peut-être n'avaient pas tort. L'effort de M. Lamprecht n'a point été perdu, car il a dirigé les esprits vers l'histoire des mœurs trop longtemps négligée. Le secret de la vie des peuples n'est point uniquement dans les archives, comme voudraient le faire croire certains historiens; il est aussi, il est même surtout dans l'histoire de la masse anonyme qui peine et qui travaille et dont on ignore trop les vicissitudes.

Maintenant, que M. Lamprecht ait été parfois injuste pour l'histoire politique narrative et que dans le feu de la lutte il ait fait la part trop belle à son histoire psychologique, lui-même est le premier à en convenir. Dans un *post-scriptum* (*Nachwort*) dont il fait suivre son dernier volume, il dit, en caractérisant son effort : « J'avais les cheveux noirs quand j'ai commencé le premier volume de cette histoire et j'ai les cheveux blancs maintenant que je suis au terme. Depuis la première ébauche jusqu'au dernier coup de plume, un quart de siècle s'est écoulé. Bien des sentiments, des passions, des idées ont marqué cette période, et la trace s'en voit aisément dans mon œuvre; ce qui n'a pas changé, c'est ma conception générale de l'histoire.... Peut-être, s'il m'était donné de recommencer cette histoire, en concevrais-je l'exécution d'une manière un peu différente, en racontant plus qu'en expliquant. Le don de narration est rare aujourd'hui et notre époque troublée et nerveuse le possède moins que toute autre. Et pourtant je vois maintenant que le don de narration est le don cardinal de l'historien. Simple sagesse, dirait-on. J'ajouterai aussi : expérience de la vie. »

M. Karl Lamprecht a raison : une belle narration historique

est encore ce qu'il y a de plus beau en histoire et quand je lis Macaulay, par exemple, je ne puis m'empêcher de songer au vers du poète Keats :

A thing of beauty is a joy for ever.

— Parmi les livres annoncés pour la fin de décembre, je vois une étude fort importante sur Rodolphe de Bennigsen publiée par le professeur Hermann Oncken, de Heidelberg, à la Deutsche Verlagsanstalt de Stuttgart. J'y reviendrai à loisir dans ma prochaine chronique.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Cook et Peary. — A propos de l'ascension du mont Mackinley, en Alaska. — Les fêtes d'Hudson et Fulton. — Les élections à New-York : un échec de Tammany Hall. — Dépenses électorales. — Nécrologe : l'auteur dramatique Clyde Fitch; M. Harriman, le « roi des chemins de fer. »

Il y a quelque chose de plus difficile que d'atteindre le pôle Nord, c'est de trouver qui l'a atteint le premier. Sans doute, il est à l'honneur des Etats-Unis que cet exploit ait été exécuté par un — et à plus forte raison par deux — de ses nationaux ; toutefois, on peut regretter que le commodore Peary et le Dr Cook donnent au monde le spectacle peu édifiant de leurs querelles. Comme un laps de temps assez long s'écoulera entre le moment où nous écrivons ces lignes et leur publication, il est possible que d'ici là une lumière complète se soit faite sur la question, que l'on sache d'une façon certaine si M. Cook, contrairement aux affirmations de Peary, est bien arrivé au pôle un an avant son rival, ou si, au contraire, il s'est joué de la crédulité publique, et en particulier de l'université de Copenhague, laquelle, en tout cas, s'est trop pressée de faire au docteur une réception enthousiaste sans précédent. Nous devons nous borner à enregistrer les faits sur lesquels ne plane aucun

doute dans ce moment-ci. Une chose ne peut être contestée, c'est que Peary, par son attitude dans les débats, s'est aliéné bien des sympathies. Il est naturel qu'après avoir consacré sa vie à la conquête du pôle, le commodore, à son retour, et quand il croyait tenir enfin un triomphe sans partage, ait été profondément désappointé d'apprendre qu'il avait été devancé par un explorateur pour ainsi dire novice, par une sorte d'amatteur en matière d'expéditions polaires. Mais cela n'est pas une raison pour douter de son rival, pour contester l'authenticité des assertions du Dr Cook, avant que celui-ci ait eu le temps de produire ses preuves. Ceci est contraire aux traditions de toute espèce de sports. Combien plus digne eût été une abstention complète de commentaires sur l'autre expédition ! Ce n'est pas à Peary, mais à des corps scientifiques, qu'il appartient d'examiner les assertions du docteur. La discussion, d'ailleurs, offre assez peu d'intérêt quand on va au fond des choses. Si Cook a atteint le but le premier, Peary n'en a pas moins eu à vaincre les mêmes difficultés que s'il n'avait pas eu de précurseur. Et, aux yeux de tous, il restera toujours le véritable pionnier des régions polaires, car nul ne pourra jamais oublier sa persévérance et cette indomptable énergie que ne sauraient ternir un caractère autoritaire et une brusquerie parfois inexplicable.

En tout cas, maintenant que le pôle est connu, qu'il a été foulé par le pied d'un homme, les sociétés d'explorations arctiques pourront consacrer leur temps à des entreprises d'utilité pratique, c'est-à-dire à l'étude progressive, méthodique du climat, de la zoologie, de la météorologie surtout, des régions polaires.

— C'est le même Dr Cook, on s'en souvient peut-être, qui, en 1906, déclara avoir gravi, le premier, le mont Mackinley, la plus haute montagne de l'Amérique du Nord ; nous disons « déclara, » parce qu'aujourd'hui on conteste aussi ce fait. Le malheur, avec le Dr Cook, est qu'il exécute toujours des tours de force inattendus. De même qu'il s'est lancé à la conquête du pôle à une saison et par une route en dehors de l'ordinaire, il

s'était décidé à tenter l'ascension à une époque où, en Alaska, personne n'eût rêvé de le faire, et après avoir, en apparence, abandonné tout espoir de réussir cette année-là. Le désappointement de ses ex-compagnons de voyage, en apprenant qu'il avait persévéré dans sa tentative, sans eux et par un brusque changement d'avis, fut extrême. Cependant, nul ne douta alors de sa bonne foi, — ou du moins ne fit paraître aucun doute. L'explication du docteur était plausible, car le temps, malgré des chutes de neige, s'était montré plus propice, tard dans la saison, qu'au début de l'été, alors que l'expédition était au complet. En ce moment, toutefois, en présence de divers bruits défavorables pour l'explorateur, un corps savant se livre à une enquête sur l'ascension de 1906. Quel que soit le résultat de cette investigation, il est certain que M. Cook a fait, en 1906, particulièrement au point de vue de l'équipement de l'ascensionniste, des observations intéressantes, dont quelques-unes méritent d'attirer l'attention des sportsmen des Alpes. Il a eu le premier, semble-t-il, l'idée d'essayer le matériel polaire dans les longues courses de montagne. C'est ainsi qu'au lieu des tentes de trente à quarante livres, il s'est servi d'un abri de soie de Shantung, pesant seulement trois livres, et pouvant être occupé par trois personnes. De même, pour dormir, l'expédition employait, à la place des sacs de couchage ordinaires, des objets beaucoup plus légers, quoique tout aussi chauds, faits d'édredon recouvert de soie, et pouvant aussi servir de manteaux. Les piolets étaient du modèle suisse, mais modifiés de façon à pouvoir être utilisés comme poteaux de tente. Une des expériences, qui a parfaitement réussi d'ailleurs, consistait à réduire le volume des provisions de bouche. La nourriture la plus pratique sous ce rapport était un mélange par parties égales de pemmican, bœuf salé et suif de bœuf. Pour des ascensions demandant plusieurs journées, on a trouvé bon de remplacer le sel par le sucre, parce que le premier excite la soif, et que, par suite, on est entraîné à faire une trop grande consommation d'alcool pour se procurer de l'eau potable en

fondant la glace. En somme, chaque membre de l'expédition put porter son propre paquet d'équipement et d'aliments, se montant en tout à cinquante livres environ, ce qui permit de se dispenser des services de porteurs. Tels sont les traits les plus saillants, selon nous, des essais tentés sur le mont Mackinley en 1906. Sans nul doute les alpinistes découvriraient encore d'autres détails intéressants dans le livre publié à New-York chez Doubleday et C^{ie}, par l'explorateur lui-même, sous le titre : *To the Top of the Continent*, ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec la relation de la découverte du pôle, attendue avec impatience par les amis — comme par les ennemis — du Dr Cook.

— A propos de découvertes, New-York a célébré à la fois, à la fin de septembre dernier, le tricentenaire de l'exploration de Henri Hudson sur le fleuve qui a conservé son nom et le centenaire de la mémorable expérience de Fulton avec le premier bateau à vapeur. Les fêtes qui ont duré trois semaines, et sur lesquelles la presse européenne a donné tous les détails nécessaires, présentèrent certaines particularités bien américaines ; mais nulle, à notre avis, n'est plus caractéristique que cette illumination d'un fleuve entier, sur une étendue de 225 km. L'effet d'un tel spectacle, on le conçoit, était étrange à l'extrême, car, outre les 36 pylones officiels, de 30 pieds, qui produisaient des flammes en forme d'éventail de 10 mètres de haut, l'initiative privée avait allumé des feux de joie sur le sommet des montagnes le long de la rivière, dans les îles, sur les promontoires, un peu partout enfin. On ne trouve, dans l'histoire des fêtes des divers pays, qu'une seule tentative ayant quelque rapport avec ce gigantesque embrasement, mais sur une échelle plus modeste, c'est en Angleterre, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria : il y eut alors une chaîne de feux à travers l'île, de John O'Groat's House au cap appelé Land's End. A New-York, 180 000 francs s'en sont allés ainsi en fumée.

— Les élections, cet automne, n'ont guère présenté d'intérêt qu'à New-York City, où la lutte pour l'administration municipale a été vive entre la « machine » corrompue, et toute-puis-

sante, de Tammany, et d'autres organisations. C'est avec un bien grand plaisir que nous enregistrons l'échec, partiel mais très important, des tammanystes. Le fameux club de la 14^e rue qui contrôla si longtemps, de la façon la plus complète, la politique locale aussi bien que celle de l'état tout entier de New-York, n'a pu, en ville, obtenir que le maire, les juges de la police municipale, et un certain nombre d'aldermen. Les quatre présidents de *boroughs* (New-York, Brooklyn, Richmond et Queen), le président du conseil des aldermen, le contrôleur des finances municipales sont tous des « fusionnistes, » c'est-à-dire des candidats antitammanystes proposés par la fusion des divers autres partis. Comme la commission du budget se compose du maire et de ces fonctionnaires, il s'ensuit que Tammany n'a plus dans ce conseil que la voix du maire, ou, en d'autres termes, 3 votes sur 16. Les finances de la ville échappent donc au grappillage des tripoteurs de bas étage. Le nouveau chef de la municipalité, le juge Gaynor, se trouve entouré de collaborateurs immédiats qui sont des négociants, des hommes honorablement connus et rompus aux affaires et qui ne toléreront plus les pratiques en vigueur jusqu'ici. Même au conseil des aldermen, Tammany a obtenu seulement 26 membres, au lieu des 36 qu'il avait fait passer il y a deux ans, et il a perdu plusieurs sièges à l'assemblée de l'état, à Albany.

Les élections de novembre dernier ont été, en somme, un succès brillant, sinon absolument complet, pour les partisans du « bon gouvernement. » Et c'est là un événement d'importance, car, depuis 67 ans environ, la plus grande cité du Nouveau-Monde a été presque sans interruption sous la coupe de politiciens éhontés.

Dès 1842, la société en question organisait les immigrants ignorants pour les faire voter à son gré. Dès 1856, le conseil municipal recevait le surnom des « Quarante Voleurs. » C'est à Tammany qu'appartenait cette fameuse coterie de Tweed, qui, après avoir mis les finances de la ville au pillage de 1865 à 1871, fut arrêtée en bloc et envoyée au pénitencier, à la suite

d'un procès célèbre. On crut alors l'institution déracinée, il n'en était rien. En 1874, elle revenait au pouvoir en organisant une politique qui lui a réussi depuis : celle de mettre en avant des gens honorables, mais sans volonté, derrière lesquels s'abritent les tripoteurs, les trafiquants de places. Le maire sortant, M. Macclellan, était un exemple de ce genre d'hommes de paille. Parfaitement intègre lui-même, sans doute, il s'est montré incapable de résister aux ordres, même les plus iniques, de ses chefs occultes. Cette fois aussi, Tammany essaya de faire passer sa liste en proposant comme maire un juge dans le passé duquel on ne saurait rien trouver à redire, sinon qu'il fut assez faible ou assez ambitieux pour se laisser accaparer par la clique de la 14^e rue. Heureusement, la manœuvre a avorté. Les innombrables « obligés » de Tammany ont voté pour le candidat au poste de maire ; mais leurs concessions n'ont pas été plus loin. Il faut dire que les ennemis de la « machine » avaient beau jeu. Il n'a pas été possible aux chefs de celle-ci de réfuter une accusation des plus graves, jetée à leur face par la presse entière, par le clergé, par tous les honnêtes gens : celle de retirer d'énormes bénéfices de la protection accordée par la police aux maisons mal famées. Des enquêtes sérieuses, des aveux, et les révélations d'un chef de la police révoqué par le maire Macclellan, — le général Bingham, — ont prouvé surabondamment que, pour assurer le recrutement des maisons en question et en augmenter les revenus, des gens affiliés à Tammany Hall n'avaient d'autre besogne que de débaucher des filles honnêtes, et pervertir, par tous les moyens possibles, fût-ce par l'emploi de narcotiques et autres drogues, les immigrantes sans appui fraîchement débarquées d'Europe. Ces jolis personnages, connus sous le nom de « cadets, » deviennent, lorsque les « affaires » ne vont plus, les apaches de la métropole américaine. Au moment d'une campagne électorale, ce sont eux qui font les gros ouvrages, terrorisent l'électeur timide, et, au besoin, « enlèvent les totaux » en votant dans plusieurs districts à la fois. Nous ne pouvons entrer ici, on le conçoit, dans les détails de ce com-

merce des *esclaves blanches*, si fructueux pour les politiciens tammanystes, — car la *Bibliothèque Universelle* doit pouvoir être mise entre toutes les mains, et l'on ne saurait remuer les dessous de la politique new-yorkaise sans provoquer des nausées....

— Et maintenant, vainqueurs et vaincus vont avoir à solder la note des dépenses électorales. A New-York, ces frais sont considérables. A lui seul, le quartier-général loué, *pour l'occasion*, par chacun des trois grands partis coûte 5000 francs de loyer. Le port des lettres et circulaires expédiées à tous les électeurs, soit à environ deux millions d'individus, peut être évalué à 375 000 francs; et à cela il faut ajouter les frais de réclame, affiches, etc. 7 500 000 francs, en chiffres ronds, constituent un aperçu certainement très modéré de l'ensemble des dépenses auxquelles les partis républicain, démocratique et indépendant ont à faire face; et il est certain que c'est Tammany qui en supporte la plus grande part.

Si élevés que soient ces chiffres, ils n'embrassent pas toutes les dépenses électorales. La ville, en effet, paie l'impression des bulletins de vote, le salaire des commis, le loyer des bureaux de vote, etc. En somme, l'on peut dire que, tout compris, chaque vote, à New-York, revient à 15 francs, dont un tiers supporté par le budget municipal.

— Parmi les disparus de l'automne dernier on doit une mention spéciale à Clyde Fitch, l'auteur dramatique le plus populaire peut-être des Etats-Unis, — ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que c'était un génie. Pour tous ceux qui avaient applaudi aux brillants débuts de M. Fitch, sa carrière a été une succession de désappointements. De bonne heure, il semble avoir perdu le sentiment de la dignité de sa profession; il a abandonné l'art pour le commercialisme, et l'on doit dire qu'il a parfaitement réussi. Il faut également reconnaître que c'était un laborieux, qui n'a pas dû son succès à des procédés de hasard, — le choix de quelque actrice en vogue, des annonces habiles, l'exploitation d'une question du jour. M. Fitch, quand il eut renoncé à écrire des pièces du genre compliqué, fouillé, qui ca-

ractérise sa première manière, s'est mis, avec non moins de fini, à composer des farces, à faire des adaptations du français, de l'allemand, etc. Avec beaucoup de flair, il a déniché, dans le vieux répertoire français, par exemple, des pièces, populaires jadis, où il y avait cet esprit de bon aloi qui peut assez bien se traduire dans toutes les langues. Sans aucun souci de l'art proprement dit, il a coupé, altéré ces comédies, pour les mettre à la portée du gros public américain, absolument comme un ravaudeur transforme de riches vêtements achetés d'occasion, afin de les revendre à des cochers ou à des portières. On peut admirer le labeur de Clyde Fitch, son talent de faiseur d'argent. Mais combien les critiques préfèrent se rappeler en lui le jeune et spirituel auteur des *Grimpeurs* !

Un autre mort, dont la carrière offre plus de grandeur, est M. Harriman, le « roi des chemins de fer. » Inconnu en 1888, cet homme extraordinaire, en 21 ans, est devenu le chef incontesté de voies ferrées couvrant 64 099 milles, soit 96 000 kilomètres, avec des intérêts considérables, souvent prépondérants, dans 41 entreprises diverses. C'était le rival redouté de Morgan et de Hill, les deux seuls nababs de *railroads* en état de lutter avec lui sous le rapport de l'influence et des ressources pécuniaires. M. Harriman fait mentir la tradition qui veut que l'aptitude à la position de leader et les qualités d'organisateur se manifestent de bonne heure. Fils d'un pasteur sans fortune aucune, il entra, après des études très écourtées, dans un bureau d'agent de change, où il ne montra, du reste, que des dispositions fort ordinaires pour les affaires. Pendant de longues années, en somme, il végéta dans des situations inférieures. On ne sait pas très bien comment ce modeste employé put acheter, en 1870, une charge d'agent de change. Il est probable qu'il fit un coup heureux au moment de la fameuse spéculation des Gould sur l'or, ce *gold corner* qui causa à l'époque une perturbation formidable du marché. Toujours est-il que, encouragé sans doute par ce premier et éclatant succès, il joua avec ardeur dans chaque panique, et chaque fois gagna des sommes

considérables. Mais il ne commença réellement à faire parler de lui que par son relèvement de l'Union Pacific Railroad, en 1880, sa première tentative sur le domaine des voies ferrées. Cette ligne était si bien dans la débîne, que Morgan lui-même, après quelques efforts, l'avait abandonnée à son malheureux sort. Harriman entrevit là une possibilité. Appuyé par une maison de banque à laquelle il avait su communiquer son optimisme, il fonda un syndicat avec deux membres de la famille Gould, deux des Vanderbilt et les représentants des créanciers de l'entreprise. Cette combinaison était des plus heureuses. Elle fait songer à ce trait de génie d'un Gil Blas moderne, — un Américain, probablement, — qui, sans argent, briguaît à la fois une situation importante dans une maison de banque et la main d'une héritière, et qui obtint l'une et l'autre en faisant croire au banquier qu'il épousait la demoiselle et au père de famille qu'il appartenait à la banque. En l'espèce, tout le monde reprit confiance et l'on trouva des fonds. On peut se rendre compte de la puissance de travail de Harriman, en remarquant que bientôt le syndicat remboursa, tant au gouvernement qu'aux actionnaires, 85 millions de dollars, et put encore acheter pour 9 millions de propriétés diverses. En trois ans, tous les membres du syndicat étaient rentrés dans leurs débours. Le grand *railroadman* employa, dès lors, les bénéfices nets de l'entreprise à l'acquisition de lignes secondaires : ce fut le début de cette politique d'absorption qui fit sa fortune et celle de son « système » de voies ferrées. La carrière de M. Harriman est un exemple frappant de ce que peut produire, en matière de combinaison d'affaires, un esprit clair, audacieux et possédant la bosse de l'organisation, jointe à un labeur intense et à une volonté de fer. Mais... quand on songe que ce multimillionnaire, qui avait à peine le temps de dormir, ne pouvait pas toujours trouver celui de déjeuner, et se détruisit la santé à force de travail et de soucis, sans profit pour le bien public, on peut se dire, ici aussi : « A quoi bon ? »

CHRONIQUE SUISSE

La littérature « criminelle » : efforts pour la combattre. — Livres de saison : *Au Foyer romand*; conteurs et romanciers : Philippe Monnier; A. de Molin; D. Baud-Bovy. — Un drame fribourgeois. — La vie mentale de l'adolescent. — Le catholicisme à Genève. — M^{me} de Staël et la police. — Le poète Duchosal.

Il y a vraiment des heures où l'on comprend le paradoxe de Rousseau sur l'imprimerie, cet « art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain » ; où l'on se demande s'il ne vaudrait pas mieux ne point savoir lire, que de lire ce qu'on lit.

Pendant longtemps, dans notre Suisse française, on s'est nourri de plats ou fades romans du cru, dont « la place était marquée dans toutes les bibliothèques populaires, » et que leur phraséologie prêcheuse protégeait contre la critique : celle-ci paraissait proprement sacrilège quand elle refusait de tenir pour mérite littéraire les « bonnes intentions » de l'écrivain. Il n'en est plus tout à fait ainsi; on est parvenu, au moins dans certains cercles cultivés, à une conception plus élevée de l'art. Par malheur, voici qu'à la littérature niaise et indigène succède la littérature malsaine et importée. Elle prend des formes diverses. L'une des pires est la littérature « criminelle, » ainsi qu'on a qualifié ces récits qui vont chercher leurs sujets et leurs héros dans le monde du crime.

Nous lisions il y a quelque temps, dans un journal genevois, cette information : « On voit depuis un an ou deux s'étaler, à la devanture des kiosques et des magasins de journaux, des brochures enluminées de couleurs criardes où domine le rouge. Le rouge, c'est du sang. Et ces livraisons à deux sous, titrées *Nick Carter*, *L'œil de la police*, *Buffalo Bill*, etc., contiennent des histoires de vol, de violences, de meurtres, d'assassinats. D'ineptes histoires, écrites dans un français douteux, mais bien propres à agir sur l'imagination de la jeunesse qui en fait sa pâture quotidienne. Car ce sont surtout les enfants qui achètent cette

littérature; ils la dévorent ouvertement ou en cachette: leur cerveau s'en sature. » — La conséquence, c'est que ces jeunes lecteurs transportent dans la vie les aventures qui ont pris tant d'empire sur leur esprit. La police genevoise procédait, il y a quelques mois, à l'arrestation de quatre écoliers de 13 à 15 ans qui s'étaient constitués en association de voleurs: on trouva chez eux une abondante littérature du genre de celle dont nous parlons. Il importe de la combattre; le danger devient pressant. On le dénonce de toutes parts. Dans la Suisse allemande aussi, l'on s'émeut de l'invasion de cette littérature « des bas-fonds, » comme l'appellent nos confédérés. Nous avons rencontré une allusion à ce mal trop réel dans le joli livre récemment publié par M^{me} Hautesource, l'auteur déjà connu du *Nid sous la feuillée* et d'autres gracieux récits; dans son nouvel ouvrage (*Une princesse en servitude*, Genève, Atar, in-12), — qu'en passant je recommande aux jeunes lecteurs, — elle met en scène un brave collégien genevois qui, la tête tournée par les exploits des apaches et les histoires de détectives, a formé avec quelques camarades une association secrète, les « Vautours de la Montagne noire; » il s'ensuit de graves désordres: cet épisode est pris dans la réalité la plus actuelle ¹.

Comment réagir contre ces lectures idiotes et malsaines? — Par les bons livres, sans doute, et par les bons journaux. Cette conviction inspire les fondateurs d'un journal suisse pour la jeunesse, qui va paraître: on me pardonnera de leur faire un brin de réclame. Ce journal fera d'autant plus de bien qu'il sera plus captivant; il sera d'autant plus captivant qu'il aura plus de gens de talent parmi ses rédacteurs; il en aura d'autant plus qu'il les rétribuera mieux; et il pourra d'autant mieux les payer qu'il aura plus d'abonnés.... Vous voyez où vous conduit ma logique, — inattaquable. Gens d'âge mûr, vous n'avez pas besoin de ce journal, vous ne le lirez probablement pas; mais

¹ Au moment où nous relisons ces pages en épreuves, on apprend que les auteurs de l'épouvantable affaire de Jully sont deux jeunes Suisses, qui se sont précisément nourris de ce genre de lectures. L'exemple est saisissant.

votre devoir est de le soutenir. Ne connaissez-vous aucun écolier à qui vous pourriez faire du plaisir et du bien en l'y abonnant pour ses étrennes? Si vraiment vous pouvez me dire en conscience que vous n'en connaissez aucun, je n'insiste pas.

— Le volume *Au foyer romand*, tant de fois mentionné ici, vient de paraître pour la 25^e fois. Nous sommes, cette année, particulièrement à notre aise pour en dire du bien, et nous en profiterons. La chronique a été rédigée par M. Benjamin Vallotton, qui s'est acquitté avec succès d'une tâche fort malaisée. veuillez m'en croire : rien n'est plus compliqué que de résumer en une quarantaine de pages le mouvement intellectuel de notre pays romand. Si minutieux soit-on, si impartial et attentif, on omet toujours quelque chose ou quelqu'un, et les « intéressés » ne vous le pardonnent guère. M. Vallotton a tâché d'être complet; mais surtout je loue l'excellent esprit qui, joint à sa verve naturelle, a inspiré sa chronique.

Je ne veux point transcrire la table des matières de ce volume de 400 pages, mais je tiens à signaler, parmi les morceaux qui m'ont surtout frappé, de très beaux vers, fermes d'allure, d'un coloris vigoureux, écrits par M. Albert Malsch; l'article de M. G. de Reynold : *Un adolescent sentimental*, où il y a des choses bien délicatement senties et exprimées; une causerie de M. R. de Traz sur le rôle littéraire de la Suisse française, qui contient, à côté d'assertions contestables, des aperçus pénétrants et neufs; une très puissante « vision » (je ne puis l'appeler autrement) de M. Edmond Gilliard; enfin quelques souvenirs d'enfance de M^{lle} de Mestral Combremont, qui sont une des jolies fleurs de la gerbe nouée par MM. Payot. On nous assure qu'on va transformer ce recueil d'étrennes afin de l'accommoder mieux au goût du public. Souhaitons qu'il demeure bien « littéraire, » en dépit même du public, s'il le faut.

— Aimez-vous encore la poésie? — Alors, lisez la prose de M. Philippe Monnier. Quel talent souple et charmant que le sien, et quelle sensibilité tendre et profonde que la sienne! Comme il sait bien dégager et nous révéler, en ce style chaoyant qu'il s'est fait, la poésie des plus humbles choses et des

plus familières ! Son petit volume, *Mon village* (Genève, Jullien, in-12), est une suite de morceaux où la grâce des descriptions, la peinture affectueuse et vivante des types locaux, le charme de la rêverie, la mélancolie du souvenir, le sentiment de l'agreste beauté, s'unissent en un mélange unique, rehaussé çà et là d'une pointe d'humour et d'innoffensive espièglerie. Quelques-uns des chapitres, que relie comme un fil léger, mais solide, l'amour intense du coin de terre préféré, sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et d'émotion. Je me remémore les pages sur Horace ; l'apparition fugitive du vitrier ; la veillée avec Tiberge, où il se dit des choses si justes ; la dramatique esquisse des « seigneurs du village ; » la « nuit d'été » (que les lecteurs graves, espérons-le, ne prendront pas de travers) ; l'évocation de Jean-Jacques ; la visite au château ; puis les portraits : la Violette, Bolsec dit Burkel, le pasteur, le notable, M^{lle} Fanny Dufour (si remarquable de vérité), et puis cet autre portrait encore, douloureusement intime, qui nous a mis les larmes aux yeux.... enfin, les « adieux » au village, d'un si mâle accent dans leur tristesse.... Il y a là toute la vie, avec son incomparable richesse, avec sa mystérieuse cruauté ; toute l'expérience, aussi, amassée au fil des jours, et toute la foi d'une âme que l'épreuve a formée. Un tel livre échappe aux faiseurs d'analyse. Nous le relirons, voilà tout.

— Les lecteurs de cette revue ont joui les premiers du petit roman de M. Aloys de Molin : *Le mariage de Germaine* (Lausanne, Rouge, 1910). Il est prestement écrit, sans prétention, mais avec beaucoup de bonne grâce naturelle ; il marche vivement au but, c'est-à-dire à l'heureux dénouement, sans s'alourdir de ces digressions vaines des conteurs qui s'écoutent conter, sans longueur, — à moins qu'on ne juge les vingt dernières pages superflues. Pour tout dire, ce livre est amusant, très amusant ; il l'est surtout parce qu'on sent que l'auteur lui-même s'en est amusé le premier. Il aime ses personnages, même quand il nous fait rire à leurs dépens ; il les aime parce qu'ils sont vivants : sans doute son imagination les a créés, mais son observation, souvent très fine, toujours bienveillante et gaie, a tiré

de la réalité courante et' quotidienne les traits qui les distinguent. Germaine, aussi bien que son amoureux, l'honnête caissier de banque; le vieux célibataire Mégroz, aussi bien que l'ancienne gouvernante, M^{lle} Miauton, et le pasteur de Prilly, — le pasteur surtout! — sont d'un dessin plein de verve, par instants d'une drôlerie qui, s'arrêtant juste à la limite de la caricature, demeure vraie jusque dans sa fantaisie d'ailleurs contenue et un peu pince-sans-rire.

— C'est une sorte de pastiche d'art que nous offrent M. D. Baud-Bovy et M. Edmond Reuter dans le beau volume qui vient de paraître : *Le Sire de Strellingen* (Genève, Eggimann, in-8°). Le premier nous conte le pèlerinage au delà des Alpes accompli par sire Wernhart, ses malheurs, sa fidélité à sa foi et à sa femme, sa délivrance et son miraculeux retour. Le second a interprété cette vieille légende suisse dans des compositions inspirées des gravures sur bois du seizième siècle et fort artistement gravées par M. Villaret. Nous n'affirmerions pas que le narrateur ait entièrement réussi dans la tentative périlleuse de conter son histoire en vieux français : la langue, d'un archaïsme un peu conventionnel, n'appartient à aucune époque précise; certains mots et certains tours y détonnent. Mais l'essentiel est que la légende soit captivante, et elle l'est à souhait. Les dessins de Reuter, scènes guerrières ou mystiques, figures ou paysages, culs-de-lampe, fleurons, lettres ornées ont le même genre de charme savamment artificiel, et leur naïveté préméditée s'accorde à merveille avec celle du texte. L'ensemble est digne de l'attention des bibliophiles et fait honneur aux éditeurs et à l'imprimeur autant qu'aux deux auteurs.

— Depuis quelques années, le trait le plus caractéristique de notre mouvement littéraire est l'essor qu'a pris le genre dramatique. Dans le *Foyer romand*, dont nous parlons plus haut, M. Ed. Combe a consacré au théâtre de la Suisse française une étude très intelligente, très impartiale, qui est ce qu'on a écrit de plus complet sur la matière. Il n'a oublié personne, s'est efforcé de marquer à chacun sa place. Il a, entre autres, très bien parlé des tentatives de M. le Dr Thürler et du « tempérament origi-

nal » qu'elles révèlent. Une nouvelle occasion s'offre à nous d'en juger. M. Thürler vient d'écrire un drame en quatre actes en prose : *La Krotzeranna*, qui doit être prochainement représenté à Estavayer¹. Nous n'hésitons pas à dire que cette pièce marque un progrès décisif sur celles que l'auteur nous a données jusqu'ici. Elle a sur elles l'avantage de la composition et de l'unité d'effet; le sujet est bien circonscrit, l'idée maîtresse fortement mise en relief; l'intérêt ne s'éparpille plus en scènes épisodiques, mais se concentre (dans un coin perdu de la Gruyère) sur quelques personnages dont les passions primitives s'expriment en paroles sobres et fortes. Nous serions surpris si ce drame vigoureux, d'une saveur âpre et sauvage, ne produisait à la scène un grand effet.

— Nous sommes, ou nous nous flattons d'être, un pays d'éducation; la Suisse française,

...depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,

a été et sera une pépinière de pédagogues et de théoriciens de la pédagogie (Rousseau est le plus connu). Aussi le Foyer solidariste de Saint-Blaise a-t-il jugé naturel d'entreprendre une « collection d'actualités pédagogiques, » dont le succès ne paraît pas douteux. L'an dernier, elle débutait par un livre de F.-W. Foerster, qu'a traduit M. Pierre Bovet, *L'Ecole et le caractère*; elle s'enrichira l'an prochain de deux nouveaux ouvrages sur des questions de même ordre; et en cette fin d'année, elle nous donne une très remarquable étude de psychologie appliquée à l'éducation, *La Vie mentale de l'adolescence et ses anomalies*, par un savant genevois déjà connu par ses travaux antérieurs, M. Aug. Lemaître.

Ce n'est point ici le lieu d'analyser cet ouvrage d'une inspiration aussi sérieuse que la méthode en est sévère, et que doit lire quiconque s'occupe d'instruire la jeunesse. On y apprendra quelle sollicitude attentive méritent d'éveiller les commencements de l'adolescence et les particularités parfois étranges qui s'y mani-

¹ Estavayer, Butty & C^{ie}, 1909.

festent. M. Lemaître met en évidence les liens qui rattachent le mental au moral ; par une série d'observations scientifiquement conduites, il décrit et analyse les faits de synopsis, de paramnésie, de dissociation mentale, d'hallucination, de dédoublement de la personnalité, etc.... autant de phénomènes qui échappent presque toujours à la sagacité des parents et des maîtres, mais qui, bien souvent, expliquent l'état de distraction ou de nonchaloir et les allures bizarres de l'enfant, et commandent la sympathie la plus vigilante ; aussi semblent-ils imposer à la pédagogie le devoir d'*individualiser* l'éducation et l'instruction plus qu'elle n'a coutume de le faire. Certains des « cas » décrits par M. Lemaître sont d'un intérêt palpitant, tragique même. Et, dans ces pages, il y a plus et mieux que de la science : celui qui les a écrites a obéi à une inspiration plus humaine que celle de la simple curiosité du psychologue.

— Nous sommes fort en retard pour mentionner ici le livre de M. William Martin sur *La situation du catholicisme à Genève* (Lausanne, Payot, in-12) ; mais il fallait le lire, et il est compact ! Cette « étude de droit et d'histoire » a un mérite qui éclate tout du long : la haute impartialité de l'auteur dans un sujet qui, un siècle durant, a tenu tant de passions en éveil. Nous ignorons si M. Martin est protestant ou catholique ; son livre ne nous l'a pas dit : n'est-ce pas le plus grand éloge qu'on en puisse faire?... Le conflit confessionnel, qui date de l'annexion des communes catholiques, résume toute la vie politique de Genève au dix-neuvième siècle. Selon M. Martin, le tort des magistrats genevois, préoccupés de maintenir les traditions religieuses du peuple, est de n'avoir pas su se dégager de la mentalité protestante : « Ils voulurent transformer le catholicisme en religion nationale et n'admirent pas qu'il pût être protégé par l'Etat sans être organisé par lui. Ce fut le malentendu initial et essentiel qu'envenima sans cesse l'action des deux clergés et qui fut accentuée par les traités, dont le clergé catholique usa sans précautions. »

Cette histoire nous est retracée à grand renfort de textes et

de documents, depuis la restauration de 1813 à la séparation de 1907. M. Martin discute, chemin faisant, et sans craindre une aridité qui ne découragera que les lecteurs superficiels, toutes les questions de droit qu'il rencontre; il apprécie d'un esprit libre les erreurs commises de part et d'autre, et constate que, par la séparation, le législateur a renoncé à résoudre le problème, mais ne l'a pas supprimé, car, en fin de compte, ce problème est celui de la nationalité genevoise, menacée par le flot de l'immigration qui monte: « Dès le jour où, il y a près d'un siècle, Genève a perdu brusquement son unité morale, qui est l'inconsciente aspiration de tous les peuples, la question confessionnelle est devenue le centre de sa politique, pivot de son histoire. Entre le protestantisme, qui voulait reconstituer l'unité brisée, et le catholicisme, qui défendait ses droits et sa foi; entre les gouvernements successifs et les oppositions, c'est la question religieuse, c'est la question catholique qui s'est posée à chaque crise, exigeant toujours une solution prompte et toujours différée. Tous les régimes ont eu à prendre vis-à-vis du catholicisme une attitude déterminée, qui a provoqué, tour à tour, leurs succès et leur chute; les questions politiques et économiques ont pâli devant l'éclat de la question religieuse, et c'est à peine si l'on ose dire aujourd'hui que le peuple de Genève a retrouvé dans la séparation l'équilibre de son unité. Le problème subsiste tout entier.... Dans l'inquiétude légitime qu'inspire l'avenir de notre nationalité, qui pourrait dire que le problème confessionnel ne joue aucun rôle?... »

— C'est aussi un peu de l'histoire genevoise que nous apporte la brochure de M. Ed. Chapuisat, *M^{me} de Staël et la police* (Genève, Kündig, in-8°). On y retrouve deux études (dont la seconde a paru ici-même): l'une sur les rapports de M^{me} de Staël, en 1795 et 1796, avec le résident Desportes; l'autre, sur les tracasseries que lui fit subir l'empereur de 1810 à 1813. On connaît par le beau livre de M. Paul Gautier (*Madame de Staël et Napoléon*, 1902) la lutte opiniâtre engagée par la police impériale contre l'auteur de l'*Allemagne*. M. Chapuisat y ajoute des docu-

ments nouveaux empruntés aux archives nationales de Paris et à la bibliothèque de Genève, notamment des lettres fort curieuses du baron Capelle, successeur de M. de Barante comme préfet du Léman, lesquelles contiennent de piquantes révélations sur le concours prêté par M. et M^{me} Uginet à la fameuse fuite de M^{me} de Staël en mai 1812.

— Nous ne pouvons plus que mentionner en deux mots la brochure de M. F. Vincent, *Le poète genevois Louis Duchosal dans l'intimité* (Genève, Imp. centrale, 1909) qui contient de touchants souvenirs et quelques jolies anecdotes sur le poète du *Rameau d'or*.

— De Genève encore, nous avons reçu l'*Almanach des étudiants* pour 1910 (Atar, éditeur), qui est amusant et où l'on trouve des notices historiques sur les diverses sociétés universitaires. Dans le même ordre de choses, signalons le *Livre d'or* que vient de publier la Société de Belles-Lettres de Neuchâtel et dont l'intérêt dépasse un cercle restreint, grâce à la bibliographie qui s'y trouve: elle contient l'indication de tous les ouvrages publiés par les anciens membres de la Société, ce qui n'est pas loin de représenter toute la littérature neuchâteloise depuis soixante ans.

P. S. — Au dernier moment nous parvient le volume IV des *Annales Jean-Jacques Rousseau*. Ce sera pour une prochaine chronique, ainsi que quelques autres ouvrages arrivés depuis l'achèvement de celle-ci, à savoir: *La Savoie*, par Léandre Vaillat, illustré par Boissonnas (superbe livre d'étrennes); *La Vérité humaine* (apologétique), par G. Frommel; *Association chrétienne d'étudiants, Sainte-Croix 1909* (contient une conférence de M. Paul Robert, « L'art jugé par un croyant »); deux recueils de poésies: *Au grand soleil et sous la lampe*, de M. Jean Mézel, et *Les Voix intimes*, de M. Maurice Calame.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La télévision : expériences récentes en France. — Observation sur la planète Mars. — La rachianesthésie générale. — Coloration artificielle des diamants. — Le mécanisme de l'aphonie subite.

Un très intéressant appareil vient d'être essayé à La Rochelle : il démontre la possibilité de la télévision, c'est-à-dire de la vision à distance par l'électricité, parallèle à l'audition à distance réalisée par le téléphone. On peut employer le nom de téléphote, par conséquent.

Le téléphote en question est dû à l'ingéniosité d'un jeune homme, M. Georges Rignoux, et de ses collaborateurs, MM. A. Fournier, professeur de physique, Elouard, et G. Merlin, constructeur.

Il existe un téléphote rudimentaire, de démonstration, qui n'est pas pratique ; et un autre, en élaboration. Il ne s'agit que d'assembler les éléments qu'on a d'abord vérifiés isolément. Le premier n'est pas pratique parce qu'il exigerait une quantité de fils ; le second devra marcher par un seul fil.

Tous deux ont pour base la propriété qu'a le sélénium de varier de résistance au courant électrique selon qu'il est plus ou moins éclairé. Intercalez une cellule de sélénium (c'est du fil de cuivre entourant un bout d'ardoise, et recouvert de sélénium fondu) dans un circuit électrique, et éclairez-la tour à tour fortement, faiblement, et pas du tout. Il passe beaucoup, peu, ou pas d'électricité : et la variation est immédiate. Ceci posé, voyons quelle est la première solution réalisée par M. Rignoux et ses collaborateurs, celle qui n'est pas pratique.

Nous avons une source lumineuse dont les rayons sont réfléchis par un miroir sur un objet simple : la juxtaposition de quelques carrés noirs et blancs, sur le même plan. L'image de cet objet traverse une lentille et tombe sur un tableau de cellules, un tableau fourni de 20 ou 30 cellules de sélénium, inter-

calées dans un circuit. On comprend que le fil de chaque cellule éclairée laisse passer du courant ; celui des cellules non éclairées, non. Ces fils, on les fait passer dans la chambre voisine ; on pourrait aussi bien les envoyer au loin, mais il faut simplifier : la distance ne fait rien à l'affaire, c'est connu. Là ils se rendent chacun à un petit galvanomètre. Tous les galvanomètres sont placés à l'intérieur d'un long électro-aimant qui sert à les orienter, à les maintenir dans un même sens tant qu'aucun courant dans le fil qui les compose ne les incite à tourner. Chacun de ces galvanomètres porte, par une tige, un petit obturateur, et la rangée de galvanomètres est placée devant une rangée de petits miroirs, ayant les dimensions des obturateurs. Et chaque miroir est orienté de façon à refléter la lumière qu'il peut recevoir d'une lampe sur un point déterminé d'un écran, si toutefois il est découvert.

Dans ces conditions on devine le jeu des éléments. A tel galvanomètre il arrive du courant, parce que la cellule correspondante de l'écran expéditeur est éclairée ; il se déplace, et l'obturateur aussi ; le miroir fonctionne et projette de la lumière sur un point défini de l'écran. A tel autre il n'en arrive pas, le fil venant d'une cellule obscure, et alors le miroir reste couvert par l'obturateur ; le point correspondant de l'écran reste sombre.

On comprend bien que pour faire voir un visage, un paysage, il faudrait un très grand nombre de cellules, fils et galvanomètres à miroirs. Mais il n'en faut pas tant pour démontrer le principe. Et il suffit d'avoir assisté à l'expérience pour constater que dès qu'on bouge l'objet, l'image au poste récepteur bouge aussi.

Mais cet appareil nécessite autant de fils que d'éléments de sélénium, et ceci le rend impossible en pratique.

Aussi MM. Rignoux et Fournier en ont-ils imaginé un autre qui fonctionnera bientôt.

Au poste transmetteur, il y a encore : la lumière, le miroir, l'objet, la lentille et le tableau de cellules. Mais après, pour transmettre isolément les différents courants, par un même fil,

il y a un relais, qui fournit des courants plus forts, mais proportionnels, car il faut des courants plus forts pour la transmission au loin. Après cela se place un collecteur où chaque courant de chaque cellule est recueilli plusieurs fois par seconde, et expédié par un fil unique. A la station réceptrice ces courants différents, qui se suivent, se traduisent en variations lumineuses. Devant une source lumineuse se trouve un nicol polariseur, puis une bobine de polarisation rotatoire magnétique, puis un nicol analyseur. Le fil parti de la station transmettrice arrive à la bobine : selon la force du courant du moment il passe beaucoup, peu, ou pas de lumière. Ces éclats de lumière sont recueillis par un disque à miroirs, à rotation réglée par celle du collecteur ; chaque éclat de lumière est réfléchi par les miroirs au bon endroit sur l'écran. Et on voit, grâce à la persistance des impressions visuelles, bien que chaque point de l'écran ne soit pas éclairé de façon permanente, mais seulement de manière intermittente.

Dans quelle mesure l'appareil de télévision de M. Ruhmer, qui figurera à l'exposition d'électricité de Bruxelles l'été prochain, se rapproche-t-il de celui des inventeurs français ? On ne sait. Il est acquis que M. Ruhmer utilise le sélénium lui aussi, mais sur les détails de l'appareil il reste muet, jusqu'à nouvel avis. Il faut attendre pour être renseigné. Mais il convenait de signaler les études des expérimentateurs français qui, eux, ne cachent rien de leur procédé.

— On s'occupe beaucoup de la planète Mars en ce moment, sa position actuelle étant très favorable aux observations. Et naturellement les divergences continuent en ce qui concerne les canaux.

Deux Anglais étonnent quelque peu les astronomes en calculant les dimensions probables de ces canaux, et en y voyant non seulement des instruments d'irrigation, mais aussi des voies de navigation, et probablement aussi des réservoirs d'énergie, l'eau servant, selon eux, à produire de l'électricité qui doit être transportée au loin pour donner de la chaleur et de la lumière.

D'autre part, les observateurs français et espagnols ne voient rien qui ressemble au réseau fin de canaux dont M. Lowell est l'acharné défenseur.

A l'Académie des sciences, M. Comas Sola, directeur de l'observatoire de Barcelone, pour qui le résultat des observations de la présente opposition serait surtout la déroute définitive du réseau géométrique des canaux, a toutefois signalé quelques faits curieux. Il note que si les grandes lignes topographiques restent constamment les mêmes, il y a pourtant des changements de détail dus sans doute à des nuages et peut-être à de la végétation. La tonalité de ce qu'on baptise du nom de mers, et des régions sombres en général, est très changeante, alors que par contre la teinte des régions claires est à peu près invariable. M. Comas Sola cite deux exemples frappants de changements. Au début d'août la Grande-Syrte avait l'aspect flou et pâle, tandis qu'à la fin d'octobre, la teinte était sombre et le contour parfaitement délimité. Près des îles de Thulé, à la fin d'août, on ne voyait qu'à peine quelques lacs pâles, et deux mois après toute la région était parsemée de quantité de lacs très foncés et rougeâtres.

— Jusqu'ici, pour produire l'anesthésie générale on a eu recours aux anesthésiques volatils, à l'éther, au chloroforme, qui, inhalés par les poumons, passent avec le sang dans les centres cérébraux, et y produisent leur effet. Depuis quelques années, on pratique une analgésie de la moitié inférieure du corps par injection de cocaïne dans le liquide qui entoure la moelle lombaire. Le sujet n'est pas endormi, mais il a perdu la sensibilité du bas-ventre et des jambes et on peut l'opérer sans qu'il sente rien.

M. Jounesco a proposé et réalisé une extension de la méthode, en pratiquant la rachistovaïnisation. Il injecte non plus dans la partie inférieure, mais dans la partie supérieure du canal médullaire un mélange de cocaïne ou plutôt de stovaïne (dérivé de la cocaïne) et de strychnine; cette dernière pour empêcher la stovaïne d'agir sur le bulbe et de le paralyser. Par là il obtient une analgésie générale de la tête aux pieds permettant de faire

n'importe quelle opération. L'opéré garde toute sa conscience, il est éveillé, il cause, il lit; on lui cache l'opération en interposant un rideau, dans les cas où cela se peut. L'analgésie dure près de deux heures, et est complète : il n'y a pas d'effets désagréables (vomissements, etc.) après. Et dans les 400 opérations qu'il a faites par ce procédé, M. Jounesco n'a pas eu un seul accident. Pour lui, « la rachianesthésie générale sera la méthode d'anesthésie de l'avenir. »

Pour être juste, il faut ajouter que différents praticiens sont très opposés à la nouvelle méthode, qu'ils jugent dangereuse. L'avenir décidera.... Il faut dire encore que beaucoup de chirurgiens se demandent s'il est bien utile de disposer d'une nouvelle méthode d'anesthésie générale, alors qu'on en a déjà une bonne, et s'il est nécessaire d'anesthésier tout le corps dans des cas où l'anesthésie locale suffirait. *Adbuc sub judice lis est.*

— Les physiciens continuent à tracasser les pierres précieuses. A l'Académie des sciences de Paris, M. Sacerdote a fait voir des diamants artificiellement colorés. Non par les rayons X, qui sont sans action, mais par les rayons cathodiques, qui ont une influence colorante nette. Le diamant passe d'abord au rose, puis il prend la teinte du vin de Madère et devient enfin brun. Cette coloration est-elle stable? Depuis un an qu'on l'a obtenue, elle semble ne pas changer. Mais c'est peu, un an. D'autre part, il est aisé de la détruire en peu de temps par chauffage à 300° C.

Ces expériences ont-elles un intérêt pratique? M. Bouty, en présentant la note de M. Sacerdote, a dit que si la coloration était stable, certains diamants au moins pourraient tripler de valeur. Pas les beaux diamants, semble-t-il, car ce qu'on apprécie en eux, c'est leur limpidité et l'absence de toute couleur. Par conséquent, il n'y aura peut-être pas grand'chose de changé à la situation.

— Il arrive aux chanteurs et aux orateurs d'être pris d'une aphonie subite. Rien n'y fait, ni le désir de continuer à recueillir des applaudissements, ni l'ardeur à faire passer sa conviction politique dans l'esprit des autres : il faut rester muet.

On croyait que cette aphonie tenait à quelque trouble des

cordes vocales. Or il n'en est rien, d'après M. Marage. Celui-ci, enlevant à des chiens le larynx aussitôt après la mort, en excitant électriquement différents muscles, tandis que passe un courant d'air, fait aboyer l'organe : tantôt sur le mode grave et bas, tantôt sur le mode aigu, selon les muscles. Ce sont donc les muscles et non les cordes qui sont en jeu dans la vocalisation. Et alors l'aphonie est due, non à un trouble des cordes, mais à la contracture de certains des muscles de la glotte. Il ne faut pas s'étonner de la soudaineté de l'aphonie : elle n'est pas plus soudaine qu'une névralgie ou une douleur rhumastismale apparaissant tout à coup en un coin quelconque de notre corps.

CHRONIQUE POLITIQUE

L'année 1909. — Discussions parlementaires. — M. de Bethmann-Hollweg au Reichstag. — En Angleterre : le conflit entre les deux chambres. — La chute du ministère Giolitti. — Le roi Léopold II. — En Suisse : la session des chambres fédérales.

L'année 1909, qui a commencé par la belle manifestation de charité provoquée par le désastre de Messine a eu sa grande part d'agitations et de troubles. Une tentative de réaction a échoué à Constantinople, tandis qu'une révolution libérale réussissait en Perse ; on a déçu les Serbes, exaspéré les Grecs, massacré des Arméniens ; pendant plusieurs semaines le spectre fort laid de la guerre a plané dans la contrée du Danube ; à propos du Maroc, les grandes puissances se sont mises à peu près d'accord ; mais le territoire chérifien est resté un vrai guépier, et tandis que Français et Espagnols stationnaient sur la côte, la guerre civile a donné lieu à des cruautés qu'on croyait ne plus voir en plein vingtième siècle. Une activité intense a régné dans l'enceinte des parlements ; les vastes discussions de principes ont alterné avec les âpres querelles entre hommes, sans que le sort des nations en ait été beaucoup modifié. Des personnages consi-

dérables : chefs d'états, chanceliers, présidents de ministères ont disparu de la scène et d'autres hommes non moins considérables les ont remplacés.... Somme toute, une année moyenne qui a valu des biens aux uns, des maux aux autres, comme il en a toujours été et comme il en sera toujours.

Pourtant on parlera de 1909 dans les siècles à venir ; mais non pas pour des événements de la politique.... On en parlera parce que c'est à cette date que les hommes se sont mis à voler. Ils ont définitivement triomphé des incertitudes et des maladresses de débuts ; ils ont plané, non plus au-dessus d'un champ de courses, mais par-dessus la campagne, les toits des villes et la mer ; maintenant la voie est ouverte, le secret magique est trouvé ; et si le nouvel art a déjà son martyrologe, c'est que, dans notre monde, tout progrès de l'homme, toute victoire glorieuse sur la nature exigent des sacrifices et réclament des victimes.

On en parlera, de cette année 1909, parce que de hardis explorateurs ont enfin gagné le pôle. Jusqu'à présent ils paraissent n'y avoir trouvé qu'un prétexte à de peu édifiantes querelles ; mais l'axe mystérieux de la planète a exercé une telle attraction, tant d'audacieux ont cherché à l'atteindre, ils ont affronté tant de fatigues et tant de dangers, ils ont semé de tant de cadavres la froide banquise du nord que le jour où un explorateur plus habile ou plus heureux que les autres a enfin touché le but restera grand dans les annales de l'humanité.

— Ces glorieuses conquêtes n'arrachent pas les contemporains à leurs préoccupations habituelles. La politique surtout ne perd point ses droits ; elle trouve même, en cette fin d'année, un renouveau de vigueur. Non pas que les questions internationales présentent une acuité quelconque : une paix profonde règne en Europe et partout ; le Maroc nous étonne par l'insolite tranquillité qu'il affecte ; l'hellénisme a mis une sourdine à ses plaintes et l'intervention militaire que les Etats-Unis projettent dans le Nicaragua ne peut en aucune manière troubler notre repos. Mais, à l'intérieur de divers pays, de grosses questions s'agitent.

Le Reichstag allemand a vu les débuts du nouveau chancelier,

Contrairement à son prédécesseur, le prince de Bülow qui, dans son désir de gouverner d'accord avec une majorité, avait pris à peu de chose près les allures d'un ministre parlementaire, M. de Bethmann-Hollweg est revenu à la tradition : il veut n'être responsable que devant l'empereur et, tout en acceptant les voix de tous les partis, prétend ne s'inféoder à aucun. Mais le ministre évite la roideur ; il donne à ses discours une forme douce et modeste et veut voir en toutes choses le bien plus que le mal. La politique extérieure ne lui offre que des sujets de joie ; il constate la solidité de l'alliance austro-allemande, proclame la fidélité des hommes d'Etat italiens, dit son désir de vivre en bons termes avec l'Angleterre, prononce de fort bonnes paroles à l'égard de la France. Seuls les Alsaciens-Lorrains ont des motifs de se plaindre. A ceux qui déclaraient le moment venu de gratifier le *Reichsland* d'un gouvernement autonome et de le mettre sur le même pied que les autres états de l'empire, M. de Bethmann a répondu par un air connu : l'heure n'a point encore sonné, l'esprit des provinces annexées n'est pas assez bon ; qu'elles donnent des gages sérieux de leur attachement à l'Allemagne et nous agirons !... C'est donc toujours la même chose : il faut que les Alsaciens-Lorrains brisent avec tous les souvenirs du passé et se déclarent contents de leur sort pour qu'on leur fasse un sort acceptable qui leur permette de ne plus regretter le passé.... C'est toujours la même chose et c'est absurde !

— Les Anglais vont avoir un singulier Noël, gâté par les agitations d'une lutte électorale comme le pays n'en a pas encore vu. Car la Chambre haute a voté à une écrasante majorité la motion de lord Lansdowne ; le parlement a été prorogé ; le 8 janvier un message royal prononcera la dissolution de la Chambre des communes et, dans la seconde moitié de janvier, selon toute apparence, les élections auront lieu. Il n'y a rien là qui étonne beaucoup la nation ; tout cela était prévu depuis plusieurs semaines. Ce qui l'était moins, par contre, c'est l'explosion d'indignation que la résistance de la seconde Chambre a provoquée dans le camp gouvernemental. On ne tient aucun compte de l'argumentation des lords ; leur intervention sur le

terrain du budget a été qualifiée par M. Asquith lui-même de « circonstance sans précédent.... le plus grave des affronts et la plus arrogante des usurpations.... un soufflet reçu par la Chambre des communes.... »

La cause du conflit passe au second plan ; on ne parle qu'incidemment du bill des finances ; c'est sur la question de la Chambre haute que les élections vont se faire. M. Lloyd George annonce que le ministère libéral n'acceptera de gouverner après les prochaines élections que « si on lui accorde le pouvoir d'inscrire sur le livre des statuts une règle nouvelle : une règle qui permettra à la Chambre des communes de faire passer les lois libérales dans le courant d'une seule législature avec ou sans le consentement des lords. » La perspective d'une bataille à fond ne lui déplaît pas, bien au contraire, car il ajoute : « Nous les tenons enfin et nous ne les lâcherons qu'après avoir réglé tous nos comptes. » Et le parti libéral, qui bat partout le rappel contre les lords et s'efforce de parler le langage de chacun, ne craint pas de sortir des cartons où il dormait depuis les grands jours de Gladstone le fameux projet du *Home rule* qui doit électriser l'Irlande, mais rouvrira de redoutables problèmes : « Il nous faut en finir avec une opposition irréductible et annihilante, ensuite nous verrons ! »

Mais il arrive que, si les uns en appellent au peuple, que les lords ont soi-disant insulté dans la personne de ses représentants, les autres invoquent le même peuple et prétendent le défendre contre la tyrannie des communes. Tout revient donc à la démocratie anglaise ; elle doit en concevoir une légitime fierté, mais peut-être aura-t-elle quelque peine à choisir.

— L'Italie a un nouveau gouvernement. Le ministère Giolitti paraissait bien en selle ; les élections du mois de mars lui avaient donné une majorité très forte ; l'entrevue de Racconigi avait augmenté son prestige ; il semblait s'être assez bien tiré de la mauvaise affaire des conventions maritimes où l'opposition de la Chambre l'avait forcé à revenir sur un arrangement conclu avec la compagnie du *Lloyd Sabauda*.... et brusquement le voilà à terre ! C'est que M. Giolitti sentait le moment venu.

Il était au pouvoir depuis trois ans et demi ; sa majorité donnait des signes de lassitude ; le problème des conventions n'était nullement résolu ; il provoquait toute espèce de passions et d'appétits, se confondait avec le dangereux antagonisme du Nord et du Midi ; d'un jour à l'autre le ministère pouvait le retrouver devant lui. M. Giolitti a voulu passer la main à un autre ; mais, en tacticien consommé, il a choisi son terrain : c'est sur la question de la réforme de l'impôt, mal vue par le parlement, mais populaire dans le pays, qu'il s'est fait renverser. Vaincu, il reste l'homme de gouvernement le plus considérable de l'Italie, le seul qui sache se servir des partis, organiser à coup sûr une élection. Son rôle n'est pas fini, bien loin de là.

M. Sonnino, qui lui succède, possède des connaissances beaucoup plus vastes que son prédécesseur ; il le dépasse en valeur morale ; mais ne possède pas au même degré la promptitude du coup d'œil, l'habileté du tour de main, il ignore les *combinazioni* ; dans ses passages au pouvoir, il a toujours fait un peu l'effet de l'homme supérieur qui s'égare dans des milieux en dessous de lui ; sans doute, il en sera de même cette fois-ci. Pourtant M. Sonnino arrive aux affaires sous de bons auspices ; sa majorité sera, à peu de chose près, la même que celle de M. Giolitti ; aucune opposition irréductible n'apparaît encore ; le premier ministre promet au dedans des réformes excellentes ; au dehors, rien ne sera changé à la politique du pays. Il n'y aura donc pas grand'chose de nouveau sous le ciel italien.

— La Belgique est dans le deuil. Quelles que soient les attaques auxquelles son roi a donné lieu, elle sent qu'en le perdant elle a perdu quelque chose de grand et de fort et son sentiment est juste. Nous avons trop vu, depuis quelques années, le roi Léopold II à travers une série de faits, assurément très regrettables, mais qui ne suffisent pas à caractériser l'homme : l'âpreté de son exploitation du Congo, sa dureté à l'égard de ses filles, les désordres de sa vie privée.... La mort le replace dans son cadre ; il apparaît puissant.

Léopold II avait gardé de la forte préparation de sa jeunesse, de ses solides études, de ses lointains voyages, la vision des

grandes choses. Si le sort l'avait placé à la tête d'une puissance de premier ordre, il aurait dominé son époque; restreint à un cadre étroit, il en a tiré tout le parti possible et l'a démesurément élargi. Roi constitutionnel d'un pays remuant, aux passions vives, habitué de longue date à la vie publique, il a su, sans jamais sortir de son rôle, utiliser les hommes, dominer les partis et assurer en fin de compte, en toutes choses, l'exécution de sa volonté. On lui a reproché de n'avoir fait que de la politique d'homme d'affaires; ce n'est pas parfaitement juste: enrichir sa nation, la fortifier, l'armer, faire de la petite Belgique une grande puissance coloniale, ce n'est point uniquement le fait d'un commerçant. Mais, même en admettant le reproche, il resterait à savoir si, dans les conditions où il agissait, le roi pouvait faire bien autre chose.

Après la guerre de 1870, il garda une impression très vive du danger qu'avait couru son pays; il adopta les vues du général Chazal, commandant de la frontière, qui disait que le peuple belge venait de passer « par le trou d'une aiguille » et, malgré l'hostilité de la nation, toute à l'optimisme de sa neutralité, à qui les charges militaires ne plaisent point, il voulut assurer l'avenir. De là cette série de projets de fortifications et de réformes militaires qui, présentés par des ministres divers, finirent toujours par être votés. Le roi arma la Belgique graduellement et malgré elle; pendant près de quarante ans, il ne lui donna pas de relâche; son dernier acte de souverain, à quelques heures de la mort, a été de signer la récente loi militaire, la plus rigoureuse de toutes.

Pendant tout son règne, aussi, il s'est occupé d'élargir le champ d'action de son pays: « Etre petit, c'est une infirmité, » disait-il; mais il corrigeait cette affirmation par une autre: « Un pays qui est baigné par l'océan n'est jamais petit. » Et la Belgique a mis à profit sa situation de pays d'industrie et de pays de ports; les travaux se sont succédé, si vastes qu'ils ont parfois effrayé les Belges eux-mêmes: canaux, voies ferrées, les installations maritimes d'Anvers, la création du port de Zeebrugge, le prodigieux développement de Bruxelles, tout cet ou-

tillage industriel et commercial qui a fait de la Belgique l'une des grandes puissances économiques du monde. Partout l'action du souverain se fait sentir ; c'est même lui qui a conçu la plupart de ces entreprises.

Mais le roi voulait plus que cela : il s'intéressait aux continents nouveaux, suivait de loin les traces des explorateurs hardis, convoquait à Bruxelles des conférences géographiques, cherchait à persuader son peuple, qui ne voulait pas comprendre, des avantages d'un empire colonial. En 1885, il accepta la couronne du Congo que lui offrait la conférence de Berlin et tout de suite s'occupa de mettre en valeur son immense empire. Comment, en dépit des discours de Léopold II, qui promettait de faire le bonheur de ses sujets nègres, le Congo n'a été qu'une vaste entreprise commerciale, pour le plus grand malheur de ses anciens habitants, c'est ce que des polémiques récentes ont suffisamment montré ; comment, en un petit nombre d'années, ce territoire immense a été muni de villes, de factoreries, de routes, de postes ; comment il a été gouverné, administré, utilisé par une poignée d'hommes, avec des ressources infimes, c'est ce que disent avec étonnement les gens qui reviennent de là-bas et ce qui fait grand honneur à l'esprit d'organisation de Léopold II. Après quelques velléités civilisatrices, le roi n'a plus vu qu'une affaire dans le Congo et, une fois engagé, il a été de l'avant en réaliste redoutable, opposant aux protestations qui venaient de toutes parts son entêtement tranquille et sa hautaine ironie. Mais l'affaire n'était point mesquine et si le roi, en bailleur de fonds heureux, y réalisa des bénéfices personnels, il compta toujours faire remise du « bloc » à son pays, appelant ainsi à la vie « la plus grande Belgique. »

Léopold II a réussi dans ses entreprises. Pendant son règne de quarante-quatre ans, la Belgique s'est transformée : sa population a passé de trois à sept millions d'âmes, son commerce extérieur de un à six milliards ; sa marine marchande a quintuplé, le mouvement de ses ports presque décuplé. Aujourd'hui les mines et les fabriques travaillent plus activement que jamais, le pays jouit d'une admirable prospérité. Si Léopold I^{er} est

le créateur de la Belgique comme état, Léopold II a sollicité les qualités de travail du peuple belge, il lui a ouvert de vastes horizons, lui a inspiré des desseins hardis et lui a donné le bien-être.

Pourtant les dernières années du roi se sont passées dans une solitude croissante : manifestement on s'éloignait de lui. C'est qu'il appartenait à cette catégorie d'hommes qui, passionnés de l'action, épris de leur but, tombent dans la sécheresse de cœur et s'aliènent les sympathies. Il sera regretté, il ne sera pas pleuré. Il avait la vaste conception de sa tâche, l'intelligence qui crée, l'habileté qui aplanit les voies, la persévérance qui conduit au but ; il n'avait pas la bonté.

Le successeur de Léopold II est son neveu le prince Albert, fils du comte de Flandre. Le nouveau souverain est âgé de trente-quatre ans ; il a fait des études régulières, a voyagé, s'est mis au courant des questions politiques. Il n'est pas encore intervenu dans le gouvernement ; on n'en dit que du bien.

En Suisse, nous faisons de la politique ; mais cette politique reste encore dans le clair-obscur. Les chambres fédérales travaillent et discutent dans les limites d'un programme infiniment chargé qu'il leur sera quasi impossible d'épuiser d'ici aux fêtes de Noël. Tandis que le Conseil des états s'occupe des assurances et du traitement des employés des chemins de fer fédéraux, le Conseil national examine les comptes desdits chemins de fer et le budget fédéral de l'année 1910. La ratification de la convention du Simplon, déjà votée par la chambre française, sera certainement acceptée à Berne dans le courant de la semaine prochaine ; la convention du Gothard est renvoyée à une autre session. Quant au pouvoir exécutif, l'assemblée fédérale en a assuré le fonctionnement en nommant M. Comtesse président de la Confédération et M. Ruchet vice-président du conseil fédéral. Ces magistrats sont suffisamment connus : nous n'avons aucune surprise désagréable à redouter dans la conduite de nos affaires.

Mais tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des

mondes. Les discussions des chambres aboutissent fatalement à des augmentations de dépenses de plusieurs millions et, soit le compte des chemins de fer, soit le budget de la Confédération accusent déjà d'inquiétants déficits. Pour rétablir l'équilibre, il faudra d'une part un relèvement de tarifs, d'autre part la création de ressources nouvelles, monopoles ou autre chose. Et encore n'est-on pas très sûr que les mesures dont on parle suffisent ; on escompte une reprise des affaires, on exhorte à l'espérance. C'est la défiance, au contraire, qui s'empare du public : il pressent un certain laisser-aller dans l'administration des chemins de fer et la révélation des mauvais rapports qui existent entre la direction générale et le Conseil fédéral n'est pas pour le rassurer ; il se demande si notre pouvoir central ne s'écarte point par trop des traditions de simplicité démocratique qui ont été l'honneur de notre pays. Quel accueil le peuple suisse fera-t-il aux nouvelles charges qu'on tentera forcément de lui imposer comme indispensables au ménage fédéral ? Telle est la question qui bientôt primera toutes les autres, la grande question de demain.

Brusquement, dans son ciel un peu gris, le Conseil national a eu une surprise heureuse. Un député tessinois, M. Manzoni, est venu protester contre les attaques dont son canton a été l'objet et témoigner du loyalisme de ses concitoyens. Peut-être ce militant de l'extrême gauche n'était-il pas sur un terrain très sûr ; mais il a parlé avec tant de conviction, il a cité l'histoire d'une façon si heureuse, il a proclamé avec tant de force l'attachement des Tessinois à leur patrie, la Suisse, que des applaudissements lui ont répondu de tous les bancs de l'assemblée. Certes nous avons besoin de cela et nous ne demandions pas mieux que d'oublier les paroles de M. Perucchi et les propos de l'*Azione*.

Lausanne, 20 décembre 1909.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, par *Johannès Dierauer* ;
traduit de l'allemand par *Auguste Reymond*. — Tome III, de
1516 à 1648, in-8°. Lausanne, Payot & C^{ie}, 1910.

Voici plusieurs années que nos confédérés de langue allemande se réjouissent de posséder une histoire de la Suisse qui, tout en conservant des proportions qui permettent, non seulement aux spécialistes, mais à tout lecteur sérieux d'en prendre connaissance, tient compte de l'immense travail de recherches auquel le développement si varié de notre pays a donné lieu. M. Dierauer, en effet, professeur et bibliothécaire à Saint-Gall, domine sans effort une érudition remarquable ; son récit, encore que basé sur une documentation dont il donne en note les éléments essentiels, est simple, clair et vivant ; il convient bien à un pays dont l'histoire garde quelque chose de local et de modeste et qui, à quelques exceptions près, ne s'est trouvé mêlé que contre son gré aux grands ébranlements des nations voisines.

Aujourd'hui, l'œuvre de M. Dierauer commence de paraître en français et, soit l'exécution matérielle de l'ouvrage à laquelle les éditeurs ont donné tous leurs soins, soit la traduction due à la plume très habile de M. Reymond, bibliothécaire à Lausanne, ne pourront que satisfaire à toutes les exigences. Si l'ouvrage commence par le troisième volume, c'est que l'auteur, dans son désir d'être exact, a voulu remettre au point les tomes I et II qui avaient paru en allemand en 1887 et 1892. Mais le travail se fera promptement et l'on nous annonce pour l'année 1912 l'achèvement de l'édition française en quatre volumes.

Le livre que nous venons de recevoir forme d'ailleurs un tout par lui-même. Il retrace la vie de notre pays lors de la plus grande crise de son histoire. La réformation, partie de Zurich, a gagné les bourgeoisies des villes et s'est étendue largement sur le plateau ; mais la vieille Suisse des bergers, campée dans le

massif des Alpes, reste réfractaire aux idées nouvelles et quand le concile de Trente a fixé la doctrine et que les ordres entrent vigoureusement en campagne, le catholicisme peut reprendre l'offensive et reconquérir quelques-unes des positions perdues. Or, au seizième siècle, alors que la foi est ardente et, pour un rien, se transforme en fanatisme, les divergences ou les affinités religieuses l'emportent sur les liens politiques. Que va devenir le pacte fédératif? Y aura-t-il encore une Suisse? Les cantons qui ont déjà combattu entre eux ne vont-ils pas se joindre aux grands partis qui se divisent l'Europe? Telle est l'angoissante question qui domine la seconde moitié du seizième siècle. A plusieurs reprises la Confédération paraît près de sombrer; mais toujours, au moment décisif, il y a comme un sursaut de raison, les souvenirs de gloire et de concorde parlent plus haut que la passion des partis; tant bien que mal le pacte subsiste. Et, au moment de la crise suprême, quand la grande guerre de Trente ans s'étend sur toute l'Europe centrale et en fait un perpétuel et sanglant champ de bataille, les Suisses, après quelques défaillances passagères, repoussent les avances des Suédois et celles de l'empereur: ils resteront neutres et unis. Bientôt après le traité de Westphalie les récompense de cette attitude en consacrant leur indépendance.

Cette histoire nous a été contée souvent, mais il fait bon la recommencer avec un guide comme M. Dierauer.

EDM. R.

LE CONTRAT SOCIAL ET LES IDÉES POLITIQUES DE J.-J. ROUSSEAU, par *Henri Rodet*. — 1 vol. in-12. Paris, Arthur Rousseau, 1909.

Un gros livre sur un grand sujet. L'ouvrage de M. Rodet est intéressant, étant visiblement le fruit de longues réflexions et de patientes recherches. Je reprocherais toutefois à l'auteur de ne pas serrer d'assez près son sujet et de n'être pas assez incisif. Trop de discussions, et à l'infini, sur toutes les questions. En lisant M. Rodet, on oublie Rousseau. La petite étude dont M. Beaulavon a fait précéder son édition du *Contrat social* (Paris, 1903) m'en a appris bien plus sur les idées politiques de Rousseau que les 450 pages de M. Rodet. Il faut des armes plus légères pour combattre les mensonges et dissiper les sophismes des adversaires actuels de Rousseau.

J.-P. S.

SELMA LAGERLÖF

Les génies primesautiers, les poètes « par la grâce de Dieu » se font de jour en jour plus rares. Nos auteurs les plus appréciés sont des lettrés, raffinés à l'excès. On chercherait en vain dans leurs écrits l'ombre seulement de cette qualité charmante : la naïveté. Ils ne tiennent pas cet article-là. C'est à se demander si la naïveté et le talent seraient devenus incompatibles.

Hé non ! Talent et naïveté ne s'excluent pas. Un auteur élevé loin des grandes villes, et privé de la haute culture qui s'y acquiert, peut fort bien, s'il sent du ciel « l'influence secrète, » devenir un littérateur de marque. Il y aura même des chances pour que la marque de sa littérature soit bonne. La poésie sera vraiment pour ce poète une vocation, d'autant plus authentique qu'elle ne se sera pas révélée dans les cénacles, qu'elle ne sera pas due à la contagion de l'exemple ni au désir de briller, si puissants dans les capitales. Combien sympathiques, ces auteurs à qui le talent est venu en entendant chanter le rossignol ! Bénis soient-ils pour les accents rustiques qu'ils mêlent à la grande musique de nos flûtistes sa-

vants ! Les airs qu'ils tirent de leur roseau nous remplissent d'une émotion spéciale et dont nous sommes aujourd'hui trop sevrés : on sent, comme dans la chanson du roi Henri, que la passion parle là toute pure ! Avec quel empressement on passe sur ce qui manque à ces auteurs en faveur de ce qu'ils possèdent et qui n'appartient qu'à eux ! Ils pèchent contre la mesure et le goût. Ils composent à la diable et parfois ils écrivent mal. Qu'importe ! Peu s'en faut que nous ne saluions dans leur ignorance du métier un essentiel mérite. En vérité, il n'est rien qu'on ne pardonne à ces « primitifs » aimés. Ne rachètent-ils pas leurs défauts communs par ces qualités rares : fraîcheur, spontanéité, sincérité des impressions, absence en un mot de tout ce qu'on flétrit justement du nom de « littérature ? »

C'est parce qu'il possédait ces qualités exceptionnelles que Jean-Jacques Rousseau reçut du Paris raffiné et frivole de son temps un accueil si chaleureux. Et c'est pour la même raison que l'œuvre de M^{lle} Selma Lagerlöf (qui ne ressemble d'ailleurs en rien à Jean-Jacques) a franchi très rapidement les frontières de sa Suède natale. On a traduit en français deux de ses principaux ouvrages. On traduira sans doute l'essentiel du reste. Ses livres, pour la plupart, méritent cet honneur, cet honneur qu'elle partage avec tant d'indignes. Sainte-Beuve louait ce même Jean-Jacques pour avoir « mis du vert » dans la littérature française. M^{lle} Lagerlöf aura mis, elle aussi, un peu de vert dans les lettres européennes de son temps. Rendons-lui grâce pour ce bienfait, mais dans la mesure où il convient. Pour le dire tout de suite, nous ne ferons pas chorus aux éloges vraiment exagérés que la « grande critique » internationale a cru devoir décerner à la romancière suédoise. Nous montrerons le charme de

quelques-uns de ses livres, leur originalité, leur saveur, mais nous ne fermerons pas les yeux de parti pris sur certains défauts très évidents qui, à notre avis, les déparent et qui empêchent, en tout cas, de les ranger parmi les œuvres vraiment achevées de notre temps.

I

Il y a dans la terminologie littéraire un mot devenu un peu prétentieux, comme tous les mots qu'on n'a plus l'occasion d'employer, mais que je demande la permission de ressusciter et d'appliquer à M^{lle} Lagerlöf : c'est le mot *épique*. Seul, il définit exactement le talent de la femme de lettres suédoise.

Ouvrez les traités spéciaux où sont énumérés les caractères de l'épopée. Vous y verrez qu'une épopée est une composition du genre narratif retraçant des aventures, mais héroïques, mais grandioses et dépassant les forces des créatures ordinaires. L'homme apparaît dans l'épopée plus grand qu'il n'est dans la réalité. Le héros d'un poème épique mérite vraiment son nom de héros, alors que le héros de roman, surtout le héros de roman moderne, n'est le plus souvent qu'une mazette. Par la complexion de ses personnages, de ses héros, M^{lle} Lagerlöf mérite bien d'être appelée un poète épique.

A considérer les principales épopées de la littérature universelle, on est frappé de la place qu'y tient le sentiment national. L'épopée se plaît à glorifier les grands hommes, les grands hommes populaires et même, par delà les grands hommes, la patrie tout entière. Le héros d'épopée incarne le type par excellence d'une nation à un certain moment de son histoire. Et le poète ne met pas moins de soin à broser le fond de son tableau qu'à

peindre son personnage principal. C'est l'apothéose de la puissance romaine au temps d'Auguste que l'*Enéide*, et c'est un hymne au Portugal des conquérants que le poème de Camoëns, les *Lusiades*. L'épopée qui « chante les héros » chante aussi les collectivités. Et ainsi font les romans de M^{lle} Selma Lagerlöf. Son Gösta Berling et son Ingmar Ingmarsson incarnent deux aspects divers, mais également essentiels, de l'âme suédoise.

Il ne manque même pas à ces récits épiques ce qui fut de tout temps chose essentielle dans l'épopée : le merveilleux. Certes, il y a des épopées dignes de ce nom d'où le merveilleux est banni : le *Jocelyn* de Lamartine et certains poèmes de la *Légende des siècles* ; mais le merveilleux n'en joue pas moins, de fondation, dans les chefs-d'œuvre du genre un rôle capital. Il est l'âme même des grandes épopées hindoues. Il se rencontre à chaque page de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*, de l'*Enéide*, de la *Chanson de Roland*, de la *Jérusalem délivrée*, du *Paradis perdu*, de la *Messiad*e. Merveilleux païen mettant en scène les dieux de l'Olympe, ou merveilleux chrétien appelant à la rescousse tous les anges du Paradis, le merveilleux, sous toutes ses formes, anime et vivifie les grandes épopées de tous les temps. Tantôt le poète croit sincèrement aux faits inouïs qu'il rapporte, tantôt c'est de sa part simple artifice. Milton était un très bon chrétien, un puritain d'une foi éprouvée, mais il a ajouté aux miracles bibliques dont il ne doutait point des agréments d'ordre surnaturel auxquels sans doute il ne croyait guère. Klopstock a fait de même dans sa *Messiad*e. A ces exemples, on voit combien l'emploi du merveilleux est traditionnel dans l'épopée et combien il est difficile de concevoir l'une sans l'autre. Le merveilleux paraît même un ornement tellement nécessaire des poèmes

épiques que le critique littéraire par excellence du classicisme français, Nicolas Boileau, ayant cru devoir condamner dans son jansénisme l'emploi du merveilleux chrétien, recommande aux auteurs l'emploi du merveilleux païen. Son opinion fit école ou, plus exactement, Boileau formulait l'opinion alors régnante parmi les bons auteurs. Aussi bien tous les poètes des XVII^e et XVIII^e siècles qui se sont mêlés de composer des épopées se sont-ils conformés, même Voltaire, au précepte de Boileau. Le merveilleux devient dans leurs poèmes une « machine » qui fonctionne à vide. Et c'est peut-être pourquoi ces ouvrages sont si froids et si ennuyeux. Il n'est pas absolument nécessaire qu'un poète épique soit un pur illuminé, un apôtre ; mais il lui faut posséder, pour produire une œuvre durable, une certaine dose de mysticisme ou du moins d'esprit religieux. Il faut qu'il croie à Dieu dans l'homme, qu'il croie au miracle de la destinée humaine. Un auteur d'épopées doit voir grand et viser haut. C'est pourquoi Voltaire, avec tout son génie, n'y a pas réussi et c'est pourquoi M^{lle} Lagerlöf, uniquement guidée par son instinct, a naturellement parlé le langage épique. Ses trois principaux ouvrages : la *Légende de Gösta Berling*, *Jérusalem* (en deux volumes), les *Miracles de l'Antéchrist* sont trois épopées romanesques ou trois romans épiques en prose, d'un contenu très différent et d'une valeur inégale. *Gösta Berling* est une épopée nationale, *Jérusalem* (I et II) une épopée à la fois nationale et religieuse, les *Miracles de l'Antéchrist* une épopée surtout religieuse. L'élément religieux ou plutôt miraculeux tient dans ce dernier poème la plus grande place. C'est aussi, pour le dire tout de suite, le plus médiocre des trois livres de M^{lle} Lagerlöf que nous allons brièvement passer en revue.

II

La *Saga de Gösta Berling*, début de M^{lle} Lagerlöf, parut en 1891, à Stockholm, pour les fêtes de Noël. Le succès fut immédiat et colossal. A la littérature réaliste encore dominante, la poétique histoire de Gösta Berling faisait la plus heureuse diversion. On s'enquit avec curiosité de l'auteur. On voulut connaître l'histoire de son livre. Elle est fort simple. Une revue pour femmes et jeunes filles, *Idun*, ayant ouvert un concours de nouvelles, M^{lle} Lagerlöf, qui ressentait vivement le charme du Vermland, son pays natal, et qui n'aimait pas moins que les sites de sa patrie ses légendes terribles et gracieuses, se mit à rédiger quelques récits où elle exprimait, avec sa verve naturelle, l'âme fantastique de cette contrée. M^{lle} Lagerlöf exerçait la profession de maîtresse d'école à Landskrona. Elle ne pensait point alors à s'enrôler parmi les gens de lettres. Le succès obtenu au concours d'*Idun* lui révéla sa vocation. Elle compléta le livre et le publia à Stockholm. Il est sans pareil dans la poésie de ce temps.

M^{lle} Lagerlöf a longtemps hésité sur la forme à donner à l'ouvrage qu'elle portait dans son cœur et dans son cerveau. Elle pensa d'abord en faire un poème ou un drame. Mais, à la réflexion, elle renonça à plier aux convenances de ces deux genres une matière qui les dépassait tant. En agissant ainsi, elle fit preuve d'un goût très sûr. En laissant à l'histoire de Gösta Berling son caractère de légende, en faisant de son héros la figure centrale d'un cycle d'épisodes ou sentimentaux ou brutaux, pleins de merveilleux, toujours héroïques, elle allait d'instinct à l'épopée, la seule forme littéraire qui convînt au sujet qu'elle s'avisait de traiter.

Toutes les pittoresques aventures dont Gösta Berling est le pivot ou le prétexte se déroulent dans le Vermland occidental, une des provinces de la Suède où les mœurs sont restées le plus sauvages. La *Saga* nous reporte au début du dix-neuvième siècle, en plein romantisme, dans les années 1820 à 1830. Ah ! comme il est fils de son temps, le mauvais pasteur Gösta Berling ! Au moment où s'ouvre le récit de M^{lle} Lagerlöf, il est encore, quoique indigne, le chef spirituel d'une paroisse reculée au fond du lointain Vermland. Dans ces parages quasi polaires, le climat est revêche, les distractions honnêtes sont rares. Aussi Gösta Berling s'enivre-t-il plus souvent qu'à son tour : « En vérité, déclare-t-il, l'existence ne serait point tenable en ce lieu sans alcool. » L'eau-de-vie remplace tant de choses qu'on aimerait posséder et dont il faut se passer : pelisse, chambre chaude et lit douillet ! Ah, s'il avait la pelisse, la chambre et le lit, parole d'honneur, Gösta Berling ne boirait plus. M^{lle} Lagerlöf réclame l'indulgence pour son indigne ecclésiastique et nous l'accordons volontiers : l'avocat plaide si bien, l'accusé lui-même est si beau parleur ! On aime à voir pourtant le pasteur Gösta Berling jeter bientôt le froc aux orties pour embrasser un état plus conforme à ses aptitudes : celui de bohème glorieux. Sous cet aspect, il est mieux dans son rôle et nous pouvons l'admirer sans scrupule.

Dans une aile de l'antique manoir d'Ekebu, une vieille femme, dont le passé n'est pas moins suspect que celui du pasteur Berling, a imaginé d'offrir asile aux bandits les plus intéressants de la contrée. Ekebu est devenu, par les soins de cette bienfaisante sorcière, un repaire de déclassés illustres. Derrière les murs épais du château, ils concertent librement leurs méfaits. Comme les dieux

de l'Olympe, comme les paladins de Charlemagne, comme les chevaliers du roi Arthur, les hôtes d'Ekebu sont douze. Chacun a sa physionomie à part, ses vertus et ses vices, plus de vices, d'ailleurs, que de vertus. Mais, parce que leurs méchants tours ont de la grandeur, de la poésie, on ne leur en tient pas rigueur. Devançant Frédéric Nietzsche, ce romantique exaspéré, les brigands d'Ekebu « vivent dangereusement, » dangereusement, intensément et follement. Ils mènent une existence de rapines, de beuveries et de fêtes, tracassant qui leur déplaît, molestant qui leur résiste, enlevant les jeunes beautés assez dépourvues de goût pour les éconduire. Pour un caprice, ils mettent un pays à feu et à sang ; mais ils rachètent leur crime, l'instant d'après, par un acte de générosité inouïe. Leurs grandes affaires, ce sont les batailles, c'est la boisson : l'amour ne vient qu'après. Quand la femme, pour eux, n'est pas une servante, elle est une proie, tantôt facile, tantôt difficile, mais toujours permise. Pour en venir à bout, toutes les ruses sont légitimes. Ils se comportent avec elles en reîtres, alors que nos sympathies vont plutôt aux mousquetaires. Le code de l'honneur chevaleresque, tel que l'ont formulé les peuples latins, exciterait l'hilarité des brigands d'Ekebu. Ni le colonel Berencreutz, ni le capitaine Bergh, ni Melchior Sinclair, ni Gösta Berling lui-même n'ont aucune des qualités aimables qui firent les troubadours. Ce sont d'incultes et vigoureux Vikings !

La *Saga de Gösta Berling*, c'est, avant tout, la glorification d'une province de la Suède dans sa tradition héroïque, mais c'est aussi, dans une certaine mesure, un hymne à la conception romantique de l'existence. C'est l'apothéose de la grande bohème, un défi jeté à l'esprit pratique, au réalisme, à la prose, c'est une façon de

Chanson des gueux, mais c'est la *Chanson des gueux* d'une institutrice scandinave : les mots, jamais, n'y bravent l'honnêteté et les audaces n'y dépassent pas les bornes permises. Les romantiques de M^{lle} Lagerlöf sont des romantiques atténués qui, comme l'observe finement M. André Bellessort¹, se révoltent moins contre la loi que contre l'ennui engendré par sa stricte observance. Il n'y a aucune perversité antisociale dans leur façon de se divertir en se conduisant mal : « C'est à nous, s'écrie Gösta Berling, qu'il incombe de maintenir la joie au Vermland et d'y donner le coup d'archet qui précipite les danses. Sans nous, les bals, l'été, les roses, les cartes, les chansons, tout cela s'éteindrait dans ce pays de Cocagne. Et l'on n'y verrait plus que du fer et des maîtres de forges. » Ces sentiments sont communs à tous les irréguliers que le caprice de la commandante a réunis à Ekebu. Rire et s'amuser, frapper de grands coups, quitter à en recevoir sa part, lamper librement l'eau-de-vie, jouer de méchants tours aux maris ombrageux, chasser le loup et l'ours, voilà les plaisirs suprêmes. « Voler sur la neige étincelante en bravant les bêtes féroces et les hommes, c'était là vivre ! » Gösta Berling, le pasteur réfractaire, est le boute-en-train de la communauté. Il est l'âme, — damnée, peut-être, — des assises d'Ekebu. Avec quelle frénésie il prend part à toutes les expéditions ! Il est le héros — inégalement admirable — de plusieurs drames d'amour, et c'est peut-être dans ces récits-là que le talent de M^{lle} Lagerlöf apparaît sous son jour le plus heureux. Ce sont d'exquises créatures, des figures d'un charme indicible que les jeunes femmes dont Gösta

¹ Voir son article dans la *Revue bleue* (7 novembre 1908). M. Bellessort est aussi l'auteur des deux remarquables traductions de la *Légende de Gösta Berling* et de *Jérusalem en Dalécarlie*.

Berling poursuit la conquête avec une ardeur farouche. Son aventure avec Marianne Sinclair est poignante entre toutes. Le père de Marianne, Melchior Sinclair, est un grand brutal qui dissipe son avoir au jeu, boit sans mesure et maltraite son épouse. En revanche, il adore sa fille. Ce qui ne l'empêche pas, un soir qu'il est sans argent, de jouer sur une carte son enfant chérie. Il perd et il s'en va, laissant à Ekebu Marianne qui n'avait pas attendu d'ailleurs que le sort la donnât à Gösta Berling pour céder au charme impérieux de son hôte. Melchior Sinclair, ayant surpris les coupables en train d'échanger des baisers pleins de feu, monte en hâte dans son traîneau et regagne sa demeure à bride abattue. Le cerveau obscurci par l'ivresse, outré de la conduite de sa fille, il s'enferme à triple tour et interdit, sous peine de mort, d'ouvrir la porte à celle qui a déshonoré le nom de Sinclair. Marianne, cependant, a voulu courir derrière le traîneau de son père. Sa robe de bal balayait la neige, ses pieds chaussés d'escarpins délicats s'enfonçaient et la portaient à peine. La voici, exténuée, devant la maison paternelle. Elle frappe, elle crie, elle pleure. L'inhospitalière demeure reste close. Alors Marianne se redresse et maudit : « Ecoute ce que je te dis, toi qui bats ma mère, tu pleureras, Melchior Sinclair, tu pleureras ! » Elle jette sa pelisse et se couche dans la neige, réconfortée à l'idée du désespoir de son père lorsque demain, dégrisé et se souvenant à peine, il trouvera sur le seuil sa fille morte et vengée. L'amour de Gösta Berling joue heureusement ce plan sauvage. Il arrache à la mort la belle Marianne Sinclair. Un élan éperdu a jeté dans les bras l'un de l'autre ces deux êtres, tout près encore de la nature. N'est-ce pas la passion, n'est-ce pas l'instinct qui mène les hommes ? Le romantisme fut une

révolte de l'instinct contre la raison. Personnages purement instinctifs, les héros de M^{lle} Selma Lagerlöf sont du romantisme le plus authentique. Ils n'obéissent qu'aux démons qui les mènent. Commentant la chute de Marianne, M^{lle} Lagerlöf écrit : « Ses lèvres ne voulurent point le baiser qu'elles donnèrent. Ce fut la faute du balcon, du clair de lune, du voile de dentelles, du costume et des violons. » Et plus loin : « En vérité, Marianne n'était pas coupable. Les seuls coupables, c'étaient le balcon, le clair de lune et le tonnerre mourant des applaudissements. »

Melchior Sinclair, blotti dans sa demeure, met longtemps à cuver sa colère. Il ne peut se consoler de savoir sa fille heureuse à Ekebu. Dans son zèle à se défaire de tout ce qui lui rappelle Marianne, ne s'avise-t-il pas de vendre ses biens et jusqu'aux meubles de la demeure où l'enfant, jadis adorée, passa ses jeunes ans ? Mais les enchères ne sont pas plutôt ouvertes qu'il regrette sa précipitation et met les clients à la porte. Comme les cavaliers d'Ekebu, tous ceux qui les approchent sont des êtres de violence, d'orgueil, surtout de fantaisie. Bon ou mauvais, c'est leur premier mouvement qu'ils suivent. Ils ignorent, dit leur poète, « cet étrange esprit de réflexion et d'analyse qui s'est installé aujourd'hui au coin le plus obscur des âmes. » Le tempérament chez les cavaliers d'Ekebu l'emporte sur le caractère. Ils se comportent, en un mot, en véritables héros épiques.

Bien qu'il y ait dans la *Saga* des pages pleines d'humour et d'élan, la gaité n'est pas la note dominante du poème de M^{lle} Lagerlöf. Les Suédois passent pour le moins grave des trois peuples scandinaves. Très suédoise sous maints rapports, M^{lle} Lagerlöf n'a pas l'humeur allègre qu'on attribue à ses compatriotes. Il n'y a dans

ses écrits aucun pessimisme, aucun parti pris de voir la vie en noir (ses récits, même les plus sombres, « finissent toujours bien »), mais elle préfère les sujets tragiques aux sujets joyeux. Dans un chapitre de *Gösta Berling*, elle se reconnaît pareille aux enfants qui s'endorment aux histoires de bonnes fées, mais qui sont tout ouïe aux histoires de géants cruels et de princesses dolentes. La muse épique de M^{lle} Lagerlöf traîne après elle les « longs habits de deuil » de l'élégie classique. Et ce goût du tragique n'apparaît pas moins à sa conception de la nature qu'à sa vision de l'humanité. La nature est, dans la *Saga*, une divinité malfaisante. Pour la romancière suédoise comme pour le poète français de la *Maison du berger*, cette mère si vantée n'est qu'une tombe : « A l'égal d'un serpent enroulé, observe M^{lle} Lagerlöf, la nature est mauvaise.... » Rien de plus beau que le lac de Leuven étincelant au soleil. Ne vous y fiez pas. Il lui faut chaque année son tribut de cadavres. La fraîcheur des grands bois vous attire ? Résistez à cette séduction. Des démons maléfiques les hantent. Ne croyez pas à la pureté du ruisseau : à le franchir, le soleil couché, vous gagnerez un mal dont vous mourrez. A l'automne, le coucou se métamorphose en épervier. « La nature est méchante, insiste M^{lle} Lagerlöf, en proie à des forces invisibles qui haïssent l'homme. La terreur est partout. » De tout temps ce fut un sentiment très littéraire que la terreur. Des tragiques grecs aux dramaturges de l'Ambigu, combien d'auteurs ont eu pour but, ont eu pour idéal de faire trembler leurs contemporains ! M^{lle} Lagerlöf joue de la corde terrible avec maîtrise. J'aurais, à vrai dire, certaines réserves à présenter en ce qui concerne ceux de ses récits uniquement destinés à donner la chair de poule. Son histoire de revenants *Le trésor de M. Arne*

est des plus médiocres. Si l'introduction est bien venue, la deuxième partie du récit est fort plate, la fin tout à fait ridicule; mais le « terrible » de *Gösta Berling* est d'une qualité supérieure. Tels épisodes où le téméraire Gösta brave des périls inouïs procurent vraiment un frisson, sinon très nouveau, du moins intense. On admire, d'ailleurs, tout le long du livre l'art, — inconscient peut-être, mais puissant, — avec lequel se mêle au tableau des aventures très vraisemblables vécues par les cavaliers d'Ekebu cet élément fantastique, ce merveilleux qui contribue à donner un si grand air, un si grand air épique au premier et au meilleur ouvrage de M^{lle} Selma Lagerlöf. Les démons du Vermland ont du tact et de l'esprit. Ils ne paraissent qu'à bon escient et généralement pour signifier quelque chose. Entre leurs interventions et les sentiments dont les héros de M^{lle} Lagerlöf sont animés, il y a dépendance, il y a corrélation étroite. Les passions humaines des personnages de *Gösta Berling* trouvent un écho plein d'à-propos dans ces voix surhumaines dont le Vermland est tout sonore. « Je ne demande point, déclare M^{lle} Lagerlöf, qu'on croie à ces vieilles histoires. Elles peuvent n'être que mensonge et invention, mais le regret qui fit gémir et crier le cœur comme le parquet de Fors sous le dur balancement de l'hôte infernal, mais le doute qui carillonne aux oreilles comme les grelots d'enfer qu'Anna avait entendus dans la forêt déserte, quand seront-ils eux aussi invention et mensonge? »

III

C'est une épopée nationale que la *Saga de Gösta Berling*, c'est une épopée nationale et religieuse que *Jérusalem*. L'amour du pays natal et l'amour de Jésus-Christ y

tiennent une place égale et parfois, d'ailleurs, s'y combattent. M^{lle} Selma Lagerlöf retrace dans ce livre un de ces « réveils » mystiques, fréquents parmi les paysans scandinaves et dont le *Brand* d'Henrik Ibsen me paraît, même après *Jérusalem*, le monument littéraire le plus durable. Je mets *Jérusalem* fort au-dessous de *Brand* et au-dessous de *Gösta Berling*. M^{lle} Selma Lagerlöf, entreprenant ce nouvel ouvrage, était-elle bien à la hauteur de sa tâche? *Gösta Berling* manque d'harmonie et d'unité, mais le sujet n'impliquait pas l'unité ni l'harmonie. Il s'agissait simplement de rappeler à la vie poétique des personnages légendaires : M^{lle} Lagerlöf y avait très bien réussi. Mais elle abordait avec *Jérusalem* un thème plus difficile. L'action de ce roman se déroule de nos jours. Nous sommes en pleine Suède moderne. Ingmar Ingmarsson, Hellgum et Gertrude ne sont pas des êtres exceptionnels, paraît-il, en Dalécarlie. Il n'était besoin, pour les faire vivre, que d'une puissance d'observation dont M^{lle} Lagerlöf est largement pourvue; mais il fallait aussi, — pour mener à bien ce roman tout contemporain, — une adresse littéraire, un « métier » dont la femme de lettres suédoise est assez dépourvue. Je sais bien que les auteurs scandinaves n'ont pas accoutumé de composer leurs livres comme nos auteurs français. Et puis *Jérusalem* n'est pas un roman ordinaire. *Jérusalem* tient du poème en prose autant que du roman proprement dit: *Jérusalem* est un roman épique. Nous admettons qu'un certain flottement, qu'une certaine obscurité, qu'un certain mystère (reflet de l'opération mystérieuse qui s'accomplit dans l'âme des héros) règnent dans ce livre. M^{lle} Lagerlöf n'y raconte pas les événements dans leur suite, n'y décrit pas les personnages dans leur complexité. Elle ne rapporte pas des épisodes: elle brosse

des tableaux. Mais ces tableaux se succèdent dans un ordre vraiment bien désordonné. A maintes reprises, nous sommes instruits des conséquences d'un événement avant que l'événement même nous soit narré. Un personnage du premier plan plonge soudain dans l'oubli pour reparaître deux cents pages plus loin et jouer de nouveau un premier rôle. D'autres, à qui de brillantes destinées semblaient réservées, disparaissent sans laisser de traces. Des accidents sans conséquence retardent la marche du récit d'où toute perspective et presque toute logique sont ainsi bannies. On avance avec une lenteur extrême, à travers une brousse inextricable. Pourquoi n'avoir pas élagué cette forêt vierge ? C'est un mérite de M^{lle} Lagerlöf que son parfait naturel. Et l'on ne s'attend pas à rencontrer dans le maquis dalécarlien où elle nous entraîne les parterres de Versailles; mais un minimum d'apprêt est tout de même indispensable. Pour qu'un ouvrage littéraire soit viable, il doit allier à la beauté du fond une certaine beauté de forme. La beauté de la forme, mais c'est le petit sachet de musc et d'ambre qui défend les livres contre la corruption et contre l'oubli ! Je n'ose affirmer que *Jérusalem* ait ce qu'il faut pour affronter les siècles.

Il y a un fond de vérité historique dans *Jérusalem* comme il y en avait un dans *Gösta Berling*. On s'est livré déjà en Suède, sur les écrits de M^{lle} Lagerlöf, à tout un travail philologique. Et de même qu'on a retrouvé les prototypes de Gösta Berling, de la commandante et des chevaliers d'Ekebu, on a découvert les mystiques illustres dont M^{lle} Lagerlöf s'est inspirée dans *Jérusalem*. L'un d'eux avait nom Larsson. Né à Gothenburg, dans la première moitié du siècle dernier, il mena d'abord comme marin une vie peu édifiante. Mais à la voix de

Dieu, il se convertit et entreprit d'évangéliser ses compatriotes. Il y réussit fort bien et décida un grand nombre d'entre eux à l'accompagner en Palestine. En Terre-Sainte, la communauté dalécarlienne fondée par Larsson fusionna avec une secte nord-américaine. Les membres de l'une et de l'autre rivalisaient d'abnégation et de vertu.... M^{lle} Lagerlöf s'est aussi inspirée de l'odyssée d'un autre apôtre suédois nommé Erik Jansson. Tout gonflé de l'esprit divin, Erik Jansson parcourait sa patrie, invitant les pécheurs à la repentance. À la tête de 1500 néophytes, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Il avait promis à ceux qui le suivraient qu'ils sauraient l'anglais en arrivant aux Etats-Unis et qu'ils resteraient insensibles au mal de mer. La foi qui transporte les montagnes animait tous ces braves gens. Erik Jansson entendait d'ailleurs n'emmener que des « purs. » Une pauvre femme ayant eu l'imprudence de s'écrier pendant la traversée dans une heure d'abattement passager: « Dieu sait ce que l'avenir nous réserve! » ses compagnons la déclarèrent indigne et la débarquèrent en cours de route. Sous le gouvernement despotique d'Erik Jansson, les Dalécarliens fondèrent dans l'Illinois une communauté qui prospéra. Mais le diable qui rôdait, *quærens quem devoret*, réussit à s'emparer de l'âme du chef. Erik Jansson périt de la main d'un mari outragé dont il retenait injustement la femme. La communauté, dès lors, végéta et bientôt périclita. Elle fut dissoute vingt ans environ après sa fondation.

Ce sont les préliminaires d'un mouvement de ce genre, puis c'est l'exode même et ce sont les épreuves des pèlerins en Terre-Sainte qui font le sujet des deux romans de M^{lle} Lagerlöf. Le zèle charitable de ces hum-

bles croyants, leur soif de dévouement et de sacrifice donnent lieu aux scènes les plus pathétiques. Une nation où se rencontrent des individus capables de tels élans peut envisager l'avenir avec confiance. M^{lle} Selma Lagerlöf a finement analysé cet individualisme religieux qui est une faiblesse à la fois et une force et qui se trouve à l'origine de tous les « réveils mystiques » de cette sorte. La première partie de *Jérusalem, Jérusalem en Dalécarlie*, est un piquant commentaire de l'*Histoire des variations*. Un maître d'école trouve le pasteur de sa paroisse trop mou dans ses convictions et trop soporifique dans ses homélies. Et il se met à annoncer un évangile de violence et de châtement plus approprié à l'état de péché où croupit la paroisse. D'autres, à son exemple, soulevés, eux aussi, par l'esprit divin, se lèvent, parlent et trouvent à qui parler. C'est une véritable contagion mystique. Le Pierre l'Ermite de la croisade dont M^{lle} Lagerlöf rapporte les vicissitudes s'appelle Hellgum. Ce n'est pas le personnage le plus intéressant du livre. Sa psychologie reste indécise, mais les vocations qu'il suscite se produisent au milieu de circonstances poignantes, fort exactement décrites, et donnent naissance aux conflits de devoirs les plus troublants. Nous avons dit quelle séduction prêtait à Gösta Berling le panthéisme poétique de son biographe. Le fantastique légendaire cède le pas, dans *Jérusalem*, au merveilleux chrétien. L'esprit de Dieu souffle sur une obscure bourgade dalécarlienne et embrase les âmes. Voilà le miracle. M^{lle} Lagerlöf ne l'explique pas. Elle l'expose avec la gravité de mise en pareille matière. Une fatalité, à la fois douce et terrible, brise et renouvelle les destinées individuelles. Hellgum va voir Karine, la paralytique, et

l'exhorte au repentir; mais Karine l'éconduit durement. Hellgum n'a pas plutôt tourné le dos que la petite fille de Karine met le feu à sa robe en jouant. Oubliant sa paralysie, Karine saute à bas du lit, serre son enfant contre elle, l'arrache à la mort. Karine a retrouvé l'usage de ses membres. Karine est guérie! « Ainsi Dieu l'avait prise sous sa garde et sous sa protection toutes spéciales. Dieu avait envoyé de sa main un saint homme pour la guérir et pour la délivrer. » Avec la foi, la paix rentre dans cette âme tourmentée: « Nous ne vivrons plus sur la terre, dira-t-elle quelques jours plus tard, mais dans la nouvelle Jérusalem qui est descendue des cieux. »

Irrité contre Hellgum et sa propagande, levain de discorde dans les familles, Ingmar va trouver le prophète, dans la scierie où il travaille. Il se promet de lui parler sec. Mais il surprend l'évangéliste en butte aux mauvais traitements de trois vauriens. Oubliant ses griefs, Ingmar tombe à bras raccourcis sur les agresseurs d'Hellgum. Et dès lors une bénédiction s'attache à toutes ses entreprises. La jeune fille qui s'était éloignée de lui se reprend à l'aimer. Pour avoir approché le saint personnage, Ingmar a trouvé, lui aussi, la joie: « Il sembla au jeune homme, écrit M^{lle} Lagerlöf dans une page superbe, que de grandes cloches bourdonnaient à ses oreilles et lui sonnaient la Noël ou la Pâques. Une paix, la paix sainte et profonde des dimanches, se fit dans son âme. L'amour, plus doux que le miel, était sur sa langue et se répandit en lui avec un délicieux bien-être. »

Mais toutes les conversions dont Hellgum est l'instigateur ne s'opèrent pas si aisément. Entre l'amour de Dieu qui les appelle en Palestine et l'amour de la glèbe,

qui les rattache au sol dalécarlien, certains élus hésitent, s'interrogent, se désolent. Halfoor, dans son angoisse, prie Dieu « en joignant ses mains si fort que ses jointures en craquent. » Hok Matts Eriksson, après avoir tout préparé pour son départ, renonce au dernier moment et d'un trait de plume fou biffe du haut en bas l'acte par lequel il vendait sa terre. Bien plus extravagante encore, la pieuse Eva. Elle brûle du désir d'aller en Terre-Sainte, mais seuls sont admis à faire partie du pèlerinage ceux qui ont entendu l'appel de Dieu. Et la vieille Eva a beau tendre l'oreille : la voix du Seigneur n'arrive pas jusqu'à elle. Alors, une colère terrible s'empare de cette sainte femme. Elle pleure, elle trépigne, peu s'en faut qu'elle ne meure de rage et de désespoir.

A l'aube du jour fixé pour le grand départ, les élus se rassemblent, éplorés et frémissants. Il y a quelque chose de médiéval dans leur exode. Le chapitre où M^{lle} Lagerlöf montre ces illuminés quittant le village natal, partagés entre l'ivresse mystique et un sombre désespoir, est émouvant au possible : « C'est comme si j'assassinais ma mère, dit Gunhild ; désormais il n'y aura plus pour moi de bonheur, pas même en Terre-Sainte. » De son côté, Gertrude déclare : « Père et mère sont à plaindre ; mais je suis forcée de suivre Jésus.... » Et l'on prétend que le merveilleux a disparu de la vie moderne ! Quels miracles furent jamais comparables à ceux que produit encore la foi dans certains pays et dans certaines âmes ?

Mais une question, à ce sujet, se pose. Quel est au juste le sentiment personnel de l'auteur sur ce « réveil » d'un mysticisme, après tout, passablement cruel ? Approuve-t-elle ? Admire-t-elle ? Son opinion exacte est difficile à déterminer. Elle analyse si finement et avec

une si évidente sympathie les mystiques emportements de ses personnages qu'il y a tout lieu de voir en elle une croyante ; mais admet-elle Hellgum et son fanatisme dissolvant ? Encore une fois, on ne sait trop. M^{lle} Lagerlöf, d'une façon générale, se livre très peu dans ses écrits. C'est sur ses personnages qu'elle appelle et concentre l'attention. Quels qu'ils soient et si différents qu'ils soient, elle les peint tous avec le même amour et avec le même talent. Qu'il s'agisse de raconter les tours pendables de Gösta Berling ou de montrer Ingmar Ingmarsson en proie à de pieux déchirements, M^{lle} Lagerlöf écrit avec toute son âme. Elle tient pour Gösta Berling quand elle raconte Gösta Berling, elle souffre avec Ingmar quand elle analyse les souffrances d'Ingmar. Ce don d'universelle amitié, cette aptitude à se montrer tout à tous ont toujours été le propre des génies poétiques exceptionnellement vigoureux. M^{lle} Lagerlöf est l'un des plus vigoureux qui se soient manifestés depuis longtemps pour la joie des hommes et pour l'éclat des lettres.

J'ai beaucoup moins aimé la seconde partie de *Jérusalem*. On ne retrouve pas dans *Jérusalem en Terre-Sainte* cette simplicité, cette sobriété dans la ferveur, mérite essentiel de *Jérusalem en Dalécarlie*. Le mysticisme y emprunte je ne sais quoi de pompeux, de déclamatoire et de presque théâtral. Comme tout le monde, M^{lle} Lagerlöf a été frappée de l'atmosphère de haine qui enveloppe Jérusalem : « C'est ici la Jérusalem de la chasse aux âmes, la Jérusalem des méchantes langues, la Jérusalem du mensonge, de la calomnie et du blasphème. Ici on persécute sans cesse, ici on assassine sans armes. C'est ici la Jérusalem qui tue les hommes. » Les catholiques jalourent les protestants, les méthodistes les qua-

kers, les luthériens les réformés, les Russes les Arméniens. Moins les sectes diffèrent entre elles par le dogme, plus est vivace la haine qu'elles se portent. Chaque jour, à Jérusalem, on crucifie à nouveau Notre Seigneur. Pour résister au spectacle de ces luttes fratricides, une foi solidement trempée est de rigueur. Le catholicisme de M^{me} Mathilde Seroo supporta naguère victorieusement l'épreuve. Mais l'incroyance de M. Pierre Loti devint, au contact de Jérusalem, plus incroyante. Quant à l'impression produite par cette étrange cité sur M^{lle} Lagerlöf, lors de son voyage en Terre-Sainte, elle est de nouveau difficilement appréciable. Du moins peut-on conclure, des discours qu'elle prête à ses personnages, qu'elle souffrit amèrement dans son christianisme de voir Jérusalem telle qu'elle est.

Parce qu'ils ont la foi du charbonnier, les disciples d'Hellgum résistent à l'influence délétère. Mais ils commencent tous par éprouver une immense désillusion : « Nous avons fixé notre résidence, s'écrie Halfoor, dans une cité dont la cruauté nous tue. » La déception des Hellgumiens, dès leur arrivée, est ingénieusement rendue dans un beau chapitre intitulé *Des rues en or massif et des portes en cristal*. Un des pèlerins suédois, Birger Larsson, à peine entré à Jérusalem, tombe malade et sent qu'il va mourir. Mais, avant de rendre l'âme, il voudrait contempler dans sa gloire la ville pour l'amour de laquelle il a tout quitté. On le hisse sur une civière et on lui fait faire à travers la cité sainte une funèbre promenade : « Voici cette Jérusalem que tu as voulu voir ! » Mais Birger a beau n'être qu'un paysan, il comprend qu'on se moque de lui. Ces rues sales, ces monuments délabrés dans la ville où prêcha Jésus Christ ? Allons

donc ! A Jérusalem les rues doivent être pleines de saints personnages, de saints personnages vêtus de blanc, portant des palmes dans les mains. « Birger Larsson, voici l'église du Saint-Sépulcre. » Hé quoi ? L'église du Saint-Sépulcre, cet édifice commun et laid ? « Birger savait bien d'ailleurs qui avait chassé les marchands du temple et renversé les cages des marchands de pigeons. » Non, cette église n'est pas l'église du Saint-Sépulcre. Et la promenade se poursuit. Et Birger, sur qui descend la mort, découvre, consterné, aux cahots de sa civière, des champs désolés, des monceaux d'ordures : « Et il se plaignait que Jérusalem reculât toujours à mesure qu'il essayait de l'atteindre. De sorte que ni lui ni personne ne parviendrait jamais jusque-là. »

Birger Larsson expire sans s'être rendu à l'évidence ; mais ses compagnons sont bien forcés de s'adapter à la vraie Jérusalem. La rude discipline qu'ils se sont imposée leur facilite la tâche : interdiction de recevoir un salaire en échange de leur travail, abstinence absolue de tous spiritueux, interdiction de songer au mariage, même avec les jeunes femmes de la communauté. Hellgum a découvert la raison pour laquelle le christianisme a cessé de rendre les hommes heureux. C'est parce que le diable en a retiré ce commandement : « Vous tous qui voulez mener une vie chrétienne, cherchez assistance auprès de votre prochain. » A Jérusalem, les Hellgumiens pratiquent exactement l'amour du prochain. Et leur charité vraie finit par gagner jusqu'à ceux qui leur montraient au début l'hostilité la plus décidée. Après les avoir cruellement éprouvés, Dieu les bénit et les récompense. Ingmar, qui est venu à Jérusalem rejoindre ses compatriotes, déclare au moment de repartir : « Rien n'est plus beau

que de voir des hommes exercer la justice au prix de grands sacrifices. » Ces paroles dégagent la moralité du livre. Il est seulement dommage que le roman de M^{lle} Lagerlöf, surtout dans sa seconde partie, devienne si incohérent. Il y a là des trous béants. Admirons sans réserve la beauté morale de ce récit, mais constatons ses lacunes et convenons de ses défauts. *Jérusalem en Terre-Sainte*, c'est aussi bien un pur chaos, c'est le *tohu bohu* dont il est parlé dans la *Genèse*. Il y avait lieu, certes, en un tel sujet, d'être biblique. Rien n'obligeait M^{lle} Lagerlöf à l'être au point où elle l'a été.

IV

C'est lors d'un voyage en Italie, c'est, paraît-il, devant les fresques de Luca Signorelli dans le Dôme d'Orvieto que la romancière suédoise a conçu le projet de son troisième récit épique de grand style. Ce roman, *Les Miracles de l'Antéchrist*, fut composé d'ailleurs et publié avant les deux *Jérusalem*. Si j'ai parlé des deux *Jérusalem* d'abord, c'est parce que ces ouvrages me paraissent très supérieurs et parce que je m'étais proposé de passer en revue les livres de M^{lle} Lagerlöf non dans leur ordre chronologique, mais dans leur ordre d'excellence. Aussi bien serai-je bref sur les *Miracles de l'Antéchrist*, livre imparfait, livre manqué. Il nous transporte en Sicile et nous jette au milieu des plus extravagantes aventures. Le merveilleux catholique joue dans ce livre le rôle que jouait dans *Jérusalem* le merveilleux évangélique, le merveilleux protestant. Au seul point de vue littéraire, le merveilleux protestant de M^{lle} Lagerlöf est à cent piques au-dessus de son merveilleux catholique, et

ses Suédois sont bien plus beaux, plus intéressants et plus vivants que ses Siciliens. M^{lle} Lagerlöf avait porté dix ans dans son cœur la *Saga de Gösta Berling*; *Jérusalem* est aussi, de toute évidence, une œuvre mûrie avec amour. M^{lle} Lagerlöf connaît d'ailleurs admirablement l'âme suédoise, elle la connaît comme si elle l'avait faite, alors qu'elle n'a point percé le mystère de ce peuple sicilien qu'elle avait rêvé d'introduire avec armes et bagages dans les *Miracles de l'Antéchrist*. Quelques semaines de séjour suffisent pour acquérir des notions superficielles sur un pays; il faut plus longtemps pour pénétrer quelque chose d'aussi subtil et complexe que la collectivité sicilienne. Je tiens même qu'il aurait fallu à M^{lle} Lagerlöf plus longtemps qu'à d'autres, vu que rien ne ressemble moins à un paysan de Dalécarlie qu'un paysan de la province de Catane. Aussi quels singuliers bonhommes que les bonhommes de M^{lle} Lagerlöf! Pardonnez son erreur, Muses de Sicile : elle voulait chanter quelque chose de très grand ! C'est toute la vie du peuple, ses coutumes, ses croyances, ses passions, sa grandeur, qu'elle a cherché à montrer dans les *Miracles de l'Antéchrist*. Le livre est plein à craquer. Le souvenir d'Empédocle voisine avec les mânes de Francesco Crispi et l'ombre du pape Léon XIII. Il y a dans ce récit de fauves amours, des assassinats, des révolutions, des trahisons, des *jettature*, des idolâtries, toute sorte d'idolâtries. M^{lle} Lagerlöf ne voit pas grande différence entre le fétichisme d'une tribu du centre africain et le catholicisme romain des braves gens de la bourgade qu'elle appelle Diamante et qui pourrait être Taormina. Un romantisme échevelé règne dans son roman. Ils sont plus siciliens que nature, les Siciliens de M^{lle} Lagerlöf. Ils sont telle-

ment siciliens qu'ils cessent de l'être.... C'est une erreur où tombent volontiers les gens du Nord quand, obéissant à l'attrait qu'exercent sur eux les sites et les esprits méridionaux, ils s'efforcent de les faire vivre avec une bonne volonté touchante, mais souvent aussi avec une insigne maladresse et généralement sans grand succès. La verve romantique de M^{lle} Lagerlöf est impuissante à rendre la beauté purement classique de la Sicile. En vérité, il y a plus de « couleur locale » dans la moindre nouvelle, en quinze pages, de M. Giovanni Verga. Quelle sobriété, quelle simplicité chez l'auteur de *Cavalleria rusticana* ! Il n'a pas flatté ses modèles, certes, il a même insisté sans pitié sur le côté sombre et dur du caractère national. Mais quelle compréhension profonde de l'âme et de la nature sicilienne ! Quels admirables « raccourcis » de style ! Les eaux-fortes de M. Verga sont des compositions pleines d'harmonie dans leur violence, aux lignes pures, sèches et nettes. La grande fresque de M^{lle} Lagerlöf est formée d'une série d'enluminures sensationnelles, aux couleurs criardes, mises bout à bout. Les Siciliens de cette Scandinave ne sont que des caricatures, parfois pénibles....

Pour avoir admiré très fort M^{lle} Lagerlöf quand elle le méritait, pour avoir mis en évidence la beauté de *Gösta Berling* et de *Jérusalem*, je me crois autorisé à dénoncer sans ménagements la pauvreté de son épopée sicilienne. Le pivot de l'action, c'est la puissance diabolique émanant d'une image de l'Antéchrist dont les tribulations sont rapportées tout au long. L'influence malfaisante de cette image, les prodiges pervers qu'elle réalise, tel est le thème sur lequel M^{lle} Lagerlöf a brodé sans bonheur. Son invention la plus originale est d'avoir fait

de l'antéchristianisme le socialisme : « On appelle cette nouvelle doctrine le socialisme, mais elle est en réalité l'antéchristianisme. Cette doctrine aime, renonce et souffre comme le christianisme, en sorte qu'elle lui ressemble fort : ainsi la fausse image du Christ d'Aracœli paraissait identique à la vraie. Et tout comme la fausse image du Christ, la nouvelle doctrine a pour devise : *Mon royaume est seulement de ce monde*. Or, cette doctrine se fraie une route ici-bas, cherchant à libérer et à transformer les peuples. On lui connaît beaucoup de noms. L'action qu'elle exerce est fort séduisante. A tous ses adeptes elle promet, dès ce monde, bonheur et plaisir. De sorte qu'elle fait plus de disciples que toute autre depuis Jésus-Christ. » Cette idée de ramener le socialisme à l'antéchristianisme est ingénieuse, mais les effets qu'en a tirés l'auteur sont médiocres. Aristote a défini l'homme « un animal politique, » mais il ne prétend pas, — les dieux soient loués ! — que la femme est un animal du même genre. Sa formule, en tout cas, ne s'applique pas à celle qui a écrit les *Miracles de l'Antéchrist*. Elle a peut-être ce que Voltaire appelait une « tête épique, » mais une « tête politique, » ah non pas ! Jusqu'à quel point d'ailleurs est-on fondé à opposer le christianisme et le socialisme ? Ce serait à voir. M^{lle} Lagerlöf prétend qu'un abîme sépare ces deux philosophies. La devise qu'elle attribue à son Antéchrist : « Mon royaume est seulement de ce monde, » est censée résumer leur antagonisme. Le mot d'ordre de l'Antéchrist, pris au pied de la lettre, n'est certes pas chrétien ; mais les vrais chrétiens entendent pourtant fonder, dès ce monde, le « royaume des cieux. » Le messianisme est christianisme et le messianisme, qu'est-ce donc sinon le socialisme ?

Les arguments de M^{lle} Lagerlöf appellent donc de sérieuses réserves. Sa philosophie même est étrangement « primaire. » M^{lle} Lagerlöf s'était abstenue de considérations abstraites dans ses autres ouvrages, même dans *Jérusalem*, où le sujet prêtait aux pensées fortes. Comme le donjuanisme de Gösta Berling, le mysticisme des Dalécarliens de *Jérusalem* était purement instinctif. Les cavaliers d'Ekebu, les pèlerins d'Hellgum ne raisonnent ni ne discutent. Il y a beaucoup de rhétorique, au contraire, il y a beaucoup de verbiage dans les discours des figurants de *l'Antéchrist*.

Toute cette lourde philosophie est enfin rattachée avec une insigne maladresse au récit lui-même. Le *leitmotiv* « antéchristianisme » revient avec une régularité décevante et légèrement ridicule. On n'est pas dupe de ce laborieux artifice qui consiste à expliquer les incidents merveilleux dont le livre fourmille par une intervention diabolique....

Mais gardons-nous de prononcer une condamnation absolue : il y a dans les *Miracles de l'Antéchrist*, comme dans tout ce qui sort de la plume de M^{lle} Lagerlöf, des pages touchantes, charmantes, poignantes. Certains épisodes, non plus siciliens, mais purement humains, sont d'une force émouvante ; d'autres sont d'un agrément très positif. Enfin, M^{lle} Lagerlöf excelle, ici comme partout, à faire aller, venir, se mouvoir les foules. Dans les tableaux de vie populaire : cérémonies religieuses, fêtes locales, émeutes, elle est incomparable. Mais c'est là tout ce qu'on peut raisonnablement louer dans les *Miracles de l'Antéchrist*. De sorte que le livre, dans son ensemble, est bel et bien des plus imparfaits, et pour la raison que j'ai développée : parce que l'auteur y

met en scène des choses et des gens sur lesquels elle est insuffisamment renseignée. Un romancier citadin très cultivé et très frotté, affiné par les voyages et les fréquentations cosmopolites, peut, jusqu'à un certain point, réussir dans la peinture de mœurs étrangères, qu'il devine avec sa puissance d'intuition, avec son intelligence déliée. Mais une telle entreprise était au-dessus des forces de M^{lle} Lagerlöf. Soit dit sans l'offenser, son beau talent manque de la « culture, » de l'« urbanité » nécessaires. Digne de tous les suffrages quand elle nous entretient de son pays et de ses habitants, excellente dans celles de ses fictions qui reposent sur des légendes locales ou sur l'observation directe, elle perd le souffle à vouloir monter plus haut. *Jérusalem en Terre-Sainte* est inférieur déjà à *Jérusalem en Dalécarlie*. Parce qu'il n'y a plus rien de scandinave dans les *Miracles de l'Antéchrist*, ni paysages, ni personnages, ce livre est inférieur encore à *Jérusalem en Terre-Sainte*.

V

Les trois ouvrages que nous venons de passer en revue sont assurément ce que M^{lle} Selma Lagerlöf a produit de plus original. Cet auteur possédant à juste titre en France de nombreux admirateurs, peut-être tous les livres dont nous venons de parler seront-ils traduits un jour ou l'autre. Il est peu probable, en revanche, qu'on traduise jamais son histoire pour les enfants : *Merveilleux voyage du petit Nils Holgersson*; cet ouvrage ne comprend pas moins de trois volumes. Il a obtenu en Suède un grand succès. Mais on retrouve dans cette fantaisie humoristique les inégalités qui déparent le récit pathétique des *Miracles de l'Antéchrist*. Tout n'est pas

divertissant dans ce livre destiné à divertir l'enfance. Des inventions gracieuses, des pages pleines de fraîcheur, de poésie, de délicatesse alternent avec des épisodes fort ennuyeux. Génie primesautier et tout spontané, M^{lle} Lagerlöf ne se résout point à soumettre ses productions à ce contrôle sévère qu'ont toujours exercé sur eux-mêmes les grands génies conscients. Le *Merveilleux voyage du petit Nils Holgersson* est de nouveau une façon d'épopée, une épopée où les principaux personnages sont des animaux. Mais il manque de variété, il manque d'intérêt supérieur, le petit monde animal où nous pénétrons sur les pas du jeune Nils Holgersson. Ni les bonnes oies Akka, Yksi et Kaksi, ni le méchant renard Smirre n'ont ce relief qui rend inoubliables les bêtes présentées par le malicieux La Fontaine ou par l'âpre Rudyard Kipling. M^{lle} Lagerlöf a voulu surtout moraliser. Ses oies sont volailles pédagogiques. M^{lle} Lagerlöf est bien de cette race germanique qui a produit Lessing, ce Lessing qui corrigea à sa façon la fable du *Renard et du Corbeau* : le corbeau allemand meurt, comme on se rappelle, du fromage qu'il déroba et qui se trouve être un fromage empoisonné.... Il y a d'ailleurs, dans le *Merveilleux voyage*, comme dans tous les romans de M^{lle} Lagerlöf, un sentiment exquis de la nature, de la nature suédoise, et un sincère amour pour toute la gent animale. On aime à retrouver dans *Nils Holgersson* le talent que M^{lle} Lagerlöf possède à un si haut degré d'animer, de dramatiser, d'embellir les légendes nationales. On y retrouve aussi avec plaisir cette interprétation si personnelle des voix de la nature qui prêtait tant de charme à la *Saga de Gösta Berling*. J'ai dit plus haut que M^{lle} Lagerlöf manquait de philosophie.

Ce n'est pas tout à fait exact. Elle ne se soucie pas de rattacher à un système ses opinions sur les choses, mais elle a une philosophie qui, pour être toute d'instinct, en vaut bien une autre. M^{lle} Lagerlöf, bonne chrétienne, incline néanmoins vers le panthéisme, comme font volontiers les poètes septentrionaux. Peut-être le pâle soleil des pays du nord, par le fait qu'il laisse toujours flotter de l'ombre à l'entour des objets qu'il éclaire, ouvre-t-il à l'imagination un champ plus vaste que le glorieux soleil méridional, qui met en fuite les fantômes. Peut-être aussi le sentiment religieux, le mysticisme toujours vivace dans le Nord, inclinent-ils les poètes de ces contrées à découvrir dans les aspects de la nature, de leur nature, ces traces d'une divinité partout présente et qui ne se révèle plus avec la même vivacité aux poètes du Midi. Le fait, en tout cas, n'est pas niable. Alors que pour les peuples de la Méditerranée, ou du moins pour la plupart de leurs littérateurs, le « grand Pan est mort » ou mourant, ils sont nombreux encore, dans les pays jeunes de l'Europe germanique, les bardes à qui la voix de cette divinité auguste est familière. Le temps où le ciel sur la terre

Marchait et respirait dans un peuple de dieux

paraît de plus en plus lointain aux « intellectuels » de l'Europe latine. Il est encore pour les bardes germaniques....

Nous avons vécu maintenant assez longtemps dans l'intimité de M^{lle} Lagerlöf pour distinguer le caractère principal de son œuvre : l'inégalité. Ses livres abondent en beautés rares.... et en banalités regrettables. Je ne voudrais pas insister plus qu'il n'est charitable sur ces

défauts ; mais il importe, quand on trace d'un auteur un portrait qui ne vise qu'à la ressemblance, d'indiquer au moins les imperfections du modèle. Or il est arrivé à M^{lle} Lagerlöf de publier des choses qu'on voudrait qu'elle n'eût pas publiées. Elle a écrit (surtout en ces dernières années) beaucoup de nouvelles. Dans le nombre, il en est d'excellentes (*Les liens invisibles*, par exemple), mais il en est aussi de détestables. Je ne pousserai pas la cruauté jusqu'à donner une analyse détaillée de *Sœur Olive*, mais je crois devoir montrer, je crois devoir indiquer par où pèche ce petit récit. Les défauts en sont des plus instructifs. *Sœur Olive* raconte l'histoire d'une petite paysanne française, Olive Miteau, qui, pour avoir assisté à une représentation d'*Hernani*, rêve d'entrer au théâtre afin de jouer Doña Sol. Il y a dans cette nouvelle une ignorance touchante de Paris, du théâtre et de tout ce qui s'ensuit. On dirait un devoir d'écolier, un de ces devoirs comme il a dû en passer beaucoup sous les yeux de l'institutrice suédoise. Olive Miteau finit par vivre son rêve. Elle force les portes de la Comédie-Française. Pour être tout à fait heureuse, pour avoir rempli sa « mission, » comme elle dit, il ne lui reste plus qu'à interpréter Doña Sol. Après plusieurs années d'attente, elle va trouver M. l'administrateur : « J'ai maintenant, lui dit-elle, servi à votre théâtre plus longtemps que Jacob. Il faut me laisser jouer Doña Sol. » « Plus longtemps que Jacob ! » Je ne puis m'empêcher de croire que M. Claretie éprouverait quelque surprise à entendre une de ses pensionnaires s'adresser à lui dans ce langage biblique. On cherche à détourner Olive Miteau de son projet. On lui prouve clair comme le jour que le rôle de Doña Sol n'est pas fait pour elle et qu'elle va au-devant

d'un échec. M^{lle} Miteau s'obstine. Venue au monde, — c'est son idée, — pour jouer Doña Sol, elle jouera Doña Sol. Jeanne d'Arc ne parlait pas en d'autres termes de la nécessité d'entrer à Reims et de bouter les Anglais hors de France : « Je ne sais pas si je *veux* jouer Doña Sol, déclare Olive Miteau dans une formule toute kantienne, mais je sais que je *dois* jouer Doña Sol. » Vaincu par cette obstination mystique, M. l'administrateur se résigne. Olive Miteau est admise à incarner l'héroïne d'*Hernani*. Elle s'y montre piteuse. Désespérée, elle prend le théâtre en dégoût et entre au couvent. Ce petit conte est heureusement fort court. Je l'ai, d'ailleurs, abrégé encore. La lecture en est très pénible. Je crains que la Comédie-Française de M^{lle} Lagerlöf ne soit moins nature encore que sa Sicile.

Il résulte de ces constatations où la sincérité nous oblige, de ces observations faites sans malice, que la romancière suédoise devrait avoir la sagesse de s'en tenir à la description de son pays. Ni l'air de Sicile, ni celui du Théâtre-Français ne lui conviennent. De son propre aveu, d'ailleurs, sa patrie peut fournir matière à beaucoup de livres. Qu'elle poétise en des romans épiques les légendaires exploits des héros nationaux, qu'elle analyse avec cette pénétration dont elle est capable les scrupules religieux qui sollicitent les âmes de ses compatriotes. Elle est sûre à ce prix d'être entendue et goûtée ; mais qu'elle laisse la Sicile aux auteurs siciliens et la Comédie-Française aux auteurs éminemment parisiens. Il y a, dans l'histoire littéraire de notre temps, un précédent qui peut et qui doit éclairer M^{lle} Lagerlöf. Tout comme elle, M^{me} Grazia Deledda est parvenue à la célébrité en faisant des romans sur son pays, en publiant

des romans sardes. Puis, comme elle encore, M^{me} Grazia Deledda, par crainte peut-être de lasser son public,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

se mit à situer ses romans un peu partout. Ils n'obtinrent plus le succès de naguère et ce fut justice. Ce que voyant, M^{me} Deledda revint à la Sardaigne. Du coup lui revinrent aussi le talent et le succès. Les amis de M^{lle} Lagerlöf devraient user de leur influence pour l'engager à s'en tenir aux sujets qu'elle connaît bien. Elle risque d'autant moins de nous fatiguer que l'âme suédoise, telle qu'elle nous l'a montrée, paraît d'une extrême richesse et d'une extrême variété. Le peuple suédois est beaucoup plus cultivé, beaucoup plus instruit que le peuple sarde. Les individus, même les plus humbles, ont dans cette grave Scandinavie une « vie intérieure » plus développée, plus intense. M^{lle} Lagerlöf peut donc puiser dans le réservoir national sans crainte de l'épuiser. Le lac de Leuven n'est-il pas sans fond ?

MAURICE MURET.



ENFANT DE COMMUNE

SECONDE PARTIE ¹

LE JEUNE HOMME ET SON ÉPREUVE

IX

Préparation à la gloire.

Donat Brunel ne fut pas loin de connaître le bonheur parfait dans les trois mois qui suivirent ce jour de l'an surprenant et exquis. De toutes ses facultés, il aspirait à un but qu'il savait pouvoir atteindre; et les circonstances extérieures favorisaient son élan. Même son cœur à peine éveillé, étonné de se découvrir, était semblable à un petit enfant qui sourit à une lumière, sans se demander si la lumière s'éteindra. Tout était sécurité, tout paraissait aisé et naturel.

Donat philosophait là-dessus en lui-même. « Il suffit de vouloir, se disait-il. Savoir ce qu'on veut; ensuite ne pas cesser de le vouloir. C'est ce que j'ai fait depuis que j'étais petit. Je trouve déjà ma récompense.... »

— Tu n'as donc point de souci, point de crainte, à trois mois des examens? lui dit Esther un soir, comme

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

ils étudiaient ensemble dans le cabinet de travail. C'est un peu agaçant, tu sais ; moi, je grelotte de peur quand j'y pense !

— De quoi veux-tu que j'aie peur ? demanda-t-il, se levant pour chercher dans sa serviette de toile maroquinée noire, trouée dans les coins par quatre ans d'usage, une immense feuille de papier qu'il déplia sur la table. Eloigne un peu le quinquet... tiens, regarde ce tableau de répétitions que j'ai arrangé dimanche. Tous les jours y sont : de janvier, février, mars, et la première semaine d'avril....

Son doigt indiquait des colonnes divisées en carrés tout petits que remplissaient des caractères microscopiques à l'encre rouge.

— Lis, aujourd'hui par exemple, 5 janvier. Histoire suisse, pages 1 à 20. Ancienne 1 à 12. Moyen âge 1 à 15. Moderne 1 à 30. Les pages de mes manuels ; une bonne tranche de chaque histoire. Je répète tout cela, je note les dates, les faits. Demain ce sera la géographie ; après-demain, mathématiques. Un jour de la semaine pour chaque branche, et toute la matière du programme est répartie dans ces cases. Le 7 avril j'aurai fini ; tout aura passé dans les cases de mon cerveau pour n'en plus bouger. Ce serait bien la peine d'avoir étudié pendant quatre ans pour flancher quand on arrive aux répétitions !

— Je t'admire, fit Esther distraitement.

Donat rougit ; fort heureusement, il était sensible, ce qui le sauvait d'être tout à fait pédant.

— Mais j'oubliais de te dire, reprit-il. Tu vois ce petit coin-là, marqué à l'encre rouge, dans l'heure de six à sept ; c'est un quart d'heure réservé pour toi, pour t'aider à tes problèmes.

Elle regarda le petit carré de carmin ; elle sourit, de ce sourire qui enfonçait tendrement la fine pointe des lèvres dans la ligne savoureuse de la joue.

Où cette chère intimité sous la lampe, avec les livres de classe aux pages cornées, le grand encrier gardé par un chien de chasse en bronze, la toile cirée brune à dessins blancs qui sert de tapis à la table, et dont on connaît les cassures en étoile sur chaque pli tombant ; le tic-tac doux et comme velouté du grand régulateur dont le balancier passe et repasse derrière un disque de verre qu'il anime chaque fois d'une lueur cuivrée ; et dans la pénombre, ici et là, une tache claire qui est l'aile bigarrée d'un grand papillon des tropiques sur le fond de la vitrine.

Quelle douceur dans ces choses connues, immuables, ordonnées!... ces choses auxquelles on pense avec une sécurité entière, parce qu'elles demeurent, tandis que tout autour se meut l'hostile inconnu.... Plus tard, quand nous y revenons par le souvenir, il semble que ce ne soit point elles qui aient disparu, mais nous qui nous sommes infiniment éloignés ; il semble que la vieille chambre soit encore là, éternelle, avec la lampe toute prête, le vieux canapé, et les mêmes rideaux blancs aux fenêtres, la même odeur de feuille de géranium.... Nous oublions que le pauvre vieux ménage a été dispersé ; ce qui en reste, son image tissée dans notre vie, a pris place dans la mystérieuse permanence de ce qui fut nous, de ce qui sera nous toujours.

Donat repliait soigneusement la grande feuille barrée de lignes ; puis il s'accoudait le menton sur ses poings, les yeux baissés.

— Tu te moques de moi, dit-il enfin à demi-voix.

— Non, je ne me moque pas. Merci pour le quart

d'heure à l'encre rouge. Mais tu es méthodique, c'est effrayant. Je me demande quelle sorte de mari tu feras.

— Il n'est pas question de cela! dit-il brusquement.

Car la réserve d'un garçon de cet âge est bien plus farouche que celle d'une jeune fille. Tous deux reprirent leurs livres.

— Donat! fit Esther au bout de quelques minutes, tu serais gentil si tu aidais aussi un peu à Laurette Marchand. Elle est encore plus obtuse que moi pour l'arithmétique.

— C'est beaucoup dire! fit-il sans quitter des yeux son manuel d'histoire.

— Et en astronomie! tu ne t'en fais pas une idée. Ce matin, elle essayait d'expliquer au tableau la précession des équinoxes.... Notre professeur l'a arrêtée en lui disant: « Dans quel bois sommes nous? »

— Vraiment! fit Donat qui cherchait une date.

— Elle s'est mise à pleurer; elle m'a dit en sortant qu'elle était perdue d'avance, qu'elle raterait parfaitement l'arithmétique et l'astronomie, et probablement aussi l'histoire et la géographie.

— Rien que ça! remarqua Donat avec insensibilité.

— Oui, mais alors son diplôme est à l'eau, tu comprends!

— Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

— Tu es révoltant! s'écria Esther. Comment! je te dis qu'elle pleure, tu ne bronches pas. Veux-tu, ou ne veux-tu pas lui expliquer la précession des équinoxes?

— Mais je n'ai pas une minute: tu as vu ma feuille! fit Donat stupéfait.... Pourquoi... pourrais-tu me dire où sont les raisons pour que je donne de mon temps, de mon précieux temps, à me casser la tête.... Mais non, certainement non.... Laurette Marchand m'est tout à fait

indifférente. Son diplôme, ça m'est équilatéral! C'est du mien que je m'occupe....

Esther leva la tête très haut, devint la reine Esther en une seconde, sa bouche rouge se serra; un regard dédaigneux glissa sous ses cils bruns.

— Tu es odieux! fit-elle.

— Révoltant, odieux. Quoi encore?

— Egoïste, atrocement égoïste!

— C'est possible. Pourquoi pas?

— On voit bien, dit-elle encore, que tu as tout à fait manqué d'éducation première....

Il ne répondit plus rien; elle put croire qu'il n'était pas blessé.

Et le lendemain soir, pour bien lui marquer qu'elle ne boudait pas, elle lui demanda d'aller se luger avec elle sur la route de l'Hôpital, car la nuit était claire, pleine d'étoiles, et la neige craquait.

— Mais je n'ai pas le temps! dit-il incertain.

— Tu vois! tu refuses de nouveau. Je ne sais plus que te demander, vraiment.

— Demande-moi de travailler à mon programme.

— Tout pour toi, rien pour les autres!

— Allons! fit-il avec une résignation mécontente.

Une seule course, c'est entendu?

Et comme ils partaient gaiement tout de même, tirant ensemble la corde de la luge, Donat sentait son poulx battre plus vite tandis que ses doigts, dans le gros gant de laine, effleuraient la main plus fine d'Esther, une main qui ne se tenait jamais tranquille une seconde; tandis que son bras touchait l'épaule mince dans la jaquette de drap bordée d'une modeste fourrure; et surtout lorsque, à chaque cahot de la descente, le jeune corps souple d'Esther s'abattait, se redressait, le heurtant d'un coup

aigu et léger, ou le frôlait seulement comme une branche feuillée vous frôle au passage. Donat percevait chaque contact comme si c'eût été une étincelle électrique, longue, sinueuse, brûlante. Il ne disait rien; il guidait sa luge du bout de son pied armé d'un patin, avec une attention, une application presque douloureuse, comme il faisait toutes choses.

— Sais-tu, fit Esther pour le taquiner, comme ils rentraient après avoir culbuté parfaitement au dernier contour, sais-tu que plusieurs de tes camarades... je ne nomme personne, mais il y en a de très bien, et qui seraient très honorés de se luger avec moi... Toi, rien ne t'émeut. Tu es en bois, tu ne penses qu'à ton programme.

Il la regarda, tout ébouriffée sous son béret noir, les yeux à la fois rieurs et irrités.

— Tu ne sais pas tout.... murmura-t-il d'une voix étrange.

X

Il ne doute de rien !

Et ce fut comme il l'avait dit ; le 7 avril, à dix heures du soir, Donat plaquait sa main large étendue sur son dernier cahier de cours, et proclamait d'une voix importante et joyeuse :

— J'ai fini !

Emer JeanRichard qui, debout dans l'embrasure, arrangeait la petite lampe de l'étuve aux chronomètres, se retourna.

— Fini ? répéta-t-il. On n'a jamais fini....

— Pardon, j'ai fini, persista le grand garçon aux joues maigres, aux yeux un peu battus de fatigue.

— Et qu'est-ce que tu t'imagines avoir fini ? demanda

cet horloger qui en son par-dedans était un rêveur et un mystique.

— J'ai fini mes études, répondit Donat tranquillement.

— Jeune imbécile ! fit Emer JeanRichard. On n'a jamais fini ses études. Est-ce que tu sais tout, voyons ?

— Oui, je sais tout.

Donat rougit, naturellement, en prononçant cette énormité ; il se sentait ridicule, mais il n'en voulait pas démordre.

— Tiens ! tiens ! parle-moi donc un peu de... voyons... de la philosophie d'Epictète, dit l'horloger railleur.

— Je n'ai pas ça dans mon programme ; mais vous pouvez me questionner sur n'importe quel sujet contenu dans ces pages, répliqua Donat, lui tendant une épaisse brochure qui était le programme détaillé de toute la matière des examens d'Etat.

— Merci, merci ! prononça JeanRichard avec un geste dédaigneux de sa main fine et longue. Des dates, quelques faits dont l'exactitude est perpétuellement remise en doute par la science et par la critique.... Cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, ce sont les idées.

— Tout de même, papa, intervint Esther qui, elle aussi, avait un voile de lassitude sur toute sa physionomie, je voudrais bien être aussi avancée que Donat. Le voilà prêt, le voilà sûr de lui. C'est le triomphe de la méthode !

— Il est trop sûr de lui, il se monte le cou, il a besoin qu'on le lui rabaisse d'un ou deux crans, dit Emer revenant à ses montres qu'il remontait avec délicatesse et douceur.

— Et qu'est-ce que tu feras, Donat, pendant la

semaine qui te reste ? demanda Esther, appuyant sur la paume de sa main sa tête lasse.

Ses longues nattes brunes, dont elle avait ôté les épingles, tombaient de chaque côté de son cou mince ; elle avait la cervelle si fatiguée qu'elle ne pouvait plus rien supporter dessus, assurait-elle.

— Je ferai des compositions et tu me les corrigeras, répondit Donat. La composition est mon point faible.

— Comment ! tu as un point faible ? s'exclama M. Jean-Richard ironique.

— Oui, et c'est justement le point fort d'Esther. Elle pourra m'aider ; je lui ai aidé pour l'arithmétique.

— Comment veux-tu que je t'aide ? murmura-t-elle un peu maussade. Si tu n'as pas d'idées, personne ne peut t'en donner.

— D'ailleurs, s'écria M^{me} JeanRichard, qui de la chambre voisine écoutait la conversation, et qui parut sur le seuil son tricotage à la main, Esther est bien trop fatiguée pour s'occuper de toi, Donat. Tu es prêt, j'en suis bien aise. Tu bêcheras le jardin, mes huit planches, de façon à ce qu'elles soient prêtes pour la graine. Je me suis toujours bien trouvée de semer avant la Saint-Georges.

— Je regrette, dit Donat ; je n'aurai pas une minute cette semaine.

— Comment donc ? puisque tu n'as plus rien à faire !

— Je ferai des compositions. Mes examens avant tout, n'est-ce pas ?

— Oh ! naturellement, tes examens avant tout ! Mais un peu d'obligeance ne gâterait rien, dit M^{me} JeanRichard avec raideur, en retournant près de la lampe.

— Tu as tort de fâcher maman. Tu sais qu'elle est

nerveuse ces temps-ci, chuchota Esther, se penchant vers Donat, si bien que sa tresse déroulée, à demi dé faite, vint se poser en une courbe molle sur le genou du jeune homme.

Donat recula vivement et fronça le sourcil.

— Tu as cru que c'était un serpent ? fit Esther agacée. Tiens, vois-tu, tu es un puits de science, je veux bien, mais un peu de savoir-faire, un peu de conciliation, non, pas ça !... Un boulet de canon, voilà ton genre... tu suis ton idée, et alors il n'y a au monde que toi et ta trajectoire.

— Cette phrase ferait très bien dans une composition, « toi et ta trajectoire... » répéta Donat songeur.

Esther frappa du bout des doigts sur la table.

— Si tu n'étais pas bête comme un boulet de canon, poursuivit-elle, décidée à le fâcher, tu aurais compris qu'en bêchant une planche du jardin, tu peux piocher aussi ta composition, rassembler tes idées... si tu en as. Le travail du jardin est même excellent pour cela. Moi, en sarclant, j'arrange des histoires.

— Tu crois vraiment que ça me ferait pousser des idées ? fit-il avec ardeur.... Dans ce cas, madame Jean-Richard, fit-il en s'approchant de la porte, je bêcherai volontiers, demain si vous voulez.

— Il paraît que ton premier mouvement n'est pas le bon, répondit-elle, encore un peu fâchée.

« Si maman s'imagine que c'est pour lui rendre service ! se disait Esther. Non vraiment ! ce Donat est un abîme d'égoïsme.... »

Pendant les repas, on s'entretenait, non des examens précisément, mais de sujets connexes : le costume qu'il fallait revêtir ; le logis dont il fallait s'assurer. On faisait une robe neuve à Esther ; c'était une jolie étoffe bril-

lante, d'un gris ardoisé, et le garibaldi, — on était à l'époque des garibaldis, — était de cachemire blanc garni de rubans de velours noir. Car les jeunes filles portaient alors beaucoup moins de couleurs gaies, de rose, de rouge, de bleu et de vert qu'aujourd'hui. Cependant de grosses touffes de primevères jaunes, sur le chapeau noir tout petit, corrigeaient un peu l'austérité de cette toilette.

Donat devait porter son costume noir de première communion, soigneusement revu par M^{me} JeanRichard, et qu'il fallut allonger. Dans une grande cravate de son mari, elle tailla un nœud plus petit ; satin noir solennel.

— J'aurai l'air d'aller à mon enterrement, fit Donat. Mais il faut bien que je me contente.

Esther avait souvent de gentilles idées qu'elle ne se contentait pas toujours de mettre dans ses compositions. Un soir, à la fin de son « quart d'heure à l'encre rouge, » elle posa un tout petit paquet près de la main de Donat, sur le livre.

— Hommage à mon professeur ! prononça-t-elle comme dédicace.

Et c'était une cravate de soie grise, chatoyante, avec de petits fils verts et jaunes qui y mettaient comme un reflet printanier.

— Jolie, n'est-ce pas ? fit-elle. Je l'ai choisie pareille à une cravate de Pierre Campel, c'est tout dire.

— Je me moque de Pierre Campel. Tu l'as choisie, ça me suffit bien, murmura Donat attendri, ému, presque bouleversé. Je ne sais comment te dire assez merci.... Tiens, écoute ! Je la porterai pendant les examens, mais ensuite je ne la porterai plus. Je la garderai toute ma vie en souvenir de toi....

« Drôle de garçon ! pensait Esther. Un autre préfère-

rait une chose que j'aie portée. Lui, non ; il veut garder ce qu'il a porté lui-même ! » Peut-être aussi ne comprenait-elle pas très bien.

Egoïste, dur, froidement obstiné quand il s'agissait du but à atteindre ; indifférent au confort, cédant sa place, s'effaçant dans les plaisirs ; ne cherchant jamais à briller ; mais argumentateur étroit et buté sur son terrain, campé à côté du piquet qu'il avait planté ; admirant avec une sorte de ferveur religieuse ses professeurs, parce qu'ils étaient arrivés où lui-même voulait parvenir ; aimé d'eux, très peu populaire auprès de ses camarades qui le trouvaient engoncé ; très mûr par l'énergie, et très enfant dans son ignorance du monde ; heureux de vivre parmi d'honnêtes gens, mais jugeant son père comme une simple anomalie, ne se jugeant pas lui-même ni son entourage, Donat n'était guère encore qu'une machine très neuve mue par un moteur très fort.

Il fut décidé, en fin de compte, que pendant les quatre jours des examens, Esther accepterait l'hospitalité de sa cousine Fanny qui habitait le chef-lieu depuis une année, et que Donat logerait à l'hôtel de la Barque d'or. M. JeanRichard avait lui-même logé dans cet hôtel pendant un jour ou deux, à l'occasion d'un concours de l'Observatoire ; les chambres étaient propres, la table plus que suffisante. Le mot de table d'hôte faisait battre le cœur de Donat, d'une timidité prophétique.

— Ne t'inquiète de personne, sois simple et modeste. Ne te trouble pas surtout, et tout ira bien....

— C'est comme si tu disais, papa, à quelqu'un qui ne sait pas nager : « Ne te noie pas surtout, et tout ira bien ! » fit Esther en riant.

— Une chose certaine, Esther, c'est que tu auras dix

à la composition ; tu es brillante, prononça Donat, qui n'hésitait jamais à admettre les supériorités d'autrui.

XI

Le matin et le soir.

Ils partirent, Esther et Donat, beaux comme des par-rains, dans l'aube grave du matin d'avril. Les rues se taisaient encore, tout emmitoufflées d'une brume grise qui semblait faite de sommeil. Emer JeanRichard prit les billets, tandis que sa fille rejoignait Laurette, deux autres amies et deux jeunes gens, accompagnés chacun d'un membre ému de sa famille. En tout sept jeunes martyrs qui allaient affronter leur supplice ; « qu'on jetait aux bêtes, » disait irrévérencieusement Pierre Campel.

M. Lestienne se promenait de long en large sur le quai, l'air chagrin, presque malheureux. Il avait exigé que son fils, qui travaillait mal, subît cet examen, inutile pour sa carrière, au lieu d'entrer sans autre dans la classe inférieure du gymnase ; et maintenant, devant la mine épuisée, les yeux cernés et inquiets de son flemmard de fils, qui venait de passer une série de nuits blanches pour rattraper le temps perdu, il n'était plus certain d'avoir eu raison. Avec une âpre jalousie paternelle, il considérait l'enfant de commune, ce Donat Brunel, ce persévérant, cet acharné, et il se disait : « L'avenir est aux piocheurs de son espèce.... »

— Courage, et bon succès à tous ! fit-il en soulevant son chapeau, tandis que les jeunes filles à la portière agitaient encore la main, et que les garçons logeaient tous leurs petits paquets dans le filet.

— Moi, dit Laurette s'accotant dans l'angle, si j'échoue, je me jette au lac....

— Folle! peut-on parler ainsi! s'exclama Esther. Si tu échoues, tu recommenceras.

— Et si j'échoue, ce sera votre faute, Donat Brunel! poursuivit Laurette énervée. Vous auriez pu me donner quelques répétitions; vous aurez ma mort sur la conscience.

Les quatre jeunes filles étaient maintenant blotties les unes près des autres, sur la longue banquette, et les trois jeunes gens, placés en face d'elles, dissimulaient de leur mieux une certaine timidité.

— C'est cela! dit Lucien Lestienne, morose; jeudi soir, si vous voulez, Laurette, on fera la partie d'aller se noyer ensemble.

— Bah! nous réussirons tous! fit Pierre Campel. Je le sens dans mes os. J'ai des os prophétiques....

— Des osselets, comme les sauvages, fit Esther.... Jouons à la courte paille. Celui qui tirera la courte paille sera retoqué....

— Non! non! crièrent-ils tous, saisis d'un certain effroi.

Doucement, un peu gênée, une jeune fille tira de son petit sac le cornet de caramels que sa maman y avait mis, et le fit passer à la ronde.

— Puis-je vous offrir des cigarettes, mesdemoiselles? dit Lestienne d'un ton lugubre.

Elles refusèrent en riant.

— Quand nous rentrerons avec nos lauriers, on pourra s'offrir une petite débauche, fit la plus osée.

— Ah! nos lauriers! il n'y en aura pas de quoi parfumer la sauce, fit encore Lucien, le plus déprimé de tous.

Il accepta cependant un caramel et choisit le plus gros.

— Par bonheur, il y aura toujours Donat pour nous couvrir de gloire, dit Pierre.

— Je serais tout à fait tranquille sans la composition, prononça Donat qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Si c'est un sujet d'imagination, je suis coulé d'avance.

— Je t'ai pourtant, dit Esther, fait écrire sur des sujets poétiques, *Rêves et nuages*, et *La cassette de Pandore*, etc.

Pierre Campel se tapa les genoux des deux mains :

— Rêves et nuages ! Je donnerais ma plus vieille paire de savates pour entendre une improvisation de Donat là-dessus. Rêves et nuages !

— C'est un sujet pour jeunes filles, dit Laurette d'un ton posé. J'écrirais dix pages de mes rêves et de mes nuages.

A force de causer, ils se réconfortaient mutuellement ; le paysage les amusait ; et le soleil perçant la brume, le lac brillant comme une plaque de nacre, les lilas plus printaniers qu'à la montagne, la gaieté du matin jeune et frais leur donnaient comme un gage d'espoir.

Dans les petites gares, d'autres jeunes martyrs montaient, aisément reconnaissables aux mamans éplorées, aux papas émus qui du quai envoyaient encore des bénédictions et des vœux : « Bon courage ! bon succès ! »

— Que de vœux ! fit Pierre ; il y aurait de quoi chauffer la locomotive !

Et Donat se demanda si ce mot ferait bon effet dans une composition.

A l'instant où, dans le grand vestibule de pierre jaune, il fallut se séparer, les jeunes filles allant à droite vers leurs salles, les jeunes gens à gauche vers le petit amphithéâtre, Esther eut un cri :

— Donat, je meurs de peur !

— Tu réussiras, lui dit-il d'un ton assuré.

— Attends-moi à midi, sur le perron. O Donat ! j'aurai des cheveux blancs, tu verras !

Mais à midi, elle rayonnait, excitée, bavarde :

— Un sujet chic, qu'en dis-tu : « Mon premier voyage ? » J'en ai entassé ! Des inventions, naturellement. Et toi ?

— Mon premier voyage, j'ai admis que c'était celui d'aujourd'hui.

— O mon pauvre Donat, ça a l'air bécasse ! Ton premier voyage à dix-sept ans !

— Tu ne voulais pas que je raconte les quatre voyages que j'ai faits pour aller voir mon père ! dit-il l'air irritable. Eh bien alors ? Mes impressions de ce matin étaient fraîches, je les ai écrites telles quelles. Tu crois que ça n'ira pas ? fit-il avec inquiétude.

— Tu attraperas toujours bien un six, dit Esther.

Elle aurait été étonnée si elle avait pu voir les trois examinateurs préposés à la composition littéraire, ces trois êtres submergés de prose mièvre, d'élucubrations fadasses, empêtrés dans les guirlandes filandreuses, englués dans la guimauve obligatoire, ou assommés de rhétorique suante et pantelante, si elle avait pu les voir soudain rafraîchis et souriants :

— Mais ce n'est pas mal du tout ; c'est même bien. De quel collègue, ce Donat Brunel ? Un sincère, un naïf, un qui observe. Et ce style ferme, avec ici et là un mot qui s'émeut.... Tenez, cette remarque sur « une jeune fille qui est venue seule à la gare, et qui tout de même fait des signes avec son mouchoir. A qui d'invisible fait-elle signe ? à l'espérance ?... Nous étions tous accompagnés ce matin, même ceux qui n'avaient per-

sonne.... » Il y a aussi ce petit jardin de gare avec des tulipes qui est bien décrit. En somme nous avons rarement une composition de cette valeur.

Et la première journée était finie, et Donat se dirigeait seul vers l'hôtel de la Barque d'or. Il était fort content; il savait que, sauf pour la composition, douteuse, tout s'était bien passé, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie. Demain, l'oral commençait.

Quand il se fut lavé les mains dans sa petite chambre au troisième et qu'il eut soigneusement vérifié la longitude et la latitude de sa cravate, il redescendit vers la salle à manger.

La vue de la longue table, ponctuée de salières, hérissée de gerbes de cure-dents, ombragée de plantes poudreuses, l'intimida moins qu'il n'aurait cru. A midi, il avait déjeuné presque seul, hâtivement; ce soir les convives étaient plus nombreux, bruyants, beaux parleurs, et des deux sexes.

Donat s'assit, et quand il leva les yeux de dessus son assiette, il fut ébloui. En face de lui souriait une invraisemblable beauté, du type des chromos qu'il avait vues à la devanture des magasins de tabac: prunelles bleues immenses noyées dans une ombre estompée; joues de pêche dont l'incarnat régulier et fondant allait doucement pâlir dans la neige des tempes, du cou, de l'oreille nacrée; des lèvres dessinées en un arc impeccable, du carmin le plus vif; et sur les ailes du nez, une blancheur épaisse et mate qui intrigua Donat même à travers son ravissement.

La jeune personne, — car elle semblait délicieusement jeune et avec un effet de jeunesse permanente, — portait un corsage de soie vert-pâle généreusement échancré en

carré; des dentelles fripées pendaient de son coude arrondi. Était-il possible, se demandait Donat dans sa naïve extase, qu'une créature vivante, pas une chromo, mais une jeune femme réelle et tangible, fût aussi parfaitement belle, belle de coloris surtout!...

Tout à coup la beauté sourit et cligna de l'œil en le regardant. Donat s'empourpra, mais devint attentif. Les paroles qu'on échangeait d'un bout à l'autre de la table lui firent comprendre que ces gens étaient des acteurs, une troupe de passage.

Quand la merveilleuse créature quitta la salle, elle lui adressa un petit signe de tête. Il se leva un peu éperdu, ne sachant comment lui témoigner sa respectueuse admiration. Il n'osa sortir derrière elle, mais quand il remonta l'escalier, il vit sur le palier du second étage une porte ouverte, et sur le seuil, un peu reculée dans la pénombre, une figure claire et vague, un sourire.... Ces joues, ce cou, pétris de neige et de fleurs....

— Belle peinture, n'est-ce pas ? fit une voix derrière lui.

Il se retourna en sursaut et vit la vieille dame coiffée de coques grises, qui était sa voisine de table tout à l'heure. Était-ce bien à lui qu'elle avait parlé ? Elle continuait sans regarder personne et sans élever le ton, mais fort distinctement :

— Si cette porte ne se ferme pas tout de suite, j'avertirai l'hôtelier. Il n'y a jamais eu que de la clientèle propre dans cette maison....

Donat trouvait étrange cette vieille dame qui causait toute seule ; mais au même instant la porte claqua, tout le couloir en retentit ; et il resta stupéfait, comme on reste devant le drap de la lanterne magique quand on

n'y voit plus rien.... C'était bien un peu cela, cette apparition, cette disparition, ce mystère....

Rentré dans sa chambre, il s'y promena de long en large ; une intuition, peu à peu, pénétrait en lui, faisait courir des ondes brûlantes sous sa peau. Il était furieux, il était mystifié. « Belle peinture ! » Voilà ce qui le vexait surtout, car il y avait été pris bel et bien. Il poussa un éclat de rire dégoûté qui lui fit plaisir comme une vengeance. Et puis l'incident lui paraissait mal placé, incongru, au milieu des examens ; il n'avait pas le temps d'en remâcher l'arrière-goût désagréable, mais qu'il souhaitait pourtant d'analyser. Son imagination remuée ne pouvait s'apaiser tout de suite. Sa mémoire, comme mécaniquement, reproduisait des souvenirs, les uns naïfs, les autres grossiers, des phrases entendues ; même, chose comique, des vers de Racine, les fards d'Athalie.... Et tout cela s'ajustait et plaquait, et jetait des lueurs. Mais que c'était donc arrivé bêtement, mal à propos, sans queue ni tête !... Quelle figure niaise il avait faite dans ce couloir ! la bouche ouverte en rond, sans doute, comme un Jocrisse, devant cette porte qui avait claqué.... Belle peinture ! Donat essaya de se persuader que tout de suite cet éclat de teint lui avait semblé peu naturel.... Une chromo ; il avait comparé la belle à une chromo, immédiatement. Fallait-il qu'une vieille dame à coques grises s'en fût mêlée ! Ah ! l'aiguillon perçant du ridicule, comme on rue sous sa piqure !

Et puis la nausée, à mesure qu'on comprend mieux, vous saisit.... Ombrageux et chaste, Donat s'exaspérait de ne pouvoir dompter d'un coup le trouble de tout son être. Un instant, il essaya d'évoquer la figure d'Esther.... Mais non, la place d'Esther n'était pas ici, dans cette

chambre où flottait une buée malpropre.... Comme les choses sont entremêlées dans la vie ! songeait-il naïvement. Ce n'est pas dans la semaine austère des examens qu'il aurait placé une initiation de ce genre.... Enfin, il fallait tâcher de s'en débarbouiller l'esprit....

Mais le bon goût de rosée, la saveur propre et fraîche du matin avait disparu, et rien ne pouvait faire que Donat n'eût respiré ce soir le relent douceâtre d'une pourriture inconnue.

XII

L'heure de triomphe.

La mauvaise humeur se dissipe devant l'inquiétude, et l'ennui d'avoir été ridicule s'oublie quand on est pendant trois jours sur le chevalet de torture : la torture de l'examen public, la sensation d'un clou qu'enfoncé chaque question nouvelle, la brûlure des regards qu'on sent dans son dos, et l'atroce angoisse à chaque fois qu'on prend dans la corbeille un de ces terribles petits billets roulés.

L'assurance de Donat avait disparu ; il était convaincu que deux des examinateurs, hostiles, pointilleux, avaient entrepris de le faire échouer. Ses dates, ses faits, ses démonstrations au tableau prenaient un air chétif et flasque....

Pierre Campel blaguait, Lestienne était déprimé, Esther voguait sur des ondes d'azur, Laurette cherchait des pronostics ; elle disait : « Si je rencontre trois chats dans la journée, ce sera un bon signe.... » Mais elle en avait rencontré quatre....

Le jeudi matin, ils se groupèrent tous les sept dans la cour avant d'entrer.

— C'est à quatre heures que les résultats seront proclamés dans l'amphithéâtre, dit Pierre. Eh bien, Laurette, cette partie, est-ce que ça tient toujours ?

— Quelle partie ? demanda-t-elle plaintivement.

— Dans le lac ?

— Fi ! dit Esther. Mais oui, je vote pour que nous fassions tous les sept une jolie course en bateau, après avoir télégraphié chez nous, naturellement.

— Je vous invite à goûter chez un pâtissier, fit Lestienne, le plus argenté de la bande.

— Parfaitement, on se ballade jusqu'à huit heures. On prend le train qui rentre à dix heures. Nos papas auront eu le temps de commander les fanfares et les couronnes. Le plus beau brevet marchera en tête du cortège, enguirlandé. Ce sera Brunel, naturellement.

— Ah tais-toi ! tu me porteras malheur ! fit Donat avec impatience.

Ils étaient tous superstitieux, énervés, malheureux ; ils auraient crié, ou peut-être sangloté, pour un rien.

Il n'y avait plus, cette matinée, que des bricoles : le chant, la gymnastique, de la farce. Le jury est éreinté ; il ronchonne ou il rigole suivant son tempérament, on n'écoute plus, on ne regarde plus.

— Vois donc ce vieux qui s'étire, chuchotait Pierre qui assistait à l'examen de gymnastique des derniers numéros. Comme il montre ses dents jaunes ! il a l'air de dire : « Mes pauvres veaux, à cette heure, vous êtes tous marqués, les uns pour la boucherie, les autres pour l'élevage. »

Cette comparaison bucolique fit courir un froid dans les épaules de Lestienne. Il était bien sûr, lui, d'être marqué pour la boucherie.... Quel carnage, mes amis ! et

quelles lamentations ce soir à quatre heures, sur les gradins de l'amphithéâtre !...

Sur les bancs inférieurs, les aspirants, entassés, les épaules rondes, l'air vanné, ou bien ici et là une affectation de bravade ; dans l'enceinte, les pupitres à drap vert, et des messieurs graves : le jury, la délégation du Conseil d'Etat. Vers les degrés supérieurs, près des portes, un vague ramassis de public.

Donat levait son visage allongé et mince, aux traits réguliers ; ses sourcils, habituellement froncés par un effort inconscient, marquaient un petit sillon entre leurs extrémités nettes, ses yeux gris étaient fixés sur une haute fenêtre derrière laquelle on voyait glisser des nuages de printemps, légers, qui se dépassaient comme des flocons de laine qu'on carde. Il s'obligeait à regarder cette fenêtre, ces nuages, et en même temps il comptait les coups saccadés que son cœur envoyait battre derrière ses tympan....

Tant d'années, avec un seul but devant soi, et, comme dans la ronde que les petites filles chantaient les soirs d'été, la ronde de l'avocat : « Avoir tant étu-di-é pour n'avoir rien appris.... » Car Donat avait échoué, il en était sûr. Son sujet de géographie, un sujet bête : Naples et le Vésuve.... Un sujet trop facile où il n'y avait rien à dire.... Oui, sans doute, Esther, avec son imagination aurait brodé là-dessus. Mais lui, il n'avait trouvé que des platitudes, des choses que chacun sait....

Le président du jury commençait son discours ; le Conseil d'Etat en fit un autre, où l'excellence de la vocation pédagogique fut dépeinte en bons termes.... Donat comptait toujours ses pulsations. Quant à Laurette Marchand, les tempes moites, elle se sentait près de s'évanouir....

Enfin, comme dans un rêve, ils virent une grande feuille se dérouler lentement, lentement. Un monsieur toussa, debout, à demi caché derrière cette feuille qu'il tenait à deux mains.... On décernait encore, en ce temps-là, des diplômes de trois degrés, celui du troisième équivalant à un brevet d'ignorance....

« Ont obtenu le brevet de premier degré, dans l'ordre décroissant du total des points : messieurs et mesdemoiselles.... » Un arrêt pour tousser de nouveau :

« Brunel, Donat, maximum des points : 198. »

Ici le lecteur s'interrompt, car il était d'usage d'honorer d'une salve d'applaudissements le nom du suprême vainqueur. Pierre Campel poussa le premier bravo d'une voix éclatante, les mains claquèrent avec un bruit de grêle ; et les espérances renaissaient dans ce gai tumulte.

— Hein ! quelle noce on va faire chez le pâtissier tout à l'heure ! souffla Pierre dans l'oreille de Donat, son voisin.

Donat s'était levé à demi, en entendant son nom proclamé. Lui ! c'était lui qui décrochait le maximum !... Lui, l'hospotot !... Pourquoi ce sobriquet détesté traversait-il sa mémoire en cette minute ? Mais c'était lui tout de même. Ce n'était pas Lestienne l'amateur, ni Pierre si bien allangué, ni Esther la brillante.... C'était lui, le piocheur sans imagination, lui qui avait si mal répondu sur le Vésuve....

Il se retrouva dans sa classe de l'école enfantine ; il revit la petite fille à visage cassé qui voulait devenir ins-tu-ti-trice.... Et tout à coup ce fut sa mère qui lui apparut, les yeux, la bouche qu'il avait si souvent appelés, sans jamais les distinguer nettement ; la tempe douce et creusée, la mèche blonde qui se séparait des autres, le

sourire qui allongeait les lèvres d'une certaine façon; comme dans un miroir, et sur un fond d'ombre, elle surgit, évoquée par la puissante exaltation d'une minute unique.... Puis elle se brouilla, s'effaça; mais Donat avait revu sa mère....

Il était comme dédoublé, car une moitié de son être écoutait attentivement la lecture de la liste; et le nom d'Esther avait passé, et celui de Pierre Campel, et ceux des deux autres jeunes filles.... Laurette serrait son mouchoir sur sa bouche; Lestienne regardait le plancher d'un air de « je m'en fiche.... » Tout à coup Laurette bondit, Lestienne bondit ensuite, tels des marrons qui éclatent l'un après l'autre sur la braise.... Ah! oui, on les y avait tenus, sur la braise; mais enfin ça y était; leurs deux noms étaient prononcés, les derniers « des premiers, » la queue, l'arrière-garde, passant tout juste par cette grille qui se fermait sur les élus.

Et la liste des seconds degrés commençait. Les premiers n'écoutaient plus, baignés de gloire, ivres de joie; et quand on nomma les troisièmes, ils firent exprès de ne pas écouter, car c'était trop triste, c'était horrible, ces exclamations étouffées, ces sanglots....

Oui, le miracle invraisemblable s'était opéré.... On passait tous, tous les sept!... Il n'y avait pas une ombre dans le ciel. On était la cohorte triomphante, on était sept, nombre parfait! On avait donc mieux travaillé qu'on ne croyait? Même Lestienne ne concevait plus rien à son trac. Quelle rentrée ce soir, quand on sortira tous les sept du wagon, et qu'on trouvera ses familles sur le quai!

— Qui est-ce qui va au télégraphe? demanda Pierre, tandis que leur bloc compact, qui craignait de se désagréger dans la cohue, montait lentement, avec des arrêts,

le couloir en pente, coupé de marches ici et là, conduisant aux issues.

— Allons-y tous! On ne se sépare plus! déclara Les-tienne.

On poussait Donat en avant, par plaisanterie; on voulait qu'il prit la tête de la colonne.

Un petit remous près de la porte les arrêta; et soudain Donat eut autour de lui deux grands bras secs qui le sciaient par saccades; une longue moustache lui brossa les joues, lui plaqua deux gros baisers de nourrice qui claquèrent et une voix mouillée lui clama dans le visage :

— Salut, mon fils!... C'est un beau jour pour moi!... Tu fais honneur à ton père!...

Pendant une seconde, tout fut noir, vide et silencieux autour de Donat, comme si le monde entier glissait doucement dans un trou.... Puis il s'arracha à l'accolade, il recula. Ses six camarades, jeunes filles et garçons, consternés, attendaient. Il se tourna vers eux, pâle comme la mort, le visage décomposé, mais étrangement hautain; on aurait dit qu'il les défiait. Deux fois il remua les lèvres sans qu'un mot pût sortir.

— C'est mon père, dit-il enfin.

Il s'arrêta; Esther le regardait, les prunelles dilatées.

— Je vais avec mon père, reprit-il. Allez de votre côté....

— On pourrait.... dit Pierre hésitant.

— Non.... Si je ne suis pas à la gare à huit heures, ne vous inquiétez pas de moi. Je rentrerai demain matin....

Puis il prit son père par le bras et, le dirigeant vers la porte, il descendit avec lui le grand escalier de pierre jaune.

XIII

Devoir filial.

— Oui, je suis sorti, on m'a élargi lundi.... La dernière fois que tu es venu me voir, en décembre, je crois.... tous les mois se ressemblent dans leur sacrée boîte; un peu plus froid, un peu plus chaud, on n'y fait même plus attention....

Il s'interrompt, et son fils pensa: « Ne plus faire attention aux saisons, mon Dieu! »

— Eh bien, cette fois-là, reprit Jules Brunel, j'ai cru que tu me demanderais la date. Tu ne l'as pas demandée. Je me suis dit d'abord: « Il s'en fiche.... » et puis j'ai eu une idée: « Si je faisais une surprise à mon gosse? » que je me suis pensé. Et j'ai demandé au directeur de ne pas te prévenir. « Rapport à ses examens, que j'ai dit. Si mon fils savait que je vais sortir, il voudrait s'occuper de moi, ça lui donnerait des distractions.... » Seulement, moi, j'ai voulu savoir la date.... Un cœur de père, c'est différent. Quand j'ai su que ça commençait lundi, ce cirque.... ah! ma foi, j'ai été content. J'aurais pu assister, comme tout le monde.... Je suis libre de faire ce que je veux. Mais j'ai pensé: « Non. Le fils me verrait dans le public; au milieu d'une réponse, ça pourrait la lui couper, des fois.... » Alors je suis allé ici et là, manger la friture à Marinet, boire un verre de blanc chez la mère Michel, histoire de voir si je sais encore me conduire. Du reste, pas question de broncher. Je suis encore sous surveillance. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. J'ai de l'argent; j'ai des protections; tu feras une visite avec moi, tout à l'heure, c'est arrangé....

Il allait, il allait, verbeux et suffisant, mais inquiet, comme s'il cherchait du coin de l'œil le gardien qui pourrait le trouver en faute. Par instinct, lui et Donat avaient quitté la rue large et ils enfilèrent des ruelles pavées de cailloux pointus, ils passaient sous des voûtes, ils descendaient des marches, s'orientant toujours néanmoins vers l'ouest de la ville, vers le joli faubourg de jardins et de villas qui avoisine le lac.

Donat ne disait pas grand'chose. Sa joie avait disparu, assurément, mais il lui restait au fond de l'âme une sécurité. Son diplôme était gagné, la première porte de la carrière franchie. Et si la gloire du retour joyeux et triomphal lui était ravie, il en prenait son parti. « La fanfreluche, ce n'est pas pour moi, » se disait-il.

— Où allons-nous? demanda-t-il enfin, voyant son père s'arrêter à l'entrée d'une petite rue transversale que bordaient des grilles de jardins, des lilas et des platanes de distance en distance.

— Je te l'ai dit, nous faisons une visite. Jette un coup d'œil sur moi. Correct? la cravate à sa place?... Dans le temps ma femme me disait: « Mire-toi dans mes yeux.... » Ah! la pauvre Rose! elle aurait du plaisir d'être avec nous aujourd'hui....

Donat considérait son père qu'il n'avait, à vrai dire, pas encore bien regardé, marchant à côté de lui et s'absorbant à réfléchir. Jules Brunel, un peu boursoufflé et pâle, des poches sous les yeux, ses cheveux autrefois bouffants et bravaches déjà plus rares aux tempes quelque chose d'appauvri et de gonflé à la fois, n'avait guère que sa moustache, longue et couleur de paille, que Rose eût reconnue sans hésiter. Les vêtements discordants, la chemise lilas d'un aspect sportif, la cravate

brune à l'air notarial, le veston à carreaux gris sur gris et le pantalon beige, le tout défraîchi mais propre, sauf une tache d'herbe récente dans le bas du pantalon, rendaient l'homme difficile à classer. Avec une boucle d'or à l'oreille, il aurait passé pour un manœuvre endimanché. Avec des gants râpés, pour un clerc d'étude dans la dernière des dèches. Mais sans autres attributs indicateurs, ce n'était ni un bourgeois, ni un ouvrier; c'était un être hors cadre, inquiétant.

— Je cherche le numéro 8, dit-il, allongeant son cou vers les petits piliers de granit où s'inscrivait en or ou en noir le nom des villas. Le numéro 8. C'est là que reste le président du comité d'assistance pour les détenus libérés. Je dois le voir. C'est convenable.

Jules Brunel n'était pas loin de se rengorger en pensant à ses belles relations.

— C'est un « de, » mais pas fier. Il est venu me voir au pénitencier, pour me dire de ne pas m'inquiéter, qu'on s'occuperait de moi, et que je deviendrais un ornement de la société.... Voici le numéro 8....

— Faut-il que j'entre avec toi ? demande Donat saisi d'une horrible timidité.

— Eh parbleu ! Je tiens à te présenter. Et puis tu entendras ce qu'on va me dire ; on m'offrira une place p't-être, suivant mes capacités. Il y a toujours des places qui nous attendent, que ce brave aristo m'a dit. Tu saisis : des personnes qui se dévouent pour nous remettre dans le bon chemin.... Ça y est. Je sonne.

Un petit déclic électrique ouvrit la grille ; l'allée sablée les conduisit à la porte de chêne et de fer forgé où déjà une bonne en tablier blanc attendait.

— Non, monsieur n'est pas chez lui, répondit-elle à

la question de Jules Brunel. Qu'est-ce que c'est ? voulez-vous laisser un message ?

— Rien ! fit-il d'un air sombre, mélodramatique. Inutile. L'occasion ne se retrouvera pas.... C'est un détenu libéré qui venait le voir....

— Ah ! dans ce cas, fit la bonne, stylée sur la philanthropie, entrez par ici ; madame vous verra.

Donat hésitait encore sur le seuil, mais son père le poussa devant lui, et la bonne le regarda d'un œil méfiant, comme si elle le soupçonnait d'une coupable intention de fuite. Elle les introduisit dans une petite pièce qui s'ouvrait sur le carré précédant l'antichambre, dont, à travers la grande porte du vitrage, ils aperçurent les meubles sculptés et les panoplies.

Dans la chambre claire et simple où ils s'assirent, des gravures anciennes ornaient les parois ; il y avait des journaux illustrés et des brochures sur la table.

— On se croirait chez le dentiste ! fit Jules Brunel avec un rire nerveux.

Presque aussitôt, une dame entra, grande, imposante, affable.

— Bonjour, fit-elle d'une voix modulée très exactement pour la circonstance, et avec une petite inflexion qui montait sur la seconde syllabe, comme une question plutôt que comme un accueil. Vous désiriez voir mon mari ? Il regrettera....

Elle approcha de ses yeux son face-à-main d'écaille, regarda Jules Brunel, puis Donat, tous les deux debout, tête nue, mais Jules le menton en l'air, position du soldat, les épaules effacées, le petit doigt sur la couture du pantalon ; Donat baissant le front, la mine malheureuse et gênée....

— Oh ! je vois, dit la dame. Vous amenez à mon mari un jeune délinquant....

Et le face-à-main fixa sur Donat l'éclat bienveillant de ses verres.

— Non, non, il ne faut pas confondre ! dit Jules Brunel, très vexé de voir l'intérêt philanthropique de la dame prendre une fausse direction. Ce garçon est mon fils ; il n'a pas encore subi de détention.... Il n'a subi que des examens, cette semaine, précisément.... C'est moi qui suis le détenu libéré, ajouta-t-il d'un ton digne et ferme qui rétablissait la situation.

— Oh, pardon ! murmura la dame un peu éperdue.

Son mari lui avait dit une fois : « Il faut un tact énorme dans ces choses ; rien que par un mot on froisse une âme endolorie ; on détourne du bien un être qui ne demandait qu'à y rentrer. Si je suis absent, ne renvoie jamais un détenu libéré qui désire me voir ; reçois-le, parle-lui affectueusement.... »

Ces visites des détenus libérés étaient la terreur de sa vie.

— Asseyez-vous, dit-elle en s'asseyant elle-même.

Ils s'assirent et se turent. Donat riait intérieurement, d'un rire amer ; il n'était pas dépouvu d'humour et il pouvait apprécier, comme du dehors, le lamentable comique de sa position. Il sentait que son père allait l'exhiber.

— Tel que vous le voyez, madame, dit en effet Jules Brunel, mon garçon a eu le maximum.

— Le maximum, vraiment ! répéta-t-elle incertaine, car elle entendait souvent parler du maximum de la peine.

— Le maximum des points aux examens d'État.

— Ah ! c'est très beau.... J'ai une nièce qui passait aussi ses examens cette semaine, fit-elle afin de combler le fossé.

— Une nièce, tu entends. Crois-tu que tu l'aies vue ? demanda Jules pour faire entrer son fils dans la conversation.

— Oh ! ce n'est pas probable, dit la dame. Et qu'est-ce que vous pensez faire maintenant ? — s'adressant au véritable détenu libéré qu'elle craignait d'offenser de nouveau.

— Mais ce qui se trouvera, madame. Je ne suis pas difficile. J'étais monteur de boîtes d'or ; j'ai fait de la reliure, de la menuiserie. Je pourrais mettre la main à tout. Je me suis occupé d'agriculture entre mes deux condamnations. Car je suis récidiviste, ajouta-t-il, s'efforçant de rester modeste.

— Je sais que mon mari a une place de jardinier à offrir, dit la dame en hésitant un peu.

— Ça m'irait comme un gant. Mon fils trouverait une école dans mon voisinage, car, naturellement, je ne me sépare plus de mon fils, autant que possible....

— Voulez-vous manger quelque chose ? demanda la dame qui avait cherché une transition et qui n'en avait pas trouvé.

— Veux-tu manger quelque chose ? fit Jules se tournant vers son fils avec un geste généreux et large qui offrait, qui invitait. Merci, madame, ce n'est pas de refus. J'ai cassé une croûte ce matin à huit heures. Rien depuis.... L'inquiétude de ces examens, vous concevez....

Mais Donat répondit avec obstination qu'il n'avait pas faim, et il alla attendre son père dans la rue, tandis que Jules réveillonnait à la cuisine, entretenant de ses ver-

tueuses résolutions, et de la grandeur future de son fils, deux bonnes attendries.

Quand il sortit, il s'essuyait la bouche du revers de la main.

— Tu as eu tort, dit-il. Le fromage était bon. Du fromage de la Clef-d'Or ; j'ai reconnu le goût de noisette. Pour quant au vin, ils auraient pu se fendre d'une meilleure goutte, pour la circonstance. C'était du bourgogne, mais un très petit cru. Du vin au tonneau. Et puis ils peuvent aller se faire f... avec leur place de jardinier. Tu me vois jardinier ? Un monteur de boîtes or !... Qu'est-ce qu'on fait jusqu'à l'heure du train ?...

Les trois verres de vin qu'il avait avalés coup sur coup congestionnaient un peu sa figure bouffie et lisse qui faisait penser à une peau de baudruche. Il suçait sa moustache dont les épis gardaient un goût de bourgogne, il mettait ses pouces dans ses goussets en écartant les coudes ; il se carrait, hargneux, moins jovial.

— Je vais à l'hôtel ; je suis fatigué, dit Donat.

— Parfaitement, je t'accompagne. On causera jusqu'à huit heures. Mais il ne s'agirait pas de manquer le train.

— Je ne rentre pas ce soir, dit son fils, baissant la tête, et les sourcils froncés.

— Tu ne rentres pas ce soir ? Pas avec les six autres ? Mais on vous attend ! Vous allez faire une épate dans l'endroit.... Toi surtout, avec ton maximum.

— Je ne rentre pas, répéta Donat, dont le visage mince semblait s'être encore effilé et creusé depuis une heure.

— Je vois ce que c'est ! cria Jules Brunel.

— Ne crie pas.

— Je crierai si ça me plaît. Je crierai que tu as honte de moi.

— Tu penses bien, fit Donat les mâchoires un peu serrées, mais l'articulation très nette, tu penses bien que je ne suis pas fier de toi. Il faut mettre les choses au point. J'ai quitté mes amis pour aller avec toi, parce que tu es mon père tout de même. Je ne te renie pas. J'ai fait cette visite où on m'a pris pour un jeune délinquant, — un tremblement d'ironique colère passa dans sa voix, — je t'emmène à mon hôtel ; je demanderai une chambre pour toi, si tu veux.... Mais je ne peux pas t'imposer à mes camarades. Je ne peux pas non plus, à l'arrivée, te présenter à leurs pères et à leurs mères qui seront là.

— Je ne suis p'têtre pas présentable ! clama Jules Brunel outragé, tandis que son regard descendait vers le pantalon beige, puis remontait vers le veston gris.

— Il est bien inutile de discuter, fit Donat d'un ton las. Je ne rentre pas ce soir, c'est tout.

— Quel ton pour un gamin ! Ah ! elle réussit bien la surprise que je voulais te faire ! Je serais rentré avec toi. Ça m'aurait fait plaisir. Je n'en ai pas eu tant que ça, des plaisirs, depuis quatre ans.... poursuivit-il s'attendrissant sur lui-même. Tu n'as pas de cœur, voilà le mal.

Donat continuait à marcher sans répondre. Un poids lui écrasait les épaules ; c'était comme une créature hideuse, agrippée à califourchon, et qu'il ne pourrait jamais secouer.

XIV

Donat cherche une issue.

Le lendemain matin, à dix heures, Donat, suivi de son père, montait l'escalier de la chère petite maison jaune

à volets verts, où il avait connu un bonheur qui ne reviendrait plus. Il s'arrêtait un instant sur le palier, rassemblant son courage; il entra dans la jolie cuisine à carrelage rouge, ouvrant puis refermant la porte avec un peu de bruit pour faire venir quelqu'un. Ce fut M^{me} Jean-Richard qui parut, dans la robe de laine grise qu'elle portait pour ses occupations du matin.

— Enfin, te voilà! s'exclama-t-elle.... Ah! quel dommage, hier soir....

Elle s'interrompit, devint rouge.

— Voudriez-vous appeler monsieur Jean-Richard? fit Donat sans remuer.

— Il est là, dans la chambre.... Entrez, dit-elle hésitante.

— Nous attendrons.

Il restait à côté de son père, droit, immobile, avec un air de s'isoler volontairement de l'entourage. Emer Jean-Richard arriva au bout d'une minute.

— Voici mon père, prononça Donat. Est-ce que je peux le recevoir dans ma chambre?

— Mais parfaitement, parfaitement, fit l'honnête homme mal à l'aise. Avez-vous déjeûné? on peut vous faire du café. Je te rejoins dans une minute, Donat; le temps de dire un mot à ma femme.

Dans la chambre, si étroite que Donat dut s'asseoir sur le lit tandis que les deux hommes occupaient les deux chaises à droite et à gauche de la table de toilette, un entretien difficile s'engagea. Donat était peut-être le moins embarrassé des trois, parce qu'il avait pris nettement son parti. Il ne reniait pas son père, mais il ne l'imposait à personne et il s'imaginait que cette formule suffirait à tout.

— Esther est bien rentrée? demanda-t-il.

— Très bien! Et tu penses si nous sommes heureux de votre succès à tous.... Le tien a dépassé de beaucoup l'attente de chacun. Je te félicite. Votre fils est un travailleur, monsieur Brunel....

Emer JeanRichard, moins exercé que la dame au face-à-main dans l'art de recevoir des détenus libérés, éprouvait une gêne considérable.

— Mon fils a de qui tenir, prononça Jules Brunel. J'ai toujours été un travailleur.... Mais les choses ont mal tourné. Je lui souhaite plus de chance qu'à moi-même.

— Deux de tes professeurs étaient à la gare pour vous recevoir, reprit Emer. Tous les parents, cela va sans dire. Votre télégramme nous avait mis en l'air. « Sept vainqueurs. Donat maximum.... » On te cherchait; on a été déçu.

— C'est bien ce que je lui disais, fit Jules Brunel. Mais que voulez-vous? On se balladait par la ville, on a manqué le train. Père et fils qui se retrouvent après quatre ans....

Les yeux de Donat cherchèrent ceux de l'horloger, lui parlèrent.

— Et c'est ta chambre? reprit Jules regardant autour de lui. Pas mal. Convenable. Un peu petit....

— Vous étiez logé plus grandement? fit Emer outré à la fin.

Puis il eut honte de lui-même; mais le mal était fait, irréparable. Donat venait de comprendre que cela même, cette pauvre petite bribe de compromis, de fiction, était impossible. Alors quoi? se demanda-t-il comme dans ces rêves où l'on trouve un fossé devant ses pieds, de quelque côté qu'on se tourne.

Jules Brunel, l'air ronchon et pourtant maté d'un mauvais chien lâche qui a vu tournoyer le fouet, se

détournait, feignant de regarder par la fenêtre. Emer JeanRichard reprit avec quelque hâte:

— Il y a bien autre chose, Donat. On ne laissera pas moisir ton diplôme. Figure-toi que ce matin, à huit heures, le président de la commission scolaire venait déjà t'offrir un remplacement.

— A moi? fit Donat, la lèvre un peu tremblante. Pourquoi pas à Campel ou à Lestienne?

— Lestienne continuera ses études. Campel aime mieux partir. Il cherche une place de précepteur.

— Oui, je sais. Qu'est-ce que c'est que ce remplacement?

— L'instituteur de Perdtemps a une laryngite. Il faut qu'il se soigne. Ce sera long, mais on lui gardera sa classe. On te l'offre entre temps. Le pauvre garçon n'a plus de voix; l'école est sens dessus dessous. Il faudrait commencer tout de suite.

— Qu'est-ce qu'on donne de gages? fit Jules Brunel rentrant dans la conversation.

— D'appointements? Cent francs par mois.

— Mâtin! c'est pas le Pérou, bougonna Jules. J'ai « eu » gagné dans les trois cents, moi, quand j'étais monteur de boîtes. Enfin, tu peux accepter pour leur rendre service. Vous comprenez que je reprends la direction de mon garçon, fit-il se levant, s'étirant. A son âge on a encore besoin de conseils. Mais, pour l'heure, je me cavale, je vous laisse causer. Merci pour l'accueil. On est mieux reçu dans l'aristocratie où on était hier. Pas, Donat?

Il mordait sa moustache, ne sachant jusqu'à quel point il osait sans risque lâcher son humeur rageuse.

— Où vas-tu? demanda Donat inquiet.

— Pas bien loin. Jusqu'à la Brigandière probablement. On était copains avec Martin Cocard. Ça convient que je lui fasse visite. Mais tu me verras rappliquer dans deux ou trois jours....

— Je serai là-haut, probablement, à l'école de Perdtemps.

— Ça me va. Parce qu'ici, n'est-ce pas.... on me fait sentir....

Sans achever sa phrase, il passa devant Emer JeanRichard, marmotta un bonjour et s'éclipsa.

Donat eut un mouvement brusque pour suivre son père, un peu comme un père s'élance pour suivre son fils qui va commettre un coup de tête. JeanRichard pensa avec compassion: « Pauvre Donat! il a charge de famille à présent.... » Le jeune homme se ravisa, puis il s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau. Au bout d'un moment il s'assit:

— Quels droits mon père a-t-il sur moi? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— Aucun, mon garçon. Pas le moindre. La déchéance paternelle a été prononcée et légalisée il y a quatre ans. Tu ne dépends que de la commune.

— Enfant de commune et fils de mon père, c'est bien des malheurs à la fois! s'écria Donat avec une amertume qu'il ne pouvait plus maîtriser.

Il croisa ses deux bras sur la table et y cacha son visage trop bouleversé, qu'il ne voulait pas laisser voir. Des sanglots muets secouaient ses épaules, lui déchiraient la poitrine; un désespoir absolu, en une seconde, anéantissait sa dure résistance, tous ses projets, toutes ses résolutions. Il se sentait balayé et roulé vers le vide. Et cette désolation n'était même pas passive, comme elle le

devient quand on a assez souffert ; elle était passionnée, révoltée, elle clamait vers Dieu l'injustice de la destinée.

Pourtant Donat se contraignait encore. Il y a des choses qu'on ne doit pas dire, qui sont des blasphèmes. La vie est arrangée ainsi.... On a des devoirs sans qu'on sache pourquoi.... Et peu à peu cette voix intérieure qui l'exhortait se confondait avec la voix sage, un peu troublée, d'Emer JeanRichard.

— Oui, je comprends... Oui, c'est un moment difficile.... Comme cela, justement le jour de ton grand succès.... Moi, j'aurais voulu t'épargner ça.... Prends courage ; en somme rien n'est perdu. Tu n'as pas fait de mal. Si tu avais fait du mal, oui, alors tu pourrais te désoler.... Tout est là, intact, ton beau travail, ta carrière.... Tu réussiras peut-être d'autant mieux que les commencements auront été plus durs. — Mon cher enfant, ne te désespère pas ainsi....

Donat releva la tête, mais garda son visage enfoui dans ses mains....

— Je savais ce qui m'attendait ! fit-il d'une voix entrecoupée. Depuis quatre ans j'essayais de l'oublier ; je renfonçais cette crainte au fond de moi ; j'espérais... j'attendais... quelque chose.... Une délivrance.... Surtout pendant mon instruction religieuse, j'ai prié.... Oh ! comme j'ai prié ! Il me semblait que Dieu trouverait un moyen.... J'imaginais que, peut-être, mon père changerait.... Je ne peux pas renier mon père.... S'il vient me voir, je ne peux pas le chasser.... Et alors ! ma carrière, le respect des gens, ma dignité?... Il est impossible que je passe ma vie à avoir honte de mon père !...

— Je me demande, fit Emer JeanRichard, jusqu'à quel point va ton devoir.... N'exagère pas la solidarité....

— Non, mais vous voyez ce qui peut survenir, à chaque instant, comme hier.... Je n'aurai plus une minute tranquille.... En ce moment, où va-t-il ? Chez Martin Cocard, vider sa rancune ; et ils seront les meilleurs amis du monde dans quinze jours, et ils combineront un coup ensemble....

Emer JeanRichard ne put s'empêcher de penser que plus vite le récidiviste ferait ce coup qui le remettrait à l'ombre pour quelques années, mieux cela vaudrait pour tout le monde.

— Ecoute, fit-il, se penchant affectueusement vers Donat et lui caressant les cheveux d'un geste paternel, je ne prétends pas que ton fardeau ne soit bien lourd pour ton âge. Mais tu trouveras la force de le porter. A ta place, je n'y penserais que lorsque ça devient nécessaire. Tu ne renies pas ton père, mais tu ne vas pas non plus le chercher ; tu t'occupes de ton avenir avant tout. Ça t'est permis, je crois.

— Je voudrais le croire aussi, murmura Donat.

Quelque chose dans cette sagesse lui paraissait court et insuffisant.... C'était une sagesse craintive, un peu rampante et qui cachait sa tête derrière les buissons. La sagesse ailée, celle qui échappe à la main de l'oiseleur, où était-elle ? Le mot vraiment libérateur, Emer JeanRichard ne l'avait pas prononcé. Il avait dit les paroles du bon sens provisoire.... Donat pouvait les comprendre, les accepter et même y trouver sa règle de conduite, comme bien d'autres l'ont fait avant lui. Il se leva.

— Vous avez raison, je pense. Merci, dit-il. Puis-je aller dire bonjour à Esther ?

— Oui ; elle t'attend avec impatience.

XV

La fin de tout.

Dans la chambre tranquille aux boiseries grises, Esther était assise sur le vieux sofa de damas vert et jaune, un livre à la main. Dès qu'elle aperçut son ami qui entra, elle se leva avec impétuosité.

— Ah ! mon pauvre Donat ! s'écria-t-elle.

Et tout d'un élan, elle l'embrassa comme elle aurait embrassé son frère ; elle lui mit son bras autour du cou ; elle considéra en secouant la tête d'un air chagrin ce visage encore bouleversé, meurtri par les larmes.

— Dire que nous étions si fiers de toi hier, et qu'aujourd'hui il faut te plaindre ! Viens, viens t'asseoir ici, que je te console....

Elle l'entraînait, le faisait asseoir dans le coin du sofa, en face d'elle. Elle se penchait, lui prenait la main, lui parlait sans cesser, comme si elle l'arrachait d'un courant pour le jeter dans un autre....

— Ils ont tous dit comme moi, que tu t'es conduit magnifiquement.... Après cette gloire de ton maximum, ce contraste ! Pierre Campel a dit que la Roche tarpéienne était près du Capitole, mais il l'a dit avec sympathie, tu comprends.... Tu as été sublime. Jamais je n'oublierai cet instant, quand tu nous as regardés, blanc comme un linge, et que tu as dit : « Je vais avec mon père ; allez de votre côté.... » Oui, c'était sublime, tout simplement. O mon pauvre Donat ! ce n'est pas croyable que cet homme-là soit ton père. D'abord tu ne lui ressembles pas du tout de figure.... Laurette Marchand le disait aussi. Elle te trouve très beau. Moi, à vrai dire, je n'y ai jamais pensé....

— Tu m'étourdis ! fit-il un peu durement.

L'idée que ses six camarades, réunis chez le pâtissier, avaient discuté son attitude tout en grignotant leurs petits gâteaux, cette idée lui était intolérable....

— C'est que je suis excitée et il y a de quoi, fit Esther. Tant de choses en un jour ! Nos sept diplômes, et puis cette... cette péripétie.... Mais nous étions déconfits, de rentrer sans toi.... Et sur le quai chacun nous questionnait, car nous avions télégraphié : « Donat maximum.... » Sans doute tu as voulu agir pour le mieux, mais tu as gâté notre arrivée, je t'assure.

— Tu aurais eu du plaisir à voyager avec mon père ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Oh ! tu l'aurais mis en « fumeurs ; » il aurait compris....

Donat ne répondit rien. Le fossé se creusait, la muraille s'élevait, comme si chaque parole eût été un coup de pioche et chaque pensée une pierre.

— Et tu as déjà un remplacement, reprit Esther. Tu ne chômeras pas. Moi, papa veut que je me repose un peu. Je n'accepterai rien avant l'automne. On me gâte. J'ai une invitation.

Elle hésitait un peu.

— Tu sais que le dernier cours de danse commencera lundi. Roger Lestienne m'a invitée, hier soir, dans le train ; Campel invite Laurette. Ces garçons étaient un peu fous ; figure-toi que dans le wagon ils dansaient une bourrée d'Auvergne ; tu aurais dû voir cet esthète de Roger se démener comme un pantin.... Papa m'a permis de prendre le cours ; il dit que ça ne me fera pas mal de sautiller un peu. Quatre semaines, à trois leçons par semaine. L'hiver prochain, nous prendrons le cours de per-

fectionnement, mais cela m'aura toujours un peu dégrossie.... C'est si ennuyeux de ne pas savoir danser.... Tu ne prendrais pas ce cours, toi ? demanda-t-elle, gênée tout à coup d'avoir parlé toute seule si longtemps....

— Es-tu folle ? j'ai autre chose à faire ! dit-il.

— Ah ! tu es de mauvaise humeur. Mais je te comprends et je te pardonne, dit-elle amicalement. Tu as tant d'affaires sur les bras ! Quand iras-tu remercier nos professeurs ?

— Aujourd'hui, je pense, si je pars demain.

— Oui. Comme c'est subit ! L'école de Perdtemps ne méritera plus son nom dès que tu y seras.

— Je continuerai à étudier, puisque j'ai réussi, fit Donat. J'y mettrai plus de temps que Lestienne, puisque je gagnerai ma vie en préparant mon degré. Mais j'y arriverai une fois ou l'autre....

— Certainement tu y arriveras, dit Esther avec chaleur.

— Et quand je serai devenu instituteur de première, ou même professeur, quand j'aurai quelque chose à offrir... me permettras-tu, Esther, fit-il, le cœur lui battant si fort qu'il s'entendait à peine parler, me permettras-tu de... penser à toi ?

Elle recula, saisie, dans l'autre coin du canapé, et ses yeux s'élargissaient comme des taches d'ombre transparente dans son joli visage qui avait pâli....

— Peut-être ai-je mal fait de te parler aujourd'hui, reprit-il d'un ton plus rapide, plus ardent. Mais tout va changer. Tout est déjà changé. Demain je gagnerai ma vie. Je te quitterai, d'autres te parleront.... Pourtant je suis le premier, n'est-ce pas ? Tu te souviens du soir de l'an.... Cela tient toujours, pour moi.... Et pour toi ?

— Mais je n'ai que seize ans et demi, fit-elle, l'air consterné. Tu n'en as pas encore dix-huit. Oui, je t'aime bien. Mais que veux-tu que je te dise ?

— Je veux que tu promettes de m'attendre cinq ans, fit-il plein de cette naïveté audacieuse qui l'avait toujours bien servi.

— Tu ne doutes de rien ! fit Esther, essayant de rire.

— Si. Je doute de bien des choses ; je ne doute pas de ce que tu m'as dit toi-même.

— Oh ! des enfantillages, murmura-t-elle contrariée.

Il la regardait, et ses yeux étaient une caresse muette, timide, qui effleurait à peine les jolis cheveux châtaîns un peu ondulés près de l'oreille, la ligne blanche du cou, le menton rond et volontaire et les lèvres, ces douces lèvres ignorantes qui tout à l'heure, fraternellement, avaient touché sa joue.... Il dit enfin :

— Si... je n'avais pas de père, répondrais-tu autrement ?

Esther tressaillit. On aurait pu croire qu'une image se dressait tout à coup devant elle....

— Pauvre Donat ! fit-elle à voix basse.

Elle baissait les yeux sur ses doigts entrelacés, elle fronçait le sourcil, ses lèvres avaient un léger pli où Donat s'imagina lire du dédain.

— Je sais ce que je voulais savoir ! fit-il avec violence.

— Non, non, je t'assure, dit Esther étendant la main vers lui. Donat, ne te fâche pas ! Ton père, ça ne fait aucune différence. Mais nous sommes trop jeunes, moi du moins.... Je suis trop jeune, je ne sais pas....

— Tu as raison, dit-il avec effort.

Il sortit sans rien ajouter. Il alla dans sa chambre

mettre en ordre ses livres, il prépara ses petites affaires pour le prompt départ. Il essayait de ne penser qu'à cette école qui l'attendait; pendant le repas de midi, on ne parla que de cela.

— Tu as vraiment beaucoup de chance; tu pourras commencer tout de suite à rembourser la commune, fit observer M^{me} JeanRichard d'un ton pénétré....

Vers trois heures, Esther et Donat se dirigèrent ensemble vers le collège, où, dans la cour plantée de vieux ormes, les professeurs se promenaient de long en large pendant la récréation. Ils y étaient tous, s'attendant un peu à la visite de leurs sept élèves chargés de gloire.

L'entretien ne manqua pas d'une certaine solennité; le professeur de géographie, qui avait fait partie du jury, communiqua des impressions. Il dit à Esther:

— « Votre description des fiords de Norvège a été remarquée.... » et à Roger Lestienne: « On a trouvé votre élocution distinguée, On regrette que vous n'entriez pas dans la carrière pédagogique.... »

Le directeur, un homme redouté et caustique, les pria de ne pas s'imaginer que le système solaire eût reçu la moindre commotion, et ils s'accordèrent tous les sept pour déclarer ensuite cette remarque parfaitement désagréable et superflue. Ils présentèrent leurs remerciements en bons termes; les professeurs leur firent des vœux; le directeur leur serra la main et termina l'entrevue en disant:

— La terre recommence à tourner....

Les trois jeunes gens, les quatre jeunes filles sortirent de la cour, mais restèrent un instant groupés près de la grille.

— C'est triste de se séparer, fit Lestienne. Quand

se revoit-on? Venez prendre le thé dans notre jardin, demain à quatre heures. C'est dit ?

Ils acceptèrent avec des exclamations de plaisir.

— Moi je pars demain matin, dit Donat. Je prends congé de vous maintenant.

— On se reverra, ma vieille branche. L'école de Perdtemps, ce n'est pas le bout du monde. Nous irons te faire visite....

Un sentiment d'isolement tombait sur Donat ; il se voyait déjà passant en marge, séparé de ses camarades, et dans un chagrin déraisonnable, mais cruel, il se disait : « Ce sera toujours ainsi.... »

Esther marchait sur le trottoir, fort silencieuse ; et lui, tâchant de retrouver quelque fortitude, quelque reflet de la grande flambée de soleil qui l'illuminait hier, songeait : « J'ai mon diplôme et déjà une école.... Le chemin ouvert, tous les buts devant moi ; je n'ai qu'à choisir. Ce qu'Esther voudra que je sois, je le serai.... »

Tout à coup Esther se tourna vers lui et se mit à parler, si bas qu'il dut se pencher et prêter l'oreille :

— Donat, écoute.... Je ne voudrais pas te faire de la peine.... Mais il vaut mieux être sincère, n'est-ce pas?... Je t'ai dit ce matin que... ton père ne fait aucune différence pour mes idées d'avenir.... Mais je sens très bien que je ne pourrais pas.... D'ailleurs nous sommes trop jeunes, comme je te l'ai dit aussi... ne garde pas cette espérance. Voilà. J'ai parlé franchement.

Donat se souvint d'un soldat qui, ayant reçu dans la poitrine une balle mortelle, fit encore plusieurs pas comme s'il n'avait rien senti. Lui aussi, atteint par la balle, continuait à marcher et ne sentait rien. Il regardait fixement le grand mur de la terrasse sur laquelle

se dressait l'église; les coulées d'humidité verdâtres, les touffes d'herbe sèche entre les pierres, un petit tas de glace sale qui achevait de fondre dans un coin à l'ombre. Tout à coup il s'arrêta.

— Je me promènerai. Rentre, dit-il, l'air vague, un peu égaré.

Esther inquiète, bien que convaincue d'avoir agi fort correctement, le pressa de rentrer avec elle. Il ne l'écouta pas, il l'entendait à peine; il la quitta.

Au hasard, par une ruelle, par un chemin grimpant, puis au fond d'un ravin encore rempli de neige, puis rejoignant la grand'route, il erra pendant plusieurs heures. Il n'essayait pas de comprendre; il ne sentait que le poids d'une fatalité.... « Enfant de commune et fils de mon père... » se répétait-il comme le matin à satiété jusqu'à ce que ces mots s'évaporassent en un son dénué de sens. Il n'avait plus foi dans la vie, ni en rien. Le travail n'avait plus la vertu qu'il croyait. Un père, un fils marchaient côte à côte dans l'étendue vide qui ne finissait nulle part.... La première étape n'aboutissait pas. C'était l'étonnement aussi bien que la souffrance qui arrêtaient presque les battements de son cœur. Jamais il n'aurait cru que toutes les certitudes pussent crouler ainsi, en moins d'un jour.

Et Donat n'avait pas dix-huit ans, et tandis qu'il fermait les portes de l'espérance, devant lui s'étendait la vie, inépuisable en ressources et merveilleuse en moyens.

T. COMBE.

(*La suite prochainement.*)

A TRAVERS LE PARLEMENT SUISSE

Le Palais fédéral de Berne est le centre de la vie politique de notre pays. C'est sous sa coupole que les deux chambres législatives, le Conseil national et le Conseil des états, tiennent simultanément leurs séances ; c'est dans les ailes reliées des deux côtés au corps central que sont logés le Conseil fédéral, pouvoir exécutif, et les bureaux d'une administration toujours croissante. En 1870, l'ancien Palais fédéral, l'aile occidentale d'aujourd'hui, suffisait au Parlement, au Conseil fédéral et à ses divers services. Dès lors, un second édifice, analogue au premier, a été construit. Il y a sept ans, le Palais dit du Parlement s'est élevé, en les soudant, au milieu et au-dessus de ces deux ailes, sans que les besoins de l'administration aient été complètement satisfaits : d'autres bâtiments ont dû être acquis et transformés pour son usage. Et c'est ainsi qu'il s'est créé à Berne, dans les quartiers extérieurs et récents de l'ancienne et pittoresque ville de Leurs Excellences, une architecture fédérale plus remarquable par sa solidité un peu lourde et sa monotonie que par l'originalité ou l'élégance de ses formes. Les étrangers qui visitent Berne ont une prédilection mar-

quée pour la vieille ville et pour les édifices nouveaux, cantonaux ou communaux, qui en ont épousé le caractère. On ne saurait leur donner tout à fait tort.

Si l'extérieur du Palais du Parlement, en style de la première Renaissance, prête à des jugements esthétiques très divergents, l'intérieur, en revanche, a un cachet de richesse et de grandeur moins discutable. Entrons par la porte centrale du beau portique ornant la façade nord. Nous pénétrons dans un vaste hall sur lequel prennent jour les corridors latéraux des étages. Le jour filtre assombri à travers une calotte où vingt-deux verrières sont groupées autour de la croix fédérale et par de grandes fenêtres demi-circulaires enchâssant de remarquables vitraux. Un grand escalier conduit du vestibule aux deux corridors latéraux du premier étage, occupé par les salles du Parlement. Au bas de l'escalier, deux ours de bronze, la patte appuyée sur l'écusson fédéral, symbolisent l'union et la confiance réciproque de la Confédération et de la ville où elle a fixé le siège de ses pouvoirs. Sans nous arrêter aux lansquenets de Vibert, au groupe du Grütli qui nous fait face et aux autres motifs décoratifs de ce hall, — notre but n'est pas de donner ici une description de l'édifice, — arrivés au haut de l'escalier, nous tirons à gauche. Après avoir traversé le vestiaire et l'antichambre où quelques députés écrivent autour d'une grande table, nous entrerons sans autres, par une des portes ouvrant sur les pas-perdus, dans la salle où le Conseil national tient séance.

Cette salle est un rectangle oblong en forme de quart de cercle au sommet. Des portes d'entrée jusqu'au centre, elle descend sur un plan doucement incliné, de manière que la dernière rangée de sièges est de 75 cen-

timètres plus basse que le pourtour. Les rangées de sièges et de pupitres se développent en un éventail dont le centre du bureau forme comme le nœud. Le pourtour de la salle est occupé par les stalles sculptées dans la paroi en bois de chêne, réservées aux membres du Conseil des états qui participent aux rares délibérations communes des deux conseils ou qui viennent suivre les discussions de leurs collègues de l'autre chambre.

Sous le superbe tableau de Giron qui représente le paysage des Mythen, faisant face à l'assemblée, siège le bureau : le président au milieu ; à sa droite et un peu plus bas, le vice-président ; à sa gauche, le chancelier de la Confédération et le traducteur français. Au-dessous d'eux prennent place les scrutateurs et les rapporteurs, environnés, à droite et à gauche, des fauteuils réservés aux membres du Conseil fédéral. Plus bas encore les sténographes. Le public est admis dans les tribunes de face, tandis que des tribunes latérales, l'une est destinée au corps diplomatique, bien rarement représenté, et l'autre aux invités des députés. La salle reçoit son éclairage diurne d'un plafond vitré.



L'une des premières choses qui frappent le spectateur quelque peu initié à la vie parlementaire est la répartition des députés dans la salle. Il est inutile de chercher les radicaux à gauche, les conservateurs à droite et les modérés au centre. Toutes les opinions sont pêle-mêle. A part les socialistes, concentrés pour la plupart autour des pupitres du sommet de la salle, aucun parti n'a réussi à rassembler ses membres en un groupe compact. Le radical pur-sang siège à côté d'un catholique de couleur foncée. Fédéralistes et centralisateurs, libéraux et radi-

caux, cléricaux et anticléricaux confondent leurs rangs. Le groupement se fait plutôt par cantons. Ainsi, les Vaudois sont tous réunis dans le secteur du centre. La plupart des députés bernois occupent l'aile droite de la salle. En revanche, les députations neuchâteloise et genevoise sont coupées en deux. Les Fribourgeois siègent à gauche, un peu au-dessous des Tessinois. La plupart des députés de la Suisse romande sont placés au centre et à gauche. Cinq ou six d'entre eux forment cependant un îlot français de l'autre côté de la salle.

Il y a ainsi rupture des points de contact entre éléments homogènes, et je ne serais pas éloigné de croire que c'est là un des facteurs qui contribuent à assagrir l'assemblée. Si vous avez lu la *Psychologie des foules* de H.-G. Lebon, vous savez à quel point les émotions individuelles se multiplient et s'exaspèrent quand ceux qui les ressentent sont concentrés dans un même espace. Au Conseil national, les courants sympathiques ou hostiles, l'électricité qui se dégage dans un milieu où se choquent des opinions contraires, sont sensiblement atténués ou amortis par ce mélange. Les combinaisons explosives n'y trouvent pas des conditions favorables à leur formation. Je reviendrai plus loin, à propos de la discussion, sur les autres causes qui pacifient ou alourdissent l'atmosphère de notre Parlement.

Tout Suisse ayant passé son examen de recrue sait que le nombre des députés au Conseil national est variable, calculé à raison d'un député par 20 000 âmes de population ou par fraction supérieure à 10 000, tandis que l'effectif du Conseil des états est immuablement fixé à 44 membres, soit 2 par canton. Avec 167 députés, la salle du Conseil national paraît déjà bien remplie. Tous

les fauteuils sont occupés. Je ne sais trop où l'on casera les députés supplémentaires qu'apportera le recensement fédéral de 1910. Peut-être aurait-on raison de limiter aussi le nombre des députés au Conseil national à un chiffre fixe, afin d'éviter une de ces assemblées trop nombreuses où le travail se fait ordinairement moins bien.

Actuellement, sur 167 députés au Conseil national, le groupe radical-démocratique en compte 103 ; la droite catholique 34 ; le centre libéral-conservateur 16 ; le groupe réunissant les 7 socialistes et les membres de la fraction de « politique sociale » 12. Deux membres ne sont inscrits à aucun groupe.

Le groupe de la « politique sociale, » dont les adhérents se recrutent presque tous dans la Suisse orientale, comprend des hommes qui se sont brouillés avec la gauche radicale, font volontiers opposition au Conseil fédéral et, sans aller jusqu'au socialisme pur, sans s'avouer collectivistes marxistes, votent généralement avec ces derniers. Le fondateur de ce groupe fut M. Curti, autrefois conseiller d'Etat saint-gallois, aujourd'hui administrateur de la *Gazette de Francfort*.

Le programme radical est connu. Il est assez large pour pouvoir grouper autour de la plupart de ses articles les Suisses allemands centralisateurs et les Romands moins pressés d'effectuer ce travail de concentration et d'unification qui a fait tant de progrès depuis vingt ans. Si la majorité de gauche est plus forte qu'autrefois, cela tient surtout au ralliement d'un certain nombre de députés, presque tous zurichois, qui se rattachaient ou se seraient rattachés précédemment au centre, et qui ont rejoint la gauche il y a quelques années, à l'époque où

l'on pouvait déjà prévoir la rupture du radicalisme et du socialisme.

Le centre joue un rôle pondérateur et exerce plus d'influence par la valeur personnelle de quelques-uns de ses membres que par son effectif réduit.

La droite catholique formait autrefois, avec un certain nombre de députés romands, le boulevard du fédéralisme. On y combattait toutes les centralisations, tout ce qui pouvait diminuer l'importance des cantons. Les gouvernants conservateurs-catholiques voulaient avant tout rester maîtres chez eux. Les temps ont bien changé. Le renversement d'anciennes barrières, la facilité des déplacements et les progrès de l'industrie ont modifié la répartition de la population. D'importantes minorités catholiques se sont disséminées dans les cantons protestants, et vice-versa. La tendance du parti catholique paraît être de grouper et d'utiliser toutes ces forces électorales. L'adhésion qu'il donne, dans la Suisse allemande, au principe de la représentation proportionnelle et au postulat centralisateur de l'élection du Conseil fédéral par le peuple s'explique surtout par cette considération. Et tandis qu'il n'y avait pas autrefois d'opposition plus marquée que celle de socialiste et de conservateur-catholique, maintenant des affinités se dessinent entre ces derniers et les socialistes. Rome cherche à maintenir les ouvriers dans l'Eglise ou à les y ramener en faisant des concessions importantes aux revendications sociales.

Les avantages matériels et les privilèges accordés aux députés aux chambres fédérales sont peu importants. Chaque représentant du peuple touche une indemnité de vingt francs, le « jeton, » par journée de présence, et des indemnités de route calculées assez largement. A

part cela, peu de chose : point de cartes de circulation sur les chemins de fer comme en France, pas d'écharpe, pas de médaille, pas même de buvette. Le seul privilège est la franchise de port pour les lettres adressées ou reçues par les députés. Cette absence presque complète d'avantages matériels a pour contre-partie une indépendance des députés vis-à-vis de leurs électeurs plus marquée qu'elle ne l'est dans d'autres pays. Le député suisse n'est pas harcelé par les requêtes de ses mandants. On le considère encore comme le représentant des intérêts publics et non comme un factotum au service des électeurs de son arrondissement. Les députés les moins libres sont les socialistes. Comme en Allemagne, leur parti cherche à leur imposer une sorte de tutelle et contrôle jalousement chacun de leurs votes. Le plus spirituel d'entre eux, homme à allures indépendantes, s'est vu l'objet, à diverses reprises, de critiques amères de la part des Catons ou des Zoïles de son parti.



Mais ce n'est pas seulement le mélange des divers partis qui frappe le visiteur assistant pour la première fois à une séance du Conseil national suisse ; c'est aussi et plus, peut-être, la mauvaise acoustique de cette salle si réussie à d'autres égards. Bien que ce local soit de dimensions modestes, les voix faibles ou mal timbrées sont impuissantes à s'y faire entendre. Il faut, pour y parvenir, avoir une de ces voix dont sont dotés quelques orateurs de la Suisse allemande et qui ressemblent à celle de ce Stentor dont Homère en son *Iliade* disait que sa voix portait autant que celle de cinquante autres. L'habitude de la langue et de sons entendus dès l'enfance font que les Suisses allemands comprennent à peu près les ora-

teurs de leur langue et les Romands les orateurs français ; ils devinent les mots qui leur échappent ; mais, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces discours qui forcent l'attention, il est bien rare que Suisses allemands et français s'imposent la corvée de tendre l'oreille et de s'écouter mutuellement. Il y faut une tension d'esprit souvent pénible. Si le silence était absolu, si chaque député, en prêtant serment, devait faire le même vœu que les trappistes et s'engageait à n'ouvrir la bouche qu'avec la permission du président, on parviendrait presque à saisir ce qui se dit. Mais il suffit d'une ou deux conversations dans la salle et dans votre voisinage, pour paralyser la bonne volonté de l'auditeur.

Ceux qui veulent écouter à tout prix n'ont d'autre ressource que de quitter leur place et de faire cercle autour de l'orateur, ce qui n'est pas facile quand celui-ci parle de son pupitre, comme c'est le cas le plus fréquent. Quand un conseiller fédéral prononce un discours important, on voit nombre de députés quitter leur fauteuil et descendre jusque vers lui. Dans la discussion de la gestion, il arrive au conseiller fédéral intéressé d'aller s'asseoir à côté du député qui a la parole pour être en mesure de lui répondre congrûment. Souvent aussi les sténographes sont obligés d'en faire autant. Je pose en fait qu'il n'est pas possible de suivre dans ses détails une discussion prolongée. Il y a là une cause d'inattention qui favorise les conversations particulières et aggrave les défauts de l'acoustique.

On a tout fait pour l'améliorer, cette acoustique. Des tapis ont été étendus sur le plancher pour amortir le bruit des pas ; des spécialistes ont été consultés ; on a beaucoup cherché ; on n'a rien trouvé. D'après un pro-

fesseur, le coupable serait le plafond vitré. Mais la salle du Conseil des états a un plafond à caissons, et l'on n'y entend pas beaucoup mieux. Il vaudrait la peine de demander aux Parisiens comment ils ont fait pour améliorer l'acoustique de la grande salle du Trocadéro, où, s'il en faut croire un organe musical, on aurait réalisé cette année un progrès surprenant dans la discipline des ondes sonores.

Cet inconvénient est probablement une des causes qui enlèvent aux débats l'animation qui les caractérise dans d'autres parlements. Un autre facteur de ce phénomène, plus considérable encore, est l'absence de responsabilité ministérielle. En France, l'enjeu des grands débats politiques est l'existence même du gouvernement. Chez nous, rien de semblable. Le Conseil fédéral est élu pour trois ans. Une fois en place, il ne peut être renversé par les votes des chambres, et c'est certainement ce qui contribue le plus à enlever aux débats ce caractère dramatique si frappant ailleurs. Point d'intrigues de couloirs, pas de conciliabules secrets, pas de chausse-trappes semées sous les pas des gouvernants. C'est sur la discussion des projets de lois, les motions, les postulats et de rares interpellations que doit se porter tout l'effort parlementaire. La part faite aux passions en est singulièrement rétrécie.

Or, là où la place faite aux passions est restreinte, l'éloquence, qui vit de passions, ne pourra s'épanouir pleinement. Sans doute, elle peut trouver quelque aliment dans les occasions où les grands principes sociaux et politiques sont en jeu, mais ces occasions sont rares et là encore, pour les motifs indiqués, elle n'est pas ce qu'elle pourrait être. Les grands lieux communs qui

selon le mot de Vinet, sont le vrai terrain de l'éloquence, y sont rarement développés. La plupart des discours prononcés au Palais fédéral sont dépourvus d'envolée oratoire et restent étroitement attachés à l'objet de débats le plus souvent terre à terre.

C'est qu'aussi les sujets portés, depuis quelques années, à l'ordre du jour des chambres ne sont pas non plus des thèmes favorables à la grande éloquence. On peut être très clair, très limpide, mais il n'est guère possible de s'élever très haut à propos d'un article constitutionnel sur les forces hydrauliques, des articles d'une loi d'assurance ouvrière, du code civil ou des primes d'exportation sur les farines. Sauf les cas où il s'agit du droit d'asile ou de certaines conventions, la politique extérieure est à peu près étrangère aux débats de notre parlement. Depuis que les recours d'ordre confessionnel ont été renvoyés au Tribunal fédéral, et que l'on a senti la nécessité de résoudre de grandes questions nationales par l'accord de la gauche et de la droite, les débats agités par les passions cléricales et anticléricales, si fréquents il y a vingt ans, ont cessé d'irriter les chambres. Les sujets d'ordre économique et social, aux développements plutôt arides, ont éliminé les discussions politiques proprement dites. Aussi les professeurs de droit public et les politiciens ne trouvent-ils plus aux débats le même attrait qu'autrefois. Je comprends feu le professeur et conseiller national Hilty exprimant, dans le dernier travail publié sous sa signature, le désir de voir entreprendre une revision constitutionnelle totale qui posât de nouveau tous ces problèmes un peu délaissés.

Mais j'allais oublier les questions qui prennent dans l'activité des chambres fédérales une place tous les jours

plus considérable: celles qui ont trait aux chemins de fer. La nationalisation des voies ferrées a encombré la liste des « tractanda » de projets de cet ordre. C'est le budget des chemins de fer à voter, la gestion à approuver, ce sont des lois de traitements à discuter, des tarifs à établir, des concessions à accorder, des conventions internationales à ratifier. Chacun de ces actes législatifs touche à des intérêts généralement importants et complexes, et le choc de ces intérêts a plus d'une fois déjà menacé la quiétude ordinaire de l'Assemblée fédérale. L'achèvement du réseau, les voies d'accès aux tunnels alpins, le choix du passage oriental des Alpes et d'autres entreprises ferroviaires donneront lieu encore à des débats très vifs et à des combinaisons politiques parfois étranges. Le phénomène n'est d'ailleurs pas entièrement nouveau. On sait que le percement du Gothard ne fut pas sans influence sur la revision fédérale de 1871.



J'ai hâte de quitter ce terrain un peu brûlant et d'en revenir à l'éloquence parlementaire suisse. Y a-t-il au Conseil national de grands orateurs? J'espère ne blesser aucun de ses membres en hésitant à donner une réponse affirmative. Certainement, à des degrés divers et avec des qualités différentes, des hommes tels que Welte, Louis Ruchonnet, Paul Ceresole et Numa Droz ont été des orateurs remarquables qui eussent fait honneur à des parlements pour lesquels la sélection s'opère sur un champ bien plus vaste. Il ne me semble pas qu'il se trouve actuellement parmi nos parlementaires des hommes qu'on puisse élever aussi haut qu'eux. Il y a aux chambres et au Conseil fédéral des orateurs qui excellent à exposer un sujet avec clarté et avec force, à le

traiter de la manière la plus approfondie. Il y a des causeurs plein d'esprit et de verve. Il y a des *debaters* expérimentés, des avocats diserts et incisifs. Il y a même, — et ce sont les plus rares, — des hommes qui mettent dans leurs discours une étincelle du feu sacré et dont les paroles sont celles qu'on attend du véritable homme d'Etat : il nous manque ces orateurs complets qui se distinguent à la fois par la beauté de la forme et la valeur du fond ; qui joignent à la puissance et à la sonorité de l'organe l'heureux emploi d'une rhétorique oratoire mise au service d'une compétence et d'une science indiscutables. Mais ne dit-on pas que cette grande éloquence est en décadence un peu partout ?

On ne saurait assez admirer la conscience avec laquelle les orateurs suisses allemands traitent leurs sujets. Ils ne laissent aucun côté dans l'ombre. Ce qui manque chez eux, c'est le relief. La solidité y est ; ce que les Français appellent le « morceau, » le passage brillant, est plus rare. Ajoutez à cela que le Suisse allemand parle avec une lenteur excessive. J'ai l'impression que les discours allemands prononcés aux chambres fédérales absorbent les neuf dixièmes des séances.

En principe, la question des langues a été résolue à Berne d'une façon équitable et heureuse. Chaque orateur parle en sa langue, et le président aussi. Mais comme les paroles de ce dernier doivent être comprises de tous, de même que les propositions et amendements, elles sont traduites au fur et à mesure, en allemand ou en français. Au Conseil national, il y a double rapport, allemand et français, sur toutes les questions importantes, tandis qu'au Conseil des états, le petit nombre des membres ne permet pas de présenter plus d'un rapport.

Celui-ci est de la langue du rapporteur. L'italien s'entend rarement aux chambres. Les quelques députés qui le parlent préfèrent recourir au français, plus rarement à l'allemand, dans l'espoir d'être compris d'un plus grand nombre. S'il arrive à l'un d'eux de prendre la parole en italien, c'est un petit événement parlementaire. Tout récemment cependant, à la suite d'un mouvement qui s'est produit au Tessin en faveur des droits qu'on disait méconnus de la troisième langue nationale, un des membres tessinois du Conseil des états a fait une démonstration en présentant un rapport en italien. Je crois que la démonstration pourrait être répétée sans faire de tort à la cause défendue. Ceux qui comprennent la belle langue de l'Arioste et du Tasse sont assez nombreux et s'en féliciteraient comme d'une aubaine.

Autrefois les rapports se faisaient pour la plupart verbalement. Aujourd'hui ils peuvent être écrits. Il y a même des orateurs qui lisent leurs discours au milieu d'une inattention générale. Le journal de leur arrondissement les venge de cet injuste dédain en reproduisant in-extenso ces chefs-d'œuvre laborieusement construits.



Le mandat de député aux chambres fédérales ne constitue pas une profession pour ceux qui l'exercent. On ne compte guère en moyenne plus de cinquante séances par an : trois ou quatre semaines de cinq séances pour la session ordinaire d'été, tout autant pour la session d'hiver, très souvent une session extraordinaire de deux semaines en mars et une en octobre représentent la durée des travaux du parlement suisse. Il faut y ajouter les séances des commissions qui, presque toutes, ont lieu en dehors des sessions. Au Conseil national, il est de règle

que les commissions soient constituées par le bureau. Elles comprennent un nombre de membres variant selon l'importance des objets. Quelques-unes sont nommées pour toute la durée de la législature. Telles sont les commissions des chemins de fer, des alcools, des finances, des douanes et des traités de commerce. Ces commissions sont les plus importantes. Celle des finances, par exemple, est saisie du budget, du compte d'Etat, des crédits supplémentaires ; elle rapporte sur les emprunts. Pendant la durée d'une législature, ses membres, notamment ceux de sa délégation, ont le temps de s'initier au mécanisme et aux détails de l'administration beaucoup mieux que ne le pouvait autrefois la commission annuelle. Les autres commissions fonctionnent jusqu'à ce que les deux conseils soient tombés d'accord sur le projet qui leur a été renvoyé.

Quand elles ont à examiner des actes législatifs importants, les sessions des commissions se prolongent parfois pendant une quinzaine de jours et se répètent. Tel fut le cas pour le code civil. Les commissions ont pris l'habitude de siéger fréquemment, non pas à Berne, mais dans toutes les parties de la Suisse. On en voit prendre le frais en été au Rigi, ou à Heiden, et se réchauffer en hiver au soleil de Lugano, de Montreux ou de Sierre. Quand il s'agit de chemins de fer, de corrections de rivières, de constructions, le lieu de leurs séances est déterminé par la nature même de l'objet de leurs discussions. Il y a des députés qui goûtent tout particulièrement les commissions à déplacements : c'est pour eux une occasion de voir le pays dans des conditions agréables et une légère augmentation de leur casuel. En lui-même, le système n'est pas mauvais ; il donne à de

nombreux députés l'occasion d'entrer en contact avec des confédérés qui n'ont guère d'autres rapports avec eux ; il correspond à notre organisation fédérative ; il n'est pas beaucoup plus coûteux que celui qui consisterait à convoquer toutes les commissions dans la ville fédérale. Quelques censeurs austères prétendent qu'il donne lieu à des abus et l'on a pu entendre des députés de l'opposition dénoncer ces abus d'une voix tonnante. Je crois que si les finances fédérales n'étaient menacées que de ce côté, ceux qui les administrent pourraient dormir sur leurs deux oreilles.

La peine qu'on éprouve à suivre les discussions ou à y participer en séance plénière fait des commissions le véritable laboratoire parlementaire. C'est là qu'on travaille, qu'on s'explique et qu'on se comprend, pour autant du moins qu'on possède bien les deux langues. Aussi est-il assez rare, surtout quand il s'agit de sujets spéciaux, que les discussions parlementaires modifient profondément les décisions prises par les commissions. On l'a vu tout particulièrement à l'occasion du code civil et du code des obligations. La commission avait son siège fait, et ses succès ne tardaient pas à décourager les auteurs d'amendements ou de propositions divergentes.



Jusqu'ici, j'ai surtout parlé du Conseil national. Son voisin, le Conseil des états, a des mœurs et coutumes parlementaires différant sur peu de points. Tandis que la salle du Conseil national, ou, pour être plus exact, le large couloir des pas-perdus qui s'allonge autour de sa partie méridionale, a vue sur le cours de l'Aar et la haute barrière des Alpes bernoises, la salle du Conseil des états

est tournée du côté de la ville. Elle reçoit son jour de trois hautes fenêtres cintrées, à la différence du Conseil national qu'éclaire la lumière d'en haut. Construite pour 44 membres, elle est beaucoup plus petite que l'autre salle, sans que l'acoustique y soit sensiblement meilleure. La règle est d'y parler assis. Autrefois, le Conseil des états représentait une moyenne d'âge un peu supérieure à celle du « National. » Aujourd'hui il n'y a plus de différence, sous ce rapport, entre les deux chambres. Le Conseil des états a aussi ses enfants terribles, si l'on peut parler d'enfants terribles dans un parlement remarquablement modéré et sage. Prenez le mot dans son sens le plus atténué.

Le Conseil des états étant quatre fois moins nombreux que l'autre chambre, il est naturel que les discussions y soient plus vite terminées et y aient moins d'ampleur. Or, comme la loi oblige les deux chambres à siéger ensemble, il en résulte que souvent le Conseil des états manque d'ouvrage tandis que le Conseil national doit ajouter des séances de l'après-midi à celles du matin. Son président ne sait comment l'occuper et se voit même obligé parfois de prier un député complaisant de prolonger la discussion pour sauver au moins les apparences. Cet inconvénient est ancien. Dubs le signalait déjà dans son manuel de droit public et proposait d'y remédier en remettant quelques objets, ainsi la comptabilité et les traités non politiques, dans la compétence exclusive de ce conseil. On pourrait céder aussi aux Etats en toute propriété certains recours sur lesquels les nombreux magistrats cantonaux qui y siègent seraient particulièrement aptes à se prononcer. D'autre part, il ne serait pas inutile d'arrêter l'augmentation constante des membres

du Conseil national, qui comporte pour le Conseil des états, surtout quand il s'agit d'élections faites en commun, une diminution d'importance proportionnelle. On pourrait aussi abroger la disposition qui enjoint aux deux conseils de siéger simultanément. Cette disposition avait sa raison d'être à l'époque où il fallait encore cinq ou six jours pour convoquer et réunir les députés. De notre temps, elle ne rime plus à grand'chose. En cas d'urgence, le télégraphe et le téléphone jouant, vingt-quatre heures suffiraient pour rassembler tous les membres aux pieds de leur président.

Pour terminer cette rapide excursion dans les milieux parlementaires, il me resterait à dire quelques mots des sténographes et de la presse. Les sténographes officiels reproduisent les délibérations consacrées aux lois fédérales, aux arrêtés fédéraux d'une portée générale ou aux objets divers que les conseils en jugent dignes. Il s'ensuit de gros volumes à doubles colonnes où les discours français alternent avec les discours allemands. J'avoue que ces cimetières de l'éloquence parlementaire ne m'inspirent qu'un médiocre respect. A quoi bon conserver ces flots de paroles inutiles, sans valeur littéraire et sans intérêt pour la postérité ? Un compte-rendu analytique un peu détaillé et rédigé avec beaucoup de soin, d'après des notes sténographiques, par un rédacteur orné d'une culture suffisante, serait plus pratique et bien plus souvent consulté.

Quant à la presse parlementaire, on lui a réservé deux tribunes élevées aux deux coins de la salle et sans communication avec cette dernière, si ce n'est pour les députés qui ont au moins six pieds de haut. Les journalistes éprouvent les mêmes difficultés que les députés à en-

tendre ce qui se dit dans la salle et méritent, vu les circonstances pénibles dans lesquelles ils travaillent, toute la sympathie de leurs confrères. Si incomplets qu'ils soient souvent, ce sont leurs comptes-rendus qui permettent à plus d'un député de se tenir au courant des délibérations.

Avec les lacunes que j'ai signalées, la mauvaise acoustique, les difficultés et les longueurs qui résultent de l'emploi de plusieurs langues, la machine parlementaire suisse ne laisse pas de fonctionner à peu près sans accroc et sans grincement. L'habitude et la patience font accepter des inconvénients nécessaires. Je crois le parlementarisme suisse beaucoup moins discrédité que celui de maint pays étranger. Malgré le choc de quatre partis et l'usage de trois langues, les scènes violentes et le vacarme sont choses inconnues dans nos deux chambres. Jamais encore le soupçon de corruption n'est venu effleurer leurs membres.

Puisse-t-il en être encore longtemps ainsi !

FÉLIX BONJOUR.



L'ENNUI DE BOUDDHA

I

Tous les êtres, quoi qu'en dise Virgile, n'aiment pas la vie d'un dur désir. Beaucoup, et quelques-uns pour l'avoir trop aimée, trouvent qu'elle est un harnais bien lourd à leur âme lasse. Certes, ils ne songent pas à attenter à leur existence : ce serait trop romantique, mais ils ont cessé de rêver à cet au-delà où le moi s'exalte, s'ennoblit et s'immortalise, à cet au-delà dont s'enchantent les soirs de labeur, la jeune humanité éprise d'elle-même. Ils vivent, acceptant de remplir leur rôle vain dans l'inutile pièce de l'histoire, résignés à être. Parfois, pour briser la suite monotone des jours, ils gravissent la tour d'ivoire de leur pensée ; et ils contemplent cette plaine éternelle et immobile du néant, où le passé et l'avenir se confondent, — tant la ligne vivante et mouvante qui sépare hier de demain est invisible aux yeux que le bel amour de la vie n'anime plus. Puis, quand l'heure a sonné de manger et de travailler, ils redescendent dans l'existence comme une sentinelle infidèle consent au sommeil et au rêve. Ils descendent refaire les gestes des

aïeux, copier les attitudes des vivants, se mêler aux mouvements des multitudes inconscientes: ils vont jouer la comédie de vivre. Ils la joueront jusqu'au terme, jusqu'au dernier soupir, où ils s'abandonneront à la mort avec autant d'insouciance lointaine qu'ils se sont abandonnés à la vie. Je connais de ces hommes fantômes. Ils regardent leurs amis s'agiter, vouloir, entreprendre, lutter, aimer, souffrir, comme un adolescent, à sa première déception, regarde sa jeune sœur qui se passionne pour des poupées. Une montée de tendresse gonfle parfois leur lassitude d'un semblant de joie. Mais cette joie, faite de pitié et d'indulgence, est fugitive. Il faut subir la vie; et ils la subissent. Pourtant, un jour, qu'ils se prennent à être logiques, sous l'aiguillon de la douleur ou du dégoût, il arrive qu'ils se mettent à la haïr.

Les aristocraties, surtout, sont sujettes à cette maladie.

Les parias de l'Inde, les esclaves gréco-romains, les prolétaires des nations modernes, le peuple, en un mot, pris dans l'étau de la nécessité, contraint de travailler pour manger, a trop de plaisirs à désirer, trop de biens défendus à acquérir, pour concevoir le néant de l'existence. La richesse est un perpétuel enjeu pour le pauvre. L'envie du riche et l'envie d'être riche éperonnent ses énergies. Ayant d'abord ce but immédiat de ne pas mourir de faim, puis celui, plus lointain, mais fascinant, de forcer la porte de l'opulence, il ne peut connaître le dégoût radical. De misérables joies, dont il se délecte parce qu'elles lui ont beaucoup coûté, accroissent et exaspèrent sa convoitise. Il veut vivre parce qu'il veut jouir plus qu'il n'a joui. Et cette idée fixe d'un mur à franchir, du mur qui enclôt l'éden chimérique des riches, est peut-être la seule raison de vivre de la majorité des

êtres, le seul fouet qui pousse au travail cet universel troupeau d'esclaves que nous décorons du titre d'humanité, l'unique moteur, enfin, de notre lourde et inextricable machine économique. Mais, du moins, vil ou noble, cet espoir est un puissant motif d'agir et de prendre goût à l'action. C'est un sel que plusieurs trouvent vulgaire; mais, tel qu'il est, pour la multitude des palais médiocres, il suffit à donner une saveur excitante à la vie.

Quant aux locataires de l'enclos doré, heureux sont-ils si la lutte impitoyable qui leur a valu la richesse a pu ruiner leurs facultés philosophiques. Affamés, ils ont maintenant leurs mangeoires pleines à déborder; repus, ils disposent d'une litière neuve et profonde pour dormir. Tous les flatteurs de la terre s'offrent à leurs caprices. Toute l'envie qu'il soulèvent les enveloppe d'une nuée étincelante. Ils sont les maîtres. Pour la plèbe, ils ont supplanté les dieux. Ils règnent sur l'univers prosterné. Ils peuvent jouir, désormais, de tout leur cœur, de tout leur estomac. Quand un vieux taureau rentrant du pâturage, escorté de sa cour de vaches, a mangé le son et bu l'eau claire à la fontaine du village, il s'étend sur la paille fraîche, s'ébroue, rumine, et s'assoupit. Il est content; il ne songe pas au néant de la vie. Un homme aussi, qui n'est plus capable que de la joyeuse émotion physique, son instinct apaisé, ne se redit pas l'éternel « à quoi bon ? » des sages. Comment penserait-il ? Il dort déjà.

Mais il est douteux que son fils hérite de cette quiétude animale. Faute d'aïeux, il a reçu la culture. Il s'est assis de bonne heure aux pieds de tous les pédagogues renommés. Il les a écoutés : c'étaient de beaux parleurs, de jolis amuseurs qui flattaient son goût naissant, sa

prétention vaniteuse de devenir un Mécène. Puis les chevaux sont venus supplanter les lettres. Ce nouvel intérêt lui a donné, quelque temps, la sensation du danger, la belle illusion d'agir. Bientôt pourtant d'autres soucis ont accaparé sa pensée, des soucis moins austères et plus épuisants. Mais la fête ennuie vite. Durant quelques mois de satiété on l'a vu faire de l'histoire, avec un ami, et étudier sérieusement la filiation des philosophies et l'évolution des manières de sentir, dans le désir d'y trouver des raisons de vivre. En vain ! L'histoire, cette contemplation du champ des ruines, a rarement eu autre effet que de transformer le dégoût instinctif en pyrrhonisme, si l'on n'a pas mis dans son cœur, au préalable, une espérance supérieure. Un jour, étendu sur son lit, il a fait son examen de conscience. Il s'est dit à lui-même : « J'ai vingt-cinq ans. J'ai été heureux jusqu'ici, puisque tout le monde le proclame et m'envie. Pourtant je n'ai rien fait. Il est entendu que je remplacerai mon père au conseil d'administration de sa banque. J'y serai un inutile, mais ma vanité sera satisfaite. Les affaires m'ennuient. Est-ce un but, en effet, que de mettre en parallèle, jusqu'à la fin de ses jours, deux colonnes de chiffres et de bouleverser ciel et terre pour augmenter la différence ? Passe encore pour les naïfs qui croient à la fortune ! Mais alors, que faire ? J'ai tout goûté des joies qui semblent suffire à mes compagnons. On vante mes cravates ; on déclare que je sais apprécier un cheval, faire des compliments, conduire un cotillon. Et puis ?... Je m'ennuie. Je suis déjà rassasié de cette existence et je n'en conçois pas d'autre. Aucun but ne me tente. Je m'ennuie et rien de nouveau ne viendra rompre la monotonie exaspérante de ma vie. Que dis-je ? ce sera toujours plus terne, plus fade. Alors, à quoi bon vivre ? »

Depuis ce jour, il se rencontre souvent avec son ami, l'historien.

Comme ils se comprennent, ces deux jeunes hommes, en qui fraternisent, dans une amitié grave et triste, les deux élites de la société moderne ! L'un de biens, l'autre de savoir, ils sont riches tous les deux ; tous les deux ils sont victimes de leur richesse ; et le même désenchantement leur interdit, à l'un comme à l'autre, de vivre heureux au milieu des hommes. Que lui vaudrait-il de lutter, au financier ? Tous ce que ses semblables attendent de la lutte, il le possède. Est-il raisonnable de courir sans un enjeu, de courir pour courir ? « Vous du moins, dit-il parfois à son ami, vous pouvez prétendre à la gloire. — Heureux qui peut y croire, répond l'historien. La seule pensée de la gloire me grisait autrefois. J'aimais vivre. Je croyais à la science comme un missionnaire à son Dieu. J'étais une sorte de possédé. Maintenant j'étudie sans passion, sans but, pour tuer l'ennui. J'ignore désormais l'aiguillonnante anxiété de la recherche et l'émoi de la trouvaille. Car je sais qu'à part de misérables vérités de détail, il n'y a rien à trouver, rien d'apaisant, rien de fondamental, rien d'absolu, rien qui vaille. Je sais, moi qui suis un peu un faiseur de gloire, que la gloire est vaine. Je sais, moi qui chéris pourtant notre culture, que la culture n'est qu'un beau fard, et bien fragile, sur les joues rugueuses de l'espèce. Je sais, hélas ! que les idées mêmes ne sont que l'armure orgueilleuse dont cherche à s'ennoblir, pour mieux duper les hommes, l'appétit des individus et des groupes. Il m'arrive quelquefois de porter envie à un de mes étudiants, un fils de paysan, qui met à s'instruire la passion que son père doit mettre à arrondir sa terre ; chaque acquisition lui donne une joie d'avare. Pour moi, la dé-

couverte d'un nouveau lopin de science n'a guère plus d'intérêt que l'invention d'un comestible : le confort de la planète en est augmenté, voilà tout. L'homme vrai n'y trouve pas son compte. La science serait reine si l'homme était moins qu'un homme. Pour un troupeau d'animaux, elle serait divine, car la vie à l'écurie, grâce à elle, irait s'embellissant, s'enrichissant, s'adoucissant. Par malheur nous sommes des hommes. Et non seulement la science ne répond pas aux questions que nous posons à la destinée parce que nous sommes hommes, mais elle nous ravit l'espoir de jamais trouver une réponse. Votre misère à vous, c'est de posséder, la mienne est de connaître. Si nous n'avions ni la richesse ni le savoir, nous travaillerions à les acquérir. Nous serions comme des chevaliers, partis, fervents, à la conquête de leur dame. Nous ne saurions pas, ne l'ayant jamais vue, qu'elle est laide, et muette, et sourde. Nous aurions un but, et nous vivrions heureux. »

Cette histoire, pourtant banale, explique le destin des aristocraties : elles déclinent dès que l'ambition qui les menait est satisfaite. Elles meurent de leur victoire. Taine, après Stendhal, n'a pas eu de peine à montrer comme l'ennui frivole, l'ennui fatal, anémie vite la descendance des conquérants, transformant en un sang bleu, rare, délicat, leur sang rouge, généreux et chaud. Loin de moi pourtant la pensée de flageller cet ennui. Car il est la marque même de la dignité de l'homme, la preuve que sa loi est de se surpasser, et l'indice qu'il doit découvrir des raisons de vivre surhumaines sous peine de perdre la joie.

Mais le moment précis où l'ennui devient un fait social, un sentiment de classe, est un moment critique. C'est un de ces relais, dirait Byron, où les destins chan-

gent de chevaux. Et ces chevaux seront blancs ou noirs; ils mèneront à la mort ou à la vie, selon que la volonté collective en décidera. En tout cas, il faut à tout prix, à ce groupe rongé d'inquiétude, une ambition nouvelle, pour remplacer l'ambition assouvie. Il la trouvera ou il périra.

Durant ces périodes de transition toute la nation. consciente est en quête d'un mot d'ordre. Semblable aux Hébreux dans l'angoisse, la voilà qui cherche un prophète Elle est comme ce personnage de Shakespeare qui avise un passant dans la rue et lui demande à brûle-pourpoint : « Dis-moi, mon ami, tu ne disposerais pas d'un idéal ou de deux? » Et elle trouve fatalement, puisqu'elle cherche. Mais, selon qu'elle est robuste ou névrosée, elle trouve un idéal d'énergie ou un idéal d'abstention, une raison de vivre surhumaine, capable de saisir tout le peuple et l'enivrer d'une nouvelle espérance, ou un rêve inhumain d'anéantissement qui ne sera que la divinisation de son ennui, un de ces rêves séniles que font parfois les races fatiguées, qui achèvent d'annihiler les élites morales en les rendant passives et qui exaspèrent au contraire, la dépravation des foules en les dégoûtant, non pas à tout jamais peut-être, mais pour longtemps, de l'idéal.

II

Il y a vingt-cinq siècles, au temps de Socrate et de Confucius, vivait, à Kapilavastu, un jeune homme que tout, — son ascendance brillante, sa fortune, sa culture et son sens pratique, — destinait au bonheur. Fils de roi, l'ambition du pouvoir, ce beau rêve de l'adolescence, lui était non seulement permise, mais commandée. Car, bientôt, il régnerait sur la terre antique des Çakias, sur

tout ce vaste triangle qui s'abaisse, riche de froment et de riz, de fleurs et d'eaux courantes, depuis la colossale muraille de l'Himalaya jusqu'au Gange, jusqu'à Bénarès, la ville sacrée des Hindous. En attendant, il s'occupait de danses et de cours d'amour, de poésie et de jeux guerriers. Dans son palais étincelait le luxe étrange de l'Inde aryenne. Son père avait orné sa cour des plus belles filles de la caste des combattants. A un tournoi, sa force aisée lui avait valu le triomphe et, comme prix, la belle Yaçodhara. Lui ayant offert son cœur, il en avait eu un fils, Râhula. Mais voici qu'un jour, au milieu de ce joyeux tumulte, l'ennui vint se saisir de lui.

Le jeune prince était-il d'humeur triste, comme il arrive parfois aux dauphins que les loisirs épuisent ? Ou avait-il naturellement cette clairvoyance impitoyable qui affronte la vie sans détours, lui demandant ses raisons de nous en imposer et n'obtenant d'elle, en un signe évasif, que l'aveu de sa vanité illusoire et de son néant ? L'un et l'autre, peut-être. En tout cas, devant la quadruple vision symbolique d'un vieillard ployé par l'âge, d'un malade, d'un cadavre et d'un moine, il prononça le fatal « à quoi bon ? » Un soir pourtant, Kisâ Gobami, une jeune fille, prise de passion à sa vue, célébra par un hymne brûlant la félicité du père, de la mère et de l'épouse d'un homme si parfait. « Pauvre enfant ! » dit le prince insensible. Il constata que rien ne pouvait plus l'émouvoir. Un vaste dégoût, doublé de pitié pour l'universelle souffrance, lui empoisonnait maintenant jusqu'à ces caresses, si vaines et si douces, que la terre réserve à ses favoris.

Le roi, cependant, voulait guérir son fils. Séducteur par tendresse, — quoiqu'il fût esclave de l'avarice et du plaisir, — il fit le vœu de l'étourdir ou de le corrompre.

La fête devint l'hôtesse journalière des palais royaux : combats et parades après les nobles travaux du pouvoir, cortèges sacrés, danses légères, propices à l'oubli et au fol délire. Mais, au milieu de tout ce beau vertige, le prédestiné gardait sa dure clairvoyance. Une nuit, qu'une troupe choisie de ballerines avait dansé pour lui la danse la plus farouche, la plus mordante, la plus éperdue, l'idée lui vint de les revoir. Elles dormaient sur les housses de safran, ivres et lasses. Tout à l'heure éblouissantes de jeunesse, transfigurées de plaisir, le lourd apaisement qui succède à la fête les avait jetées là comme mortes. Il les trouva laides. Son œil trop sage évoqua la pourriture et les squelettes. « Qu'y a-t-il donc de vrai derrière la comédie universelle ? » se dit-il. Il sortit. Il posa son front lourd à la grille d'or de la terrasse. On était au milieu de l'été : l'aube rosissait les montagnes lointaines ; la mousson matinale gémissait dans les baobabs géants. Beau réveil ! Et, pourtant, le monde heureux apparut au voyant comme une maison en proie aux flammes. Moment suprême ! Il a pris une décision. Il court dans ses appartements privés. Il jette un dernier regard sur sa femme et sur son fils. Il part, à cheval, accompagné d'un serviteur fidèle. Bientôt il renvoie et l'un et l'autre. Et Gotama, fils de Çakia, demeura seul. Il sera seul désormais pour conquérir la vérité. Car il veut connaître et comprendre ! Il veut avoir le dernier mot de la misérable pièce qu'il joue malgré lui, que tous jouent avec une stupide inconscience d'animal, qu'on a toujours jouée, et que vraisemblablement on jouera toujours et toujours. Il jette ses habits princiers. Il revêt la livrée d'un moine mendiant : trois lambeaux d'étoffe couleur de terre rouge, une sébile, un couteau, une aiguille, une ceinture et un crible pour filtrer l'eau des

sources. Le voilà dans l'équipement rituel des sages, le Bouddha futur, Çakia-Mouni, le moine de la maison royale des Çakias, l'ancêtre illustre des Werther, des René et de tous ceux qui ont pris la vie en dégoût, mais un ancêtre au cœur énergique, décidé à savoir le pourquoi de sa misère et à se guérir, coûte que coûte, par les macérations ou par l'étude, par l'héroïsme ou par la mort !

Tandis que la belle Yaçodhara, dans le palais de Kapilavastu, pleure son jeune ascète, tandis qu'elle coupe ses cheveux et s'habille de la simple robe des veuves, son mari oublieux s'est assis aux pieds d'Alarâ Kalamâ, le brahmine illustre. Il est en train de déchiffrer les écritures sacrées de sa race, les Védas vieux de deux mille ans, et les Bramanas et les Soutras, plus récentes, mélange confus de récits épiques soulevés par une allégresse belliqueuse, de mythes sombres ou riants, de discussions théologiques et de scolies de grammairiens, textes vénérables dont les stratifications innombrables résument toute la vie des ancêtres, depuis l'exode guerrier du plateau du Pamir, ce toit du monde, jusqu'aux divagations stériles de la caste sacerdotale dans ses demeures paisibles des bords du Gange. Il évoque, les rouleaux jaunis sur ses genoux, les premiers Aryens qui souhaitaient de mourir en combattant, mais qui préféraient encore vivre « cent automnes ». « Pauvres gens, se dit-il, qui se plaisaient à vivre ! » Il comprend mieux les descendants de ces héros que le climat tropical et une longue paix ont affaiblis, quand ils s'écrient dans le *Bhagavad-Gita*, ce pur joyau des hymnes védiques : « O Krishna, je ne désire ni la victoire, ni la royauté, ni les voluptés. Quel bien nous revient-il de la royauté ? Quel bien des voluptés ou même de la vie ?... Car je ne

vois pas ce qui pourrait chasser la tristesse qui consume mes sens, eussé-je sur terre un vaste royaume sans ennemis et l'empire même des dieux ! » Comme le jeune moine frémit à cette lecture, ému jusqu'aux entrailles par ces soupirs après le néant, murmurés par les aïeux au cours de leurs méditations, tristes soupirs de la race aryenne fatiguée auxquels répondra un jour le « Vanité des vanités » de la race sémitique ! Ceux-là sont vraiment ses pères qui surent comprendre que tout est illusion. Il ne se demande pas si leur philosophie désabusée n'est pas le fruit ratatiné et sec d'un arbre qui va mourir, un maigre fruit d'arrière-saison, au même titre que le rituel minutieux et froid, et les arguties pédantes, obscures et roides qui encombrent la vie religieuse du brahmine. Non ! Sacrée par ses origines, cette philosophie est encore sacrée à ses yeux parce qu'elle prête une voix à son âme, parce qu'elle est désabusée comme lui.

Mais alors, pense-t-il en lui-même, s'il n'y a de vrai que le néant, si lui seul est éternel, pourquoi s'efforcer à vivre ? A quoi bon ces perpétuels sacrifices à des dieux à qui on fait l'injure de leur attribuer l'imperfection de l'être ? A quoi bon ces pratiques pieuses en vue de s'assurer une réincarnation meilleure, comme si la vie, en devenant plus élevée, cessait d'être un mal ? Au lieu des sacrifices et des bonnes œuvres, pourquoi pas la mort radicale ?

Et il quitte Alarâ Kalamâ et son école de brahmines. Car la sagesse qu'on y enseigne est nuageuse, flottante et, surtout, contradictoire, puisque, tour à tour, elle exalte le non-être et favorise le désir de vivre. Or lui, Gotama, il aime la claire logique ; il est pratique. Sans avoir eu besoin de maîtres, il sait que vivre c'est souffrir, que vivre est le malheur des malheurs. Il ne veut qu'une

chose, un remède, le remède à ce mal essentiel qu'est la vie. Il n'a quitté Kapilavastu que pour le trouver. Et, ce remède, la caste sacrée ne le connaît pas.

En quête d'une meilleure doctrine, le pèlerin de la vérité arrive à l'ermitage de cinq bonzes qui domptaient leurs passions dans la solitude. Il admire leur ferveur et se joint à eux. « Pendant six ans, disent les Ecritures, le Bodhisattva entraîna son corps et exerça son esprit aux pratiques les plus rigoureuses de la vie ascétique. A la fin, il mangeait chaque jour un seul grain de chènevis, cherchant ainsi à franchir l'océan de la naissance et de la mort et à atteindre le rivage de la délivrance.... Il était exténué et son corps était semblable à une branche flétrie. Mais la renommée de sa sainteté s'était répandue dans les contrées environnantes, et le peuple venait de grandes distances pour le contempler et recevoir sa bénédiction. Cependant le Bienheureux n'était pas satisfait. Et il en vint à conclure que la mortification n'éteint pas le désir, le désir d'exister, le désir d'être. »

Enfin, ayant bien sondé la vanité de l'ascétisme, un jour, après s'être évanoui de privation, il reçut l'illumination suprême.



Donc Çakia-Mouni, qui avait demandé en vain, durant de longues années, aux brahmines et aux ascètes, un remède à sa souffrance, l'a enfin trouvé par lui-même. Il peut se suffire désormais ; il est passé maître. Son pèlerinage est achevé. Il *sait* maintenant. Il a surpris le dernier mot de la comédie humaine. Il a trouvé le grand remède. Il est vraiment le Bouddha, « l'Illuminé. »

Que sait-il ? C'est bien simple. Certes, ses disciples auront bientôt, pour expliquer et transmettre sa pensée, tout un jargon spécial et compliqué, renouvelé de

la théologie casuistique et scholastique des Védas. La rançon du génie, c'est d'avoir des successeurs qui le vulgarisent : en le définissant ils le rapetissent, en l'encensant ils l'embrument, en le protégeant ils le masquent. Et ils font tout cela d'un cœur pieux. Mais au milieu du vaste labyrinthe bouddhique construit par des adorateurs patients et jaloux, — labyrinthe de spéculations fumeuses, de lois menues et d'anciennes légendes, — il reste un homme au cœur bondissant, à l'esprit pénétrant et clair, dédaigneux des systèmes, parfaitement indépendant et, avant tout, pratique.

D'une complexion délicate, pour ne pas dire malade, il soupire après la grande paix. Philosophe, et obsédé par la perpétuelle fantasmagorie de l'univers, où tout est éphémère, il veut atteindre à l'immuable. Sa pensée est lasse des apparences ; son cœur est las de souffrir. Ecoutez-le plutôt : « Regardez autour de vous, dit-il, et contemplez la vie. Tout est passager et rien ne dure. C'est la naissance et la mort, le développement et le dépérissement, la combinaison et la dissolution. La gloire du monde est semblable à une fleur ; elle est en pleine floraison le matin et se fane à la chaleur du jour. De quel côté que vous regardiez, c'est la presse et la poussée, la course avide aux plaisirs, la peur des peines de la mort ; c'est la foire aux vanités et la flamme des brûlants désirs. Dans ce monde, tout se transforme, tout change : tout est illusion.

» N'y a-t-il rien de permanent ? Dans l'universelle inquiétude n'y-t-il pas un lieu de repos où notre cœur troublé puisse trouver la paix ? N'y a-t-il rien d'éternel ? L'angoisse ne cessera-t-elle jamais ? Les désirs brûlants ne s'éteindront-ils pas ? Oh ! quand l'esprit pourra-t-il être tranquille et calme ? »

Qu'il y a de beauté dans cette aspiration au repos ! Mais qu'il y a de lassitude ! N'est-ce pas l'hymne hale-tante de la caste des guerriers, victorieuse il y a deux mille ans, et qui, depuis lors, n'ayant plus de raison de vivre, se ronge dans l'inaction aux bords du Gange, sous un ciel voluptueux et lourd, qui énerve et qui endort ? Comme on comprend que les fils délicats et fatigués de l'aristocratie hindoue, qui, en fait, ont été les premiers disciples du sage, se soient laissé séduire par ces paroles !

Que conseillent-elles ? La mort, tout simplement. Entendons-nous, non pas la mort grossière telle qu'un disciple d'Hégésias et de Schopenhauer pourra la concevoir, et qu'une once de poison ou une balle suffit à consommer. Non, cette mort, pour les Hindous, n'est qu'apparente ; elle introduit simplement dans un autre mode d'existence, qui sera pire que le précédent, puisque l'être y sera plus riche de désirs, plus altéré d'action, plus vivant que jamais ; elle ne conclut rien, puisqu'on n'échappe pas à la conséquence de ses actes, puisque ces actes deviennent fatalement le principe organisateur d'une réincarnation nouvelle, et cela sans fin, sans relâche, toujours. Non, l'issue royale pour Bouddha, c'est la mort essentielle et radicale, la mort qui brise une fois pour toutes la chaîne éternelle des réincarnations, la mort définitive. Tel est le but héroïque qu'il propose à l'ambition des néophytes : « Si mes yeux sont brillants, s'écrie-t-il, si mon front est serein, c'est que j'ai obtenu la délivrance par l'extinction du moi, c'est que j'ai obtenu le *nirvâna*. »

Pour Bouddha, en effet, — et c'est ici le point capital de sa doctrine, — le moi c'est l'ennemi ; non pas seulement le moi moral quand il se révèle égoïste, — et que

Pascal a raison alors de trouver haïssable, — mais le principe même de notre identité, le moi psychologique, qui fait de nous une personne. Il est intarissable sur ce sujet.

« La conscience du moi, prononce-t-il, aveugle les yeux de l'esprit et cache la vérité. C'est l'origine de l'erreur ; c'est la source de l'illusion, le germe du péché. Le moi engendre l'égoïsme. Il n'existe aucun mal qui ne découle du moi. Il n'existe aucune injustice qui ne soit produite par l'affirmation du moi.... Le moi séduit par les plaisirs. Le moi promet un paradis féérique. Le moi est le voile de Mâra l'enchanteur. Mais les plaisirs du moi sont sans réalité, son labyrinthe paradisiaque est le chemin de l'enfer, et sa beauté qui se fane allume les flammes du désir qui jamais ne peut être satisfait. Qui nous affranchira de la tyrannie du moi ? qui nous sauvera de nos misères ? »

Vous le voyez, ce n'est pas aux écarts de la conscience qu'il en a, mais à la conscience elle-même. Son dégoût pour l'incohérence et la malignité des désirs, — qui aurait pu le conduire à des idées d'amendement, à une morale ordonnatrice, — s'étend au moi lui-même. Sus au moi ! L'avoir éteint à tout jamais, c'est le salut, le bonheur suprême, le nirvâna.

« Surtout, s'écrie-t-il, apprenez à distinguer le moi de la vérité ! La personnalité, qui semble l'*être* de ceux qui chérissent leur moi, n'est ni l'éternel, ni l'immortel, ni l'impérissable. Ne cherchez pas la personnalité, mais la vérité ! »

Donc *être*, c'est-à-dire avoir conscience de soi, c'est la douleur, c'est l'illusion, c'est le mal. L'effort suprême, l'effort libérateur, consistera, en conséquence, à cesser d'être.

La conception bouddhique du monde est grandiose par l'effrayante simplicité de son nihilisme. Pour la bien entendre, représentez-vous l'univers comme une immense platitude sans limites. Un accident, un caprice de Mâra, le tentateur, a fait surgir une colline, ridicule et misérable, solitaire et triste, au milieu de la majestueuse monotonie du désert. Et il s'est trouvé que chaque grain de sable, placé par le hasard dans cette situation éminente, avait pris conscience de lui-même et s'était mis à tourbillonner dans la folle tempête des désirs. Une convoitise ardente le pousse désormais à monter plus haut, à atteindre à la cime ; mais là, il se torture en vain pour exhausser son piédestal, une force fatale détruisant un à un les travaux de son ambition. Il se livre, sur cette colline de la vie, une lutte épuisante entre le grain de sable qui veut accroître son existence, multiplier ses énergies personnelles, parfaire son moi et le souffle mauvais de l'illusion éternelle, qui, tour à tour, pleure et chante, élève et abaisse le grain de sable infime, se jouant des espoirs qu'il lui inspire, et ricanant ensuite à ses douleurs. Et la lutte se poursuivra, vaine et douloureuse, sans défaite irrémédiable et sans victoire décisive, sans fin, à moins qu'un jour le grain de sable, las de son labeur inutile, ne demande grâce et ne soupire plus qu'après l'inconscience immuable des vastes plaines de l'éternité. Là, dans cet océan des personnalités dissoutes où ne descend jamais le vent tourbillonnant de la colline, sommeille le seul être durable et désirable, le non-être. Car, pour Bouddha, la vérité, l'être vrai, c'est le non-être.

C'est lui qu'il faut désirer ; et ce désir sacré, supplantant tous les autres, est le seul principe religieux du

bouddhisme. Parmi les sentiments du parfait disciple, — sentiments qui doivent être honnêtes, prudents, médiocres, sans passion, ni en deçà ni au delà du juste milieu, et qui n'ajoutent à la morale des brahmines que de l'indulgence et de la pitié pour les êtres atteints du mal de vivre, — parmi ces sentiments, un seul n'hésite pas, un seul ne rampe pas, un seul ose prendre son vol en chantant d'allégresse, c'est l'aspiration au repos dans le néant. Bouddha lui-même, le prophète de la *voie moyenne*, s'est un jour écrié, à la pensée de la délivrance qu'il allait apporter aux hommes : « Ce n'est pas la royauté souveraine que j'ambitionne. Je veux devenir un bouddha et faire crier de joie le monde entier ! » Tout dans cette religion, la philosophie comme la morale, n'est qu'un hymne au néant éternel. Le néant est Dieu. Tout bouddhiste est un nihiliste.

Telle fut la berceuse magnifique qui endormit, dans un rêve funèbre, le triste ennui des Aryens d'Orient.

III

Et qu'elle en a bercé d'âmes douloureuses, depuis vingt-cinq siècles !

Amants résignés de la mort, philosophes amers du néant, qu'on vous appelle Schopenhauer ou Leconte de Lisle, Leopardi ou Jean Lahor, bénissez le lointain Bouddha. Vous aussi, en si grand nombre, hélas ! qui vivez du dégoût de vivre, chœur funèbre, si beau et si triste, de la grande procession universelle, chantez le divin moine. Il est votre maître. Que votre voix ait un accent de défi superbe ou qu'elle se brise en sanglots, qu'elle scande, grave et profonde, des paroles de sagesse

ou qu'elle murmure candidement sa plainte, l'hymne est le même, et c'est lui qui l'a créé.

Mais nous, le gros des troupes aryennes d'Occident, qui avons appris Dieu à une autre école que Bouddha et qui aimons la vie, irions-nous, à notre tour, soupirer après l'anéantissement, et nous endormir au rythme lent de la cantilène bouddhique ? Une semblable conversion ne nous paraît ni souhaitable, ni possible.

Non pas que nous estimions plus haute que Bouddha l'humanité moyenne d'aujourd'hui. Le génie, même le plus hors nature, si on le met en comparaison avec le commun troupeau, nous convainc toujours de médiocrité et de folie. Il peut bien manquer de bon sens ; il peut bien avoir tort contre tous, et, même, être funeste à plusieurs, il reste grand, plus grand que tous, pour la raison qu'un jour, derrière le voile du mystère, il a vu passer l'ombre de Dieu. Aussi bien n'ouvrons-nous pas ici le procès de Bouddha, mais le nôtre. Où allons-nous ? Sommes-nous à la veille de donner la maîtrise du monde au divin brahmine ou réservons-nous pour un autre, plus sain que lui, le sceptre spirituel ? Question plus simple et moins téméraire qu'il ne semble.

Il saute aux yeux, d'abord, que notre époque est laborieuse et combattive. Elle a peu de temps à consacrer au rêve. Elle ignore ces belles tristesses qui rongeaient naguère, au début du siècle dernier, l'oisiveté distinguée des romantiques. Que d'élégants rebuts sociaux, dans le parfum des sacristies ou des boudoirs, se figurent vivre en un temps de décadence et offrent des sacrifices de fleurs au dieu Néant, la nation active passe outre. Elle se hâte, haussant les épaules aux songes creux. C'est l'aube, pour elle, l'aube d'une rude journée de travail.

Notre temps aime la vie, tout bonnement, d'instinct, sans chercher à cet amour des raisons compliquées. Nos contemporains ne trouvent aucun ridicule à se laisser attendrir par la plainte d'Iphigénie. Ils ne sentent pas la joie qu'il peut bien y avoir à n'être rien. Vraiment, ils ne sont pas bouddhistes. Pour le grand Hindou, vivre était le mal fondamental. Vivre, au contraire, est pour eux le bien suprême, le bien qu'il faut gérer soigneusement et accroître au prix de tous les labeurs, de tous les combats. Aussi, c'est partout la bataille, par amour pour la vie. Les races, les nations, les classes, les individus, tous, voulant vivre, se font une concurrence acharnée. Subsister, résister, conquérir est la préoccupation universelle ; abdiquer, la commune épouvante.

On ne démontre pas ce qui est l'évidence même. S'il faut des preuves, cependant, en voici. Et d'abord, avant les personnalités, les groupes.

L'Europe, cette cour de Pétaud, se redresse parfois, unanime, et les animosités qui la divisent s'apaisent de concert, à la seule pensée du péril jaune. Car elle a, malgré tout, son orgueil propre. Elle a policé le monde. Elle croit à sa civilisation. Elle ne veut pas que les barbares la devancent. Elle s'aime trop, pour consentir à déchoir. Ils s'aiment aussi, avec ou sans raison, chacun à sa manière, noblement ou brutalement, tous ces morceaux d'Europe, les états. L'effroi de disparaître, la crainte de sembler décliner, leur arrache tous les sacrifices. Ils s'arment jusqu'aux dents ; ils s'allient avec des nations qu'ils méprisent ; le peuple de 89 gave d'or une bureaucratie de despotes ; deux ennemis séculaires se réconcilient ; deux amis-nés se tournent un instant le dos : et tout cela en vue de s'accroître et afin de ne pas mourir. Le quinzième siècle lui-même ne vit pas un aussi violent

éveil de la conscience nationale. Il semble qu'avant de se métamorphoser en un sentiment plus ample, chaque patriotisme se recueille dans la méditation de ses souvenirs et s'enivre une dernière fois de sa propre beauté. Des nations qu'on avait écartelées et qu'on tenait pour mortes décèlent une vie sourde et tenace. Des nations qui n'ont jamais été s'efforcent tumultueusement à l'existence et menacent de disloquer les plus grands empires. Chaque état se croit nécessaire au progrès. Tous parlent de leur mission mondiale. L'un d'eux va jusqu'à se considérer comme élu par Dieu pour rassembler en un faisceau tous les gens de sa race. Et cette renaissance des nationalités n'est pas limitée à l'Europe. Dans l'Asie elle-même, qui dormait d'un sommeil millénaire, le Japon a sonné la diane. Le dortoir bouddhiste s'est réveillé en sursaut et se dégage peu à peu de ses rêves de néant. L'Inde, aujourd'hui, a ses factieux et ses chauvins.

Mais, plus clairement encore que les peuples, les classes ont pris conscience d'elles-mêmes. Sans armées régulières, sans drapeau, elles n'en vivent pas moins, dès à présent, sur le pied de guerre, étendant leurs deux camps antagonistes d'un bout à l'autre du monde civilisé, se toisant d'un œil hargneux entre deux escarmouches et ne travaillant en paix qu'à la faveur de précaires armistices. Voraces l'une et l'autre, comme le sont tous les organismes vivants, chacune appuie son instinct d'une merveilleuse armature d'idées. Chacune a son escouade d'économistes qui la fournit d'arguments. Mais, en somme, l'appétit du bourgeois et l'appétit du prolétaire se servent du même mot magique; ils disent: mon droit. Mon droit naturel, précise celui-ci; mon droit acquis, explique celui-là. Quels amants empressés à la justice! Par malheur, comme ce fameux droit aurait

pour effet d'enrichir l'un des dépouilles de l'autre, le dialogue s'éternise. Tant qu'à la fin les deux interlocuteurs se prennent à penser par devers eux qu'un seul droit est indiscutable : le droit positif. Et, retroussant leurs manches, ils cessent de débattre.

A regarder froidement les choses, notre société se distingue à peine de la société rudimentaire qui produisit les premiers barons et de celle, plus récente, qui donna des royaumes aux conquistadors et des piédestaux aux condottieri. Et certes, le choix serait difficile si l'on avait à décider laquelle de ces trois sociétés est la plus violente. Qui a le plus bataillé, Harriman, débutant petit employé de banque, amassant quatre milliards, devenant le prince de Wall-Street, le roi des chemins de fer, et conférant, avant de rendre le dernier soupir, avec Pierpont Morgan, pour prévenir la crise financière que la nouvelle de sa mort ne manquera pas de causer, — ou ce voleur de grands chemins du neuvième siècle, contraignant les paysans d'une vallée paisible à lui ériger un donjon, s'arroyant, poignard au poing, les fonctions d'arbitre et de protecteur du voisinage, arrondissant sa tyrannie par coups de main, par vols et par rapines, et devenant ainsi le chef d'une lignée de rois? Tout compte fait, je donne la palme au financier. Si le premier exploite du baron a la forte simplicité et la naïveté cynique des chansons de geste, la carrière du milliardaire suppose une souplesse d'esprit et une persistance dans l'audace qui l'apparie aux plus grands conquérants. Je sais bien que celui-ci n'est qu'un Ulysse. Mais l'Ulysse moderne a bien plus d'ennemis à soumettre, et autrement insaisissables, que les Achilles du début du moyen âge. De nos jours, du reste, il n'y a plus de place, sauf, peut-être, au Maroc, pour les Achilles. Les coups ne suffisent

plus pour se tailler un fief. Le monde est devenu moins plastique. L'argile à pétrir a durci. Epuisé le trésor de résignation populaire qui payait l'ambition des violents; ensevelie, cette complice de leur audace, la douce passivité des humbles, qui subissait chaque servitude nouvelle comme le paysan subit la grêle en été; éteinte, enfin, la foi au droit divin des grands. Aujourd'hui, le commun des citoyens, grâce à la Révolution française, s'égale en prérogatives aux plus grands princes et veut remplir à sa manière les destins d'un Pizarre ou d'un Sforza. Ce sont lionceaux qui se croient lions. Aussi, dans la concurrence devenue vraiment universelle des appétits, que les audacieux ont besoin d'être éloquents, robustes, et pleins de stratagèmes pour museler ces fiers animaux, dont la vanité fait tant de fanfare, et leur limer dents et ongles, sans être déchirés !

Il est loin, le sixième siècle hindou.

L'histoire, lasse de guerre et de tumulte, s'accorde parfois, comme le Créateur de la Genèse, un jour de repos. L'époque de Bouddha fut un de ces moments de paix profonde. Les populations autochtones du Gange avaient été définitivement submergées par la trombe aryenne qui avait, jadis, fondu sur elles du Pamir. Au dehors, plus d'ennemis. A l'intérieur, la religion, — la seule puissance qui ait jamais bâti solide et la seule force sans laquelle on ne bâtit rien, — avait su hiérarchiser les hordes victorieuses et parquer chaque classe dans des barrières immuables : les brahmines, au sommet; au milieu, les guerriers; en bas, les marchands et les agriculteurs; et, hors de toute caste, pourrissant dans le plus abject esclavage, les débris des peuplades vaincues. Les uns n'avaient qu'à pâtir; les autres qu'à jouir. L'Inde était parfaite, à l'instar d'une société animale :

l'ordre y était rigoureux; le cours des jours, fatal et sans heurt; la saveur de la vie, éternellement pareille, sans que jamais une pointe âcre d'ambition et de concurrence vînt en relever la fadeur.

Mais qu'à la longue, l'élite des brahmines suât d'ennui, dans son olympe inexpugnable, prouve bien que la perfection mécanique n'est pas souhaitable aux cités humaines. Quand toute l'histoire ne nous convaincrait pas que la liberté est le premier besoin de l'homme supérieur, et l'initiative son plus cher luxe, l'histoire hindoue, toute seule, suffirait à nous persuader que les sociétés hostiles à l'initiative sont vouées à la mort, — à la mort brusque, si les citoyens sont encore capables de révolte, — à la mort lente, à la mort d'énervement et d'hébétude, si l'effroi religieux a éteint jusqu'à l'idée même de révolte.

La société issue de 89, par contre, en détruisant la naissance, a légitimé toutes les initiatives. L'esprit combattif, qui n'inspirait que les privilégiés dans la société féodale, est aujourd'hui en tous. Aussi la lutte est-elle devenue universelle, en largeur et en profondeur. Formidable est la poussée d'en bas; plus formidable encore, la résistance de ceux qui ont atteint la cime. Jamais stabilité sociale ne s'est prêtée à autant d'instabilité personnelle. Jamais époque n'a offert tant de lucre et de gloire aux violents. Après de longs siècles de fidélité aux seuls descendants des leudes, la fortune, en divorce, est en train de renouveler sa cour de favoris. Que viennent les prétendants! Elle n'éconduit personne. Elle accepte le monde entier. Et maintenant, battez-vous, jeunes athlètes! Je me donnerai au vainqueur!

Certes, la mêlée sociale qu'un tel régime encourage a parfois un air infernal; mais, du moins, faut-il que les

damnés qui s'y débattent aiment furieusement la vie pour la conquérir de si haute lutte.

Non, notre époque n'est pas une époque de découragement et d'ennui. Ceux qui ont le mieux exprimé sa vie profonde, de Zola à Ibsen, à Nietzsche, furent des apôtres de l'énergie individuelle, des glorificateurs de l'homme.

Aussi bien l'ennui, ce dégoût d'être qui peut devenir la soif du néant, n'est jamais le fait de toute une société. Il est nécessairement le privilège ou la misère d'une élite. Malgré, par exemple, que le sixième siècle hindou eût le poulx bien faible, il ne fournit cependant à Bouddha qu'un fort petit nombre de vrais disciples. Et certes, si la doctrine du sage eut, par la suite, des destinées populaires, ce n'est pas à cause de son inspiration nihiliste. L'égoïsme naturel des foules n'aperçut qu'un moyen plus efficace de sauver sa vie, dans cette règle nouvelle qui n'était, en réalité, dans les intentions du maître, qu'une façon de conquérir le néant, qu'un procédé de suicide. Elle vainquit sans avoir été comprise, et par cela même qu'on ne la comprit pas.

Car l'humanité veut vivre, et rare est le dégoût d'être.

Mais de ce que l'amour aveugle de la vie concourt au triomphe dans les rudes corps-à-corps de la mêlée sociale, il ne s'ensuit pas que l'ennui soit un signe de faiblesse.

L'ennui, mal de lâche, dit-on ; non, mal d'audacieux, en proie à son impitoyable clairvoyance. C'est parce que cet homme, riche de biens, et cet autre, riche de savoir, ont atteint le sommet de la vie humaine qu'ils peuvent en embrasser, et eux seuls, la vanité. Qu'un satisfait les juge du bas de la médiocre altitude où il se prélasse, ruminant le souvenir de ses petites victoires, eux, insatiables d'ascension, connaissent la lugubre angoisse de

fouler la dernière cime. Ils sont rassasiés de tout ce qui les tentait naguère et dont se délecte encore le commun troupeau. Ils ont bu la coupe entière des voluptés terrestres. Pour eux le monde n'est plus, désormais, que la grande urne vide du néant. Et cependant leur âme, comme si elle était prédestinée à quelque breuvage inconnu, plus que jamais a soif.

Fous! s'écrient les hommes devant de tels hommes. Ne faudrait-il pas les appeler, au contraire, les seuls vrais sages? Dans la course vertigineuse de la race vers le terme mystérieux qui l'attire et qu'elle ignore, ne seraient-ils pas, ces fous, l'avant-garde, arrêtée tout à coup dans son élan audacieux, et prise d'épouvante au pied de ces muettes portes d'airain qui leur barrent la route et qui ouvrent peut-être sur la vie surhumaine?

Mais le moment est critique où un être prononce sur toute la vie terrestre le « vanité des vanités. » Parvenu aux confins du monde, il stationne maintenant dans une sorte de pays neutre qui n'offre à ses rares citoyens ni motif d'agir, ni objet d'amour, ni raison d'exister, rien, si ce n'est le triste réconfort de n'être plus dupes. La vie, dans cette terre de l'ennui, est une mort vivante. Et l'on comprend que des esprits logiques aient voulu en finir, comme Bouddha, par un moyen ou par un autre, avec cette fantasmagorie absurde et funèbre. Oui, moment critique! Moment du dilemme suprême: ou rester, privé de tous deux dans ce désert qui sépare le ciel de la terre, ou tenter l'accès du monde surhumain. Car revenir en arrière est impossible: l'humain s'est évanoui.

On voit des sceptiques qui prétendent faire un paradis de ce désert. C'est le signe qu'ils n'y sont jamais entrés. Quoi qu'ils disent, ils se complaisent extrêmement dans les biens terrestres qu'ils affectent de dédaigner.

C'est par jeu d'esprit qu'ils prononcent l'« à quoi bon ? » des sages. Ils sont les amateurs de l'ennui, non ses victimes. Car celles-ci, ou se suicident, ou, par un acte de foi, se surpassent. Une troisième issue est introuvable. Pour les premiers, Dieu ait leur âme. Mais, les seconds ! que s'est-il donc passé en eux, qu'il soit impossible, après en avoir rencontré, de douter de la grandeur immortelle de l'homme ? Il faudra bien que l'un d'eux nous le dise, un jour. Il nous le doit. Car notre époque a beau affecter l'incroyance, elle se farde le visage pour que personne ne voie qu'elle jeûne et pleure. Elle est religieuse en secret. On le verra bien quand un nouvel Augustin aura l'humilité sublime de lui conter tout haut le pèlerinage de son âme. De quel cri de joie elle accueillera cette confession de foi, elle, si lasse d'être hypocrite, et qui n'attend qu'un témoignage de génie pour s'abandonner ouvertement à l'attrait de Dieu !

Ce livre nous apprendra comment s'opère le passage de l'ennui radical à la joie impérissable. Nous saurons alors pourquoi ces hommes, au vif de leur désenchantement, et au moment même où ils embrassaient tout le néant des ambitions qui les avaient conduits, se sont refusés à ratifier la faillite du monde et de leur propre existence. Nous verrons qu'au contraire de Bouddha, et malgré tout, ils ont résolument dit : oui, à la vie. Et ils n'avaient pas achevé de prononcer cet acquiescement suprême que les portes merveilleuses du surhumain s'ouvraient devant eux, toutes grandes. Et l'ennui n'était plus.

Il demeure que les croyants les plus illustres ont passé par ce désert des vanités éteintes. Si bien qu'on serait tenté de voir dans ce passage une nécessité d'ordre transcendant et de tenir l'ennui, tel que nous l'avons défini, pour la seule voie d'accès à la religion supérieure.

C'est, en tout cas, l'école ordinaire des plus hautes croyances. En effet, tant qu'on accorde une valeur réelle aux biens de la terre, et naturellement à ceux, surtout, qu'on ne possède pas, la religion consiste toujours plus ou moins à prendre son parti d'en être privé et à compter sur des compensations futures: on n'aime, en somme, le ciel que par envie naïve de la terre. Mais tout autre est la religion de ceux qui ont prononcé, en pleine clairvoyance, et une fois pour toutes, la sentence de l'Ecclésiaste sur les biens d'ici-bas. Ils n'envient pas le monde. La ruée formidable, et peut-être nécessaire, des hommes vers la richesse, les laisse indifférents. Ils ont éprouvé la vanité de tout cela. Leur amour est ailleurs. Certes, un jour, avides de réalité, ils partirent à la conquête du monde; car ils sont de la race des conquérants et n'ont rien de commun avec les rêveurs et les songe-creux. Cependant, le monde une fois conquis, ils ont abdiqué, ne se souciant pas de régner sur du néant. Et, découvrant alors que la seule valeur véritable est la vie immortelle, ils se sont élancés pour la ravir. Depuis, bien qu'ils ne soient pas dupes du monde, et qu'ils se redisent souvent à eux-mêmes le mot de Lamennais à la baronne Cottu: « L'éternité, l'éternité, voilà l'unique chose importante; le reste ne mérite ni un regard, ni une pensée, » ils sont précieux au monde, car ils le transfigurent. Ce ne sont pas des inutiles. Certes, le seul travail qui vaille à leurs yeux, c'est de façonner le chef-d'œuvre impérissable dont chacun a reçu la matière; mais ils savent que l'unique moyen d'y parvenir est de porter diligemment toutes les responsabilités de la vie. Même ils sont enclins, à cause de l'idéal qui les fascine, à attribuer une signification éternelle à chaque épisode du combat journalier. Aussi font-ils toujours l'impression d'être plus hommes que le reste

des hommes et de se battre avec plus de ténacité et d'élan que ceux-ci. Et comme ils doivent ériger leur statue divine sur le seul piédestal possible, la vie terrestre, avec ses obligations, ses tristesses et ses joies réelles, il se trouve que la statue consacre le piédestal. Beau paradoxe ! Eux qui ont prononcé irrévocablement le « vanité des vanités, » les voilà qui divinisent la terre.

Telle est, en raccourci, l'histoire des grands croyants. Leur nombre a toujours été petit. Mais c'est en eux que réside toute la dignité de l'espèce.

Nous pensons que cette génération en comptera plus qu'aucune autre et que demain sera plus religieux, et plus hautement, qu'hier. On juge toujours d'après ce qu'on voit. Sur la foi de nos observations, nous croyons que la tristesse, vraie et profonde, de l'élite contemporaine tend à une foi supérieure. Nous nous sommes borné à décrire ici, et à décrire d'après nature, quelques types d'ennuis sans la foi et d'ennui surmonté par la foi. Des noms qui, cités, feraient scandale, pourraient être mis en marge de chacun des chapitres. Mais, au contraire de la haute société hindoue du sixième siècle, la déception de cette élite n'a pas été jusqu'à détruire en elle un sentiment très vif de la valeur de la personne. Pour Bouddha, la personne était le malheur des malheurs ; pour elle, c'est la valeur suprême. Il est certain qu'elle n'ira pas se mettre à l'école du grand brahmine. Nous la croyons bien plutôt en marche vers Celui que nous n'avons jamais nommé dans ce travail, quoique nous lui devions toutes nos raisons, humaines et surhumaines, de vivre, vers Jésus, qui a divinisé la personne.

GASTON RIOU.



CORRESPONDANCE INÉDITE

² Lettres de M^{me} de Staël à Henri Meister, publiées par P. Usteri et E. Ritter. Paris, 1903.

tiers du dépôt de mon père (sans les intérêts), ce mariage eût été plus difficile ; car le duc de Broglie réunit tout, excepté de la fortune. C'est un homme d'un rare esprit et d'une instruction admirable.... » Le retour de Napoléon vint tout remettre en question, et, le 25 avril, M^{me} de Staël écrivait encore, de Coppet, à Meister : « Avez-vous l'idée du guignon qui me poursuit : quatre jours avant ma liquidation ! Le mariage de ma fille, etc..., tout est perdu ! Mais l'Europe n'est pas moins à plaindre, et je ne sais ce que le genre humain va devenir. Au moins, tâchez d'être neutres en Suisse : il y aura un coin de la terre où l'on pourra s'affliger en paix. » Lady Blennerhasset dit que le gouvernement français paya sa dette, en faisant inscrire M^{me} de Staël sur le grand-livre pour une rente de cent mille francs. M^{me} de Staël, elle-même, indique un autre chiffre à Pidou, dans une lettre qu'on lira plus loin.

La dispense du pape semble avoir été presque aussi difficile à se procurer que la restitution partielle de la créance Necker. M^{me} de Staël avait écrit à Meister pour lui demander, sous le sceau du secret, s'il était vrai « qu'à Coire, dans les Grisons, ou dans les cantons médiats de la Suisse, ou dans les villes allemandes qui touchent à la Suisse, un catholique et une protestante peuvent se marier sans dispense du pape. » — « Il y a beaucoup d'évêques qui ont ce droit dans les pays étrangers, ajoutait-elle ; mais en France, à présent, ils exigent des choses inouïes. » Finalement, elle se décida à aller chercher la dispense à Rome ; peut-être n'eut-elle pas besoin de se rendre elle-même à la chancellerie pontificale et reçut-elle le précieux document à Pise. En tout cas, cette dispense fut un des motifs déterminants de son voyage.

La santé de M. Rocca en fut un autre dont elle ne se cacha point, son mariage secret avec l'intéressant jeune homme étant sans doute connu de Pidou. Mais l'Italie lui plut moins qu'à son premier voyage. Corinne était bien morte en elle ; elle vivait en France ; elle continuait à placer son espoir dans le tsar Alexandre et s'informait de La Harpe, sur lequel elle comptait pour maintenir le « despote hyperboréen » dans ses idées libérales et son admiration de la constitution anglaise.

Madame de Staël à Pidou.

XXVI

« Milan, ce 10 octobre 1815,
» chez M^r Mirabaud.

» J'ai été bien touchée de votre lettre, my dear sir ; on est si seul dans les pays étrangers que les souvenirs de ses amis y font encore plus de plaisir que chez soi. On ne m'a point fait le discours éloquent que vous avez supposé, mais on me traite fort bien, et M^r de Bellegarde surtout, que je connaissais depuis Vienne, est très aimable pour moi. C'est un homme dont l'esprit de conciliation a fait passer ce pays-ci d'un régime à l'autre, sans aucune secousse. Les Légations du pape, Bologne, etc., se désolent de n'être plus autrichiennes, tant tout est relatif dans les sentiments des hommes !

» Je ne m'étonne pas non plus de ce qu'on a écrit sur moi à Paris : les Bernois savent très bien que je suis vaudoise d'opinion et mon amitié pour vous le leur a confirmé, quoique, en vérité, la politique n'y soit pour rien.

» Si vous pouvez me dire quelque chose du voyage de M. de la Harpe à Paris, vous me ferez beaucoup de plaisir : a-t-il trouvé son patron dans les mêmes dispositions libérales ? Que dit-on du nouveau ministère ? Enfin, vous savez que c'est en France que je vis.

» Cette fois je ne suis pas si fort enthousiaste de l'Italie ; je la

vois plutôt dans le présent que dans le passé. J'ai pourtant envie d'aller à Gênes la Superbe, que je ne connais pas. Ecrivez-moi toujours ici ; il ne faut jamais se faire précéder par ses lettres.

» Il n'y a personne qui ait moins de foi que moi à l'avenir, excepté le grand avenir : tout celui de la terre est un nuage auquel les affections seules donnent de la réalité.

» Je ne crois pas que l'empereur vienne ici, ni qu'il y ait de couronnement cette année, mais au printemps tout sera fête dans les cours. Je vais au lac de Cosme (*sic*), qui touche au lac de Lugano et qui pourrait me ramener en Suisse. Quelquefois l'envie m'en prend, mais il faut prendre ses résolutions comme une sorte de destinée. — Adieu, je vous en prie, ne m'oubliez pas, et prouvez-le moi en m'écrivant. »

XXVII

« Gênes, ce 22 novembre 1815.

» Je ne saurais vous dire assez, my dear sir, combien je suis touchée de votre souvenir. Je voulais répondre à votre première lettre depuis la mienne, et la seconde me donne un mouvement de reconnaissance qui ne peut me permettre un plus long silence. — Le rapport que vous m'envoyez est très frappant et malheureusement trop vrai : la conduite des Alliés avec la France est si mal combinée dans un bon but, qu'il est impossible de ne pas la croire profondément machiavélique. Cependant quatre gouvernements ne se confient pas un tel secret et ne s'accordent pas pour un tel but ; si donc ce que nous craignons arrive, on dira que c'est l'effet des circonstances, que les Français ne veulent jamais être tranquilles, etc. C'est ainsi que s'expriment tous les despotes : ils oppriment, on crie, et ils appellent ce cri conspirer. C'est une chose singulière que l'analogie qui existe entre tous les partisans de l'arbitraire : jacobins, bonapartistes ou aristocrates. La loi et toujours la loi ; voilà la divinité des choses de ce monde, parce qu'elle représente la morale.

» Avez-vous fait quelques pas vers la liberté de la presse ? Il faut que vous marchiez doucement et prudemment dans ce

sens, et que vous consacriez quelque argent à avoir d'excellents professeurs; il faut qu'il reste une trace brillante de votre magistrature; j'ai cette ambition pour vous.

» Mon inscription a été délivrée à mon fils, et des quatre millions qui m'étaient dus j'en reçois *un* [souligné dans l'original] par une extrême bonté du roi, je puis le dire, quelque archi-juste que cela soit. Ce million est partagé entre mes deux enfants; je n'y touche pas. — Je vais à Pise et de là à Rome, pour la dispense, et je crois que, vers le printemps, je reviens à Coppet, ayant marié ou venant marier ma fille; du moins tels sont les projets que la bonté divine accomplira peut-être. Mon père marie mes deux enfants; c'est le fruit de ses travaux qui fait leur sort. Pourquoi n'avez-vous pas connu mon père? Vous auriez une idée de la nature humaine au delà de celle que rien de ce que avez vu ne vous a donné (*sic*).

» Arrangez-vous, je vous prie, pour venir me voir à Coppet cet été, car je ne pourrai, je crois, aller à Lausanne, et vous me devez deux visites. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Monod et soyez assez généreux pour m'écrire dans ma solitude de Pise en Toscane. Je compte m'y arrêter deux mois. M. de Rocca est mieux, et nous nous mettons tous après-demain dans des chaises et sur des mules pour traverser la Corniche du Levant. Gênes a une superbe physionomie de république aristocratique; j'en écris la description pour le Journal de Milan. Ces palais sur des rochers ont de la grandeur, mais s'il y a encore des possesseurs, ou ne voit plus de maîtres.

» Adieu, ne m'oubliez pas. »

XXVIII

« Directement à Pise en Toscane, ce 28 Décembre 1815.

» Je vous ai écrit, my dear sir, de Milan, de Gênes et maintenant d'ici; dans ces trois villes aussi les intéressantes marques de votre souvenir me sont parvenues, et je n'ai rien perdu de ce que vous m'annoncez dans votre dernière lettre. Je ne sais si l'on vous a dit de moi que j'étais une personne inaltérable dans

ses affections, mais je vous le dis, quoique peut-être il fût mieux calculé en coquetterie de donner un peu d'inquiétude à ses amis, pour qu'ils s'occupassent davantage de vous.

» Je suis ici, attendant l'arrivée du duc de Broglio (*sic*) et de mon fils à qui je permettrai de venir dès que j'aurai la dispense du pape : alors le mariage se fera et, s'il plaît à Dieu, nous voyagerons dans le midi de l'Italie, encore trois ou quatre mois, et nous reviendrons au gîte, sous la tyrannie des landammans, la seule qui me plaise maintenant.

» Ce pays-ci guérit M. de Rocca ; c'est une obligation bien grande que je lui ai ; sans cela je vous avouerais qu'il n'en est guère de plus insipide ; ne soyez donc pas ennuyé de ma lettre, si je vous dis seulement qu'une heure de votre conversation me vaudrait mieux que tout le retentissement des sonores paroles italiennes.

» Je vais tout familièrement vous demander trois choses, comme les enfants qui disent tout bonnement ce qu'ils veulent : M^r de la Harpe est-il avec vous, et pouvez-vous savoir par lui quel est le degré de faveur de Pozzo di Borgo auprès de l'empereur de Russie. 2) Voulez-vous dire à Miéville de mettre cet article dans son journal : « Nous sommes autorisés à répéter que Mad. la Bonne de Staël n'ayant pas même vu la princesse de Galles *une seule fois* dans sa vie, elle n'a pu faire aucun projet de voyage avec elle. L'intention de Mad. de Staël est de revenir en Suisse cet été, dès que la saison de l'Italie sera passée. » [Cette information parut, en effet dans la *Gazette de Lausanne* du 12 janvier 1816.] Enfin 3) Si vous êtes assez équitablement généreux pour nous payer nos lods et ventes [droits féodaux rachetés par l'état vaudois], je serais tentée de mettre ce que vous me donneriez [pour les droits ayant appartenu à la terre de Coppet] dans votre emprunt. Que me conseillez-vous à cet égard ? Ne voilà-t-il pas bien des affaires ?

» Quant à la littérature, dont vous êtes tout aussi digne, il n'y a de nouveau en Italie qu'une Histoire de la Toscane par Pignotti, écrite avec indépendance, et qu'on vient de publier

en neuf volumes après sa mort; je l'apporterai à Coppet où vous viendrez la lire, car, décidément, c'est à vous à me visiter dans l'année 1816, pour laquelle je vous salue. Vilaine chose que cette horloge du temps qu'on appelle « le jour de l'an, » mais en faisant la revision de 1815, je remercie ces jours écoulés de m'avoir fait connaître un homme que j'apprécie autant que vous; rappelez-moi, je vous prie, à Messieurs Monod et de la Harpe et ayez la charité de m'écrire ici. »

XXIX

« Pise, ce 14 février 1816.

» Vous m'avez écrit la lettre la plus spirituelle du monde et je n'y ai pas encore répondu; j'espère que vous me pardonneriez en songeant à toutes les circonstances qui m'agitent. M. de Rocca est retombé malade pendant le froid, et ce n'est que depuis quelques jours que je n'ai plus la crainte la plus horrible que mon cœur puisse éprouver. J'attendais à chaque instant M. de Broglio (*sic*) et le mariage de ma fille me donnait beaucoup d'émotion. Il aura lieu le 20; si cette lettre vous arrive avant, pensez à nous. [La *Gazette de Lausanne* du 5 mars annonce ce mariage d'après les lettres d'Italie du 14 février. Pidou a évidemment communiqué la nouvelle au rédacteur Miéville].

» Il faut aussi que, quand votre année [de landammanat] sera finie, vous me donniez du tems à Coppet; il m'est impossible d'aller à Lausanne cette année, ma famille est trop accrue pour cela, et il faut pourtant que nous causions ensemble: je voudrais que vous crussiez comme moi que *cela ne peut pas être autrement*.

» Si vous savez quelque chose relativement à la Russie, vous me le manderez, n'est-ce pas? La lumière vient de l'Orient. — Mon gendre futur est très libéral, plus libéral que vous, parce que vous êtes un puissant et que cela gâte toujours un peu; je vous attends dans l'opposition. — Faites parvenir, je vous prie, à M^r de la Harpe mes hommages d'estime, il les mérite bien.

» N'est-ce pas singulier de se marier à Pise, en présence de la tour penchée qui, j'espère, ne nous écrasera pas, — n'est-ce pas singulier que le petit-fils du maréchal de Broglio épouse la petite-fille de M^r Necker ! Les deux mariages, catholique et protestant, auront lieu la même matinée ; un Italien et un Anglais les feront et c'est l'Anglais qui m'ira plus avant au cœur, —

but happy they the happiest
of their Kind, etc.

Ce n'est pas de la passion, mais un doux amour qui les réunit, et moi je puis mourir à présent, ma tâche est remplie.

» Adieu, my dear sir, écrivez-moi, je vous en prie, et conservez-moi votre amitié que je sais bien apprécier. »

La correspondance subit ici une interruption. On aura remarqué l'insistance avec laquelle M^{me} de Staël invitait Pidou à Coppet. Fut-elle fâchée, peut-être, de ce qu'il ne se soit pas engagé à lui rendre visite, ou pensa-t-elle à autre chose ? Le fait est qu'elle ne paraît avoir repris la plume pour lui écrire que le 26 juin, après son retour à Coppet. Par une coïncidence assez extraordinaire, Pidou commençait le même jour une lettre à son adresse, que nous sommes heureux que la bienveillance de M. le comte d'Haussonville nous permette de publier. Elle l'accuse de l'avoir oubliée, il lui retourne le reproche ; un malentendu s'élève qui, sans les brouiller, va, cependant, les refroidir sensiblement tous deux.

Madame de Staël à Pidou.

XXX

« 26 juin 1816, Coppet.

» Vous m'avez un peu oubliée en Italie ; comme il arrive à vous autres républicains un peu despotes, vous m'avez compté toutes vos lignes. Enfin, dès que M. Monod sera landamman,

vous devez venir à Coppet : toute ma famille le désire, et mon gendre est vraiment un homme d'un esprit remarquable. Il faut donc absolument que vous veniez passer quelques jours ici, sinon j'écirai un libelle contre vous, qui paraîtra en dépit de votre esclavage de la presse. — Je vous raconterai l'Italie et un peu de l'Europe au delà des Alpes. — On prétend qu'il existe une proclamation sur les affaires de France de l'Empereur de Russie ; en avez-vous entendu parler ? je n'y crois pas. Il m'a écrit des lettres bien remarquables à propos de sa Sainte-Alliance dont l'idée est bien belle. — Enfin, je ne veux rien écrire pour que vous soyez plus curieux de venir causer avec moi. — Mille et mille amitiés. »

Pidou à Madame de Staël.

II

« Lausanne, ce 26 juin 1816.

» Monsieur de Staël, que j'eus l'honneur de voir à Genève Dimanche dernier, me réjouit fort, en m'apprenant que vous m'aviez écrit de Florence ; du moins j'ai cru le comprendre ainsi. Ce n'est pas que cette lettre-là me soit jamais parvenue ; mais toujours est-ce un grand plaisir pour moi de savoir que vous ne m'aviez pas oublié. Je m'affligeais d'être obligé de croire le contraire. La dernière lettre que j'aie reçue de vous était datée de Pise, le 14 Février, cinq ou six jours avant le mariage de M^{me} la Duchesse de Broglie. Vous me disiez de vous écrire à Florence. C'est ce que je fis, le 8 ou le 10 de Mars. Je ne puis dire la date précise, parce que je ne garde pas copie de mes lettres. Je n'ai, depuis, eu aucune nouvelle de vous. J'en étais tout désorienté, et ne savais où vous prendre. Je le fus encore davantage, lorsque la *Gazette de Lausanne* nous annonça, il y a quelques jours, l'arrivée de M. de Staël, de M. et de M^{me} de Broglie et de M. Schlegel à Coppet... et de vous, pas un mot. Quoi qu'il en soit, vous revoici, enfin, en deçà des Alpes. [Dans la *Gazette* du 18 juin on lit, en effet, ce qui suit : « M. de Staël, M. le duc

et M^{me} la duchesse de Broglie sont arrivés le 14 au château de Coppet. » Pas un mot de M^{me} de Staël, mais Schlegel n'est pas nommé non plus. — Pidou a donc été renseigné d'autre part.] Mais cette lettre, que vous devez m'avoir écrite de Florence, me tient toujours au cœur. Qu'est-elle devenue ? Vos gens ne l'auraient-ils pas mise à la poste ? Se serait-elle perdue en route, ou me l'aurait-on escamotée ici ? Ou bien, ai-je, peut-être, mal saisi ce que m'a dit M. de Staël ? Si elle contenait quelque chose de particulier, daignez me le récrire. »

« ce 28 juin.

» J'ai reçu, hier, votre billet de Coppet du 26. Vous me reprochez de vous avoir *un peu oubliée en Italie*. Vous venez de voir, par ce qui précède, que c'est moi, au contraire, qui ai dû me croire *oublié*, et qui ne savais où vous trouver, tandis que vous ne pouviez avoir la même incertitude à mon égard.

» Je vous remercie mille fois de l'invitation que vous me faites de venir passer quelques jours à Coppet. Vous ne sauriez douter de l'extrême plaisir que j'aurais de m'y rendre. Mais je ne le pourrais à présent, sans manquer à des devoirs essentiels. Mes fonctions de Landamman cessent, il est vrai, après-demain. Mais je n'en continuerai pas moins d'avoir beaucoup d'occupations. J'entre immédiatement dans le Département des finances, et reprends la présidence du Conseil Académique. Je serai, de plus, premier membre opinant et vice-président du Conseil d'Etat, durant toute l'absence de mon successeur, M. le Landamman Muret, qu'on a envoyé, il y a trois jours, à la Diète, et qui n'en reviendra que Dieu sait quand ! Outre cela, j'envoie, au mois d'Aout prochain, mon fils à Genève, pour y faire sa philosophie, et je veux, avant son départ, achever des leçons que j'ai commencé de lui donner. Mes affaires particulières sont aussi fort retardées, par suite de l'office que je viens de remplir. J'ai, vous le voyez, mille attaches. Vous, qui êtes plus libre et plus indépendante, vous devriez, cet été, venir voir vos amis de Lausanne. M. de Staël, que je rencontraï encore mercredi à

Genève, au moment où j'allais me jeter dans la Diligence, me donna quelque espérance à cet égard. Ainsi, je vous demande grâce. Ne publiez pas le *libelle* dont vous me menacez. Venez plutôt me dire des injures en face.

» Vous me demandez si j'ai entendu parler d'une Proclamation que l'Empereur de Russie doit avoir dernièrement rendue sur les affaires de France. Je n'en ai aucune connaissance. Je n'en suis jusqu'à présent qu'à la *Sainte Alliance*, et aux deux fameux Ukases du jour de Noël et du jour de l'An, qui me demeureront encore longtemps dans la gorge. Je vois que Sa Majesté vous a gagnée, et vous a fait prendre parti pour la Sainte Alliance, dont l'idée, dites-vous, *est bien belle*. Vos bons amis, les Anglais, n'en ont pourtant rien voulu. Il faudra que leur roi se passe d'être *Vice-Dieu*. Le pauvre homme !

» Je viens de lire *Adolphe*. C'est trop court. On n'a pas le temps de s'intéresser assez vivement aux deux personnages pour être fort affecté de leurs malheurs ; de sorte qu'ils sont malheureux, en quelque façon, à pure perte.

» Mille amitiés, mille tendres hommages. »

Cette lettre ne satisfait pas, évidemment, M^{me} de Staël. Elle prit pour des prétextes les raisons que Pidou alléguait de son refus d'aller à Coppet. Il est exact qu'il était fort occupé, que ses affaires personnelles étaient en retard et que les leçons qu'il donnait à son fils lui prenaient du temps. Une tradition de famille rapporte cependant que c'est le matin, de 6 à 7 heures, en faisant sa toilette, qu'il enseignait l'anglais à ce jeune homme, et il semble bien que, s'il l'avait voulu, il aurait pu s'accorder quelques jours de vacances et les consacrer au plaisir de la conversation avec son amie.

On peut admettre aussi que les critiques malicieuses de Pidou sur la Sainte-Alliance et sur *Adolphe* ne plurent que médiocrement à M^{me} de Staël. Quoi qu'il en soit, ce

ne fut que près d'un mois plus tard qu'elle reprit la plume pour le gronder encore, et pour le charger d'un nouveau message à La Harpe, à propos, cela va sans dire, de l'empereur Alexandre.

Madame de Staël à Pidou.

XXXI

« Ce 24 juillet 1816, Coppet.

» Il m'est impossible d'aller à Lausanne. Vous devez comprendre que tous les liens qui me retiennent ne peuvent me laisser disposer d'un jour. Ma fille est *in a family's way*; enfin je dois rester et vous, vous devez venir. — Quel homme vous êtes ! vous avez passé sous mes fenêtres sans vous arrêter, en revenant à Lausanne. Cela m'a blessée, mais dans ce pays la méthode des petites choses dispose de tout, même chez les hommes les plus spirituels. Voulez-vous dire à M. de la Harpe que j'ai quatre lettres à lui montrer de son illustre élève, et qu'il devrait venir avec vous passer quelques jours ici. Vos affaires vous permettraient bien de me donner au moins le dimanche, et je serais bien aise que M. de Broglie et vous, vous vous connussiez. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Monod. »

Pidou à Madame de Staël.

III

« Lausanne, le 4 août 1816.

» Si j'ai passé à Coppet sans m'arrêter, c'est que, la première fois, je voyageais dans la Diligence, laquelle ne s'arrête point, et que, la seconde, j'étais avec mon fils et M^{me} Pidou, que je ne pouvais quitter. Vous vous fâchez à ce sujet, de la manière la plus aimable, et me reprochez *la méthode des petites choses*, qui, *dans ce pays*, dites-vous, *dispose de tout, même chez les hommes les plus spirituels*. Mon Dieu, ne me jugez pas sur ces étranges ap-

parences. Si vous pouviez parfaitement connaître tous mes rapports domestiques, loin d'être *blessée*, vous m'estimeriez encore davantage, de savoir, dans l'occasion, m'imposer des privations qui me coûtent tant. [Qu'est-ce à dire? M^{me} Pidou aurait-elle, par hasard, fait opposition à une visite de son mari à Coppet? Il avait, en 1816, soixante-deux ans, et M^{me} de Staël en comptait cinquante. Mais qu'importe l'argument des âges à une femme jalouse?]

» C'en est aussi une fort cruelle [de privation] que cette première séparation d'avec un fils, qui, depuis sa naissance, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, avait toujours été auprès de moi. On a beau se dire que c'est pour son bien. En attendant cela fait bien mal.

» J'ai fait votre commission à M. De la Harpe, et lui ai dit que vous aviez quatre lettres de son élève à lui montrer. Il viendra, je crois, vous voir; mais il ne le peut dans ce moment, à cause de l'arrivée prochaine de la ci-devant Grande Duchesse d'Oldenbourg, aujourd'hui Princesse royale de Wurtemberg. Il a reçu, avant-hier, une lettre d'elle, par laquelle elle lui annonce qu'elle sera ici *dans huit jours*. Cette lettre est datée de Berne, le 30 Juillet.

» Vous aurez vu, par la dernière *Gazette de Lausanne*, que j'ai bien mal pris mon temps pour vous manifester ma pensée sur la *Sainte Alliance*. Ne voilà-t-il pas que Sa Majesté Russe vient de faire proposer officiellement à la Suisse d'accéder à ce Traité? Quel embarras! Que dire? Que résoudre? Comment se tirer de là?

Econduire un Lion rarement se pratique.

Et pourtant, si nous accédons, adieu notre neutralité!

» On croyait que les nations avaient été rendues à la liberté, et que toutes, les petites ainsi que les grandes, pourraient désormais se gouverner et se conduire, chacune comme il lui conviendrait. Mais, hélas! il n'en est rien. Même gêne, même contrainte. L'esclavage politique renaît de toutes parts. Et il faut encore trouver tout cela très beau.

Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole : e più non dimandare.

» Belle conclusion de tant d'émphatiques promesses ! Prenez-y garde, votre système de la *Perfectibilité* court de grands risques. Allons, publiez-moi quelque beau livre, qui fasse rougir ceux qui nous font ainsi reculer.

» A propos de livres, je lis maintenant *The History of the early part of the reign of James II*, par le célèbre Charles Fox. Cet ouvrage qui a paru en Angleterre, il y a déjà huit ans, a été traduit en français ; mais j'avais toujours attendu pour le lire, de pouvoir me procurer l'original anglais. M. De la Harpe, qui l'a apporté de Paris, me l'a prêté. C'est une lecture bien assortie au temps où nous vivons ; le bourreau y joue un grand rôle. Sans doute vous avez lu cela. Qu'avez-vous dit de ce *Rumbold*, qui, jusques sur l'échafaud, où il allait être décapité par l'ordre de James II, avait encore l'effronterie de soutenir que la Royauté n'était pas d'institution divine, mais d'institution humaine, et que *he never could believe that any man was marked by God above another, for none comes into the world with a saddle on his back, neither any bootied and spurred to ride him*. Voilà, il faut en convenir, un obstiné coquin !

» Mille amitiés, mille tendres hommages.

» Veuillez exprimer à M. de Staël tout mon regret de n'avoir reçu qu'à mon retour chez moi, le 30 Juillet au soir, le billet qu'il avait eu la bonté de m'écrire la veille. J'espère qu'il me dédommagera une autre fois de ce que j'ai perdu celle-ci. »

Madame de Staël à Pidou.

XXXII

« Ce 8 septembre 1816, Coppet.

» En vérité, j'aurais été à Lausanne, si vous étiez venu me voir, mais il m'a été clair que votre amitié pour moi n'existait plus, et comme cela me fait de la peine, je n'ai pas voulu vous

parler avec la vivacité dont je ne puis me défendre, dans ce qui me touche l'âme. A présent que je vous ai bien expliqué mes impressions, parlons d'affaires: je vous prie d'être utile à mon fils pour les nôtres. Vous avez fait un injuste décret, et vous devriez bien en revenir quand votre assemblée aura de nouveaux députés en mars. On dit que vous parlez à ravir en public; vous êtes donc responsable de tout ce qui se fait de mal dans l'assemblée.

» Votre journal de Lausanne n'est plus piquant, le voisinage de la torture de Fribourg le met mal à l'aise. Quelle horreur que cette torture! C'est dommage que je ne cause pas avec vous, car nous aurions beaucoup de choses à nous dire, mais je suis décidée à ne faire la paix qu'à Coppet. C'est à vous à décider quand vous voulez finir la guerre. — J'ai eu beaucoup de plaisir à voir M. de la Harpe, et il vous a beaucoup loué; j'ai consenti, mais dans un autre tems j'aurais eu l'initiative. Adieu, rancune tenante, adieu. »

Le rétablissement de la torture en Suisse indignait à juste titre M^{me} de Staël. Le 3 septembre 1816, elle écrivait à Meister: « Est-il vrai que la torture existe à Zurich? Nous savons qu'elle existe à Fribourg.... mais se peut-il qu'un Canton comme le vôtre ait rétabli la torture et la roue? Je me trouve dans le cas d'écrire sur l'état actuel des esprits, et il m'en coûterait d'avoir un si grand, un si horrible mal à dire de Zurich. »

MM. Usteri et Ritter répondent que la torture fut abolie à Zurich en 1831 et à Fribourg en 1830, ce qui n'est pas tout à fait exact, car ce fut aussi en 1831 qu'elle fut supprimée définitivement dans ce canton; ces messieurs s'en réfèrent d'ailleurs à l'ouvrage de Grebel: *Die Aufhebung des Geständnisszwangs in der Schweiz* (Zurich, 1899). Il ne faut pas oublier qu'un des premiers actes de la République helvétique avait été d'abolir, par

la loi du 13 mai 1798, la torture dans toute l'Helvétie. A Fribourg, elle fut rétablie par la loi cantonale du 28 juin 1803 qui remit en vigueur le code pénal de l'empereur Charles V, dit *la Caroline*, mais avec des adoucissements considérables, en ce sens que le seul instrument de torture qui pût être appliqué fut la corde avec le poids d'un demi-quintal (cinquante livres) au maximum, et que l'emploi de ce supplice, décidé par le juge inférieur, devait être autorisé par le Tribunal d'appel. Je renvoie pour de plus amples détails, et pour le récit du supplice de 1816, à la communication de M. Schneuwly, archiviste de l'Etat de Fribourg, que j'ai publiée dans *la Vie vaudoise et la révolution*.

Madame de Staël à Pidou.

XXXIII

« 11 octobre 1816, Coppet.

» Vous m'avez écrit une bien spirituelle lettre et elle m'a rappelé le tems où je les recevais avec un plaisir sans nuages, mais quand on a vu les bornes de l'amitié, et que ces bornes sont en deça de sept lieues, l'imagination n'attend rien de l'avenir, et il n'y a plus de mouvement, puisqu'on ne peut plus faire de progrès. Néanmoins je prends vos lettres comme de très agréables pages d'un livre, et sous ce rapport je les désire encore. — J'ai reçu votre lettre à Florence, et je n'ai rien perdu de vous que l'idée d'une amitié que vous n'éprouvez pas. — Je rabâche, laissons ce sujet.

» Je pars mardi pour Paris ; mon adresse est *Rue Royale n° 6*. Si je puis vous y être utile, je me chargerai très volontiers de vos commissions. — On me mande de Paris que le roi était très sagement de l'avis qu'on écartât les électeurs d'adjonction, ce qui aurait écarté tous les ultras ; les ministres ont voulu se conduire avec impartialité, ce qui les perdra ; néanmoins ils

disent qu'ils auront la majorité ! Roux la Borie (?), un ancien secrétaire de M. de Talleyrand, qui s'est fait le défenseur du clergé, mais qui n'en a pas moins conservé toutes les formes de la frivolité de sa première société, écrivait d'Amiens où il était venu pour se faire nommer : *Bonjour, mon cher curé, à dimanche chez vous ; la messe à sept heures, côtelettes après, — à 1 heure, vêpres, sermon et salut ; je crois avoir assez bien mérité du clergé pour pouvoir compter sur lui ; je me recommande à vos prières. —* Vous devriez faire mettre ce petit billet dans le journal de Miéville. Comme ils se servent de la religion pour des intérêts personnels ; combien nous autres protestants nous valons mieux !

» Pozzo di Borgo n'est plus salué par les ultras. L'empereur de Russie s'est montré bien ferme et bien libéral dans cette circonstance. Dieu veuille que la France s'en tire, mais bien des dangers la menacent. Adieu, je reviendrai, si Dieu le permet, dans six mois ; nous verrons si vous me ferez une visite ; jusques là, rancune tenante.

» N. St.

» ce 15, j'ajoute encore un adieu. Les ministres se croient sûrs de l'esprit modéré des chambres ; moi je crois que c'est une majorité aux ministres, mais non pas à une opinion. »

XXXIV

« Paris, Rue Royale n° 6, ce 1^{er} may 1817.

» Les suites de ma maladie sont une telle faiblesse dans les mains et dans les pieds, que je suis obligée d'avoir recours à un ami, pour lui dicter une réponse à votre très aimable lettre. Les premiers mois de mon séjour à Paris ont été extrêmement agréables, mais je viens de passer deux mois et demi dans les souffrances et les anxiétés les plus cruelles. J'étais venue pour soigner ma fille, et c'est elle qui après quinze jours s'est fait transporter chez moi. Enfin, le bon Dieu m'a mise à l'épreuve, et je ne sais encore quand je pourrai écrire et marcher, ce qui

ne laisse pas de faire une grande portion de ma vie. Ayez donc pitié de moi, dans toute l'étendue de ce mot, et si je puis me faire transporter à Coppet, lorsqu'il fera beau temps, venez-y vite.

» J'ai envoyé chez M. Tchann (?) avec beaucoup de sollicitude, pour avoir des nouvelles de M. de la Harpe. Dites lui, je vous en prie, que tout le monde, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de bon dans le monde s'intéressait vivement à lui. J'ai reçu une très aimable lettre de son Elève Maître.

» Il me semble que le pays de Vaud est toujours un petit coin heureux. J'espère que vous seriez plus indépendants, si vous étiez plus puissants ; que notre Théorie serait la même sur tout sans les entraves des circonstances. Je l'ai exprimée cette Théorie à tous les grands de la terre, et notamment au héros de ce temps, au duc de Wellington, qui est venu me voir tous les jours pendant ma maladie, souvenir dont je m'honore et m'attendris.

» Mes premiers pas, quand j'en ferai, seront vers la Suisse ; dites-moi que vous aurez du plaisir à me voir revenir de si loin. — Mes compliments à M. Monod, s'il vous plaît. — J'ai donné hier, à M. de Montmorency, votre dernier discours de cette année ; il s'occupe beaucoup de tout ce qui tient aux établissements publics littéraires, et, quant à moi, ce que j'ai observé dans votre écrit pour installer M. Monnard, c'est que vous avez évité les idées communes dans ce sujet qui y expose le plus.

» Cette lettre devrait être signée Necker de Staël et vous devez surtout me reconnaître à mon attachement pour vous. »

Cette touchante lettre est, en quelque façon, un dernier témoignage de M^{me} de Staël : elle s'incline résignée devant Dieu qui la frappe ; elle affirme cette grande théorie de liberté, sur laquelle elle s'est trouvée d'accord avec ses amis vaudois, Pidou, Monod, La Harpe, et qu'elle a exposée « à tous les grands de la terre. » Elle a encore des illusions sur l'empereur Alexandre. Elle

montre son intérêt pour les choses de l'intelligence. Enfin, elle manifeste son affection pour ce petit coin de terre heureux qu'est le Pays de Vaud. Elle ne devait pas y revenir, comme elle l'espérait. Deux mois et demi plus tard, le 14 juillet, elle mourait, laissant un grand vide dans le monde. « Voyez comme tous les sots ont grandi depuis qu'elle n'est plus, » écrivait un homme d'esprit à Bonstetten.

On prendra peut-être encore quelque intérêt à la lettre suivante :

Le baron Auguste de Staël à Pidou.

« La Grange, 3 septembre 1817.

» Monsieur le Landamman,

» J'étais au moment de partir de Coppet, lorsque j'y reçus la lettre pleine de bonté que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Depuis lors mes tristes et nombreuses occupations ne m'ont pas permis de vous exprimer plus tôt combien je suis touché de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner. Je compte votre pitié pour moi parmi le petit nombre de consolations que peut admettre l'horrible malheur dont j'ai été frappé; et, en effet, Monsieur, ma mère a des droits particuliers à vos regrets. Elle avait su apprécier les rares qualités de votre esprit et trouvait à vous communiquer ses pensées un plaisir que peu d'autres conversations lui causaient au même degré. Elle laisse à ses enfants beaucoup de devoirs à remplir : ceux qu'elle a daigné me confier sont bien au-dessus de mes forces, mais j'y mettrai du moins un zèle respectueux. Notre hyver sera consacré à la publication de ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, ouvrage dont les deux premiers volumes sont heureusement achevés et dont le troisième est du moins écrit en entier de premier jet, quoiqu'elle n'ait pu en retravailler qu'une partie. Je m'occuperai ensuite, d'après ses ordres, de la

collection complète de ses œuvres et de celles de mon grand-père, et j'aurai à faire connaître plusieurs morceaux inédits.

» C'est de chez le général La Fayette que j'ai l'honneur de vous écrire ; j'aime à me vanter de sa bonté pour moi et de l'amitié dont il honore ma famille ; c'est un titre que je ne veux pas négliger à l'estime d'un homme tel que vous.

» Veuillez recevoir, Monsieur le Landamman, l'expression des sentiments dévoués et de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être

» votre très humble et très obéissant serviteur,

» A. STAËL. »

Cette correspondance n'aura rien appris de très nouveau aux érudits qui ont étudié la vie et l'œuvre de l'auteur de *Corinne*, mais elle aura fait voir cette femme éminente sous un jour plus favorable et plus vrai que celui sous lequel on la présente trop souvent.

Le parfait naturel de ses billets et de ses lettres, leur mouvement, leur esprit, l'émotion qui y est contenue, leur tour aisé, sinon toujours correct, les rendent particulièrement attachants. Le lecteur aura remarqué la vivacité avec laquelle les idées s'y enchainent et s'y suivent ; ils sont véritablement de la conversation écrite. Il semble parfois que l'on entende M^{me} de Staël, elle-même, dire un de ces « enfin » par lesquels, si souvent, elle s'oblige à fixer sa pensée et à résumer son sentiment. Avec un peu d'imagination, on assiste à l'une de ces « disputes » avec Pidou, dont elle disait que « c'est très bon. » Et partout l'on sent son cœur chaud, ce cœur qu'elle tenait de sa mère, et qui figure comme un emblème parlant dans les armoiries de la famille Curchod, avec la devise : « toujours brûlant jamais consumé ». Elle le met dans sa religion, qui avec sa teinte mystique est bien la reli-

gion du cœur ; dans son amour passionné pour la France, dans sa sympathie pour les vaincus et les opprimés, dans sa pitié pour les malheureux, dans ses affections de famille, dans tout ce qu'elle pense, dans tout ce qu'elle fait. Elle vit par le cœur encore plus que par l'intelligence et elle, à qui l'on a reproché parfois d'être un homme déguisé en femme, se montre la femme la plus femme qu'on puisse concevoir.

Quant à Pidou, sa modestie aurait certainement souffert de la publication de ces lettres si flatteuses pour lui et qui donnent une si haute idée de sa culture, de son esprit et de sa raison. Il ne se laissa pas prendre, comme sa généreuse amie, au mirage de la Sainte-Alliance et resta fidèle aux Anglais. Son libéralisme est pur de tout alliage et ce n'est pas qu'il ne fût point sentimental, puisqu'il était capable de « baiser les pages divines » de *Corinne*, mais c'est parce qu'il avait le sens juste et droit d'un véritable magistrat.

Nous ne saurons malheureusement jamais pourquoi il n'a pas voulu aller à Coppet.

CH. BURNIER.



DORA KREMER

NOUVELLE

SECONDE PARTIE ¹

V

Huit jours après, Max recommençait ses leçons au gymnase. Il se lia plus étroitement avec son ami, et les deux jeunes gens, élevés dans des idées si opposées, purent raisonner tous les soirs comme des hommes, avec un parfait aplomb, sur les questions les plus impénétrables.

Le plus souvent, Aby mettait en avant ses conceptions brutales, et son absolu « moi, je dis » faisait une impression profonde sur le caractère toujours hésitant de l'autre. Ainsi, peu à peu, Max s'éloigna de la synagogue. L'oncle n'était pas là pour le gronder ; la tante, affaiblie, malade depuis la mort de son mari, n'allait plus elle-même aux offices. La pensée qu'il n'y a pas d'Être suprême pénétrait de plus en plus l'âme de l'adolescent. D'abord il abandonna sa prière de midi, non sans un certain frisson. Le repas ne lui en parut pas plus mauvais. Puis il ne pria plus le soir, et se sentit cependant angoissé, comme s'il avait fait quelque chose de mal. Il passa outre. Le vendredi et le samedi, il marmottait la prière en hébreu, pour ne pas choquer

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

la pauvre femme, sur un ton indifférent, en pensant à son travail de l'école ou à d'autres choses. Les années passaient. Il dévorait les livres. Multatuli était devenu l'idole des deux amis. Avec plus de sérieux, plus de culture, ils cherchaient, comme deux hommes mûris de bonne heure, l'origine de toutes choses. Dans le cœur de Max s'établissait ardente, malgré lui, une adoration naturelle, conséquence du besoin de vénérer un je ne sais qui ou quoi (peu importait le nom !), de le porter en soi. Des heures entières, il pouvait aller à travers champs, à travers bois, avec une admiration chaude, silencieuse, pour tout ce qui a vie, saisi par l'explicable beauté dont il était environné ; des heures entières, il pouvait regarder une simple fleurette avec un sentiment d'extase poétique, avec un effort pour exprimer sa reconnaissance.

Après leur examen de fin d'études, ils firent une petite excursion : c'était la première fois qu'ils quittaient leur ville natale. Au retour les attendait leur noviciat d'étudiants, l'université.

Fous de plaisir, comme deux petits oiseaux qui, pour la première fois, sortent du nid, ils partirent pour faire un voyage à pied à travers les Ardennes belges, — une modeste excursion qui leur paraissait gigantesque, — et ils en jouirent avec ivresse, doublement, parce que tout leur était nouveau, dans la fraîcheur de leur enchantement, dans la pureté de leurs impressions.

Un soir, ils étaient à Namur, sur les bords de la Meuse. De la terrasse d'un cercle, bien loin dans la campagne, résonnait une harmonie de rêve, comme un doux roucoulement perçu dans l'éloignement : des sons traînants, des mélodies douces, molles, triomphantes d'abord et qui s'éteignaient comme une plainte. Tout, à l'entour, était silencieux, d'un silence impressionnant. La rivière s'en allait impétueuse, comme une large ligne d'argent, se brisait en bouillonnant et en écumant contre un pont dont les sombres piles et les réverbères pâlots restaient seuls visibles. Au ciel, la lune brillait comme un grand œil jaune, éclatant de lumière.

Sur l'autre rive, perdue dans les nuages noirs, dessinant

brutalement ses formes massives, se dressait la citadelle : une ombre épaisse, un tampon noir dans la nuit.

Les étoiles étincelaient, énigmatiques, sérieuses. Par moments un flot de lumière blanche rejaillissait contre le granit de la plate-forme. Ici ou là, les feuilles frémissaient, murmuraient en se touchant.

Alors, simplement, dans un transport dont il n'était pas maître, Max dit tout bas, pour lui-même : « Il y a un Dieu ! »

A l'académie, il se montra intelligent, se fit beaucoup d'amis. Il s'y débarrassa complètement de ses préjugés, manifesta l'honorabilité de son caractère, son enthousiasme pour tout ce qui est beau, mais il fut en même temps l'adversaire sans pitié, l'ennemi acharné de tout formalisme, de toute convention. Depuis la soirée de Namur, en suivant l'impulsion de son cœur, il avait compris. Avec sa calme philosophie, il faisait parfois des miracles. Une fois, dans une discussion de chambrée, un étudiant blessé l'avait traité de juif. Max sourit sans répondre. Le lendemain, il alla trouver le querelleur : « Vois-tu, Charles, tu as été bête en disant cela. Je ne puis prendre en mauvaise part cette épithète. Non, vraiment. Qu'est-ce qu'un juif ? Bon Dieu, faut-il être petit pour appeler un homme juif, ne le trouves-tu pas toi-même ? Qu'est-ce qu'un juif, je te le demande ? Je voudrais secouer, éveiller le monde entier, je voudrais faire disparaître ces distinctions maudites ! C'est si misérable de parler de juifs, d'hérétiques, de papistes, si misérable, et si vide et si vilain ! Ne pas sentir que le soleil au ciel et que l'air sont pour tous ! Mais tu le sens bien aussi ! Vois-tu, mon garçon, tu seras le premier à rire de ta sortie d'hier. »

D'autres fois, il se cachait derrière son journal. Ceux qui le comprenaient riaient avec lui. « Le journal est le dépôt des petitesse de l'esprit public ! Ha ! ha ! ha ! admirable. » Et moitié indigné, moitié plaisant, il lisait des choses comme celles-ci, qu'on voit tous les jours : « On demande un domestique R. K. (catholique romain)... un commis P. G. (protestant réformé) offre ses services.... La société pour venir en aide aux aveugles protes-

tants.... La réunion de l'association électorale catholique.... Les soussignés demandent des secours pour un père de famille juif.... »

L'agitation des partis ecclésiastiques dans les chambres lui donnait des nausées, Aux directeurs de toutes les tendances, il aurait cependant voulu demander : « Croyez-vous en Dieu?... » pas davantage. Comme on le savait riche, on venait lui demander de l'argent pour l'une ou l'autre secte : il refusait carrément. La bienfaisance pour tous était une de ses utopies. Il fréquentait toutes les églises, étudiant non sans intérêt et sans surprise la foule qui se réunissait là régulièrement avec un zèle formaliste ; il ne donnait jamais, ne priait jamais dans aucune : « Je prie à chaque moment du jour, sans paroles, chez moi, dehors, si la nature m'y porte ou l'art.... Oh ! l'art, l'art sublime ! »

Quand il mourrait il ne voulait pas qu'on le portât au cimetière des juifs. Non, chez les autres, au cimetière de tous.... C'était un de ses chevaux de bataille : « Voyez-vous cela, ces cercueils qui renferment des variétés d'ossements ? Vous pouvez distinguer à cette tête de mort les préférences de celui qui la porta pour telle ou telle forme ! Vous représentez-vous qu'il y ait des vers pour chaque espèce de cadavres, les juifs, les protestants, les catholiques, les mahométans ? Et les plantes sur les tombeaux sucent les sucs et fleurissent et grandissent des restes des libéraux, des chrétiens, des orthodoxes.... Oh ! les préjugés fous ! »

Chez les artistes, il était bien vu, parce qu'il avait une réelle justesse de sentiments et qu'il était capable d'écrire de jolies choses. Une fois, il avait fait la connaissance d'un musicien qui était fanatique de sa religion et intolérant, haineux vis-à-vis de celle des autres. Il rompit : « Aux hommes ordinaires, je passe beaucoup. Mais d'un artiste, je ne supporte pas de petitesse. Ils doivent sentir ce qu'il y a sous une forme et combien leur conduite est indigne de Dieu.... L'homme qui manque de sentiment vrai n'est pas un artiste.... »

VI

— Puis-je te présenter? Mon ami Max Kremer,... ma cousine Dora....

Ils s'inclinèrent l'un devant l'autre. Le cousin les laissa seuls et, saisi d'une vive admiration, Max demeura en face de cette svelte jeune fille.

C'était à une *fancy-fair*. Dora était vendeuse de fleurs. Elle le regardait sans malice, ensoleillée, la reine printanière de la fête. C'était presque la première fois que le jeune homme voyait une femme en toilette de bal, dans ce gracieux et séduisant costume. Il demeurait écrasé sous cette impression, à demi grisé comme par l'odeur d'une rose qui s'épanouit. Ses yeux se posaient sur elle, si brillants, qu'elle en était gênée et cependant contente. Ses yeux, elle les trouvait beaux.

Après la vente, le bal. Trois fois, le nom de Max avait été inscrit sur son carnet, trois fois ils avaient dansé ensemble. La danse... on entend la musique, on ne sent plus le plancher. L'air fouette de sa fraîcheur les têtes enflammées. Plus question de fatigue. On a la jeune fille dans ses bras, on la tient par la taille, si bien que son costume ne semble faire qu'un avec vos gants, que les mains se confondent, comme dans une secousse électrique. On respire son haleine, on sent son corps se presser contre le vôtre. Si on baisse les yeux, on voit les cheveux follets voltiger sur son cou blanc, on voit frissonner ses oreilles roses, vos regards se croisent à moitié surpris d'être si près l'un de l'autre. Vous oubliez tout, vous rêvez d'un chemin perdu, vous tournez, vous voltigez, vous volez comme un corps inerte, avec je ne sais quel sentiment intérieur de bonheur. La musique cesse, vous voilà réveillé, froid, vous reconduisez votre danseuse, très convenable, et vous vous sentez gêné devant elle comme si vous étiez pressé de ne plus la voir, ou du moins de longtemps. C'est la danse....



— Son vieux est une bête féroce ! Mes enfants, ça n'ira pas tout seul !

C'était la réflexion de Charles, alors que, deux mois plus tard, Max était entré brusquement chez lui et brièvement lui avait raconté qu'il était amoureux fou de Dora et qu'il brûlait d'être introduit chez l'oncle de Charles.

— Voyons, je te parle franchement et je veux une réponse catégorique. Nous avons eu autrefois un petit différend lorsque tu étais grand comme une botte.... Tout cela est oublié depuis longtemps.... Dis-moi, veux-tu te donner cette peine ou bien aurais-tu toi-même quelque objection à ce qu'un juif....

— Es-tu bête ! Non, tu devrais avoir appris à mieux me connaître ! Laisse ces idées. Je te donne ma bénédiction ; quant à mon oncle.... C'est un brave homme... mais têtu comme un mulet et qui, — ne le prends pas mal, n'est-ce pas ? — ne peut pas souffrir les juifs....

— C'est assez vilain.....

— J'en conviens.....

— Aussi cagot que ça ?

— Ce n'est pas le mot.... Il ne met pas les pieds au temple. Mais c'est une idée fixe chez lui. Haine de race.

— Mais il doit y avoir cependant à cela une raison.

— En effet, il y en a une et fameuse. Vraiment, tu ne peux lui en vouloir. Son père s'est noyé, après avoir subi une perte chez un banquier... un juif... qui... enfin c'était un pas grand-chose.... Et il est resté un tas de dettes. Mon oncle est entendu en affaires, il a bravement travaillé et il a payé tous les créanciers de son père.... Je voudrais bien que mon père en fit autant pour moi....

— Et dis-moi, il n'y a pas d'autre raison ?

— Non.

— Mais n'y a-t-il rien à répondre ?

— Je veux bien essayer, mais je dis qu'un juif n'entrera jamais dans sa famille.

— C'est triste cependant qu'on ait de la haine contre tous, parce qu'il s'en est trouvé un....

— Oui, mais mon ami, si ton père.... Cela ne s'oublie pas!

— J'avais parlé avec Dora....

— Et naturellement, elle a dit oui.

— Pourquoi naturellement?

— C'est que, sans compliment, tu as une langue.... C'est une charmante fille.... Si tu l'épouses, tu ne seras pas à plaindre....

— Certes. Ah! si tu savais....

— Il y a longtemps que je l'avais compris. Ce n'est pas pour rien que tu assistais aux concerts.... Tu passes bientôt ton doctorat?

— Le mois prochain.

— Veinard!

— Oui, couci, couça!

— Hein? Tu enlèves la jeune fille, avec un gros magot, et tu n'es pas content.... Mâtin! je te vois déjà à la Chambre!

VII

— Assieds-toi, dit la tante.

Max s'assied à côté de la pauvre vieille dont le bandeau reste comme auparavant d'un noir de corbeau, quoique le visage soit un peu plus ridé. La tante a gardé de sa dernière maladie une terrible surdité qui l'oblige à se servir d'un cornet acoustique. Elle ne se lève plus guère de son fauteuil. Elle ne sort plus qu'en voiture. Une vieille servante, Rika, a pris la direction du ménage; elle est la conseillère indispensable chaque fois que la tante rumine des choses graves dans sa tête. Le neveu Max est le dieu de cette femme qui s'en va lentement. Quand il vient la voir, lui adresser quelque demande, un sourire joyeux anime son visage, ses petits yeux noirs luisants sont suspendus aux lèvres du jeune homme. Quoiqu'elle ne puisse pas les lire, elle garde soigneusement les journaux où son nom est mentionné, au moment de

ses examens, par exemple. Le plus souvent, le neveu arrive le vendredi soir, jette son cigare devant la porte, lit quelques pages à la vieille femme en criant dans son cornet, jusqu'à ce que, ronronnant de plaisir, elle s'assoupisse comme une vieille chatte gâtée; son cornet tombe doucement sur ses genoux; avec un air de satisfaction profonde, elle balance la tête, quand tout à coup le jeune homme, bâillant bruyamment, la tire de son sommeil :

— Ça va bien, ma tante....

— Parle un peu plus haut; j'ai pris froid et je n'entends pas bien aujourd'hui.

— Ça va bien?

— Oui, oui, à merveille! Rika, Rika.... Le gaz fume.... Non, Max, pas toi! C'est le sabbat... et cela ne se peut pas, tu le sais bien.

— J'ai tant de choses sur la conscience.... Laisse la servante à sa cuisine... je baisserai bien le gaz....

— Non, non, je ne veux pas.... Rika, Rika, où es-tu?... Veux-tu baisser un peu le gaz?... Et apporte le café.... Je lui ai enseigné à faire des gaufres; il faut que tu les goûtes.

— Avec plaisir.

— Et quoi de nouveau dans la communauté?

— Vous le savez sûrement mieux que moi. Mais il faut que je vous parle sérieusement....

— Que dis-tu? Parle plus haut! Quoi! parler affaires aujourd'hui?

— Tante, vous ne devez pas vous mettre en colère.

— Moi!... en colère... et contre toi?

— Je vais me marier.

— Tiens, tiens, tiens! que dis-tu là? Ça me fait plaisir. Et lui prenant la main: Tu es si raisonnable que cette jeune fille doit être bonne, tu le mérites.... Ah! Ah! elle est de la ville?

— Oui, ma tante.

— Tiens, tiens, tiens! — Une rougeur fugitive colora son vieux visage. Elle oublia de demander le nom en songeant que peut-

être elle pourrait encore avoir de son neveu un petit enfant qui l'appellerait tante ou grand'mère. — Tiens, tiens, tiens! elle est jolie?

— Dieu, si tu la voyais!

— Et de l'argent?

— Je crois bien... mais c'est l'accessoire.

— Accessoire, non, ce n'est pas l'accessoire, c'est le principal.... Enfin, c'est bien, c'est très bien.... L'argent va avec l'argent.... Pourquoi ne me l'as-tu pas amenée?

— Tante, il y a des difficultés.

— Tu dis? Plus haut, plus haut!

— Le père est contre. Tu comprends?

— Contre? Il est fou, cet homme! Il est fou! Contre toi? Contre toi? Je ne t'ai pas demandé son nom? Cet homme est fou!

— Cette jeune fille est chrétienne et voilà la raison de son opposition.

— Que dis-tu? Quoi? Je n'ai pas bien compris.

— C'est Dora Daanders. Daanders, le marchand de bois, tu sais bien, tante?

Lentement une surprise intense glissa sur cette figure ridée, un sourire d'incrédulité, un clignement d'yeux, comme si elle découvrait la plaisanterie:

— Vilain farceur! en conter de cette force à ta vieille tante! Veux-tu un morceau de gâteau? Il n'est pas mauvais, hein?

— Merci. Tante, ce n'est pas une plaisanterie. Tu me comprends? Je conçois bien que tu sois surprise, mais si tu voyais Dora, si tu l'entendais....

La tasse de la tante heurta avec bruit la soucoupe. Maintenant, elle regardait son neveu, les yeux largement ouverts. Sa mâchoire inférieure était violemment agitée, tandis qu'elle cherchait des mots véhéments:

— Toi! toi! la fille d'un tel personnage! tu passerais aux païens! Quoi, tu ferais cela! Le fils d'un des chefs de la communauté! Grand Dieu! Je devais subir cette épreuve!

— Tante, ne vous montez pas ainsi!

— Que dis-tu?

— Je l'aime, ma tante. Tu sais que je ne me casserais pas la tête pour des affaires de religion. Ne sois donc pas si en colère!

— Toi, épouser une païenne! Tu sais cependant ce que nous autres, pauvres juifs, nous avons souffert! Comme ils nous ont opprimés! Devais-tu me traiter ainsi sur mes vieux jours?... Ah! tu n'as pas besoin de revenir ici... tout est fini entre nous... fini.... Tremblante, elle s'était levée et dirigée vers la porte: J'avais pensé que tu voudrais me faire plaisir.... Si tu épouses une païenne, tu n'auras pas de moi un cent: pas un cent, pas de quoi t'acheter une chemise!

Peiné, le jeune homme la regardait s'agiter. Il souffrait de l'avoir blessée. Cependant, peu à peu, l'amertume se glissa dans son cœur. La dernière menace surtout lui fit monter le sang à la tête. Furieux, il frappa du poing sur la table, si fort que les tasses sautèrent. Mais il se ressaisit, prit son chapeau, cria dans le cornet qu'il y penserait encore et se hâta de sortir.

Dans la rue, il s'abandonna à sa douleur. Avec sa vieille tante, plus rien à espérer.

Chez le père de Dora, il était arrivé ce que Charles avait prévu. Daanders avait carrément refusé de recevoir Max.

— Si ton ami est juif, tu peux le laisser chez lui, avait-il déclaré avec hauteur. Et quand Charles avait parlé des qualités de Max, de son savoir, de sa fortune: — Oui, oui, je sais tout ça. Mais serait-il prince, je ne veux pas de juif dans ma maison. Brisons là.

Tout se tournait donc contre ses projets. Une tristesse lourde l'accablait. Il doutait. Agissait-il bien?... Avait-il le droit de passer outre aux lois éternelles de la religion enracinées jusqu'au fond de l'être? Le peuple juif avait-il toujours été aveugle? Pourquoi, persécuté, harcelé comme il le fut toujours, s'était-il si fortement attaché à ses pratiques? Était-ce simplement le fanatisme sucé avec le lait maternel? les juifs éclairés avaient-ils été des hypocrites, transigeant avec leurs plus belles pensées?

Il douta tout d'un coup de toutes ses idées libérales avec une sensation de vertige et d'angoisse, sous l'effondrement de son idéal d'autrefois.

Quand il fut hors de la ville, il se reprit. Dans l'obscurité de la nuit, brillaient des étoiles innombrables, projetant leur lumière bleuâtre. Il s'arrêta, puissamment saisi par cette grandeur et cette majesté, et levant les bras au ciel, il eut aussitôt un renouveau de force spirituelle, le désir de surmonter ces obstacles, de briser tous ces liens misérables, toutes ces petites humanes.

VIII

La portière du compartiment de première classe est fermée. Le conducteur, avec un fin sourire, a glissé dans sa poche la bonne pièce d'argent qu'il a déjà tant de fois reçue des jeunes couples qui aiment à réfléchir dans la solitude sur les paroles de l'officier de l'état civil. La cloche sonne, le sifflet strident du chef de gare déchire l'air, le train se met en mouvement, sort de la station et s'élance dehors dans la nuit.

Seuls ! Seuls sur les moelleux coussins du coupé à peine éclairé ! Seuls ! mari et femme. Il la regarde. A travers les plis de sa voilette, sa jolie tête resplendit ; son manteau est ouvert, ses formes se dessinent innocemment dans le costume de voyage révélant sa taille élancée, la rondeur de ses genoux. Quand elle rejette en arrière sa voilette, il voit son profil délicat, ses lèvres roses. Dans un élan de passion, il la prend dans ses bras, la serre contre lui, appuie ses lèvres sur les siennes, dans un baiser chaud, fou, et tout d'un coup, il la laisse aller, angoissée, épouventée....

— Dora ! Dora !

— Ce n'est rien ! rien ! une sottise ! une peur.... Non, ne sois pas en colère.... Tu vois, je ris de nouveau.

Mais des larmes, la trahissant, coulent sur ses joues roses.

Il la reprend brusquement, l'assied sur ses genoux, baise ses yeux en larmes, sa petite bouche et avec un regard plein de

tendresse, il lui murmure de douces paroles : il faut avoir foi en lui, ne pas s'agiter. Son souffle se précipite, sa poitrine est haletante. Elle se serre contre lui, lui rend ses caresses, le regarde avec des yeux où se reflète toute la loyauté de sa pure, de sa jeune âme. En s'appuyant contre lui, les bras passés autour de sa taille, elle dit rapidement avec passion :

— Ah ! Dieu ! C'était si triste, Max, si dur ! Un tel jour chez des étrangers !... M'aimeras-tu toujours ?... Toujours ? Malgré tout ?... Non, ne m'embrasse pas.... Cela me donne tant d'inquiétude que j'aie dû partir ainsi seule avec toi, que j'aie rompu avec mon père, avec ma mère !... T'en souviens-tu encore ?... Le sais-tu encore ?... Moi, je ne l'oublierai jamais.... Mon père devant le juge de paix, et moi.... Ah ! c'était horrible... Il le fallait, il le fallait.... Mais ne t'emporte pas si je pleure.... Cela me fait tant de mal.... Enfin c'est passé.... Maintenant tu es tout mon bonheur, mon père, ma mère, mon tout.... Ah ! si tu savais comme je t'aime, mon Max... mon mari !

Ils revinrent de leur voyage de noces dans un scintillement de bonheur indicible, se regardant jusqu'au fond des yeux pour y deviner les pensées l'un de l'autre. La maison remise à neuf, les attendait, avec la bonne odeur, l'exquise propreté du linge qui n'a pas servi : nid chaud, charmant où ils se blottissaient avec joie, se dorlotaient pendant les premiers mois, s'exaltant dans leur amour. Puis la clientèle commença à le prendre. L'ardoise suspendue en bas dans le corridor se remplit de plus en plus. Le docteur faisait ses visites pendant de longues heures, rentrait le visage fatigué, heureux après son travail de pouvoir serrer dans ses bras sa jeune et adroite ménagère. Dès qu'elle entendait le roulement de la voiture, elle courait à la fenêtre et debout sur ses talons, elle s'écrasait le nez contre la vitre pour voir plus tôt le mari dont elle était fière. Mais si elle voyait arriver à la consultation toujours plus de clients, des pauvres surtout, l'ennui peu à peu se glissait dans son cœur. Sans Max, la maison lui paraissait vide, morte ; et les

menues occupations de son ménage étaient si peu de chose que la plus grande partie de sa journée restait sans un travail déterminé. Parfois Charles arrivait à l'improviste, regardait avec une curiosité timide les jolies choses qui ornaient la salle à manger et qui faisaient le plus parfait contraste avec l'ameublement sordide de sa chambre d'étudiant, posait avec précaution ses pieds sur le tapis, faisait tourner gauchement sa grosse canne, se sentait visiblement mal à l'aise dans cette atmosphère d'intimité des nouveaux mariés. D'autres fois c'était Aby, un monsieur très comme il faut, avec une grosse moustache, qui restait des heures avec le docteur à parler des plaidoiries insignifiantes qu'il avait prononcées dans des affaires *d'office*, qui dissertait sur la politique, le plus souvent très vif dans son radicalisme bon teint, et il ennuyait la jeune femme avec son argumentation abondante et ses développements intarissables sur des sujets qu'elle ne comprenait pas ou qui ne l'intéressaient guère.

Tout cela cependant était agréable, comparé à ses heures de solitude, qui lui paraissaient effrayantes. Elle essayait de lire, mais avec l'impatience nerveuse qui caractérise les femmes de son âge, elle ne pouvait pas se fixer longtemps sur le même objet. Quand elle eut la certitude de devenir mère, sa sensibilité s'exaspéra. Des heures durant, elle pouvait rester allongée dans un fauteuil à rêvasser, à penser à d'étranges choses, avec une vague angoisse pour la vie qu'elle portait.

Souvent elle était horriblement lasse, une inquiétude la saisissait, un remords muet, un désir de se réconcilier avec son père et sa mère. Chaque jour l'oppressait plus fort le pressentiment qu'un malheur la menaçait et cette lutte intérieure s'imprimait à la fin sur son visage pâle, amaigri. Max ne parlait jamais de la rupture avec ses parents. Au début, à peine arrivés, il leur avait écrit une lettre cordiale. Pas de réponse. Daanders restait intraitable et la mère n'avait pas d'autre volonté que celle de son mari.

IX

Six mois s'étaient passés depuis leur mariage. C'était l'été, un beau dimanche. Une voiture s'arrête. On sonne à la porte.

Max regarde à « l'espion. » Renversé de surprise, il se tourne vers sa femme :

— Dora... devine un peu... c'est ma tante.

Vite, elle se penche à côté de lui et leurs quatre yeux suivent avec une vive curiosité les mouvements de la vieille femme qui, avec l'aide de sa servante, sort de la voiture, gagne le perron et entre dans la maison.

— La bonne âme ! s'écrie Max dans un mouvement d'attendrissement ; elle fait le premier pas.... C'est gentil ! Ma petite Dora, pense, c'est ma seconde mère.

Et il se précipite à la rencontre de la vieille femme.

Celle-ci, essoufflée, respire par brèves saccades. Cette sortie l'a tellement fatiguée qu'elle reste quelques minutes hors d'haleine, les yeux clignotants. Enfin, de sa voix d'asthmatique :

— C'est ta femme ? demande-t-elle, brusque, désagréable, avec le ton particulier aux sourds.

— Oui, lui crie Max.

Indécise, Dora s'approche de la vieille couverte de rides et lui donne un baiser sur chacune de ses joues basanées.

— Ah ! ah ! c'est ta femme... elle a quelque chose de ta mère de bienheureuse mémoire. Oui, oui... tu dis ?

— Je suis bien content de vous voir ici, tante.

— Que dis-tu ? un peu plus haut, je suis un peu dure d'oreille.

Max répète son souhait de bienvenue.

— Oui, oui, je ne pouvais pas me passer de toi... je voulais savoir.... Alors j'en ai parlé avec Rika.... Elle a dit oui.... Mais c'est une fatigue.... Ouf ! ouf ! Je voulais pourtant la voir une fois avant ma mort....

— Cela me fait grand plaisir que vous soyez venue, tante.... Max m'a souvent parlé de vous....

— Tu n'as pas besoin de crier, je ne suis pas sourde.... Elle riait, mais son rire sonnait faux. — Oui, oui; bien, bien! Je suis allée à la fête de la circoncision du fils de Naatje et j'ai pensé: il faut y aller en même temps.... Oui, oui, vous êtes bien logés ici, je dois le dire.

Dora s'était levée, avait ouvert la cave à liqueurs:

— Voulez-vous un verre de madère, de porto ou de sherry, tante? Nous boirons à votre première visite!

— Boire, non pas; merci!

— Je vous ai offert tout ce que nous avons: à votre première visite, vous ne pouvez pas refuser!

— Non je ne bois pas, Max sait pourquoi.

Dora ne comprenait pas:

— Max sait pourquoi? Fi, ma tante, ce n'est pas joli de refuser, juste à présent que....

— Oui, Max le sait bien, il le sait. Nous autres juifs, nous ne prenons rien chez... oui, maintenant tu le sauras aussi, chez des étrangers... non, pas une goutte d'eau....

Cela avait été dit rondement, sans malice préméditée, mais jeta néanmoins un froid dans la conversation. Le visage de Dora se contracta.

— C'est demain le bout de l'an de ton oncle, Max....

— Oui, tante

— Tu ne l'as sûrement pas oublié?

— Non, certes.

— Tu ne feras pas brûler de cierges pour lui, je le comprends, mais tu dois aller au cimetière, veux-tu?

— Certainement, je n'ai rien à vous refuser aujourd'hui.

— Ah! ah! c'est très joli ici.... Maintenant il faut faire venir vite un petit enfant, hein? Ne rougis pas. Sais-tu ce que disent les juifs, mon enfant? *Perou, Ourewou, Oumillon baaretz*¹. Dis-lui donc ce que cela signifie, Max.... Oui, il a eu une bonne éducation. Il sait tout encore de sa religion, quoiqu'il ne pratique plus.... Lui as-tu dit cela, Max?

Max fit comme s'il avait donné cette explication, mais il se

¹ Croissez et multipliez sur la terre.

sentait gêné par le peu de tact, de discrétion que montrait sa tante, soulevant des sujets qu'il eût mieux valu laisser tranquilles. La vieille continuait à parler sans s'arrêter. Ses yeux brillants allaient de son benjamin d'autrefois à sa nièce défaite : elle ne comprenait pas ce que Max avait vu d'extraordinaire dans cette jeune fille chrétienne. Il aurait pu tout aussi bien épouser une jeune fille de sa communion et peut-être avec plus d'argent ?

Enfin, elle se leva pour partir, et avec quelque hésitation elle dit sur la porte :

— Il vous faudra venir chez moi une fois, un soir de sabbat, par exemple, entends-tu ?

.

Max a trouvé la fosse que lui-même, encore enfant, aida à combler. Appuyé sur sa canne, il considère pensif le monument rectangulaire, seul signe que le pauvre homme sec, jaune et maigre dont le souvenir flotte vaguement encore dans sa mémoire, a vécu. Sous le gazon, une bière pourrit... Dans cette bière... Ah ! qu'un cimetière éveille de sombres pensées ! Un tel réceptacle d'ossements ! Où sont les squelettes de ces millions d'hommes qui vécurent avant nous ? Que signifient ces souffrances, ces luttes, ces pensées, oui surtout ces pensées, si après quelque temps, peut-être tout de suite, notre tour vient d'être enterré avec une pierre sur la fosse : né le... mort le... Et après des années on vous enlève de ce dernier asile : le temps réglementaire est écoulé, on a besoin de l'emplacement et on vous jette dans un coin avec d'autres ossements de vagabonds, de débauchés, d'hypocrites, de penseurs, d'êtres excellents, tous en un grand tas qui s'effrite, et nous aussi nous serons....

Max frissonna, puis sourit doucement. Ne voit-il pas tous les jours mourir des créatures humaines ? Combien de certificats de décès n'a-t-il pas signés ? Au nom de Dieu... lui aussi. Au moins, qu'on ne l'enterre pas par une telle chaleur ! Il se passe la main sur le front....

Il avance, passe sur les tombes, cherche deux autres pierres,

indiquant la place de ses parents. Les voilà.... Kremer et des hiéroglyphes tout autour, avec le chiffre de l'année hébraïque 5625, cinq mille six cent vingt-cinq.... S'il les avait connus... c'est bien bon d'avoir sa mère. Sa mère, jamais il ne l'a vue avec des yeux capables de la comprendre.... Si Dora devient mère, il l'aimera davantage, la vénérera comme une sainte, pour les souffrances qu'elle aura endurées à cause de son enfant. Bon Dieu, à quoi bon un monde si riche et si beau, si tout finit au cimetière?... Si l'on est père.... Père ! Que signifie un tombeau ? J'en ris.... Je vis, je jouis. Mon sang est chaud, je jouis du soleil pour moi tout seul ! Père ! J'ai un enfant de mon sang, de ma chair. Qu'est-ce alors que le cimetière ? Plus tard, mon fils ou ma fille seront au bord de ma fosse, ils seront angoissés, ils murmureront contre ma mort, mais leur vie, c'est à moi qu'ils la devront.... Ses parents reposent l'un à côté de l'autre. C'est poétique ; un enfantillage peut-être, mais l'idée est belle. Quand il mourra, il voudrait être à côté de Dora. Cette pensée qui monte doucement en lui l'émeut comme un enfant, il aurait envie de pleurer.... En tout cas, elle ne se réalisera pas ici. Qu'importe la place ? Mais ici, non, non. Tout en ce lieu solitaire enseigne des politesses de dogme, un attachement aux formes. Ici les pierres s'appuient sur des supports de fer ; pas de croix ! C'est aussi un préjugé, une superstition qu'un squelette soit désigné ici par un tertre, là par une croix, ailleurs ne soit indiqué par rien. Et les arguments de ses soirées d'université flottent dans sa tête. Involontairement il se rappelle la sépulture en mer d'un matelot, une solennité à laquelle il assista. Ploum ! fit le sac en tombant. Un cercle s'ouvrit dans l'eau, s'agrandit. Le corps avait disparu. N'était-ce pas plus beau et plus noble que de le déposer dans la terre avec un signe sectaire au-dessus ?

Max poursuit sa route. Avec sa canne, il frappe les pierres et rejette les rameaux. Le soleil lui envoie ses rayons d'aplomb, la chaleur devient intolérable. Rêveur, le jeune docteur baisse ses regards vers le sol qui renferme tout un monde de pensées, de peines, de misères, de joies, d'illusions perdues, de luttes, d'in-

quiétudes,... tous les descendants d'un peuple qui a été et sera persécuté au nom d'une fausse notion de l'humanité, de la haine de races. Oh ! les misérables erreurs de la foi !

Au-dessus de sa tête, le ciel dans son immensité bleu-noir. Des nuages blancs courent à travers. C'est comme si cet amoncellement des nuages allait tomber sur ce petit coin de terre.

Max revient vers la chapelle.

La sueur lui sort par tous les pores, il reste derrière le cimetière : cette gueule largement ouverte, jamais satisfaite, qui répand une odeur empestée, attend de nouvelles victimes, qu'au milieu des chants on lui amènera dans leurs vêtements blancs.

Le chat saute du mur et s'enfuit à toutes jambes au milieu des tombeaux. Le papillon s'est fixé à une fleur et bat des ailes.

Quand Max monte dans le tramway à la Zeedijk, il se trouve tout à coup en présence du vieux Daanders. La rencontre est aussi inattendue que pénible. Le vieux monsieur fronce les sourcils, ouvre la porte, la tire vivement derrière lui et s'assied. Les impressions du cimetière ne se sont pas dissipées chez son gendre. Un grand apaisement s'est fait en celui-ci. Il trouve plus triste encore d'avoir rompu avec les parents de Dora. Il voudrait bien y mettre du sien, faire la paix.

Daanders, renfermé en lui-même, est dans des dispositions contraires. Son beau-fils lui apparaît bien comme un homme distingué. Partout il l'entend vanter pour son humanité, sa science. Mais que Dora l'ait obligé, lui, son père, à se rendre chez le juge de paix, il n'a pu le pardonner. Et c'est la faute de cet homme qui, avec toute son honnêteté, n'est qu'un juif, un juif !

Quelle grossièreté ! Le jeune homme ouvre la porte et va droit à son beau-père. Daanders entend quelques mots, se lève, blême de colère, court à la porte d'avant, laisse Max seul. Celui-ci est devenu tout rouge.... C'est assez.... Cette vieille tête de bois, avec ses idées sottes, mesquines !

X

— Mère, c'est toi?

— Chut, mon enfant, chut ! Ton mari n'est pas à la maison ?

— Max ? non.... Dieu ! que je suis contente de te voir !

Les deux femmes s'embrassent, les larmes aux yeux.

— Vois-tu, je n'ai pas osé venir tout de suite à cause de ton père.... Mais j'ai pensé que je pouvais maintenant venir en cachette.... Que tu es pâle !

— C'est que je suis si contente, si contente ! Je t'ai tant désirée pendant ces neuf mois ! Oui, c'est la layette.... Que dis-tu de ces mignonnes chemises ?

— Jolies, souples !

— Et vois ces chaussons !... Ce sera un garçon... j'en suis sûre.... Dieu ! que je suis contente à présent !

— Allons, ne t'excite pas tant.... Vraiment, c'est joli ici.... Quelle belle vue, et tu as l'église juste en face de la porte.... Allons, mon enfant, je ne reste pas longtemps. Si ton père s'apercevait que je suis ici... bon Dieu, tu le connais....

— Eh ! laisse-le pour une fois se mettre en colère.... Cela me fait tant de bien de te voir ! Tu as engraisé, mère.

— Hum ! hum ! es-tu heureuse ? Ton mari est bon pour toi ?

— Un ange ! mère, je l'aime tous les jours davantage.

— Ça me fait plaisir. Certainement il y a de braves gens parmi les juifs dans le monde.... Oui, c'est joli ici.... Tu as une garde ?

— Max a pourvu à tout.... Si c'est un garçon, je l'appellerai Dick comme mon père, si Max le veut....

— Oui, quand tu le feras baptiser.

— Que dis-tu, mère ?

— Quand tu le feras baptiser.

— Mais nous n'y songeons pas, tu le comprends bien.

— Pourquoi ? non, je ne comprends pas.... Vois... si tu le faisais, ce serait peut-être le moyen de te remettre bien avec ton père. Il a trop d'orgueil pour faire le premier pas. Mais si c'est

un garçon, et que tu le nommes Dick, et que tu le fasses baptiser, je suis presque sûre....

— Il n'y faut pas penser, mère. Je n'en ai jamais parlé avec Max, mais je sais qu'il ne voudra pas y consentir.

— Enfin, c'était une idée à moi. Tu ne le prends pas mal, n'est-ce pas ? Vois-tu, les enfants qui grandissent sans religion, il ne faut rien en attendre de bon. Et si tu étais bien avec ton père, je pourrais venir ici tant que je voudrais....

— Non, mère, je ne demanderai jamais cela à Max. Mon mari et moi, nous ne parlons jamais religion. Si nous parlions d'autre chose, veux-tu ?... Mon père est bien ?

— Oui, mais sombre, renfermé ; il est devenu gris.

— Ça m'a été bien, bien pénible, mère. Mais il s'obstinait à refuser. Je ne pouvais pourtant pas attendre d'avoir trente ans.

— Enfin, tout cela doit s'oublier. Je le dis parfois à ton père : « Fais-toi une raison, Dick ; c'est un brave garçon et il y a cependant d'honnêtes juifs de par le monde ; » mais il devient furieux. C'est dommage que tu ne fasses pas baptiser ton enfant, bien dommage... Non, non, je n'en parlerai plus.... C'est joli ici, vraiment joli. Hé ! voilà nos portraits : c'est aimable à toi. Et quelle belle garniture de cheminée tu as là !... Combien y a-t-il de chambres dans la maison ?... Tu as une bonne servante ? La nôtre est partie. Elle a ramassé un fusilier de marine.... J'en ai eu six depuis. Ah ! ces servantes ! ces servantes !... Quel amour de berceau ! Bon Dieu, je n'ai jamais eu ce souci !

H. HEYERMANS.

(La fin prochainement.)

(Traduit du hollandais par L. BRESSON.)



CHRONIQUE PARISIENNE

Le passage du Métropolitain sous la Seine. — Le système Eno et la rue de la Chaussée d'Antin. — A propos de la criminalité et de la publicité criminelle. — L'interrogatoire de l'accusé. — Livres.

Les Parisiens des siècles futurs se douteront à peine que leurs ancêtres du premier quart du vingtième siècle furent des privilégiés. Ils trouveront, eux, dès le berceau, un Paris parfait, où les « grands travaux » seront achevés, où l'on circulera facilement, où les rues seront d'une suffisante largeur et d'une propreté exemplaire. Et cela leur paraîtra tout naturel. Il ne leur viendra pas à l'idée qu'il fut un temps où tout cela n'existait pas, où il fallait l'inventer, et qu'il en vint un autre où l'on se mit enfin à l'ouvrage. Ce temps-là est le nôtre, et il n'en est pas de plus enviable. Il est vrai que nos exigences étaient inconnues de nos prédécesseurs et que plus nous allons, plus nos besoins se font impérieux et nous forcent à faire appel à notre patience ; mais combien nous en sommes récompensés ! Nous voyons s'élever à vue d'œil le niveau du bien-être, et le bien-être, à Paris, consiste surtout à pouvoir gagner rapidement et à très peu de frais un point éloigné de la capitale. L'une après l'autre s'ouvrent à l'exploitation les lignes du chemin de fer métropolitain, ce qui nous donne chaque fois, depuis dix ans, l'impression de monter d'un degré, d'entrer dans une période de vie plus facile. De quelle époque en pourrait-on dire autant ?

L'achèvement de la ligne N° 4, qui va de la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans, et dont le tronçon nord existait déjà, est une date dans l'histoire de Paris. Jusqu'à présent, le Métro traversait la Seine en trois endroits, deux à l'est et un à l'ouest, mais sur des viaducs construits à cet effet. La ligne N° 4, au

contraire, passe sous le lit du fleuve. C'est une manière de « transfréter la Sequane » que la féconde imagination de Rabelais n'avait pas prévue. Elle a exigé un travail cyclopéen, et je n'ai ni la place ni la compétence qu'il faudrait pour le faire apprécier comme il le mérite. On n'a pas eu recours au système du bouclier, qui consiste à creuser une galerie souterraine, et que la Compagnie du chemin de fer Nord-Sud a adopté pour l'installation subfluviale de son tube Berlier, à la hauteur du palais Bourbon. On s'y est pris d'une manière plus originale et dont j'ai déjà parlé ici. D'énormes caissons de fer formant la charpente du tunnel ont été successivement immergés et mis bout à bout, puis progressivement enfoncés dans le lit de la Seine. Il a fallu ensuite, pour les raccorder, congeler le terrain demeuré entre eux afin de pouvoir l'extraire à la pelle. Cette opération, d'une extrême difficulté, est considérée par les ingénieurs comme la solution d'un grand problème scientifique.

Mais pour les profanes, le principal intérêt de la nouvelle ligne n'est pas dans ce nouveau triomphe de l'industrie sur les éléments ; il est dans ce fait qu'elle est la première qui traverse Paris du nord au sud en passant par le centre. Nous disposions déjà de plusieurs moyens d'aller rapidement de l'ouest à l'est ; le Métro lui-même nous en offrait deux. Il est très nouveau, par contre, de pouvoir se transporter en moins d'une demi-heure, pour 15 centimes, de Montrouge à Montmartre. Cela rapproche singulièrement des régions parisiennes entre lesquelles l'éloignement réciproque ne permettait que des échanges très espacés de visiteurs. Dans un rayon moins vaste, cela décuple les facilités de voyage entre les quartiers de l'une et l'autre rive. On en peut prévoir les conséquences ; il est probable que les différences d'aspect qui distinguent la rive gauche de la rive droite iront s'atténuant de plus en plus. Cela commencera par les habitants, puis nous verrons se modifier, selon un type uniforme, la physionomie architecturale des voies parisiennes. Paris y perdra beaucoup de sa variété pittoresque, de son charme aussi. Et il paraîtra dix fois moins grand. Le réseau métropolitain entière-

ment achevé, les distances n'y seront guère supérieures à celles de Lyon, du Havre ou de Lausanne.

Quant au passage sous la Seine, vous êtes sans doute curieux de savoir quelle impression il produit sur les voyageurs du Métro. Partons de la station du Châtelet, située sur la rive droite. Le train descend en pente douce, à une allure modérée, en décrivant une courbe à droite. Un coup de sifflet signale l'arrivée sous le fleuve. Les voyageurs s'efforcent de paraître indifférents, mais on sent leurs cœurs partagés entre une vague appréhension et un léger sentiment d'orgueil. Les yeux s'écarquillent un peu, le temps de constater que le souterrain où l'on s'engage n'offre aucune différence avec les autres souterrains du Métro ; puis un second coup de sifflet annonce en même temps la terre ferme et la station de la place Saint-Michel. Cette station, très rapprochée de la Seine, se trouve presque au même niveau que le tunnel sous-fluvial, c'est-à-dire à une grande profondeur. Des ascenseurs seront nécessaires. Les travaux d'installation qu'ils nécessitent retardent l'ouverture de la station au public. Nous le brûlons donc, filant vers l'Odéon et dans la direction de la gare Montparnasse. Et voilà !... Nul voyageur ignorant de la topographie parisienne ne se douterait qu'il a passé sous un fleuve.

— Le système de l'Américain Eno, que notre police a adopté pour parer à l'encombrement des rues, paraît appelé à avoir des résultats très satisfaisants. Mais la rue de la Paix, premier champ d'expériences, est momentanément abandonnée ; l'appareil militaire et policier qui lui donnait une physionomie si insolite s'est évanoui comme un rêve. Il s'est ensuivi, sinon un retour aux errements anciens, du moins un certain relâchement dont les effets ne m'ont pas échappé. Mais il ne s'agissait que d'un simple essai et dont les leçons d'ailleurs ne sont pas perdues.

Et puis, « vous comprenez, il n'y a pas dans Paris que la rue de la Paix, » comme je l'ai entendu dire à un chauffeur d'automobile qui se croyait plus fort que M. Lépine. Mais M. Lépine

n'ignore pas cela, et c'est pourquoi il a levé le camp et transporté son activé et son personnel sur des points où l'encombrement n'est pas moindre.

La rue de la Chaussée d'Antin est un défilé beaucoup trop étroit pour le flot de véhicules et de passants qui se rendent de la Trinité aux boulevards et vice-versa. Il a été décidé qu'elle ne servirait plus qu'aux voitures allant du boulevard à la place de la Trinité et que celles qui vont en sens inverse prendraient une rue parallèle : la rue Mogador. Celles qui auront à s'arrêter dans une de ces rues ne pourront, pas plus que les autres, s'y engager à rebours de la direction prescrite ; elles devront prendre l'autre rue, quittes à rejoindre la première au moyen d'une des trois voies transversales. Des écriteaux bien apparents, placés à l'entrée des deux rues en question, donnent aux cochers les instructions nécessaires. Aussi, depuis plusieurs jours, l'engorgement de la Chaussée d'Antin a-t-il fait place à une circulation rapide ; les voitures y roulent sans arrêt et aussi allègrement que sur une route départementale. Cela fait vraiment plaisir à voir.

Le même procédé va être appliqué à deux autres rues parallèles, les rues Taitbout et du Helder, dont le dégagement s'imposait en attendant le prolongement du boulevard Haussmann jusqu'aux grands boulevards. Il est à souhaiter qu'on songe aussi à la rue de Richelieu et à tant d'autres voies qui sont devenues insuffisantes, mais qui retrouveraient, si l'on savait s'y prendre, toute leur utilité. Le système Eno est excellent ; il a fait ses preuves ailleurs et celles qu'il fait chez nous sont concluantes. Son application, il est vrai, dérange de vieilles habitudes parisiennes ; elle exige, outre l'augmentation du nombre des agents et les frais qu'elle entraîne, la persévérance de l'autorité policière et la bonne volonté des conducteurs de voitures. Mais si ces conditions étaient réunies, peut-être pourrions-nous retarder d'un demi-siècle les expropriations indispensables.

— Il y aurait un autre intérêt, et plus pressant, à augmenter les effectifs de la police. Une promenade, en ce moment, sur les

grands boulevards fait comprendre le rôle que joue le crime sur la scène de l'actualité. Les vitrines des grands quotidiens luttent à qui flattera le plus la basse curiosité des foules en exhibant les photographies (grand format) des assassins du jour et de leurs victimes. Et l'on n'a que l'embarras du choix. Devant ce sinistre étalage, on ne peut se défendre d'une certaine anxiété. Pour mettre un frein à la criminalité toujours croissante, nous avons rétabli la peine de mort, et le président de la république a lui-même cru bon de faire un usage plus discret de son droit de grâce. Il semble cependant que la menace de la peine capitale n'ait point arrêté la sanglante audace des malfaiteurs, qui continuent de plus belle. Un des remèdes serait d'opposer à cette armée néfaste une armée d'agents qui ferait nombre en face d'elle et déjouerait ses tentatives. En province, la création de brigades mobiles rattachées au service de la sûreté a donné d'excellents résultats. Mais Paris est resté et devient de plus en plus un « refuge de bandits, » comme l'a appelé le préfet de police aux obsèques de l'agent Deray, tué par un des plus redoutables apaches. Un autre remède consisterait à leur appliquer la peine du fouet qui a, dit-on, complètement débarrassé Londres de ces êtres dangereux. Mais ce mode de correction aussi inoffensif qu'efficace, que préconisent tant de bons esprits, semble être le dernier auquel nos autorités songent à recourir.

Il faudrait en tout cas prendre des mesures contre la trop grande publicité donnée aux assassinats, soit par le journal, soit par l'exhibition photographique de leurs auteurs. Rien n'est choquant comme de voir, dans les vitrines dont je parle plus haut, les traits de l'apache Liabeuf voisiner avec ceux de l'aviateur Delagrangé, tué par accident à l'aérodrome de Bordeaux. Cette confusion de célébrités est tout à l'avantage du premier, qui sera désormais pourvu d'une auréole et ne manquera pas de trouver des émules. Une pareille publicité appliquée à de tels objets est par elle-même un mal, et un mal qui devrait être passible de répression, car il vient s'ajouter, en l'aggravant, à celui qu'elle expose aux regards de la foule. La presse, la sainte

presse, se rend aussi complice et se fait inspiratrice des plus noirs forfaits ; elle partage d'ailleurs cette complicité avec la basse littérature policière qui empoisonne les masses sous le couvert de Conan Doyle.

— Le ministre de la justice vient de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi qui montre que le gouvernement ne se laisse guère impressionner par la criminalité croissante, puisque ce projet assure à l'accusé, devant la cour d'assises, de nouvelles garanties. C'est donc aujourd'hui le courant humanitaire qui l'emporte, mais non sans motif. L'auteur indirect et involontaire de la réforme est le président qui dirigeait les débats d'une récente et célèbre affaire. Ce magistrat s'est comporté comme tous ses prédécesseurs ; après la lecture de l'acte d'accusation, il a entrepris l'interrogatoire de l'accusée ; il lui a posé une série de questions qui se répondaient à elles-mêmes et supposaient acquise une culpabilité qu'il s'agissait de démontrer. Peut-être même a-t-il un peu forcé la note, ce qui, dans une affaire aussi retentissante, ne pouvait manquer de provoquer un mouvement décisif contre cette pratique bizarre. Un député, M. Lhopiteau, en a profité pour renouveler une proposition de loi dont il avait pris l'initiative en 1903, puis en 1908, et qui tendait à la suppression pure et simple de l'interrogatoire de l'accusé. Le ministre a nommé une commission chargée d'étudier la question et de préparer un texte, et le nouveau projet de loi est le fruit de ce travail.

On peut donc considérer l'interrogatoire comme condamné. C'est là le point essentiel du projet. Il s'y ajoute d'autres mesures ; par exemple, après l'audition des témoins, l'avocat pourra leur poser directement des questions, il ne sera plus tenu de recourir à l'intermédiaire du président. Il lui suffira de demander la parole et de l'obtenir. Cette faculté octroyée à la défense, comme d'ailleurs à l'accusé lui-même, fait tomber une prescription contenue dans le code. Il est à remarquer au contraire que l'interrogatoire n'était autorisé par aucun texte. C'est un simple abus que la coutume a consacré, et le législateur, en le supprimant,

a obéi à la préoccupation de « mettre le président de la cour d'assises à sa vraie place : » il a voulu l'empêcher de sortir de son rôle, qui est de diriger la discussion et non de compromettre sa dignité en s'y mêlant.

Les débats de la cour d'assises ne vont pourtant pas devenir, comme en Angleterre, une sorte de litige analogue au procès civil, où l'affaire est traitée comme une équation à résoudre. Mais ils vont perdre leur physionomie coutumière et une partie de leur pittoresque. « C'est la fin de la chronique judiciaire ! » s'est écrié un magistrat. Il sera difficile, en effet, d'amuser la galerie lorsque le principal acteur, celui qui se taillait de si grands succès, sera rentré dans la coulisse. Tant pis pour la galerie ! Il est bon qu'elle ne trouve pas dans les drames un perpétuel sujet d'amusement. Le rôle que le président assume ainsi est d'ailleurs un rôle usurpé, qui fait double emploi avec celui du ministère public. L'interrogatoire tourne facilement au réquisitoire. Le président fouille le passé de l'accusé, d'où il ne sort que des précédents défavorables. On entend des phrases de ce genre : « Vous étiez indépendant, sournois, vous recherchiez la solitude. A douze ans, sous prétexte de promenade, vous alliez dénicher les nids. » Ce ton inquisitorial, dès l'ouverture des débats, est singulièrement déplacé dans la bouche d'un juge soi-disant impartial. Un président devrait le laisser à ce juge d'instruction que M. Brieux nous a montré dans la *Rouge rouge* ; « arriviste » forcené, il met tout en œuvre pour faire condamner, même innocent, le prévenu qu'il a sous la main, afin de prouver son flair en haut lieu et d'obtenir de l'avancement.

La suppression de l'interrogatoire est accueillie avec plus ou moins de faveur. On craint en général que les jurés y perdent leur seul moyen de s'éclairer sur l'affaire. Ce dialogue du président et de l'accusé la faisait, en effet, vivre en quelque sorte devant eux. Il n'est pas probable, d'autre part, que l'*exposé de l'accusation* fait autrefois par l'avocat-général, et qu'on rétablirait, soit à même de le remplacer dans ce rôle.

— Une des dernières traductions publiées par la librairie

Hachette, dans sa collection d'auteurs étrangers, est un roman de M^{me} Grazia Deledda dont le traducteur a cru devoir remplacer le titre, *La edera* (le lierre), par celui-ci : *Je meurs où je m'attache*. J'en suis encore à me demander pourquoi. L'intérêt de l'ouvrage se concentre autour d'un crime commis par une petite paysanne sarde. Rassurez-vous, ce n'est pas un roman policier ; il se rapproche plutôt de *Crime et châtiment* de Dostoïevsky par l'habileté de l'auteur à nous rendre l'héroïne sympathique malgré son forfait.

Les personnes qui gravitent autour de cette étrange figure, les scènes épisodiques, les dialogues mêlés d'expressions locales, les paysages décrits sobrement, mais incorporés au récit et d'autant plus *sentis*, tout cela compose un ensemble singulièrement coloré de la vie et de la nature sardes, un cadre dont la sauvage poésie tempère la tristesse du sujet.

— M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a été bien inspiré en donnant une nouvelle édition de sa *Galerie des bustes* (in-16, Hachette). D'abord, il avait confié la première à une maison de rencontre qui s'était grossièrement acquittée de la mission. Ensuite, cette série de portraits et d'études historiques et littéraires est unique dans l'œuvre de l'auteur, en ce sens que presque toute la matière en est fournie par ses impressions directes, ses souvenirs sur les personnages intéressants qu'il a fréquentés. Ou ne pourra écrire plus tard l'histoire littéraire de la fin du dix-neuvième siècle sans abondamment puiser dans ses vivants chapitres sur Guy de Maupassant, Stéphane Mallarmé, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle-Adam, Théodore de Banville, Dumas fils.

En même temps, ce livre permet de constater que l'écrivain est très vite arrivé à sa manière serrée, faite de petites phrases inégales et taillées à facettes, qu'il applique à la résurrection des silhouettes du passé et où tour à tour s'isolent, en vue d'un meilleur relief, les multiples aspects, les infinies nuances de la vie et de la pensée.

CHRONIQUE ANGLAISE

Politique. — Centenaires. — Une vieille histoire. — Les opinions d'un Américain sur l'Angleterre. — Quelques livres : MM. Rudyard Kipling et autres.

Quand paraîtront ces lignes, le résultat des élections générales, fort important pour notre pays, et peut-être pour le reste du monde, sera connu. Nous sommes pour le moment dans le feu de la lutte, qui s'est d'ailleurs, jusqu'ici, déroulée avec calme et courtoisie. Un fait heureux, à mon avis, à noter, c'est que les suffragettes ne s'en sont pas encore mêlées, bien que les candidats de tous les partis semblent éviter soigneusement de faire la moindre allusion aux droits des femmes. Peut-être nos suffragettes sentent-elles que les intérêts en jeu actuellement sont de telle importance qu'elles n'ont aucune chance d'être écoutées ; mais elles montrent en général si peu de sens de la proportion que je donne cette explication pour ce qu'elle vaut. Il est vrai qu'à un récent meeting des partisans de M. Lloyd George, deux énergumènes, surgies de dessous la plateforme, ont été ignominieusement expulsées, mais je crois que c'est le seul cas d'intervention féministe qu'on ait à mentionner. Je ne puis, naturellement, hasarder de pronostics, puisque le résultat des élections se modifie d'un jour à l'autre. L'impression générale est que, quel qu'il soit, il ne donnera pas une majorité suffisante au gouvernement, et qu'il faudra recommencer avant peu. D'autre part, certaines personnalités éminentes annoncent qu'il y aura un « remuement de terrain » qui ramènera à l'un ou à l'autre parti une forte majorité ; mais elles ne savent pas de quel côté il se produira. Cela dépend entièrement, disent-elles, de l'effet que fera sur Démos la campagne oratoire activement menée.

— M. Frederick Harrison a soulevé dernièrement la question de la célébration des centenaires, et il estime que c'est le cente-

naire seul de la mort de nos grands hommes qui doit être pris en considération. Nous avons, l'an passé, fêté le 100^e anniversaire de la naissance de trois grands Anglais, Darwin, Tennyson et Gladstone, et trop peu de temps, dit-il, s'est écoulé entre cette date et celle de leur mort. Il faudra donc y revenir, et la première cérémonie était d'autant moins nécessaire que nous ne pouvons prévoir, à l'heure qu'il est, quel sera le jugement de la postérité. Quand un siècle s'est écoulé depuis la mort d'un homme, il y a quelque chance que sa place dans l'histoire soit bien déterminée; alors, s'il y a lieu, on célèbre son centenaire. Ces idées peuvent se défendre, mais elles ne présentent qu'une face de la question. On ne saurait jeter trop de lumière sur les paroles, actes et méthodes de ceux que nous considérons comme de grands hommes. Les mémoires sont souvent insuffisants et demandent à être complétés; or, la célébration du 100^e anniversaire de la naissance d'un homme éminent peut provoquer et provoque souvent des déclarations intéressantes de la part de ses contemporains, qui l'ont connu personnellement et l'ont vu à l'œuvre. Dans ma dernière chronique je vous ai fait part de certaines remarques de Lord Curzon sur la manière dont Tennyson lisait et appréciait sa propre poésie. De quel prix ne seraient pas pour nous les récits d'une semblable cérémonie en l'honneur de Shakespeare, si on en avait eu l'idée? Bien qu'il soit mort relativement jeune, et que ses amis et contemporains eussent été tenus à une certaine réserve, les renseignements qu'ils auraient donnés nous seraient des plus précieux, à nous qui tâtonnons autour de cette obscure existence et doutons même parfois qu'il y ait eu un Shakespeare! D'aucuns diront que de menus détails concernant la vie des grands hommes sont sans intérêt. Je leur répondrai en leur citant la meilleure des biographies anglaises, la *Vie de Samuel Johnson*, par Boswell. Si la renommée de l'illustre lexicographe n'avait dépendu que de son œuvre littéraire, qui parlerait encore de lui aujourd'hui?

— Le nom de Shakespeare me remet en mémoire une curieuse histoire à propos d'Américains en voyage de découverte dans

l'ouest de l'Angleterre. Ils prétendent avoir retrouvé, au moyen d'un chiffre, dans un vieux livre du temps d'Elisabeth, la relation authentique des rapports qui existaient entre Bacon et Shakespeare, celui-ci n'étant que l'employé de celui-là, qui lui faisait jouer ses pièces, parce que l'art dramatique était considéré alors comme inférieur.

Shakespeare, poursuivent-ils, abusa de la situation : il fit chanter Bacon qui bientôt, las de payer, se mit à la recherche de son persécuteur, le tua après un combat à outrance, lui coupa la tête et l'enterra, avec les manuscrits de ses pièces, dans un endroit appelé Wasp Hill. Armés de ces documents, ils sont venus en Angleterre et ont commencé leurs investigations à Stratford, résidence de Shakespeare pendant ses dernières années. N'ayant abouti à rien, ils se transportèrent, sans doute sur la foi de « renseignements reçus, » au bord de la Wye, où ils identifièrent Wasp Hill. Après s'en être assuré la propriété, ils se mirent au travail. Jusqu'ici ils n'ont rien trouvé ; mais toujours pleins d'enthousiasme, ils ne désespèrent pas du succès. Si ces gentlemen qui se prennent, m'assure-t-on, tout à fait au sérieux, si ces gentlemen réussissent, ils auront fait la plus grande découverte littéraire de tous les temps ; s'ils échouent, ce sera une preuve de plus qu'il faut se défier des documents chiffrés.

— En dépit de celui qui a dit que le public anglais est « aussi imperméable à la critique qu'une peau d'éléphant, » je gage qu'aucun livre récent n'a trouvé un plus grand cercle de lecteurs que *L'Angleterre et les Anglais*, de M. Price Colliers (Londres, Duckworth). Il est écrit à un point de vue américain, et s'il ne nous ménage pas, il ne donne pas une mauvaise idée de notre caractère national. L'auteur croit que « qui étudie l'Angleterre et les Anglais peut percevoir actuellement les premiers symptômes du déclin de ce qui a été, à beaucoup d'égards, le plus grand empire du monde. Il n'y a qu'une évolution terrible, presque miraculeuse, qui puisse arracher John Bull à ses habitudes séculaires pour faire face virilement aux exigences d'une ère scientifique. »

Il a lutté virilement pour le championnat, mais il est dépassé et restera fort en arrière « dans la partie bien autrement scientifique que l'Allemagne, le Japon et l'Amérique sont en train de jouer. »

A propos de cette pauvre Chambre des lords, si décriée, M. Colliers dit que, « comme tout le monde le sait, ce n'est pas une chambre fondée sur le sang et sur la naissance, mais formée de l'élite des gens qui ont réussi. » Or, ajoute-t-il, nulle part la réussite n'est récompensée comme en Angleterre, où « il n'y a pas de noblesse de haute lignée, mais seulement une aristocratie de succès. Ses pairs sont des brasseurs, des constructeurs de navires, des soldats, des marins, des éditeurs de journaux, des fabricants de fer ou d'acier, des financiers juifs, des marchands de nouveautés, des avocats, des chimistes, etc. Plus de la moitié de la Chambre se compose de lords créés depuis 1830. » Aussi peut-on obtenir de ses membres des avis sensés sur tous les sujets, depuis les questions juridiques ou scientifiques les plus complexes jusqu'au ferrage d'un cheval ou à l'épissure d'un câble. Dans un pays où la richesse et le pouvoir se renouvellent constamment, il semble donc que « le socialisme devrait être une philosophie inutile. La nature le bat à plate couture sur son propre terrain. »

Voici pour les « services désintéressés » :

« Aucun pays au monde ne reçoit de si grands et de si appréciables services de ses classes oisives, ou plutôt de ses classes supérieures, car beaucoup de leurs membres sont au contraire très actifs pour leur compte personnel.... D'ailleurs, la plupart de gens oisifs n'ont pas de loisirs. Ni la diminution des heures de travail, ni les pensions n'y changeront rien.... Si la répartition de la propriété foncière et l'accumulation de richesse entre peu de mains est un mal, ce merveilleux système de gouvernement local *effectif* non rétribué le contre-balance dans une certaine mesure. L'administration, à l'intérieur comme à l'extérieur, est apparemment un don inné chez tout vrai Anglais. »

La supériorité de l'Angleterre repose sur sa préférence pour

l'action plutôt que pour la pensée. « Les Allemands commencent à voir qu'ils instruisent leur jeunesse, mais qu'elle manque d'entregent. » L'Anglais a une manière à lui de gagner la confiance, l'affection même, des races étrangères, de les traiter et de les gouverner avec le moins de frottements possible.... L'écolier anglais, dans un examen, fait l'effet d'un enfant à côté des garçons français ou allemands de son âge. Mais il est beaucoup plus sûr, beaucoup plus sociable, et beaucoup plus chez lui dans le reste du monde. Le Français tient les livres, l'Allemand fait la correspondance étrangère, l'Anglais leur dit à tous deux ce qu'il faut faire. »

Il peut sembler étonnant à première vue que notre auteur ne soit jamais entré en contact avec un Américain indigent, mais cette constatation est sans doute compensée, à ses yeux, par cette autre que, « en Amérique tout le gros travail est laissé aux étrangers, les domestiques sont tous étrangers, les écoles publiques sont pleines d'étrangers, les indigents sont en fait tous des étrangers. »

En ce qui concerne les domestiques, M. Collier fait remarquer que, « bien que non organisés en unions ou en sociétés, ce sont les seuls qui aient su maintenir ou élever le taux de leurs gages : curieux commentaire du travail organisé. » Il paraît attribuer ce phénomène au fait que les domestiques, vivant en contact permanent avec les classes riches, ont appris la manière de réussir. Pour ma part, j'y vois simplement le résultat de l'inexorable loi de l'offre et de la demande.

Avant de passer à un autre sujet, je tiens à faire une petite rectification. M. Collier répète, à deux ou trois reprises, que chez nous il y a 30 millions d'hommes qui meurent de faim. Sir Campbell Basserman, au fameux discours duquel il emprunte sans doute ce détail, avait dit 13 et non 30. Treize millions, ce serait déjà bien assez, et je suis convaincu que ce chiffre est fortement exagéré. Nous avons évidemment encore beaucoup à faire sous ce rapport, mais la faute n'en est pas seule à cette malheureuse « loi des pauvres » qu'on accuse de tout le mal.

— M. Rudyard Kipling est un des rares écrivains qui ont eu le privilège d'atteindre au rang des « classiques » de leur vivant. Ce jugement sera-t-il ratifié par la postérité ? Ce n'est pas à nous à le dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est peut-être le seul Anglais dont nous attendions avec impatience chaque nouvel ouvrage. Dans *Actions et réactions* (Londres, Macmillan) il nous donne une série de récits assez courts, suivant son habitude, et si l'on me demandait quel est le meilleur, je n'hésiterais pas à dire *Garm-a Hostage*, une délicieuse histoire de chien. La *Ruche-mère*, sous le manteau d'un conflit d'abeilles, cache une terrible allégorie et donne une nouvelle preuve du talent de M. Kipling à s'assimiler tous les sujets, de quelque nature qu'ils soient. *Par le coche de nuit* est une de ces nouvelles, comme nous en avons déjà eu précédemment, où il écrit une langue si effroyablement technique que le commun des mortels ne peut pas le suivre ; heureusement que c'est la seule du volume. Ses petites poésies ont toujours le même charme, et je ne puis résister au plaisir de vous en citer deux strophes, que nos orateurs politiques actuels feraient bien de méditer :

« Pour des motifs qui n'ont rien de démocratique, et par des raisons qui ne sont pas d'état,

Ils arrivent à leurs conclusions, furieusement incohérentes.

Dépourvus de toute opinion personnelle, ils ne confient leurs vues à personne,

Mais parfois, au fumoir, on apprend pourquoi les choses se sont faites.

En phrases télégraphiques, à moitié avalées,

Ils laissent entrevoir le fond d'une affaire, et puis... on n'en entend plus rien dire.

Et tandis que le Celte, de Valence à Kirkwall, ne cesse de parler,

L'Anglais, ah ! l'Anglais ne dit rien du tout ! »

Ces vers corroborent l'opinion de M. Collier, dont j'ai parlé plus haut, sur la stupidité du paysan anglais, pour autant qu'il le connaît. L'Anglais a un cerveau, mais qui fonctionne lente-

ment. Posez une question à un Irlandais, il vous répondra tout de suite, bien ou mal, — plus souvent mal, — mais il vous répondra. Adressez-vous ensuite à un Anglais; il est plus que probable qu'il vous regardera d'un air ahuri, et vous aurez certainement plusieurs minutes à attendre avant qu'il articule une réponse. Seulement, sa réponse sera sensée. Je comprends que cette lenteur puisse exaspérer un bouillant Américain, et je sais par expérience qu'il ne faut pas brusquer mes compatriotes; mais c'est ignorer complètement le paysan anglais que de l'accuser de stupidité. A la ville il acquiert assez vite une certaine désinvolture, mais souvent, je le crains, au détriment de son bon sens naturel.

— La comtesse d'Arnim, plus connue dans le public lettré comme l'auteur d'*Elisabeth et son jardin allemand* et d'autres ouvrages appréciés, vient d'en publier un nouveau, *La caravane* (Londres, Smith Elder). La scène se passe dans le sud de l'Angleterre, où une joyeuse bande d'Anglais et d'Allemands va faire une excursion, campant en plein air et menant une vie de bohémiens. Le conteur est un officier prussien de noble famille, qui s'est joint avec sa femme à cette expédition, aussi peu faite pour lui que possible. Inconsciemment il se condamne lui-même et cette condamnation pourrait avoir de fâcheuses conséquences si elle n'était tempérée par un humour irrésistible. Quelques critiques ont exprimé le regret qu'il soit porté ainsi atteinte sans nécessité au sentiment national allemand. Je crois que leurs craintes sont exagérées. Si le baron Otto nous était présenté comme un type national, ce serait une autre affaire; mais à côté de lui figurent trois Allemandes, y compris sa femme, toutes trois charmantes. Quand a paru l'immortel *Livre des snobs* de Thackeray, nous avons tous senti la force de la satire, mais nous ne lui en avons pas voulu. Le vaurien (*bounder*) anglais est partout en scène, au théâtre comme dans nos romans, et nous nous en amusons sans en concevoir la moindre rancune. Le lecteur allemand, qui est éminemment sensé, fera de même en lisant la *Caravane* et, s'il y discerne des leçons, il en tiendra

compte. Bien que les défauts du baron, son exclusivisme féroce, sa gloutonnerie, soient poussés à la charge, c'est surtout son absolu sans-gêne vis-à-vis des femmes qui est mis en relief, et si c'est là réellement un défaut national, il mérite d'être pris en considération. Il se peut que nous témoignions aux femmes plus d'égards qu'ailleurs ; mais je ne sais si cela durera en présence des excentricités auxquelles se livrent certaines de nos suffragettes. Quoi qu'il en soit, le récit que nous fait M^{me} d'Arnim de ce tour plus ou moins manqué est assez amusant pour faire passer sur quelques traits tant soit peu risqués.

— Le Dr Johnson, parlant de son Londres bien-aimé, disait un jour que c'était à Charing Cross que la vie humaine battait son plein. Je pense que si c'était à redire, il substituerait Mansion House à Charing Cross. Mais le centre fashionable, comme du temps de Johnson, est encore Piccadilly ; et M. G.-S. Street, dans ses *Revenants de Piccadilly* (Londres, Constable), fait une revue des habitants marquants de ce quartier, qui date du règne de Charles II. Ainsi défile devant nos yeux une foule de célébrités, dont les trois principales sont Charles-James Fox, le duc de Wellington et Lord Palmerston.

— Les *Souvenirs de ma vie*, du grand baryton Sir Charles Santley (Londres, Pitman), qui a fait passer de si agréables moments à tous les amateurs de musique en Angleterre dans ces cinquantes dernières années, sont d'une lecture attachante, bien qu'ils ne renferment rien de bien saillant.

— M. E. Francis, dans *Galatée aux champs* (Londres, Methuen), nous expose les difficultés qui doivent fatalement résulter d'un mariage entre deux jeunes gens de condition différente. Un jeune et ardent écolier de bonne famille s'éprend d'une fillette des champs. Amourette d'enfants, mais eux ne veulent pas en convenir, et ce n'est que quand ils se rendent compte des inégalités de leur entourage et des conséquences qui peuvent en découler qu'ils se décident sagement à rompre. Cette histoire touche à plus d'un point délicat, mais avec tant de bonne grâce qu'on peut la recommander à jeunes et vieux.

— *Nous quatre*, par Mrs S. Macnaughtan (Londres, Murray), n'est pas un roman. Ce sont les souvenirs d'enfance d'une famille écossaise, dits avec ce délicieux humour qu'on peut attendre de l'auteur de la *Fortune de Christina Macnab*.

CHRONIQUE HOLLANDAISE

Une pétition pour le repos du dimanche. — La question des servantes. — La vie domestique en Hollande. — Recherche de la paternité. Le pour et le contre. — Criminalité et confessions religieuses. — Partis et parti pris. — M. Pierson et la réforme de l'impôt. — Donation Drucker. — Les peintures d'églises au moyen âge. — La peinture hollandaise au dix-neuvième siècle.

Les servantes font parler d'elles. Leur syndicat adresse une pétition à la Seconde chambre pour réclamer en faveur de ses membres le bénéfice de la loi sur le repos du dimanche. Les pétitionnaires estiment qu'elles ne doivent pas être plus maltraitées que les ouvriers de l'industrie ; elles entendent leur être assimilées et si elles ne réclament pas une situation privilégiée, elles ne sont pas d'humeur à supporter des passe-droits. L'an dernier, on leur a accordé le contrat de travail, comme à tous les salariés ; pourquoi ne seraient-elles pas comprises dans la loi sur le repos du dimanche ?

Vous pensez qu'à cette occasion, plus que jamais est agitée la question des servantes. C'est un sujet de conversation assez ordinaire, mais cette fois on peut dire qu'il est d'actualité. Que faut-il penser de ce personnel ? Tous ceux qui ont visité la Hollande se souviennent des servantes qu'ils ont vues sur la porte des maisons, avec leur coquet bonnet blanc et leur robe d'indienne claire, lavant le palier à grande eau, battant les nattes et les tapis et aussi faisant la conversation avec leurs camarades des maisons voisines. Ce sont de riantes apparitions qui restent dans la mémoire du voyageur de passage. Qu'en disent leurs maîtresses ? Comme on le suppose, les avis sont très partagés.

Cependant, si l'on veut comprendre l'appréciation qui se dégage de tous ces jugements divergents, il faut savoir ce que sont les habitudes et comment sont organisées les maisons en Hollande. En général, les maisons sont occupées par deux familles; l'une habite le rez-de-chaussée et l'entre-sol, l'autre est logée au premier et au second. Chaque locataire a son entrée particulière; on est absolument chez soi, indépendant, et c'est un grand avantage qui amène aussi des inconvénients. Il est entendu que l'on ne va pas au marché faire les provisions; tous les fournisseurs viennent à la porte et dès que la vie a commencé le matin, c'est une succession ininterrompue de coups de sonnette. Drelin, drelin, c'est le facteur; drelin, drelin, c'est le boulanger; drelin, drelin, c'est le laitier; drelin, drelin, c'est le boucher, c'est le marchand de légumes, c'est la marchande d'œufs, c'est l'épicier, c'est la marchande de poissons, c'est le marchand de beurre, sans compter les fournisseurs qui ne viennent pas tous les jours. Pendant toute la matinée, on a assez à faire d'aller à la porte. Ces allées et venues, très pénibles, surtout quand il faut remonter tant de fois cet escalier droit comme une échelle de perroquet, empêchent tout travail suivi pendant les premières heures de la journée. Aussi le repas de midi est-il très simple et n'exige qu'une préparation sommaire. La désignation qu'on lui donne: « boire le café » indique ce qu'il peut être. On avale lestement des tartines beurrées avec un peu de viande ou de jambon fumé. L'après-midi est consacré au nettoyage de la maison et à la préparation du dîner. A vrai dire, celle-ci est chose tout à fait secondaire. Et c'est ici qu'éclatent les plaintes et les récriminations: *elles* ne savent pas faire la cuisine! En général, c'est vrai. Où l'auraient-elles appris? Ce n'est pas dans leur maison. La femme du peuple hollandaise peut avoir d'autres qualités, elle n'entend absolument rien à la préparation des aliments. En ces derniers temps, on a fondé des écoles de cuisine, mais elles sont surtout fréquentées par les jeunes filles des classes supérieures de la société. Autrefois, les servantes se recrutaient dans le monde qui fournit aujourd'hui des institutrices, des demoiselles de magasin, des employées des postes, des télégraphes,

des téléphones, des modistes ; maintenant elles sortent des rangs inférieurs du peuple. Elles ont moins de manières, moins d'éducation, moins de déférence, et il faut en somme que chaque maîtresse de maison forme sa servante. Peut-être en est-il ainsi toujours et partout.

Cependant, la situation de la domestique hollandaise est privilégiée. Il est entré dans les mœurs qu'elle est chez elle dans la cuisine. Elle a tous les jours son pain et son lait ; elle reçoit toutes les semaines sa bière, son beurre, son café, son thé et son sucre, provisions qu'elle administre à sa fantaisie et sans contrôle. Tous les dimanches, elle a une demi-journée et elle sort tous les mercredis soir, sans préjudice du samedi. Un grand nombre sont satisfaites de leur sort, quoiqu'on ne voie plus guère des servantes rester dix et vingt ans dans la même maison. Il faut dire aussi qu'à ce personnel qui aurait eu plutôt besoin de direction et de conseils, on est venu prêcher la revendication de ses droits plutôt que l'accomplissement de son devoir, et ces prédications sont tombées dans un terrain trop bien préparé. Nous avons eu la révolte, non pas des bonnets à poil, mais des bonnets de tulle ; comme les garçons de café, à Paris, s'imaginèrent que la moustache était le symbole de l'indépendance, les servantes ont déclaré que le bonnet était le signe de la servitude et beaucoup l'ont jeté non pas par-dessus les moulins, mais à la tête de leurs maîtresses. Ceci n'est qu'un enfantillage. Mais beaucoup de familles ont dû renoncer, par suite de la mauvaise volonté des domestiques, aux réunions traditionnelles du dimanche, et les choses sont même allées si loin que les plus zélés propagandistes de ces syndicats de servantes ont fini par trouver que l'application de leurs principes passait la mesure. C'est toujours l'histoire de maître Pathelin et d'Agnelet. Une dame qui donnait des consultations aux servantes sur les droits qu'elles avaient vis-à-vis de leurs maîtresses s'est vue réduite à demander dans les journaux des domestiques, — catholiques de préférence, disait-elle, — car les jeunes filles catholiques ne sont pas encore entrées dans les syndicats.

Le contrat de travail avec les servantes n'a guère été appliqué ;

on s'en est tenu à la coutume : au fond, il n'aurait changé que peu de chose à l'état actuel. Il y a pourtant dans cette loi une stipulation nouvelle : c'est que si une servante tombe malade à votre service, alors qu'elle demeure chez vous, vous lui devez six semaines de traitement et de soins ; si un accident lui survient qui la mette hors d'état de travailler, vous lui devez une rente, sa vie durant. Pour beaucoup de gens à demi aisés, il y a là une perspective qui, si on la considérait, ne laisserait pas d'être troublante ; mais on ne s'apercevra de la portée de cet article qu'à l'application.

— Cette crainte des résultats possibles doit-elle empêcher la réalisation de réformes qui s'imposent, quand elles ont été suffisamment mûries et longtemps soumises à l'épreuve de la discussion ? C'est ce que n'a pas pensé le ministre actuel de la justice, M. Nelissen, un catholique membre d'un cabinet conservateur, quand il a défendu devant la Première chambre le projet de loi sur la recherche de la paternité. Chose remarquable ! ce projet émanait d'un ministère libéral ; il avait été présenté par un juif, M. van Raalte, repris par un catholique, M. Loeff, et c'est à M. Nelissen qu'il incombait de le faire triompher. Ainsi, des hommes venus des points opposés de l'horizon politique et religieux se rencontraient dans la défense d'une mesure de progrès moral. La discussion a été chaude ; on ne distinguait plus les divisions ordinaires de parti. La droite et la gauche étaient confondues. N'est-il pas juste, disaient les uns, que celui qui a donné le jour à un enfant ne puisse pas se soustraire à l'obligation d'aider à son entretien ? Ne craignez-vous pas, disaient les autres, de mettre en péril la moralité et l'honneur du mariage, d'offrir une prime aux femmes malhonnêtes spéculant sur les passions des hommes, de faire porter à la femme et aux enfants légitimes innocents la plus lourde part de la faute paternelle ? Ne voyez-vous pas que c'est la misère installée au foyer, la ruine de la paix et du bonheur domestique, le désespoir de la femme qui n'a pas pu connaître tout le passé de son mari ? Le ministre a soutenu le projet au nom de la moralité publique et de l'intérêt social : celui qui a mis un enfant au monde est tenu moralement de le

soutenir et de l'élever ; et puisqu'il y en a tant qui oublient cette obligation morale, n'est-il pas nécessaire de la transformer en obligation légale ? Et que l'on songe aussi à ces pauvres êtres jetés ainsi dans la vie et abandonnés ! Il y en a tous les ans plus de 4000 en Hollande ; faute de soins, les uns sont emportés par une mort prématurée ; les autres, faute d'éducation, laissés à la rue et aux pires exemples, sont guettés par la prostitution et par le mal et grossissent, pour la plupart, l'armée du vice et du crime. N'est-il pas du devoir et de l'intérêt de la société de tenter de les sauver ? Ces arguments ont entraîné la haute assemblée qui, par 25 voix contre 14, a voté la recherche de la paternité. Et ce n'est point un vote de parti. Parmi les partisans et parmi les adversaires de la loi, on trouve des hommes de droite et des hommes de gauche. Il faut s'en féliciter ; de telles réformes n'appartiennent à aucune opinion.

— Où l'esprit de parti a reparu, c'est dans les débats soulevés par la publication du rapport de la commission centrale de statistique sur la période 1902-1906. Il faut se rappeler que les groupes confessionnels ont la prétention d'avoir le monopole de la morale, qu'ils l'ont inscrite en tête de leurs programmes et qu'un de leurs chefs a donné pour fondement à sa politique la division du pays en deux camps absolument séparés : d'un côté, les chrétiens, et de l'autre, les païens. Et bien entendu, les premiers sont les purs, les hommes de moralité ; les autres sont... le contraire. Le résultat de ces théories ne s'est pas fait attendre. Chez ce peuple où l'on célébrait cette année le 125^e anniversaire de la fondation de la Société d'utilité publique destinée à réunir pour le bien commun les membres de toutes les églises et de tous les partis, on a vu se fonder à Harlem sous le patronage du clergé une compagnie d'assurance sur la vie, avec ce premier article dans ses statuts : « Les directeurs, les administrateurs, les actionnaires, les agents, les employés et les assurés devront tous appartenir à l'église catholique. » Pas de relations avec les hérétiques, les mécréants, les impurs !

Or, voici que les chiffres infligent un démenti à la fameuse antithèse. On proclamait volontiers que les provinces catholi-

ques du Limbourg et du Brabant septentrional étaient bien supérieures en moralité aux provinces protestantes et, naturellement, c'était le résultat de l'éducation catholique, de l'influence du prêtre et de la confession ; M. Henri Joly, de l'Institut de France, s'était fait l'écho de ces informations dans le *Correspondant*. La statistique sur la criminalité en Hollande met en déroute ces illusions : sur 100 000 habitants, on compte 10,6 protestants condamnés ; 15,7 catholiques ; 8,6 juifs ; 6 n'appartenant à aucune église. Descend-on dans les détails ? on trouve, toujours sur 100 000 habitants : coupables de viols, 0,6 protestant ; 1 catholique ; 0,6 juif et 0,4 libre penseur. Pour les attentats contre les mœurs en général, il y a 5,5 protestants ; 6,4 catholiques ; 3,3 juifs et 2,9 n'appartenant à aucune confession religieuse.

Ces constatations portées à la tribune ont causé un grand émoi ; les députés des provinces catholiques n'ont pas contesté la justesse des chiffres de la commission de statistique ; mais ils ont prétendu que la justice était beaucoup plus rigoureuse dans ces régions, qu'elle intentait plus facilement des poursuites et prononçait plus vite des condamnations. Vaines excuses ! On les a vivement ramenés à la statistique, qui n'a de complaisance pour personne. Ceux qui pouvaient triompher le plus bruyamment étaient les libres penseurs et il est inutile d'ajouter qu'ils ne s'en sont pas fait faute. L'esprit de parti est toujours le même. Faudrait-il admettre que la religion juive est plus favorable à la moralité que les confessions chrétiennes de toutes dénominations et que la libre pensée dépasse toutes les religions ? N'y a-t-il pas de ces chiffres mêmes une explication qui ressort avec évidence ? Les minorités conscientes se surveillent davantage ; les 100 000 personnes qui déclarent avoir rompu avec les églises sont, pour la plupart au moins dans ce pays, parvenue à un degré de culture qui les distingue de leurs concitoyens ; les juifs, perdus dans la population qui les entoure, souvent suspects, sentent davantage le besoin de veiller sur eux-mêmes ; les protestants, partout où ils forment la majorité, ont rarement une religion personnelle et vivent peu d'une vie intérieure ; quant

aux catholiques des provinces méridionales, qui forment toute la population, ils sentent l'autorité du clergé, mais faiblement celle de leur conscience, et dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes, la tentation est trop forte. Ce qui reviendrait à dire que par-dessus toutes les religions et toutes les irréligions, il y a la culture morale et spirituelle que chacun doit accomplir sur soi-même, — métaphysiquement s'entend, — à la sueur de son front. Mais je n'ai pas besoin de dire que personne ne s'en est avisé à la chambre.

— Un homme qui eût pu y tenir ce langage. parce qu'il était lui-même un modèle éclatant de culture morale, c'est M. N.-G. Pierson, l'ancien président du conseil, ministre des finances, qui vient justement de mourir. Il s'était fait lui-même sous tous les rapports et dans toute la force du terme. Né à Amsterdam, en 1839, il avait d'abord été destiné au commerce et on l'avait envoyé très jeune à la Nouvelle-Orléans où il fut employé, pendant un an, dans un comptoir. A son retour à Amsterdam, il entra de nouveau dans une maison de commerce et employa les heures que son travail lui laissait libres à préparer l'examen d'économie politique pour l'enseignement secondaire qu'il subit avec succès. A 29 ans, il devenait directeur-secrétaire de la Banque néerlandaise; six ans plus tard, il publiait son *Manuel d'économie politique*, resté classique, qui lui valut la médaille d'or du fonds Thorbecke, et de l'université de Leyde le titre de docteur *bonoris causa*. En 1875, parurent ses *Premiers principes d'économie politique*, et à 38 ans, il était nommé professeur d'économie politique à l'université d'Amsterdam. C'est la période où il a le plus produit. Le *Gids* et l'*Economist* insérèrent de nombreux articles de sa main. En 1877, il publia sa *Question de la culture* qui, remaniée, parut sous le titre de *Politique coloniale*. Ce travail le désigna pour la présidence de l'Académie du gouvernement colonial et de l'Association des Indes.

A 52 ans, il entra comme ministre des finances dans le cabinet Tienhoven, et son premier soin, en arrivant au pouvoir, fut de traduire en projets de lois les idées exprimées dans ses ouvrages.

Partant du principe énoncé dans son *Manuel* que la charge de l'impôt doit être supportée par chacun proportionnellement à ses ressources, de 1891 à 1894 il fit voter l'impôt sur le capital et sur les professions, supprima l'impôt des patentes, les droits d'accise sur les savons, diminua les droits sur le sel et les droits de mutation sur la propriété immobilière, et eut le temps de mener à bien cette réforme de l'impôt que plusieurs avaient tentée inutilement et qui, corrigée, amendée, complétée, subsiste encore aujourd'hui. Entraîné dans la chute du cabinet Tienhoven, il revint au pouvoir comme président du conseil, de 1897 jusqu'en 1901, et fut député de Gorcum en 1905. A son 70^e anniversaire, un comité d'admirateurs et d'amis lui fit hommage d'un fonds, le fonds Pierson, destiné à encourager par des médailles les ouvrages les plus distingués d'économie politique. Il était président de la Société d'économie politique et de la commission centrale de statistique. Bien qu'il ne fit pas partie de la Chambre, celle-ci n'a pas siégé pour permettre à ses membres d'assister aux funérailles. Tous ces honneurs lui étaient dus, car à l'étendue du savoir il joignait la culture morale sans laquelle il n'y a pas d'homme véritable. Ce sont de pareilles personnalités qui font grande une petite nation.

— Ne faut-il pas ranger dans cette catégorie M. et M^{me} Drucker, deux Hollandais habitant Londres, qui viennent d'offrir à la nation néerlandaise une merveilleuse collection des maîtres de l'école moderne néerlandaise ? Le musée municipal d'Amsterdam avait perdu, ces dernières années, quelques belles toiles modernes qui, prêtées pour un temps, avaient été retirées par leur propriétaire ; cette fois, l'Etat possède les tableaux en toute propriété et il les fait installer dans le musée royal. Tous les peintres de notre époque sont là représentés par les meilleures de leurs œuvres : Israëls, Mesdag, les Maris, Mauve, Bosboom, Artz, Koekheck, du Châtel, Apol, Roelofs, Toerop, etc. Et ce don a été fait sans ostentation, sans bruit, comme la chose du monde la plus simple. Un beau jour, la porte de la rue Hobbema s'est ouverte, et sans discours et sans fanfares les nouvelles salles

du musée ont été livrées au public. Certes on ne peut pas dire ici : la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, puisque la valeur de cette collection est inappréciable ; mais il faut reconnaître que cette simplicité dans la munificence est vraiment royale. Et voilà deux fois en quelques années, — d'abord la donation Mesdag, maintenant la donation Drücker, — que la Hollande reçoit de ses enfants des largesses artistiques incomparables.

— Et puisque nous en sommes à la peinture, qu'on me permette de signaler les *Peintures ecclésiastiques du moyen âge*, publiées par Gustaaf van Kalcken, un magnifique recueil in-folio de phototypies d'après d'excellentes photographies. La seconde livraison contient des fragments du *Miracle d'Amsterdam*, d'après les peintures de Corn. van Oostanen dans la chapelle du Nieuwe Zijd, occupée par le culte protestant après la Réformation et maintenant démolie. L'édifice menaçait ruine, mais ce n'est peut-être pas la vraie raison pour laquelle on s'est décidé à la faire disparaître. Pareille fin est réservée à l'église écossaise de Rotterdam qu'on va jeter à bas pour élever sur son emplacement une bibliothèque populaire. On est ainsi assuré qu'elle ne tombera pas en certaines mains. Mais il est permis de regretter la disparition successive de tous ces monuments du passé.

L'édition que je viens de signaler est pour les grosses bourses. Pour les petites, j'indiquerai la *Peinture hollandaise au dix-neuvième siècle*, d'Albert Plasschaert, dans la collection de la *Wereldbibliothek*, avec un grand nombre de reproductions de tableaux, de dessins et de portraits. Presque tous les maîtres de l'école moderne y sont nommés et font l'objet d'une appréciation. Sans doute, l'œuvre n'est pas complète, il a fallu faire un choix ; mais pour le peuple, à qui il est d'abord destiné, le choix est excellent et il peut suffire aux profanes qui forment la masse des « honnêtes gens. »

CHRONIQUE RUSSE

Le mystère de l'attentat Petrovski. — Guerre et paix. — Prestige national. — Les lettres de Pobiedonostzev. — Le cinquantenaire de la Société des gens de lettres. — *La vie et l'œuvre de Tolstoï*, par M. Volynski. — *Le coq d'or*, de Rimsky-Korsakov. — *Satan*, par M. Gordine.

Tout comme Jérémie, je commence la plupart de mes chroniques par des lamentations. Celle-ci ne fera pas exception. Comment pourrait-il en être autrement, quand je dois d'abord vous entretenir de la fameuse explosion de la rue d'Astrakan où le chef de la police secrète, le colonel Karpoff, a trouvé une mort si tragique? Le plus triste de l'affaire est que le mystère qui entoure cet attentat est loin d'être pénétré et que les commentaires vont leur train, sinistres et contradictoires, sans rien élucider.

A en croire le gouvernement, le colonel Karpoff, qui avait à son service le révolutionnaire Woskressenski, *alias* Petrovski, est venu dans un appartement privé pour y tenir un conciliabule secret avec le faux nihiliste. Mais cette fois le révolutionnaire a trahi la police et a tué son chef. Eh bien, cette version n'a pas trouvé grâce devant les yeux du conservateur à tout crin qu'est le prince Metchersky; il la déclare inadmissible.

« On ne peut pas admettre, écrit-il dans son journal, le *Grajdanine*, que l'explosion a été produite par le compagnon de Karpoff, car ce faux nihiliste avait à sa disposition des moyens plus faciles et moins périlleux pour se défaire du colonel.... Alors contre qui préparait-on cette explosion? » Cette question est précisément ce qui nous inquiète et terrorise la population. Les Cadets, avec les libéraux de toutes nuances, opinent que la machine infernale était préparée par le colonel Karpoff lui-même, à la veille du retour du tsar à Saint-Petersbourg, dans l'inten-

tion de frapper l'esprit du souverain et l'opinion publique, et de montrer que les révolutionnaires n'ont pas désarmé, mais que les services et la surveillance de la police secrète sont plus que jamais indispensables. Une imprudence du complice du colonel aurait déterminé l'explosion.

Il est vrai que M. Bourtzeff avait annoncé que Petrovski était un renégat repentant qui s'était engagé à faire sauter son partenaire, qui l'avait entraîné dans la voie de la délation. Un renégat reste toujours renégat, et rien ne nous prouve la sincérité des intentions de Petrovski. Pour retenir la confiance du chef de la police, Petrovski a dû trahir jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire livrer sans cesse ses coreligionnaires politiques au bagne et à la potence. Quelle confiance peut inspirer un tel individu? D'autre part, comment admettre que le colonel Karpoff, qui était un fin limier, se soit livré avec tant de crédulité à l'homme qu'il avait acheté? Quoi qu'il en soit, cet imbroglio indébrouillable de sang et de trahison donne une idée bien caractéristique de la phase politique que nous traversons sous le régime de la police souveraine.

— A l'Extrême-Orient nous sommes peut-être menacés d'une nouvelle guerre. On dirait même qu'on la souhaite dans les hautes sphères. Ainsi, dans la séance d'inauguration de la première société des « Amis de la paix » autorisée en Russie, le représentant du ministère des affaires étrangères, le baron Taube, n'a parlé que de guerre, et nous a prévenus que la Russie avait encore plusieurs campagnes en perspective. En même temps, le frère de notre « premier, » M. A. Stolypine, qui est journaliste et donne à la *Novoïé Vremia* des entrefilets sur l'actualité, en parlant de la nouvelle Société russe de la paix, exprime l'opinion que nous ne pouvons souhaiter qu'un armistice dont la durée reste inconnue. « Nous devons au contraire, dit-il, développer l'esprit guerrier, et lors même que la Russie devrait passer par une série de nouvelles défaites, cela vaut mieux que de pourrir et de se décomposer dans la paix. »

A la lecture de ces paroles, on croirait qu'un siècle au moins

nous sépare des désastres de 1905 et que nous nous préparons à une éclatante revanche. Eh bien, M. Semenov, dont les ouvrages sur la guerre russo-japonaise font autorité et ont été traduits en toutes langues, écrit dans la dernière livraison du *Messenger d'Europe* : « Notre nouvelle flotte ne vaut pas mieux que l'ancienne, dont le seul torpilleur qui aurait pu faire quelque tort aux Japonais à Port-Arthur était le *Lieutenant Bourakov*, que nous avons pris aux Chinois à Takou, en 1900. Nous devrions avoir aussi des sous-marins. En effet, le 1^{er} avril 1905, notre ministère de la marine a conclu avec un ingénieur américain un traité par lequel ce dernier s'engageait à construire en Russie, avec des ouvriers russes, quatre sous-marins, et à les livrer à la fin de 1907. On travaille encore à leur construction, et quand ils seront prêts, la science technique aura sans doute inventé tout autre chose. »

— Avec cela le prestige national de la Russie décroît de jour en jour, ainsi que le remarque judicieusement la *Retch*, l'organe attitré des Cadets. Le peu de cas qu'on fait de ce pays se manifeste dans les derniers débats du parlement français au sujet des passeports russes, dans la politique du rapprochement avec l'Allemagne que préconisent les amis anglais et surtout dans le séquestre des fonds d'Etat russes en Allemagne, sur la demande d'un simple sujet de l'empereur Guillaume. Voilà où nous a conduits la politique des bandes noires qui voudraient faire croire qu'elles ont le monopole du patriotisme. « La Douma, écrit la *Retch*, aurait pu modifier l'attitude de l'Europe envers nous, mais pour cela elle aurait dû s'affirmer et non se laisser réduire à l'état de simple paravent ! En effet, qu'a fait la Douma ? Elle a autorisé des emprunts, elle a donné au gouvernement de l'argent pour continuer l'ancienne politique intérieure et elle a réhabilité l'Okrana, la police secrète, avec ses Azef et consorts. Aussi l'Europe a-t-elle pris l'habitude de considérer la Douma comme un décor, et toute chance de résurrection nationale est pour le moment perdue pour nous. »

— A quel point le tsar peut devenir le jouet de la camarilla,

nous le voyons dans les lettres adressées par Pobiedonostzeff à M^{lle} E. Tioutchev et que les *Archives russes* ont publiées. On se rappelle qu'Alexandre III, pendant les premiers jours de son règne, hésita entre le régime constitutionnel et le pouvoir absolu. Afin de le détourner de toute velléité libérale, il fallait frapper son esprit en lui montrant la révolution pénétrant jusque dans sa famille et surtout rabaisser l'œuvre de l'émancipation des serfs accomplie par son père. La correspondance de Pobiedonostzeff fait voir avec quelle astuce la camarilla mena cette besogne. Tandis qu'habituellement les lettres des plus hauts personnages parviennent difficilement par voie directe aux mains du tsar, Alexandre III reçut des tas de missives anonymes, émanant soi-disant du peuple et qui toutes lui déconseillaient l'essai de la constitution et dénigraient les réformes d'Alexandre II. Le 1^{er} mai 1881, Pobiedonostzeff écrivait à M^{lle} Tioutchev :

« L'empereur m'a communiqué une lettre qu'il a reçue, elle est anonyme, mais d'un style si énergique que j'en copie le commencement pour vous ; il va sans dire rien que pour vous :

« Tsar, tu as annoncé à la Russie que tu suivras les traces de
» ton père ! Et maintenant tu es troublé. En effet, ton père n'est
» pas un martyr, n'est pas un saint. Il est mort crucifié, non
» pas pour l'Eglise, ni pour la croix, ni pour la religion chrétienne, ni pour une œuvre juste, mais uniquement parce qu'il a
» corrompu le peuple, et ce peuple dissolu l'a tué. Cette anarchie,
» cette démoralisation du peuple, ce pillage du Trésor, cet appauvrissement du peuple par l'ivrognerie, l'impunité assurée aux vols et à la débauche, voilà l'âme des grandes œuvres accomplies par ton père ! »

M. Bogoutcharski, rapprochant ces épîtres d'autres documents de l'époque, est persuadé que cette lettre, si elle n'a pas été écrite par Pobiedonostzeff lui-même, a certainement été inspirée par lui. En tout cas, il était le seul homme qui pouvait faire parvenir au tsar une apostrophe aussi virulente.

Dans une autre lettre Pobiedonostzeff disait à son amie de Moscou : « Hier un homme du peuple est venu me dire : « De
» grâce, dites à l'empereur qu'il faut avant tout exiler le grand-

» duc Constantin et la princesse Yourievskaja.... » J'ai écrit au tsar aujourd'hui pour lui dire que le peuple est contre *le palais de marbre* (demeure du grand-duc Constantin) et qu'il doit penser à sa propre sécurité. Il m'a répondu : « Je vous remercie de » tout mon cœur de votre lettre pleine de sollicitude, je prie et » j'espère en Dieu. Il ne nous abandonnera pas, non plus que » notre chère Russie. »

« Ce sont, ajoute le procureur du saint-synode, de bonnes paroles, d'une âme simple... mais je n'y vois pas de volonté. Aux réceptions de la cour, le grand-duc Constantin a l'air d'une bête féroce. » Ainsi Pobiedonootzeff emprisonnait savamment l'esprit du tsar et s'emparait sûrement de sa volonté.

— « Toute institution sociale qui éclôt chez nous vient au monde avec un germe de maladie mortelle, » assure M. Korolenko. Dans les statuts de chaque société se trouve le paragraphe suivant : « L'institution peut être dissoute administrativement par un représentant de la police, sans aucun jugement. » Vous comprenez, après cela, avec quelle joie nous avons fêté le cinquantenaire de notre « Société des gens de lettres russe » qui a su traverser indemne un demi-siècle, et n'a été qu'une fois menacée de dissolution. Un seul des fondateurs, M. Stassioulevitch, a pu assister à la fête du jubilé dans la salle Alexandre de la municipalité. Hélas ! tous les autres, et de ce nombre Ivan Tourguenev, sont décédés depuis longtemps, quoique toujours vivants dans la mémoire de ceux qui ont pris part à cette belle solennité littéraire. Dans une brochure consacrée à l'histoire de la société, M. Kornilov fait remarquer que pendant les premières années de son existence elle a été très en faveur même à la cour, et les ministres trouvaient bon qu'elle vînt en aide à des hommes de lettres frappés de peines pour leurs opinions politiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Un écrivain déporté administrativement est privé, par la volonté du gouvernement, des secours que peut lui donner la Société des gens de lettres.

Le prince Metchersky a prétendu que la société avait refusé des secours à Dostoïewsky sous prétexte qu'il n'était pas un

écrivain libéral. M. Kornilov démontre l'inanité de cette accusation. Non seulement Dostoïewsky a reçu, à deux reprises, des subsides de 1500 roubles chaque fois, mais le comité, pour lui rendre service, a dû faire une infraction au règlement qui défend d'accorder une subvention à un de ses membres. Or, Dostoïewsky était à cette époque secrétaire du comité. Il va sans dire que personne n'a jamais protesté contre ce passe-droit.

— Je vous ai parlé, en son temps, de la première livraison de l'intéressante et luxueuse publication *La vie et l'œuvre de Tolstoï*, sous la direction de M. Volynski. La seconde livraison vient de paraître et renferme de nouveaux faits de la vie de notre grand écrivain, rapportés par la comtesse Tolstoï. Lorsqu'il était encore étudiant, Léon Nicolaévitch ambitionnait de vivre comme Diogène. L'été, à Yasnaïa Poliana, pendant les vacances, il mit de côté toute étiquette mondaine, revêtit un costume approprié en coutil, qu'il confectionna lui-même, et glissa ses pieds nus dans des pantoufles, à l'exclusion de toute autre chaussure. Il dormait au jardin sous les buissons, avec de vieux dictionnaires en guise d'oreiller. Il ne se départait pas de ces allures originales quand des hôtes de distinction venaient en visite chez ses parents. Lorsqu'on le demandait, il arrivait au salon dans son accoutrement, en pantoufles et sans chaussettes. A sa tante, qui lui reprochait l'inconvenance de sa tenue, le jeune homme, avec beaucoup de sérieux et de conviction, répondait que les convenances sont choses conventionnelles, contraires à la nature et qu'on a tort de s'y soumettre. Ainsi, le Tolstoï qui construit des poêles et manie l'alène est fidèle à l'idéal de vie conforme à la nature, qu'il rêvait déjà dans sa jeunesse.

— Comme je vous l'ai promis dans ma dernière chronique, je reviens à la dernière œuvre de Rimsky-Korsakov, *Le coq d'or*. Le livret a été composé d'après le célèbre conte de Pouchkine, écrit il y aura bientôt un siècle. Mais, chose étrange, ce conte, qui à l'époque n'éveilla pas les susceptibilités de la censure, est devenu dangereux à cause d'allusions qu'il semble contenir à

l'adresse d'événements récents. En effet, l'Orient jusque-là ne nous avait fait aucun mal, et cette phrase du tsar Dodon, le héros du conte : « Nous attendons un pogrom du Midi et c'est de l'Orient que vient une armée, » paraît aujourd'hui une prophétie sinistre. Aussi la censure a-t-elle commencé par interdire la représentation de l'opéra. Ce fut un coup pour l'auteur, déjà malade, qui mourut sans savoir si son œuvre serait représentée. Enfin, la censure s'est radoucie, mais elle a exigé que Dodon ne portât pas le titre de tsar, et ne fût qu'un simple voévode ; sous l'empire de la même préoccupation, on a changé un grand nombre de vers de Pouchkine, les remplaçant pas des rimes de caramels. Le compositeur n'étant plus là pour adapter la musique aux nouvelles paroles, il arrive souvent que les deux ne s'accordent point du tout. Néanmoins, cette œuvre porte la griffe du maître et on peut l'appeler le joyaù de l'impressionnisme musical. En voici la fable : Dodon était souvent attaqué par des ennemis venus de tous côtés. Pour mettre fin à cet état de choses, il fit mander un astrologue qui sortit de son sac magique un coq d'or et dit au tsar : « Mon coq d'or sera la plus fidèle des sentinelles ; lorsque la paix régnera, il restera tranquille, mais dès qu'un danger te menacera, il redressera sa crête, claironnera et regardera du côté d'où l'ennemi doit venir. » Le tsar fut enchanté du cadeau, car le coq lui rendait des services inappréciables. Mais il arriva deux fois, que, averti par le coq, le tsar envoya ses deux fils contre l'ennemi, et ceux-ci ne revinrent pas. Alors le tsar partit lui-même pour la guerre. Après de longues marches, il atteignit une tente au milieu des champs et tout autour son armée gisait anéantie, avec ses deux fils morts. Le tsar entre sous la tente, décidé à pourfendre le chef ennemi, quand tout à coup il aperçoit une ravissante jeune fille, la reine de Chemakha. Séduit par le charme de celle-ci, il s'attarde auprès d'elle et finalement l'emmène dans son royaume.

Mais le vieil astrologue se présente, rappelle au roi qu'il lui a promis de lui donner tout ce qu'il lui demanderait, et déclare qu'il réclame la reine de Chemakha. Le tsar chasse l'importun. Alors, à la stupéfaction de tous, le coq d'or, qui était toujours perché

sur le beffroi, chanta, puis descendit se poser sur la tête du tsar et lui rongea la cervelle. Le tsar tomba mort. Pouchkine ajoutait : « Ce conte est un mensonge, mais que les jeunes gars en tirent une leçon. » Cette leçon, aujourd'hui, n'est pas du goût de la censure ; elle la remplace par ces mots qu'elle met dans la bouche de l'astrologue : « Messieurs, ne soyez pas inquiets, tout a disparu comme la fumée. Je suis sorti sain et sauf, tous les autres personnages étaient vains, le rêve d'un instant, un spectre pâle.... »

— Les pièces de M. Andréev, dont je vous ai déjà parlé, ne tiendront pas longtemps encore la scène. On dirait que le diable a un attrait particulier pour nous en ce moment ; à côté de l'*Anatbème* de M. Andréev on nous donne le *Satan* de M. Gordin. C'est une pièce sur les mœurs juives, qui a été traduite du jargon. Au premier acte, Dieu ayant fait savoir à Satan qu'il aime beaucoup le pauvre vieux juif Herchel, qui passe son temps à écrire des *thoras*, le diable veut tenter cet homme de bien. Il se présente chez lui sous forme d'un vendeur de billets de loterie et réussit à lui en faire acheter un. Herchel gagne cinquante mille roubles, abandonne sa femme, épouse sa nièce, chasse son père et devient propriétaire d'une fabrique où il exploite atrocement ses coreligionnaires pauvres qui confectionnent les *taletbs*, écharpes que les juifs mettent sur leurs épaules pour dire leurs prières dans la synagogue. Dans toutes ses entreprises il a pour compagnon un certain Uriel Masik, qui n'est autre que Satan lui-même. Celui-ci éveille chez Herchel le goût de l'argent ; mais un jour le juif torturé par le remords se pend à son coffre-fort. Satan est saisi d'étonnement : « Comment, s'écrie-t-il, la caisse est pleine d'or et il a renoncé à la vie ! C'est moi qui ai perdu ! Le Seigneur a vaincu ; Herchel reste un saint homme. » La pièce est mélodramatique et n'a pas de prétentions à la philosophie, mais elle est claire, bien écrite et présente quelques tableaux de mœurs fidèlement observés.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

L'œuvre d'Ernest Zahn. — Meinrad Lienert. — Livres d'histoire. — Chroniqueurs du Hasli. — Le *Rascher's Jahrbuch*. — Vieille architecture suisse. — Dans le canton d'Uri. — Livres nouveaux.

Ernest Zahn, qui est à l'heure qu'il est le premier romancier de la Suisse allemande, jouit en Allemagne d'une faveur incontestée. On se rappelle le bel article de M. Erich Schmidt dans la *Deutsche Rundschau* de 1907. Aujourd'hui ses éditeurs mettent en vente à un prix réduit la collection complète de ses œuvres et l'on peut dire que cette publication, préparée pour la Noël de 1909, est un événement littéraire¹.

Et ce n'est que justice. Talent probe, original, uniquement préoccupé de son art, Ernest Zahn ne livre rien au public qu'il n'ait longtemps médité : ses livres sont comme des fruits mûrs qui au moment donné tombent de l'arbre. Avec cela sa fécondité est merveilleuse. Je crois bien que depuis 1893 il ne s'est pas passé d'année qui n'ait vu paraître un nouveau livre d'Ernest Zahn, recueil de nouvelles ou roman, roman surtout. Et cette production abondante, loin d'épuiser l'auteur, semble au contraire lui prêter des forces nouvelles. On s'en rend compte maintenant qu'on a sous les yeux la série de ses œuvres depuis 1893 : *Erni Behaim*, *Bergvolk*, *Kämpfe*, *Herrgottsfäden*, *Menschen*, *Schattenhalb*, *Die Clara-Marie*, *Helden des Alltags*, *Lukas Hochstrasser's Haus*, *Firnwind*.

Certes il serait téméraire d'affirmer que chacune marque un progrès sur la précédente, mais il faut reconnaître que les dernières ont plus de maturité et de saveur que les premières. Ernest Zahn a eu aussi la sagesse de comprendre que son talent ne se renouvellerait guère s'il restait confiné dans le monde étroit et fermé de la montagne. Ses premiers romans, qui dépei-

¹ *Ernest Zahn's gesammelte Werke*. I. Serie. 10 Bände. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt.

gnaient le rude peuple des hautes vallées d'Uri, tournaient plus ou moins dans le même cercle d'idées, et les conflits entre pères et enfants au sujet de mariages étaient l'un des thèmes favoris du romancier. Je sais bien qu'Ernest Zahn variait à l'infini ses scènes, grâce au don tout à fait remarquable qu'il a de peindre ses personnages dans toute leur individualité et au don non moins rare de rendre avec force le monde extérieur. Mais tout de même ses procédés n'étaient pas sans avoir une certaine uniformité : autour d'une figure de premier plan, fortement idéalisée et sur laquelle il projetait une vive lumière, se groupait le monde gris et terne des comparses (Albin Indergand, Christian Russi, Clari-Marie). Et ces hardies simplifications ne résument certes pas le monde montagnard. Ce que le romancier a peint surtout en eux, ce sont leurs caractères généraux qu'il résume ainsi : « La rudesse du sol les a rendus forts, les privations et la solitude les ont faits renfermés et chiches de paroles. »

Mais en descendant dans la plaine, Ernest Zahn a vu une autre humanité, plus compliquée, plus nuancée, moins uniforme. Et ce n'est pas l'une des marques les moins évidentes de son talent que de constater qu'il a réussi à la rendre avec autant de vérité que le monde fruste et simple des montagnards. Des figures comme Verena Stadler et l'Antistès sont parmi les plus belles de sa galerie, et je me demande parfois si le roman zurichois *Lukas Hochstrasser's Haus* n'est pas le chef-d'œuvre de l'auteur. Ce qu'on trouve, en tout cas, dans ces récits, c'est une vie intérieure intense.

Le nouveau roman d'Ernest Zahn, *Einsamkeit*, se passe à la ville et à la montagne et raconte la vie d'un jeune pasteur de village qui échoue dans la tâche qu'il s'assigne d'élever le niveau moral de ses paroissiens. Huldreich Rot est une nature d'élite qui, par tous les pores de son être, aspire au bien. Privé de bonne heure de son père, il est élevé par une mère rigide qui ne connaît que le devoir et est avare de caresses. La première solitude commence pour lui à la ville dans la maison patricienne où il grandit. Là ne pénètrent guère les bruits de la rue et la vie de la foule. Tout à son rêve intérieur, Huldreich Rot, sans connaître

les hommes, se prépare à servir Dieu. Le sort le conduit dans un village de montagne où les habitants ont l'esprit unique, l'esprit uniquement tourné vers les choses matérielles. La religion, pour eux, c'est le baptême et la confirmation des enfants, c'est la consécration des unions à l'église et c'est des prières sur la tombe les jours d'enterrement. Aucune vie spirituelle. Ils s'étonnent même, puis se scandalisent quand ils entendent leur pasteur leur parler des choses de l'âme. Ici, il faut admirer l'art avec lequel Ernest Zahn a peint chacune de ces familles et expliqué par là les échecs successifs que subit le pasteur dans son apostolat. A la fin Huldreich Rot, qui a l'âme plus tendre que forte, est pris d'un profond découragement et quitte le pastorat. Rentré dans la maison de ses pères, la solitude serait complète pour lui si nous n'apercevions la gracieuse figure d'une petite cousine, Mirrlein, qui incarne le dévouement et la bonté et qui, en devenant sa compagne, lui redonnera le goût de la vie.

Le roman est beau, bien qu'un peu artificiellement construit, selon la méthode d'Ernest Zahn, qui, au lieu de suivre la réalité dans toute sa complexité, développe une idée dont il cherche la démonstration dans les faits. Mais le roman n'en a que plus d'unité et de cohésion, et c'est un mérite dont il ne faut certes pas faire fi en un temps où la tranche de vie séduit encore nombre de romanciers.

— Un autre conteur que nous prisons fort dans la Suisse allemande est Meinrad Lienert, jovial et primesautier. N'ayant guère écrit de romans, mais des nouvelles et de courts récits, il s'attache avant tout à rendre ce qu'il y a d'individuel dans une physionomie, sans se soucier d'élucider des problèmes moraux ou de soutenir une thèse. Le monde au milieu duquel il aime vivre est un monde de joyeux compagnons, et sa langue claire, abondante, d'une richesse verbale étonnante, est toujours un plaisir pour l'œil et pour l'oreille. On l'a bien vu cet hiver à Zurich, où Meinrad Lienert a inauguré les grandes séances littéraires du Lesezirkel de Hottingen en lisant des vers en dialecte et des souvenirs d'enfance aussi pleins de sourires et de soleil

que les jolis contes de *Ob! quel temps doré c'était là!* En entendant le poète scander ses vers harmonieux et donner plus qu'aucun artiste de notre pays la sensation de l'écrivain créateur qui puise à pleines mains dans le trésor inépuisable de la langue populaire, la fête de l'esprit était complète. Oh! comme il faut lui savoir gré de rester attaché par toutes les fibres de son âme à ses chères montagnes schwytzoises!

Et pourtant, pour Noël, Meinrad Lienert, nous a donné un récit zurichois, le *Pfeiferkönig*¹. Il est vrai que ce récit se passe dans l'ancien temps, à l'époque des guerres zurichois, alors que les frontières entre cantons étaient plus vagues qu'aujourd'hui. Pour le poète, du reste, il s'agit moins de conter une histoire que de ressusciter un monde disparu. Avec son goût des traits de mœurs caractéristiques, des beaux costumes et des beaux décors, Meinrad Lienert s'en tire à merveille. Excellant à peindre en deux coups de pinceau les personnages épisodiques, il les multiplie comme à plaisir. Dans *Pfeiferkönig*, comme dans tous ses récits, il y a beaucoup de vie, de lumière et de gaiété.

— M. Carl Dändliker a publié la deuxième partie de son *Histoire de la ville et du canton de Zurich*², qui embrasse la fin du moyen âge et l'histoire moderne jusqu'à 1712. Zurich n'est plus alors la petite cité qui a grandi à l'ombre de l'abbaye de Fraumünster. Devenue ville industrielle et commerçante, elle aspire, pour défendre sa liberté et se protéger contre l'étranger, à s'agrandir au dehors. Elle annexe d'abord les bailliages de Knonau et de Greifensee, puis le comté de Kibourg, dont l'étendue était presque celle du canton d'alors. Son ambition grandissant avec ces acquisitions territoriales, elle est engagée dans les guerres dites *Guerres de Zurich* dont M. Dändliker fait un récit très captivant d'après des sources nouvelles. Il montre notamment combien ces guerres furent fatales à la République : à aucune époque les mœurs des Zurichois ne furent plus rudes ;

¹ Aarau, Sauerländer.

² *Geschichte der Stadt und des Kantons Zürich*, von Karl Dändliker. II. Band : 1400-1712. Zurich, Schulthess & C^o, 1910.

rixa, batailles et coups de main alimentent toutes les chroniques; la population diminue au point que, sur les 10 570 habitants que comptait la ville en 1410, il n'en restait plus que 4532 en 1467.

Mais Zurich se relève assez rapidement de ses ruines : à la fin du quinzième siècle elle acquiert Winterthour, et c'est de nouveau une ville policée et florissante. Sous Hans Waldmann elle atteint le faite de sa puissance avant la Réforme. M. Dändliker trace un beau portrait de cet homme d'Etat génial qui met un terme à la domination des corporations et fait de Zurich le centre le plus important de la Confédération. Cette position ne fait que grandir avec la Réforme, et grâce à Zwingli, Zurich devient le centre politique, social et intellectuel le plus important de la Suisse. M. Dändliker raconte toutes les vicissitudes du nouvel état d'esprit aristocratique, mais assez étroit, jusqu'au moment où, au début du dix-huitième siècle, des souffles nouveaux commencent à se faire sentir. Cette histoire locale est un monument que bien d'autres cantons pourraient envier à Zurich.

— Jusqu'à présent nous ne possédions pas une bonne histoire de la Réformation suisse. Aujourd'hui, un groupe d'historiens, le *Zwingliverein*, entreprend de combler cette lacune en publiant le livre d'un théologien zurichois, M. Emile Egli, mort l'année dernière¹. Ce livre, a été trouvé dans ses papiers et c'est le premier volume d'une histoire de la Réformation qu'il projetait d'écrire. Occupé par d'autres travaux, M. Egli ne put exécuter son plan et son manuscrit, qui date de 1902, resta un tronçon. Certaines parties en étaient complètement écrites, d'autres très poussées et d'autres enfin rédigées un peu hâtivement. Un travail de revision s'imposait et c'est M. Georges Finsler, professeur à Bâle et collaborateur d'Emile Egli dans la grande publication des œuvres de Zwingli, qui s'en est chargé. Ce n'est pas sans appréhension qu'il le faisait, car il craignait que

¹ *Schweizerische Reformationsgeschichte*. Band I, umfassend die Jahre 1519-1525, von Emil Egli, Doktor und Professor der Theologie in Zürich. Herausgegeben von Georg Finsler, Prof. in Basel. Zürich, Zürcher & Furrer, 1910.

cette œuvre, écrite en 1902, n'eût un peu vieilli. D'autre part, l'ouvrage de M. Dierauer, *Histoire de la Confédération suisse*, dont le III^e volume date de 1907, semble avoir épuisé la matière¹. Cependant le travail de M. Egli est si original, il groupe si bien les mouvements religieux de la Réforme dans les différents cantons pour en faire un tableau d'ensemble, que M. Finsler, après en avoir pris connaissance, n'hésita pas à le publier. A côté de faits connus M. Egli apporte beaucoup de nouveau, surtout en ce qui concerne la Réforme en cantons catholiques, et les pages qu'il consacre à Fribourg, Soleure, Lucerne, Schwytz, Uri, Zoug et Unterwald sont parmi les plus intéressantes du volume, qui est écrit clairement. Ajoutons que le Zwingliverein s'engage à continuer l'œuvre : un second volume, que rédigera M. Georges Finsler, paraîtra dans la suite.

— Sous le titre de *Journal de deux habitants de la vallée du Hasli*, M. Andreas Fischer publie les chroniques fort curieuses de deux montagnards, Weissenfluh père et fils². Le premier, qui vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, n'était pas dépourvu de culture : un gros Plutarque, qui était sa lecture favorite, lui inspira l'idée d'écrire pour lui-même ce qu'il voyait et entendait de mémorable : il commença en 1792, lorsque la Révolution faisait fureur en France, et ce qui l'occupa d'abord, ce fut le massacre des Suisses à Paris, le 10 août, et l'exécution du roi Louis XVI, le 23 janvier. Mais il n'est jamais très long et en citant ces faits, il raconte ce qui se passe dans son voisinage, la masse de neige qui est tombée, les avalanches et les dégâts qu'elles causent, la rareté du fourrage et la cherté de la vie. Plus tard, quand la Révolution, sous forme d'armées conquérantes, envahit la Suisse, il narre les faits d'armes, batailles et actes d'héroïsme qui s'accomplissent à

¹ Une traduction de l'ouvrage de M. Dierauer, qui commence précisément par le III^e volume dont il est question ici, paraît à Lausanne chez Payot. Elle est l'œuvre de M. Auguste Reymond et elle est fort bien faite.

² *Aufzeichnungen zweier Haslitaler*. Herausgegeben von Dr. Andreas Fischer. Mit 3 Bildern nach Originalaquarellen. Bern, A. Francke, 1910.

Berne ou dans les petits cantons. Il est patriote, mais il admire les prouesses militaires des Français, surtout quand Bonaparte est à leur tête, et jusqu'en 1812 il suit de loin, et selon les échos qui en arrivent jusqu'à sa vallée, la carrière fantastique du grand homme. C'est peu après que s'arrête son journal. Il meurt en 1821 et, à la date de sa mort, le 29 mai, son fils Hans écrit : « L'auteur de ce livre n'est plus et il m'a engagé à le continuer. » Le fils ne se presse pourtant pas. Peu porté à écrire, il passe sa vie dans les montagnes qu'il parcourt d'abord comme chercheur de cristaux (*Strabler*), puis comme guide expérimenté. Sa réputation, à cet égard, s'étend au loin et tous les savants ou les ascensionnistes de renom veulent l'avoir comme compagnon de course : personne comme lui ne connaît les Alpes bernoises et valaisannes, les Alpes italiennes et les Alpes grisonnes. C'est au retour d'excursions faites en 1850 et 1851 qu'il prit la plume pour continuer l'œuvre de son père. Ce ne sont que quelques pages, mais comme les pages paternelles elles ont de la saveur, de l'originalité, une langue fruste et fortement imprégnée du dialecte local, avec une orthographe approximative que l'éditeur a eu le bon esprit de conserver : c'est du pur esprit montagnard, abrupt et de prime-saut. Et c'est précisément ce qui en fait le charme !

— On a parfois tenté, dans la Suisse allemande, de publier des annuaires littéraires analogues au *Foyer romand*, mais ils n'ont guère eu de succès. En voici un nouveau, le *Rascher's Jahrbuch*¹, qui pourrait bien avoir une meilleure fortune, car son éditeur, l'écrivain zurichois Konrad Falke, n'a rien négligé pour en faire un livre à la fois attrayant, varié et d'excellente tenue littéraire. Il a eu le bon esprit aussi de ne point remplir son œuvre uniquement de littérature et il a demandé à des hommes importants, occupant des situations en vue dans notre pays, de renseigner le public sur certains sujets spéciaux. C'est ainsi que M. Oscar Wettstein, directeur de la *Zürcher Post*, s'occupe de la politique fédérale ; M. Julius Frey, directeur du grand établissement financier le Crédit Suisse, des finances fédérales en cas de

¹ Zurich, Rascher & C^{ie}, 1910.

guerre ; M. de Quervain, du Grœnland, où il a fait un voyage ; M. Hans Schuler, de l'accroissement du commerce extérieur de la Suisse ; M. Alfred Kutschera, d'une plantation de cacao dans une colonie portugaise.

A côté de ces questions politiques, économiques et géographiques, la littérature et les beaux-arts tiennent une très grande place. Il y a des vers de J.-V. Widmann, Hermann Hesse, Adolphe Frey, Emmanuel von Bodman, Charlot Strasser, C.-F. Wiegand, Alfred Huggenberger, Félix Mœschlin et d'autres encore ; des nouvelles de Konrad Falke, Carl-Albert Lossli, B.-W. Huber, Dominik Müller ; des critiques littéraires et artistiques de C.-A. Bernoulli, Hans Trog, Maria Waser, Hans Jelmoli, Edouard Fueter, H.-G. Preconi, Robert Faesi, C.-F. Wiegand. Et tous ces essais ne sont pas consacrés à la Suisse : quelques-uns et non des moindres s'occupent d'écrivains étrangers, Liliencron, d'Annunzio, Alfred Kerr et Nietzsche.

On voit que les meilleurs écrivains de notre pays ont collaboré à ce recueil, et le plus célèbre. Carl Spitteler a écrit un très beau poème, *Die Giganten*, qui, à certains égards, rappelle le superbe morceau de Maurice Guérin, *Le Centaure*.

— Les publications d'art ont été nombreuses au début de l'année, et je regrette que le manque de place ne me permette point de leur vouer toute l'attention qu'elles méritent. La plus importante est le bel ouvrage de M. Roland Anheisser, *Alt-schweizerische Baukunst*, qui continue la grande collection parue il y a trois ans. Aujourd'hui, au lieu de planches séparées, réunies en album, l'éditeur nous offre un beau volume élégamment relié en toile. Ce sont les mêmes dessins à la plume, parfois un peu vieillots dans leur archaïsme, mais qui donnent bien une idée de cette vieille architecture si pittoresque et si originale. M. Anheisser s'amuse à croquer tout ce qui dans notre pays est digne d'être noté, les maisons de paysans, les demeures cossues de bourgeois, les vieux châteaux, les cloîtres, les églises et les hôtelleries. En marge de ses dessins il indique tous les motifs architecturaux qui méritent d'être relevés, une fenêtre à accolade, un vitrail, une cheminée, une arcade, un pilier, une porte cin-

trée, une tourelle, un balcon de pierre ou de bois, une enseigne, une fontaine, des armoiries. Comme dans son précédent recueil, il nous promène tour à tour dans plusieurs parties de la Suisse : sur les bords du lac de Bienne, où se trouvent de si curieuses petites villes et villages, la Neuveville, Gléresse, Erlach, Chavannes, Douanne, Nidau ; dans le Jura bernois, non moins riche en coins pittoresques ; à Berne ville, où il s'installe surtout dans les vieux quartiers ; dans l'Emmenthal, où les belles fermes abondent ; dans le Pays-d'En-Haut et dans la Gruyère ; à Genève, où il dessine Saint-Pierre, la Madeleine, la maison Tavel et les maisons de la Taconnerie ; dans les Grisons, qui lui fournissent quelques-uns de ses meilleurs dessins ; à Saint-Gall, à Rapperschwyl et dans le Toggenbourg ; dans les cantons du nord de la Suisse, Thurgovie, Schaffhouse et Argovie, où de si jolies villes des bords du Rhin réservent d'incessantes surprises au voyageur. En effet, la plupart des trésors mis au jour par M. Anheisser nous sont inconnus et c'est là surtout ce qui constitue l'intérêt de son entreprise. En connaissant mieux ce que nous avons, nous serons davantage portés à le conserver. D'autre part, nos architectes trouveront là une foule de modèles pour nos constructions locales. De toute manière on y gagnera et le goût du public se formera. Il importe donc beaucoup qu'une telle publication ne passe pas inaperçue dans notre pays : ce n'est pas seulement les gens cultivés et les amateurs d'art qui doivent l'acquérir, c'est tout le monde.

— Une autre œuvre artistique remarquable est *La maison bourgeoise en Suisse*¹, entreprise sous les auspices de la Société suisse des ingénieurs et architectes. Le but poursuivi par cette société ressemble à celui que poursuit M. Anheisser, à savoir faire connaître les trésors architecturaux indigènes tout en fournissant à l'architecte et à l'amateur des matériaux originaux propres à les servir dans leurs constructions. Maintenant que chez nous on bâtit à tort et à travers sans se soucier des traditions locales et du style national, il est nécessaire qu'on réunisse

¹ *Das Bürgerhaus in der Schweiz*, Band I: *Das Bürgerhaus in Uri*, Basel, Verlag von Helbing & Lichtenhahn, 1910.

le plus de documents possible sur la manière dont nos ancêtres érigeaient leurs demeures, Chaque coin de terre en Suisse ayant eu son architecture propre, il était indiqué qu'on prit canton après canton : le premier qu'on nous offre est le canton d'Uri.

A Uri, le centre architectural initial de la vallée est Altorf qui, à la sortie du lac, avec les nombreux villages qui l'avoisinent, devient le marché du pays et le siège du gouvernement. Les autres vallées se développent plus tard et ce n'est qu'après que le Gothard devient, au douzième siècle, un passage fréquenté, que des constructions originales ornent les villages. Le Gothard a l'avantage de faire pénétrer à Uri l'influence de l'art italien, qu'on retrouve jusqu'à Altorf. On est étonné, quand on parcourt cet album, du nombre de jolies maisons qu'on voit à Altorf, Andermatt, Bürglen, Fluelen, Hospental, Silenen et Wasen, et les auteurs, pour mieux souligner ce qu'il y a d'unique dans cette architecture, en reproduisent une foule de détails, telles que terrasses, galeries, façades, toitures, portails ou portes, sans parler des intérieurs, chambres luxueusement meublées, boiseries, plafonds peints ou sculptés, poêles en catelles. Et ceci, une fois de plus, nous montre combien les vieilles maisons sont riches en enseignements ; outre qu'elles nous apprennent la modération, la simplicité et le calme que nous oublions un peu trop, elles nous disent aussi que la diversité et l'originalité n'excluent pas l'unité.

— M. Otto de Greyerz a ajouté un troisième volume au recueil de chansons qu'il intitule *Röseligarte* (Berne, A. Francke). Une des plus jolies est la vieille mélodie de Noël, *Kommt all herein, ihr Engelein*, qui, avec la *Blüemeli* de Kuhn, est une des plus populaires de la Suisse. Bien d'autres trésors restent encore à découvrir dans ce domaine, ce qui nous promet sans doute bientôt un nouveau volume de M. de Greyerz.

— La maison Orell Füssli met de nouveau en vente pour 1910 un *Almanach des chanteurs*. A côté d'une courte histoire des fêtes de musique fédérales et l'indication de toutes les sociétés y ayant obtenu des prix, on y trouve des notices biographiques

des compositeurs suisses et une foule de renseignements qui peuvent intéresser les musiciens ou les amateurs de musique, sans parler d'autres renseignements sur la vie suisse en général qui intéressent tout le monde.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le prochain passage de la terre dans la comète de Halley. — Générateur thermo-électrique solaire. — Les châtaigniers d'Europe. — La grippe et son vaccin. — Pierres précieuses artificielles. — Mariage entre cousins. — Publications nouvelles.

Toutes les probabilités sont qu'au mois de mai prochain, le 18 exactement, la comète de Halley se trouvera dans une position telle que la terre devra, pendant quelques heures, être immergée dans la queue de l'astre errant. C'est ce qui ressort des calculs faits en Angleterre, en Amérique et en France. Il suffit que la queue ait une largeur de 800 000 kilomètres, de bord à bord, et une longueur de 22 millions de kilomètres. Cette queue sera, comme il est d'usage, tournée à l'opposé du soleil, et l'orbite de la terre viendra couper la queue. La longueur de 22 millions de kilomètres ne doit pas déconcerter : on a vu des queues de 40 à 50 millions de kilomètres de longueur.

Que se passera-t-il ? Rien, probablement. Car déjà en 1819 et 1861 la terre a baigné dans la queue d'une comète sans en éprouver le moindre dommage. Cela n'empêche pas que les savants pourront faire des observations intéressantes. Ainsi, comme le recommande la Société astronomique et astrophysique des Etats-Unis, il sera bon de voir si le passage de la terre dans la queue cométaire ne détermine pas des perturbations magnétiques. Cela est très possible et on le verra bien. Il est encore possible que ce passage s'accompagne d'étoiles filantes, c'est-à-dire de la chute, dans l'atmosphère terrestre, de frag-

ments qui deviennent incandescents par la compression de l'air. Cela aussi, on le verra sans peine.

C'était autrefois une idée très répandue que les années à comète, — et 1910 en est une, car outre la comète de Halley nous aurons la deuxième périodique de Tempel, et la comète d'Arrest, qui reviennent tous les $5\frac{1}{4}$ et $6\frac{1}{2}$ ans respectivement, — étaient insalubres. La comète était considérée comme déchaînant sur la terre quantité de maux physiques, sans compter les révolutions politiques. Nous n'en sommes plus là, et il n'est nullement évident qu'il y ait plus de maladies après la comète qu'avant.

On a encore pensé que le voisinage des comètes pouvait expliquer certains brouillards, tels que ceux de 1783 et de 1831. Mais l'observation plus précise n'a pas confirmé cette hypothèse. Par conséquent, il n'y a pas grand'chose à attendre de la visite de la comète de Halley, en dehors de quelques manifestations possibles, dans le domaine du magnétisme et celui de l'astronomie. Ce n'est pas la peine de s'émouvoir ; mais ce sera le cas, pour la science, d'observer d'autant plus que nous disposons de méthodes d'étude qui n'étaient pas encore imaginées lors du dernier passage de la comète en question.

— Nous avons souvent parlé d'utiliser la chaleur solaire pour produire de la vapeur et de la force motrice, mais il ne semble pas que jusqu'ici on ait rien découvert de très pratique.

L'idée de M. G.-S. Cove, un Américain du Massachusetts, sera-t-elle plus heureuse ? En tout cas le principe sur lequel s'appuie M. Cove est bien connu. C'est celui qui est à la base de la thermo-électricité.

On soude l'une à l'autre deux lames de métaux différents, par les deux extrémités : ceci fait deux soudures. Supposons les lames en demi-cercle de sorte que leur ensemble forme un cercle. Si l'on chauffe une des soudures, l'autre restant au frais, un courant se produit. Et le générateur solaire de M. Cove consiste en une collection de circuits similaires, dont une soudure est chauffée par le soleil.

La forme adoptée est la suivante. On a d'abord un châssis,

comme pour une fenêtre ou une serre, muni de verres violets. Derrière, dans une sorte d'écran en asphalte, sont insérés un grand nombre de petits bouchons métalliques. Un bout de chaque bouchon est toujours exposé à la lumière ; l'autre, derrière l'écran, est à l'abri de celle-ci. Ce sont ces bouchons qui constituent les pôles thermo-électriques actionnés par les rayons invisibles du spectre solaire et les rayons ultra-violets, invisibles aussi ; mais on ne dit pas quelle en est la composition. Du reste, on peut faire une pile thermo-électrique avec beaucoup de métaux divers. Le courant engendré va à des accumulateurs et le circuit est interrompu dès que le soleil se cache, automatiquement, pour être rétabli de même dès que le soleil est à découvert. Il est assez abondant, semble-t-il, pour pouvoir, en dix heures, produire de l'électricité en quantité suffisante pour éclairer trente lampes pendant trois jours. Avec un générateur plus étendu, on aurait en quelques heures assez d'électricité pour l'éclairage d'une semaine.

Bien entendu, les journaux américains déclarent que l'invention de M. Cove va révolutionner nos idées sur la production de la force. Mais on n'est pas obligé de les croire sur parole. L'explorateur Cook, aussi, révolutionnait la géographie il y a quelques mois ; et on sait qu'à l'heure présente il ne révolutionne rien du tout. Il y a un point dans l'exposé de M. Cove qui n'est point expliqué : l'écran de verres violets. Un écran de verre se comprend : il fait serre et chauffe davantage les soudures ; mais le choix du violet ne s'explique pas. Peut-être, au reste, n'y a-t-il pas d'explication.

Observons en passant que le générateur thermo-électrique pourrait, — s'il fournit un courant appréciable industriellement, — être utilisé ailleurs que dans les déserts. Il serait particulièrement indiqué dans la montagne. Car là on a des rayons solaires très chauds et aussi de l'air frais, de l'eau froide et de la glace pouvant rafraîchir la soudure qui n'est pas chauffée. Ce n'est pas la température absolue de la soudure chauffée qui décide de l'intensité des courants. C'est la différence entre la température de la chaude et de la fraîche. Il faut accroître cette

différence le plus possible, et si l'on dispose de froid, il faut en faire usage en rafraîchissant celle des deux soudures qui n'est pas chauffée.

— Les châtaigniers d'Europe passent un mauvais quart d'heure. En Italie, en Portugal, en Espagne, en France, une maladie a déjà tué des milliers de châtaigniers : c'est la maladie de l'encre, une affection cryptogamique des racines. En France, les résultats sont déplorables, car le plus souvent les arbres tués se trouvaient en des régions où l'on ne peut entreprendre d'autre culture pour remplacer celle qui a disparu. Tel est le cas dans les Pyrénées, les Cévennes, le Plateau central, la Corse.

Depuis plusieurs années un botaniste français, M. Prunet, cherche parmi les espèces exotiques s'il n'y en aurait pas de réfractaires à la maladie, et pouvant être cultivées en France, directement ou comme porte-greffes pour les variétés indigènes. De nombreuses cultures expérimentales faites dans des régions diverses ont montré que le châtaignier du Japon est, parmi les espèces essayées, celui qui offre le plus de résistance à la maladie de l'encre. Cette résistance dure depuis sept ans, ce qui est très encourageant. Si elle continue, on repeuplera les territoires dévastés en châtaigniers venant du Japon, et on reconstituera les châtaigneraies détruites.

— La grippe est une vilaine maladie, qui tue très bien. Il était indiqué de chercher un vaccin ou un sérum contre ses ravages. Ce vaccin semble avoir été trouvé en Angleterre par M. E. Wright. Il est, d'après les renseignements que l'on possède actuellement, fourni par chaque malade pour chaque malade. C'est-à-dire qu'on prend un peu de sang au sujet atteint, et qu'on isole et cultive son microbe (le microbe varie selon les personnes). On cultive quelques heures et au bout de ce temps on a un vaccin qu'on peut inoculer. Pour les gens pressés on a un vaccin fait avec les microbes de plusieurs malades, qui donne aussi de bons résultats.

— Au Conservatoire des arts et métiers de Paris, M. Verneuil a fait une intéressante conférence sur l'état actuel de la reproduction industrielle des pierres précieuses.

Du diamant, rien à dire si ce n'est que tout est encore à faire. M. Moissan a bien, avec le four électrique, produit quelques diamants, mais si petits et de forme si irrégulière qu'il est évident que la méthode employée n'est pas celle qui donnera jamais le diamant industriellement. Au reste, l'origine de cette pierre reste mystérieuse. L'émeraude a été obtenue par synthèse, grâce à Hautefeuille et Perrey qui en ont produit de trois millimètres de longueur sur deux de largeur. Mais les gemmes sont trop petites, elles aussi, pour pouvoir être utilisées.

Le rubis a été reproduit en cristaux d'un tiers de carat, mais les dimensions sont encore trop faibles. Pour obtenir des rubis utilisables industriellement, il faut avoir recours à la fusion. Ces rubis de fusion imitent à s'y méprendre les rubis naturels, tant qu'on ne les regarde pas au microscope; ce qui fait qu'on distingue encore sans peine le rubis artificiel du naturel, qui garde tout son prix. L'artificiel est autre chose, qui a de l'intérêt, mais qui ne peut avoir la valeur du naturel.

Le saphir de synthèse existe depuis quelques jours: M. Verneuil en a fait voir à l'Académie des sciences, qui sont fort satisfaisants.

En passant, faisons observer aux personnes ayant des gemmes naturelles qu'elles doivent être très prudentes dans le choix des joailliers à qui elles confient leurs pierres pour nettoyage ou remontage. On peut si facilement à la pierre vraie en substituer une fausse, analogue, mais de prix infiniment inférieur!

— La question des mariages entre cousins a été récemment étudiée par M. Karl Pearson, le biométricien bien connu, en collaboration avec M^{lle} Elderton.

Le premier point à élucider était le degré de corrélation des cousins germains. Ce degré, a dit M. Pearson, est aussi rapproché qu'entre oncles ou tantes et nièces ou neveux, parfois même qu'entre grands-parents ou petits-enfants, c'est-à-dire qu'entre individus à qui le mariage est interdit de par le degré de parenté (au moins dans certains pays).

Mais l'interdiction est-elle justifiée? On a souvent parlé d'albinisme et de surdi-mutité dus aux mariages entre cousins.

Mais une analyse exacte des faits montre qu'on a conclu trop vite. En réalité, et c'est là l'idée qui règne depuis quelque temps dans les milieux avertis, les résultats d'un mariage entre cousins dépendent de la valeur des conjoints. Sont-ils tarés? La descendance le sera plus encore. Sont-ils tout à fait sains? Le mariage est non seulement permis, mais à recommander. Seulement, nos généalogies sont si courtes que nous ne savons jamais bien au juste ce que valaient nos prédécesseurs à la troisième ou quatrième génération. Et cela fait que souvent on doit hésiter à conseiller le mariage entre cousins. On ne sait au juste ce qu'ils ont au fond de leur sac.

— Publications nouvelles : *L'art et le geste*, par M. J. d'Udine (Paris, F. Alcan); un essai d'esthétique intéressant. — *Le sens de l'histoire*, par M. Nordau (F. Alcan), série d'essais philosophiques dont le dernier donne son titre à l'ouvrage. — G. Duprat : *La criminalité dans l'adolescence* (F. Alcan), étude sur les causes et les remèdes d'un mal social qui va croissant. — Les *Pensées* de Marc-Aurèle, traduction A.-P. Lemerancier (F. Alcan). Il serait impertinent de donner une impression sur une œuvre qui a si bien résisté au temps. — *Métaphysique et esthétique*, par A. Schopenhauer, traduction Dietrich (F. Alcan) : première traduction française de cette troisième fraction des *Parerga et Paralipomena*, qui est, comme le veut le titre, pleine de métaphysique. — *Dieu et science. Essais de psychologie des sciences*, par Elie de Cyon (F. Alcan). Œuvre fort intéressante et variée, d'un physiologiste éminent qui ne se croit pas du tout obligé d'être athée. « Le créateur règne, et son esprit gouverne, » telle est la conclusion de M. de Cyon. — *La conquête de l'air*, par L. Sazerac de Forge (Paris, Berger-Levrault), étude très complète et attrayante du ballon dirigeable. — *L'Eglise et la sorcellerie*, de J. Français (Paris, E. Nourry). Ouvrage fort documenté sur la procédure des procès de sorcellerie, et les opinions de l'Eglise en la matière. Une procédure qui dépeupla des provinces entières méritait certainement une histoire. — *L'évolution des dogmes*, par C. Guignebert (Paris, Flammarion) : développement très documenté de cette idée que les dogmes va-

rient, se développent, se transforment, vieillissent et meurent comme toutes autres choses. — *Traité de physique*, de O. J. Chwolson (Paris, A. Hermann), tome II, par. II : « Indice de réfraction ; dispersion et transformation de l'énergie rayonnante. » Œuvre magistrale du professeur de Saint-Pétersbourg, qui prend sa place, la première, parmi les œuvres didactiques concernant l'ensemble de la physique. Son succès est tel qu'il faut tirer à nouveau les premiers fascicules avant la terminaison de l'ouvrage.

CHRONIQUE POLITIQUE

Inondations. — Choses et autres. — La chute d'Hilmi pacha. — Les élections anglaises. — Affaires suisses.

Les caprices ou les colères de la nature occupent aujourd'hui l'attention plus que les jeux de la politique. Un hiver humide et pluvieux a succédé à un été et à un automne qui n'étaient rien moins que secs. Au mois de janvier le temps s'est détraqué tout à fait : de véritables trombes d'eau et de neige se sont abattues sur l'Europe centrale et occidentale. En Suisse, il y a quelques jours, les journaux ne relataient que sinistres ; d'infimes ruisseaux transformés en torrents emportaient les ponts, détruisaient les routes, coupaient les voies ferrées ; dans la montagne, l'avalanche fait rage, dévastant les forêts, couvrant les maisons, isolant des villages entiers et faisant des victimes.

Mais ce n'est pas dans les pays montagneux que l'inondation déploie toutes ses horreurs. L'eau passe en bourrasque, détruisant, dans un brusque effort, tout ce qui s'oppose à son déchaînement ; elle ravine les vignes et les champs, ébranle les terrains, fait quelques ruines ; mais, bien vite, entraînée par la pente, elle gagne les vastes réservoirs que sont les lacs dont les émissaires l'emportent au loin. En plaine, au contraire, elle s'étale, détruit la culture et la vie dans des régions entières, noie sous sa masse les villages et les villes.

Nos voisins de France sont plus malheureux que nous. Un bon tiers de leur pays est éprouvé par le cataclysme. De toutes les régions la plus atteinte est celle où la Marne et la Seine marient leurs eaux pour se diriger ensemble, par de larges zig-zags, vers la mer ; c'est-à-dire, de toutes, celle où la population est le plus dense, la prospérité le plus remarquable, le travail de l'homme le plus triomphant. Les Parisiens voient un spectacle inimaginable. Le fleuve qui habituellement 'coule docile entre ses quais élevés, simple véhicule pour l'industrie, est devenu un torrent énorme et furieux qui entraîne des arbres déracinés, des débris de maisons, des cadavres d'animaux. L'eau atteint les quais, envahit les chantiers, détruit les travaux souterrains, court dans les rues, se déverse dans les caves, sape les murs des palais. Les communications sont menacées, l'alimentation compromise. De la banlieue accourent des milliers de malheureux sans ressources. D'autres, plus nombreux, crient la faim, bloqués au premier étage des maisons. Les vieillards qui racontent volontiers les malheurs d'antan reconnaissent que jamais encore ils n'ont vu un désastre pareil. Et dans tout cela, ce qui frappe peut-être le plus, c'est la surprise de l'homme : il a fait des choses admirables, il se croit volontiers le maître de tout ; mais dès que ce qu'il considère à tort comme la loi immuable de la nature s'écarte un peu de son cours, il reste effaré, impuissant.

— En politique, les élections anglaises sont le fait dominant. C'est à peine si l'on s'occupe de la partie, pourtant si grave, qui s'ouvre en Hongrie où le vieil empereur-roi vient de charger un homme à poigne, son homme à lui, le comte Khuen-Hedervary, de recueillir la succession, ouverte depuis des mois, de M. Werkerle, avec la lutte à outrance contre le magyarisme intransigeant comme programme, et le suffrage universel comme drapeau. En Allemagne, l'attitude très correcte du nouveau chancelier et de M. de Schœn, qui persistent à respecter les traités conclus sans s'émouvoir des plaintes de quelques spéculateurs de grande marque atteints dans leurs appétits, a le don d'exaspérer la presse pangermaniste. L'encre coule à flots, mais ce n'est guère que de l'encre allemande. A la Chambre française où,

sans que l'on sache trop pourquoi, toute la grosse question de l'école laïque et de la liberté d'enseignement se discute une fois de plus, de fort beaux discours sont prononcés; mais cela ne fait pas avancer l'affaire en cours qui est la discussion du budget; en attendant, le pays vit sous le régime des douzièmes provisoires. Quant à la Grèce, la ligue militaire fait, comme de juste, parler d'elle; mais elle renouvelle peu ses moyens et commence à lasser l'attention.

— Seuls les événements de Turquie ont fait une certaine impression; d'abord parce que nous sommes habitués, de longue date, à donner de l'importance à tout ce qui se passe dans ce vieil empire où s'emmêlent et s'entre-croisent tant d'intrigues et tant d'ambitions; ensuite parce que nous nous intéressons aux Jeunes-Turcs: ils ont si prestement détruit une tyrannie qui paraissait solide, si bravement regagné une partie qu'on croyait perdue que, de tout le monde civilisé, des sympathies sont allées à eux. Mais il est souvent plus difficile d'utiliser la victoire que de la remporter: les Jeunes-Turcs font un usage déconcertant de la liberté qu'ils ont conquise.

Ceux qui avaient vu Hussein Hilmi pacha à l'œuvre comme gouverneur de Macédoine n'étaient pas sans conserver quelques doutes sur son libéralisme de fraîche date. Mais, comme grand-vizir, Hilmi déployait des qualités: il dirigeait, avec souplesse et fermeté à la fois, la politique de l'empire; il avait une notion juste de ses devoirs de chef d'un gouvernement constitutionnel, portait à la Chambre le respect qui lui était dû et si, comme on l'a dit, un de ses derniers actes a été d'arracher au bourreau quelques Arméniens d'une innocence reconnue, condamnés pêle-mêle avec des musulmans pour les massacres d'Adana, il n'y a là rien qui ne lui fasse honneur. Et, brusquement, alors qu'Hilmi pacha disposait d'une majorité à la Chambre et jouissait de la pleine confiance de son souverain, on a appris qu'il cédait la place à un autre et s'en allait faire à l'étranger un voyage d'agrément.

C'est le comité Union et Progrès qui est intervenu; il lui a suffi d'un simple message pour renverser le grand-vizir. Qu'avait-

il contre lui ? Bien des griefs, sans doute, qui se résument en un seul : Hilmi n'était pas assez souple, il prétendait avoir une autorité à lui au lieu de n'être que l'instrument d'un comité omnipotent, mais irresponsable, que la constitution ne prévoit pas et auquel elle ne peut faire une place. Il y a là un déplorable abus : ainsi le souverain et le parlement ne sont que des fantômes ; le peuple qui s'était si bruyamment réjoui d'être appelé à la vie politique n'a que l'illusion du pouvoir ; de nouveau la puissance est aux mains d'une camarilla et les ministres tombent sous le coup de condamnations occultes. Abdul-Hamid paraît avoir fait école.

Heureusement les hommes ne manquent pas à la Turquie ; le courant d'air libre qui a passé sur l'empire les a fait surgir de toutes parts. Du nouveau grand-vizir Hakki bey, que Mahomet V vient de faire pacha, on dit beaucoup de bien ; c'est un juriste de grande science et de haute culture. Il gardera comme collaborateurs quelques membres du cabinet précédent, Djavid bey au premier rang ; il aura comme ministre de la guerre le fameux Mahmoud Chefket pacha, le conquérant de Constantinople. Telle qu'elle est, la combinaison se tient ; elle a même du brillant ; mais aussi longtemps que le pouvoir *à côté* n'aura pas modifié sa façon d'agir, tout ce régime manquera de base.

Les Jeunes-Turcs ont de nombreuses difficultés à vaincre ; dans toutes les régions frontières on signale des accidents dangereux : troubles en Macédoine, troubles en Tripolitaine, troubles dans l'Yémen ; puis il y a la question crétoise, toujours ouverte et irritante, l'agitation des populations chrétiennes que la tendance centralisatrice du gouvernement déçoit et inquiète, la menace constante d'un retour de fanatisme musulman, sans parler des intrigues du dehors qui guettent ce champ classique de leurs anciens exploits. Pour que le gouvernement turc puisse faire face à tant de dangers, il faut que tout se passe au grand jour, que la constitution soit franchement appliquée, que ceux qui ont l'apparence du pouvoir en aient aussi la réalité et cela, non seulement pour s'assurer le respect et le concours de l'Europe, mais pour fortifier la base de l'Etat, pour intéresser les

nombreuses populations qui forment l'empire à la chose publique en leur montrant qu'elles y ont une part.... Alors les sceptiques croiront, l'homme malade redeviendra un homme fort.

— Mais pourquoi les élections anglaises sont-elles un pareil événement? Au cours du dix-neuvième siècle et jusqu'en 1906 de nombreuses consultations populaires ont eu lieu dans le Royaume-Uni, jamais encore elles n'avaient fait tant de bruit.... C'est que, à tort ou à raison, on considère que, pour bien des années, toute l'orientation politique et économique de l'Angleterre dépend du conflit actuel et qu'à ce titre il intéresse l'Europe et le monde.

La tradition veut que le parti whig ou libéral voue la meilleure part de son effort au développement intérieur de la nation, à la réalisation de progrès économiques ou sociaux, tandis que les conservateurs tories se réservent les grandes entreprises extérieures. A vrai dire, cette règle souffre des exceptions : Palmerston, ministre whig, pratiqua pendant trente ans une politique agressive sur un champ démesurément vaste, alors que Sir Robert Peel, chef des tories, s'efforçait d'améliorer le sort des classes pauvres par la suppression de la loi sur les blés et l'introduction du libre échange. Mais, depuis un demi-siècle bientôt, la tradition a repris force. Le long conflit contre Gladstone, ce bienfaiteur, qui paraissait toujours hors de son élément quand il devait recourir aux armes et Disraeli ou Salisbury, les ministres à la grande manière qui ne trouvaient jamais l'empire assez vaste, en fait foi. Plus tard l'excellent homme qu'était Sir Henry Campbell Bannerman a dépassé les leçons de son maître, il s'est comporté, lui, chef du gouvernement britannique, en pacifiste convaincu et agissant, et il a fait école puisque M. Asquith, son successeur, qui sans doute a de ses droits et devoirs une conception plus réaliste, ne peut que prendre la suite de ses collègues aux idées avancées, MM. Lloyd-George et Winston Churchill. Au contraire, M. Joseph Chamberlain a fait de l'impérialisme une doctrine non seulement politique mais économique; son idéal d'une fédération britannique

formidablement armée, se suffisant à peu près à elle-même, appliquant aux produits de l'étranger des tarifs élevés et pesant sur le monde de tout le poids de sa masse, est l'une des conceptions les plus vastes qui soient sorties du cerveau d'un homme d'Etat, et après quelques hésitations, quelque scrupules de vieux libre-échangiste, M. Balfour s'est engagé dans la prodigieuse voie ouverte par son ancien lieutenant.

Aujourd'hui ce ne sont pas seulement deux partis, ce sont deux conceptions diamétralement opposées du rôle de l'Angleterre qui sont aux prises. M. Lloyd-George en préparant son budget, qui frappe si cruellement la grande propriété foncière, n'a pas cherché seulement les moyens de combler un déficit croissant : il attaque directement les landlords qui gardent jalousement leurs vastes domaines pour en faire des terrains de chasse et obligent le campagnard à émigrer vers les villes, il entrevoit une régénération du pays entier qui reviendra au régime de la petite propriété ; cependant l'Angleterre restera décemment armée, mais évitera aussi toute provocation injuste et s'efforcera de vivre en paix avec chacun.

Les conservateurs, eux, déclarent que le moment est venu d'en finir avec l'erreur coûteuse qu'est le libre échange. Pourquoi l'Angleterre resterait-elle ouverte aux produits de toute provenance, alors qu'un souffle de protectionnisme a passé sur le monde et fermé les barrières ? Le *Tariff Reform*, qui ne doit pas renchérir la vie du pauvre homme, relèvera l'industrie nationale ; il remplira les coffres de l'Etat, permettra au pays de maintenir les armements indispensables non pas seulement à son prestige, mais à sa sécurité ; après quoi toutes les grandes perspectives restent ouvertes, toutes les espérances sont autorisées.

Entre ces deux points de vue, les sympathies hésitent. Certes l'Angleterre philanthropique et amène des libéraux est autrement intéressante que la puissance rude et brutale qui s'est incarnée un moment en la personne de Joe Chamberlain, et le *Tariff Reform* aurait des contre-coups économiques si graves, même pour un pays comme la Suisse, que nul ne peut en souhaiter l'adoption. Mais une Angleterre bien armée, gardienne de

l'équilibre, protectrice naturelle de tous les Etats de second ordre est si nécessaire à l'Europe, ses effacements momentanés ont eu des conséquences si fâcheuses, qu'on ne saurait désirer là-bas le triomphe de ceux qui parlent de suspendre la veille et de diminuer l'effort.

Cependant les élections se poursuivent dans un déchaînement de passions dont, depuis de longues années, la Grande-Bretagne n'avait plus donné le spectacle. Chaque parti cherche les arguments les plus propres à émouvoir la masse. Les libéraux dénoncent l'impardonnable agression des lords qui ont méprisé les pouvoirs de la Chambre élue; ils promettent des réformes magnifiques dès que ce repaire de la réaction aura été désarmé; quant au péril extérieur, ils le nient et déclarent tantôt que l'Angleterre n'a jamais été plus forte, tantôt qu'il est honteux d'avoir peur.... N'était-ce pas la *Westminster Gazette* qui, voici quelques jours, faisait surgir sur une feuille spéciale les ombres de Drake et de Nelson, attristées, hochant la tête et murmurant : « De notre temps on ne parlait pas de se mettre deux contre un pour combattre.... Nous étions plus courageux que cela ! » Mais les conservateurs stigmatisent ces manœuvres : ils montrent l'Angleterre, impuissante sur mer, coupée de ses communications, affamée, envahie ; ils opposent aux plans irréalisables de leurs adversaires leur simple réforme à eux qui, tout en sauvegardant la force, protégera le paysan et l'ouvrier contre la concurrence étrangère et leur donnera le bien-être.

Et l'électeur de tout écouter et de chercher à tout comprendre. Malgré les excitants qu'on lui offre, il ne s'émeut que modérément. Ceux qui ont vu, ces jours derniers, des foules compactes de quatre ou cinq mille personnes, immobiles pendant des heures devant une rédaction de journal, les yeux fixés sur les écrans lumineux où apparaissent, à intervalles irréguliers, les résultats des élections, acclamant, grognant ou sifflant selon l'occurrence, mais sans qu'une injure soit échangée, sans qu'un coup de poing soit allongé, sans que les policemen qui passent et repassent aient jamais à intervenir, ceux-là disent qu'il subsiste beaucoup de raison chez les sujets d'Edouard VII.

A l'heure où nous écrivons, la partie est loin d'être réglée. Les unionistes, après quelques succès partiels dans les bourgs qu'ils espéraient gagner, ont remporté une série de victoires dans les comtés sur lesquels ils comptaient moins. Le cultivateur devient protectionniste : il attend plus du relèvement des droits que de l'humiliation des manoirs ; l'ouvrier des villes reste attaché au libre échange... toutes choses du reste assez logiques. Les conservateurs n'obtiennent pourtant pas un succès complet : ils portaient d'ailleurs de si bas qu'à moins d'un vrai miracle ils ne pouvaient l'espérer. Comme nombre, ils resteront sans doute inférieurs aux libéraux et aux travaillistes réunis. Mais ceux-ci, même coalisés, sont encore loin de la majorité absolue. Il paraît donc que, dans la Chambre de 1910 comme dans celle de 1885, la décision dépendra d'une minorité. Le parti irlandais, qui a maintenu ses positions, sera maître dans le Royaume-Uni.

Or les Irlandais, comme M. Redmond le disait dernièrement, sont prêts à soutenir, moyennant quelques changements, le budget radical : ils appuieront les libéraux dans leur campagne contre les lords, mais ils demanderont la stricte exécution des promesses qu'ils disent avoir reçues : ils exigeront le *home rule*. Qu'arrivera-t-il ? En face de cette majorité hétérogène, la Chambre haute renoncera-t-elle à toute résistance, signera-t-elle sa propre abdication ? La perspective d'un démembrement ne provoquera-t-elle pas, dans la vieille Angleterre, cette irrésistible réaction qui s'est dessinée par deux fois ? Toutes les questions restent ouvertes. Déjà ceux qui prétendent connaître les choses nous parlent de nouvelles élections et d'une nouvelle Chambre qu'un avenir prochain verra. D'autres préconisent une entente entre libéraux modérés et conservateurs qui réformeraient ensemble la Chambre des lords. Ce ne serait pas la fin de la crise....

En Suisse, l'année 1910 s'est ouverte sous des auspices plutôt fâcheux. Partout retentissait le mot « déficit » suivi de ses acolytes inévitables : élévation de taxes, impôts, monopoles.... Le

petit rentier, le fonctionnaire à traitement modeste, ceux en foule qui, sans bénéficier de vastes ressources, se sont doucement habitués à un certain confort, ont senti la noire inquiétude se glisser dans leur âme ; ils se sont dit que le moment allait venir de réaliser cette réduction de frais, cette simplification de vie dont on parle toujours sans l'obtenir jamais. Mais à la résignation a succédé un mécontentement très vif : on déplore l'antique simplicité, on en veut aux grandes administrations du luxe dont elles s'entourent, on cite des exemples, de très graves exemples.... Il se forme ainsi un état d'âme qui va s'accroissant et qu'il sera curieux de voir se manifester par des actes quand les menaces deviendront des projets de loi.

Est-ce le seul désir de rendre service à l'Europe, n'est-ce pas aussi un peu la satisfaction inavouée de jouer un rôle dans de grosses affaires internationales qui avaient engagé nos autorités à faire si bon accueil aux démarches des puissances qui nous demandaient d'abord un officier pour le Maroc, ensuite un administrateur pour la Crète ? Dans tous les cas, l'essai ne nous a guère réussi. Si, dans ce moment au moins, l'inspecteur marocain ne fait pas parler de lui, l'inspecteur crétois, qui d'ailleurs n'a jamais cinglé vers l'île de Minos, nous a valu une humiliation, légère sans doute, mais éminemment désagréable : dans une note fort courte, sans daigner entrer dans aucune explication, les puissances mêmes qui l'avaient demandé ont informé le Conseil fédéral qu'elles renonçaient à ses services.... A Berne le procédé a paru un peu sommaire ; on en reste marri et froissé. Heureusement qu'une compensation s'annonce : le président Fallières, nous dit-on, sera notre hôte l'été prochain et cette nouvelle, démentie d'abord, confirmée plus tard, provoque partout une joyeuse ardeur. Peut-être la nation est-elle aussi loin de l'antique simplicité démocratique que ses gouvernants.

Lausanne, 26 janvier 1910.



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

PETITE AME, par *Michel Epy*. — 1 vol. in-16. Paris, Librairie mutuelle des auteurs.

Dans ce roman, M. Michel Epy s'est préoccupé de montrer le sort des enfants placés à la campagne par les sociétés philanthropiques. Son petit héros, Jean Boullu, a eu une enfance heureuse et paisible à Paris. A la suite de tristes circonstances, il se trouve tout d'un coup seul et complètement abandonné ; l'Assistance publique le met en pension chez des paysans et ceux-ci le font travailler dur, le traitant sans affection, méconnaissant les besoins, les aspirations, les désirs de cette petite âme qui passe par de douloureuses expériences. L'auteur n'a nullement noirci, ni chargé son tableau et il reste continuellement dans la note vraisemblable.

Il paraît s'être soigneusement documenté sur cette question bien actuelle, à notre époque où l'on se préoccupe beaucoup de l'enfance abandonnée. La préface est singulièrement instructive à cet égard. Combien de fois n'arrive-t-il pas que des enfants chétifs ou trop sensibles sont placés chez des maîtres de pension brutaux qui les exploitent ! La chose est certainement plus fréquente qu'on ne le croit, parce que, dans ce domaine, il n'y a pas de contrôle ni de surveillance.

Le volume de M. Michel Epy est fort intéressant et bien écrit. Il est intéressant surtout à cause du problème qu'il pose, et nous lui souhaitons d'attirer l'attention de ceux qui ont quelque responsabilité dans cette matière. C'est du reste là, croyons-nous, le but qu'a poursuivi l'auteur, qui nous paraît avoir voulu surtout faire œuvre de pitié.

EM. Bz.

UN PHILOSOPHE DE NEUCHÂTEL

FÉLIX BOVET

Lettres de jeunesse (1906). — Pensées (1909)¹.

On fait peut-être tort à Félix Bovet en réduisant trop l'intérêt de ses pensées à ce qu'elles contiennent de religieux et, plus spécialement, au paradoxe d'une foi candide unie aux plus grandes hardiesses intellectuelles. Dans l'ordre simplement humain, ce philosophe a dit des choses charmantes ou profondes. Sur les femmes, par exemple, voici une pensée qui n'est point banale :

« Les femmes ont un trait de caractère très essentiel, qui les met à la fois au-dessus des hommes et au-dessous ; elles pensent beaucoup plus à autrui que ne font ceux-ci : elles sont donc portées à être plus compatissantes et plus charitables, et aussi plus médisantes et plus curieuses. »

Bovet remarque que la reconnaissance est plus rare que la bienfaisance, parce que l'orgueil trouve son compte dans la bienfaisance, et l'observation n'est peut-être pas des plus neuves ; mais il ajoute ceci, qui, neuf ou non, est beau :

¹ Foyer solidariste, Saint-Blaise, et Fischbacher, Paris.

« Rien n'honore autant l'homme que l'ingratitude dont il est l'objet; je suis même tenté de dire que cela l'honore trop. Quand je me suis trouvé dans ce cas, je me suis senti à la fois fier et confus, croyant que j'avais joui d'un privilège qui appartient à Dieu et dont je me sentais indigne, celui de faire du bien sans rien recevoir en retour. »

Une anecdote trouve ici sa place. Un jeune relieur, qui avait quitté clandestinement Neuchâtel depuis plusieurs années, afin d'échapper à ses créanciers et, entre autres, à Bovet, auquel il devait 90 fr., vint le trouver un jour de très grand matin, pour lui demander, sans que personne le vît, des conseils et... de l'argent !

« Cette confiance qu'il avait en moi me fit plaisir; après m'avoir indignement trompé ci-devant, il venait s'adresser encore à moi de préférence. Cela me rappela Thémistocle allant s'asseoir au foyer du roi de Perse, et cela me réconcilia un peu avec la nature humaine. » — « Car, écrit encore Bovet, j'ai pour principe que les secrets que l'on confie, l'argent que l'on prête, — et combien d'autres choses encore ! — doivent être passés au chapitre des *Profits et Pertes* et qu'il n'y faut plus jamais penser. C'est un principe qui a l'air misanthropique, mais qui évite bien des déceptions et des récriminations¹. »

Sur l'idéal moral, la pensée qui suit n'est-elle pas exquise ?

« Il ne faut pas dire qu'il ne peut rien y avoir de mieux que le bien. Le mieux que le bien, c'est le beau.... Je tiens à ce qu'il reste dans la morale un élément d'infini, c'est-à-dire de liberté, qui échappe à toute règle.... Jésus n'avait pas besoin de laver les pieds de ses disciples. Rien ne lui en faisait un devoir. C'est pour cela que cet acte ne s'appelle pas une bonne action, mais une belle action. »

Aimer son prochain comme soi-même, dit encore

¹ Lettres du 23 mai 1856, du 27 janvier 1857.

Bovet, voilà la règle, la raison, le bien ; l'aimer plus que soi-même, c'est-à-dire se sacrifier pour lui, voilà le beau.

Cependant, si pour caractériser et classer un penseur, on doit chercher ce qu'il présente de plus original, on distinguera toujours, de préférence au reste, l'idée essentielle de Bovet sous les formes diverses qu'elle a revêtues. Cette idée, c'est que la vérité spirituelle, — celle qui est pour les âmes un aliment, pour les esprits une lumière, — échappe à tous les efforts du langage et de l'entendement humains pour la formuler avec rigueur et même pour la préciser tant soit peu.

Quel nom cette doctrine porte-t-elle en philosophie ? Bovet ne voulait pas être rangé parmi les *agnostiques*. Le *fidéisme* n'avait pas encore commencé à faire, de son temps, la fortune que nous avons vue, et si la chose existait sans aucun doute, puisqu'elle date de Jésus lui-même qui l'a fondée par cette parole : « Ta foi t'a sauvé, » le mot n'était guère en usage. Mais à quoi bon les étiquettes, les mots qui prétendent définir ? Ils sont trompeurs. C'est pourquoi Pascal conseillait de « substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, » — conseil que l'on peut traduire en ces termes : Gardez-vous de jamais appeler les choses par leur nom. Quel profit pour la paix, pour la lumière, pour la vérité, si nous renoncions, une bonne fois, par exemple, à nous jeter à la tête les noms de *libéral* et d'*orthodoxe* ! Jamais ces gros mots ne sont justes. Car, d'abord, ce sont des injures. Et puis, c'est le mauvais résumé des idées que nous prêtons à nos adversaires, non l'expression exacte et fine de ce qu'ils pensent vraiment. Oseriez-vous dire d'un penseur aussi religieux, aussi épris de l'idéal et du divin que Sully Prudhomme, qu'il était *athée*, parce que sa raison répugnait à la conception anthropomorphique

de la personnalité d'un *Père* céleste ? Voilà le tendre et noble poète confondu avec un Naigeon ! Demandez un peu à l'auteur du beau livre *Aux croyants et aux athées*¹ si un certain athéisme n'est pas plus pénétré d'esprit chrétien qu'un certain piétisme ! — Donc, nous ne nous contenterons pas d'un mot tout fait, par conséquent mal fait, pour définir le philosophe de Neuchâtel, et c'est à lui-même que nous allons demander ce qu'il pensa et ce qu'il fut.

Comme tous les chrétiens, comme tous les bons citoyens, comme tous les honnêtes gens, Félix Bovet plaçait la félicité de l'homme ailleurs que dans la satisfaction de ses fins égoïstes. Très certainement, il se regardait comme membre d'un corps — église ou société — plus réel et plus vivant que lui-même. Mais il faut reconnaître qu'il ne paraît pas avoir senti le profond et dominant besoin de mettre sa propre vie pleinement d'accord avec cette juste intelligence du rapport vrai des choses. Elle fut indépendante, instable, indécise, un peu désorientée et aventureuse, sans que l'on puisse dire qu'il la passa tout entière à chercher sa voie, puisqu'il se consolait assez bien de n'avoir point trouvé cette voie unique.

Pendant une dizaine d'années, de 1848 à 1859, il fut bibliothécaire de la ville de Neuchâtel. Cette fonction est, par excellence, celle que rêve le sage qui veut « faire quelque chose » en conservant sa liberté. Ce n'est ni une lourde charge ni une sinécure. Pour notre philosophe ce fut surtout un moyen commode et précieux de satisfaire sa passion pour la lecture et pour les livres. Il fut professeur aussi, et, en 1861, il occupait la chaire de litté-

¹ M. Wilfred Monod. — Une nouvelle édition de ce remarquable ouvrage vient de paraître à la librairie Fischbacher.

rature française dans les auditoires de Neuchâtel. Ses leçons, très goûtées, étaient des *causeries*, entendez par là des discours brillants et ingénieux, mais sans beaucoup de lien et de suite, qui empruntaient leur charme à l'absence même d'une rigoureuse unité. Ce genre de cours ne fut jamais de ceux avec lesquels on compose des livres. Il n'existe point de *livre* de Félix Bovet, dans l'ordre didactique; ni les *Lettres de jeunesse*, ni les *Pensées*, ne sont des livres. En 1858, il avait fait ce fameux voyage en Terre-Sainte d'où est sorti par exception un vrai livre, sept fois réimprimé, — par lequel il contenait à la fois ses sentiments chrétiens, sa culture classique, son érudition curieuse, son humeur nomade et sa joie d'être loin de Neuchâtel. Car il affichait pour sa ville natale une antipathie amusante, qui s'est fait jour maintes fois avec une vivacité où sans doute il ne faut voir que des boutades sans vrai sérieux :

« Je sens une appréhension extrême de rentrer à Neuchâtel.... Neuchâtel reste toujours l'endroit du monde où je me sens le moins chez moi, celui qui me semble le moins ma patrie.... Peu m'importe où je suis, pourvu que ce ne soit pas à Neuchâtel!¹ »

Taine a dit avec éloquence : « Il n'y a au monde qu'une œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit². » Bovet eût été sûrement ravi de cette pensée. Avec quel enthousiasme n'aurait-il pas proposé une vie inspirée par une maxime si belle non seulement à l'admiration, mais à l'imitation des autres et de lui-même ! Sa raison et son âme étaient aussi assez hautes pour qu'il eût été parfaitement capable d'en être le signataire. Mais elle n'aurait pas eu sous sa plume la même auto-

¹ *Lettres de jeunesse*, pages 357, 362.

² Cité par M. Victor Giraud dans son *Essai sur Taine*.

rité que sous celle de Taine, parce que son propre exemple ne la confirmait pas. Il a fait du bien aux hommes, il a aimé la vérité ; cependant, il n'a pas voué sa vie à une idée, et en rendant des services désintéressés à des individus ou à de petits groupes, on peut dire que les collectivités, les nations, les sociétés, les patries étaient au monde la chose dont il se souciait le moins.

Je ne crois pas que le grand mouvement contemporain du « christianisme social » eût eu le pouvoir de le passionner. Jamais esprit ne fut moins *œcuménique*, jamais chrétien ne personnifia davantage l'individualisme excessif du protestant. Directeur d'un asile de garçons et de petites filles après avoir été bibliothécaire, soyons bien certains qu'il s'acquitta de cette fonction nouvelle avec conscience et dévouement ; mais la preuve qu'elle ne l'intéressait pas beaucoup, c'est qu'il la quitta. Ne nous avait-on pas parlé d'un cours sur Dante, resté dans son tiroir, et dont on annonçait la publication posthume ? Vérification faite, on a reconnu qu'il serait impossible de le publier ; car ce cours fut une bonne action, non pas un bon ouvrage. Bovet l'avait rédigé pour venir en aide à un personnage famélique et même un peu patibulaire, nommé Griffi, qui le débita au profit de sa propre bourse et qui, d'ailleurs, était aussi indigne de cette bonté qu'incapable de discourir en chaire. « Je ne sais pas comment G. se tirera de ce cours, écrivait Bovet dans une lettre du 10 novembre 1855, mais une fois le cours commencé, on ne rendra pas l'argent, et c'est l'essentiel. » Par de tels procédés, on fait preuve d'un cœur charitable ; mais on n'avance pas la science, et le haut enseignement est en droit de se plaindre, tant que parle un Griffi, qu'on lui fait peu d'honneur. Bovet savait

à peine la langue de Dante quand il faisait l'aumône de cette façon originale à un misérable Italien.

De toutes les fonctions auxquelles on pouvait croire Bovet prédestiné par ses études, par ses diplômes, par la dignité de sa vie, par sa foi chrétienne et par son amour pour ses frères, celle de pasteur paraissait être, éminemment, celle qu'il choisirait, et personne n'en douta d'abord parmi ses parents et ses amis. Mais, — chose bien étonnante pour qui n'a de lui qu'une idée superficielle ou préconçue, — c'est justement celle-là qui lui répugnait le plus.

Les divers motifs qui le tinrent toute sa vie éloigné du saint ministère éclairent d'un tel jour ses idées, son intelligence, son caractère, son âme, que leur analyse complète pourra suffire pour nous faire connaître l'homme jusqu'au fond.



Le pastorat est, d'abord, une fonction et un titre : première raison, pour cet ennemi de tout joug, même doré, de décliner l'honneur avec la charge. « Tant que nous avons besoin d'un titre pour être considérés ou d'une fonction pour être utiles, nous sommes encore au-dessous de notre dignité d'hommes. »

A une cousine, sa correspondante ordinaire, que séduisait un peu trop, à son sens, l'idée de devenir diaconesse, il écrivait en 1849 :

« Ce qui me fait estimer fort peu *la charge*, c'est qu'elle sert à tenir lieu de ce dont rien ne peut tenir lieu, de *l'amour*. Certainement, comme diaconesse, vous vous sentiriez plus d'aisance à annoncer l'Évangile et vous l'annonceriez plus souvent ; mais ne croyez-vous pas que ce superflu de prédication, produit non par l'amour, mais par le caractère officiel, manquerait de la puis-

sance de l'Esprit? On ouvre plus facilement à un ministre la porte de la maison, mais moins facilement celle du cœur.... L'autorité véritable me paraît être directement inverse à l'autorité officielle. »

Et en 1857, il faisait encore cette remarque :

« L'influence est d'autant plus profonde qu'elle ne cherche pas à s'exercer. J'en ai un exemple ici, en voyant comme, dans la conversation avec des gens de toute espèce et de toute religion, M. Secrétan, qui ne prêche rien, fait plus d'effet que le pasteur Pilet, et cela uniquement par l'expression toute naturelle et, pour ainsi dire, involontaire de sa foi. M. Pilet met pourtant dans son zèle beaucoup de modestie et de charité. »

S'il refusa toujours d'être pasteur, — c'est, en second lieu, — parce qu'il ne voulait pas se lier, s'engager, aliéner la moindre part de sa liberté personnelle au profit d'un groupement humain, quel qu'il fût.... Mais ici gardons-nous de prétendre récrire ce que M. Philippe Godet a dit excellemment dans sa préface au volume des *Pensées* :

« Dès son adolescence il eut une répugnance invincible pour toutes les collectivités disciplinées, églises, sectes ou partis politiques, pour

Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau;

il ne parvint jamais à comprendre l'esprit militaire, et en fait d'armée, la seule qu'il ait goûtée fut, je crois, l'Armée du salut. S'il aimait tous les hommes, il ne pouvait souffrir les nations, dont l'état d'esprit collectif est le chauvinisme. C'est en ce sens qu'il déclare que le NOUS est plus haïssable que le MOI. L'idée de devenir membre d'un « clergé » devait suffire à lui faire refuser la consécration. »

Rien à ajouter à ces lignes, à moins que ce ne soit ce que Bovet a lui-même écrit. Il déclare qu'il aime comme individus la plupart des Français et des Allemands qu'il

a rencontrés, mais que la nation française et la nation allemande, tous les peuples en général lui paraissent, comme peuples, détestables et insupportables, et qu'il éprouve la même antipathie pour les églises, les partis politiques et *toutes les collectivités*.

« Victor Hugo dit dans son testament : *Je ne veux les prières d'aucune église, je demande celles de toutes les âmes*. Comme je comprends bien cette répugnance pour les collectivités !... Si j'éprouve toujours une douleur sincère à voir n'importe quel individu malheureux ou humilié, j'ai peine à me garder d'un certain contentement à l'occasion de l'abaissement d'un peuple comme tel, que ce soit l'Italie ou la Suisse, la France ou l'Allemagne, la Russie ou l'Angleterre, Ce contentement n'est tempéré que par le dépit que je ressens de ce qu'en général l'abaissement d'une nation fait l'élévation d'une autre, de telle sorte que le diable n'y perd rien¹. »

Il est à peine utile de constater par des citations que l'état militaire était, aux yeux de Bovet, la pire forme de la démence qui fait abdiquer aux hommes leur dignité d'êtres raisonnables et libres pour devenir des instruments de meurtre dans un troupeau de brutes asservies. Il ne comprend pas que la prière ose pénétrer dans ce mystère d'iniquité qu'on appelle la guerre ; que, dans notre siècle, on attache encore de la gloire à des faits d'armes comme la prise de Sébastopol.

« C'est navrant et humiliant de voir des créatures raisonnables auxquelles on fait passer des habits bleus, que l'on orne de pompons rouges et que l'on fait marcher au pas en frappant sur une grosse caisse et en soufflant dans des trombones². »

L'organisation ecclésiastique est assurément plus digne de respect que l'organisation militaire ; mais elle a aussi

¹ *Pensée* 113°. — ² Lettre du 8 janvier 1857.

son cérémonial, ses décors, ses costumes, ses « propo-sants en manteau noir, » son « marguillier rouge et vert, » « toutes choses, déclare Bovet, qui de tout temps m'ont été antipathiques, comme tout ce qui est *kirchlich*. » Et cette antipathie pour la pompe et l'appareil, pour toute espèce d'étalage, pour la simple exhibition aux yeux du public de notre foi intérieure, était poussée tellement loin qu'elle alla parfois jusqu'à lui faire souhaiter qu'une indisposition ou tout autre empêchement forcé lui rendit matériellement impossible le devoir de participer à la sainte Cène ¹.

Qu'est-ce d'ailleurs que « notre liturgie arrangée à l'usage des Neuchâtelois par feu M. Ostervald ? » Où est le caractère sacré de cette petite institution locale ? Mieux vaut, disent les dissidents, s'associer à une prière improvisée par M. de Pourtalès.... Mieux vaut encore, disent les darbystes, faire sa prière soi-même.... Mieux vaut enfin, conclurons-nous, rester chez soi.

« Une église a besoin d'un élément traditionnel ; c'est cet élément qui donne aux cultes et aux cérémonies leur majesté. C'est pourquoi je crois que nous n'aurons pas de vraie Eglise, tant que l'église catholique, qui est l'héritière de la tradition, ne se sera pas convertie et ne nous aura pas permis de rentrer dans son sein. »

La troisième raison, — bonne ou mauvaise, — qui empêcha Bovet de devenir pasteur, c'était l'humble sentiment de son insuffisance. La robe et le rabat sont chose secondaire après tout, par-dessus laquelle il passerait, surmontant son aversion, et « dès aujourd'hui, répond-il aux amis qui le sollicitaient, je deviendrais ministre, si je savais réellement quelque chose de plus

¹ Lettre du 4 septembre 1854.

que ceux à qui j'irais prêcher ; mais je ne veux pas être un aveugle conduisant d'autres aveugles. » Dire des choses édifiantes quelconques afin de « maintenir l'âme de ses auditeurs dans une bonne température tiède, » à l'instar de tant de prédicateurs, non, décidément, cette mission ne le tente pas !

Il s'exprime sur le compte des prédicateurs médiocres de son temps avec un franc-parler délicieux. Voici une page que j'offre comme un régal aux gourmets de jolies impertinences :

« Au texte succéda le sermon, comme une pluie tiède de l'été succède à l'éclair et au tonnerre. Les mots s'amassaient peu à peu en phrases comme l'eau s'amasse en gouttes, lentement et régulièrement ; et les phrases, tombant de minute en minute comme d'une gouttière, marquaient de leur chute chacun des pas du temps. Ce qu'il disait, je n'en savais rien, et je n'y prenais pas garde ; car de même que je connaissais l'air d'avance, je savais d'avance aussi les paroles.... Je connais le procédé par lequel les prédicateurs liment leur texte jusqu'à ce qu'ils aient converti en lieux communs les paradoxes de l'Écriture et accompli cette parole du prophète : *Toute hauteur sera abaissée et toute vallée sera comblée*¹. »

Le dédain exquis de Bovet pour ce genre de littérature a trouvé dans une autre lettre (20 mars 1856) son expression achevée. Il vient de prendre froidement la défense des bals, apologie et froideur justifiées l'une et l'autre par cette raison, bien fine, que les bals, chose inesthétique, manifestation extérieure d'une mondanité factice et d'un art conventionnel, ne peuvent causer à l'âme nulle véritable ivresse. « Dans un bal, comme dans une boutique, je ne trouve aucun *absolu*, aucun dieu, — et par conséquent j'y puis porter avec moi et en moi

¹ Lettres de jeunesse, octobre 1853.

quel dieu je veux. » Si Bovet avait commencé par aimer la danse passionnément, il l'aurait ensuite passionnément haïe, comme saint Augustin, converti, haïssait la poésie profane et le théâtre.

« Je n'aime pas assez les bals pour prendre la peine de les défendre bien chaleureusement. Il me semble qu'ils ne méritent ni l'honneur d'être attaqués, ni celui d'être défendus, et je soupçonne que les personnes qui voient régner dans les bals le Prince de ce monde doivent être les mêmes qui croient trouver le Dieu du christianisme dans les temples, les concerts spirituels et les réunions d'exégèse (vulgairement appelées d'édification). Pour moi, bals et sermons sont le type des choses innocentes et anodines : on n'y trouve que le sentiment qu'on y porte déjà. »

Les sermons rangés avec les bals, dans la classe des plaisirs permis, des distractions indifférentes !... Le faible entraînement de notre philosophe vers le saint ministère serait complètement expliqué après cela, s'il ne restait pas à donner de sa répugnance une quatrième raison, qui est la plus profonde, puisque c'est elle qui constitue son originalité.



La partie principale des fonctions du pasteur, c'est d'expliquer la Parole de Dieu, soit du haut de la chaire, soit dans des entretiens familiers, lorsque, visitant sa paroisse, il réfute les doutes, dissipe les ténèbres, répond aux questions troublantes. Il n'est pas vrai que l'Écriture soit claire, puisque le fait est qu'on a besoin de l'expliquer. Si on laisse le sens propre de chacun l'interpréter comme il l'entend, c'est l'anarchie; si l'on institue une autorité, il faut que cette autorité justifie ses titres; et si on cherche ces titres dans l'Écriture, c'est un cercle vicieux. Voilà pourquoi Bossuet soutenait,

contre les ministres protestants, que l'autorité de l'Eglise, qu'ils prétendaient ne pouvoir être fondée que sur celle de la Bible, lui est logiquement antérieure.

Bovet a touché ce point plus d'une fois dans ses *Lettres* et dans ses *Pensées* ; mais là n'est pas encore la difficulté essentielle qui lui rendait inacceptable le fardeau du ministère. Elle était d'ordre plus haut et plus général. Ce n'était rien de moins que l'impossibilité sentie d'égaliser jamais à la vérité les paroles qui l'expriment et de l'enfermer dans des formules. « Je crois ce que dit l'Ecriture sainte, » écrit-il dans une lettre de 1852, mais il ajoute tout de suite qu'il ne faut pas « lui demander ce qu'elle dit. »

« Dans le domaine des choses spirituelles toute idée devient fausse dès qu'elle est formulée.... Il y a en moi une répugnance instinctive contre tout ce qui peut *se savoir* et *s'exprimer* : il me semble que le fait même qu'une idée entre dans notre intelligence est une preuve que cette idée est fausse, par cela même qu'elle peut y entrer ; car elle n'a pu y entrer sans se mutiler et s'aplatir, de manière à ne plus présenter qu'une face.... Je comprends parfaitement Fénelon, quand il désavoue le livre qui lui était le plus cher ; ce n'était pas par une grossière croyance catholique à l'infailibilité du pape ; c'était par une foi *implicite* à ce fait, que nous sommes dans l'erreur dès que nous voulons exprimer quelque chose, dès que nous voulons faire passer par la filière de notre intelligence ce que l'esprit souffle au fond de nos âmes.... Si le cas se présentait où cela pût faire tant soit peu de plaisir à quelqu'un, je vous assure qu'il ne m'en coûterait pas du tout de me rétracter. »

Son affinité avec Fénelon, Bovet la constata un jour d'une façon piquante, qu'il note dans une lettre de 1855. Il avait écrit dans un cahier ces lignes : « Je ne puis m'expliquer mon fond ; il me paraît changer à toute

heure; je ne saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. » — « En retrouvant ces paroles, j'ai cru d'abord que c'était moi qui les avais écrites: j'ai été tout étonné de voir au bas le nom de Fénelon. »

Puisque la parole est si impuissante à saisir et à fixer la vérité, taisons-nous. Le silence est plus éloquent que bien des discours. Saint Paul savait la haute signification de ces « soupirs de l'esprit qui ne se peuvent exprimer. » Carlyle, dans son livre des héros, glorifie le silence: « Malheur à nous si nous n'avions rien que ce que nous pouvons montrer ou dire! Le Silence, le grand empire du Silence: plus haut que les étoiles, plus profond que le royaume de la mort! Lui seul est grand, tout le reste est petit. » Bovet remarque dans une lettre, avec autant d'esprit que de cœur, que l'art de consoler les malheureux n'est pas aussi difficile à pratiquer qu'on le suppose, quand on se figure, bien à tort, qu'il faut leur apporter de longs discours et des paroles peu ordinaires. Non. Un serrement de main silencieux, un regard compatissant suffisent, et surtout la bonté qui donne et qui prodigue son temps patiemment.

« J'ai remarqué que la principale chose que l'on puisse faire pour consoler les malheureux, c'est de leur donner du temps. Il n'y a pas besoin de leur parler beaucoup, au contraire il suffit de les écouter et de les laisser conter leurs maux tout à leur aise; c'est une douceur à laquelle ils ne sont pas accoutumés et qui leur fait plus de bien que tout le reste. »

Donc sachons nous taire, ou s'il faut parler, gardons-nous de la naïve erreur cartésienne qui voyait dans la logique et dans la clarté du discours une marque de vérité. Cette table des valeurs doit être renversée. La musique nous fait communier avec le mystère mieux que

la poésie, et la poésie mieux que la prose, et la prose qui suggère, mieux que celle qui exprime. Bien loin de chercher, pour la vérité, des contours nets et purs, il faut l'estomper, pour ainsi dire, et préférer à la transparence de Voltaire les ombres, les couleurs, les cadences et les sonorités magnifiques de Chateaubriand. Le talent de faire voir parfaitement une chose est sans doute admirable ; mais nous admirons davantage celui de faire rêver une infinité de choses. Le vrai commencement de la sagesse n'est-il pas toujours, comme faisait Socrate, de prouver aux philosophes qui se croient savants qu'ils ne savent rien ? « Quel beau jour, s'écrie Bovet dans une lettre de 1852, quel jour glorieux pour l'humanité, que celui où l'ignorance sera enfin reconnue pour une vertu, où l'on donnera le titre de professeur à ceux qui auront les idées les plus embrouillées ! »

Dans son voyage d'Orient, il assista, au Caire, à une ronde de derviches tourneurs.

« Tout cela est affreux, écrit-il dans son classique ouvrage¹, et pourtant, je l'avoue, jamais je n'ai vu cérémonie que j'aie mieux comprise et qui m'ait paru une expression aussi franche et aussi naturelle du sentiment religieux. On comprend si bien ce besoin de se mettre en délire, de sortir de soi, de s'anéantir, pour exprimer à Dieu cette adoration qui ne se peut exprimer, et d'arriver à le contempler en parvenant, pour ainsi dire, à la possession de son propre néant ! »



De ce que la vérité est inexprimable il s'ensuit encore que les théologies, les métaphysiques, tous les systèmes philosophiques et religieux sont des jeux vains ou des efforts désespérés. Douleur ou gaité ironique :

¹ *Voyage en Terre-Sainte*, p. 66 de la 2^e édition.

c'est l'une ou l'autre de ces deux attitudes que prennent en général, devant cette impuissance, soit les penseurs qui cherchent eux-mêmes, soit les curieux qui contemplent le spectacle de la recherche. Pascal et Sully Prudhomme souffrent; Montaigne et Anatole France s'amuse. Bovet, ici, fait exception. Il ne paraît pas avoir réellement éprouvé l'angoisse tragique des grands lutteurs, par l'excellente raison qu'il ne douta jamais que la vérité ne se trouve — ou ne se cache — au lieu même d'où il renonçait à la dégager pour la formuler: je veux dire dans la Révélation de Dieu; et, d'autre part, il avait l'âme beaucoup trop sérieuse pour rire du mécompte des belles ambitions. Il marquait simplement les points avec la tranquille indifférence d'un joueur désintéressé de la partie, en se permettant tout au plus de sourire quelquefois.

« Quelle Babel que l'interprétation de l'Écriture sainte, faite par les hommes, même les plus pieux et les plus savants! M. Godet a fait des prodiges de subtilité exégétique, mais on sent qu'il suffit de rencontrer un homme plus subtil encore, pour que tout ce qu'il construit s'écroule bientôt...

» Tâchez de vous procurer les livraisons de novembre et décembre de la *Revue chrétienne*, vous y verrez une polémique curieuse de Pressensé et Colani sur le *plus ou moins* de divinité de Jésus-Christ. Comme ils ne sont pas d'accord, ils s'injurient réciproquement; il va sans dire que ni l'un ni l'autre ne suppose son adversaire de bonne foi. C'est si naïf et si joli que l'on ne saurait s'en scandaliser¹. »

Une chose étonne et même scandalise un peu le lecteur chrétien des *Lettres de jeunesse* et des *Pensées*: c'est l'extrême liberté avec laquelle l'auteur propose non pas seulement des doutes, mais des raisons formelles de

¹ Lettres du 7 août 1850, du 16 janvier 1857.

ne pas croire, sans avoir soin de les réfuter et en protestant que sa foi à l'Écriture sainte demeure entière et inébranlable. Vraiment, si l'on ne savait pas à qui l'on a affaire, on pourrait être tenté de comparer cette apparente perfidie au procédé malin de Voltaire, exposant avec horreur et en se signant, comme des hérésies qu'il faut détester, les arguments les plus propres à détruire la foi.

De pieux théologiens, particulièrement attristés de certaines erreurs de doctrine, secondaires quand on les compare à d'autres, ont pris la peine de rétablir la vérité sur quelques détails: par exemple, contre une idée hérétique de la grâce, qui doit, selon Bovet, pour mériter le beau nom de grâce, être absolument gratuite, sans aucune condition, et se réduire à une absolution pure et simple¹. Bovet soutient, ou plutôt glisse ce paradoxe que l'Ancien-Testament est plus consolant que le Nouveau, parce qu'il abonde en bénédictions telles que celles-ci: « Quiconque invoquera le nom de l'Éternel sera sauvé, » « Il pardonne toutes nos iniquités, » au lieu que le prétendu Évangile de grâce nous fait cette menace: « Celui qui ne croit pas au Fils est déjà condamné. » Il s'élève contre les dogmes théologiques de l'Expiation, de la Substitution, de la Satisfaction, parce qu'ils « effacent une des notions morales les plus sublimes qu'il y ait, la plus sublime de toutes peut-être, celle d'un pardon absolu et inconditionné². » Il écrit: « Je suis sûr que je n'irai ni au ciel ni en enfer, car je n'ai mérité ni l'un ni l'autre. Ma place est dans les limbes³. » Notion du

¹ Voir l'article approfondi de M. Ch. Porret dans *Foi et Vie*: « Un problème psychologique. La pensée religieuse de Félix Bovet. »

² *Pensées* 231°, 234°. — ³ Lettre du 9 février 1855.

mérite et notion du péché fort extraordinaires l'une et l'autre dans la théologie chrétienne et surtout protestante, pour qui n'éclaire pas ces lignes du fin sourire dont Bovet, certainement, tempérait leur audace.

Si graves d'ailleurs que puissent être ces témérités, elles restent, si l'on peut ainsi dire, à l'intérieur de la foi et de la religion, elles n'en forcent pas l'enceinte respectée, et c'est même pour cela, sans aucun doute, qu'elles choquent tant les docteurs chrétiens, toujours beaucoup plus sensibles aux hérésies des frères qu'à tous les blasphèmes de l'étranger.

D'autres hardiesses de Bovet ont une portée bien plus terrible, puisqu'elles s'attaquent à Dieu. Hâtons-nous de dire qu'elles n'étaient probablement pas destinées à l'impression. Dans des ouvrages posthumes, et surtout dans des lettres, dans des notes, qui ne sont pas des ouvrages, on ne sait jamais ce que l'auteur aurait lui-même livré au public. Un cahier de pensées porte ce titre emprunté à saint Augustin : *Quaero, pater, non affirmo*, et cet avis au lecteur :

« Si ce cahier et celui qui y fait suite étaient lus de quelqu'un, je rappelle que, si vivement que soient exprimés quelquefois mes doutes et difficultés, ce ne sont jamais des négations, mais toujours des questions, car JE CROIS, mais je ne trouve AUCUNE formule de ma foi. »

Il faut féliciter et remercier les courageux éditeurs de Félix Bovet de nous avoir livré si libéralement ses lettres et ses pensées, car les accès d'un noir pessimisme qui n'était pas son humeur ordinaire ont inspiré au philosophe suisse de superbes pages, une surtout qui égale ce que le grand poète Alfred de Vigny a écrit de plus beau.



Dieu, qui nous a donné ou infligé l'existence, ne nous avait pas demandé notre avis. Quelle reconnaissance lui devons-nous d'un prétendu bienfait qui n'est qu'une nécessité subie? L'amour envers Dieu, que la banalité de tous les catéchismes nous impose sans la moindre réflexion comme notre premier devoir, est absurde quand on y pense. A-t-il aimé ses créatures, lui qui a fait des êtres aussi peu libres de ne pas pécher que de ne pas exister, et pourtant responsables! et pourtant punissables! — punissables « par un supplice tel que la somme de toutes les tortures imaginées par la méchanceté des hommes les plus indignes du nom d'hommes n'est qu'un zéro en comparaison. »

« Il y a des damnés! et c'est le grand nombre, c'est la masse de l'humanité, c'est, en fait, la règle, et le salut est l'exception. Et leur cri de douleur répondra pendant l'éternité aux chants de louange des bienheureux. Et Dieu *qui est Amour* n'en sera pas moins souverainement heureux, et son infinie sagesse et sa toute-puissance n'ont pas su ou pas pu trouver de meilleure solution au problème de la liberté de la créature, problème qu'il s'était posé lui-même librement!... Comment les Pères de l'Eglise ont-ils pu se scandaliser des dieux du paganisme grec! Y a-t-il chez aucun d'eux rien qui offense autant notre sens moral que l'idée de Dieu qu'eux, les Pères, ont prétendu nous donner¹? »

« Il me semble qu'il est bien plus difficile aux hommes de pardonner à Dieu qu'à Dieu de pardonner aux hommes. On dit que nous devons tout à Dieu et que Dieu ne nous doit rien. Ce serait bien plutôt l'inverse.... Le père ne s'est point acquitté de tous ses devoirs envers son enfant, par le fait qu'il lui a donné le jour. Au contraire, c'est ce fait même qui l'oblige². »

« Pardonne-moi, ô Dieu, si j'ose, comme Job, élever jusqu'à

¹ *Pensées* 223°, 224°. — ² Lettre du 16 octobre 1853.

toi mon cri de douleur!.... Je vois les hommes passer génération après génération sur cette terre de misère, travaillant sans arriver à jouir de leur travail; roulant chaque jour le rocher de Sisyphe, qui retombe incessamment sur eux; souffrant dans leur corps, dans leur esprit, dans ce qu'ils aiment; avides de lumière et condamnés à vivre dans les ténèbres; interrogeant toutes choses et n'ayant encore résolu aucune des énigmes qui les environnent. Je vois ces millions de créatures recommencer chaque jour leur travail, et suivre sans joie le sillon que Dieu leur a tracé. Je vois cette pauvre humanité continuer sa tâche sans la comprendre; les pères enseigner de siècle en siècle à leurs fils l'espérance ou la résignation, et je me dis: Quel que soit le péché de cette race, a-t-elle besoin d'une autre expiation? N'est-elle pas l'agneau muet conduit à la boucherie, n'est-elle pas son propre Messie et n'en pourrait-elle pas servir à l'univers entier?

» L'homme a des devoirs, nous dit-on; et lesquels peut-il donc avoir? Il n'y a pas de devoirs là où il n'y a pas de liberté.... L'esclave nègre a-t-il des devoirs envers son propriétaire? Il ne s'est engagé à rien envers lui, car on ne l'a pas consulté.... Le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son cœur, et ce commandement est sanctionné comme les autres par la souffrance, par la mort et par l'enfer! Mais si l'amour bannit la crainte, la crainte ne bannit-elle pas l'amour? Y a-t-il une alliance possible entre le Tout-Puissant qui exige et le faible qui doit accepter?...

» Mais à quoi bon ces questions et ces plaintes? Le monde poursuit son cours, et ce mystère, voilé à toutes les créatures, dès le commencement du monde, ne me sera pas révélé. Pourquoi accumuler mes plaintes? Si jamais Dieu punit, je ne fais que grossir par là le compte de mes rébellions; si jamais il fait triompher l'amour et se justifie aux yeux des hommes en faisant surabonder le bien sur le mal, je ne fais que me préparer des regrets et des repentirs d'avoir douté de Celui qui nous aime. Reprenons donc notre tâche et rentrons dans cette foule de l'humanité qui marche à la mort sans se plaindre, et disons à

notre maître ce que disaient jadis au leur les gladiateurs romains : *Ave, Caesar, morituri te salutant!* Sois salué, ô César, par ceux que tu as condamnés à mourir. »

Ce sombre et magnifique morceau se rencontre dans une lettre à M^{me} Bertha Bovet, du 3 novembre 1853, où il est précédé de quelques lignes d'excuse et de repentir pour tant d'audace.

Sully Prudhomme, en soumettant à une critique inexorable les dogmes du christianisme catholique, aboutit à cette conclusion qu'ils ne sont pas seulement d'incompréhensibles mystères, mais de pures absurdités logiques, des *non-sens*, « l'énoncé contradictoire de faits essentiellement impossibles, » comme le serait la gageure de « construire un cercle carré, » et c'est pourquoi il les rejette¹. Au contraire, Félix Bovet déclare qu'il est « affreux » que la vérité chrétienne contienne des contradictions qui « l'empêchent absolument de la saisir, d'attacher un sens quelconque à ce qu'elle dit². » Et pourtant il l'accepte, il la reçoit, il y croit « fermement. » — « Je suis toujours persuadé, au fond, que la doctrine chrétienne évangélique est la vérité. » — « Au milieu de mes raisonnements les plus triomphants au sujet de la Bible, je suis forcé de m'écrier en frappant sur ce livre : Et pourtant, c'est là la Parole de Dieu ! »



Donnons aux affirmations chrétiennes de Félix Bovet la place d'honneur qui leur convient. Couronnons par elles, et corrigeons par elles, nos autres citations ; mais osons dire que cette nouvelle logique, où la conclusion sort si peu des prémisses qu'elle en est la contradiction flagrante, est singulière.

¹ Voir l'Appendice de *La vraie religion selon Pascal*. — ² *Pensée* 249°.

M. Philippe Godet écrit : « Sa foi était celle d'un enfant. » Le mot est encore plus juste que ne le croient ceux qui le répètent. Le propre des enfants est de dire successivement *non* et *oui*, sans beaucoup s'inquiéter de se mettre d'accord avec eux-mêmes.

Ce n'est pas que le cœur et la conscience ne puissent affirmer ce que la raison nie. On peut faire crouler sous la critique tout l'édifice intellectuel de la vérité, on peut même avancer qu'elle devient d'autant plus libre et plus vivante par la destruction de son enveloppe humaine ; mais on n'est pas dispensé de tenter au moins l'explication de la merveille, de faire voir comment un vase en mille morceaux conserve sa liqueur, et des croyances en ruines laissent subsister la foi. Les esprits vraiment philosophiques n'escamotent pas la difficulté en montrant tour à tour l'endroit et l'envers ; ils la regardent sous toutes ses faces, ils tâchent de la résoudre, ils font des systèmes, — mysticisme, fidéisme ou pragmatisme, — qui distinguent, dans la vérité, des provinces diverses, et chez l'homme, divers instruments de connaissance : double et lumineuse distinction qui autorise l'espoir de ramener à l'unité toutes les discordances intérieures.

Bovet ne s'est guère soucié de cette harmonie. Les découvertes « affreuses » où l'analyse l'a conduit ne l'ont pas tourmenté très longtemps, parce qu'il voyait le ciel au-dessus de l'abîme et qu'il n'éprouvait pas l'obsédant besoin de réconcilier les contraires. Il *a cru d'abord*, et puis il a toujours continué d'avoir « la foi d'un enfant, » avec des accès passagers de doute, mais sans traverser à aucune époque la grande crise qui met fin à la candeur de l'enfance et inaugure la majorité. A-t-il mentionné quelque part ces « raisons du cœur que la raison ne connaît pas ? » Lieu commun rebattu peut-être, mais

secret de lumière en même temps que de vie, vérité première et dernière où s'est réfugiée et fondée à nouveau la foi d'Alexandre Vinet et des autres grands héritiers de Pascal.

Notre philosophe, en somme, peu capable de suivre une idée unique, une direction, resta *fragmentaire*, pour ainsi dire, dans sa vie comme dans ses œuvres, qui sont des lettres, des pensées et un voyage. Son grand charme réside dans un détachement de ses propres idées qui lui inspirait une aimable tolérance pour les doctrines d'autrui, mais ne le rendait pas âprement ambitieux de trouver pour lui-même le mot de l'énigme.

Edmond Scherer, très peu sceptique, quoi qu'on en dise, trop convaincu, au contraire, du pouvoir de la raison, raisonna toute sa vie. C'est en 1849, c'est-à-dire un an avant que Scherer eût donné sa démission de pasteur, que Bovet écrivait à son amie :

« Ce qui me choque dans Scherer, c'est sa foi à ses propres idées, aux produits de sa raison individuelle; c'est cette foi présomptueuse que je voudrais remplacer par un humble doute; mais dès que je formule ce doute, dès que j'en fais un principe, dès que je le prêche à qui que ce soit, je tombe dans le péché que je condamne, je m'attache à ma manière de voir, et je rejette la sienne, — ainsi mon principe n'a de valeur qu'à condition de n'être pas un principe et d'être gardé pour moi et en moi ! »

Si Bovet a porté un jugement sur Scherer après sa conversion à la libre-pensée, ce ne put être que le même jugement. Avant, après, toujours, Scherer resta rationaliste. Bovet, lui, n'était rien moins qu'un rationaliste. Je ne craindrai nullement de dire qu'il était *sceptique*, si l'on veut bien n'avoir pas peur des mots et m'accorder (ce qui est l'évidence) qu'un certain scepticisme est très compatible avec la foi. « J'aimais Ver Huell *parce qu'il*

doutait ; mais, s'il commence à nier, je l'abandonne¹. »

Ne disons pas que Bovet était orthodoxe, puisqu'il voyait avec Secrétan « une différence totale entre l'orthodoxie et la doctrine de la Bible, » et qu'il soutenait que « la moindre étude de l'Écriture mettrait à quia tous les orthodoxes du pays². » Mais ne disons pas non plus qu'il était libéral, puisque, en 1869, il combattit M. Ferdinand Buisson et la propagande du protestantisme libéral en Suisse. Il est vrai que le protestantisme libéral d'avant 1872 était bien différent de ce qu'il est devenu depuis : il était à peine religieux, il s'est rempli d'une ferveur et d'une onction mystiques. Bovet, de nos jours, s'y rallierait peut-être ; peut-être trouverait-il dans les beaux écrits du professeur Ménégoz sur le *Fidélisme* la formule qu'il chercha vainement. Mais rien ne nous autorise à en être sûrs. Car sa foi, tout à fait particulière, admettait fort bien d'étranges contrariétés : certaines négations, disons plutôt certains doutes, propres au protestantisme libéral, et, en même temps, les croyances de l'orthodoxie la plus enfantine. En voici une preuve bien frappante ; c'est l'exemple le plus significatif que l'on puisse produire de ce que Bovet appelait lui-même le « chaos » et l'« indigestion » de sa pensée.

Dans une lettre de 1857, il raconte la visite que lui fit un Suédois autrefois athée, puis devenu désireux de croire, qui lui confiait ses derniers doutes. « Je lui ai dit qu'il n'était pas du tout obligé de croire que Jésus était Fils de Dieu, que tous les griefs qu'il avait contre la religion n'étaient que contre la théologie et que l'Évangile en était parfaitement innocent. » Et, pour son propre compte, il avoue qu'il ne peut pas arriver lui-même à

¹ Lettre du 26 octobre 1850. — ² Lettre du 11 mars 1852.

comprendre « ni la nécessité de l'Expiation, ni *celle de voir en Jésus-Christ le Fils de Dieu.* » Or, à la même époque, Félix Bovet partait pour la Terre-Sainte, où il adora « le grand mystère de l'Incarnation, centre de l'histoire et de l'éternité, » la naissance miraculeuse du Fils de Dieu mis au monde par une vierge, et où il chercha pieusement, avec la minutie de l'érudition la plus croyante, « le sommet sur lequel *a eu lieu* l'ascension du Sauveur, » sans que sa plume laisse échapper un mot qui paraisse mettre en doute la réalité physique du miracle.

N'essayons point d'accorder ici la thèse et l'antithèse, et citons enfin, pour tout conclure en beau, ces lignes d'une lettre du 25 septembre 1852, où Bovet résume sa morale et sa religion :

« Je crois fermement que ce qu'il y a de plus beau et de meilleur pour tout être, c'est de se donner, c'est de ne pas vivre pour soi, mais de vivre et, au besoin, de mourir pour d'autres. Cela je le crois, et si je ne le fais pas, du moins j'envie toujours ceux qui le font, et je soupire, demandant à Dieu la force de le faire.... Voilà ma *morale*. Quant à ma *religion*, ce que je crois fermement dans ce domaine-là, c'est que Dieu nous permet de prier et exauce nos prières, et que par la prière nous pouvons vivre en communion avec lui.

» Ces deux choses, chère amie, sont, quand je m'examine, les seules croyances que je trouve en moi, et, à vrai dire, les seules que j'aie jamais eues. »

Elles suffisent.

PAUL STAPFER.

ENFANT DE COMMUNE

TROISIÈME PARTIE ¹

L'ÉCOLE DE PERD-TEMPS

XVI

Les premières songeries.

Etendu sur le dos, les deux bras croisés sous sa nuque, Donat Brunel regardait dans le ciel ces petits nuages blancs de la fin d'avril, qui ont un air jeune et joueur, qui se poursuivent et flottent et s'entremêlent et tout à coup raient le soleil d'une averse, sans qu'on sache pourquoi. L'herbe encore flétrie était chaude sur la pente du pâturage, et les immuables sapins, les arbres robustes et graves que rien n'émeut s'égayaient pourtant de leurs pousses encore toutes petites, qui mettaient une pointe de jeunesse tendre et verte au bout de leur sombre ramée. Les orpins et l'herbe-à-Robert étoilaient le petit mur à demi écroulé ; une charrière rocailleuse, prenant la côte en écharpe, rejoignait la route mince et blanche, s'enfonçait avec elle dans un vallon boisé au fond duquel on entendait des bruits d'eau courante. Au delà de ce

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de janvier et février.

moutonnement d'arbres, c'était la ville, un ou deux clochers, une cheminée d'usine parmi les grandes taches brouillées des toits, et un lointain bleu à perte de vue.

De temps à autre, Donat relevait nonchalamment la tête, promenait son regard à droite, à gauche, et devant lui. Le pâturage semé de blocs gris, hérissé de hautes gentianes sèches et brisées, descendait par replats étroits jusqu'aux prairies égales, semées de platanes, coupées par des bandes de champs labourés bruns, verts ou jaunes, de blé qui poussait, ou de dent-de-lion fleurie en or éclatant. Des tilleuls encore dépouillés bordaient une longue avenue, conduisaient à un vaste toit gris voilé par le réseau clair de leurs branches. Les yeux de Donat cherchaient plus loin, sur le plateau, le modeste clocheton de l'école qu'entouraient des sorbiers, et le hameau qui s'égrenait en dégringolade tout au long de la crête onduleuse : fermes pauvres ou cossues, logis de bûcherons, auberges douteuses, une petite gare blanche, très loin. C'était le cadre de sa vie ; Donat s'y plaçait, s'y mouvait, heureux de l'espace, plus heureux encore de la solitude.

Il n'était à Perd-Temps que depuis une semaine ; il y était monté le samedi avec M. JeanRichard, qui tenait, paternellement, à l'installer. L'instituteur titulaire, enrroué, presque aphone, irritable et nerveux, les avait reçus au milieu de ses emballages ; son départ ressemblait à une fuite désespérée. Du geste il indiqua les meubles qu'il laissait, les livres sur une étagère ; dans la petite cuisine deux casseroles, une cafetière.

— Ce n'est pas la peine d'emporter.... Je reviendrai, fit-il. Comprenez bien. Vous êtes provisoire ici.... Et ne saccagez pas trop mes affaires.

Chaque mot lui coûtait à prononcer, lui brûlait le

larynx en passant ; la voix n'était plus qu'un chuchotement assourdi.

Donat vit qu'il ne fallait pas questionner ; il alla dans la salle d'école, examina l'armoire, le pupitre, le registre des écoliers, et les tableaux jaunis pendus aux parois. Le cœur lui battait d'appréhension. Il ne trouvait en lui-même ni joie ni enthousiasme ; pas une trace de l'impulsion mystérieuse que, dans les leçons de pédagogie, son professeur appelait : la vocation. Il était fatigué, étourdi de trop d'impressions accumulées en trop peu de jours ; sa principale aspiration était un besoin de dormir.

Il dormit presque toute la journée du dimanche, dans cette petite chambre qu'il avait mise en ordre tant bien que mal et qui ne lui faisait pas l'effet d'un chez-soi.

M^{me} JeanRichard lui avait dit : « — Ne nous oublie pas ; viens nous voir le dimanche.... quelquefois.... » C'était ce mot terne et tiède : quelquefois, qu'il percutait en ce moment, comme on percute un vase opaque pour juger s'il sonne le vide ou le plein. Quelquefois ; est-ce tous les quinze jours, ou une fois par mois, une fois tous les trois mois ? Esther avait-elle prié sa mère de lui épargner des visites trop fréquentes de ce Donat dont les yeux pleins de reproche la cherchaient pour lui parler éloquemment ?...

Ah ! mon Dieu ! que le monde est grand et comme on peut y être seul.... Et comme il fait bon être seul, sur la vaste montagne déserte où court l'ombre rapide des petits nuages ! Quand cette ombre passait sur Donat, il devenait affreusement triste ; et puis le soleil revenait lui caresser la face, et alors il ne pouvait s'empêcher de sourire. Il essayait de penser ; c'était pour penser qu'il était venu s'étendre sur l'herbe au sommet du pâturage,

tout près des sapins sérieux. Mais les petits nuages lui donnaient des distractions continues.

Au bout d'une semaine de tâtonnements, Donat percevait clairement deux choses : il n'aimait pas sa classe, il ne s'intéressait pas à sa propre vie. Pareil jusqu'alors à la boussole obstinée qu'aucune secousse ne fait dévier longtemps de son pôle, il se sentait maintenant désaimanté. C'est ainsi qu'il expliquait ce phénomène à sa propre conscience. Pourquoi s'était-il acharné à devenir instituteur ? Pour ressembler le moins possible à son père ; pour se rapprocher d'Esther le plus possible.... Il fallait chercher un but nouveau ; il fallait se remettre en contact avec un aimant. Et Donat qui l'autre jour était encore lui-même un écolier, influencé, pétri par les mains des maîtres, se rappelait certaines graves paroles du maître préféré : « Nous avons besoin de deux buts, l'un prochain, l'autre lointain : l'étape de chaque soir ; la fin du voyage. »

« Le but prochain, songeait Donat, c'est le remboursement de ma dette à la commune. » Et là-dessus, il calculait. Douze cents francs par an, une somme énorme dont il pouvait certainement économiser le tiers. Et il se voyait dans le bureau de M. Lestienne, alignant quatre cents francs en écus sur une table.... « Après cette petite école, j'en postulerai une autre. De meilleurs appointements, de l'épargne.... Je serai libéré de ma dette en cinq ans.... Voilà le premier but atteint. Mais l'autre, le grand, le vrai.... Que faire de ma vie ? »

Et tout à coup Donat Brunel, qui s'était imaginé franchir un portique définitif en devenant instituteur, se trouvait au bord du vide, s'y penchait effaré, cherchait vainement le chemin englouti. Il apercevait, dans la soudaineté de cette révélation, qu'il ne savait rien de la

vie, qu'il n'avait pas un seul ami et qu'il n'attendait pas grand'chose de Dieu.... « Que font les autres ? se demandait-il. Si je le savais, je pourrais faire comme eux. Campel partira ; mais après ? Et Lestienne prend un cours de danse avec Esther.... Moi j'étudierai pour les examens secondaires ; est-ce le but lointain, cela ? Sans Esther, rien n'a de saveur, rien n'a de sens.... Pourquoi vient-on au monde, pourquoi ?... »

XVII

Monsieur et Madame Christelein.

M. JeanRichard avait arrangé que Donat, comme son prédécesseur, comme tous les jeunes instituteurs de Perd-Temps, depuis les origines, prendrait son repas de midi à la Buissonne, chez M^{me} Christelein. Ce repas lui coûtait quinze francs par mois, et tout en fortifiant son être physique, devait tonifier son être moral et mental par l'influence et les conversations qui l'accompagnaient.

M^{me} Christelein était une anomalie ; Neuchâteloise, welsche par tous ses ascendants ; précise, symétrique, logique, latine dans sa fibre, elle avait épousé un anabaptiste allemand, un mystique qui n'était point un ascète ; un prophète et un sacrificateur le dimanche, et tous les jours un agriculteur âpre comme sa terre, dur comme le roc ; capable d'un fanatisme ardent et d'une ferveur religieuse qui l'eussent conduit au martyre pour ce dogme héréditaire, seul reste de la grande espérance de sa secte : le refus du service militaire. Plutôt que de manier le fusil d'ordonnance, il se fût coupé la main droite, comme son grand'père s'était volontairement coupé le pouce droit, dans le temps où les anabaptistes étaient traqués par la loi sur leurs montagnes. En consentant à être en-

rôlé dans la troupe pacifique des brancardiers, le père de Daniel Christelein n'était même pas sûr de n'avoir point renié un idéal, et Daniel avait dans sa jeunesse, pour la même raison, émigré en Amérique.

Il en était revenu à trente ans avec une petite fortune qu'il avait judicieusement employée à dégrever le domaine paternel, la chère Buissonne de son enfance, ces beaux champs unis et doux, ces prairies onduleuses, les tilleuls dont sa mère chaque été recueillait les fleurs suaves, et la sapinière soignée comme un parc, et le pâturage d'où l'œil pouvait planer sur le monde et sa gloire....

Les parents étaient morts, et tout à coup une nouvelle M^{me} Christelein s'était trouvée là, régnant sur la maison et sur les servantes, parlant net, riant clair et sans accent allemand. La parenté illimitée, inextricable, incompréhensible dans ses nœuds d'alliances et de cousinage, vint avec décorum et stupeur faire sa connaissance ; personne ne sut jamais quand et pourquoi s'était accompli ce mariage anormal. M^{me} Christelein s'appelait Inès de son petit nom ; elle avait des boutons et non des agrafes à son corsage ; elle n'avait pas été rebaptisée ; elle ne savait pas un mot d'allemand. Comme le ménage resta sans enfants, on s'accorda pour croire qu'il portait le poids d'une certaine défaveur céleste ; et l'on félicita les cousins éloignés, futurs héritiers de la Buissonne.

M^{me} Christelein, pauvre femme, était dévorée par une passion maternelle sans objet ; son mari ne parlait jamais d'enfants ni en bien ni en mal. Sa seule faiblesse tendre était pour Inès qu'il admirait avec gravité, avec un émerveillement austère, dans les fluctuations rapides et colorées de son humeur mobile. Elle avait de l'ordre,

beaucoup d'ordre, et de l'activité à revendre, mais aussi de la fantaisie, et la maison était tenue tout autrement que jadis ; on mangeait d'autres mets, on chantait des chants welsches le soir, sur le pont de grange ; on recevait un journal illustré.

Quand M^{me} Inès s'avisa de remplir la Buissonne de pensionnaires pendant l'été, son mari ne fit pas d'objection ; il y vit même deux avantages : comme Inès savait compter, le petit profit pécuniaire était certain ; et le cœur toujours inassouvi, toujours criant famine, de la femme sans enfants trouverait un aliment d'occasion dans la bande souffreteuse des anémiés, des fatigués qu'on allait accueillir. Daniel Christelein posa une seule condition : c'est qu'on mangerait tous ensemble selon la coutume patriarcale, maîtres, pensionnaires et domestiques, dans la salle, si la grande cuisine ne pouvait suffire.

La cuisine suffisait au moment où Donat vint prendre à la Buissonne cette place qu'il occupa pendant une année.

Réservé d'abord, presque défiant parce qu'il était triste, c'est à peine s'il prononça deux paroles le premier jour, mais il remarqua le ton honnête de toute la maisonnée ; et il se sentit à l'aise. Le lendemain, M^{me} Inès le retint deux minutes après son repas.

— Comment va la petite Louise Dumittan ? lui demanda-t-elle de sa voix nette où pour un rien l'émotion vibrait comme un frôlement sur un cristal clair.

— Louise Dumittan ? Voyons... fit Donat dont tous les écoliers étaient encore, pour lui, anonymes.

— Une maigrelette qui tousse.

— Ah oui ! Elle dérange la classe avec sa toux. Je

l'ai renvoyée chez elle se soigner, dit le jeune instituteur d'un ton un peu énervé.

— Chez elle ! qui est-ce qui la soignera chez elle, à votre idée ?

— Mais je n'en sais rien, je ne la connais pas. Elle a des accès affreux, c'est peut-être la coqueluche.

— Voulez-vous que je vous dise ? cette petite-là, grosse comme le poing, a de l'asthme, à son âge !

— Bien possible, fit Donat un peu distrait.

— Et je voulais vous demander : si elle revient, envoyez-la-moi. Je lui fais des fumigations de temps en temps, ça la soulage, j'ai une recette de famille....

— Ma femme soigne tout le Perd-Temps, fit Daniel qui buvait sa tasse de café noir lentement, suivant une méthode à lui, le sucre dans la cuiller plongée peu à peu, pour différencier le goût des gorgées successives.

M^{me} Inès, haute et mince dans sa robe de mohair gris, avec son tablier noir garni d'une dentelle et sa broche de jais fermant la ruche blanche du col, avec ses cheveux châains encore jolis, sa bouche tendre aux lignes impressionnables, M^{me} Inès regardait Donat qui s'était levé pour partir.

— Vous n'aimez pas les enfants ? dit-elle, douloureuse.

— C'est vrai, fit Donat pris au dépourvu.

— Mais alors, pourquoi être instituteur, mon pauvre garçon ?

— Ah ! si vous pouviez me le dire !

Et il s'en alla.

XVIII

L'invasion.

Mais M^{me} Christelein avait prononcé le mot : pauvre garçon ! et avec cela elle entraînait dans son rôle de mère. Ce mot était la préface de toutes les bontés, de toutes les sollicitudes, des gronderies et des gâteries, et d'une inquisition contre laquelle Donat se révolta plus d'une fois, toujours pour souffrir ensuite d'affreux remords.

M^{me} Christelein prit en main cette jeune vie flottante et l'amarra pour un temps. Elle s'enquit tout d'abord des parents de Donat ; ah ! la mauvaise minute que ce fut là, mais courte ; M^{me} Inès n'appuyait jamais, comprenait à demi-mot, devinait une blessure et la couvrait aussitôt du flot guérissant de sa sympathie. Elle voulut savoir si le jeune instituteur avait des amis.

— Pas d'amis ? mais il faut en avoir à votre âge. A qui direz-vous toutes les bêtises qui vous passent par la tête ?

Personne n'était venu voir Donat sur sa montagne. Campel était parti pour l'Allemagne. Roger Lestienne pensait à autre chose, sans doute.... De ce côté, le moindre attouchement était si douloureux que Donat évitait de s'y tourner. Les JeanRichard avaient promis de monter un dimanche et n'étaient pas venus. Il semblait que ce fût l'abandon. Tout manquait à la fois, la camaraderie, l'étude régulière, les figures connues des professeurs, les repas où l'on causait, l'accoutumance du logis, les allées et venues d'Esther.... Aucune espérance nouvelle ne surgissait hors de ce vide.

Donat faisait sa classe ponctuellement, énergiquement, sans chaleur. Les gamins le guettaient de leurs yeux ob-

servateurs, espérant une détente. Donat ne souriait jamais ; une bévée lui faisait froncer le sourcil ; mais il était patient à sa manière, il prenait des peines infinies avec les plus retardés et les plus obtus, par un instinct de sa nature organisatrice et volontaire qui ne pouvait souffrir le déchet. Et tout comme, petit écolier, il avait utilisé à dormir ses moments inoccupés, de même il utilisait, ramassait, poussait dans le cadre les petites facultés errantes, perdues, qui traînaient en dehors. En un mois, la discipline était devenue excellente, et l'on avait rattrapé l'arriéré.

Ce qui ennuyait Donat, c'étaient les leçons de chant, car sa voix n'était pas des plus justes, et il ne jouait d'aucun instrument. Le maître d'avant remplaçait sa pauvre voix détruite par le violon dont il jouait fort bien, et il ensorcelait ses écoliers, sensibles à la musique comme tous les enfants de la montagne. Donat montrait des notes au tableau noir, expliquait lucidement qu'une ronde vaut deux blanches ; quand on avait fini la théorie, on tâchait d'apprendre un chant.

Par les fenêtres grandes ouvertes, les voix jeunes et fortes s'envolaient vers les sorbiers dans un grand désordre, et des yeux d'enfants déçus s'attachaient à ce bâton du maître qui autrefois menait leurs mélodies à la victoire, mais qui maintenant avait perdu sa magie.

Aujourd'hui, on chantait : « Vierge douce et fière, noble liberté !... » C'est pourtant bien facile, cet air-là. Mais on avait mal commencé ; les secondes voix s'étaient perdues tout de suite. Les petites filles venaient de se taire, découragées. Un éclat de rire tremblait dans les voix qui chantaient encore.... Tout à coup cinquante paires d'yeux fixés sur le maître virent son visage changer, pâlir, se figer dans une expression de résistance

dure, comme lorsqu'on aperçoit un ennemi. Et sur le seuil derrière eux un grand coup se fit entendre. Dans le cadre de la porte un homme frappait la paroi de son bâton.

— Halte, musique ! cria-t-il d'une voix joviale et retentissante.

Et il s'avança, saluant de la tête, avec un sourire paternel et mouillé sous sa moustache jaune.

— Salut, Donat ! fit-il. Je passais, j'entre. Impossible de résister. Ça marche, cette école, ça boulotte ? On est sages, gamins ? On respecte son instituteur ? C'est mon fils, votre instituteur. Un bon fils, mais pas pour un sou d'oreille....

Il tendit la main à Donat d'un geste large, puis il se plaça à côté de lui, face à l'école, dos au pupitre ; et à chaque instant, par une secousse, il rectifiait ce qu'il y avait d'incertain dans son attitude ; il raidissait un genou, il effaçait les épaules, et ses yeux surtout, vagues et noyés, devenaient subitement des boules d'agate d'une fixité extraordinaire.

— Il est pompette ! chuchota l'un des grands écoliers à l'oreille de son voisin.

Le mot passa, comme une petite vague d'émoi et de gaîté, jusqu'au fond de la salle.

Le tempérament de Donat le portait, en toute situation, à lutter par le silence : pour rompre ce silence, il lui fallait autant d'effort qu'il en faut à un impulsif pour se taire. Pâle, les mâchoires serrées, il cherchait avec détresse l'issue d'une situation pour lui humiliante et horrible ; mais son regard n'avait pas fléchi une seconde, et il maintenait son empire sur les écoliers palpitants.

— C'est moi qui vais vous apprendre à chanter : « Vierge douce et fière... » fit Jules Brunel en levant le bras

droit pour marquer la mesure. J'étais dans les premiers ténors à l'Espérance ; on en a décroché des couronnes dans les concours!... Prenez le ton.... Non, c'est trop haut. Partez au troisième. Une, deux.... C'est drôle, je ne retrouve pas le ton. « Noble liberté, » une bonne blague, hein ! fit-il se tournant vers Donat. Sacrés gamins, voulez-vous vous tenir tranquilles !... Je crois qu'on me manque de respect, dans ta classe, tes élèves ! cria-t-il, les yeux hors de la tête, furieux, et l'instant d'après abjectement émotionné, des sanglots dans la voix.

Il étendit son bras vers les gamins qui ne remuaient plus, fascinés ; il se pencha vers eux :

— Honore ton père et ta mère ! prononça-t-il d'une langue pâteuse, l'air inspiré.

Alors le rire éclata, joyeux, irrésistible, pas méchant ; simplement parce qu'on ne s'était pas attendu à ce que l'homme dirait ça.

— Veux-tu monter chez moi ? fit le jeune instituteur, très maître de lui en apparence.

— Chez toi ? parfaitement. Je ne demande que ça.... Est-ce que je demande autre chose ? larmoya son père en s'accrochant à lui.... Je suis fatigué. C'est bon ! j'irai bien tout seul, fit-il le repoussant tout à coup et se dirigeant vers la porte.

Donat le suivit. Il lui aida à se hisser jusqu'au sommet du petit escalier raide dont les marches de bois craquaient. Il lui ouvrit la porte de sa chambre mansardée, propre et pauvre.

— Ote tes souliers et mets-toi sur le lit. Tu as besoin de dormir, dit-il de cette même voix froide où rien ne vibrerait.

— Tes souliers, tes souliers !... répéta Jules Brunel

qui tombait dans la phase comateuse.... Il faudrait d'abord que je sache où ils sont, tes souliers....

Son fils se pencha, dénoua les cordons des grosses chaussures boueuses qui n'avaient pas été décroûtées de plusieurs jours, déchaussa des pieds nus et gonflés.... « Il a déjà vendu ses chaussettes, » songea-t-il machinalement. L'homme tomba lourdement sur le lit ; Donat redescendit l'escalier.

Il s'arrêta une minute derrière la porte qui le séparait d'un gai tapage de gamins surexcités. Durant cette minute il lui sembla qu'un flot passait sur sa tête, l'engloutissait, et pour toujours le séparait du genre humain. Ce n'était pas un sentiment réfléchi ; c'était une sensation aussi involontaire que la douleur physique, aussi absolue et obligatoire et plus dépourvue d'espérance.

Donat reprit sa leçon où il l'avait laissée ; on parvint à chanter : « Vierge douce et fière » un peu mieux que la première fois.... Toutes les cérémonies du départ s'accomplirent tranquillement ; la prière finale : « Immortel Roi des cieux, adorable, invisible, » fut bredouillée par le premier élève au milieu d'un silence convenable. Le défilé eut lieu devant le maître : « Au revoir, m'sieu ! » en attrapant chacun son chapeau au chevillier qui faisait le tour de la salle ; puis la gaie bousculade au dehors, avec ces cris d'enfants qui peuvent enfin ouvrir leurs pousmons....

Donat retourna s'asseoir à son pupitre devant une pile de cahiers ; il se mit à corriger les fautes d'orthographe que ses yeux discernaient, rapides, tandis que son esprit restait inerte. Là-haut, rien ne bougeait ; son père dormait sans doute. Mais sur la marche du petit perron, un pas se fit entendre, râclant le bord de pierre ; puis

dans le carré de l'entrée, s'arrêtant derrière la porte. On frappa.

— Entrez ! fit Donat dont le cœur battit, parce que tous les malheurs, vagues, grouillants, injustes, lui semblaient assiéger sa vie.

Il n'eût pas été surpris de voir apparaître les gendarmes et d'apprendre que son père avait commis un attentat.

L'arrivant était un jeune homme vêtu en citadin, d'un complet brun assez défraîchi, sans aucune prétention à l'élégance ni même à la correction ; la cravate négligemment nouée en bouts flottants ; à la main un chapeau de paille qui avait déjà eu du service l'été précédent.

— Il faut que je me présente, dit le jeune homme avec bonhomie. Ma tante Inès m'envoie pour faire votre connaissance. Je suis Jacques Mestral. Elle vous aura parlé de moi, vu que je suis son principal chenapan.

— Oui, je sais qu'elle vous attendait, répondit Donat avec une indifférence qu'il n'essayait pas de secouer.

Il s'était levé par politesse, mais il restait là, incapable de faire aucune avance ; cet incident lui semblait une petite scène qui se jouait dans un brouillard.

— Pardon si je vous dérange, fit l'autre un peu déconcerté.

— Pas du tout.... Au contraire....

Il voyait, à travers sa préoccupation douloureuse, deux yeux noirs fixés sur lui ; un visage irrégulier, des pommettes un peu saillantes, un front bien développé sous les cheveux noirs qui s'y collaient ; un nez peu classique dont les narines fines et sensibles avaient en cette minute comme de petites contractions de déplaisir.

— Ça sent les participes ! fit Jacques en se détournant vers la fenêtre grande ouverte, près de lui. Pour être poli, vous comprenez. Autrement je dirais que ça sent les gamins mal lavés....

Son expression de dégoût augmentait.

— Vous n'aimez pas les enfants ? fit Donat pour dire quelque chose.

— Tiens ! Vous avez déjà attrapé ça de ma tante ! s'écria Jacques en éclatant de rire. Non, je n'aime pas les enfants, merci, et vous ?

— Moi non plus, répondit Donat, incapable d'aucune conversation, sinon dans la sincérité la plus nue.

— Va bien, alors. Si nous allions faire un tour pour fuir cette odeur de participes....

— Oui ; mais attendez une minute.

Donat regrimpa jusqu'à sa chambre, jeta un coup d'œil. Son père dormait, un pied sur le plancher, l'autre sur le lit, et la bouche grande ouverte. Il remua un peu quand Donat saisit la jambe pendante pour la placer sur les couvertures dans une position plus stable, mais il ne se réveilla pas. Donat, ayant pris son chapeau au clou, sortit et tourna la clef.

— Où va-t-on ? n'importe ! c'est plein de jolis coins, dit Jacques Mestral déjà loin du perron, loin de l'odeur offensante.

— N'importe, répéta Donat.

Son père allait-il rester chez lui des semaines ? Cela vaudrait toujours mieux que de rôder par la montagne, de cabaret en cabaret.

— Vous n'êtes pas causeur, fit Jacques Mestral. Moi je le suis par explosions.... Oui, c'est cela, montons jusqu'à la pâture. J'aime la vue qu'on a de là-haut. Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici ?

— Sept semaines.

— J'ai vingt ans, dit Jacques. Je suis horloger-remon-teur dans les petites pièces. Ça vous intéresse énormément ?

— Excusez-moi, fit Donat ; mais j'ai quelque chose qui me préoccupe.

— En règle ! acquiesça Jacques qui se mit à siffler.

C'était un petit soulagement tout de même de n'être plus seul ; la personnalité cordiale de Jacques se faisait sentir malgré le silence ; comme si une onde magnétique rapide et forte eût mis en mouvement les couches d'air épaisses.

— Pouvez-vous me dire ce qui vous préoccupe ? demanda le nouveau camarade au bout d'un moment.

— Non ! murmura Donat avec un sursaut intérieur. Ah ! Dieu, non !

— Dieu, fit Jacques, on le nomme souvent et à tout propos. « Dieu, c'est le moi latent dans l'univers patent ».... Qui est-ce qui a dit ça, voyons ?...

— Deux antithèses dans un alexandrin, ça ressemble à du Victor Hugo, répondit Donat, amusé malgré lui de ce tour imprévu que prenait la conversation.

— Parfaitement. C'est Victor Hugo, l'homme qui a tout dit et qui prédira le reste. Vous aimez Victor Hugo ?

C'était la première fois qu'on interrogeait Donat sur une opinion. A l'école et dans son instruction religieuse, on lui avait offert ou imposé des opinions ; lui-même, tout occupé à emmagasiner un peu de science, s'était à peine questionné. Mais il fut content de dire qu'il aimait beaucoup Victor Hugo, beaucoup mieux que Lamartine.

Alors ils s'assirent sur l'herbe du pâturage, maintenant

verte et déjà parfumée de cette senteur forte que répand le serpolet même avant de fleurir. Jacques Mestral se mit à réciter des vers que Donat connaissait bien, car il les avait appris par cœur pour les examens d'Etat; sans choix, comme il aurait appris la *Fille d'Otaïti*, ou quelque autre ferblanterie romantique. Pourtant c'étaient de beaux vers; il en sentait à présent la pulsation vibrante dans la voix de Jacques Mestral, tout à coup absorbée et lointaine :

O révolutions ! J'ignore,
Moi le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots....

— O révolutions ! répéta Jacques quand il eut fini....
O révolutions ! le tumulte de vos flots !....

Il disait cela avec l'accent qu'on met au nom de celle qu'on aime....

Donat s'était plongé dans une rêverie où il souffrait encore, mais autrement. Sa douleur était moins morne; une circulation de vie se rétablissait autour de son cœur si lourd.

— Est-ce que je vous reverrai ? demanda-t-il quand Jacques se leva pour descendre vers la Buissonne.

— Demain à midi, n'est-ce pas ? Et on se promènera encore ensemble. Tâchez de retrouver votre langue. Moi, je ne suis pas toujours en humeur de parler.

Quand Donat rentra chez lui, après avoir erré encore jusqu'au crépuscule, tant il lui répugnait de revoir son père, il trouva la serrure dévissée, l'homme parti, et son porte-monnaie, qui contenait vingt-deux francs, disparu.

XIX

L'amitié.

Jules Brunel fut correct : il écrivit à son fils dès le lendemain :

« Mon cher fils,

» La présente est pour te rassurer, au cas où tu serais inquiet. Je me porte bien ; j'espère que tu es de même et qu'on continuera à être content de toi dans ta place. Tes élèves chantent mal, mais cela peut s'améliorer, si tu te donnes un peu de peine. Avant d'aller te voir, j'avais passé quelque temps chez Martin Cocard pour une cure d'air, et afin de récupérer ma santé que la vie trop casanière avait affaiblie. Mais Martin Cocard n'est plus ce qu'il était. Il n'y a rien à faire avec lui. Je me suis dévoué pour lui, et je n'ai trouvé qu'un vil lâcheur. Voilà ce que c'est que les amis. Pendant ces quatre ans d'absence je lui ai gardé mon amitié ; je vais le voir, il me met à la porte dès qu'il ose. C'est dur. Mon cher fils, j'ai bien dormi chez toi ; mais tu n'aurais pas dû fermer la porte à clef. Cela m'a mis dans l'obligation de dévisser ta serrure. Heureusement j'ai toujours un tourne-vis sur moi avec d'autres petits objets utiles quand on voyage. Je vais faire une tournée et chercher de l'occupation, de préférence comme monteur de boîtes or. Il est possible que je me remarie ; et alors, mon cher fils, tu ne seras plus orphelin, car je pourrai t'offrir un foyer et toutes les douceurs de la vie domestique, si tu continues à te bien conduire. J'ai eu de grands revers ; d'autres à ma place se décourageraient, mais je n'oublie pas que je suis un homme, et ton père affectionné,

» JULES BRUNEL.

» P. S. Je t'ai emprunté quelques francs en partant. Je te rendrai ça à l'occasion. »

.

— Si vous croyez que je vais vous voir perdre l'appétit sans me mettre en peine, vous vous trompez, voilà tout, dit M^{me} Christelein à Donat, deux ou trois jours plus tard. Qu'est-ce qui vous est arrivé? Ce n'est point mon neveu par hasard qui vous aurait brouillé l'estomac avec ses idées sociales? Vous est-il survenu un ennui avec vos gamins, avec les parents?

Donat s'était imaginé que par son silence il dissimulait l'état d'abattement et de dégoût où l'avait laissé la visite de son père; il fronça les sourcils, il serra les lèvres plus étroitement; mais le regard de cette femme si intensément maternelle était semblable à un chaud rayon qui ouvre par persuasion douce le bourgeon fermé. Peu à peu son cœur se gonfla comme celui d'un enfant, se fondit, éclata.

— J'ai eu la visite de mon père, fit Donat d'une voix mal assurée. Il a troublé ma classe, il avait bu.... Les enfants en ont porté la nouvelle partout. Ce matin M. Junot a passé; il a cru devoir me dire qu'on espérait bien que cet incident ne se renouvellerait pas....

Donat se tut; il brûlait en lui-même du désir de s'en aller bien loin, au bout du monde, de se perdre dans les multitudes inconnues. Mourir, oui, mourir, c'est ce qu'il faudrait, quand la vie commence si mal....

M^{me} Christelein, presque aussi triste que lui, et ne sachant quelle consolation trouver tout de suite, regardait autour d'elle dans la vaste chambre bien ordonnée, paisible, image de sa belle vie honorable qu'abritait le respect et l'amour de son mari; et elle voyait par delà,

dans les remous du monde, des vies tourmentées et sans repos....

Elle avait fait entrer Donat, après le dîner, dans cette pièce où l'on était tranquille, où les géraniums et l'héliotrope fleurissaient l'embrasement ensoleillé, où les calmes boiseries peintes en gris et les étagères de bois et le vaste canapé et les vieilles chaises ne s'embarrassaient d'aucun ornement, d'aucun bibelot, d'aucune de ces petites laideurs compliquées qui fatiguent les yeux et l'esprit. Les rideaux de mousseline blanche étaient tout unis, et le poêle de catelles vertes était frais à l'œil par ce jour d'été. M^{me} Christelein s'était assise sur le canapé couvert de couil gris à raies brunes; au-dessus d'elle, sur la paroi, il y avait une vieille gravure allemande naïve, dans un cadre de noyer poli. Et sa robe grise d'une netteté délicieuse avait des plis abondants et doux qui touchaient le plancher blanc comme du lait.

Mais dans cette sérénité de teintes et de lignes, il y avait M^{me} Inès, qui n'était point identique absolument à M^{me} Christelein; qui vibrail, qui s'indignait, qui devenait rouge.

— Ah! Junot s'est permis.... Je l'arrangerai si je le rencontre, s'écria-t-elle. Ça lui sied vraiment! Depuis qu'on l'a nommé membre local, sa maison n'est plus assez haute pour lui. Mais qu'allons nous faire?... D'abord n'y plus penser, conclut-elle.

Immédiatement, Donat éprouva le salutaire soulagement de ce conseil.

— N'y plus penser? répéta-t-il.

— N'y plus penser du tout. A quoi bon?

— C'est ce que M. JeanRichard m'a dit aussi. N'y penser que lorsque c'est nécessaire, fit Donat, qu'une

conception de méthode ou de discipline calmait et intéressait toujours.

— Et alors, reprit M^{me} Inès, pour n'y plus penser, il faut penser à autre chose. Allez vous promener avec Jacques, puisque c'est samedi. Ce garçon a des idées plus qu'il n'en peut porter; il vous en passera une brassée. Et je vous conseillerais aussi d'aller demain voir vos amis en ville, ça vous changera.... Jacques! appellat-elle en s'approchant de la fenêtre ouverte, je ne peux plus endurer de te voir aller et venir autour de la maison comme un chien sans maître. Voici l'instituteur qui a envie de faire une grande course. Partez sans attendre d'être plus jeunes qu'à présent. Et racontez-vous toutes vos histoires....

Ils partirent. Mais Jacques Mestral n'était pas un avaleur de kilomètres; il aimait à flâner, et le hasard des chemins sous bois ou des grands pâturages libres le menait. Il s'arrêtait souvent pour admirer la vue ou un arbre simplement. Il parlait beaucoup, sans attendre les réponses de son compagnon.

— Tout de même fit-il, se jetant sur le sol tiède couvert d'aiguilles sèches et fleurant la résine, tout de même il y a une fière différence entre dix-huit et vingt ans.

— Oui, répondit Donat, qui venait de penser précisément la même chose; oui, je me sens très petit garçon à côté de vous.

— Si on se tutoyait, proposa Jacques, ça nous rapprocherait déjà.

Une émotion saisit Donat; il sentit la venue de cette étrangère sainte et belle qu'on attend sans savoir dans quelle lueur du matin ou dans quel flamboiement du

soir elle apparaîtra : la première amitié, celle qui demeure et qui survit.

— Veux-tu ? demanda Jacques un peu surpris du silence.

— Si tu veux bien, répondit enfin Donat, le menton dans sa main, les yeux perdus dans l'horizon bleu, mou-tonnant, noyé d'or.

— C'est une grande chose pour moi d'avoir un ami, reprit-il, presque à voix basse.

— Pour moi aussi, fit Jacques généreusement.

— Oh ! tu en as des centaines !

— D'abord, on n'a jamais des centaines d'amis. J'ai des camarades en quantité. Mais on est tous du même bord, tandis que toi, je te convertirai ! Je te convertirai ! cria-t-il se levant d'un bond.... Oui je ferai cela... avant de ne pouvoir plus rien faire.... Je t'ouvrirai les yeux, Donat Brunel, tu verras cet avenir infini qui palpète de mystère.... Imagines-tu seulement ce qu'est l'Internationale ?... la sainte alliance des travailleurs.... La Justice.... Tu viendras avec nous, tu nous aideras à lui ouvrir le chemin. Et alors, tes petites misères à toi, tes petites douleurs, tu les verras comme des cirons dans la poussière.... Ah ! oui, on a besoin de se perdre soi-même, fit-il d'une voix tout à coup assourdie, et en se jetant de nouveau sur la terre, parmi les grosses racines noueuses qui se tordaient à fleur de sol.... Ah ! si on ne pouvait pas s'oublier entièrement ! Je te ferai entendre nos prophètes. Il nous en vient de partout ces temps-ci.... De France, de Russie.... Bakounine, Kropotkine... Le monde bouillonne. Le nouveau métal est en fusion ; bientôt il coulera brûlant dans des formes extraordinaires....

— Explique ! fit Donat. Commence par le commencement.

— Le commencement, c'est le chaos. Nous organisons ce chaos.

Alors, avec éloquence, avec impatience, tantôt debout, tantôt étendu de tout son long sous le sapin, et ses yeux brûlants tournés vers les lointains de perle où vibrerait la lumière, Jacques Mestral, plein de son rêve, l'évoqua dans une flamme. Tout ; les petits incidents et les grandes injustices, des querelles de journalistes, des vies données, le morne effort quotidien vers la justice, et la colonne de feu qui nous guide la nuit ; les allées et venues des révolutionnaires étrangers, l'espionnage et les méfiances ; les théoriciens et les idéalisateurs ; un peuple d'ouvriers intelligents qui cherchent aussitôt les solutions pratiques ; et des chimériques qui courent sans s'arrêter vers l'idéal jamais atteint ; les entrevues, les réunions où mutuellement on s'illumine ; les sacrifices, le fatalisme russe ; l'enthousiasme plus organisateur de la race jurassienne qui veut obtenir des résultats ; toute cette effervescence, tous ces feux d'artifice sur la genèse douloureuse de deux ou trois pauvres ateliers coopératifs ; la grande crise de naissance, enfin, qui a rempli toute une décade après le cataclysme de la guerre franco-allemande, et qui battait alors ses palpitations les plus généreuses, Jacques essaya de tout peindre à Donat....

Enfin il se tut, n'en pouvant plus ; il essuya de la main son front mouillé.

— D'autres te diront le reste. Je te prendrai avec moi demain ; nous avons arrangé une parlote. L'un ou l'autre des grands Russes y sera. Et de nos camarades, plusieurs qui parlent bien. Ah ! comme j'aime l'élo-

quence, moi ! cela m'enivre ! Au vin, je n'y touche jamais, je n'en ai pas besoin.... Est-ce que tu ne te sens pas déjà soulevé au-dessus de tes chagrins, au-dessus de toi-même ?

— Ecoute, fit Donat, il ne faut pas trop attendre de moi. Je suis une nature lente, et probablement médiocre.

XX

Un peu d'espoir.

M^{me} Christelein l'exigeait ; Donat, malgré sa timidité triste et farouche, alla voir les amis qui semblaient l'oublier. Il partit le dimanche matin de bonne heure, avec Jacques.

À dix-huit ans, il n'y a guère de chagrin qui ne s'évapore comme la rosée au soleil, dans la joie chaude et jeune de marcher sur l'herbe, de sauter et de bondir, de respirer l'air qui vibre autour de vous comme un cristal tenu. Jacques était moins exubérant que la veille.

— Parle-moi encore ! fit Donat avec quelque naïveté.

— Tu ne doutes de rien, mon petit ! répondit Jacques en s'arrêtant pour le viser avec une *pive* qu'il ramassa. Parce que je t'ai tenu hier une conférence pour toi tout seul, tu crois n'avoir qu'un mot à dire, et le feu d'artifice recommencera. Non. Ce sont mes camarades que tu entendras aujourd'hui.

— Je vais à l'église, moi, ce matin, fit Donat.

— Parfaitement. Toutes les convictions sont libres. Moi je n'y vais pas.

— Si tu y venais ? murmura son compagnon en rougissant un peu.

— Ah ça, toi ! s'écria Jacques, est-ce que je t'ai dit :

« N'y va pas ? » Non ; eh bien alors, de quel droit me dis-tu : « Viens-y ? »

— Il n'y a pas grand mal.

• — Il y a que, si je ne te réprime tout de suite, tu te feras un devoir de discuter mes opinions et de me proposer les tiennes.

— C'est défendu ? demanda Donat ironiquement.

— Oui. Je tiens l'opinion religieuse pour un domaine réservé.

— Vous n'en parlez jamais entre vous ?

— Nous sommes tous du même avis.

— Alors, parce que je ne suis pas du même avis, tu m'imposes silence ?

— Ah ! laissons la chipote ! fit Jacques jetant ses bras en l'air, et s'étirant, et se faisant craquer les os, par pur plaisir de sentir jouer des articulations jeunes et souples. Tu vois ce sapin là-bas ? Une course ? un, deux, trois !...

Comme ils étaient partis trop tôt, ils s'assirent, avant d'arriver, sous un groupe de beaux frênes au bord de la dernière pente ; ils regardèrent à leurs pieds le grand village, serré comme un flot à l'étroit et s'écoulant vers l'ouest dans la vallée profonde et longue ; les vagues des toits bruns s'étalant où elles peuvent, emplissant des vallons qui s'ouvrent et s'embranchent comme des golfes sinueux entre les collines vertes ; deux ou trois clochers d'où la grande harmonie des cloches s'envola tout à coup, emplissant l'air d'un frémissement rythmique. Donat Brunel se leva.

— Alors tu vas t'enfermer là-dedans ? fit Jacques avec un geste du menton pour désigner l'église dont le coq de cuivre brillait au niveau de ses yeux. Quand il fait si bon au soleil, sur l'herbe ! Tiens, je t'admire.

— Ecoute, fit Donat embarrassé, ne m'admire pas tant que ça. En sortant de l'église, il m'est plus facile d'aborder les JeanRichard ; et ils m'inviteront, ou non, comme cela leur plaira. Tandis que si je vais chez eux de but en blanc, je leur force la main, tu comprends....

— Non, je ne comprends pas qu'on prenne ces précautions avec des amis, fit Jacques brusquement. Si tu tiens à notre parlotte, trouve-toi à trois heures précises au coin de la rue du Marché et de la rue des Lavois ; j'y serai et je te conduirai chez notre camarade Guillaume où est le rendez-vous.

— Si je ne suis pas là à trois heures, ne m'attends pas, fit Donat pour conclure.

Car il espérait, oh ! comme il espérait être à ce moment-là dans la compagnie d'Esther ! Il ne lui fallut pas beaucoup de manœuvres pour rencontrer Emer JeanRichard sous le grand portail de pierre grise, à la sortie.

— Tiens, mon garçon, c'est toi ! et comment ça va ? demanda l'horloger d'un ton cordial. Excuse-moi une minute, je guette Esther ; elle doit sortir par l'escalier de la terrasse.

— Je la vois, fit Donat qui rougit en même temps.

Qu'elle lui parut belle, sa reine Esther dans la claire toilette de percale et le petit chapeau couvert de narcisses blancs, qui n'avaient pas coûté cher et la faisaient fraîche et gracieuse comme le mois de juin en personne ! Elle s'approcha, elle sourit :

— Toi, Donat ! quelle chance ! Maman prétendait ce matin que tu nous avais reniés....

— Mais, fit Donat avec la sincérité qui l'obligeait à dire toujours exactement ce qu'il pensait, j'attendais votre visite....

— Voyez-vous ça ! dit Esther en riant.

Et la situation se trouva réglée par ces deux mots vagues, et Donat sentit une blessure se fermer, une confiance refleurir ; la vie s'éclaira ; il ne désira plus mourir, ah ! plus du tout.

— Crois-tu, fit M. JeanRichard en regardant sa fille, crois-tu que ta maman ait à dîner pour quatre ?

— Papa, c'est le pot-au-feu ! répondit Esther scandalisée.

— Dans ce cas, mon garçon, si le cœur t'en dit.... Tu nous feras plaisir. Tu es toujours le bienvenu....

De phrase en phrase, par ce petit crescendo, il cherchait, le brave homme, à se persuader que la visite de Donat leur causerait à tous une vive joie. Il n'en était pas absolument certain.

— Prends les devants, dit-il à sa fille. Va prévenir ta mère.... Elle est un peu nerveuse depuis le printemps, ajouta-t-il ; nous la ménageons.

— Si vous pensez que je la dérange.... murmura Donat tout à coup triste, comme lorsqu'un nuage passe devant le soleil.

— Non, non ! au contraire. Puisque ce matin même, elle se plaignait de ton oubli.

— Je ne vous oubliais pas. Je vous ai attendus chaque dimanche, protesta le jeune homme.

— Comme nous, alors. Faute de s'entendre, n'est-ce pas ?

En arrivant à la chère petite maison jaune derrière les bouquets de lilas, Donat levant les yeux vit une fenêtre ouverte où des rideaux de mousseline brodée se gonflaient doucement.

— Voilà de bien beaux rideaux, dit-il.

— Oui ; un cadeau que nous avons fait à Esther, en souvenir des examens. Des broderies de Saint-Gall ; on

ne lui refuse rien, dit M. JeanRichard en riant. Tu comprends, Donat, que lorsqu'on n'a qu'une fille, on voudrait lui donner tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur.... Sa mère, j'entends.... Moi, je sais bien que la vie ne peut pas être un conte de fées....

Pourquoi Donat vit-il aussitôt se dresser dans son esprit la personne élégante et fine, le joli visage un peu railleur de Roger Lestienne ? Ses impressions, ce matin, ne faisaient qu'aller et venir de l'ombre au soleil.

On monta l'escalier, et l'on fut accueilli tout de suite par le délicieux arôme du bon pot-au-feu, cette odeur confortable et rassurante qui se mêle aux impressions du dimanche, aux souvenirs de l'enfance bien gardés et des caresses maternelles ; plus confortable et plus rassurante que ne fut ensuite l'accueil de M^{me} JeanRichard.

Quand cette femme vertueuse et d'ailleurs bien élevée voulait être froide, elle l'était avec des nuances où il n'y avait rien à reprendre. Elle assura à Donat qu'il était le bienvenu, elle lui mit un couvert tout de suite, elle s'informa de son école et de sa santé.

— Est-ce amusant, dis, une école ? tes gamins disent-ils beaucoup de petites drôleries ? questionnait Esther. Moi, je ne ferai des concours qu'en automne. Tu sais que j'ai passé quinze jours à Lausanne, après le cours de danse ?

— Ah oui, ce cours de danse, fit Donat se contrainquant à prendre un air indifférent. Tu as montré des dispositions, je pense ?

— Sans me vanter, je n'étais pas la plus gauche. Il faudra que tu apprennes aussi à danser, Donat. Si on ne sait pas, on reste dans un coin.

— Je resterai dans un coin, dit-il. Je te regarderai, ça me suffira....

M^{me} JeanRichard l'interrompt pour lui offrir encore un peu de riz.

— Du riz au fromage, tu l'aimais dans le temps, dit-elle, la voix froide, mais un sourire aux lèvres. Est-ce que M^{me} Christelein te fait bien des petits fricots ?

— Je voudrais connaître M^{me} Christelein, dit Esther.

— Accepterez-vous, fit Donat avec empressement, de venir dîner avec moi dimanche prochain à la Buissonne ? M^{me} Christelein a déjà des hôtes, huit ou dix. Cela intéresserait Esther. Il y a une dame genevoise, très cultivée, avec son petit garçon qui relève de maladie et qui fait une cure d'air.

M^{me} JeanRichard secoua la tête.

— Maman, ne secoue pas la tête ! s'écria Esther.

— Nous n'irons certainement pas un dimanche, dit sa mère d'un ton catégorique. Je n'approuve pas qu'on donne de la besogne aux gens le dimanche.... Je ne dis pas cela pour toi, Donat.... Mais trois personnes de plus. Et puis la dépense.... Tu n'es pas assez riche pour inviter trois personnes. Mon mari ne consentirait pas. Et nous, avec le séjour d'Esther à Lausanne, et tout le reste, nous avons assez dépensé pour la saison. Ainsi tu vois, comme que ce soit qu'on le tourne....

Emer JeanRichard trouvait, en son for intérieur, qu'on aurait pu refuser avec plus de délicatesse. Il ne disait rien, crainte d'autres éclaboussures. Esther fronçait ses jolis sourcils ; depuis le mois d'avril, sa maman était si étrange, si tendue, qu'il fallait toujours marcher sur la pointe des pieds.... On se remit à parler de l'école de Perd-Temps, tout en mangeant les belles cerises du dessert.

— As-tu des nouvelles de ton père ? demanda subitement M^{me} JeanRichard.

Puis elle leva les yeux sur sa fille ; elle répondit à son regard de reproche par une expression froide qui signifiait : « Laisse. Je sais ce que je fais. »

— Oui, répondit Donat dont la gorge se serra subitement.

— Il n'est plus chez Martin Cocard ? tu l'as revu ? poursuivit M^{me} JeanRichard. Prends encore quelques cerises ; ne refuse pas. Non, sers-toi mieux. Voici les plus mûres.... Tu dis que tu as revu ton père ?

— Oui, je l'ai revu.

— Pas dans ton école, j'espère ?

— Chez moi.

— Et tu as dû l'héberger ? Ah ! comme c'est fâcheux ! Cela fera un mauvais effet là-haut.

De nouveau ses yeux cherchèrent ceux de sa fille et lui dirent : « Oui, c'est fâcheux. Et il vaut mieux que tu le saches.... »

— Je vais vous faire du café, conclut M^{me} JeanRichard en se levant. Tu aimes toujours bien le café, Donat ?

En elle-même, Esther se décidait à gagner une petite bataille. « Pauvre Donat ! songeait-elle. Pourquoi le faire souffrir ainsi ? Ce n'est pas juste ! Nous le dédommagerons, papa et moi.... » Et dès que sa mère fut sortie, elle dit, tout en mettant les jolies tasses dorées sur un plateau :

— Nous emmenons Donat à la promenade, papa.

— Tu le traites en pays conquis, fit son père en riant.

— C'est qu'il l'est, répondit Donat riant aussi, mais avec un peu d'effort.

— Allons ! allons ! fit le papa mal à son aise.

Quand M^{me} JeanRichard rentra, portant la cafetière, elle trouva un trio silencieux. « Ce garçon nous gâte

notre dimanche, pensa-t-elle. Mais du moins personne ne pourra dire que je l'ai mal reçu. » Et ses offres hospitalières se firent plus pressantes ; Donat dut boire deux tasses de café ; les sucrer plus qu'il n'eût voulu. Il dut mettre des noisettes dans sa poche, en provision. Esther rassemblait son courage. Elle regarda la pendule et elle dit :

— Si nous voulons faire une longue promenade, il faudrait se mettre en route sans trop tarder. As-tu une préférence, Donat ? Veux-tu que nous allions à la Roche de l'If ?

— Est-ce que Donat vous accompagne ? demanda M^{me} JeanRichard d'un ton clairement désapprouvateur.

Donat comprit que faire le timide ou le délicat, ce serait désertir le camp d'Esther.

— Avec le plus grand plaisir. J'y comptais un peu, ajouta-t-il même, un rien de bravade dans la voix.

— Vraiment ! c'est que nous ne ferons qu'une très petite promenade, trop petite pour un marcheur comme toi.... Je n'ai plus le souffle que j'avais l'été passé ; je crois bien que je n'ai pas le cœur tout à fait en ordre, dit-elle plaintivement.

Le docteur l'avait donné à entendre, et quoiqu'elle n'en crût rien, elle se servait utilement de cette petite alarme. Son mari la considérait avec étonnement, car elle avait déclaré le matin même qu'il ne fallait pas compter sur elle pour la promenade.

— Du reste j'ai encore la vaisselle à laver, reprit-elle, du ton outragé d'une ménagère à laquelle on propose un délit contre le code domestique.

— Mais, maman, tu laisses très souvent la vaisselle du dimanche ! s'écria Esther impatientée. Je laverai tout, ce soir. Pendant qu'on discute, le temps passe.

— Très bien. Je vais mettre mon chapeau, dit la mère avec une douceur résignée, qui remplit aussitôt de remords l'âme généreuse du mari et de la fille.

De sorte qu'ils acceptèrent, qu'ils proposèrent même l'itinéraire navrant des petites promenades flâneuses qu'on fait le soir sur la route. Il n'était plus question de monter jusqu'à la Roche de l'If.

Mais qu'importait à Donat ? Il marchait en avant, à côté d'Esther ; il causait avec une animation presque comparable à celle de la jeune fille ; elle lui racontait les merveilles de Lausanne et du parc de Beau-Rivage où elle avait pris le thé un après-midi avec sa cousine.

— Aimes-tu mon chapeau ? je l'ai acheté à Lausanne. On ne voyait que des narcisses partout.

Donat se tourna vers elle pour contempler, non le chapeau, mais le visage délicieux dans sa jeune fraîcheur, le contour doux et tendre de la joue, ces yeux clairs où toutes les émotions passaient comme un reflet dans une onde ; il se disait : « Personne ne comprend Esther comme moi ; personne.... Ah ! je la gagnerai, quand même le monde entier se mettrait entre nous. »

Et cette espérance l'éclairait tellement que son propre visage en fut un instant comme transfiguré. Il eut un sourire qu'Esther n'avait jamais vu ; une tendresse, une extase qui rayonnaient. C'était un aimant d'une telle puissance qu'elle s'arrêta presque effrayée. « Comme Donat est beau par moments ! » pensa-t-elle. Son cœur se serra ; elle se souvint du soir de l'an, si proche encore, où elle avait dit : « Embrasse-moi. » Mais elle n'avait rien promis, et plus tard, quand tout s'était gâté, elle avait loyalement, clairement établi la situation nette.

— Tu verras, dit Donat comme s'il répondait à sa pensée, tu verras que je ferai mon chemin. Je crois

à la volonté ! Il y a des obstacles. Mais n'as-tu pas remarqué déjà qu'une seule chose, en se modifiant, change la relation des autres choses à l'entour ? Tu ne comprends pas ? Un petit arbre pousse au milieu des buissons ; il grandit ; les buissons n'ont plus d'importance....

— Oui, j'aperçois vaguement le sens de ta parabole. Eh bien, pousse, bel arbre ! et moi qui ne serai jamais qu'un pauvre petit buisson, je t'admirerai d'en bas.

— Ah non ! fit-il en soupirant ; ce n'est pas ce que je veux dire, tu le sais bien....

M^{me} JeanRichard, au bras de son mari, et à l'arrière-garde, s'énervait. Elle se déclara incapable de faire un pas de plus. On s'assit un moment sur le talus herbeux au bord de la route. Des groupes passaient. Donat tira son chapeau à un professeur accompagné de sa famille ; tout cela était fort ennuyeux, fort décoloré ; Esther ne disait plus rien.

Mais quand on se sépara, quand Donat tout seul regagna sa montagne, il emportait assez de bonheur et d'espoir pour des années, pensait-il.

XXI

Le crampon.

Comme Donat, qui avait d'ailleurs parfaitement oublié son rendez-vous de trois heures, et qui, flânant, rêvant, se perdant d'un sentier à l'autre, voyait avec étonnement le soleil baisser dans un ciel laiteux, comme Donat descendait en courant le revers boisé où s'abritait la maison d'école, il remarqua avec étonnement qu'un homme était assis sur le petit banc près de la porte. Son père ? il s'arrêta. L'instinct lui dictait, comme à un animal, de fuir, d'aller passer la nuit dans un autre gîte, ainsi que

fait le renard quand une herbe est dérangée à la porte du terrier.... Mais déjà l'homme, l'ayant aperçu, se levait, montait à sa rencontre.

— Salut, fils ! cria-t-il de loin.

Puis, quand il fut près :

— C'est pas malheureux que tu rentres ! Volà deux heures de temps que j'ai le dos contre ta bicoque pour l'empêcher de tomber....

Il n'avait pas bu cette fois. Son air était déprimé et hargneux ; mais en toutes circonstances, grâce à sa moustache de guerrier gaulois, grâce aux touffes blondes qui s'ébouriffaient sur ses tempes, Jules Brunel portait beau et marquait bien, suivant son propre témoignage. Son costume était le même, à peu près, qu'au jour de la première rencontre ; un peu plus poudreux, un peu plus taché, le gris devenu plus beige, et le beige plus gris, les souliers un peu déformés, mais la cravate et le cha-peau neufs.

— Bonjour, père, fit Donat surmontant la déroute de son esprit, rappelant son courage. Je ne m'attendais pas à te voir.

— Tu aurais pu t'y attendre. Un beau dimanche, qu'est-ce que j'ai de mieux à faire que de venir te voir ?

— As-tu trouvé une place ?

— Comme ça tout de suite les affaires ? Tu pourrais me demander comment je me porte, et si je veux manger quelque chose.... Est-ce qu'on ne monte pas chez toi ?

Car Donat, parvenu au seuil de sa porte, sur le petit perron, semblait hésiter à mettre la clef dans la serrure.

— Il m'est difficile de te loger, père. Je n'ai qu'une chambre et qu'un lit, comme tu sais.

— Qui est-ce qui te demande de me loger ? Renvoie-

moi tout de suite pendant que tu y es. Tu n'as pas une bouchée de pain et de fromage pour ton pauvre père qui a fait des kilomètres depuis ce matin ?

Donat ouvrit la porte ; Jules Brunel entra le premier, monta l'escalier de bois, pénétra dans la petite cuisine, et tout droit marcha au buffet qu'il ouvrit, parlant, humant, tâtant, sans arrêt :

— Du bon pain de ménage ; rien de meilleur. Un pot de lait. Une écuelle de pommes de terre froides.... Des œufs. Du fromage. La bouteille de vin dans le coin.... Ah ! pas grand'chose dedans.... Dommage. A présent, mon petit, ton papa va prendre soin de toi. Ton papa est venu tout exprès pour faire la maman et pour te fricoter ton souper. Hein ! si ma pauvre Rose était avec nous ! elle raffolait des pommes de terre au fromage comme je vais avoir l'honneur de t'en présenter. Tu as une poêle à frire ? Bon. Un réchaud et du pétrole dedans ? Parfait. Superlatif. Chicoquendard. On est même mieux qu'au pénit. A présent ne dis plus rien. Le silence m'est nécessaire pour me recueillir.... Va dans la chambre. Va étudier. Je te l'ai dit ; je suis ici pour faire la maman....

Bientôt un bourdonnement de chanson s'éleva dans la cuisine ; c'était la *Marseillaise*, et puis *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, et puis l'Hymne national, et puis des reminiscences du vieux psaume : « Comme un cerf altéré brame.... » Une pensée pieuse naquit en Brunel.

— J'espère que tu es allé à l'église ce matin ? cria-t-il par l'entre-bâillement de la porte. Oui ? tu dis oui ? c'est bien. Il ne faut pas négliger la religion. Jamais. Tu entends que je me souviens même des psaumes qu'on chantait au catéchisme. Et les dix commandements que le régent lisait dans la chaire : « Tu ne tueras point.

Tu ne déroberas point, etc., etc.... » Ça se loge dans la mémoire et ça fait du bien d'y penser par la suite....

Donat revint. Il avait essayé pendant les dix minutes de tête-à-tête avec lui-même de se tracer une ligne de conduite, mais sans y parvenir ; et rien n'était plus antipathique à sa nature que de se sentir ainsi désorienté. Il mit le couvert sur la petite table de sapin, sans mot dire. Son père s'affairait ; au bout d'une demi-heure, il apporta un plat délicieusement odorant et rissolé, onctueux, riche en fromage, auquel Donat ne put refuser son approbation. La cafetière bouillante et le pot au lait envoyaient leurs buées vers le plafond.

— Qué qu't'en dis de ta ménagère ? fit Jules Brunel d'un petit ton enfantin, presque caressant. Ma foi, tu sais, je suis à ton service si tu veux m'engager.

— Tu n'as pas trouvé d'ouvrage dans ta partie ? demanda son fils avec persistance.

— Pas ça ! dit Jules en faisant craquer son ongle. Figure-toi qu'un bougre de patron est même allé jusqu'à dire que je ne lui inspirais pas confiance ! Ensuite j'ai essayé chez des relieurs. Pas de veine nulle part. Par bonheur la campagne manque de bras. Je lui apporte les miens, déclama-t-il en élevant au-dessus de sa tête lesdits membres, osseux et longs dans les manches un peu courtes.

— Oui, les fenaisons vont commencer, fit Donat dont l'esprit fut traversé d'une horrible appréhension.

— Dans dix jours. Il y a du retard cette année. Je me suis informé en venant ici. Dans dix jours j'aurai de l'embauche.

— Où ça ?

— Chez un nommé Ali Maire aux Saméons. Tu connais ?

— J'ai trois de ses gamins à l'école.

— Effectivement. Il me l'a dit. Je voulais voir si ça se rapporterait, fit Jules d'un ton important. Eh bien, fils, tu perçois que je ne serai pas longtemps à ta charge.... Encore une pochée de ces bonnes pommes de terre ? Il faut vider le plat....

— Je t'ai dit, fit Donat, l'appétit coupé, je t'ai dit qu'il m'est impossible de te loger. Je n'ai pas la place.

— Pas la place ? Dans cette grande maison toute à toi ?

— Je n'ai qu'un lit.

— Un lit, ça se dédouble. Tu as matelas et sommier. C'est trop pour un seul homme. Je prends le sommier et toi le matelas. Ou l'inverse. Comme tu voudras. Je suis accommodant. On apprend à n'être pas difficile, là d'où je viens. Je gagne mon entretien en te faisant le fricot. Tu verras, j'en ai des recettes ! Le matin, pendant que tu répands l'instruction obligatoire et gratuite, moi je vais aux champignons. Il y a déjà des « meuniers, » j'en ai vu ; tu trouves un repas cuisiné aux petits oignons, tout prêt quand tu montes. Et puis le dixième jour je me cavale. Je vais me livrer aux travaux agricoles chez le susdit.

— Oui, ça a l'air d'un arrangement, fit Donat perplexe, l'air moins sombre. Mais c'est impossible, je te le répète.

— Qu'est-ce que tu feras de moi, alors ? Ça devient intéressant, dit Jules.

Cette façon de lui laisser le problème à résoudre prit Donat au dépourvu.

— Mais rien du tout.... C'est à toi de t'arranger, fit-il assez durement.

— Ah ! et le devoir des fils, et la religion et tout ça, au rancart ?

— Père, s'écria Donat avec impatience, est-ce que tu te paies de mots vraiment à ce point ? Je ne te dois rien, pas une bouchée de pain. Je suis un enfant de commune, j'ai un tuteur. Je me suis élevé sans toi ; et quant à m'avoir donné la vie, je ne te l'avais pas demandée.

Lorsque Donat eut prononcé ces mots qui pour lui étaient tragiques, car ils exprimaient tout le fardeau qu'on est seul à porter, il mit sa tête dans ses mains ; il crut sentir sur lui la réprobation divine, et il la rencontra d'un cœur plein d'amère révolte, sans remords.

— Ça, c'est des théories, fit Jules Brunel. Libre à toi d'avoir des théories. Mais je demande : Comment est-ce que tu t'y prendras ce soir, et demain, et les autres jours, pour te débarrasser de moi ?

— Je m'en irai, répondit Donat.

— Comme ça, j'aurai le matelas et le sommier ! s'écria son père en riant. Allons, fils, pas de bêtises ! Sois pratique. Tu ne veux plus de fricot, plus de café ? Alors je débarrasse, et puis je lave la vaisselle ; et puis on fume une pipe sur la porte et on va se coucher comme un bon proprio.... Tu ne peux pas me mettre dehors par les épaules ; tu ne peux pas faire du scandale dans le pays ; parce que moi, tu sais, quand on m'échauffe trop.... Mais n'aie pas peur. Je serai un bon petit papa, tout ce qu'y a de respectable....

Donat, sur son matelas qu'il avait étendu en travers de deux ou trois bancs dans la salle d'école, ferma à peine l'œil de la nuit. Sa situation lui apparut nettement ce qu'elle était : insoluble. Il ne chercha pas à se faire illusion. « Mon père me traquera toujours et partout, se dit-il, à moins qu'il ne se fasse remettre en prison ; à moins que je ne parte pour l'Amérique. Je ne souhaite pas de m'exiler ; je laisserais tout mon bonheur dans ce

pays.... Je n'ai pas d'argent. Je m'étais préparé pour la carrière de l'enseignement ; je serais monté plus haut.... N'y a-t-il vraiment pas d'autre alternative ? Oui, si mon père se corrigeait.... Je devrais espérer cela et même le croire.... Mais tant qu'il y aura chez moi une croûte de pain à casser, un porte-monnaie à me voler, il choisira la ligne de la moindre résistance. Ensuite il fera pire.... Et moi je suis son fils, malgré tout, toujours.... Rien ne peut changer ça.... »

Donat souffrit et gémit et se débattit jusqu'au matin dans l'inexorable tenaille de ce dilemme : Partir ; tout perdre d'un coup. Rester, tout perdre aussi, très probablement, mais avec un sursis....

A dix-huit ans, l'espérance est tenace. Dès que l'aube se montra, Donat sortit pour se calmer ; l'air cristallin tout neuf et vibrant le ranima ; il ne comprit plus si bien son désespoir de la nuit. Beaucoup d'imprévu peut survenir ; c'est même l'imprévu qui arrive le plus sûrement, songea-t-il. Aurait-il cru lui-même, le samedi, qu'il passerait son dimanche avec Esther, et que tout s'expliquerait ?... Elle n'avait rien expliqué, en somme, mais la barrière était tombée, et sans oser la franchir encore, Donat avait pu parler joyeusement de ses projets....

Instinctivement, le jeune instituteur tourna ses pas vers la Buissonne, qui commençait à bruire comme une ruche que le soleil réveille. Daniel Christelein traversait la cour. Il leva un doigt en apercevant Donat :

— Ma femme dort encore, fit-il à demi-voix.

Cette sollicitude parut au jeune homme ridicule et touchante au milieu des bruits de la ferme. Il aimait ces deux Christelein si différents.

— Et votre neveu, est-il levé ? demanda-t-il dans un chuchotement assourdi.

— Possible. Il est assez matinal à l'ordinaire. Allez le débusquer....

Donat tourna la maison, monta par un escalier extérieur jusqu'à la galerie de bois peinte en gris sur laquelle donnaient les chambres des hôtes. Il frappa doucement à une porte fermée par le volet plein.

— Frère Jacques, dormez-vous ? fit-il en mettant sa bouche près du gond.

Une apparition rapide lui claqua le volet dans la figure, rebondit à l'intérieur de la chambre, se renfonça sous les couvertures. Donat prit une chaise près de la porte pour ne rien perdre du bon air.

— Ça s'est bien passé, votre parlotte ? demanda-t-il.

— Tu oses questionner, effronté lâcheur ! Je t'ai attendu quatre minutes et demie au coin de la rue des Lavois.

— J'avais mieux que votre parlotte, fit Donat avec un reste de la joie de la veille qui vibra dans sa voix.

— Oui, je comprends. Une amourette. Si tu crois que je n'ai pas flairé ça ! Je ne te demande rien ; ça ne m'intéresse guère. Qu'est-ce qui t'amène au premier chant du coq ?

— J'ai besoin d'un conseil. Je suis dans une diable d'impasse, fit Donat rembruni.

— Tiens, tu jures ! Tu te dégèles. Jusqu'ici, je t'ai vu correct comme un mannequin. Viens à ton impasse, mais ôte-toi d'abord un peu de mon soleil....

Les deux mains jointes derrière sa tête, Jacques Mestral, les yeux fixés sur les grands frênes dorés de lumière, s'étira voluptueusement, sifflota, distrait, en écoutant Donat, puis tout à coup changea d'expression.

— Je suis de ton avis, c'est une impasse, fit-il lente-

ment. Ah ! sapristi.... Ton père ! un crampon, un solide.... Tu demandes ce qu'il faut faire ?... Du diantre si j'y vois plus clair que toi.

— Je pensais, fit Donat avec ironie, que toi qui contemples les choses de haut, du haut de l'Internationale....

— Il y a les grands principes, mais qui n'empêchent pas les embêtements particuliers. Mon avis, c'est que tu en parles à ma tante.... Tu es pressé ?

— Je n'ai rien à faire jusqu'à l'heure de ma classe. Tu penses bien que je ne me sens pas la vocation d'aller dire bonjour à papa, fit Donat dont l'irritation et la fatigue cherchaient de petites soupapes.

— Parfaitement. Je ne l'aurais pas non plus à ta place. Va te promener — pardon ! — tandis que je m'habille. Je déjeune avec tante Inès à sept heures ; tu lui diras ton affaire.

Ah ! comme c'était bon d'avoir ces amis, de se sentir rehaussé et affiné par leur seule présence, et d'oublier l'énorme chose sordide et veule qui là-bas bloquait l'horizon ! M^{me} Christelein voulut qu'il déjeunât bien, parce que, dit-elle : « A votre âge, le chagrin c'est comme le rhume, il faut le nourrir avant de le guérir.... » Et quand Donat eut tout raconté, elle conclut, lui coupant encore une large tranche de pain bis qu'elle beurra elle-même :

— Il n'y a rien à faire qu'à supporter en effet cette croix pendant dix jours. J'écirai à des parents de mon mari, de braves gens, gros fermiers sur les montagnes du Jura bernois. Des anabaptistes qui n'ont pas le mot pour rire, ça j'en conviens. Mais votre père serait bien traité, et qui sait ?... L'influence.... le travail régulier....

— Il faut que je sois sincère, dit le jeune homme tournant vers elle son visage mince aux traits réguliers, pâli et cependant éclairé par une ardeur candide pour la

vérité. Vous croyez que je me tourmente comme un fils doit faire?... Non. Je suis obligé de le dire, je n'aime pas mon père....

Il attendit. Cette femme au cœur si bon, et qui lui semblait parfaite, allait-elle, pour cet aveu, le rejeter dans les ténèbres du dehors ?

— Ah ! je comprends cela ! fit M^{me} Christelein qui comprenait tout, et très vite. Oui, il te serait difficile, comme cela, sans raison, d'aimer ton père.... Mais tu as pitié de lui.

Donat ne remarqua pas que pour la première fois elle le tutoyait comme ils se tutoyaient tous entre eux ; il ne sentit pas qu'on l'adoptait dans un grand cœur maternel. Mais il discerna une obligation d'être encore plus sincère.

— Non, fit-il. Pas même cela. Je n'ai pas pitié de mon père. C'est de moi que j'ai pitié....

La tante et le neveu se regardèrent.

— Ah ! dit Jacques, il lui faudrait l'amour d'une grande idée.

M^{me} Christelein respectait infiniment l'idéalisme de Jacques. Mais elle hocha la tête.

— Tu vas trop vite, dit-elle. Comment es-tu arrivé, toi, à ton idée ? C'est en souffrant, n'est-ce pas ?

Alors Jacques détourna son visage qui s'était brusquement contracté.

T. COMBE.

(La suite prochainement.)



L'INITIATIVE POPULAIRE

EN MATIÈRE DE LÉGISLATION FÉDÉRALE

I

M. Paul Stapfer citait naguère ce passage d'Alfred de Musset (dans les *Lettres de Dupuis à Cottonnet*): « Quand deux gouvernements convenaient ensemble de faire payer dix ou douze sous un port de lettre, on disait jadis trivialement: C'est une convention de poste. Maintenant, on dit: Convention *postale*. Quelle différence et quelle magnificence! » Nous parlons couramment d'élection « présidentielle, » de questions « ferroviaires, » et même de questions « ferrugineuses. » Rien de cela n'est, assurément, d'une très bonne langue. Mais notre français politique, et notre français en général, d'ailleurs, n'a pas la maladie du scrupule.

On se demande où j'ai l'intention d'en venir. J'aurais dû, pour être compris tout de suite, intituler ce travail: *L'initiative législative*, en me conformant à l'usage¹. Mais, outre que ces deux mots riment désa-

¹ Le message du Conseil fédéral du 6 mars 1906 concerne bien « l'introduction de l'initiative populaire en matière de législation; » mais, aussitôt après, on abandonne la seule formule correcte pour parler « d'initiative législative, » ou « d'initiative en matière législative, » ce qui ne vaut pas mieux.

gréablement et ne sont qu'une traduction médiocre du mot composé *Gesetzesinitiative*, ils ne signifient, en réalité, rien de nettement défini. D'abord, l'initiative en matière de législation appartient ou peut appartenir à divers organes de la puissance publique. Ensuite, si le sens de « législatif » est celui-ci : « qui fait des lois, » il est bien certain qu'une « initiative » n'en fait pas comme une assemblée peut en faire.... Je renonce à démolir plus complètement un barbarisme commode et laid, pour affirmer que le respect de la langue est le devoir de tout le monde et que, dès l'instant où il est entendu que « l'initiative législative » est le droit accordé au peuple de faire des lois, il est préférable d'appeler ce droit de son véritable nom, qui est : l'initiative populaire en matière de législation fédérale.

Je prie le lecteur de me pardonner une de ces « créations grammaticales et littéraires » si chères à mon distingué collaborateur M. Paul Stapfer, et j'aborde, sans autre préambule, le sujet qu'annonce le titre de cet article.

On sait qu'aux termes des art. 118 et suivants de la charte fédérale de 1874, cinquante mille citoyens peuvent demander, en tout temps, que la question d'une revision totale ou partielle de la constitution soit soumise à la votation du peuple et des cantons. Lorsque leur demande tend à une revision partielle, ils peuvent en déterminer eux-mêmes la forme et l'étendue, sans que les chambres soient autorisées à y apporter quelque modification que ce soit : de cette manière, le peuple a le droit, pourvu que la majorité des Etats confédérés soit d'accord avec la majorité populaire de compléter, de changer ou de supprimer tel ou tel article du pacte fondamental de la république, et même d'y insérer des

textes qui rentreraient plutôt dans le cadre d'une loi ou d'un règlement.

Nombre de cantons, Berne, Zurich et d'autres, ont consacré, outre le principe inattaquable du droit d'initiative en matière de revision constitutionnelle, le principe, non moins inattaquable au point de vue démocratique, du droit d'initiative en matière de législation. Mais une grosse complication surgit, dès que l'on se propose de suivre l'exemple de ces cantons sur le terrain des institutions fédérales. Il se pourrait, effectivement, que le peuple, saisi d'un projet émanant de cinquante mille électeurs, adoptât une loi qui dérogerait à la constitution elle-même, en sorte que la charte de l'Etat aurait été revisée en fait sans qu'on eût tenu compte du vote des cantons. Cela est-il admissible? Evidemment non, car, dans une démocratie fédérative comme la nôtre, du droit constitutionnel ne doit pouvoir être créé que par la double majorité du peuple et des Etats suisses. Tant que nous ne serons pas une république unitaire, c'est là une de ces vérités politiques contre lesquelles rien ne prévaut. Et voilà pourquoi, jusqu'à ces dernières années, on a reculé devant la réalisation d'une idée qui, pour séduisante qu'elle puisse être, n'en est pas moins pleine de périls.

Dans la séance du Conseil national du 10 décembre 1906, M. de Meuron, critiquant une proposition du Conseil fédéral sur laquelle je reviendrai, s'est élevé avec force contre toute solution qui ne sauvegarderait pas ce qu'on pourrait appeler la souveraineté constitutionnelle des cantons: « Nous estimons, a-t-il dit, que ce système introduit dans notre législation une innovation dangereuse et contraire à toute notre organisation politique actuelle, laquelle repose sur la double coopération du

peuple et des cantons. En matière constitutionnelle, les cantons sont toujours appelés à statuer sur toute modification quelconque apportée à la constitution fédérale. En matière législative, ils sont représentés dans les chambres par le Conseil des Etats, et aucune loi, aucun arrêté ne peut recevoir force de loi s'il n'a pas été adopté par les deux conseils. Cela ressort nettement du texte des art. 84 et 89 de la constitution fédérale. Art. 84 : « Le Conseil national et le Conseil des Etats délèguent sur tous les objets que la présente constitution place dans le ressort de la Confédération et qui ne sont pas attribués à une autre autorité fédérale. » L'art. 89 est plus formel encore : « Les lois fédérales, les décrets et les arrêtés fédéraux ne peuvent être rendus qu'avec l'accord des deux conseils. » Nous disons que, par son projet, le Conseil fédéral déroge expressément à ce principe; qu'il ne respecte plus les art. 84 et 89 de notre constitution et qu'il crée une nouvelle sorte de législation, une nouvelle source de lois, de décrets et d'arrêtés fédéraux, dus uniquement à la coopération du peuple, sans aucune participation des cantons, ni directe, ni indirecte. » Alors, les bases mêmes de notre démocratie fédérative seraient ébranlées. Nous aurions deux espèces de droit constitutionnel, du droit qui serait l'œuvre du peuple et des cantons, et du droit qui, étant l'œuvre du peuple seul, serait à proprement parler, du droit constitutionnel inconstitutionnel !

Il n'est pas surprenant, dès lors, que ces difficultés, sur lesquelles je n'insiste pas davantage pour le moment, aient découragé longtemps les partisans de l'initiative populaire en matière de législation fédérale. Ils ont néanmoins fini par préférer les conseils de leurs vœux à ceux de leurs scrupules.

L'art. 93 de la constitution fédérale dispose que l'initiative des lois appartient au Conseil national, au Conseil des Etats et à chacun de leurs membres. Il ajoute : « Les cantons peuvent exercer le même droit par correspondance. » Le 28 avril 1904 le gouvernement du canton de Zurich transmettait au Conseil fédéral la décision suivante : « En vertu des droits conférés par l'art. 35 de la constitution du canton de Zurich du 16 avril 1869, au Grand Conseil de ce canton, celui-ci, conformément à l'art. 93, al. 2, de la constitution fédérale, propose aux chambres fédérales, au nom du canton de Zurich, d'introduire l'initiative populaire en matière de législation fédérale. » Le Grand Conseil du canton de Soleure prit une décision identique, le 19 juillet de la même année.

II

Sans rechercher si la démarche des cantons de Zurich et de Soleure était opportune, si, en particulier, elle n'allait pas jeter un élément de trouble dans l'accomplissement de l'énorme besogne législative qui incombait aux chambres fédérales, nous constaterons simplement qu'elle n'était pas inattendue. Le problème dont ils réclamaient à nouveau l'examen avait été soulevé déjà plus de trente ans auparavant. Lors des débats qui précédèrent la revision constitutionnelle de 1874, le principe de l'initiative, défendu notamment par Stämpfli, mit aux prises le Conseil national et le Conseil des Etats. Le 27 janvier 1872, nous voyons le Conseil national accueillir, par 60 voix contre 47, l'initiative populaire pour les lois et les arrêtés fédéraux, lorsqu'elle serait exercée par 50000 citoyens ou par cinq cantons. Après avoir réservé d'abord le vote des cantons, après avoir décidé

au surplus que le droit d'initiative serait limité aux lois fédérales, le Conseil des Etats adhéra sans enthousiasme, par 23 voix contre 19, au projet du Conseil national.

Une première tentative de revision constitutionnelle ayant échoué, le 12 mai 1872, la question de l'initiative populaire en matière de législation reparut dans les délibérations qui aboutirent à la constitution fédérale de 1874. Mais le Conseil national et le Conseil des Etats repoussèrent l'un et l'autre l'article du projet concernant le droit accordé au peuple de demander par la voie de l'initiative, soit la revision partielle de la constitution, soit l'élaboration, la modification ou l'abrogation de lois et d'arrêtés fédéraux.

Quinze ans plus tard, le 5 juillet 1891, le peuple suisse accepta le droit d'initiative en matière de revision partielle de la constitution fédérale : « L'initiative populaire déclare l'article 121, alinéa 2, consiste en une demande présentée par 50000 citoyens suisses ayant le droit de vote et réclamant l'adoption d'un nouvel article constitutionnel ou la modification d'articles déterminés par la constitution en vigueur. » C'était là un premier pas. En décembre 1893, feu M. Rodolphe Brunner déposa sur le bureau du Conseil national une motion par laquelle il invitait le Conseil fédéral à présenter un rapport et des propositions sur le point suivant : ne conviendrait-il pas d'introduire dans la constitution, outre le référendum obligatoire, l'initiative populaire, c'est-à-dire le droit conféré à 30000 électeurs suisses ou à huit cantons de demander qu'une loi fédérale ou un arrêté fédéral fût élaboré, abrogé ou modifié ? M. Brunner mourut quelque temps après le dépôt de sa motion, qui ne fut pas discutée et qui ne figura plus, à partir du mois de juin 1896, sur la liste des tractanda de l'Assemblée fédérale.

Le Grand Conseil du canton de Zurich a résolu d'interrompre la prescription qui menaçait le principe de l'initiative populaire en matière de législation. Les considérations que le gouvernement zuricois a développées à l'appui de la décision que nous avons mentionnée plus haut se réduisent, en substance, à ceci :

« Le peuple n'est souverain que s'il est à même de faire prévaloir sa volonté en tout temps, et non pas seulement quand les autorités le consultent.... Tandis que, par le référendum, le peuple n'exerce aucune activité créatrice, mais se borne à refuser, ou, dans le cas le plus favorable, à ratifier l'œuvre de l'autorité, par l'initiative, il contribue activement et directement à la législation. Il faut faire remarquer encore que l'initiative permet de réaliser d'autres idées que celles qui ont cours dans les conseils.

» La vie politique d'un peuple a besoin de mouvement pour rester saine. Un excès de mouvement n'est pas à craindre, comme le prouvent les expériences faites dans les cantons où l'on a institué l'initiative. Alors même qu'une demande d'initiative est rejetée par le peuple, elle n'en a pas moins une utilité incontestable par les discussions qu'elle provoque et l'éclaircissement de la situation qui en est le résultat.

» On peut d'ailleurs espérer de bons effets de l'initiative populaire dans le domaine de la législation fédérale, lorsque, par exemple, les conseils législatifs ne parviennent pas à se mettre d'accord sur une question de législation, ou lorsqu'un projet de loi, roulant d'ailleurs sur une matière qui intéresse tous les citoyens, est rejeté par le peuple (banque d'Etat, assurances). Quand le peuple suisse possédera le droit d'initiative législative, il est à croire que les intérêts des divers partis politiques s'effaceront davantage devant les intérêts généraux.

» Si, lors déjà des débats des conseils législatifs sur la revision, l'on considérait comme une impossibilité politique de faire triompher une revision fédérale à tendance centralisatrice, sans

conférer au peuple suisse les droits qui étaient retirés au peuple des cantons, à plus forte raison serait-ce aujourd'hui une injustice politique de limiter toujours plus par l'extension constante des compétences fédérales le droit d'initiative des électeurs cantonaux, sans leur accorder une compensation équitable par l'octroi de l'initiative législative fédérale.

» L'initiative législative peut être considérée comme la conséquence naturelle et le complément indispensable de l'initiative constitutionnelle. Comme il n'existe pas de disposition définissant la matière du droit constitutionnel proprement dit, il est possible d'introduire dans la constitution fédérale par voie de revision partielle des dispositions qui seraient mieux à leur place dans des lois ou des règlements. Il faut que le peuple puisse exprimer sa volonté sous une forme convenable et appropriée. Cela est absolument nécessaire, comme le prouve l'exemple de l'initiative concernant le mode d'abatage du bétail. Aucune autre constitution ne contient une « disposition constitutionnelle » aussi singulière que l'article sur l'abatage du bétail (article 25^{bis} de la constitution fédérale).

» C'est un non-sens de refuser au peuple le droit d'initiative en matière de simples lois, alors qu'on lui accorde le droit de modifier à tout moment la constitution entière. »

Afin, comme le dit le Conseil fédéral dans son message du 6 mars 1906, « d'asseoir sur une base solide son rapport sur cette importante question, » il invita tous les gouvernements cantonaux « à lui faire savoir de quelle façon l'initiative populaire est réglementée dans les cantons, à quelles expériences elle a donné lieu, si et pour quelles raisons les gouvernements cantonaux estiment qu'il serait bon de donner suite aux propositions des Grands Conseils de Zurich et de Soleure. » Tous les gouvernements cantonaux, sauf celui d'Uri, se prononcèrent dans des mémoires qui sont, ou très affirmatifs, ou très réservés, ou très sceptiques, ou même carrément

négatifs. La note dominante est à peine celle d'une adhésion plus ou moins chaleureuse à la proposition zuricoise. Zurich et Soleure, naturellement, abondent dans leur propre sens. Glaris affirme que « le droit d'initiative ainsi étendu a eu des effets si favorables que le gouvernement adhère à la demande de Zurich et Soleure, » puisqu'aussi bien « le peuple prendra une part d'autant plus active à la législation qu'il lui sera plus possible d'y contribuer directement » et que « la souveraineté du peuple, qui doit être et demeurer le principe suprême de notre Etat libre, ne sera pleinement une vérité que lorsque le peuple pourra participer directement à la législation. » Schaffhouse, Appenzell R.-E., Tessin, les Grisons, en termes plus mesurés, expriment le même sentiment. Bâle-Campagne « est d'avis que l'occasion devrait être offerte au peuple suisse de se prononcer et de décider si l'initiative législative doit être introduite aussi dans le domaine fédéral. » Rien de plus. Le gouvernement thurgovien dit oui, du bout des lèvres : « Nous estimons que l'initiative législative doit être introduite dans la constitution fédérale, bien qu'elle ne paraisse pas absolument nécessaire. » Nidwald, en revanche, jugerait « le peuple suisse digne de posséder l'initiative législative fédérale, » si les Chambres avaient le droit « de présenter des contre-propositions et des amendements » et si la double majorité du peuple et des Etats était réservée.

Cet acquiescement conditionnel se retrouve dans les mémoires d'Obwald, de Bâle-Ville, de Vaud, de Neuchâtel, etc. Appenzell R.-I. « ne peut répondre ni par un non catégorique, ni par un oui enthousiaste. » Argovie est d'une extrême prudence : « L'initiative populaire a donné lieu, dans le canton d'Argovie, à de bonnes comme aussi à de fâcheuses expériences. Le gouverne-

ment du canton d'Argovie ne se prononce pas sur la question de savoir s'il faut donner suite ou non à la proposition des Grands Conseils de Zurich et Soleure.» Berne, lui, ne manifeste pas une plus vive ferveur démocratique, bien qu'il possède ou parce qu'il possède « l'initiative législative. » Le message du Conseil fédéral résume ainsi l'opinion du gouvernement bernois, qui se résigne à l'inévitable : « Le Conseil exécutif du canton de Berne déclare qu'il n'éprouve nullement le besoin de provoquer les luttes dont s'accompagne d'ordinaire la demande d'introduire un nouveau droit populaire dans l'acte fondamental du pays. Il n'aurait donc ni proposé, ni recommandé l'initiative. Mais puisque d'autres la proposent, et qu'on lui demande son avis à ce sujet, il dira que, selon lui, cette institution s'introduira aussi et doit s'introduire dans la Confédération. »

Nous arrivons aux adversaires déclarés ! Le gouvernement du Valais « est d'avis que les institutions existantes (référendum facultatif et initiative constitutionnelle) garantissent suffisamment le droit du peuple de participer aux affaires publiques. » Ce n'est pas tout, poursuit-il : « Il y aurait lieu de craindre que l'initiative législative n'engendrât de la confusion, si des postulats ne rentrant pas dans le cadre de la constitution étaient soustraits au vote des Etats, qui est requis pour une revision de la constitution fédérale. Quelle serait, dans ce cas, l'autorité compétente pour corriger ou prévenir ces erreurs du suffrage universel ? » Le gouvernement du canton de Genève pense de même : « Il estime qu'il n'est pas une idée utile, pas un progrès reconnu qui ne puisse, par l'initiative déjà existante, franchir le seuil de l'Assemblée fédérale ; dans ces conditions, il ne voit pas la nécessité d'introduire l'initiative législative dans le

domaine fédéral. L'initiative, telle que la proposent les Etats de Zurich et Soleure, serait de nature à modifier les conditions de notre existence fédérative et il y aurait de sérieux inconvénients à remettre en question aujourd'hui le compromis qui a été accepté par le peuple suisse en 1874. »

III

Nous avons, dans ses grandes lignes, le résultat de l'enquête à laquelle le Conseil fédéral crut devoir procéder avant de prendre lui-même parti. On peut dire, sans interpréter arbitrairement les mémoires des gouvernements cantonaux, que ces derniers ne l'incitaient pas précisément à faire le plus empressé des accueils aux propositions des Grands Conseils de Zurich et de Soleure. Et pourtant, il se garda bien de s'achopper aux appréhensions ou aux résistances de la majorité des cantons. L'extension des droits populaires est à la mode. Or, la mode n'est pas sans influence sur la politique.

Dans son message, un peu sommaire, du 6 mars 1906, le Conseil fédéral mit surtout en évidence le fait que le peuple pouvait actuellement, par des revisions partielles de la constitution, agir de façon directe sur la législation elle-même, puisque sa souveraineté à cet égard était, en somme, illimitée. L'objet d'une de ces revisions partielles pouvant consister aussi bien en une série d'articles qui auraient l'étendue d'une loi qu'en un article unique, n'est-il pas préférable, sous le seul rapport de l'esthétique législative, de ne pas condamner le corps électoral à encombrer la constitution fédérale de dispositions pour lesquelles les formes de la loi ou de l'arrêté sont les formes en quelque sorte nécessaires ? Cette raison n'est pas décisive, sans doute. Toujours est-il qu'elle pèse d'un

certain poids. Ajoutée à celle du couronnement de nos institutions démocratiques, elle a suffi pour persuader le Conseil fédéral.

Mais comment déterminer les conditions et la procédure de l'initiative en matière de législation ? En première ligne, le peuple aurait-il le droit d'y recourir, pour annuler des sentences ou des mesures administratives, ou pour dénoncer des traités passés avec d'autres Etats ? Dans la première éventualité, le principe de la séparation des pouvoirs serait sacrifié et l'action gouvernementale serait troublée ou paralysée. Dans la seconde, qu'advviendrait-il de nos relations internationales ? A quoi se résoudre, d'autre part, si une demande d'initiative était contraire à la constitution, ou aux obligations que nous avons assumées envers l'étranger ? Enfin, une demande pareille ne pourrait-elle porter que sur une ou des propositions conçues en termes généraux ? Pourrait-elle comprendre un projet rédigé de toutes pièces ? Les chambres seraient-elles autorisées à donner leur préavis, ou même à présenter un contre-projet ?

Le Conseil fédéral soumit au parlement, avec son message, un projet d'arrêté, dans lequel on s'efforça de parer à toutes les difficultés et de dissiper toutes les craintes. En prévoyant d'ailleurs qu'une loi spéciale « fixerait la procédure à suivre pour les demandes d'initiative populaire en matière législative, » il proposa d'insérer un nouvel article (93 bis) dans la constitution fédérale. Cet article aurait été de la teneur suivante :

« Cinquante mille citoyens suisses actifs, ou huit cantons, ont le droit de réclamer l'élaboration, la modification ou l'abrogation d'une loi fédérale, ainsi que la modification ou l'abrogation d'un arrêté fédéral d'une portée générale.

» Il n'est donné suite à l'initiative que si l'Assemblée fédérale

déclare qu'elle n'est contraire ni à la constitution fédérale ni aux obligations qui découlent pour la Confédération des traités.

» La demande d'élaboration d'une loi fédérale ou de modification d'une loi fédérale ou d'un arrêté fédéral de portée générale peut revêtir la forme d'une proposition conçue en termes généraux ou celle d'un projet rédigé de toutes pièces.

» Si la demande d'initiative est présentée sous forme de proposition conçue en termes généraux et si elle est approuvée par l'Assemblée fédérale, celle-ci élabore dans le sens indiqué une loi ou un arrêté.... Si les deux conseils n'approuvent pas la demande, la question de savoir s'il y a lieu de donner suite à l'initiative sera soumise au peuple. Si la majorité des votants se prononce en faveur de l'initiative, l'Assemblée fédérale élabore dans le sens indiqué une loi ou un arrêté fédéral, et l'article 89, 2^e alinéa, est appliqué.

» Si la demande d'initiative est présentée sous la forme d'un projet rédigé de toutes pièces, ou si elle a pour objet l'abrogation d'une loi ou d'un arrêté fédéral de portée générale, et si l'Assemblée fédérale l'approuve, l'initiative acquiert force de loi, sous réserve de l'article 89, 2^e alinéa (votation populaire). Si les deux conseils ne l'approuvent pas, la demande est soumise sans autre forme à l'adoption ou au rejet du peuple.

» Lorsqu'une votation doit avoir lieu sur une initiative repoussée par l'Assemblée fédérale, celle-ci peut proposer au peuple le rejet de la demande ou lui soumettre un contre-projet en même temps que l'initiative populaire. »

IV

C'est dans ses séances des 10 et 11 décembre 1906 que le Conseil national discuta les propositions du Conseil fédéral. Sa commission ne parvint pas à se mettre d'accord sur quelques détails et sur un point essentiel. Laissons les détails de côté !

Tandis que la majorité de la commission se ralliait, sauf quelques menues divergences, au texte du Conseil

fédéral, la minorité réclamait des garanties destinées à sauvegarder le caractère fédératif de nos institutions : si une demande d'initiative était conçue en termes généraux, si l'Assemblée fédérale en avait reconnu la constitutionnalité, mais ne l'avait pas approuvée, la question était soumise au peuple ; seulement, d'après la minorité de la commission, l'initiative ne pouvait être considérée comme adoptée que lorsqu'elle avait obtenu la double majorité des votants et des Etats ; cette même majorité était exigée, lorsque la demande était présentée dans la forme d'un projet rédigé de toutes pièces et que l'Assemblée fédérale refusait son approbation au projet. Le dissentiment était si profond qu'il semblait qu'il n'y eût pas d'entente possible.

Aussi bien, les débats qui s'engagèrent au Conseil national ne pouvaient guère aboutir qu'à une décision de renvoi. MM. les députés Lohner et de Meuron rapportèrent au nom de la commission et recommandèrent tous deux l'entrée en matière pour des motifs très différents, l'un défendant le système de la majorité, l'autre celui de la minorité. Avec son habituelle crânerie, M. Gobat s'éleva vivement contre le principe même de l'initiative populaire en matière de législation fédérale. Partisan de la démocratie représentative, il exposa « qu'une loi ne peut être faite que par une assemblée de personnes autorisées délibérant en commun. » Au demeurant, les expériences que nous avons faites avec l'initiative populaire appliquée à la revision partielle de la constitution ne sont rien moins qu'encourageantes : « Qu'avons-nous vu jusqu'à présent en cette matière ? s'écrie-t-il. Quelles grandes choses ont été réclamées par le peuple par la voie de l'initiative constitutionnelle ? Nous avons eu

deux initiatives, la première concernant l'abatage israélite, un article de règlement de boucherie, introduit dans la constitution fédérale; la seconde initiative fut celle du *Beutezug*, ou pillage de la caisse fédérale.... Sont-ce là les grandes idées qu'on nous annonçait? » M. Secretan place le Conseil national en face de ce dilemme : « Ou bien, vous admettez, avec la minorité de la commission, le double vote du peuple et des cantons, ou bien vous admettez le vote du peuple seulement. Dans le premier cas, ce que nous faisons est inutile. Nous avons l'initiative en matière constitutionnelle. Or, il n'y a pas, dans notre droit public, d'autre démarcation entre la matière constitutionnelle et la matière législative que précisément ce double vote du peuple et des cantons. Donc, si vous l'admettez pour l'initiative législative, je dis que vous faites une œuvre inutile, car l'initiative constitutionnelle et l'initiative législative se confondront. Si, par contre, vous n'admettez pas le double vote du peuple et des cantons, si vous admettez que le peuple seul pourra modifier les lois existantes et en créer de nouvelles, alors vous porterez une très grave atteinte au principe fondamental de notre droit public, qui est précisément la coopération des cantons à la législation. » Il faut avouer que ce dilemme est fort embarrassant. « Je voterai encore contre l'entrée en matière, ajoutait M. Secretan, parce que notre droit public et nos institutions donnent au peuple tous les moyens de faire prévaloir sa volonté : par le référendum, par l'initiative constitutionnelle, qui s'étend à toutes les matières du droit public, jusques et y compris la boucherie. Qu'est-ce que vous voulez de plus? Le peuple a en outre le droit de pétition, et je n'ai encore jamais vu une pétition sérieuse ne pas recevoir ici un accueil et provoquer une étude sérieuse. »

En quelques phrases se trouvaient condensés tous les arguments de forme et de fond que l'on peut opposer à « l'initiative législative. » M. H. Fazy, tout en regardant la démocratie directe comme l'idéal, ne peut se réconcilier avec l'idée d'ériger le peuple suisse en législateur. Abstraction faite même de l'obstacle fédéraliste, il releva ceci : « Il est absolument inadmissible qu'il y ait, dans un pays, deux organes qui puissent en même temps et concurremment faire la loi : le Grand Conseil ou l'Assemblée fédérale et le peuple lui-même. C'est inadmissible, et si cela peut marcher dans certains cantons, c'est uniquement grâce à la sagesse et au bon sens de la population. Mais, au point de vue fédéral, veuillez ne pas oublier que l'élaboration de nos lois est l'œuvre la plus délicate, la plus laborieuse qui se puisse concevoir. N'oublions pas qu'un texte allemand traduit en français peut prêter à toute sorte de difficultés et être interprété dans un sens souvent très différent de celui qui a été voté en allemand et inversement. De sorte qu'aux difficultés théoriques générales que soulève le principe de l'initiative populaire, vient se joindre la difficulté spéciale qui résulte de la différence de races, de la différence de langues et de la différence de mœurs. » Un courant hostile au projet du Conseil fédéral se dessinait dans la chambre. Ce n'était plus seulement le « oui » ennuyé ou résigné de nombre de gouvernements cantonaux. M. le président de la Confédération Forrer essaya en vain de conjurer la défaite.

M. Forrer, qui a toujours été un fervent démocrate, ne comprend pas pourquoi le peuple, qui a le droit de réviser la constitution, n'aurait pas celui de faire, de modifier ou d'abroger une loi. Et puis, le projet qui réserve le contrôle suprême de l'Assemblée fédérale sur la con-

stitutionnalité des demandes d'initiative en matière de législation devrait rassurer tous ceux qui jugent nécessaire la double majorité du peuple et des cantons. » Au reste, continue M. Forrer, n'arrive-t-il pas à chacun de nous de ne pouvoir faire passer dans le parlement une idée qu'il tient pour juste, mais qui ne se prête pas à devenir un article de la constitution ? Me permettrez-vous de m'interroger moi-même ? J'ai, depuis longtemps, la conviction que la noblesse et les titres nobiliaires sont de ces choses qui devraient être supprimées dans notre république. Je n'ai jamais réussi à réaliser cette idée ; mais si une initiative était lancée en vue d'abolir les derniers vestiges de l'esprit de caste, avec quel plaisir je la signerais ! Les plus anciens membres de cette assemblée n'ignorent pas que j'ai constamment protesté contre la création de nouveaux postes diplomatiques. Mon sentiment n'a pas varié, avec les années ; au contraire. Qu'une initiative se produise afin de réduire à quatre le nombre de nos légations, c'est avec un égal plaisir que je la signerai, après m'être heurté aux résistances des uns ou à l'hostilité des autres. J'estime aussi que la convention internationale relative à la procédure civile est mauvaise. Il est bien vrai que l'initiative populaire ne saurait rompre nos traités avec d'autres pays ; mais elle pourrait en exiger la dénonciation pour le plus prochain terme. Comme les chambres ne me suivraient pas plus dans cette question que dans les autres, je serais heureux qu'une demande d'initiative me donnât l'occasion d'agir. »

Les exemples de M. le président de la Confédération étaient-ils assez habilement choisis pour ramener les tièdes et les hésitants ? Il n'est pas démontré du tout que la suppression « de la noblesse et des titres nobi-

liaires, » si tant est que le jeu en vaille la chandelle dans notre Suisse, soit constitutionnellement licite. Ces titres, ne conférant aucun privilège, ne sont ni ne peuvent être une affaire publique. Les idées particulières de M. Forrer sur notre représentation diplomatique à l'étranger n'ont jamais rencontré que fort peu d'écho dans le parlement. Et une demande d'initiative qui tendrait à la dénonciation d'un traité international serait indubitablement contraire à l'art. 85, chiff. 5, combiné avec d'autres dispositions de la constitution fédérale. Dans ces circonstances, ni l'opportunité, ni l'utilité du nouveau droit populaire ne semblaient évidentes. Et les objections conservaient toute leur valeur. Une motion d'ordre de M. Speiser coupa court à la discussion : elle tendait au renvoi pur et simple de toute la question au Conseil fédéral ; elle fut adoptée par 78 voix contre 66. Le Conseil des Etats se rangea sans observations à la décision du Conseil national.

V

Il n'est pas étonnant que le Conseil fédéral ne se soit pas hâté d'amender un projet qui avait été si fraîchement accueilli. D'autres soins, plus graves, appelaient toute son attention. L'affaire sommeillait donc, depuis trois ans, lorsque M. Heer, député de Glaris au Conseil des Etats, eut l'indiscrétion de demander au Conseil fédéral pourquoi l'initiative populaire en matière de législation n'avait pas été soumise de nouveau aux délibérations des chambres. M. Deucher, président de la Confédération, répondit avec une spirituelle bonhomie qu'il s'était figuré que la motion d'ordre Speiser impliquait un vœu très net, mais que, personnellement, il était acquis au principe de l'initiative et que les études complémen-

taires sollicitées du Conseil fédéral allaient commencer.

Il est probable, dès lors, que l'année prochaine ne se passera point sans que le parlement soit saisi d'un projet d'arrêté fédéral modifiant plus ou moins celui du 6 mars 1906. Il se peut qu'on y retrouve une intéressante proposition faite par quelques membres de la commission du Conseil national et qui restreignait le droit d'initiative du peuple en ce que « l'abrogation de lois et d'arrêtés ne pourrait avoir lieu par voie d'initiative au plus tôt qu'après trois ans dès leur entrée en vigueur. » Ceci pour empêcher des agitations intempestives et pour obvier à tous les inconvénients attachés à l'insécurité du droit.

L'obstacle presque insurmontable réside dans la nature fédérative de notre démocratie : une loi ne pouvant être faite aujourd'hui que par la majorité du Conseil national et du Conseil des Etats, qu'elle soit expressément ou tacitement sanctionnée par le souverain, elle se fonde sur le double consentement du peuple et des cantons ; de plus, il n'est pas sûr que toutes les demandes d'initiative se maintiennent dans les limites de la constitution fédérale, et quelle sera l'instance compétente pour se prononcer sur leur constitutionnalité ? M. Speiser, sans être un défenseur ardent de l'initiative populaire, a cherché une formule acceptable pour tout le monde. La voici ; on verra, du premier coup d'œil, qu'elle ne répond pas à tous les points d'interrogation :

« Le droit d'initiative législative peut être exercé par cinquante mille citoyens suisses ou par huit cantons.

» L'initiative législative consiste dans une demande tendant à l'élaboration d'une loi fédérale ou d'un arrêté fédéral *sur un objet qui, aux termes de la constitution actuelle, est de la compétence de la Confédération ;*

» d'une modification d'une loi fédérale ou d'un arrêté en vigueur ;

» de la suppression d'une loi fédérale ou d'un arrêté en vigueur. »

M. Speiser renonce à prévoir une décision préalable de l'Assemblée fédérale sur la question de la constitutionnalité, car il se flatte d'avoir assez exactement circonscrit le champ de l'initiative populaire pour que cette décision préalable n'apparaisse plus que comme une superfluité. Selon moi, la principale difficulté, qu'il espérait avoir écartée par son texte, subsiste tout entière. Qu'est-ce, en effet, qu'un « objet qui, aux termes de la constitution actuelle, est de la compétence de la Confédération ? » Et, en cas de doute, qui décidera si cet objet est, ou n'est pas, de la matière constitutionnelle ?

Je veux bien que, la plupart du temps, la question de la constitutionnalité d'une « initiative législative » ne se posera même pas. Néanmoins, elle pourra se poser, et M. Speiser connaît trop bien l'histoire de notre droit public suisse pour ne pas me donner raison. Je choisis un exemple, qui est encore dans la mémoire de tous. Le subventionnement de l'école primaire par la Confédération exigeait-il ou n'exigeait-il pas une revision constitutionnelle ? Le Conseil fédéral dit : non, en 1901 ; les Chambres dirent : oui. Il dut retirer son projet d'arrêté, du 18 juin 1901, et soumettre à l'Assemblée fédérale, avec son message du 17 mai 1902, le texte d'un nouvel article de la constitution (art. 27 bis), qui fut, dans la suite, adopté par le peuple et les cantons.

Représentons-nous un instant que, sous l'empire d'une disposition constitutionnelle telle que celle suggérée par M. Speiser, cinquante mille citoyens eussent demandé l'élaboration d'un loi ou d'un arrêté fédéral tendant au

subventionnement de l'école primaire, et qu'ils l'eussent demandée par un projet rédigé de toutes pièces! Ce projet, l'eût-on soumis au peuple? Et l'aurait-on considéré comme accepté même si, ayant réuni la majorité des votants, il avait été repoussé par la majorité des Etats? Avec la formule de M. Speiser, si je la comprends bien, l'initiative eût triomphé, et même l'opposition de la majorité des cantons n'aurait pas empêché « un objet qui, aux termes de la constitution actuelle, » *n'est pas* « de la compétence de la Confédération, » d'enrichir notre droit public d'un article à la fois légal et inconstitutionnel! Si nous savions, sans aucune controverse possible, ce qui est « de la compétence de la Confédération, » tout serait pour le mieux. Mais nous ne le savons pas d'une manière absolument certaine, et il n'est pas une seule demande d'initiative qui ne dût être examinée d'abord au point de vue de sa constitutionnalité. Par qui? Par l'Assemblée fédérale? Par le Tribunal fédéral? Il serait plus rationnel de conférer ce droit à une autorité législative qu'à une autorité judiciaire.

Il y a plus. M. Speiser ne pense pas qu'on ait sujet d'insister sur la majorité des Etats, à propos de l'initiative populaire en matière de législation. Il constate que, selon notre droit constitutionnel, les lois et les arrêtés fédéraux sont bien dus à la collaboration du Conseil national et du Conseil des Etats, mais que, si le référendum est demandé, c'est la majorité du peuple qui décide souverainement et que le vote des cantons n'entre plus en ligne de compte. Et il dit: « La procédure admise pour la discussion des demandes d'initiative en matière de législation garantit aux cantons la coopération à laquelle ils ont droit, puisque de pareilles demandes ne sont pas soumises au peuple avant d'avoir passé par les

délibérations du Conseil national et du Conseil des Etats. Si la demande est simplement conçue en termes généraux, l'une et l'autre des deux chambres ont le pouvoir illimité de la rédiger à leur gré ; si elle consiste en un projet ferme, les deux conseils ont la faculté de présenter un contre-projet au peuple en même temps que la demande d'initiative. » Mais, objecterai-je dès maintenant à M. Speiser, si c'est le projet dû à l'initiative qui est adopté, et non pas le contre-projet des chambres, en quoi et comment les cantons y auraient-ils collaboré ?

A première vue, la proposition de M. Speiser répand quelque clarté sur un problème obscur. Quand on y regarde de plus près, elle ne fait que tourner élégamment la difficulté.

Nous autres Latins de Suisse, nous n'avons pas le même culte que nos confédérés de langue allemande pour le formalisme démocratique. Le peuple est, beaucoup plus pour eux que pour nous, une entité mystique. Et je n'ai jamais oublié cette phrase caractéristique d'un grand démocrate bernois, auquel je faisais remarquer qu'il avait peut-être des illusions sur l'omniscience du souverain. Je la cite, dans toute sa rude saveur : *« Der Einzelne kann schon ein Büffel sein, aber der Gesamtwille ist gescheit, — chaque électeur, pris isolément, peut bien être un bœuf, mais la volonté générale est sage. »* Nous ne réussissons pas à mettre autant de zoologie, ni de haute fantaisie dans les fictions politiques. Nous sommes plus prosaïques, ou plus réalistes. La meilleure des républiques, à nos yeux, n'est pas nécessairement celle où le peuple est accablé de droits, mais celle où tous ses droits sont sauvegardés avec une inquiète et pratique sollicitude.

Pourquoi réclame-t-on l'initiative populaire en matière

de législation fédérale ? Le corps électoral soupire-t-il après elle ? Pas le moins du monde. Il a fallu que le Grand Conseil et le Conseil d'Etat des cantons de Zurich et de Soleure parlassent pour lui, alors que, vraisemblablement, il n'avait rien à dire. Et les réponses des deux tiers au moins des gouvernements confédérés nous ont prouvé que la démarche de Zurich et Soleure n'était pas envisagée comme la promesse d'une indispensable et féconde réforme.

Les expériences faites dans les cantons sont-elles particulièrement engageantes ? Ou bien « l'initiative législative » y est restée une institution inutilisée, ou bien elle a eu des résultats médiocres, sauf à Glaris. Et l'on n'ignore point que « l'initiative constitutionnelle, » dont nous sommes dotés au fédéral depuis 1891, n'a guère rempli l'attente de ses promoteurs. Quand une idée juste, quand une grande idée, quand une idée seulement populaire est lancée, il est bien rare qu'elle n'ait pas d'écho dans les chambres. Notons encore que, grâce à la possibilité de reviser partiellement la constitution, le peuple a la liberté d'imposer tous ses vœux. Les initiatives futures que M. le conseiller fédéral Forrer a promenées devant un parlement surpris de la rencontre auraient-elles secoué notre indifférence ou vaincu notre hostilité ?

Une demande d'initiative pourrait consister en un projet de loi rédigé de toutes pièces. Il serait interdit aux chambres d'y toucher ; elles n'auraient que le droit de lui opposer un contre-projet. Le peuple a ses accès de fronderie ou ses moments de mauvaise humeur. Imaginez qu'il accepte l'initiative. Le projet aura été fait par un petit comité de législateurs improvisés. Il n'aura point passé par le creuset de lectures successives. Il

fourmillera de contradictions, sans parler des défauts de concordance entre les trois textes allemands, français, italien, et il accusera de déplorables lacunes. Le peuple, on peut le dire sans lui manquer de respect, ne l'aura pas étudié, et il a dû d'ailleurs le prendre tel quel. On s'apercevra bientôt, mais trop tard, qu'on a fait de mauvaise législation. Rien n'est plus délicat, rien n'est plus malaisé, rien n'est plus décevant que l'élaboration d'une loi. L'ouvrage, remis vingt fois sur le métier, reste imparfait. Des jurisconsultes et des parlementaires rompus à cette besogne n'ont pas trop de toute leur expérience et de toute leur science par la mener à bien. Et nous confierions le soin de ce travail aux premiers venus !

Comme j'ai essayé de l'établir en critiquant la formule de M. Speiser, l'introduction de « l'initiative législative » dans la constitution fédérale se heurte à la nature fédérative de nos institutions. Le pacte fondamental de l'Etat ne pouvant être révisé que par la double majorité du peuple et des cantons, on devra invariablement commencer par rechercher si la demande d'initiative est ou n'est pas constitutionnelle. Admettons que l'autorité compétente à cet effet soit l'Assemblée fédérale ! Admettons, en outre, qu'elle refuse de déférer au peuple une demande d'initiative dont elle nie la constitutionnalité ! Les partis qui ont intérêt à exciter le mécontentement populaire s'agitent. Les électeurs n'ont pas le sens de ces questions, qui sont l'affaire des hommes politiques et des hommes de loi. Il est aisé de les tromper, de leur faire accroire que le parlement « foule aux pieds les droits du peuple. » Une ère de trouble s'ouvre pour le pays.... Si l'innovation projetée devait signifier un de ces progrès qui renouvellent la vie d'une nation, tous les hasards et tous les périls pourraient

être bravés. En est-il réellement ainsi ? Qui le prétendrait ?

Et l'invincible objection n'a pas été détruite. En vertu de notre droit public actuel, le peuple et les cantons ont leur part dans l'élaboration, la modification, l'abrogation d'une loi ou d'un arrêté fédéral : le peuple par le référendum facultatif, les cantons par le Conseil des Etats. Si vous n'exigez plus la majorité des cantons, vous touchez aux fondements mêmes de la république. En vérité, si la demande d'initiative est conçue en termes généraux, le Conseil des Etats n'en peut régler que la forme, et le principe peut devenir loi contre la majorité des cantons. Si elle consiste en un projet rédigé de toutes pièces, le vote négatif des cantons ne serait pas pris davantage en considération, et ils n'auraient pas même pu exercer une action quelconque sur la forme du projet. Que si l'on s'obstine à vouloir l'initiative populaire en matière de législation fédérale, on ne peut se soustraire à la nécessité de cette garantie : la double majorité du peuple et des Etats. Nous aurons alors, je le concède, du droit constitutionnel qui sera dans la constitution, et du droit constitutionnel renfermé dans les lois et arrêtés émanés de l'initiative. Cela ne sera pas d'une méthode excellente. Mais le mal sera moins grave que si l'on avait porté atteinte aux principes mêmes sur lesquels repose la Confédération suisse.

Lorsqu'on a fait le tour de cette question, qui n'est que provisoirement enterrée et dont les chambres ne tarderont pas à être saisies de nouveau, on est de plus en plus persuadé que la passion du formalisme démocratique n'est pas bonne conseillère.

VIRGILE ROSSEL.

LES PARCS NATIONAUX

« La conquête du globe par les peuples civilisés ne se fait pas sans entraîner des destructions et des ruines. Ce ne sont point ici, comme dans les invasions des barbares, les monuments et les chefs-d'œuvre de l'art qui subissent les coups de l'envahisseur ; ce sont les êtres vivants, la nature même, que l'on voit mutiler avec une fureur d'iconoclaste. Sans parler des races humaines inférieures qui disparaissent sous l'action directe ou indirecte de l'Européen, on constate toujours une diminution effrayante, parfois même une extermination complète de certaines espèces animales et végétales dans les contrées où l'homme civilisé s'est établi.

» Il arrive, généralement trop tard, un moment où les colons sont pris de regrets et souvent de remords en contemplant ces exploitations agricoles et industrielles qui ont substitué leur utile laideur à l'élégance et à la grâce de la nature primitive. Les forêts vierges, les pampas ont disparu à jamais, et avec elles les animaux qui les peuplaient. Le pays a perdu tout ce qui lui donnait un caractère propre, une individualité. De riches moissons et des troupeaux de bœufs sont faits sans doute pour satisfaire les regards de l'agriculteur et offrent un certain genre de beauté ; mais toujours cela et rien que cela, c'est un peu prosaïque et monotone. Hélas ! nous approchons du jour où

l'on pourra dire que, dans la nature comme chez l'espèce humaine, le costume national a disparu pour faire place partout à l'habit noir. »

Ces lignes de feu le professeur Aloïs Humbert, de savante mémoire, ont paru depuis longtemps déjà dans le *Journal de Genève*¹. Elles sont plus actuelles que jamais et je ne pouvais mieux introduire mon sujet qu'en les citant. Les hécatombes d'êtres vivants qui ont été consommées aux Etat-Unis et au Brésil sont un crime de lèse-nature, et les effroyables boucheries qui se font encore au centre de l'Afrique pour la chasse à l'ivoire ou en Australie pour celle aux oiseaux du Paradis révoltent tout esprit qui pense et réfléchit.

Aux Etats-Unis, cependant, les autorités se sont vite aperçues qu'on faisait fausse route et, le bon sens anglosaxon aidant, elles ont fait machine arrière. Un naturaliste américain, M. Ingersoll, a publié en 1885, dans le *Bulletin* de la Société américaine de géographie, un tableau saisissant de l'influence néfaste qu'a eue sur les animaux sauvages du pays la colonisation dans l'Amérique du nord. Les cerfs, les daims, les ours, les animaux à fourrure, même les poissons des fleuves et de la mer en une certaine mesure, qui abondaient autrefois dans le pays, ont disparu des lieux où l'homme blanc s'est installé. Des millions d'oiseaux ont été sacrifiés non seulement pour alimenter la table des gourmets, mais encore pour satisfaire la fantaisie des modistes. C'est ainsi, dit M. Ingersoll, qu'en 1883 un individu parcourut les côtes de la Virginie et rapporta à New-York 7000 peaux de mouettes; en 1884, une convention fut passée entre une maison de la même ville et des chasseurs qui devaient

¹ *Journal de Genève* du 9 janvier 1886.

livrer 40000 de ces mêmes peaux pour l'hiver suivant. Depuis lors la mode a tourné.

Mais voici que ces misérables modistes de Paris ont remis en grandissime vogue les plus jolis oiseaux de la nature et que, dans toutes les contrées du globe on sacage et l'on extermine ! On sait que le gouvernement australien vient de s'émouvoir au sujet de la disparition possible des oiseaux les plus gracieux et les plus beaux¹.

Cette disparition, l'extinction d'une espèce, nous en avons de fréquents exemples depuis le commencement de la période historique. On a cité le *rhytiné*, grand mammifère marin des environs du détroit de Behring ; le *dronte*, singulier oiseau des îles Mascareignes ; le pingouin à ailes courtes, des régions arctiques, qui ne sont plus que des souvenirs². On sait également que le bison qui, il y a un quart de siècle, abondait à tel point aux Etats-Unis que ses troupeaux serrés et puissants entravaient parfois la marche des trains, le bison ne se rencontre plus à l'état sauvage sur le territoire de l'Union.

Dans le domaine des arbres et des plantes le mal est tout aussi grand et irréparable. Notre génération assiste à la disparition totale de plusieurs espèces. Certaines orchidées ont disparu de la surface du globe ; tel ce remarquable *Spiranthes romanzoffiana* qui croissait encore

¹ Une association de dames à la tête de laquelle sont M^{lles} Rachel de la Rive et Lagier, de Genève, s'est donné pour mission de lutter contre le port d'oiseaux mutilés sur les chapeaux.

² A propos du pingouin à ailes courtes (*Alia impennis*) le prof. Aloïs Humbert écrivait, il y a un quart de siècle, que, vers 1850, on pouvait acheter des exemplaires de cet oiseau pour 30 francs. Les vendeurs, pas plus que les acheteurs, ne se doutaient qu'ils avaient entre les mains les derniers échantillons de l'espèce. En 1886, ce pingouin valait déjà 6000 fr. et un seul de ses œufs représentait une fortune.

dans un marais d'Irlande vers 1890 et qui dès lors a disparu d'Europe¹; tel ce fameux *Psiadia rotundifolia* dont il n'existe plus qu'un seul pied au monde, l'arbre de l'île Sainte-Hélène, qui doit à sa célébrité historique le fait de n'avoir pas été abattu et qui n'a pas de congénère parce qu'il est impossible d'obtenir des graines de ce vieillard caduc et que ses rameaux sont réfractaires à tout système de bouturage². Et tel peut-être à l'heure actuelle ce superbe *Eulophiella Elisabethæ* qu'un collectionneur allemand, « Herr » Hamelin, annonçait en 1896 comme le dernier de sa race, ayant le courage d'ajouter qu'il avait tout détruit dans le pays où croissait cette plante et qu'il en offrait les derniers échantillons³.

Il existe sous le Pic de Ténériffe un conifère de taille moyenne qui a trouvé là, sur le flanc nord et inaccessible de la montagne, un refuge contre la rapacité des indigènes qui en ont détruit des forêts immenses pour la valeur du bois, dont on fait des cassettes précieuses à cause de son essence aromatique. C'est le *Juniperus cedrus*, plante rarissime dont nous possédons heureusement quelques échantillons obtenus de semis dans notre jardin à Floraire, mais qui aurait totalement disparu s'il n'avait trouvé un refuge naturel et si l'on n'était arrivé, à force de soins, à faire germer les quelques baies qu'un adroit grimpeur a su arracher à ses rameaux⁴.



Les *Parks of Reservation* des États-Unis ne sont autre chose qu'un refuge contre la main de l'homme et

¹ *Bulletin de l'Association pour la protection des plantes*, N° 5, p. 24.

² *Gardener's Chronicle* du 11 février 1888.

³ *Bull. Assoc. prot. pl.* N° 15, p. 20, et *Moniteur d'horticulture*, 1873.

⁴ *La Nature*, Paris, 1906, N° 1715, p. 301.

l'avidité des animaux malfaisants. C'est en 1832 déjà que se manifesta le premier mouvement de réaction contre la rapacité et l'imprévoyance de l'homme. Un acte daté du 20 avril 1832 et voté par le Sénat autorisant la location des sources salées déclarait « that the hot springs, in the territory of Arkansas, together with four sections of land including said springs, as near the centre thereof as may be, shall be reserved for the future disposal of the United States, and shall not be entered, located or appropriated, for any other purpose whatever. » Depuis lors un grand nombre de lois ont été votées pour amender ou renforcer cette convention relative à la réserve complète de toutes les beautés naturelles de ce territoire des Hot Springs, et un rapport fut adressé au secrétaire de l'intérieur sous la direction de qui sont placées toutes les *reservations*. C'est en 1864 toutefois que fut réservé le premier Parc national, celui de *Yosemite Valley*, en Californie. Il s'agit ici, non plus d'un phénomène naturel utilisable à un point de vue économique, comme c'est le cas des fontaines chaudes (Hot Springs), mais d'un vaste territoire détaché du domaine public et réservé par le gouvernement pour l'intérêt général, celui de la science et l'agrément du public. C'est une vallée profonde, dominée de tous les côtés par d'abruptes falaises de granit foncé d'une verticalité presque absolue et dont le fond est d'une fertilité remarquable. Elle est dominée par le puissant massif de la Sierra-Nevada qui s'élève à plus de 4000 mètres, et elle renferme des forêts vierges de toute beauté. C'est un territoire de 719 622 acres, qui mesure 70 kilomètres de large sur 80 de long.

Il est situé près des districts aurifères et comprend,

entre autres beautés naturelles, les fameux groupes du Mariposa où s'élèvent, nobles et majestueux, les plus grands arbres de la terre. J'ai nommé les célèbres *Sequoia gigantea*, appelés par les Anglais *Mammouth-tree* ou *Wellingtonia* et par les Américains *Big-tree* ou *Washingtonia*, naturellement. Ces colosses furent découverts par Douglas, botaniste anglais, en 1831 déjà ; mais ce ne fut qu'en 1853 que son compatriote Lobb put en obtenir quelques graines en les faisant tomber à l'aide d'un fusil et qu'on put enfin en élever des pieds en Angleterre (1854). L'introduction de cet arbre superbe, dont on possède déjà de très beaux exemplaires en Europe, n'est donc pas antérieure à cette date.

C'est le plus colossal des conifères, mais non pas positivement des arbres, puisque certains eucalyptus australiens l'égalent en hauteur¹. A Calaveras, dans le voisinage immédiat du Parc national (1600 m. d'altitude) il existe un groupe de 30 plantes mesurant plus de 100 m. de haut, dont le tronc offre jusqu'à 40 m. de circonférence et dont l'âge est évalué à 2000 ans en moyenne. Il y a le « Père de la forêt » qui mesurait (car il a été abattu et gît sur le sol) 150 m. de haut, c'est-à-dire 10 mètres de plus que la flèche de la cathédrale de Cologne ! A l'intérieur du parc, dans le bois de Mariposa (2500 m. d'altitude), il existe un groupe de séquoias dont le gouvernement américain a fait faire le dénombrement et une étude spéciale et dont les dimensions sont consignées dans un rapport officiel. Leurs dimensions dépassent généralement 100 m. de hauteur et le tronc de l'un de ces colosses est percé d'un tunnel sous lequel passe la route à voitures. Il porte le nom de « Géant

¹ Voir *Nos arbres*, par H. Correvon, p. 138-142.

mort.» Un autre, la « Cabine des pionniers », offre à la base de son tronc, de 30 m. de circonférence, une cavité creusée dans son bois qui forme une salle confortable où un groupe nombreux de visiteurs peut s'attabler à son aise. Les « Trois Grâces » sont trois troncs gracieux, sortant du sol à peu de distance les uns des autres et qui, au travers d'un élégant enchevêtrement de leurs branches, élèvent leurs trois cimes à la hauteur de 90 mètres. La « Clef de pierre de l'Etat » a un tronc lisse, sans branches, jusqu'à 50 m. et ne mesure pas moins de 130 m. de hauteur. Plusieurs ont plus de 3000 ans d'existence.

Et le séquoia n'est pas le seul conifère qu'on protège, car le pays réservé est recouvert de forêts superbes qui contiennent à l'état naturel la collection presque complète des arbres de la Californie du nord. On n'introduit et l'on ne plante rien ; le gouvernement se contente de protéger ce qui existe à l'état naturel. Dans les années qui ont suivi la « réserve », de nombreuses lois et des règlements de plus en plus précis ont été votés qui concernent la défense de chasser, de pêcher, d'arracher ou de détruire. Ces défenses sont atténuées par des amendements autorisant, par exemple, les chasseurs à tuer les animaux féroces et dangereux et permettant même l'abatage de deux daims par homme et par année ; on peut aussi pêcher à la ligne et au hameçon, à moins que le secrétaire de l'intérieur, sous la direction de qui sont placés tous les parcs nationaux, ne s'y oppose. Il est interdit de gâter ou de détruire ou d'entamer de quelque façon que ce soit les dépôts minéraux, les curiosités naturelles qui se trouvent dans les limites du parc ; interdit d'y couper du bois, et les hom-

mes qui établissent un campement provisoire ne peuvent brûler que du bois mort. Le feu n'est autorisé sur le territoire qu'en cas d'urgence et en des lieux désignés à l'avance, et il doit être éteint complètement après usage; de grandes précautions sont imposées en vue d'éviter l'incendie des herbes ou des forêts. Il est défendu de tuer, de capturer ou de blesser un oiseau ou tout autre animal non dangereux. La présence des chiens est interdite. Le port d'armes, de nasses, de trappes quelconques n'est autorisé que dans certains cas prévus et avec permission écrite du surintendant. Il est interdit à quiconque de résider en permanence sur les réserves nationales, d'y exercer un métier, d'y construire sans permission expresse du secrétaire de l'intérieur. Tout pacage, passage de bétail est proscrit sur le parcours du territoire réservé, sauf autorisation du surintendant. Aucun établissement où l'on boit de l'alcool n'y est admis et défense est faite d'y distribuer des prospectus, des annonces, d'y placer des avis ou des affiches privées. Les personnes qui se rendraient désagréables par leur conduite ou leur manière d'être n'y sont pas tolérées; aucune espèce de licence n'est admise. Les plus grandes précautions sont recommandées aux cyclistes et les automobiles sont exclues.

Pour veiller à l'observation de ces règles que nous jugerions sévères chez nous, 15 patrouilles de 2 à 5 heures chacune sont en fonctions permanentes. Des rapports annuels sont envoyés par le surintendant au secrétaire de l'intérieur et publiés par le gouvernement de Washington, comme cela a lieu pour toutes les propriétés publiques des Etats-Unis. Ces rapports, distribués généralement, sont fort intéressants à lire et à étudier; ils sont surtout très suggestifs.

En 1872 fut créé, par un vote du Congrès du 1^{er} mars, le plus vaste et le plus remarquable des parcs nationaux, celui du Yellowstone, dans les Etats de Wyoming, Montana et Idaho. Le secrétaire de l'intérieur, auquel je dois plusieurs de mes renseignements, m'écrit que ce parc a une superficie de 2 142 720 acres ; il mesure, d'après l'atlas d'Andree, 160 km. de largeur sur autant de longueur, car son pourtour offre l'aspect d'un immense carré qui s'appuie au versant oriental des Montagnes-Rocheuses. M. Charles Joly, publiciste parisien bien connu, qui l'a visité peu après sa fondation, a publié en 1884 un compte rendu extrêmement intéressant de cette visite ¹. C'est le professeur de géologie D^r Hayden qui, en 1871, dans son rapport au gouvernement sur les territoires du Wyoming et de l'Idaho, demanda instamment la mise en réserve pour la science et l'art de ce pays qui offre la synthèse de presque toutes les beautés naturelles des Etats-Unis ². Notre compatriote M^{lle} C. de Rodt, dans son voyage autour du monde, nous donne une description vibrante et enthousiaste de sa visite au Yellowstone ³.

En 1842, le journal mormon *The Wasp* publiait une description de cette contrée qui fut considérée comme une fable ou un conte de fées, et les premiers renseignements authentiques publiés sur le territoire qui est maintenant le parc ne datent que de 1863. Jusqu'à cette époque on ajoutait peu de foi aux dires des trappeurs qui faisaient sur ce pays-là des rapports extraordinaires.

¹ *Note sur le Parc national de Yellowstone*, par Charles Joly. Paris, imp. Rougier, 1, rue Cassette.

² *Twelfth annual Report of the U.-S. geological and geograph. Survey of the Territ. of Wyoming and Idaho*, by F. V. Hayden. Washington, Governm. print. Office, 1883.

³ *Voyage d'une Suisse autour du monde*, p. 33 à 46.

Mais peu à peu des voyageurs sérieux et des savants connus publièrent des documents qui y attirèrent les voyageurs et les amis de la nature. Des hôtels s'y élevèrent, une ligne de chemin de fer fut établie jusqu'à Mammoth Springs, les routes carrossables furent améliorées et le flot des excursionnistes en prit le chemin. Le président des Etats-Unis, accompagné d'une suite nombreuse, visita officiellement le Yellowstone en 1882 et à l'heure actuelle il n'est visiteur des Etats-Unis qui ne pousse jusqu'au Wyoming pour admirer les phénomènes extraordinaires qu'y produit la nature.

Ce sont surtout les sources jaillissantes, au nombre de plus de 3000, les torrents de boue, les jets de soufre, les terrasses pétrifiées, les geysers, les lacs tranquilles et purs, les rocs érodés et dressés qui retiennent l'attention. On est, en somme, au cœur d'une région volcanique située à environ 2400 m. d'altitude, où l'activité interne se traduit encore par l'échauffement de nombreuses sources qui jaillissent en geysers abondants et réguliers, et dont les eaux silicifères, en même temps qu'elles couvraient d'imprévues incrustations la magnifique végétation de la montagne, ont donné naissance aux formes d'érosion les plus pittoresques, perçant d'immenses grottes, et, réunies en rivières, creusant les profondes gorges ou cañons du Yellowstone River, du Madison et du Snake. On a dit de ce parc avec raison que c'est un musée national en plein air et cela est vrai. Les derniers troupeaux de buffles y paissent en liberté ; les ours gris, les gazelles, les élans, les cerfs et surtout les intelligents castors y sont protégés. On n'y voit d'autres constructions que quelques hôtels faits selon le type des habitations de la Nouvelle-Angleterre et en parfaite harmonie avec

les beautés du pays. La contrée est montagneuse et pittoresque, coupée de gorges profondes et sauvages, offrant des collines entières de soufre, des forêts pétrifiées, des torrents mugissants, des volcans de boue, des cascades superbes, des vallées verdoyantes, des pics hardis atteignant jusqu'à 3500 m., des rochers basaltiques étranges, etc. Les geysers sont, on le sait, des sources d'eau chaude qui jaillissent à intervalles plus ou moins réguliers des profondeurs de la terre. Les uns se manifestent toutes les heures, les autres trois fois par jour, d'autres enfin tous les 3 ou 4 jours, et quelques-uns s'élèvent jusqu'à plus de 80 m. de hauteur, projetant des dépôts calcaires, sulfureux et ferrugineux qui affectent les formes les plus bizarres et donnent au paysage l'aspect le plus varié et le plus pittoresque. Il en est un qui fonctionne régulièrement toutes les 63 minutes pendant 3 minutes ; on le nomme le « Vieux fidèle. » Outre ces sources, des lacs nombreux et variés dans leurs formes et leurs dimensions animent le paysage ; le plus important est le Yellowstone Lake, dont la nature a admirablement dessiné les bords. Il a deux fois la grandeur du Léman et est situé à 2263 m. d'altitude. Les lois qui régissent la protection des beautés naturelles du Yellowstone Park sont à peu de chose près semblables à celles du Yosemite et des autres « réserves. » Ici, outre les chiens, les chats ne sont pas admis ; des règlements spéciaux concernent la visite aux geysers, aux cristallisations calcaires, ferrugineuses ou sulfureuses. Toujours interdiction absolue de *drinking saloons or barrooms*, et les délinquants sont avisés qu'ils sont punissables d'amendes pouvant atteindre mille dollars ou deux années de prison. La pêche à la ligne est permise, et les visiteurs ne se

gênent pas pour pêcher la truite arc-en-ciel et la déguster sur place, car il est interdit de sortir quoi que ce soit du parc. Défense expresse, aussi, de déranger ou de provoquer les troupeaux d'antilopes, de daims, de buffles, d'élans, de castors, de marmottes, etc. Les lions de montagne et les ours gris, quelques fois le lynx, s'ils deviennent dangereux et descendent trop nombreux des Montagnes-Rocheuses, peuvent être abattus, mais dans de certaines proportions et conditions. Les oiseaux sont intangibles.

Toute une armée de surveillants loge au Fort Yellowstone et exerce la police dans le pays. Le nombre des visiteurs pendant l'été 1908 a été de 19 542. Les sommes employées par le gouvernement pour l'établissement de routes, l'aménagement du parc, la police, l'administration, etc., sont fabuleuses. D'après le rapport que j'ai sous les yeux et qui date de 1908, cette somme arrive à plus de 2 millions de dollars.

Le *Sequoia National Park* fut décrété territoire national et réservé par acte du 20 septembre 1890. Situé à 220 km. au sud du Yosemite Park en Californie et au pied du Mont-Whitney (4410 m. altitude), l'un des sommets les plus élevés de la Sierra-Nevada, dont il est séparé par un profond cañon, ce parc recouvre une superficie de 161 597 acres. Sa spécialité consiste dans les arbres énormes et merveilleusement beaux qui le recouvrent en partie et que le gouvernement a voulu conserver *for the benefit and enjoyment of the people*. On voit là de nombreux séquoias de plus de 100 mètres, dont l'un mesure plus de 33 m. de circonférence à sa base. Il y a une douzaine d'espèces de conifères tous plus beaux et plus géants les uns que les autres, des cèdres,

des pins de Jeffry, aux cônes aussi gros que la tête d'un adolescent, de gigantesques genévriers, des chênes de toute beauté. C'est le sanctuaire du dendrologue, et les amis des beaux arbres l'ont en sainte vénération. Les frais de son entretien s'élèvent annuellement à près de 235 000 dollars.

A quelque 10 km. au N.-O. se trouve un autre parc national nommé le *General Grant Park* qui fut réservé par le Congrès le 1^{er} octobre 1890 et qui contient, entre autres merveilles, le fameux colosse végétal nommé « General Grant Sequoia. » Ce parc est de moindre importance et son entretien annuel ne dépasse pas 7000 dollars. Il recouvre une superficie de 2536 acres.

Le *Mont-Rainier*, dans l'Etat de Washington, à l'extrême N. O. des Etats-Unis et près de la frontière canadienne, est un sommet volcanique glacé des Cascade-Mountains s'élevant à près de 4500 m. Il est entouré d'une superbe végétation sylvaine contenant des essences remarquables et rares. Le gouvernement, en date du 2 mars 1899, en a pris possession pour le rattacher aux parcs nationaux, en sorte que voici toute une montagne, et qui n'est pas modeste, englobée dans la vaste administration qui dépend du secrétaire de l'intérieur. Ce territoire du Mont-Rainier couvre une aire de 207 360 acres; il est un refuge assuré pour la faune de ces régions et contient une foule d'espèces d'animaux et de plantes. Le budget annuel est de 7000 dollars.

Le 22 mai 1902 fut à son tour réservé le territoire du *Crater Lake*, dans l'Orégon, couvrant une aire de 249 milles carrés. Puis, le 9 janvier 1903, ce fut le tour du *Wind Cave national Park*, dans le South Dakota, comprenant un territoire de 10 522 acres; il y a là une faune

d'une richesse exceptionnelle et ce parc est un vrai conservatoire pour le loup des prairies, le chien sauvage, plusieurs espèces de daims et une foule d'oiseaux et animaux aquatiques ou paludéens, aussi bien que pour la flore. Viennent ensuite le *Sully Hill Park* (North Dakota), le *Platt national Park*, dans l'Oklahoma, et la fameuse *Casa-Grande Ruin*, près de Florence, dans l'Arizona. Il s'agit ici d'une œuvre d'intérêt archéologique et de protection des remarquables ruines indiennes d'époque indéterminée qui ont été découvertes en 1694. Ce sont les restes de vastes constructions en pisé, disposées en un grand quadrilatère qui rappelle un peu certaines cités romaines et qui ont une réputation universelle. Des frais considérables ont été faits pour leur excavation et leur entretien.

La *Forêt nationale du Minnesota* est un autre parc de 200 000 acres renfermant des pins et cyprès d'une grande beauté et beaucoup d'arbres rares. Enfin, il y a le *Mesa verde national Park*, dans le Colorado, qui fut décrété territoire national le 29 juin 1906 et qui recouvre un territoire de près de 220 000 acres. Renfermant de très importantes ruines préhistoriques, des restes de villages entiers qui appartiennent à une époque très reculée, c'est un pays fort curieux qui a conservé de nombreuses traces de l'antique civilisation indienne et que le gouvernement entend conserver aux générations futures dans l'état où il était avant l'arrivée des blancs.

On a souvent parlé des fameuses forêts pétrifiées de l'Arizona, et les visiteurs de l'exposition universelle de Paris en 1900 se souviennent tous de la merveilleuse collection de troncs pétrifiés et transformés en gigantesques pierres précieuses que le gouvernement des

Etats-Unis exposait dans son pavillon. C'étaient des agathes ou des opales de la hauteur d'un homme, et leur forme était celle de sections de troncs d'arbres brisés transversalement. La couleur de ces agathes était polychrome et passait du brun au rouge vif, du cramoisi, vermillon ou pourpre au violet et au bleu, du blanc au jaune d'or, etc. On croyait rêver en face de ces prodiges.

Ces merveilles, qui arrachaient des cris d'admiration aux plus indifférents, étaient des troncs d'arbres pétrifiés appartenant à l'âge mésozoïque, c'est-à-dire aux âges les plus reculés de la vie organique sur la terre. Ils abondent au pied des monts Apaches, près de la ville de Holbrook (Arizona), où ils forment une colline, un amas confus s'élevant au sein du désert. Sur une aire de 10 milles carrés, ce sont des troncs transformés en agathe, atteignant jusqu'à 70 m. de longueur et un diamètre de 3 $\frac{1}{2}$ m. Une grande partie ont été brisés par les chercheurs des cristaux qu'on trouve parfois au centre des troncs, à la place de la moelle. Depuis des siècles, d'ailleurs, ces colonnes précieuses ont été enlevées par les Indiens qui les utilisaient pour la construction de leurs demeures, dépassant ainsi en luxe et en richesse tout ce qu'avaient rêvé les peuples les plus riches et les plus civilisés. En 1895 le Congrès reçut une supplique des autorités arizoniennes le priant de déclarer parc national et protégé tout le territoire recouvert par ces pétrifications. Le gouvernement envoya sur place une mission qui se convainquit rapidement de l'incalculable valeur scientifique de la forêt d'agate. A l'heure actuelle, il est inutile d'essayer d'emporter même la plus petite parcelle de ces joyaux. Une surveillance rigoureuse est

exercée sur tous les visiteurs et les trésors de l'Arizona sont conservés à son sol ¹.

Voilà un léger aperçu de l'œuvre qui se poursuit aux Etats-Unis en faveur de la sauvegarde des beautés du pays. Je ne parle ni des lois concernant la rive américaine des Niagara Falls, ni de celles se rapportant à tant de beaux paysages que l'Etat conserve tels qu'ils sont aux générations futures; encore moins des parcs publics et jardins botaniques ou zoologiques où l'on conserve, cultive, élève les êtres dont dame Nature a enrichi cet immense territoire qui va d'un océan à l'autre. Les colonies anglaises ont suivi le mouvement; les Hollandais, les Portugais aussi. Et maintenant nous-mêmes, Suisses du XX^e siècle, nous emboîtons le pas derrière eux et avons fondé déjà un *parc national*. Une vaste association s'organise chez nous en vue de protéger ce que la nature nous a donné; elle est aux beautés naturelles ce que le *Heimatschutz* est « au visage aimé de la patrie, » selon l'expression si juste de M. de Montenach.

Depuis longtemps on travaille, en Suisse, à éveiller des idées de protection en faveur des espèces menacées de destruction. L'Association pour la protection des plantes, fondée par quelques membres de la section genevoise du Club alpin en janvier 1883, a, pendant plus d'un quart de siècle, lutté pour ces idées qu'elle a cherché à répandre dans tous les pays civilisés. Son *Bulletin annuel* a fait une œuvre considérable en appelant l'attention du public éclairé sur le danger qui menace les espèces rares. Son but était, non point de faire élaborer

¹ *The petrified forests of Arizona*, by Lester F. Ward. Washington, Gov. print. Off., 1901.

des lois et des interdictions, mais d'éduquer notre public suisse, de lui faire comprendre la valeur des formes naturelles, des espèces rares, de la nature, en un mot, telle que l'a si harmonieusement construite le Maître du monde. Lors de la fondation du *Heimatschutz*, l'Association pour la protection des plantes, qui avait compté jusqu'à mille adhérents au temps de sa prospérité, mais qui, mal secondée, périlait, s'est dissoute et a engagé ses membres à se réunir à la grande association patriotique. Mais voici que la Société helvétique des sciences naturelles, bien placée pour ce faire, a entrepris elle aussi, et cela depuis de longues années déjà dans une certaine mesure, la protection des espèces menacées. Elle avait déjà fait antérieurement réserver un territoire marécageux près d'Einsiedeln et surtout les plus beaux blocs erratiques de la Suisse. Dès quelle eut placé à la tête de son comité du *Naturschutz* M. le Dr Paul Sarasin, un Bâlois énergique et dévoué, le mouvement prit une direction nouvelle et une envergure considérable. Ce qu'il faut, à la tête d'une œuvre semblable, c'est l'homme convaincu et décidé à marcher au but contre vents et marées, à ne se laisser arrêter par aucune difficulté.

C'est le 1^{er} août 1906 que, pour fêter dignement l'anniversaire de la Confédération, la Société helvétique des sciences naturelles nomma la commission dite du *Naturschutz* dont la tâche était de sauvegarder les beautés naturelles de la patrie, celles du moins qu'il est encore possible de conserver. Cette commission commença par nommer des sous-comités cantonaux qui lui firent des rapports sur ce qui avait été fait jusqu'à ce jour pour la protection de la nature dans le rayon de leur activité. Malheureusement, ces sous-comités, nommés un peu

précipitamment, ne paraissent pas être tous animés du même zèle que le comité de la commission ; mais la plupart d'entre eux ont déposé leur rapport dans un délai assez bref. Jusqu'alors plusieurs autorités cantonales, stimulées par le zèle de l'Association pour la protection des plantes qui organisait des conférences un peu partout pour répandre ses principes en Suisse, avaient pris des arrêtés en faveur de la protection de certaines plantes populaires ou menacées. Le plus souvent ces arrêtés n'avaient aucun effet, car on ne voit pas trop quelle pouvait en être la sanction. On ne peut pas poster des gendarmes sur les sommets des montagnes pour empêcher les touristes d'y arracher ce qu'il leur plaît d'arracher ni fouiller les bagages des voyageurs ou des grimpeurs de rochers. Dans certains cas même, — tel l'arrêté du gouvernement valaisan qui constitue une atteinte directe à la liberté individuelle, — on est arrivé à une véritable provocation sans parvenir à protéger réellement les plantes rares. Ce n'est pas l'alpiniste ou le visiteur du jour qui parcourt nos montagnes qui peuvent en appauvrir la flore ; c'est le marchand de *centuries* pour herbiers qui recherche les espèces rares et qui parfois se vante, pour augmenter la valeur de sa marchandise, d'avoir réussi à arracher et à dessécher les derniers échantillons d'une station classique¹. Ce sont souvent aussi les fournisseurs des drogueries et surtout ceux des horticulteurs hollandais, allemands, anglais et américains qui expédient par milliers des pieds vivants de telle espèce rare au lieu d'en récolter la graine et de multiplier ces plantes par le procédé si facile et si naturel du semis. Il y a quel-

¹ Lire à ce sujet le fait signalé dans le *Bulletin de l'Association pour la protection des plantes*, n° 10, p. 37.

ques années, un horticulteur bava­rois s'était rué sur la vallée de la Tinée dans les Alpes-Maritimes et y avait commis de tels dégâts dans le monde des plantes que les montagnards, d'ordinaire si indulgents, se sont émus en constatant que des milliers de plants du rarissime *Saxifraga florulenta* gisaient, décapités, sur le sol, parce que mal arrachés et impropres à être exportés¹. Voilà les ennemis de nos plantes rares et c'est contre ces arracheurs en grand qui s'attaquent à ce qu'il y a de plus précieux que nous devons sévir.

L'Association pour la protection des plantes avait pris cette tâche en mains ; mais elle a rencontré, sur son sentier, plus d'épines que de roses et a pu constater que c'est une tâche difficile et très délicate. Elle a réussi à attirer sur cette question l'attention de tous, à éveiller les sentiments de protection chez les « phytophiles » et à éduquer le public de notre pays. C'est déjà, estimons-nous, une œuvre considérable et pour laquelle la postérité lui sera reconnaissante².

Le *Naturschutz*, lui, s'est organisé méthodiquement, militairement presque ; il a des branches d'activité dans toutes les parties de la Suisse. Reste à voir si ces organes fonctionneront. En attendant, il a un actif assez important sous la forme d'un territoire du canton des Grisons qui vient d'être décrété « parc national. » Il s'agit du Val Cluozza tout entier, dans la Basse-Engadine, que la commune de Zernez a mis à ban et qui constitue

¹ Cette superbe saxifrage est désormais, à la suite d'une campagne de l'Association pour la protection des plantes, protégée par un arrêté gouvernemental.

² On peut se rendre compte de l'activité qu'elle a déployée à la lecture du 20^e *Bulletin* qui en contient le résumé et qu'on peut obtenir gratis chez l'auteur de ces lignes, à Floraire, près Genève.

une merveilleuse « réserve¹. » On avait d'abord songé au Val de Scarl, au-dessus de Schulz, qui contient la fameuse forêt vierge de Tamangur et de beaux phénomènes naturels. L'attention avait été attirée sur ce coin pittoresque du pays rhétien, par la superbe publication de MM. les D^{rs} Coaz et Schrödter, *Ein Besuch im Val Scarl*², si admirablement illustrée. Mais quand le D^r Sarasin et le professeur Schrödter le visitèrent, dans l'idée de le proposer comme parc national, ils découvrirent, sur le chemin du retour, en passant par l'Ofenpass et en gravissant le Piz Quaternals, la plus pittoresque et la plus sauvage des vallées : nous avons nommé le Cluozza. C'était encore presque une *terra incognita*, car seuls quelques chasseurs et de rares alpinistes y avaient pénétré. Le fameux grimpeur anglais Freshfield, avec son ami Walker et les guides Jenny de Pontresina et F. Devouassoud de Chamounix, le visita en 1866 et l'a décrit dans l'*Alpine Journal*³. Le pasteur Otto Guidon, de Zernez, un excellent chasseur, le parcourut souvent, il y a quelque vingt-cinq à trente ans, et le fit connaître à l'un des membres de la section de Berne du C. A. S., M. Otto de Bülow. Ce jeune alpiniste en donna la description dans l'*Annuaire* du Club alpin suisse de 1884⁴ et son récit offre le plus vif intérêt.

Il s'agit vraiment d'un vieux pays qui a conservé la physionomie des vallées alpines d'il y a cinq siècles ; à

¹ Il me paraît difficile d'admettre ce terme de « réserve, » caduc et archaïque, dans le sens indiqué et de l'appliquer à un territoire mis à ban.

² *Ein Besuch im Val Scarl*, von D^r J. Coaz und Prof. C. Schrödter. Bern, 1905.

³ *Alpine Journal*, vol. V, p. 200.

⁴ *Jahrbuch des S. A. C.*, vol. XX, p. 259—278 : *Der Passo del Diavel*.

l'exception du bouquetin, qui a disparu de notre territoire vers la fin du XVI^e siècle, la faune est intacte et l'ours y a encore sa tanière. On affirme même que le *lämmergeier* y a été vu il n'y a pas très longtemps, en sorte qu'il pourra trouver dans les parois rocheuses qui enserrèrent le Val Cluozza une protection et une demeure sûre. La vallée confine à l'Italie dans sa partie méridionale; elle a 22 kilomètres carrés de superficie et se trifurque dans le haut en formant les Vals Valetta, Sassa et del Diavel. Le Piz Quatervals la domine de la hauteur de ses 3157 m. et les parois énormes des Piz del Diavel, Piz Murter, Murtaröl et Murtarous l'enserrent de tous les côtés, de telle sorte qu'elle n'est facilement accessible que de sa base, à Zernez. Le Passo del Diavel la relie à la gracieuse vallée italienne de Livigno où M. de Bülow nous dit avoir trouvé les portes du paradis gardées par des chérubins qui n'avaient rien d'angélique, car ils portaient le costume des douaniers et des carabiniers de Sa Majesté italienne. Mais c'est tout ce que nous en savons et ce passage très pénible et très long n'est guère pratiqué¹. Il n'est pas marqué sur la carte de Baedeker et celui-ci ne le cite qu'incidemment en le déclarant long et difficile, nécessitant la présence d'un guide. Il n'y a aucun alpage sur tout le territoire du Val Cluozza et, seul, le mouton d'Italie, ce mauvais génie qu'on a nommé avec raison le rasoir du globe, venait l'été se prélasser sur quelque pente plus hospitalière. De superbes forêts vierges s'étalant

¹ Je trouve, au dernier moment, un intéressant compte rendu de l'ascension du Piz del Diavel dans le *Jahrbuch* du S. A. C. de 1898, p. 13, par M. Julien Gallet de Chaux-de-Fonds. Il y a là une intéressante description de ce pays si peu connu et la meilleure qui ait paru sur le « mystérieux Val Cluozza. »

le long des parois les moins abruptes¹ renferment toutes les espèces de conifères de la Suisse, y compris deux variétés grisonnes. La flore y est d'une richesse exceptionnelle et la faune également. Le Dr Spitz, de Vienne, géologue d'une grande compétence, décrit le Cluoza comme offrant des richesses géologiques considérables et les variétés de roches les plus importantes de notre pays. Le 3^e rapport présenté par la commission du *Naturschutz* à la Société helvétique des sciences naturelles donne des détails extrêmement intéressants sur la valeur de la vie végétale et animale, sur la nature même du Val Cluoza². Il faut lire ce rapport, rédigé par le Dr Paul Sarasin, pour se faire une idée de la valeur du territoire dont la commission proposait alors la mise à ban pour en faire un parc national. Ce vœu a été exaucé et, à l'heure actuelle, grâce à l'appui des amis de la nature en Suisse, le Val Cluoza est déclaré intangible et réservé. La convention signée entre le président du *Naturschutz* à Bâle et la commune de Zernez le 1^{er} décembre passé est valable à partir du 1^{er} janvier 1910 pour le terme de vingt-cinq années, au bout desquelles le bail est renouvelable. A partir de cette date, la commune de Zernez renonce à toute exploitation de bois ou de pâturages sur tout le territoire de Cluoza; la chasse y est interdite, ainsi que le pacage et le passage de troupeaux, l'abatage de bois et la construction de huttes ou cabanes. Pour le cas où l'on parviendrait à réintroduire le bouquetin dans la vallée, des mesures spéciales de protection seront édictées; et si les ours devenaient offensifs et causeraient des dégâts, la Société helvétique des

¹ *La Patrie suisse* du 8 décembre 1909 a publié 6 vues du Val Cluoza qui donnent une idée assez juste de ce qu'est ce vallon sauvage.

² *Jahresbericht der Naturschutzkommission*, 1908/1909.

sciences naturelles aurait à en supporter les conséquences. Un bon sentier sera établi qui parcourra la vallée. Une indemnité de 1400 fr. sera payée annuellement à la commune par le *Naturschutz* à titre de dédommagement. Les visiteurs seront avertis qu'il leur est interdit d'arracher ou d'emporter quoi que ce soit et de tuer aucun animal sur tout le territoire du Parc national.

Nous voici donc arrivés, en Suisse, à posséder notre parc national. Sera-t-il visité et apprécié du public? Il faut l'espérer. En attendant, nous devons une vive reconnaissance à ceux de nos concitoyens qui se sont mis à la brèche et ont travaillé à faire sauter la forte-resse d'indifférence qui dominait notre mentalité. Mais il ne suffit pas de l'applaudir; il faut l'aider. Un appel paraît en ce moment dans nos journaux, réclamant l'adhésion de tous à cette vaste ligue de conservation et de protection de ce qui est beau et de ce qui est vrai. Une circulaire est envoyée dans tout le pays afin de recruter des adhérents à la Ligue suisse pour la protection de la nature, qui a pris la chose en mains. La finance à payer n'est que d'un *franc* par an.

Nous espérons vivement que cet appel au peuple suisse sera entendu et, nous souvenant de ce que nous avons fait, écoliers de 1859 pour l'achat du Rütli, nous ne doutons pas que le succès ne couronne les efforts de la *Naturschutzkommission*. Les adhésions peuvent être adressées au Dr Paul Sarasin, à Bâle, ou à l'auteur de ces lignes, président de la section genevoise du Club alpin suisse à Genève.

HENRY CORREVON.

CHOSSES DE BYZANCE

Lorsque M. Rambaud, il y a quarante ans, publia une thèse de doctorat sur l'empire byzantin au dixième siècle, on s'étonna : quel intérêt pouvait bien offrir l'étude de ce monde décrépit, dont le nom seul présentait à l'esprit les plus lamentables images de décadence et de corruption ? Un même préjugé déformait pareillement, dans les imaginations, les productions de l'art byzantin et la société byzantine elle-même. C'étaient les figures hiératiques et mornes de la peinture du haut moyen âge ; c'était une société immobile et figée, incapable de volonté et d'action, consumant ses forces dans de misérables querelles de théologiens, et secouée seulement dans sa torpeur par des séditions perfides ou de sanglantes intrigues de palais. Déjà les Français du moyen âge avaient méprisé la lâcheté des Orientaux ; plus tard, les esprits forts du XVIII^e siècle, Voltaire et Montesquieu, avaient fait la satire de cette société gouvernée par des moines et des théologiens ; et les historiens émancipés du XIX^e siècle avaient perpétué l'injustice. « Peuple d'idiots bavards, » avait dit Taine. « Ténèbres de corruption, de folie et de bassesse sanglante, » disaient les manuels

de Duruy. Seule, l'Eglise catholique, sans bienveillance pour l'Orient schismatique, mais curieuse de ce qui s'y passait, avait consacré aux choses de Byzance quelques études d'une sérieuse érudition.

Depuis une trentaine d'années, au contraire, nous assistons à une véritable renaissance byzantine ; partout les ouvrages se sont multipliés, les études se sont organisées ; le gouvernement russe a créé un institut byzantin à Constantinople ; il y a une revue byzantine à Saint-Pétersbourg, une autre à Munich ; aux noms de Vasilevsky et d'Ouspensky en Russie, l'Allemagne ajoute celui de Krumbacher, l'Angleterre ceux de MM. Brooks et Bury ; en France, les études byzantines ont été représentées surtout, après M. Rambaud, par M. Schlumberger, puis par M. Diehl, professeur d'histoire byzantine à la Sorbonne, dont les ouvrages sont sortis du cercle des érudits pour pénétrer dans le grand public ; tantôt ce sont de savantes et belles monographies comme son *Justinien*, tantôt ces charmantes séries de *Figures byzantines*, bien faites pour plaire à cette catégorie de lecteurs et de lectrices, plus nombreux peut-être qu'on ne le croit, dont l'imagination sait encore goûter la saveur spéciale des romans vécus de l'histoire. Un de nos compatriotes enfin, M. Vogt, de Fribourg, élève précisément de M. Diehl, vient de prendre place parmi les historiens de Byzance par une thèse très remarquée sur l'un des grands règnes du neuvième siècle, celui de *Basile I^{er}* ¹.

On ne s'étonnera pas qu'en Grèce, en Russie, en Bulgarie, en Roumanie, dans tous ces pays dont Byzance a été autrefois la métropole intellectuelle et religieuse,

¹ Albert Vogt, *Basile I^{er} et la civilisation byzantine*. Paris, Picard, 1908.

la curiosité des savants se soit tournée vers un passé qui est le leur, où ils retrouvent l'origine de leur civilisation et la formation historique de leurs nationalités. Mais pourquoi, dans les universités de l'Europe occidentale, ce zèle subit pour l'étude d'un monde disparu auquel nous croyons devoir si peu de ce que nous sommes ? Sans doute, il serait naïf de vouloir expliquer la multiplication actuelle des ouvrages historiques, byzantins ou autres, uniquement par leur utilité ou par leur intérêt ; et les historiens de profession sont précisément ceux qui se font le moins d'illusions à cet égard. Si l'on s'occupe tant de l'histoire de Byzance, c'est peut-être bien parce qu'on ne s'en était pas occupé plus tôt, parce que c'était, dans le vaste domaine de l'histoire, un des rares terrains que notre érudition, vieille déjà de trois siècles, n'eût pas fouillés jusque dans leurs moindres recoins. On comprend que tous les chercheurs, professeurs, étudiants, candidats au doctorat en quête de sujets de thèses, se soient jetés sur cette période où l'on pouvait encore trouver ce qu'on ne trouve plus guère ailleurs, — de l'inédit.

Je crois que les historiens de Byzance ont d'autres raisons pourtant à donner pour justifier leur préférence. Il est certain que l'ancienne Constantinople doit offrir un attrait particulier à quiconque possède la curiosité du passé. Ceux qui ont pénétré autrefois dans l'histoire byzantine, et qui en ont été détournés, soit par les difficultés spéciales de ce genre de recherches, soit simplement par les circonstances de la vie, conservent un regret du monde singulier et séduisant qu'ils avaient entrevu. Aucune autre étude ne leur a fait rencontrer si souvent, dans l'aridité de leur travail, la sen-

sation imprévue et fraîche de la découverte ; aucune ne leur a révélé une psychologie aussi étrange et aussi suggestive ; aucune ne leur a fait éprouver aussi fortement ce sentiment de la relativité des choses qui est, en somme, le bénéfice de l'histoire pour l'esprit.



L'histoire de Byzance est curieuse parce qu'elle est une survivance du monde antique à travers le moyen âge. A l'époque où la barbarie envahissait l'Occident, où le monde semblait prendre un aspect lugubre et désolant, où la superstition et la misère avaient comme abruti l'espèce humaine, la grande ville du Bosphore avait conservé l'éclat des métropoles antiques, avec tout ce que leur souvenir évoque de vie extérieure, païenne, sensuelle, de splendeurs et de raffinements. Et pourtant ce n'était déjà plus la cité antique ; dans son cadre politique resté intact, la société byzantine s'était décomposée ; et son évolution peut nous donner une idée de ce que serait devenu le monde occidental si l'organisation romaine avait été assez forte pour survivre aux invasions barbares. En Orient, comme en Occident, des causes lointaines et multiples tendaient à concentrer toute la puissance sociale entre les mains des grands propriétaires. Le pouvoir de l'aristocratie foncière grandissait sans cesse ; en vain les empereurs, qui avaient vu le danger, multipliaient-ils les édits pour arrêter les progrès de la féodalité. De véritables dynasties de grands seigneurs, immensément riches, disposaient de tout dans certaines provinces. On peut se faire une idée de leur opulence, presque inimaginable, par ce que l'ouvrage de M. Vogt nous apprend de cette Daniélis qui régnait sur la plus grande partie du Péloponnèse, possédait des serfs et

des esclaves par dizaines de mille, et vint voir l'empereur à Byzance avec un cortège où le seul service de sa litière occupait trois cents porteurs. Devant une si puissante dame, l'autorité des préfets byzantins s'effaçait sans doute. La centralisation de l'administration byzantine, l'uniformité de ses règlements ne doivent pas nous faire illusion sur la régularité de son fonctionnement ; très forte dans la capitale, l'autorité impériale l'était évidemment moins dans les provinces lointaines, où le régime féodal était établi dans les mœurs, plus puissantes que les lois. Les historiens se sont étonnés de voir les Français, lors de la conquête de 1204, se partager l'empire à la manière féodale, et créer des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe, des sires de Thèbes et de Corinthe. Ce n'est que le rapprochement de ces titres du moyen âge et de ces villes classiques aux noms illustres qui peut paraître étrange ; en réalité, la féodalité française dut s'adapter assez aisément aux circonstances locales de l'Orient. Les barons francs n'eurent qu'à prendre la place des seigneurs byzantins et à se substituer à eux dans l'autorité qu'ils exerçaient sur les paysans du voisinage ; ceux-ci étaient habitués à obéir, et le changement leur parut peut-être moins étrange qu'aux historiens modernes.

Mais la féodalité ne pouvait menacer que les provinces ; et l'empire, c'était surtout Byzance. C'est la présence d'une grande capitale qui a sauvé l'Orient de la barbarie du moyen âge. Sa puissance d'attraction, son rôle politique, son prestige étaient tels qu'à elle seule elle a maintenu en Orient la prépondérance de la civilisation urbaine. Tandis que la société barbare de l'Occident, presque entièrement rurale, appauvrie et simplifiée,

se réduisait aux trois classes nettement distinctes des barons, des clercs et des paysans, l'immense population cosmopolite de Byzance a connu la variété presque infinie de types humains qui résulte de la multitude des professions et des métiers, de la diversité des races et des conditions, de la spécialisation de tous les travaux ; elle a connu aussi, comme celle des capitales modernes, la vie compliquée et fiévreuse, la concurrence sous toutes ses formes, les préoccupations, les plaisirs de toute sorte, les passions qui peuvent naître dans le rassemblement d'un million d'hommes.

De là, chez certains Byzantins, le contraste singulier d'idées très authentiquement moyen-âgeuses et d'une mentalité presque moderne.

Constantinople, qui opérait dans l'empire la fusion des races, facilitait aussi le mélange des classes. Il existait toute une bourgeoisie dont les rangs inférieurs se distinguaient à peine du peuple, tandis que ses classes supérieures se détachaient sans cesse pour fournir des hommes nouveaux à la noblesse, aux fonctions publiques et aux magistratures. Commerçante et industrielle, la société de Constantinople n'était point immobilisée au même degré que celle des provinces et de l'Occident par l'hérédité de la propriété foncière ; elle se transformait continuellement par la circulation des richesses, par la création et la destruction des grandes fortunes.

Nous connaissons quelques-uns de ces bourgeois, en particulier ce Psellos qui a été ministre sous les Comnène ; les mémoires qu'il nous a laissés nous donnent l'idée d'une société beaucoup moins imbue de préjugés aristocratiques que celle du moyen âge occidental. La culture littéraire, en particulier, était très en honneur dans

de tels milieux, où elle pouvait être l'instrument de l'ambition. C'est par les lettres que Psellos est arrivé aux affaires, qu'il est devenu courtisan et ministre, et la possibilité même de telles fortunes semble mettre des siècles de civilisation entre les mondes contemporains de l'Orient et de l'Occident. Si les écoles conduisaient aux honneurs, l'armée conduisait au trône; d'un soldat heureux, une révolution de palais pouvait faire un empereur. Basile I^{er} n'était qu'un soldat, issu d'une pauvre famille de paysans, lorsque l'amitié de Daniélis lui valut la fortune; en France aussi, sans doute, il arrivait qu'une princesse accordât comme elle sa protection au fils d'un paysan et assurât son avenir; mais ce qui ne pouvait se voir qu'à Byzance, c'est que cette puissante dame pût faire, dans sa vieillesse, le voyage de la capitale pour y être reçue, en grande pompe, par son protégé devenu empereur.

Il n'y a jamais eu de ville, non plus, aussi complètement administrée, où les droits et les devoirs de chacun aient été fixés par un aussi riche ensemble de lois et de règlements, où les fonctionnaires aient été aussi nombreux et la hiérarchie aussi compliquée. La bureaucratie triomphait à Byzance avec ses règlements, ses paperasses, ses formalités innombrables. Psellos, qui fut employé avant d'être ministre, nous a décrit la vie d'un fonctionnaire byzantin, et par lui nous pouvons nous faire une idée de ces existences monotones, où sévissaient les petites intrigues et les jalousies de bureau, où toutes les ambitions, tous les désirs étaient concentrés sur une seule idée : l'avancement; on croit lire, dans Balzac, l'histoire de M. Rabourdin. Mais, avec la centralisation administrative, la société byzantine avait conservé du moins la notion de l'Etat; les empereurs ont

su imposer, non pas seulement la crainte de leur autorité personnelle, mais le respect du pouvoir supérieur et abstrait de la loi.



Il est évident du reste qu'à part quelques traits généraux, qui ont persisté jusqu'à la fin, on ne saurait donner une caractéristique d'ensemble d'un empire qui a duré dix siècles. Parce qu'elle était vivante, et non pas morte comme on l'a cru, la société byzantine a évolué. Dans de pénibles vicissitudes, elle s'est détachée peu à peu de l'ancien monde romain; elle s'est organisée fortement, elle a eu de longs siècles de splendeur; et c'est à l'époque des croisades seulement qu'elle a été atteinte d'une décadence irrémédiable. La crise décisive de cette évolution se place au VIII^e et au IX^e siècles: c'est alors que l'empire romain est devenu l'empire grec. Jusquelà, l'histoire de Byzance avait été celle de la décadence de l'œuvre de Justinien; les Bulgares, les Arabes avaient envahi les provinces et menacé même la capitale. Mais, avec la victoire remportée par Léon l'Isaurien, en 717, devant Constantinople, il semble que l'empire, sauvé du péril arabe, ait pris conscience de ses nouvelles destinées. Les empereurs abandonnent la tradition romaine et ses prétentions à la domination universelle; ils renoncent aux rêves chimériques de restauration, et, comme s'ils avaient compris que l'avenir de l'empire était tout entier dans la puissance d'attraction de sa capitale, ils cherchent à grouper plus fortement autour de Byzance les provinces dont elle était la métropole naturelle, la Grèce, les Balkans, l'Asie-Mineure, et auxquelles la civilisation hellénique allait donner l'unité et la cohésion. En revanche, ils abandonnent à leurs destinées les peuples

que leur éloignement détachait de Byzance. Au VIII^e siècle, sauf quelques villes du sud, l'Italie échappe à la domination des empereurs, et rien n'est plus symptomatique que l'indifférence avec laquelle les chroniqueurs accueillent un événement pourtant aussi considérable ; ils sont mieux renseignés sur ce qui se passe chez les infidèles de Bagdad et d'Alexandrie que sur ce qui se passe chez les catholiques d'Italie. Déjà les empereurs ne se sentent plus les héritiers de la Rome politique ; bientôt ils rompront toute attache avec la Rome religieuse : Constantinople deviendra pour nous la ville d'Orient, la ville dorée, que l'on ne verra plus que dans un lointain merveilleux. Venise seule est restée en relations suivies avec le monde grec ; mais Venise au moyen âge peut à peine être comptée pour une ville d'Occident ; et ce n'était pas la moindre originalité de cette cité étrange que d'être la porte de l'Orient mystérieux.

Byzance devient en même temps un Etat d'Orient, et un Etat du moyen âge ; en cela aussi il semble que le IX^e siècle ait été comme le tournant de son histoire. C'est une impression qui obsède quand on lit les chroniques du IX^e siècle après celles du VIII^e ; dans celles-ci les événements ont conservé comme une couleur antique, qu'on ne retrouve plus dans la suite. Le livre du moine Théophane, par exemple, et celui de l'évêque Nicéphore, ont de la précision, de l'exactitude, une certaine fermeté logique ; le texte de leurs continuateurs, au contraire, devient de plus en plus naïf et disproportionné ; les récits de prophéties, de visions, de songes y tiennent une place toujours plus grande. Les empereurs perdent leur apparence romaine, et commencent à ressembler à des monarques de l'Orient. On le constate en par-

ticulier chez ce Théophile qui a régné de 825 à 840, et qui mériterait un historien, car il a été l'un des personnages les plus singuliers du moyen âge. Très épris de la civilisation arabe, il a couvert la rive du Bosphore de somptueuses constructions inspirées des palais et des jardins de Bagdad. De même, il semble avoir adopté dans son genre de vie et dans ses procédés de gouvernement une fantaisie tout orientale. Il rendait la justice à la manière des khalifes de la légende, protégeant la veuve et l'orphelin contre les mauvais juges, se rendant populaire par ses caprices bienfaisants et par l'imprévu de ses sentences. « Ami de la justice et champion de l'équité, nous dit le chroniqueur, il se rendait chaque semaine, à cheval, au palais des Blachernes, à travers les rues principales de la ville. Il voulait être vu de ceux qui avaient subi des injustices, afin qu'ils pussent lui exposer leurs griefs sans être retenus par aucune crainte. »

Une fois, c'est une femme du peuple qui l'arrête et lui demande justice : un riche voisin élève son palais à une telle hauteur qu'elle se voit privée d'air et de lumière. Théophile demande le nom de ce mauvais riche : c'est Pétronas, le propre frère de l'impératrice. Le fait est vérifié : l'empereur fait fouetter publiquement son beau-frère et raser son palais, dont l'emplacement est donné à la plaignante. Une autre fois, Théophile aperçoit un superbe vaisseau marchand, du genre de ceux qui transportent les denrées au marché, mais d'une grandeur surprenante, et qui entre dans le port toutes voiles déployées. Il apprend que l'heureux propriétaire de ce beau navire et de sa cargaison n'est autre que l'impératrice son épouse, laquelle ne dédaignait point, paraît-il, les

profits du commerce. Alors, le jour où il faisait sa promenade aux Blachernes, il conduit tout son cortège au port, jusqu'au navire amarré au quai, et là il demande aux seigneurs de sa suite :

— Avez-vous besoin de vivres, de vin, de blé ou d'autres marchandises ?

Ceux-ci, stylés comme les courtisans de Versailles, répondent :

— Nous ne manquerons de rien tant que durera le règne béni de Votre Majesté.

— Vous ne savez donc pas, dit alors Théophile, que l'Augusta mon épouse a fait de moi un armateur ? C'est la première fois qu'un empereur des Romains est devenu marchand.

Puis il ordonne de brûler le navire et sa cargaison, et menace l'impératrice des pires châtimens s'il la reprend en faute.

Ses successeurs, à son exemple, ont pris l'habitude de rendre la justice en personne, comme le faisaient Charlemagne ou Haroun al Raschid. A ces traits, qui sont bien du moyen âge, et qui supposent qu'à Byzance, comme ailleurs, à cette époque, le droit n'était pas fixe, on en pourrait opposer d'autres qui nous rapprochent au contraire de la conception moderne de la justice. Dans le livre de M. Vogt, on pourrait voir comment, par toute une série de réformes législatives, l'autorité de la loi s'est trouvée plus forte au ^x^e siècle qu'au ^{vii}^e. Et ce sont précisément de tels contrastes qui rendent si curieuse l'histoire de Byzance ; brusquement, elle rapproche des états d'âme, des aspects de la civilisation, qui semblent distants d'une dizaine de siècles.

A la même époque aussi l'Eglise byzantine a traversé

cette crise redoutable qui marque le commencement du schisme d'Orient et qui a fixé, pour l'avenir, dans les pays orthodoxes, les rapports de l'Eglise et de l'Etat. En Orient comme en Occident, le conflit devait éclater entre l'Etat, qui prétendait gouverner les âmes et les corps de ses sujets, et l'Eglise, qui ne limitait pas volontiers sa souveraineté au royaume immatériel des esprits. Mais, en Orient, la solution a été tout autre : les empereurs de Byzance ne sont pas allés à Canossa, et c'est l'Eglise qui est devenue une institution nationale, une puissance de l'Etat.

L'occasion de ce conflit a été la fameuse querelle des images, dont l'histoire remplit le VIII^e et la première moitié du IX^e siècle. Cette période est l'une des plus obscures de l'histoire de Byzance, parce que, pendant longtemps, les empereurs iconoclastes n'ont été connus que par le témoignage de leurs adversaires. Aux yeux des pieux chroniqueurs, ils n'étaient que d'abominables hérétiques, des tyrans pervertis par les idées juives et arabes, des furieux qu'une rage impie excitait contre les images sacrées, contre la Vierge et les saints. Ils les accusent de cruautés horribles et de débauches infâmes, — sévérité qui contraste avec leur indulgence pour les fredaines des souverains orthodoxes. L'un des plus illustres défenseurs des images, l'abbé Théodore de Stoudion, qui fut pourtant l'une des personnalités les plus remarquables du monachisme oriental, et qui s'est montré capable de s'élever au-dessus des préjugés de son temps, a même écrit cette phrase : « Il vaut mieux se vautrer dans toutes les impudicités que de ne pas adorer l'image du Christ. »

Cependant la vérité a fini par transparaître sous ce

flot d'invectives : les chroniqueurs n'ont pu détruire les faits de l'histoire au point que de leur témoignage même il ne résulte que le premier des iconoclastes, Léon l'Isaurien, a été le sauveur de l'empire, que son successeur Constantin V, outrageusement surnommé le Copronyme ou l'Excrémentiel, a laissé le souvenir d'un législateur habile et d'un grand conquérant. Alors un revirement remarquable s'est produit dans l'opinion des historiens¹. On a rappelé la multiplicité des couvents de Byzance, le crédit dont jouissaient les moines auprès de la foule dévote ; on a montré comment le développement du monachisme paralysait la vie publique et privait la nation de ses forces vives. D'où cette conclusion que les empereurs iconoclastes s'étaient proposé sans doute de briser la puissance des moines et de donner au pouvoir politique et militaire l'omnipotence dans l'Etat. Certains même n'ont plus voulu voir en eux que des administrateurs et des soldats, ennemis de l'Eglise. « Une génération avait grandi, écrit un historien allemand, aux yeux de laquelle l'empereur était tout, et l'Eglise n'était plus rien. » Il est très vrai que la réforme iconoclaste s'est accompagnée de tout un ensemble de mesures législatives ; mais ce serait un singulier contre-sens que de prêter à un empereur de Byzance les idées d'un ministre anticlérical du XX^e siècle. La suprématie du pouvoir civil, la laïcisation de l'Etat et de la société, ces idées toutes modernes n'entraient pas dans la tête des empereurs du VIII^e siècle. Jamais la préoccupation religieuse ne pouvait être absente de leur esprit. D'origine asiatique, ils avaient été en contact avec des sectes chrétiennes où déjà on s'élevait contre ce culte des images

¹ Voir surtout Paparrigopoulo, *Histoire de la civilisation hellénique*, 1878.

qui devenait une véritable idolâtrie, et qui n'était qu'une des formes du paganisme persistant. C'est très sincèrement que Léon et Constantin ont joué leur rôle de théologiens porteurs du glaive, et qu'ils ont cru être agréables à Dieu en restaurant, fût-ce par la force, le culte en esprit et en vérité. Plus tard seulement, le second de ces empereurs a pris des mesures contre les moines, qui étaient les plus fanatiques défenseurs des images, et qui ne cessaient de prêcher la désobéissance aux ordres des souverains hérétiques. Et dans cette œuvre il ne fut pas appuyé par l'armée seule, mais aussi par le clergé : patriarches et évêques voyaient de mauvais œil la puissance grandissante des moines, qui usurpaient les fonctions des prêtres, les supplantaient dans la faveur populaire, et qui, par le prestige que leur assurait leur vie exceptionnelle, devenaient de plus en plus, aux yeux de la foule, les véritables hommes de Dieu. Donc, Constantin obligea beaucoup de moines à rentrer dans la vie civile ; il voulut même les contraindre à prendre femme. Pour briser leur prestige, il les exposa dans le cirque à la risée de la foule. « Il contraignit à marcher deux à deux, et se tenant par la main, des moines pieux et des vierges promises au Seigneur. » Et surtout, il s'empressa de confisquer les biens monastiques. Constantinople au VIII^e siècle a vu des couvents transformés en casernes, d'autres vendus et changés en hôtelleries. « Au lieu de pieuses génuflexions, dit un contemporain, on y voit des danses honteuses ; au lieu de saints cantiques, on y entend des chants sataniques et obscènes. » Dans les couvents qui subsistèrent, le nombre des moines fut extrêmement diminué : le puissant monastère de Stoudion, qui en avait compté plus de mille, se trouva réduit à dix. .

Mais après Constantin vint la pieuse Irène qui rétablit les images et rapporta les mesures prises contre les moines. Le résultat ne se fit pas attendre. « L'ordre monastique fut tellement augmenté qu'il devint une multitude innombrable. » Le rétablissement des images ne fut pas, du reste, chose aisée; l'armée et la foule demeureraient attachées au souvenir glorieux de Constantin V. On vénérât en lui « un vainqueur et un prophète, » nouvelle preuve que la réforme iconoclaste ne fut pas une simple mesure de gouvernement, mais un mouvement religieux ayant son origine dans les consciences. Précisément, sous les empereurs partisans des images, Nicéphore, Staurace, Michel I^{er}, les affaires publiques allèrent de mal en pis: généraux incapables, ils se laissèrent battre honteusement par les Arabes et les Bulgares. Dans la foule superstitieuse de la grande ville, on commençait à dire que ces désastres étaient le châtement par lequel Dieu punissait l'idolâtrie des nouveaux empereurs. Au mois de mai de l'an 813, le tsar des Bulgares, le terrible Kroum, s'avança jusqu'aux murailles de la ville et incendia les faubourgs. Une émeute éclata alors dans la population surexcitée de l'immense ville, émeute bien byzantine, belliqueuse et mystique à la fois. Le bruit se répandit que Constantin allait sortir de son tombeau pour chasser les Bulgares; et la foule se rassembla autour de l'église des Saints-Apôtres, où se trouvaient les sépultures impériales, — d'énormes sarcophages de marbre. Comme on se pressait aux portes, elles s'ouvrirent soudain, poussées par une force mystérieuse; et le peuple en délire se précipita sur le tombeau de Constantin avec des cris et des clameurs: « Réveille-toi, César, et sauve la ville qui va périr! » Et nombreux

étaient ceux qui disaient qu'ils avaient vu le grand empereur, monté sur son cheval blanc, conduisant son peuple contre les barbares.

L'empereur Léon l'Arménien, qui monta sur le trône dans ces jours troublés, ne négligea pas ces manifestations de l'opinion populaire ; et deux ans après son avènement, malgré la résistance du patriarche et des abbés, représentés par l'illustre Théodore de Stoudion, il proscrivit à nouveau le culte des images. Alors commença la seconde période iconoclaste, celle des empereurs Léon V l'Arménien, Michel II, et Théophile. Les Byzantins ont rendu plus de justice à ceux-ci qu'à leurs prédécesseurs, parce que leur histoire a été écrite à une époque où les passions religieuses tendaient à s'apaiser, et par des chroniqueurs qui, n'étant plus eux-mêmes engagés dans le conflit, se trouvaient ainsi plus capables d'impartialité. Mais ils ne leur ont pas pour cela pardonné leur hérésie. « Par son impiété terrible, nous dit le continuateur de Théophane en parlant de Léon V, il a obscurci et son souci indiscutable des affaires publiques et la vaillance de son bras. »

Il est évident que les écrivains orthodoxes ont extrêmement exagéré le nombre des victimes de l'hérésie impériale et l'atrocité de la persécution. Cependant, l'administration byzantine avait des procédés brutaux, et les empereurs des fantaisies parfois cruelles. L'hagiographie byzantine a conservé de nombreux récits de la persécution iconoclaste. L'un des plus curieux est l'histoire des frères Théodore et Théophane, surnommés *Graptoi* « les inscrits, » en souvenir du supplice bizarre que leur avait infligé un caprice de Théophile. Cette histoire est dans Surius : c'est une raison, je crois, pour qu'elle soit

peu connue. Elle offre l'intérêt d'être, dans ses pages les plus importantes, une transcription d'une lettre écrite par l'un des deux frères, au lendemain même de son supplice. Elle présente ainsi un cachet de réalité et de vie qui manque en général aux récits légendaires des hagiographes. Après s'être distingués, par leur piété et par leur savoir ; dans un monastère célèbre de Palestine, Théodore et Théophane étaient venus de bonne heure à Constantinople, où ils avaient prêché contre l'hérésie. Tous deux savants théologiens, poètes de talent et orateurs populaires, ils avaient attiré la foule et opéré des conversions. Arrêtés par la police impériale, relâchés, puis arrêtés de nouveau et relégués à l'île d'Aphousia, ils furent rappelés brusquement à Constantinople par un ordre de Théophile, et enfermés dans la prison du prétoire.

Huit jours après, — c'était le 8 juillet 829, — un haut dignitaire, l'évêque de la ville, vient les chercher et les conduit, à travers l'enfilade des appartements impériaux, jusqu'à la fameuse salle du Lit d'or, où ils se trouvent brusquement en présence de Théophile. Comme ils se conformaient au cérémonial en faisant leurs prosternements, l'empereur leur ordonne d'une voix impérieuse de se relever :

— D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous venus dans cette ville ?

Et, sans attendre leur réponse, il enjoint à ses officiers de les saisir et de les frapper au visage. « Les coups étaient si violents, dit Théodore, que je fus saisi de vertige, et que je serais tombé à la renverse si je n'avais pas saisi, à la poitrine, le vêtement de celui qui me frappait. » Puis Théophile leur annonce qu'il leur fera graver sur le visage, en punition de leur crime, quel-

ques vers injurieux qu'un poète de la cour venait de composer, et qui disaient ceci :

« Dans la Ville-Sainte où le Verbe incarné a laissé la trace de ses pas, ces hommes sont apparus, aveuglés par l'erreur et le péché. Après s'y être souillés d'actions honteuses, ils en ont été chassés comme des impies et des renégats. Ils se sont réfugiés alors, pour y commettre les mêmes crimes, dans la Ville du Commandement ; marqués comme des malfaiteurs, ils en sont chassés de nouveau. »

Théophile leur en fit donner lecture en leur disant :

— Ne vous inquiétez pas si les vers ne sont pas très beaux.

« Il disait cela, explique Théodore, pour se moquer de nous, sachant tout le soin que nous apportions à nos productions poétiques. »

Un courtisan crut devoir ajouter :

— Ils ne méritent pas, sire, que les vers soient meilleurs.

Déjà on les reconduisait au prétoire, quand l'empereur les rappelle :

— Il me semble que vous avez dit : « Nous nous sommes moqués de l'empereur. »

Et, sans leur permettre de s'expliquer, il donne l'ordre de les dépouiller de leurs vêtements et de les battre de verges. Sous la violence des coups, les deux frères criaient :

— Seigneur Jésus, viens à notre secours ! Vierge, aie pitié de nous ! Nous n'avons rien fait contre Votre Majesté !

Comme on les ramenait, leur supplice terminé, à la prison, ils sont rappelés encore, cette fois par le logo-

thète du drome, — une sorte de premier ministre, qui leur apprend enfin le crime dont ils sont accusés :

— Pourquoi vous êtes-vous réjouis de la mort de Léon ? Pourquoi êtes-vous venus dans la ville pour braver ses édits ? Pourquoi vivez-vous parmi nous, si vous ne voulez pas partager notre foi ?

— Aucune puissance humaine, répondent-ils, ne peut nous faire changer de religion ; mais nous ne sommes pas venus à Constantinople pour braver les édits de Léon et nous ne nous sommes jamais réjouis de sa mort.

— Ce n'est donc pas sous Léon que vous êtes arrivés ?

— Non, mais sous son prédécesseur.

— Bien, bien, allez !

Le lendemain, l'éparque de la ville leur fait subir un nouvel interrogatoire ; il essaie de la persuasion, il leur promet la liberté entière, s'ils consentent seulement à communier avec des prêtres officiels ennemis des images. Mais c'est justement à cette compromission que les champions des images ne voulaient jamais consentir.

— Que diriez-vous, seigneur, répondent-ils, si l'on vous proposait de vous laisser couper la tête, et d'aller ensuite où bon vous semblerait ?

Alors, voyant qu'on ne peut vaincre leur obstination, l'éparque ordonne de leur faire subir le supplice imaginé par l'empereur : on les lie au chevalet, et on commence à entailler les caractères de l'inscription sur leurs visages meurtris par la flagellation de la veille. Mais le travail des bourreaux était long et difficile : la nuit les empêcha de l'achever. Lorsqu'il quitta tout sanglant la salle du supplice, Théodore rassembla ses forces et adressa à l'éparque une éloquente apostrophe :

— Quand ils verront ces vers sur nos visages mutilés pour l'amour de notre commun Maître, les chérubins s'inclineront devant nous, et le glaive de feu nous ouvrira la porte du paradis. Mais vous, vous les reconnaîtrez sur le visage du Christ au jour du jugement, et vous serez contraint de les lire.

L'empereur, auquel on rapporta ces paroles, ne fit qu'en rire :

— Si vraiment, dit-il, ces vers avaient la vertu d'ouvrir le paradis, je me hâterais de les faire graver sur le front de tous mes sujets.

Du reste, il borna là sa colère et les deux frères furent renvoyés en exil.

Cette histoire s'ajoute à toutes celles qui nous montrent cet étrange Théophile sous l'aspect d'un despote oriental, capricieux et imprévu dans sa vengeance comme dans sa justice. Mais si l'on se rappelle que le souvenir du supplice des deux frères nous a été conservé comme l'exemple d'une cruauté exceptionnelle, on ne peut s'empêcher de penser que les chroniqueurs ont singulièrement forcé les couleurs dans le tableau sanglant qu'ils nous ont tracé de la persécution iconoclaste. Les luthériens d'Espagne et les huguenots de France eussent été heureux d'en être quittes à si bon compte. Non, Constantinople n'a jamais vu les autodafés, ni la Saint-Barthélemy ; le moyen âge oriental a été moins barbare que le siècle de la Renaissance, et les empereurs hérétiques de Byzance ont eu à un plus haut degré que les rois très chrétiens et les rois catholiques le respect de la vie humaine et le souci des intérêts supérieurs de l'Etat.

Quant à l'issue du conflit des images, on la trouvera dans les premiers chapitres du livre de M. Vogt. Après

la mort de Théophile, sa veuve, la bienheureuse Théodora, rétablit, cette fois pour toujours, le culte des images, et rappela les moines exilés. Théophane Graptos était mort; Théodore rentra à Byzance, où il fut grandement honoré. Mais, malgré les sollicitations de l'impératrice, veuve fidèle autant que pieuse catholique, il ne pardonna jamais à la mémoire de son persécuteur. La lassitude de cette longue lutte facilita la réconciliation des partis. Pour mettre fin à la vénération superstitieuse dont on entourait le souvenir de Constantin V, on viola le tombeau de l'empereur hérétique; ses restes furent brûlés, les cendres jetées au vent, et le marbre même de son sarcophage, dont le peuple aurait pu faire des reliques, fut débité en minces lames qui servirent à décorer l'un des appartements du palais. Mais, si l'orthodoxie triomphait, tout n'était pourtant pas perdu dans l'œuvre des empereurs iconoclastes. L'alliance de l'Eglise et de l'Etat devint plus forte que jamais, et elle se fit en somme au profit de l'Etat. Aux temps de l'hérésie, Théodore de Stoudion et les défenseurs des images avaient refusé aux empereurs tout droit d'intervention dans les affaires de l'Eglise; ce droit ne fut plus contesté aux empereurs orthodoxes. Par le schisme d'Orient, le clergé byzantin cessa de représenter le pouvoir universel de l'Eglise pour devenir une institution de l'Etat, une force au service de l'idée nationale. Les empereurs conservèrent le pouvoir de faire et de défaire les patriarches, et on leur reconnut le droit de les choisir même parmi les laïques, c'est-à-dire parmi leurs créatures.

A d'autres égards encore, le règne de Basile I^{er} clôt la période de transition et de luttes pendant laquelle s'est organisée la société byzantine. Après lui, la dynastie

macédonienne qu'il avait fondée a régné pendant deux siècles ; et c'est alors surtout que la grande métropole a exercé sur l'Orient le rayonnement de son action civilisatrice. Aux peuples slaves, serbes et russes, aux Bulgares, aux Roumains, elle a donné sa religion et ses arts. En lui-même déjà, le règne de Basile I^{er} est fort mouvementé. M. Diehl, dans ses *Figures byzantines*, en avait conté quelques-uns des épisodes les plus dramatiques. M. Vogt nous donne aujourd'hui le roman tout entier de ce soldat macédonien, arrivé au trône par une fortune inouïe, après des intrigues effrénées couronnées d'un crime odieux. Mais il nous montre aussi que cet ambitieux sans scrupules et sans moralité fut un habile administrateur et un grand politique. Il a préparé ces deux siècles de gloire pendant lesquels l'empire a rempli son rôle historique, qui nous touche peut-être de plus près que nous ne le croyons. Car Byzance n'a pas seulement donné à l'Orient sa religion, à l'Europe et au monde les œuvres de son art merveilleux. En défendant leurs frontières, c'est l'Europe entière que ses empereurs ont protégée contre la barbarie asiatique. « Là, comme dit M. Vogt, est le véritable service qu'a rendu à l'Occident l'Orient byzantin, là est le véritable intérêt de cette histoire, dramatique et émouvante à ses heures comme une vivante tragédie. »

A. LOMBARD.

DORA KREMER

NOUVELLE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

XI

Le lendemain, un vendredi, le jeune ménage était invité à dîner chez la tante Kremer. Rika s'était surpassée ; toute la maison était pleine d'une odeur de viande rôtie.

La table était nue, sans fleurs, ni ornement. C'était la première fois qu'ils étaient les hôtes de la vieille tante, mais celle-ci, avec l'entêtement des gens de son âge, semblait avoir pris un plaisir d'enfant à observer encore plus minutieusement toutes les formes du sabbat.

— Vois-tu, commença-t-elle en s'adressant à Dora, tu ne dois pas oublier que tu es ici chez des juifs. Je n'en ai pas honte. Je me suis toujours tenue à nos pratiques. Allons, Max, dis la prière.

— La prière ! la prière ! fit-il avec un sourire ; comment peux-tu me demander cela ? Je ne l'ai pas dite depuis douze ans ; je l'ai tout à fait oubliée....

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, dit la vieille femme hargneuse ; tu dis que tu l'as oubliée ? Maintenant, il se gêne pour toi... Allons, ne te gêne pas... Ta femme sait pourtant bien que tu es juif....

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de janvier et février.

Max était peu endurant.

— Je l'ai oubliée, ne me le fais pas dire deux fois, cria-t-il dans le cornet.

— Bien, bien, bien, il ne peut plus dire la prière, bien, bien !

La tante pria seule.

Dora murmura : « Seigneur, bénis ces aliments, » et la soupe fut apportée sur la table, une soupe épicée, avec des yeux de graisse, et renforcée de foulie.

— Ça, c'est une soupe de juifs, tu vas la goûter, dit la tante en mordant sa cuiller régulièrement à chaque bouchée.

Après la soupe, on servit des asperges frites dans la graisse. Dora n'aimait pas du tout ce goût, mais quand elle demanda un peu de beurre, Max lui toucha doucement le pied. Aux asperges succédèrent deux plats fumants, l'un avec des choux-fleurs à l'étouffée, l'autre avec des ris de veau épicés à vous emporter la bouche, le tout baignant dans la graisse. Puis, un rostbeaf, et pour finir, un pouding, toujours cuit à la graisse. Rika venait desservir, se mêlait à tout moment à la conversation, avec la vivacité et la familiarité d'une servante qui tient sa maîtresse sous la pantoufle.

— Ne la laissez donc pas tant bavarder, monsieur, dit-elle en essuyant ses assiettes et en léchant la graisse ; autrement il me faudra passer la nuit à la soigner.

— Tu n'allumes pas un cigare ? demanda la jeune femme à son mari, quand elle le vit, la table desservie, rester préoccupé à tambouriner avec ses doigts.

Elle savait comme il aimait son cigare après le dîner. Il lui fit signe que non, en désignant des yeux avec un sourire la vieille femme. Dora comprit de travers.

— Vous n'avez rien contre le fumer ? demanda-t-elle dans le cornet.

— Tu dis ? fumer ? fumer ce soir ? Entends-le, on ne fume pas chez moi le jour du sabbat, tu entends, Max.

Il sourit encore avec embarras. Mais la soirée ne se passa pas

sans d'autres remontrances de la vieille dame, quand Dora tisonnait le poêle, quand elle déchirait un coin de journal, quand elle allumait elle-même la lampe de la bouilloire ou faisait d'autres choses semblables qu'une femme juive ne doit pas faire un soir de sabbat.

D'elle-même, la conversation glissa sur le grand événement qu'on attendait. La tante s'était réveillée de son somme, au grand regret du docteur, qui aurait voulu justement embrasser sa femme, désireux, dans un élan de passion subite, de tenir cette chère tête dans ses mains,

— Tiens, tiens, j'ai dormi tout le temps.... Savez-vous à quoi je pensais dans mon sommeil ?

— Non, nous pourrions difficilement le deviner.

— Si c'est un garçon, il faut le nommer Moïse comme ton oncle. Et si tu fais cela, je le coucherai dans mon testament.

— Nous songeons à le nommer Dick, comme le père de Dora....

— Tiens, tiens.... C'est aussi ce que je pensais.... Moïse est un nom juif.... Tu le trouves laid ?

— Pas du tout, tante : il est comme tout autre.

— Et sa confession de foi à la synagogue, tu ne la lui feras sûrement pas faire ?

— Ne trouves-tu pas, tante, que nous parlons de tout cela bien à l'avance ? Ce pourrait être une fille.

— Mais, mon cher Max....

— Ecoute-moi bien, tante, et fais-moi le plaisir de laisser ce sujet tranquille. Une fois pour toutes, je te dis que mes enfants ne seront élevés dans aucune Eglise. Ce qu'ils voudront faire plus tard les regarde, je ne m'en mêle pas. Et c'est la dernière fois que je parle là-dessus.

— Où il n'y a pas de foi, il n'y a pas de bénédiction, grommela la tante, répétant sous une autre forme le propos de maman Daanders.

— Comment la trouves-tu ? demanda Max, tandis que bras dessus bras dessous ils revenaient chez eux.

« Elle se tut. Et il en fut contrarié.

Et toute la soirée, elle resta silencieuse, boudeuse, se sentant de l'éloignement pour cette tante qu'elle trouvait une vieille juive désagréable.

XII

— Où est madame, Betje?

— Madame est au lit, elle se sent fatiguée. Elle sera contente que vous rentriez. Il y a eu encore une commission pour vous.... Madame... comment s'appelle-t-elle.... Enfin, le nom est sur l'ardoise... vous devez y aller tout de suite, monsieur le docteur !

— Ah ! bien... merci !

Dans le grand lit, sous le baldaquin dont les tentures tombent de haut, Dora est étendue. Le visage blanc comme de la craie, des cercles bleus sous les yeux. Elle vient d'avoir un saignement de nez, elle serre nerveusement son mouchoir rougi.

Avec une extrême tendresse, il s'approche du lit et réchauffe une de ses mains dans les siennes :

— Ma chère petite femme.

— C'est toi, Max, tu es là ?

— Oui, ma chérie, c'est moi.

— Reste près de moi, ne t'en va pas.

— Je dois sortir un moment et puis je reste à la maison.

— Non, non, reste ici ; seule, je suis si inquiète.... Bon Dieu, bon Dieu, je crois que je vais mourir.

— Tiens-toi tranquille, ma Dora.... Sois ma courageuse femme, ne pleure plus....

— Il y a tant de femmes qui meurent dans l'accouchement.... je l'ai lu, je le crois.

— Ne sois pas si enfant.... Je t'ai pourtant dit que ces ouvrages populaires sont une spéculation vis-à-vis des cerveaux faibles.... Folle enfant que tu es, ton mari est pourtant docteur et même *cum laude*.... Allons, fais-moi risette....

— J'ai tellement, tellement peur de mourir....

— Toi qui es si vaillante, tu te mets de ces idées en tête, allons, allons !

Elle se tourna vers lui et posa son visage tout en larmes sur son épaule :

— Fais venir ma mère, Max ; alors, tout va bien, je n'ai plus peur !

— Mais cela ne se peut pas, ma chérie. Après ce qui s'est passé, elle ne voudra pas.

— Si, si, elle voudra.

— Doortje, sois raisonnable. Tu sais bien que j'ai tout fait pour calmer ton père. Comment veux-tu que j'amène ta mère à venir ici ?

— Elle est déjà venue, il y a un mois.

— Que dis-tu ?

— Je n'ai jamais osé te le dire.

— Ce n'est pas bien. Avoir des secrets pour moi, fi !

— Tu es fâché ?

— Non pas qu'elle soit venue, mais que tu ne me l'aies pas dit : ce n'est pas bien.

— Si elle était ici, à l'accouchement, je serais tranquille.

— Veux-tu que je lui écrive ?

— Mon père aussi entendrait raison, si....

— Si....

— Tu ne seras pas fâché ?

— Non, mon trésor.

— Si....

— C'est donc un bien grand secret ?

— Sûrement, tu ne te fâcheras pas ?

— Mais, ma chère enfant, c'est donc bien grave ?

— Si... si... l'enfant était baptisé.

— Vraiment !

— C'est ce que dit ma mère.

— C'est pour cela qu'elle est venue ?

— Ne te fâche pas, tu me l'as promis.

— Dora, toi, désires-tu ce que veut ton père ?

— Non, Max, non.... c'est une sottise.... je n'aurais jamais dû t'en parler.... Fais comme si je n'avais rien dit.... Non, je ne le voudrai jamais, jamais.

— Tu m'as fait de la peine, Dora.

— Max !

— Nous étions dans la bonne voie pour être heureux.... L'enfant ne sera pas baptisé !

— Oui, oui, tu as raison.... Allons, souris-moi, embrasse-moi.

— Doortje, si Dieu nous donne un enfant, il ne recevra pas d'autre foi que la foi en Dieu.... Je te le jure par mon amour.... Si l'enfant devait être élevé dans une de ces bastilles, j'aimerais mieux que....

Il s'arrêta. La jeune femme renversa sa tête sur le coussin. Jamais elle ne l'avait vu aussi violent, aussi décidé. Il se fit un silence dans la chambre.

— Max !

— Tu dis ?

— Max, m'aimes-tu encore quand même?... Je suis vraiment trop sotte pour toi....

— Si je t'aime !

— Dis-le moi encore....

— Si je t'aime, ma Doortje ! si je t'aime ? Comme mon Dieu ! Mais ne laisse jamais tomber de ces choses entre nous.. cela travaille....

Elle ne le laissa pas continuer, passa ses bras autour de son cou. Et ils restèrent ainsi dans la pénombre du crépuscule, au milieu des jeux de lumière du poêle enflammé.

XIII

— C'est toi, Aby ? Cela me fait grand plaisir.

— Ta femme est bien ?

— Elle pourrait être mieux.... Légèrement indisposée, très, très nerveuse....

— J'en suis bien peiné. Mais c'est l'indisposition des jeunes

femmes, pas vrai ? Dis donc, fais-moi le plaisir de tourner de l'autre côté cette tête de mort. Drôle d'ornement !

— Tu es content, Hamlet ?

— Farceur ! je trouve une tête de mort désagréable à voir. As-tu besoin d'être, à chaque minute, rappelé au : « Il faut mourir ? » J'ai voulu venir plus d'une fois, mais j'ai un travail de tous les diables. J'ai gardé tous les clients de mon père. Et ce n'est pas un mince embarras pour un si jeune avocat que moi.

— Je suis allé, il y a quelques mois, au cimetière.... Il y a une belle pierre sur sa tombe.

.. — C'est ma mère qui l'a voulu ; et c'est elle aussi qui l'a voulu dans le cimetière des juifs. Dans de pareils moments, je n'ai pas songé à y mettre opposition, quoique tu saches ce qu'il pensait là-dessus.

— Ta vieille tante va bien ?

— Elle s'affaiblit....

— Tu as quelque ennui ? tu as l'air préoccupé.

— Ennui n'est pas le mot, mais j'ai eu ce matin une affaire désagréable qui ne m'était pas encore arrivée dans ma pratique.

— Et c'est ?

— N'en parle pas, au moins.

— Naturellement ; tu me connais.

— Donc, le jeune van Oppen est venu chez moi.

— Ce coureur fieffé ?

— Justement.... oui, ce gaillard à la face blême et à la mous tache rousse....

— Il avait encore quelque affaire ?

— Il voulait poursuivre son père.

— Hein ? son père ?

— Parfaitement. Je te raconterai les détails.... une histoire renversante.... Le vieux van Oppen était marié, comme toi, à une chrétienne....

— Je ne savais pas.

— Elle est morte depuis longtemps. Et il y a peu de gens qui soient au courant.... Enfin, ce gamin, qui est à peine majeur,

arrive chez moi. Un vaurien de la plus belle eau ! Son père l'avait mis à la porte, après sa vilaine histoire avec la fille de.... enfin, tu sais qui.... Il voulait réclamer par voie d'huissier sa part d'héritage de sa mère. C'était son affaire ; je ne dis rien. Dans ta profession et dans la mienne, nous en voyons de drôles.... mais devine ce qu'il m'a dit....

— Eh bien ?

— Si tu l'avais entendu, ce gamin, tu....

— Qu'a-t-il dit ?

— « Je veux lui couper la fièvre, à ce vieux juif. »

— Il t'a dit cela ?

— Qu'en dis-tu ?

— C'est une lâcheté ! Bah ! Savait-il que tu étais juif ?

— Je ne le crois pas. Mais ceci n'est rien. Se figure-t-on qu'un fils parle ainsi de son père !

— C'est inouï !

— Et sais-tu d'où cela vient ?

— Quoi ?

— Mais, ces paroles.

— C'est que le gamin a été mal élevé.

— Non, ce n'est pas ça. La famille a fait tant de bruit que van Oppen s'est désisté de son droit et a consenti à faire baptiser l'enfant protestant.

— C'est sa faute.... Mais cela ne peut pas arriver chez moi.... Dora est bien trop raisonnable.... Et moi, je me logerais plutôt une balle dans la tête.

— Oh ! chez toi, la chose ne peut pas s'imaginer.... mais tu vois cependant ce qu'un mariage mixte entraîne après lui !

— Sottise ! Toi, épouserais-tu une chrétienne, si tu l'aimais ?

— Mais je ne l'aimerais pas.

— Oui, je connais ton cynisme.... Mais, enfin, admettons le cas....

— Etant admis pour un moment l'impossible, oui, peut-être bien ; mais j'aurais toujours peur que ma femme, un jour ou l'autre, ne me jette mon origine à la tête....

— Quelle supposition mesquine !

— Cela s'est vu plus d'une fois !

— Absurde.... Je ne peux pas entrer dans ces idées.... Pareil malheur briserait ma vie.

— Pourquoi soulever sans cesse ces misérables questions?... Viens, laissons ce sujet. Restes-tu à dîner ? Nous avons du poisson.

XIV

A mesure que l'époque de l'accouchement approchait, un grand changement se faisait en Dora ; elle maigrissait à vue d'œil. Chaque jour elle était plus agitée, plus nerveuse, plus irritable. Sans le laisser paraître, le jeune docteur éprouvait une inquiétude croissante. L'homme qui si souvent était resté froid et plein d'assurance dans des cas de maladie grave avait à présent des heures où il maudissait son savoir, où il évoquait les plus affreuses complications, où il prévoyait le pire. L'excitation de Dora l'alarmait. Il y avait des moments où, assise près de lui à l'écouter, elle faisait tout d'un coup une question comme si sa pensée était ailleurs. Au milieu d'une conversation, elle devenait silencieuse, regardant devant elle comme dans un rêve et tout d'un coup elle se réveillait, avec quelque chose d'égaré, comme si elle devait se rendre compte de l'endroit où elle était. Elle mangeait peu, se plaignait de vertiges, sursautait au moindre bruit, pouvait récriminer avec vivacité sur des misères, murmurer pour des riens ; le cœur de Max se serrait de compassion. Continuellement il s'efforçait de la surveiller, de la promener, mais elle se montrait dégoûtée de tout, elle était vite lasse, se plaignait de douleurs dans les membres et devenait maussade dès qu'il voulait lui parler sérieusement.

Si Max était absent, elle restait assise sur sa chaise, absorbée dans des pensées angoissantes, saisie de frissons. Le sang lui montait à la tête avec des bouffées de chaleur, et elle faisait venir la servante pour n'être pas seule. Si elle se sentait un peu plus en train, elle courait dans son petit jardin, regardant tout à l'entour comme dans un rêve, craignant la lumière du jour.

Quelquefois la belle-mère était entrée, toujours avec crainte, et elle rendait la jeune femme encore plus nerveuse, en montrant sa peur que Daanders ne s'opposât à ces visites. Elle lui posait beaucoup de questions, avec une curiosité insipide, le bruit importun d'une femme qui n'a jamais eu d'enfant et qui donne mille consultations, fait mille recommandations extraordinaires. La dernière fois, elle sortait de l'église et rencontra justement Max dans la salle à manger. Jovial, il la salua cordialement, et dissipa aussitôt l'embarras qui, autrement, résulte de rencontres aussi inattendues.

Quand elle fut partie, Max trouva sur la table sa petite Bible.

— Ta mère a oublié quelque chose, dit-il en souriant; rends-le lui quand elle viendra ; je peux difficilement le lui faire rapporter.

Dora avait mis de côté le livre à tranches dorées. Quelques jours plus tard, il lui tomba sous la main. Avec la naïveté de l'enfant qui retrouve quelque chose de ses jeunes années, elle avait ouvert le fermoir doré, avait commencé à lire, d'abord avec un sourire, puis plus sérieuse. Devant son esprit, les beautés du livre devenaient des vérités.

Elle était si profondément plongée dans sa lecture que Max parut devant elle sans qu'elle l'eût vu.

— Tu lis la Bible ? lui demanda-t-il, incrédule.

Elle ferma le livre si brusquement que les feuillets en furent froissés :

— Dieu, que tu m'as fait peur !

XV

La garde était une femme grosse, lourde, avec de grands mouvements silencieux. Elle remplissait la salle à manger de sa large corpulence, écrasant tous les sièges où elle tombait. Ses mains glissaient gauchement sur ses genoux, son large dos flegmatiquement voûté. Sa bouche charnue disait des choses douceâtres ; elle faisait des remarques bourruées sans méchanceté, racontait les petits scandales plus ou moins salés de la ville,

donnait des conseils ennuyeux et caressants. Elle posait pour le comme-il-faut d'une vieille matrone, nourrissant son pauvre corps avec une gloutonnerie égoïste, comme l'enfant gâté de quelques centaines d'accouchées inquiètes. Son arrivée apporta dans le jeune ménage un calme profond ; on marchait doucement dans le corridor, dans les escaliers, dans l'attente respectueuse, tranquille de l'enfant.

Un jour, elle était seule avec Max. Elle n'avait pas grande considération pour les jeunes docteurs. Elle ne pouvait pas avoir une réelle estime pour la nouvelle génération de médecins, étant donné le préjugé enraciné d'une vieille femme qui, en souvenir même de ceux qu'elle a vus à l'œuvre, n'a de respect que pour les formes traditionnelles et les anciennes manières.

— J'ai là un grand souci, dit-elle avec sérieux en montrant sa tête chauve.

— Un souci ? pourquoi ?

La question était faite d'un ton un peu vif. La remarque de la garde coïncidait trop bien avec les propres pensées de Max en ces dernières semaines.

— Parce que j'ai du souci.

— Parce que... parce que... Pourquoi ?

— C'est mon 241^e cas, mais je n'en ai jamais vu d'aussi agitée. Vous ne pensez pas à la soigner vous-même, entendez-vous ?

— Je le sais très bien, mais....

— Elle parle toujours comme si elle allait mourir, et c'est mauvais signe.

— Oui, on se tourmente toujours d'avance.

— Il y a un torchon qui fume.... Elle m'a dit qu'elle serait parfaitement tranquille, si sa mère était là....

— Oui, je sais.... Mais vous devez voir à la calmer, ne pas l'abandonner à ses pensées.

— Vous n'avez pas besoin de me rien apprendre.... Je ne suis pas d'hier.... Je dis que si sa mère ne vient pas, non, je ne réponds de rien. C'est une idée fixe chez elle....

— Hum !

— C'est mauvais de les voir toujours revenir sur la même chose, comme c'est le cas ici.... M^{me} von Stralen, une bonne personne, un bon service, beaucoup d'étrennes.... enfin, elle y est restée, mais elle ne cessait de parler de son mari qui avait eu un crachement de sang.

— Mais n'allez au moins pas raconter de ces histoires quand ma femme est là !

— Dieu m'en garde.... C'est ma 241^e.... Dieu m'en garde !

Max se tortillait agité sur son siège. Le bavardage de la garde tintait encore à ses oreilles. Tout d'un coup il écrivit : « Pourquoi cette lutte entre nous ? L'état de Dora, sa nervosité m'inquiètent. Laissez maman venir s'installer chez nous. N'est-ce pas mieux maintenant et plus digne pour tous deux de mettre de côté cette malheureuse question de croyance dans l'intérêt de Dora ? Je vous donne ma parole d'honneur que je laisserai mes enfants libres de faire ce qu'ils voudront le jour de leur majorité. »

Le soir, dans la corbeille à papier de Max, il y avait une petite lettre froissée de colère, la lettre de Daanders sur ses ergots : « Entendons-nous bien. Les enfants d'un Israélite seront partout regardés comme juifs. Après ce qui est arrivé contre ma volonté, je ferai dépendre une réconciliation, de mon côté, — et de celui de ma femme naturellement, — de votre déclaration formelle que l'enfant sera baptisé. Si je reçois encore aujourd'hui cette assurance, l'affaire est réglée et nous vivrons dorénavant comme il convient entre parents.... »

Le marchand de bois ne reçut pas de réponse. Le docteur, hors de lui, avait déchiré et jeté le papier.

Dans une agitation affreuse, le jeune homme se promenait autour de son cabinet. Tous ses nerfs étaient surexcités. S'il entendait un bruit venir de la chambre à côté, il retenait son souffle et demeurait, l'oreille tendue, la main sur le bouton de la porte. S'il n'entendait rien, il reprenait cette promenade fiévreuse qui lui donnait le vertige ; il s'arrêtait devant les photographies pendues au mur, dont les traits lui apparaissaient comme dans un nuage, ou bien il se mettait à rechercher avec

une attention minutieuse des détails qui ne l'avaient jamais frappé. Puis repris par la fièvre, il se plantait de nouveau, le front brûlant, contre les vitres, regardait les passants s'en aller pressés, jusqu'à ce que la glace fût couverte de vapeur ; il écoutait inconsciemment la vie du dehors, le mouvement des tramways, s'éloignait brusquement de cette glace, prenait une gorgée de cognac dans le verre posé sur la table, feuilletait un livre dont les lettres dansaient devant ses yeux comme des boutons noirs, se relevait, frissonnant de froid.... il se sentait brisé, incapable de penser.

La vision de sa jeune femme, qui depuis le matin était dans les douleurs, lui passait à travers la tête, le poursuivait, lancinante. Je ne sais combien de fois il avait quitté son cabinet pour descendre en bas, dans la salle à manger ; il avait bu à la cuisine une tasse de café, écouté les bavardages de la servante ; il s'était reproché ses enfantillages et une minute après, une nouvelle poussée d'angoisse lui était montée à la tête.

— Vous êtes là, Kremer ?

C'était le vieux collègue qui entrait vivement. Max le regarda, à moitié hébété :

— Comment la trouvez-vous ?

— Elle souffre beaucoup. Je crains des complications. Elle a un peu de délire. Elle appelle sa mère à tout instant.... Si celle-ci venait tout de suite.... J'attends l'enfant ce soir.

— Sa mère *doit* venir ?

— Nous nous comprenons, collègue.... Je n'ai besoin de vous rien cacher.... C'est le seul moyen de la calmer....

— Nous sommes brouillés avec la famille.

— Coûte que coûte, il faut l'avoir ici.

— Ce n'est pas possible.

— Pas possible ?

— Non.

— Enfin, je ne veux pas me mêler des affaires de famille ; mais vous connaissez mon opinion. A ce soir....

— Un moment ! vous dites qu'il le faut ?

— A mes yeux, oui, positivement.

— Cela sera.

— C'est bien, adieu.

— Adieu.

Dix minutes plus tard, on sonnait chez Daanders. Très agité, le vieillard ouvrit l'enveloppe :

— Habille-toi et cours chez Dora. Vite !

Elle le regarda stupéfaite.

— L'enfant sera baptisé.... Envoie-moi quelqu'un, quand ce sera fini. Allons, ne lambine pas !

— Comment te sens-tu aujourd'hui, mon amie ?

Elle était assise confortablement sur une chaise longue. Son joli visage était pâle, mais les lèvres étaient de nouveau roses, annonçant le retour à la santé.

— Bien, Max.... heureusement.

— Je voudrais parler sérieusement avec toi, Dora.... j'ai attendu que tu fusses assez forte.... L'enfant doit être baptisé demain.

— Nous ferions mieux de ne pas en parler.... Je trouve ce sujet si pénible.... J'en suis la cause.... involontaire, tu le sais.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, ce jour que....

— Je le sais.

— Sans ta volonté, la chose s'est faite ; je n'ai pas osé refuser ; ce jour-là, j'aurais consenti à tout.

— Il n'y a rien à changer à ce qui est fait ; nous restons l'un pour l'autre ce que nous étions....

— Non, Dora.... Si demain la chose se passe, il y aura quelque chose de brisé entre nous. Cela ne se peut pas, je ne le veux pas !

— Tu ne veux pas ?

— Dora, ce baptême ne se fera pas !

— Max !

— J'ai été forcé ! On m'a extorqué mon consentement ! Ton père a agi scandaleusement.

— Max, je t'en prie !

— Je veux le dire, cela me pèse comme un plomb.... Il a scandaleusement profité des circonstances.... c'était lâche !

— Max, je ne veux pas que tu parles ainsi de mon père !

— N'est-ce pas vrai ?

— Il pensait bien faire.

— C'est toi qui dis cela ? Je te suis devenu à ce point étranger ?

— Allons, Max, ne parle pas ainsi ; il n'y a plus rien à changer.

— Mais, moi, je veux le changer ! Ni toi, ni moi, nous ne l'avons voulu. Si ce baptême a lieu, mon enfant sera séparé de moi !

— Max ! Max !

— Je ne veux pas que mon idéal soit ainsi ravalé !

Il devenait de plus en plus acerbe. Renversée contre le dossier, elle lui lançait des regards de reproche. Elle s'était sentie ces jours derniers si bien, si choyée ! De nouveau entourée par sa famille, dont elle avait été séparée pendant un an, elle n'avait pas pensé, dans sa joie, au baptême de son enfant, trop heureuse du retour de son calme physique. Elle s'était relevée, égoïste dans son enfant, elle avait revu avec satisfaction les anciens visages connus, et maintenant Max se dressait devant elle, violent, irrité, avec, sur son visage, une énergie qui la remplissait d'angoisse. Tel qu'elle le voyait à présent, les traits tirés par la colère, elle le trouvait affreux, ayant une forte ressemblance avec sa tante, un type accentué de juif...

— Que voudrais-tu faire ? demanda-t-elle enfin, hargneuse, aigre.

— Ecrire à ton père que je retire ma parole.

— Tu ne le feras pas, jamais !

— Je le ferai, sur ma parole !

— Si tu fais cela.... mais non, tu ne le feras pas.... Tu n'as pas vu comme il est heureux de son petit-fils.

— Tu veux donc mettre mon fils contre moi ?

— Tu ne peux pas manquer à ta parole.

— Hé ! je m'en moque de cette parole ! Tout notre bonheur est en jeu !

Lentement ils s'irritaient tous les deux. Tandis que lui avait d'un côté le sentiment qu'il n'était pas chevaleresque de ne pas tenir sa promesse, d'autre part toutes ses idées libérales bouillonnaient et il éprouvait la perception nette que tout le bonheur de son mariage semblait sous lui dans cette misérable tempête. Et à ce sentiment s'ajoutait une haine contre le vieux Daanders qui s'installait tous ses jours dans sa maison avec une politesse humiliante, réservée ; qui le tenait, lui, comme un zéro, comme quelque chose qu'on doit supporter. Dora, à son tour, était reprise par le caractère violent de son père. Avec ce manque de volonté, cette nonchalance, héritage de sa mère, elle s'en tenait au présent, elle oubliait l'idéaliste, elle ne voyait plus devant elle qu'un homme d'une autre religion, un homme qui l'arrachait à son doux repos.... Elle lui tourna brusquement le dos....

— Dora, nous ne nous sommes jamais disputés. Je t'ai tout concédé, mais je ne serai pas le jouet de ton père.... Je vais lui écrire, aujourd'hui même, que ni toi, ni moi nous ne voulons ce baptême, que nous y sommes tous deux opposés, que j'ai promis quand ta vie était en jeu, qu'il doit être juste.... Tout, excepté cela!... Je lui ai écrit à moitié fou.... Je ne veux pas de culte de formes.... je n'en veux pas.... l'enfant sans cela aurait pu tout aussi bien être juif.... je ne veux pas de formes....

— Si tu écris cela, je....

— Tais-toi!... Plus tard, tu me donneras raison.... Je lutte pour tous deux....

— Tu ne le feras pas !

Elle se leva, marcha vers lui, rouge de colère.

— Dora, tu ne me connais pas encore !

— Non, je n'aurais jamais cru cela de toi !

— Cru cela de moi ? de moi ? C'est le coup de ton père !

— Un coup !

— Oui, ignoble !

— Ce que tu vas faire est bien pire, bien plus laid !

— Dora !

— Un manque de parole ! tromper un père ! C'est un tour de juif !

Et furieuse, elle se leva.

— Que dis-tu ? demanda-t-il atterré, quoiqu'il eût parfaitement compris ces paroles amères, coupantes.

— Max !

Ce mot sonnait comme une prière pour demander pardon. Il la regarda avec des yeux étranges, sortant de l'orbite.

Et il quitta la chambre.

Assis à son bureau, la tête dans ses mains, machinalement il regardait la tête de mort. Les trous vides, où un jour des yeux animés avaient vécu, lui semblaient grimaçants, querelleurs. Inconsciemment, niaisement, il comptait les nerfs, pensait au cerveau disparu, frappait avec son doigt contre la boîte vide qui rendait un écho, résonnait sourdement, comme si l'on frappait à la porte. Il riait d'un rire aigre, douloureux. De la rue en mouvement montaient, à travers les fenêtres ouvertes, des bruits assourdissants, une vie intense. La lumière du soleil tombant de côté soulevait une poussière, un tourbillon d'atomes imperceptibles. La tête lourde d'une douleur accablante, il demeurait assis. C'était comme s'il entendait rire, un son étrange, une sorte de grincement, finissant par une explosion retentissante, comme si tous les os de sa tête éclataient. Les lèvres décharnées de la tête de mort remontaient, découvraient les dents jaunes. Hi ! ho ! hi ! ho !... Des coups précipités frappaient les os des mâchoires ; un craquement sauvage, sec ; bruyants ébats.... Des ballons de feu luisaient dans les orbites....

Alors, il se leva, riant d'un rire rauque.

.

Le lendemain, l'enfant fut baptisé.

H. HEYERMANS.

(Traduit du hollandais par L. BRESSON.)



CHRONIQUE PARISIENNE

La grande crue de la Seine. — Série d'instantanés sur l'inondation. —
La journée du 28 janvier. — Les leçons du désastre. — Propos tenus
par des sinistrés. — La représentation de *Chantecler*.

Je demande la permission de mettre en guise d'épigraphe, en tête de cette chronique, deux citations. La première est de Grégoire de Tours, et elle relate un événement qui s'est passé en 583 : « La huitième année du règne du roi Childebart, au mois de février, les eaux de la Seine et de la Marne grossirent au delà de la coutume et moult bateaux périrent en la cité. » L'autre est tirée du *Journal* de Barbier, le 25 décembre 1740 : « Actuellement Paris est entièrement inondé. D'un côté, la plaine de Grenelle et le canton des Invalides, le Cours et les Champs-Élysées, tout est couvert d'eau. On ne passe plus qu'en bateau. Le côté de Bercy, de la Rapée, de l'Hôpital général, c'est une pleine mer ; dans les maisons à porte cochère, les bateaux entrent jusqu'à l'escalier. »

Si je fais ces citations, c'est parce qu'elles ne sont plus de l'histoire ancienne, mais qu'au contraire, à part quelque retouche indispensables, elles expriment fidèlement l'actualité ; c'est aussi parce que j'ai grand besoin de m'appuyer sur des précédents pour me convaincre que nous n'avons pas rêvé, que Paris n'a pas changé de place ou que la présence de la comète de Halley ne nous a pas rendus momentanément fous. Il y a six semaines, la lecture de ces passages nous aurait laissés indifférents ; nous reléguons volontiers au pays des contes les événements, même désastreux, lorsqu'ils sont loin de nous. Mais l'expérience vient de nous apprendre quelles cruelles épreuves on traverse quand on se trouve tout de bon aux prises avec une inondation.

Ce n'est pas que nous n'ayons assisté, et à plusieurs reprises, à des crues de la Seine. Ce spectacle est chose commune à Paris ; il est rare que trois hivers se passent sans nous le donner. Cela ne mérite qu'un regard distrait : les quais sont légèrement submergés, les ponts un peu plus enfoncés que d'habitude, le courant du fleuve un peu plus rapide. Le pire est que le service des bateaux soit interrompu ; mais, après tout, la Seine est maîtresse chez elle. Ce qui était plus difficile à prévoir, c'est qu'elle arrêterait non seulement les bateaux, mais aussi les tramways et le Métro, rendrait la circulation presque impossible, éteindrait dans nos maisons, dans nos avenues, l'électricité et le gaz, s'installerait en nappes profondes jusque dans les plus beaux quartiers.

Au commencement, la hausse inaccoutumée du fleuve excitait simplement la curiosité. On se prenait même à souhaiter qu'elle montât encore un peu, rien que pour voir, et par cet attrait de beauté singulière que présentent les grands spectacles de la nature. Mais il est arrivé un moment où ce secret désir a fait place à une inquiétude croissante. Les désastres se multipliaient dans la banlieue ; il s'y accumulait ruines sur ruines. A Paris, la Seine se déversait dans la voie souterraine du chemin de fer d'Orléans, qui la longe sous les quais de la rive gauche. On apprenait qu'elle s'était ouvert un passage dans les travaux du métropolitain Nord-Sud, dont le tube se remplissait d'eau sur tout son parcours, jusqu'à la gare Saint-Lazare.

Habitant de la rive droite, mais appelé sur la rive gauche par mes affaires, j'ai pu assister chaque jour aux progrès du fléau, et ce que j'ai vu sortait à tel point de l'ordinaire que je n'ai pu m'empêcher, afin d'en fixer le souvenir, de confier mes impressions au papier.

Mercredi, 26 janvier. Je suis arrivé vers midi au pont de l'Alma. La Seine a encore monté. Des trois arches du pont, les deux latérales sont entièrement aveuglées par l'eau, et l'arche centrale mesure moins d'un mètre au-dessus. Le fantassin de pierre en uniforme du second empire qui monte la garde contre une des piles est recouvert jusqu'aux épaules ; appuyé sur son

fusil, le képi sur l'oreille, il contemple le flot avec une indifférence héroïque.

Le Cours-la-Reine est envahi par l'eau, qui forme un lac sur la chaussée. Devant la porte d'un bel immeuble tout neuf qui donne sur la place de l'Alma on a élevé un petit mur de briques cimentées, afin d'empêcher l'eau d'entrer, mais elle occupe déjà les caves ; tout le long du quai, des pompes installées dans les cours l'expulsent au dehors : manœuvre puérile, car elle rentrera ; il n'y a qu'à voir le niveau du fleuve. Le voici déjà qui arrive en clapotant jusque sur le quai, à l'endroit où l'on a démoli les serres du Cours-la-Reine et où le parapet manque sur une bonne longueur. Des terrassiers élèvent à la hâte un rempart de terre improvisé ; ils font songer aux bambins qui opposent des forts de sable à la marée montante.

J'approche du pont des Invalides, fort enfoncé lui aussi dans l'élément déchaîné. Il livre passage à un grand tonneau vide qui flotte en tournoyant sur lui-même. En voici un autre qui le suit à cinquante mètres. Tous deux s'éloignent vers le pont de l'Alma. Pourront-ils y passer ? c'est la question que se posent les curieux arrêtés sur le pont des Invalides. Voici le premier qui heurte l'arche centrale, mais trop à droite ; tiré à gauche par la violence du courant, tout contre la paroi, il est avalé par la voûte. Le second est plus mal arrivé, il semble hésiter ; puis il prend le même chemin, mais avec plus de peine, et il disparaît à son tour en soulevant une gerbe d'écume.

Jeudi, 27 janvier. Matinée radieuse. Le ciel, chargé hier, est complètement nettoyé. Il gèle ; le soleil luit sur la neige tombée dans la soirée. Je file sur ma bicyclette à Neuilly, dans l'intention de pousser jusqu'à Asnières, qu'on dit inondé. En vue du pont de Puteaux, je suis obligé de descendre. L'inondation gagne l'extrémité du boulevard Bineau et les communications sont coupées entre Puteaux et Neuilly. Cela complique beaucoup les choses pour les habitants de Puteaux qui ont affaire à Paris. Le bras de mer à traverser n'est pas d'une largeur excessive, mais la compagnie de navigation qui assure le transport ne dispose pas d'une flotte suffisante ; un seul bateau

fait le service, et la capacité en est fort réduite. Pourtant son tonnage n'est pas si faible qu'il ne faille, à une certaine distance du bord, achever le trajet à dos d'homme. Mais on n'embarque pas les bicyclettes; me voici donc obligé de faire demi-tour et de renoncer à mon projet.

Près de là se trouve un abri très sommaire avec un brasero pour le petit poste composé d'un soldat et d'un sergent de ville. Quelques curieux stationnent, qu'intéresse le mouvement du « port. » La présence des hommes n'arrive pas à troubler le silence de ce paysage de banlieue, silence créé par l'omniprésence de l'eau et l'immobilité des arbres figés dans leur parure de neige. Mais il y a là-bas, debout dans la plaine liquide, un réverbère où danse une flamme dont l'agitation est fantastique au milieu de cette torpeur et dont l'éclat est plus vif que celui de la neige et du soleil même. Le réverbère, cependant, n'est pas allumé: c'est le miroitement de l'eau qui produit cette illusion, c'est la nature triomphante qui allume dans le quinquet de civilisation cette flamme ironique.

Même date, dans l'après-midi. L'immense procession de curieux qui, depuis quelques jours, se déroulait le long de la Seine dans toute sa traversée de Paris, s'est encore accrue à la faveur du beau temps. On dirait un flot qui coule parallèlement au fleuve, sur l'une et l'autre rive. C'est la foule des expositions universelles, à l'insouciance près, car les sourires se font plus rares et l'on oublie de causer pour regarder. C'est étonnant, l'impression de silence que donne une telle foule!... Nous avons maintenant le spectacle que nous souhaitions; notre curiosité est satisfaite, nous n'en voulons pas plus. Nous voulons même le contraire; le beau temps, espérons-le, va amener la baisse.

En attendant, la Seine monte toujours; elle coule à pleins bords et charrie toujours plus d'épaves, limoneuse et pleine de remous comme celle du Rhin ou du Rhône. On est effrayé de sa hauteur le long de certains parapets; les dames y trempent leurs ombrelles, et l'on essaie de rire. Il semble qu'à force de gonfler elle va faire éclater sa ceinture de pierre et noyer la ville. Je la traverse au pont Royal, vieux pont en dos d'âne et

dont les arches sont restées bien découvertes. Toutes les rues qui donnent sur la rue du Bac sont inondées par infiltration. Elles sont transformées en canaux vénitiens où courent des passerelles le long des maisons et que sillonnent des bateaux. Le boulevard Saint-Germain est envahi entre le ministère de la guerre et la rue de Villersexel.

A la fin du jour, sur le boulevard Saint-Germain, la foule est fiévreuse. L'eau travaille les égouts ; l'administration procède à des sondages autour desquels les badauds font cercle. Un libraire de la rue Bonaparte me dit que l'eau est dans sa cave ; elle arrive à dix centimètres du plancher. Pourtant sa boutique n'est pas dans un bas-fond. Un autre, rue Jacob, se trouve dans le même cas ; il est parti chercher une charrette pour sauver ses livres.

Je regagne la rive droite par le pont Neuf. Il me semble que la Seine a encore monté. Les bains flottants de la Samaritaine, dont on domine le toit en temps ordinaire, font maintenant vis-à-vis aux maisons du quai du Louvre. Il faut lever le nez pour regarder les pontons d'embarquement des bateaux-mouches, qu'on n'atteint d'habitude qu'au bas d'un long escalier.

— Qu'est-ce que t'attends pour prendre le bateau ? dit une ouvrière à sa camarade.

La submersion complète de la pointe de la Cité et de l'écluse de la Monnaie augmente ici la largeur de la nappe liquide ; elle emplit l'espace comme une mer et coule, rapide et blafarde, à hauteur des yeux, tandis qu'à l'horizon émerge le quai Conti avec ses lumières.

Vendredi, 28 janvier. La circulation est libre sur le pont de la Concorde, mais à l'autre bout les communications sont coupées ; le sol s'effondre au boulevard Saint-Germain et la rue de Bourgogne est envahie par les eaux. Soit ! Retraversons le pont de la Concorde et rabattons-nous sur le pont Alexandre III. Même comédie : au bout du pont, impossible de franchir l'esplanade des Invalides qui est gagnée par l'inondation et où les soldats du génie construisent une passerelle. Nouvelle tentative également infructueuse par le pont des Invalides et pour les mêmes raisons.

Il souffle un vent de tempête. Aux Champs-Élysées, le restaurant Ledoyen est entouré d'eau. La rue Royale est interdite à la circulation. Rue de Rivoli, les midinettes qui regagnent l'atelier courent à la débandade, bravant la fureur du vent avec des éclats de rire, au milieu de l'angoisse générale. Le pont de Solférino, le pont Royal, le pont des Saints-Pères sont impraticables. Il me faut aller jusqu'au pont Neuf, seule ressource de Paris, et où Paris entier défile, piétons et voitures, au pied du bronze équestre de son bon roi Henri IV.

En quittant le pont Neuf, j'aperçois le quai des Grands-Augustins entièrement submergé. Ses maisons plongent jusqu'au premier étage dans une eau brune qui baigne aussi les réverbères allumés, car elle est venue pendant la nuit. Ces lumières insolites, jaunes et comme fumeuses, dans le jour assombri et la pluie qui tombe, font songer à une veillée funèbre; c'est lugubre et navrant. Quel désastre pour les commerçants, pour les bouquinistes et marchands de bibelots qui occupent les rez-de-chaussée !

Tout ce quartier n'est d'ailleurs qu'une Venise. La rue Saint-André-des-Arts est un étroit canal dont le silence de mort contraste avec le vacarme de la rue Dauphine, et les badauds rassaient leurs yeux de ce spectacle sans précédent. Les habitants sont aux fenêtres. De l'une d'elles partent des signaux. L'eau est arrivée si vite que le ravitaillement ne peut se faire qu'avec lenteur. Il se fera, c'est certain ; mais où allons-nous ? quel lendemain nous prépare la Seine, qui monte encore, qui monte toujours, sous cette pluie qui ne s'arrête pas ! °

Ces visions de détresse vous usent les nerfs. Sous les pluies on ne voit que des visages tristes ; les regards se fuient, on marche vite et l'on se tait. J'ai croisé un pauvre chien perdu qui courait droit devant lui, tête baissée et la queue basse, insoucieux des obstacles, et dont la laisse traînait dans la boue.

— De l'avis de tous, cette journée du 28 janvier a été la plus dure de notre épreuve. Des nouvelles alarmantes arrivaient de tous les points de Paris ; l'eau exerçait ses ravages par le sous-sol dans les quartiers de la rive droite les plus éloignés de la

Seine. On circulait en barque sur le boulevard Haussmann. Le sol s'effondrait, les maisons menaçaient ruine. J'ai cru plus pratique, ce soir-là, de rejoindre la rive droite par la ligne aérienne du Métro qui va de Montparnasse à Passy. Elle a rendu de grands services pendant le désastre, alors que le réseau du centre était envahi par l'eau et mis pour longtemps hors d'usage. Cette ligne passe au-dessus de Grenelle, dont l'aspect était lugubre dans la nuit, vraie cité de mort avec ses réverbères allumés dans les rues inondées et ses maisons sans lumières !

Qui pouvait affirmer que, le lendemain ou le surlendemain, toute communication ne serait pas coupée entre la rive droite et la rive gauche ? Cette idée augmentait le plaisir de rentrer chez soi et la satisfaction égoïste d'habiter un quartier haut perché, bien à l'abri des fantaisies de la Seine. Mais nous étions « sinistrés, » nous aussi : l'électricité ne marchait plus !

— Une baisse sensible du fleuve, les jours suivants, a amené la détente dans nos esprits. La ville a repris peu à peu son animation ordinaire et les omnibus leur itinéraire habituel : le tramway *Gare de Lyon-place Henri Martin* n'est plus allé se promener à la gare Montparnasse. Mais je ne puis m'empêcher de songer à la cruelle ironie du sort en me rappelant que, dans ma dernière chronique, je constatais avec joie nos progrès, notre bien-être au point de vue circulation. Voici qu'un cataclysme vient de nous priver du Métro pour plusieurs mois. C'est une révolution dans la vie parisienne et cela nous rappelle à la prudence pour l'avenir. Nos ingénieurs sont l'objet de vifs reproches pour avoir affaibli le sol de Paris en y creusant de trop nombreux souterrains qui deviennent de dangereux débouchés à l'invasion des eaux. Le percement du chemin de fer d'Orléans sous les quais, avec des regards pratiqués dans la muraille à quelques mètres seulement du fleuve, a certainement aggravé les conséquences du fléau. La Seine est mieux endiguée qu'elle ne l'était en 1658, et la crue de 1658 était un peu plus forte que celle de 1910 ; mais ces brèches imprudentes ont été cause que la seconde a trouvé la ville plus vulnérable qu'autrefois.

On ne peut cependant renoncer au système des souterrains. Comblér le Métro serait un désastre en son genre. Mais il faut agir avec prévoyance, construire ces souterrains de manière à les rendre absolument étanches et leur donner une solidité à toute épreuve. Il ne fallait donc pas se presser de chanter victoire, car nous sommes loin de compte, et tout est à refaire si l'on veut bien faire.

— Toutes les précautions sont prises contre une épidémie de fièvre typhoïde. L'administration veille de près à la désinfection des locaux visités par l'eau. Dans plusieurs quartiers, notamment celui de l'Elysée, des pompes achèvent de vider les caves, des ouvriers enlèvent les terres contaminées.

Les secours sont arrivés en abondance, et notre malheur a provoqué dans le monde entier un élan de solidarité admirable qui soulagera les innombrables sinistrés de la banlieue parisienne. Les inondés sans abri ont été recueillis par la population et par les sociétés philanthropiques. A Auteuil, l'eau arrivait jusqu'aux fenêtres supérieures des maisons de la rue Félicien David, bicoques habitées par des familles d'ouvriers. Une partie des sinistrés d'Auteuil et de Billancourt étaient logés et nourris par l'Association des dames françaises. Un jour, on leur a servi du civet de lièvre : « Voilà dix ans que je n'ai aussi bien mangé ! » disait une femme.

Une famille parisienne hébergeait une petite fille de Genevilliers. On l'occupait à des travaux de couture qu'elle exécutait fort habilement. Interrogée sur sa nouvelle existence, elle répondit : « Je voudrais que l'eau monte toujours ! »

A Levallois, on s'est aperçu que parmi les solliciteurs de secours se glissaient des individus qui n'y avaient aucun titre. Quelqu'un a proposé de faire défiler tout le monde devant les anciens conseillers municipaux, qui connaissaient de vue tous les habitants de la commune. Cela permettait de n'accorder les indemnités qu'à bon escient.

Une foule de chômeurs ont d'ailleurs trouvé le salut dans la vente de cartes postales illustrées, représentant Paris inondé,

qui se sont débitées par quantités énormes. Un vieux libraire qui « fait la nouveauté » et qui a connu Aurélien Scholl, mais n'a jamais vu la Seine monter si haut, me disait que les livres ne se vendaient pas, et il se désolait le jour du mardi-gras, parce qu'il faisait mauvais temps et que personne ne viendrait acheter ses cartes postales.

— J'ai ménagé la place convenable à un événement qui a absorbé toutes nos préoccupations et qui a eu pour effet, pendant plusieurs jours, de nous faire considérer toutes les autres nouvelles comme anachroniques.

Pour un certain public, cet événement a eu surtout le tort d'en faire ajourner un autre non moins considérable, qui avait déjà subi de fort longs retards : la représentation de *Chantecler*. Cette pièce a dix ans de célébrité, sans que personne en ait jamais connu une ligne. Elle a eu toute sorte d'aventures. Annoncée longtemps à l'avance, elle était à peine sur le chantier que son auteur, M. Edmond Rostand, faisait une longue maladie. Lorsqu'elle fut enfin prête et sur le point d'être jouée, la mort de Coquelin vint tout remettre en question ; c'est sur lui, en effet, que l'auteur comptait pour assurer le succès de son œuvre comme il avait assuré celui de son *Cyrano*.

Chantecler est une tentative dramatique des plus hardies et des plus périlleuses. Elle met en scène non plus des hommes, mais des animaux. Les acteurs s'y montrent déguisés en coqs, en poules, en une quantité d'autres oiseaux domestiques ou sauvages, plus un chien. Le personnage du coq, centre de la pièce, y joue un rôle symbolique. Il représente la droiture courageuse, la bonté protectrice, le bon sens et aussi le sens esthétique bien compris, ennemi des préciosités et des snobismes. Le deuxième acte, où nous assistons au lever du jour, est rempli d'un bout à l'autre d'un fort beau souffle lyrique où se manifeste un profond et original sentiment de la nature. Mais le premier acte fait mieux ressortir les qualités proprement théâtrales de l'auteur ; il est plein de scènes charmantes et de jolis vers, et le rôle du merle est des plus comiques.

Quant aux deux derniers actes, j'attends pour en parler que la pièce ait paru en librairie et qu'on puisse la lire à tête reposée. Une première audition me les a fait juger inférieurs aux deux premiers. C'est une impression que je crois définitive, mais que je m'efforcerai de justifier dès que je le pourrai.

CHRONIQUE ITALIENNE

Le nouveau ministère. — Un socialiste assagi. — Patrimoine artistique.
— Le dernier roman de G. d'Annunzio.

Voici quelques mois que le ministère Sonnino est monté au pouvoir, et il n'a pas encore réussi à éclaircir l'étrange condition dans laquelle il s'est trouvé dès son apparition. Mes lecteurs connaissent déjà sans doute les circonstances dans lesquelles est tombé Giolitti. Ce puissant ministre serait certainement encore l'arbitre pacifique et incontesté de la politique italienne s'il ne s'était, au printemps dernier, lancé un peu imprudemment dans une de ces questions difficiles que la violence réussit parfois à trancher d'un seul coup, mais qui résistent à tous les subterfuges les plus industrieux de l'habileté. Je veux parler des questions qui touchent à quelqu'un des grands intérêts particuliers. Il s'agissait, en effet, de conclure des conventions avec certaines compagnies maritimes de transport pour l'accomplissement d'importants services publics. En présence de ces questions, je le répète, ou bien le gouvernement est assez fort et assez libre pour ne redouter aucune opposition, et il les traite à son gré, bien ou mal, comme en Russie et ailleurs ; ou bien il se voit forcé par les lois et les habitudes d'essayer de raisonner, de justifier, et alors il ne pourra vaincre qu'en avançant des arguments parfaitement sûrs et en démontrant l'absolue équité de ses intentions. Le ministère Giolitti, au contraire, s'est tenu dans une voie intermédiaire et n'a guère réussi par son habileté, quand il s'agissait ou d'imposer sa volonté ou d'apporter des raisons. Et

sa Chambre si fidèle faillit se rebiffer. Fort à propos survinrent les vacances d'été, pendant lesquelles le ministère se mit à préparer une solution plus voisine de la thèse des opposants que de ses premières propositions. Quand il est trop tard, se raviser, faire amende honorable, ce sont de grandes et belles vertus dans la vie privée, mais il n'en est guère ainsi dans les affaires publiques. Un gouvernement ne peut reconnaître la raison chez son adversaire sans confesser du même coup sa faiblesse. Et Giolitti se sentit profondément affaibli à la réouverture des Chambres. Au lieu de languir peu à peu, de prolonger pendant quelques semaines ou quelques mois une vie de plus en plus misérable, perdant chaque jour quelques voix, quelque prestige, il préféra en finir d'un coup par un de ces élégants prétendus suicides qui n'ont aucun rapport avec la mort et même préparent, plus nombreuses et plus fortes que jamais, les probabilités d'une renaissance. Il présenta au parlement tout un projet de réformes des revenus si habilement combiné que tous les partis, toutes les écoles, toutes les oppositions et tous les intérêts devaient forcément y trouver de puissants motifs de mécontentement. Mais toute cette rude matière était colorée et décorée de belles couleurs démocratiques, de façon qu'aux premiers signes de mauvaise humeur parlementaire, Giolitti put se retirer avec le sourire d'un homme aux idées encore incomprises, en avance sur la mentalité et le niveau du moment. Idées de demain.... Et quittant son poste, il désigna d'un geste exagérément courtois l'adversaire qui allait le remplacer, l'honorable Sonnino.

Il y a plus de trois mois que Sonnino est au pouvoir. Ses collaborateurs sont presque tous des hommes d'une compétence indiscutable dans leurs diverses branches, des hommes de haute autorité et respectabilité. Lui, Sonnino, est un des esprits les plus ouverts et les plus subtils de l'Italie actuelle. On le dit un conservateur à la façon anglaise.... Il est à coup sûr un conservateur à idées larges et hardies, exempt de tout fanatisme et de toute pédanterie, plus moderne et plus libéral que beaucoup dont le radicalisme n'est qu'un peu de rouge semé sur le seuil

de leurs vieilles baraques pleines de moisissure et de je ne sais quel bagage d'autrefois. Et pourtant, jusqu'à présent, l'activité de ce cabinet reste médiocre. Et ce n'est certes pas par inertie, mais par crainte, ou pour mieux dire par ce sentiment d'inquiétude et de malaise qui trouble l'énergie même des plus vigoureux quand ils sentent le terrain peu solide sous leurs pieds. En d'autres termes, Sonnino sait et sent que la grande majorité de la Chambre est encore secrètement fidèle à Giolitti, qui, s'il avait demain l'envie de rentrer au pouvoir, n'aurait qu'un signe à donner.

Ce serait trop long de raconter tous les détails et tous les épisodes de cette situation politique si compliquée. Il serait plus intéressant d'en signaler les premières, les secrètes raisons. Indépendamment de toute question de principes, pourquoi toute la sympathie et toute la confiance vont-elles à Giolitti, toute la défiance à Sonnino?

Caton l'Ancien, le morose censeur des mœurs, qui reparaît dans toutes les générations, de même que le tonnerre revient tous les étés, affirme que la toute-puissance de Giolitti provient de l'indifférence morale extraordinaire de cet homme personnellement honnête, mais disposé à tolérer et à cultiver chez les autres toutes les formes de déshonnêteté qui n'ont pas de nom trop précis dans le code pénal.... Mais Gorgias, un petit Grec spirituel et malin qui tient chaire dans maint café et collabore à plusieurs revues, qui, avec cela, a la passion des idées générales, m'a suggéré un jour une autre explication de cet étrange phénomène. « La vie normale des peuples, me dit-il, est toujours le résultat d'une transaction inconsciente, automatique, entre deux principes opposés. En politique, comme en mécanique, la résultante est une ligne intermédiaire; c'est la diagonale dans le parallélogramme des forces, mais pour composer et pour déterminer la moyenne politique, les extrêmes ne se rencontrent pas dans des conditions homogènes. Un parti fournit des éléments de fond, un autre des éléments de pure forme. Voyez l'Angleterre: la substance de la politique anglaise est essentiellement moderne, démocratique, progressive; mais les formes sont sou-

vent encore celles de la tradition. En Italie, en revanche, c'est le contraire. Les Italiens aiment à faire de la politique conservatrice sous un drapeau libéral. Voilà pourquoi l'autorité de l'honorable Giolitti est si grande et si résistante. Aucun autre ministre, depuis qu'existe le royaume d'Italie, n'a su aussi génialement et aussi naturellement incarner en lui-même le fait d'être conservateur tout en paraissant libéral.... »

— Je ne saurais dire tout ce qu'il y a de vrai dans le jugement du Græculus Gorgias. En tous cas, il faut exclure, comme quelques-uns pourraient le déduire de ses propos, l'idée que toute la vie publique italienne se réduise à un jeu habile et élégant, mais peu sérieux et sans convictions. Beaucoup sont entrés ou entrent dans la lice avec un élan et une chaleur de vrais combattants et s'y maintiennent sains d'esprit et de principes, alors même que la rude nature de leurs premières armes se polit et s'aiguise. Ce fut, par exemple, un homme intègre, ardent, passionné, cet André Costa mort à la fin de janvier dernier. Il était né en 1851 à Imola, en Romagne, dans cette Romagne dont ma dernière chronique signalait l'esprit fougueux, généreux et indocile. Les idées et les aspirations de l'Internationale trouvèrent en lui, le tout premier des socialistes italiens, un sectateur convaincu, un propagateur tenace et indompté. Sa première jeunesse, de vingt à trente ans, a quelque chose de fabuleux, de romanesque, presque d'héroïque. On peut désapprouver, haïr même la propagande de Bakounine, les actes des communards, les délires des anarchistes théoriciens et les délits des anarchistes pratiques, mais aucune opposition de sentiments et de doctrines ne peut ternir le caractère épique que l'action révolutionnaire revêt souvent dans la paix terne et uniforme de notre société bourgeoise. Et, à considérer la vie d'André Costa de 1870 à 1879, sans même l'approuver, on est forcé de l'admirer. Jamais une heure de paix ni pour les autres ni pour lui-même : conciliabules, conjurations, journaux et proclamations incendiaires, discours violents dans les rues et sur les places, procès, prison, exil.... Essayer chaque jour à nouveau, redoublant d'énergie, l'entreprise inutilement tentée la veille. Trouver toujours dans la ri-

chesse de son propre sang assez de chaleur pour réchauffer les heures glaciales, les heures de la défaite, de l'abandon, du mépris, du néant. Trouver toujours dans le bouillonnement de son propre cœur un éclair d'enthousiasme pour remplir les tristes vides intérieurs, un nuage rouge à mêler à tous les nuages gris que pourrait soulever le doute.... Et, ce qui me semble plus merveilleux encore, affronter la haine et le mépris général sans rencontrer ce secours que d'autres trouvent dans l'amertume même de leur tempérament. Car André Costa était bon, ouvert, ami de la joie. Au seuil de sa trentième année, son indomptable activité commence à se resserrer dans des limites plus tranquilles et plus normales; la raison pure devient raison pratique, le fol enthousiasme se laisse brider et retenir par ce frein rigoureux et glacé qu'on appelle le bon sens. Le révolutionnaire échevelé de hier à qui toutes les formes de révolte semblaient bonnes, justes toutes les injures contre la société présente et permises toutes les offenses, commence à faire une distinction entre la vérité et l'exagération, la possibilité et l'utopie, la volonté des hommes et la nécessité des choses. Il devient un des initiateurs du nouveau parti socialiste italien, calme, presque légalitaire dans ses procédés, rigoureusement hostile aux anarchistes; et sans songer par là à s'assurer des avantages personnels, que jamais il ne rechercha, pas même une possibilité de rapports plus pacifiques. Toutes les forces de son âme lui furent nécessaires pour soutenir avec calme et courage l'indignation et la haine de ses anciens compagnons de lutte. Et les persécutions de la part du gouvernement ne cessèrent pas davantage par le fait de la rupture des socialistes avec les anarchistes; et même, en plus d'une occasion, dans les deux dernières décades du siècle, les partis conservateurs italiens se montèrent plus que jamais contre cette nouvelle opposition, moins batailleuse, mais plus puissante et plus redoutable par le fait même de sa modération. Pendant ces dernières années, diverses circonstances et l'habileté politique de Giolitti réussirent à réduire toute lutte à une sorte de paix qui, aux yeux de quelques-uns, semble trahir un ébranlement constitutionnel.

André Costa mourut vice-président de la Chambre, mais

personne, quelle que fût chez beaucoup la passion de le combattre, personne n'émit jamais le soupçon que le vieux bandit eût fait la paix pour s'assurer un profit quelconque. Il s'adoucît sous l'empire des événements et en suivant le cours fatal de la nature humaine. Il perdit ses plumes et ses serres, mais sans se les tailler lui-même, et ceux qui parlaient avec lui, même dans ces dernières années, l'entendaient souvent regretter, non sans tristesse, les temps de sa belle et fière folie de jeunesse.

— Parmi les sujets qui, dans ces derniers mois, fournirent le plus de matière à des articles de journaux, à des discussions publiques et privées, il faut mettre en première ligne (qui le croirait?) l'archéologie et l'histoire de l'art. Tout d'abord la question Palmarini. Le professeur Palmarini était directeur d'un des bureaux d'exportation, établis sur tous les points du royaume, en vue d'assurer l'exécution de la loi sur la protection du patrimoine artistique national. Aucune œuvre d'art ne peut être exportée sans le visa de l'office compétent, lequel doit tenir compte de la valeur intrinsèque de l'œuvre soumise à son examen, de l'authenticité prouvée ou douteuse, de l'âge, etc. Un beau jour on vient à savoir que le professeur Palmarini a accordé à un antiquaire de Florence la permission d'exporter rien moins que deux bustes de l'artiste François-Laurana, du xv^e siècle. De furieuses protestations accueillent la nouvelle, le gouvernement, avec un empressement extraordinaire, ouvre une enquête et inflige une punition des plus sévères au fonctionnaire mal avisé. Celui-ci s'évertue en vain à crier qu'à son jugement et à celui d'autres gens compétents, les deux bustes n'étaient que de misérables falsifications.... Bien plus importante et tapageuse fut l'affaire du palais Farnèse. La magnifique habitation romaine du cardinal Alexandre Farnèse, construite par Antoine de Sangallo et terminée par Michel-Ange est, depuis nombre d'années, le siège de l'ambassade française. Giolitti était encore au pouvoir quand le gouvernement français obtint de lui la promesse de ne pas s'opposer à l'achat de cet édifice, que projetait la France, moyennant certaines conditions destinées à en garantir l'inté-

grité artistique. La Chambre française, sur la base de ces trac-tations, approuve les crédits pour l'achat de ce palais historique. Sur ces entrefaites Giolitti tombe et a pour successeur Sonnino. qui ne semble nullement décidé à accepter en cette affaire l'opinion de son prédécesseur et manifeste, au contraire, l'inten-tion de faire valoir tous les droits que l'Etat italien, comme suc-cesseur du gouvernement pontifical, peut avoir sur ce palais. C'est là, en quelque sorte, le squelette de la question, qui n'ac-quiert son caractère et sa physionomie qu'à condition de ne pas oublier les manifestations des cercles artistiques et non artisti-ques, les articles indignés des journaux, les interpellations à la Chambre et dans les conseils communaux, les bavardages de toutes parts. Si l'ambassadeur Barrère avait eu la pensée, non pas de conclure une simple affaire avec un pacifique notaire, mais de réaliser un de ces audacieux projets de transfert effectif qui ne semblent possibles qu'aux ingénieurs américains, le peuple romain et italien n'aurait pas fait plus grand tapage.

Et récemment encore, nous en avons entendu soulever un autre, bien autrement violent, à Rome et à Milan, à propos de la *Niobide*. Cette superbe fille de la mythologique Niobé était, il y a quatre ans, réapparue à la lumière un jour de printemps, pendant les excavations que la Banque commerciale faisait exé-cuter sur un de ses terrains à Rome. Cela ne fit alors aucun bruit : les savants dissertèrent, les esthètes admirèrent, les au-tres lurent avec indifférence la nouvelle dans la chronique quo-tidienne de leur journal. Mais, en attendant, la Banque commer-ciale s'était fait construire un somptueux palais à Milan, et pour en décorer l'atrium, elle pensa à y transférer son admirable sta-tue. Et c'est alors que commencent les difficultés. L'autorité judiciaire romaine, sur l'instance d'un ouvrier qui prétend avoir, lui personnellement, découvert la *Niobide*, lorsqu'il tra-villait, en 1906, au compte de la Banque, met séquestre sur la statue et choisit comme exécuteur de la mesure le syndic de Rome. La Banque, pour éviter toute équivoque, remet la statue au Musée civique de Milan jusqu'au prononcé du jugement.

Sur ce, le tapage habituel : articles, interpellations, comices, etc. Le syndic de Rome se rend à Milan pour exercer les droits que la loi lui confère. C'est un homme énergique, obstiné, il s'appelle Nathan. A Milan on l'accueille sous une pluie de sifflets, d'injures, de menaces plus graves encore. A Rome, féroces réponses, gros mots de guerre civile. Inutile de raconter plus loin les détails de cette querelle quelque peu héroï-comique. J'ai voulu rassembler dans ma chronique ces trois épisodes survenus en si peu de temps et si semblables pour le fond, afin de relever un étrange préjugé qui exagère et pervertit dans le peuple italien le culte tout naturel de son art antique. Que chaque pays défende son patrimoine artistique contre les dangers de la dispersion, cela se comprend et se justifie, mais ce qu'on ne saisit pas, c'est le fanatisme de ceux qui emploient avec sérieux le mot « barbare » pour désigner tous ceux qui vivent au delà des Alpes, et pleurent, comme irrémédiablement perdu pour l'intérêt national, tout tableau et toute statue qui viennent à franchir les frontières. L'œuvre d'art revêt, par rapport à la nation, non pas un, mais deux caractères : celui de fournir un sujet de joie pour qui l'admire, et celui de représenter le génie de la race. A considérer le premier, il est juste qu'on tende à la conservation de l'œuvre sur le lieu d'origine ; mais quant au second, on ne saurait trouver fâcheux et préjudiciable que des échantillons de l'art du pays émigrent en plus ou moins grand nombre chez les « barbares » pour y proclamer constamment sa victoire. Je ne crois pas qu'il soit paradoxal d'affirmer que la *Joconde* n'eût pas honoré l'Italie en restant à Milan, à Florence ou à Rome autant qu'elle l'a honorée et l'honore en restant à Paris.... Mais j'oubliais : il y a un troisième point de vue, celui des hôteliers.

— Le livre italien qui dans ces derniers temps a attiré le plus l'attention (je ne dirai pas l'enthousiasme) du public, c'est un roman de Gabriel d'Annunzio. *Peut-être que oui, peut-être que non*, c'est le titre de l'ouvrage et ce sont les mots d'une devise peinte dans le palais des Gonzaga, à Mantoue. Exquis et profond sentiment de la nature, intuition pénétrante de certains mouve-

ments fugitifs de l'esprit, grâce, flux de paroles, mélodie, tels sont les mérites, déjà connus, de cette œuvre, où concourent, légèrement aggravés, les défauts ordinaires de l'art d'Annunzio : surabondance de mots, longueurs descriptives, l'esprit humain réduit à deux sentiments, deux éléments : la luxure et la cruauté.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Un livre sur Rodolphe de Bennigsen. — Les romans de Thomas Mann.
— Otto-Julius Bierbaum et son œuvre. — Cafés littéraires berlinois.
— Choses d'art : l'exposition Graff; peintres français du dix-huitième siècle; nouvelle Sécession; peintres hongrois.

Dans l'Allemagne politique du dix-neuvième siècle, il y eut sans doute des hommes d'Etat d'un relief plus accusé que Rodolphe de Bennigsen, et, parmi les chefs du parti national-libéral on trouve des esprits plus brillants ou plus incisifs que le sien, Lasker, par exemple, ou Bamberger, mais il n'en est point qui représentèrent avec plus de continuité et de fidélité l'idée qui devait présider à l'unité allemande.

On peut s'étonner qu'un homme aussi important, qui fut mêlé à tous les grands mouvements politiques de son pays depuis 1848, n'ait point songé à en écrire l'histoire. La chose est d'autant plus surprenante que Bennigsen eut une verte vieillesse qu'il consacra encore à étudier (on me cite même ce trait intéressant de caractère qu'il suivit des cours à l'université de Göttingue dans les dernières années de sa vie). Vainement ses amis le sollicitèrent-ils d'écrire ses mémoires ou de raconter l'histoire du mouvement national-libéral. Il se borna à mettre de l'ordre dans ses papiers, sans songer à les utiliser.

Ce que Rodolphe de Bennigsen n'a pas fait, M. Hermann Oncken, professeur à l'université de Heidelberg le fait aujourd'hui. Des nombreux papiers de l'homme politique, il a tiré deux fort volumes qui forment à la fois une biographie et un

livre d'histoire ¹. La biographie est copieuse et complète à souhait. Faite à la manière anglaise, elle renferme beaucoup de lettres, de fragments de journal, de discours, d'actes et d'adresses, que relie un commentaire fort bien écrit, œuvre d'un historien compétent. Et M. Oncken ne s'est pas contenté de laisser la parole à Bennigsen, il fait aussi entendre la voix de ses amis toutes les fois qu'une question importante se trouve en jeu, ce qui nous vaut d'excellentes lettres de Lasker, Bamberger, Freytag, Häusser, Duncker, Biedermann, Schulze-Delitzsch, Miquel, Unruh, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, sans parler de comparses, aujourd'hui oubliés, qui eurent leur heure de célébrité entre 1848 et 1878 et dont les jugements sont intéressants.

Toutes ces lettres sont essentiellement politiques, car la politique fut la marque même de l'esprit de Bennigsen. De très forte culture, il s'intéressait sans doute vivement aux lettres et aux arts et l'on voit par la variété et l'étendue de ses lectures que rien dans le domaine intellectuel ne lui était étranger. Quand il voyage aussi, — que ce soit en Suisse, en France ou en Italie, — il visite avec intérêt les musées et les monuments historiques, mais tout de même sa grande préoccupation, même en pays étrangers reste la politique, la vie sociale, économique et religieuse des peuples. A plus forte raison en Allemagne.

A côté de cette biographie psychologique que M. Oncken nous fait surtout connaître par les lettres de Bennigsen, il y a dans cet ouvrage une excellente histoire du mouvement national-libéral, accompagnée d'une histoire non moins complète de la politique hanovrienne de 1840 à 1867 et d'une histoire de la Confédération germanique et de l'empire allemand jusqu'à 1902. Et cette histoire n'est pas purement politique et diplomatique à la manière de Sybel, c'est aussi l'histoire des idées et des mœurs revivant dans des témoignages de première main, émanant de ceux qui en furent les acteurs ou les témoins. On ne saurait trop insister sur ce fait : les pages consacrées à l'université de Heidelberg,

¹ *Rudolph von Bennigsen. Ein deutscher liberaler Politiker. Nach seinen Briefen und hinterlassenen Papieren, von Professor Hermann Oncken.* 2 Bände. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt.

centre scientifique de l'idée libérale vers 1840 ; à l'histoire intime de la révolution de 1848 que Bennigsen vécut d'abord à Osnabrück, puis à Francfort ; au caractère du vieux libéralisme allemand doctrinaire de Gervinus et de Dahlmann ; à l'histoire de la réaction dans le Hanovre, de 1856 à 1858 ; à l'histoire des origines du Nationalverein ; à la question de Savoie vue à travers l'idée nationale allemande ; à l'attitude des libéraux allemands dans la lutte constitutionnelle prussienne ; à la question du Schleswig-Holstein et du Luxembourg ; aux pourparlers qu'engagea Bismarck avec les chefs nationaux-libéraux sur la question constitutionnelle allemande ; à la part que prit Bennigsen avec Lasker et Forckenbeck aux négociations pour la constitution de l'empire ; au rôle qu'il joua au Reichstag, de 1874 à 1878, le point culminant de sa carrière ; à l'histoire de ses dissentiments avec Bismarck et de sa retraite de la vie publique ; toutes ces pages sont parmi les plus importantes qu'on ait publiées sur l'histoire d'Allemagne au dix-neuvième siècle.

J'ai déjà dit que M. Oncken reliait tous ces documents par un commentaire très intelligent, comme on pouvait du reste l'attendre de l'auteur de l'excellente étude sur *Lassalle*. J'en donnerai pour preuve ce portrait qu'il trace de Bennigsen : « Dans la politique allemande, dit-il, Bennigsen représente, sous sa forme la plus parfaite et la plus noble, le type du bas-Saxon. Il en avait l'égalité d'humeur qu'on remarquait dans sa démarche aussi bien que dans le fond le plus intime de son être. Un étranger pouvait prendre cette égalité d'humeur pour de la réserve et de la froideur. Mais ceux qui l'approchaient savaient quelle chaleur d'âme elle recelait. Les paysans de son village le traduisaient d'une manière pittoresque en disant : « Hei is so goud as en » kind. » De sentiments nobles, exempt de toute vanité et de toute morgue, Bennigsen a été dans la politique ce qu'il était dans la vie. Vilipendé par la presse guelfe, il ne se fâcha jamais. Au lieu de condamner un adversaire, il essayait de le comprendre. Combien de fois ne lui arriva-t-il pas de dire d'un ennemi politique : « C'est un homme tout à fait remarquable ! » Et toutes les fois qu'il le pouvait, il rendait service à cet ennemi.

» Son idéal politique était non en Allemagne, mais en Angleterre, où pourtant il n'avait jamais mis les pieds. Ce qu'il aimait de ce pays, ce n'était pas seulement la constitution, mais la vie, la manière de se comporter avec un adversaire. Cette qualité faisait évidemment sa force, mais aussi sa faiblesse pour l'action politique : il n'eut pas cette colère créatrice qui constitue le vrai homme d'action et qui met en branle tout un monde pour atteindre le but désiré. Bismarck a dit un jour de lui : « Belliger » sen est un politique trop tendre. » Et ce mot de Bismarck est vrai. »

— Un roman qui a beaucoup de succès chez nous est *Königliche Hoheit*, de Thomas Mann (Berlin, S. Fischer). Après les *Buddenbrook* qui nous faisaient connaître le milieu du vieux patriciat commerçant de Lubeck, l'auteur met en scène le monde des petits princes médiatisés après la victoire de la Prusse. Singeant autrefois le Roi soleil dans leurs Etats minuscules, on les voyait chamarrés de cordons et de croix, présider avec dignité les fêtes de la cour, entourés de leurs chambellans, grands-écuyers et veneurs. Aujourd'hui, ils ne sont plus que de nobles figurants accomplissant sans conviction des rites devenus superflus. Dans la bouche de l'un d'entre eux, le grand-duc Albrecht II, l'auteur met ces paroles mélancoliques : « Il y a dans cette ville un individu, un petit rentier, au nez couvert de verrues. Tous les enfants le connaissent ; ils poussent des cris de joie quand ils le voient ; on l'appelle Fimmelgottlieb ; comme il n'a pas toute sa raison, il y a longtemps qu'on ne lui connaît plus de nom de famille. On le voit partout où il se passe quelque chose, quoique son extravagance le tienne à l'écart de toutes relations ; il a toujours une rose à la boutonnière avec son chapeau sur la pointe de sa canne. Plusieurs fois par jour, aux heures du départ des trains, il va à la gare, frappe sur les roues, inspecte les bagages et fait l'important. Lorsqu'enfin l'homme à la casquette rouge donne le signal, Fimmelgottlieb fait signe de la main au mécanicien, et le train part. Voilà : c'est moi. Je fais signe et le train part. Mais il partirait tout aussi bien sans moi.... »

Rejeton d'une race épuisée, Albrecht II, maladif et précocement vieux, se décharge sur son frère Klaus-Hinrich de ses obligations de prince. Il le nomme « Altesse royale, » le comble de distinctions et de décorations et le charge de le représenter en public. Klaus-Hinrich, qui est jeune et vigoureux, à part une légère infirmité qui l'oblige de dissimuler son bras gauche un peu paralysé, voudrait mordre à belles dents à la pomme de la vie ; mais son rôle de premier figurant du grand-duché l'en empêche. Il doit présider toutes les cérémonies officielles, ouvrir avec solennité les morne séances du Landtag, assister à la pose de la première pierre des hôtels de ville et églises, prendre part aux réunions de vétérans et louer avec la même gravité émue les grands noms du passé, la bravoure des soldats ou la race bovine du pays. Et le prince s'ennuie ferme dans son château délabré où il ne peut pas même installer le chauffage central, tant il est pauvre.

Le hasard fait qu'un milliardaire américain vient s'établir dans la petite ville thermale où est sa résidence, et comme les bains conviennent à ce milliardaire, il s'y fixe. Cet Américain a une fille élevée juste à l'opposé du prince et qui, n'ayant jamais connu la contrainte, fait ce qui lui plaît. Je ne puis vous raconter comment les deux jeunes gens, le prince et l'Américaine, se rencontrent, s'aiment, s'épousent malgré le protocole et sont heureux. Le prince a redoré son blason ; l'argent afflue dans les caisses ; plus de déficit et le peuple est content. Tout finit donc pour le mieux dans le meilleur des grands-duchés, et le roman commencé comme une œuvre de Balzac finit comme une opérette. Il n'en est pas moins très savoureux, car Thomas Mann a un don d'observation aigu qui s'allie à un esprit ironique non sans analogie avec celui d'Anatole France. Avec les *Buddenbrook* il avait déjà fait pressentir sa maîtrise ; aujourd'hui il l'affirme victorieusement.

— D'une tout autre nature de talent était Otto-Julius Bierbaum qui vient de mourir. Ayant touché avec facilité à tous les sujets, — la poésie lyrique, le roman, la nouvelle, le théâtre et

la critique, — on ne peut pas dire qu'il ait excellé dans aucun. Son observation va à fleur de peau et s'il manie assez bien l'humour, il fatigue à la longue parce qu'il n'a qu'une seule note. Son meilleur titre de gloire aux yeux de la postérité sera sans doute d'avoir été avec son lyrisme bohème et bon garçon l'initiateur des cabarets artistiques en Allemagne (l'*Ueberbrett*), sur le modèle des cabarets de Montmartre. L'humour boulevardier qu'il y déployait n'était pas toujours du grain le plus fin, mais il avait des mots drôles et des réparties amusantes. Sollicité un jour par une revue littéraire de raconter sa vie, il le fit avec cette note humoristique qui est la marque de son talent :

« Né le 28 juin 1865 à Schlesisch-Grüneberg. Auteur de poésies, romans, pièces de théâtre, essais ; fondateur et éditeur de jeunes revues éphémères, le *Pan* et *Insel* ; père de « Ueberbrett », époux, bicycliste, ami des chiens et des chats, ennemi de la visisection et de la peine de mort, partisan de la gymnastique suédoise, joueur de tennis, adorateur de Goethe, païen ; poids 76 kilogrammes, de goûts changeants, pauvre comme un rat d'église, condamné à l'amende pour n'avoir pas eu ses papiers en règle ; amusical, mais sentimental ; tolérant, mais en art, catholique apostolique et romain ; aimant les tailleurs anglais ; lecteur du *Simplicissimus*, admirateur de S. M. Guillaume II, pangermaniste, blond, assez replet, membre d'aucune société, amateur photographe, neurasthénique, ne collectionnant ni les *ex-libris*, ni les cartes postales illustrées ; incompetent pour juger si les jeunes messieurs et les jeunes dames ont du talent ou non pour la poésie lyrique ; habite présentement à Berlin ; date de sa mort incertaine. »

Tout Bierbaum est dans ces lignes. Dans un feuilleton le genre est assez amusant. Il l'est moins dans une pièce de théâtre ou dans un roman. Son dernier livre, *Yankee doodle Fabrt*, est un gros volume qui raconte les impressions d'un *globe trotter*, voyageant sur un paquebot transatlantique appartenant à la célèbre compagnie *Onkel-San-Michel Linie*. Les sensations évoquées par l'auteur intéressent au début, puis finissent par produire l'effet

d'un cinématographe trépidant. Il est bon d'amuser son lecteur, mais l'amusement, comme toutes choses, fatigue quand il se prolonge. « Rien de trop, » ont déjà dit les anciens.

— Les cafés littéraires ne jouent plus en Allemagne le rôle qu'ils jouaient au dix-huitième siècle quand Gellert disait : « Ecoles et universités rendent moins de services à la littérature que les plus mauvais cafés, » et quand Schiller trouvait en 1785 qu'au café Richter à Leipzig on rencontrait les gens les plus intéressants de la ville. Cependant Berlin possède encore quelques cafés qui sont le rendez-vous des hommes de lettres et des artistes. On en voit moins qu'autrefois et ils ne donnent plus le ton à la littérature comme le faisait le café Stechely au temps de Gutzkow et de la Jeune Allemagne. Les modes littéraires changent avec les temps, et les cafés aussi. Vers 1890 on voyait au café Schiller trôner Maximilien Harden au milieu de sa petite cour. Aujourd'hui on ne fait plus guère cercle autour d'un maître. Naguère encore on voyait naître de jeunes revues dans les cafés, telle la *Freie Bühne* au Kaiserhof qui lança Gehrart Hauptmann et les naturalistes du théâtre. C'est aussi dans un café, le café Tilitti, que naquit l'*Ueberbrettl* qu'Otto-Julius Bierbaum tint sur les fonds baptismaux. A l'heure qu'il est, les jeunes écrivains qui composent la bohème littéraire de la capitale se réunissent dans de petits cabarets de l'ouest ; quant aux artistes arrivés, on les rencontre au café Josty de la Postdamerplatz et au café Austria de la Postdamerstrasse. Aux jours de vernissage ou de « premières » les journalistes et critiques d'art ou critiques dramatiques sont si nombreux qu'on a de la peine à s'y caser. Théodore Fontane, qui aimait l'atmosphère du café littéraire après les représentations théâtrales et dont la verve s'allumait volontiers autour des tables de marbre, prétendait qu'on écrirait un bien joli chapitre de l'histoire littéraire de Berlin en racontant la vie de ces cafés. On doit surtout regretter qu'il ne l'ait pas écrite lui-même.

— Cet hiver, les cafés en question ont été particulièrement fréquentés, car les expositions d'art et les « premières » théâtrales ont été nombreuses. Nous avons eu d'abord l'exposition

Anton Graff, le fameux portraitiste suisse du dix-huitième siècle dont on a dit avec raison qu'il avait été le peintre des célébrités de son temps. Ayant résidé à Leipzig et à Dresde, d'où il faisait de fréquents voyages à Berlin (il y fit même la connaissance de sa femme, qui était la fille de son compatriote Sulzer, le philosophe), il trouva là, grâce à la protection de Frédéric le Grand, un bon débit pour sa peinture. Il a donc suffi que les particuliers prêtassent leurs tableaux pour que, avec ceux des collections publiques, on pût composer une exposition intéressante, groupant deux cents des meilleurs portraits de Graff. Les écrivains, artistes et savants y dominent, naturellement : entre autres, Lessing, Schiller, Moïse Mendelssohn, Nicolaï, Gellert, le graveur Chodowiecki, l'acteur Eckof et l'actrice Cowna Schröter. Mais il y a aussi des portraits de grands bourgeois et surtout de princes et d'hommes politiques, tels que le vieux Fritz, le prince Henri de Prusse, le roi Frédéric-Guillaume III. A Dresde, où Graff professa à l'Académie de peinture, les tableaux du maître sont encore plus nombreux. On nous dit qu'au centième anniversaire de sa mort, en 1913, Dresde organisera une grande exposition de ses œuvres. Cette exposition ne pourra manquer d'être fort attrayante.

— Après l'exposition Graff est venue l'exposition des maîtres français du dix-huitième siècle, très nombreux, comme on sait, dans les musées et surtout les résidences et châteaux des environs de Berlin. Watteau, Lancret, Pater et Chardin y sont fort bien représentés. Moins bien Nattier, Fragonard et Greuze ; et moins bien encore Boucher, Lebrun, Rigaud et M^{me} Vigée-Lebrun. Cependant l'ensemble est très imposant. Cette peinture fine, spirituelle, pleine de grâce et d'élégance a été fort admirée à Berlin, nonobstant les grognements de quelques pangermanistes qui ne pardonnent pas à l'empereur d'avoir ouvert cette exposition par un discours français devant des artistes français et qui craignent, les pauvres, que cet art frivole d'un peuple plus frivole encore n'adultère les bonnes mœurs du peuple allemand. Il faut évidemment leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font.

— A la Sécession berlinoise il y a définitivement scission entre les anciens et les jeunes. Dix ans sont à peine écoulés depuis que Max Libermann inaugurerait à Berlin ces expositions de l'art indépendant. Aujourd'hui Libermann est considéré par les jeunes comme une vieille perruque. Quatre d'entre eux, parmi les plus outranciers, Leo von König, Curt Hermann, Max Beckmann et le sculpteur Georg Kolbe prennent la tête du mouvement. Ainsi vont les choses de ce monde ! Le consolant de la chose est que dans dix ans les jeunes outranciers à leur tour seront traités de vieilles perruques et mis au rancart.

— Une exposition intéressante est celle des peintres hongrois des quarante dernières années, inaugurée au début de février en présence de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, le comte de Szögyenyi-Marich. Jusqu'à présent, à part Munkacsy, on connaissait peu à Berlin la peinture hongroise. Maintenant on a pu se familiariser avec des maîtres non moins remarquables, les portraitistes Zozoi Koppay et Philippe Laszloz et le directeur de l'Académie des beaux-arts de Budapest, Paul Merx de Szinzei, lequel, du reste a fortement subi l'influence de l'un de nos maîtres, Leibl. D'autres artistes se sont fait connaître comme paysagistes ou peintres de portraits, Ladislas de Paal, Charles de Ferenczy, Adolphe Fenyés, Joseph Rippel-Morai, Aladar Körösfői et Alexandre Nagy. Tous ces peintres, même ceux qui se sont mis à l'école d'artistes étrangers, ont une originalité marquée et chez tous on reconnaît ce qu'on pourrait appeler « la marque hongroise. » Cette marque a été vivement goûtée à Berlin.

— La belle publication de Hans Kraemer, *Der Mensch und die Erde*¹, nous donne dans ses livraisons de 88 à 92 l'histoire des dépôts et de l'extraction des minéraux et pierres utiles, que raconte M. le Dr Habort, de Berlin, et commence l'histoire de la métallurgie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Du Bois, ingénieur. L'illustration documentaire, toujours abondante, est fort soignée.

¹ Berlin, Bong, 1910.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'incident du Nicaragua. — Statistique des divorces. — A propos du suffrage féminin. — Un résultat de la « prospérité » protectionniste : le renchérissement de la vie. — Extravagances. — Sucre et gomme à chiquer. — Nécrologie : F. Remington, peintre et sculpteur.

Voici donc l'incident du Nicaragua terminé à la satisfaction générale. C'est bien heureux. Depuis que nous nous sommes engagés dans la politique impérialiste, on peut toujours craindre quelque explosion de l'esprit d'expansion, — ou tout au moins d'ingérence permanente dans les affaires de l'Amérique du sud. Or, avec Porto-Rico, les Philippines et Hawaï à administrer, et Cuba à surveiller, nous avons les mains pleines. D'autre part, prendre pied, sous le prétexte de faire la police, dans une de ces républiques équatoriales, serait infiniment plus dangereux qu'on ne se l'imagine à première vue. Tous ces Etats minuscules, qui semblent se détester si cordialement les uns les autres, feraient vite cause commune contre la grande voisine du nord ; on l'a bien vu en décembre : les seuls préparatifs de démonstration navale faits par les Etats-Unis contre le Nicaragua ont suffi pour causer une vive appréhension au Guatemala, à Costa-Rica, et dans presque tous les autres pays de la *Central America*.

Chez nous, toutefois, l'opinion publique s'est montrée émue de l'exécution très sommaire, par les troupes du président Zelaya, de deux sujets américains capturés les armes à la main. Mais, au fond, la question de savoir comment on doit traiter les prisonniers rebelles dans une guerre civile ne semble pas définitivement résolue. Zelaya pourrait arguer de plusieurs précédents, et entre autres des fusillades de communards par l'armée de Versailles en 1871. Les Français ont même été très loin en cette matière, car, s'il nous en souvient bien, ils exécutèrent, au Dahomey, deux nationaux belges qui avaient fait le coup de feu contre eux, avec les noirs. Toutefois, il y a une autre raison pour laquelle une intervention armée des Etats-

Unis eût été regrettable. C'est un fait notoire que ce dernier pays est responsable, en somme, dans une large mesure, des révolutions chroniques des petites républiques sud-américaines. New-York est la serre chaude où les dictateurs en herbe machinent leurs coups d'Etat ; c'est là qu'on imprime leurs proclamations flamboyantes et les billets de banque de la future « monnaie nationale ; » c'est là qu'ils achètent leur matériel de combat ; dans Broadway, on peut lire sur la devanture de magasins d'armuriers : « Vente de fusils et de mitrailleuses pour l'exportation. » Il est bien connu, du reste, que les troubles en question ne seraient pas aussi fréquents s'ils n'étaient pas « financés » par les riches négociants américains établis dans ces diverses républiques, et si des soldats de fortune yankees ne se mettaient au service des rebelles.

Il est naturel qu'on se fatigue, aux Etats-Unis, de voir le Nicaragua, depuis de longues années en effervescence continue, compromettre les relations commerciales comme la sécurité des étrangers. Mais on peut s'expliquer l'irritation d'un chef d'état sud-américain, lorsqu'il surprend encore un de ces « maudits Yankees » en train de poser des mines pour faire sauter la pauvre petite marine du gouvernement !

— A propos de troubles, il ressort d'une statistique officielle que les « difficultés » entre mari et femme, aux Etats-Unis, et les divorces qui s'ensuivent sont aujourd'hui deux fois plus fréquents qu'il y a quarante ans. Nous en sommes à la proportion respectable de 1 divorce pour 1218 personnes, ou 200 sur 100 000 individus mariés. Il ne paraît pas que ces chiffres soient atteints dans aucun pays d'Europe. Les causes, par ordre d'importance, sont l'abandon, l'adultère, les sévices, l'ivrognerie ; mais il faut remarquer que, dans un très grand nombre de cas, l'intempérance, sans figurer comme cause principale, a été la raison indirecte du divorce, en amenant par exemple la femme à abandonner son mari, ou celui-ci à commettre des voies de fait sur sa femme. On doit le reconnaître, en effet ; deux tiers du nombre total des divorces ont été prononcés en faveur de la femme dans les vingt dernières années. Faut-il en conclure que

les Américains font de plus mauvais maris que les Allemands, les Anglais ou les Français ? Nous ne le croyons pas. La grande majorité des Américains sont de braves gens, de durs travailleurs, qui gagnent de l'argent que leurs femmes et leurs filles dépensent, d'ailleurs, assez largement en toilettes, voyages et plaisirs variés. La femme américaine est généralement heureuse. La vérité est qu'il y a ici trop d'unions hâtives et que, d'autre part, le gros contingent des divorces est fourni par les mondains, ou les nouveaux riches, si nombreux en Amérique, et parmi lesquels sont une foule de gens sans grande moralité. Il est aussi nécessaire de faire entrer en ligne de compte qu'en Amérique la procédure du divorce est bien moins compliquée et moins coûteuse que dans d'autres contrées. On sait de quelles difficultés elle est entourée, par exemple, en Angleterre. Au Canada même, ce procédé est, de fait, un privilège de la classe riche, et nous avons pu nous assurer personnellement que dans ce dernier pays le nombre des divorces augmenterait dans une notable mesure si les frais en étaient diminués.

On a mis en avant plusieurs prétendus remèdes contre l'augmentation des divorces aux Etats-Unis. Mais ceux qui auraient leur source dans la législation ne nous paraissent guère recommandables. Compliquer la procédure ou en élever les frais n'aurait d'action que sur les timides ou les gens sans fortune, c'est-à-dire sur une catégorie qui ne recourt au divorce, d'ordinaire, que pour des motifs graves. On diminuerait sans doute le nombre des cas ; on augmenterait celui des positions fausses ; la morale n'y gagnerait rien. Très probablement, il ne faut pas attendre de solution à ce problème en dehors d'une meilleure éducation donnée à la jeunesse et d'un retour, s'il est possible, à un genre de vie plus sérieux et surtout moins agité.

— Il est à noter que, dans certains pays, le divorce est beaucoup plus facile pour l'homme que pour la femme. Et cela est un des griefs articulés par les partisans du suffrage féminin, notamment par la désormais fameuse Mrs Penhurst, qui est venue récemment d'Angleterre prêcher aux suffragettes d'outremer. Aux Etats-Unis, le mouvement pour l'émancipation poli-

tique du beau sexe n'a pas atteint la phase aigüe qu'on remarque en Grande-Bretagne. Cela tient, sans doute, à l'attitude beaucoup plus tolérante des pouvoirs publics. Peut-être aussi faut-il en voir une des causes, comme le disait, il y a quelques années, Mrs Hembockel, — le champion des suffragettes australiennes, — dans le fait que la femme jouit d'une telle liberté en Amérique, et y a une telle influence, qu'elle ne sent pas pour le moment un impérieux besoin d'étendre son champ d'action officiel vers la politique. Ce qui ne veut pas dire que les Américaines restent en arrière dans le mouvement ; loin de là ; l'idée du suffrage fait beaucoup de progrès, mais peu à peu, et sans tapage, ce qui est sans doute la meilleure manière de réussir. Les leaders, à New-York, ont compris qu'on n'arrive pas à grand'chose sans méthode ; et elles ont organisé leur campagne sur les mêmes bases que les grands partis politiques, et surtout que Tammany Hall, — un modèle du genre, on le sait.

Les hommes, ici comme partout, sont opposés au mouvement. Toutefois, ils se montrent, de l'aveu même des suffragettes, infiniment plus courtois dans la lutte que les Anglais. Ce n'est pas aux Etats-Unis que les orateurs féminins sont interrompus par les exclamations : « Allez faire votre lessive ! — Rentrez chez vous ravauder les chaussettes de votre mari ! » et autres aménités *ejusdem farinae*. En fait, des insultes ne constituent pas des raisons. Elles sont plutôt le dernier recours des gens qui sentent la détresse de leur cause. Un observateur impartial est frappé, il faut le dire, de la faiblesse des arguments avancés contre le suffrage. Sans vouloir entrer dans la discussion du problème, nous croyons devoir faire remarquer qu'on semble opérer une confusion entre l'exercice du droit de vote et la politique par profession. Une femme qui vote, pas plus qu'un homme qui vote, n'est nécessairement un politicien. Pas plus qu'un homme, par le seul fait qu'il est électeur, ne délaisse les occupations qui font vivre sa famille, la femme ne se désintéresserait *inévitablement* de la conduite de sa maison, du soin du linge ou de l'éducation des enfants. L'argument, passablement suranné, que l'électrice voterait de préférence pour les beaux

hommes, sans s'inquiéter beaucoup de l'aptitude des candidats, est victorieusement réfuté par la pratique dans les Etats, comme le Colorado, qui ont admis le suffrage des femmes pour leurs élections locales. Ce dont les femmes ne s'inquiètent pas, c'est de la couleur politique des gens qui aspirent aux fonctions municipales ou régionales. Elles votent d'habitude pour ceux qui ont la meilleure réputation et le programme le plus sain : on l'a vu à Denver et dans nombre d'autres localités. Possédant une horreur instinctive des « machines, » des « rings » qui sont la plaie de nos grandes villes, elles se déclarent toujours en faveur des réformistes, fussent-ils laids comme feu M. Crémieux, et aussi peu galants que le légendaire paysan du Danube. Et c'est précisément là un des motifs occultes pour lesquels les politiciens de profession, aux Etats-Unis, se montrent si acharnés contre les suffragettes, — car nul ne saurait se laisser prendre aux grands mots de *ruine du foyer domestique*, de *dépoétisation de la femme* que ces vertueux citoyens, aussi pudibonds, on le sait, que Cornélie, mère des Gracques, ont sans cesse à la bouche. On a parlé aussi de la promiscuité regrettable où se trouveraient les femmes dans les salles de vote. Une dame de la haute société new-yorkaise a dit à ce sujet, avec beaucoup de justesse : « Cette promiscuité ne pourrait être, en durée ou en intensité, comparable à celle à laquelle je suis exposée, tous les jours, dans les tramways ou le Métro, où des ivrognes, des immigrants d'une malpropreté repoussante me serrent de tous côtés, et à chaque cahot tombent sur mon épaule. » Du reste, il est au moins étrange de considérer, de prime abord, les bureaux de vote comme le rendez-vous des voyous de la localité. Les femmes votent déjà dans quatre Etats ; dans un grand nombre de communes d'autres Etats, elles prennent part aux élections scolaires et à celles qui concernent certains impôts fonciers ; or, elles n'ont jamais eu à se plaindre, semble-t-il, de manque d'égards de la part de l'autre sexe.

— Telles sont en résumé les réponses des suffragettes aux attaques de leurs adversaires. Une chose est sûre, c'est qu'au point

de vue de la logique la position de ces dames est très forte.... Pour le moment, les ménagères sont absorbées par un problème plus urgent, celui de faire joindre les deux bouts au budget familial en présence du renchérissement général de la vie. Ce beau résultat eût fait la joie des protectionnistes vieux jeu : on se le rappelle, il y a à peine une dizaine d'années, ces bizarres économistes soutenaient que rien ne saurait être plus funeste, pour la prospérité d'une nation, que la « vie à bon marché. » Ils sont aujourd'hui revenus de leur erreur. Malheureusement le résultat de leurs doctrines et de leurs efforts subsiste. La prétendue *bonnête revision* du tarif douanier, en faisant estimer les marchandises importées, non plus au prix de vente de l'exportateur étranger, mais à celui du marché des Etats-Unis, a encouragé le producteur, le négociant américains à hausser leurs prix. L'élévation générale des produits de première nécessité affecte, en somme, plutôt la classe moyenne que les ouvriers ; ces derniers, en effet, ont du moins la possibilité, s'ils sont organisés, d'obtenir une augmentation de salaire qui compensera *dans une certaine mesure* la cherté de la vie. Mais les millions de personnes qui exercent des professions libérales, qui enseignent dans les établissements d'instruction, qui vivent de leur pension ou de leurs rentes, celles-là sont les principales victimes de cette perturbation économique. Ce sont les « bourgeois, » en dernière analyse, qui en supportent les frais. Un *brotherhood* d'employés de chemin de fer, comprenant 75 000 membres, vient de réclamer une élévation de salaires allant de 5 à 40 % selon les cas. Immédiatement, les compagnies ont annoncé l'intention d'augmenter les tarifs de petite vitesse, faisant ainsi retomber leur surcroît de dépenses sur le négociant, lequel, à son tour, élèvera le prix de sa marchandise pour rejeter le fardeau sur l'acheteur. Il n'y a rien là que de très humain.

Le remède le plus efficace contre ce mal est évidemment dans un abaissement des barrières douanières. Et déjà, l'on entend réclamer de divers côtés le libre échange avec le Canada, tout au moins, parce qu'il serait possible de tirer de ce pays des denrées alimentaires à bon marché. Tout ceci, on le conçoit,

n'est pas très flatteur pour les promoteurs de la dernière révision des tarifs.

— Bien qu'en présence de ce renchérissement général nombre de personnes soient obligées de réduire leurs dépenses, l'hiver reste, à New-York, aussi gai que par le passé. Les deux grands Opéras battent leur plein et font d'assez bonnes recettes pour entretenir chacun une troupe aux émoluments fantastiques. Cette saison même, on a pu organiser, en sus, dans un nouvel édifice, une compagnie d'opérettes et d'opéras bouffes. C'est ainsi que nous pouvons enfin entendre les charmantes productions d'Offenbach, de Lecoq et tutti quanti.... une innovation à laquelle on ne saurait trop applaudir. Puisque la musique légère répond à un besoin, il est infiniment préférable de voir le public prendre goût à des compositions de cette espèce, artistiques et savantes en leur genre, plutôt qu'aux élucubrations ultramodernes qui, vulgaires et indigestes, gâtent le sentiment musical et l'oreille des masses. A voir la foule qui encombre les théâtres de toute espèce, et à considérer les appointements que les directeurs peuvent donner à de simples artistes de music-halls, — comme Miss Vesta Tilly et Miss Alice Lloyd, qui reçoivent de 12 000 à 15 000 francs par semaine, — on est amené à constater que bien des gens se privent de certaines nécessités, plutôt que de renoncer à quelques heures de plaisir. Cela n'est certes pas une chose bien nouvelle en Amérique; mais jamais le mal n'a été aussi aigu et apparent qu'en cette période de cherté des produits les plus indispensables à l'existence.

— Avec ces dispositions du public à l'extravagance, on conçoit qu'il puisse éclore à New-York, chaque année, de nouveaux spectacles, de nouveaux restaurants, prodigieux dans leurs proportions comme dans leurs arrangements. Le café de l'Opéra, par exemple, qui vient de s'ouvrir dans Broadway, n'a pas coûté moins de six millions de francs, uniquement pour ses décorations intérieures; ce chiffre s'explique si l'on remarque qu'une partie de l'édifice représente le palais d'Alexandre le Grand, et une autre le temple japonais de Nikko. Naturellement, un bifteck aux pommes a bien meilleur goût en face d'un escalier

monumental renouvelé de Persépolis, dont les lions, très modernisés, lancent de tous côtés des flammèches électriques. Il est même probable que si le gérant de l'établissement, — qui, soit dit en passant, a des émoluments de 250 000 francs par an, vous lisez bien, — n'était pas un homme si consciencieux, il pourrait faire avaler n'importe quoi par ses pratiques devant cet étonnant tableau de la chute de Babylone, de 100 pieds de long sur 65 de haut, qui est une copie agrandie de la fameuse peinture de Rochegrosse exposée à Paris. Ajoutons, pour les amateurs de statistiques culinaires, que le café de l'Opéra a huit étages ; qu'il est muni de 60 000 verres, 100 000 pièces de porcelaine, 200 000 pièces d'argenterie, et que le service y est fait par 750 cuisiniers ou garçons, soit à peu près l'effectif d'un bataillon sur le pied de paix. Mais ce restaurant n'est pas le seul où se laissent voir les signes d'un faste un peu inquiétant. Pour ne citer qu'un exemple, à un diner récemment offert par le propriétaire du café Knickerbocker à ses confrères, il n'y avait, sur la table, ni argenterie, ni porcelaine, mais seulement de l'or.

Ces établissements font de belles affaires.... Comment en douter, quand on apprend que, pendant la nuit du 31 décembre dernier, les gens qui ont fait réveillon dans les cafés à la mode de New-York y ont dépensé, au bas mot, cinq millions de francs ?

— Cette dissertation gastronomique nous amène à un autre sujet. Il s'agit du sucre. On entend répéter de bonne foi que les Etats-Unis sont le pays où se consomme le plus de sucreries. Eh bien, c'est encore là une chose à faire rentrer dans le domaine de la légende. Quelque désireuse que soit cette contrée de se distinguer par son originalité, il faut rendre à César ce qui lui appartient. C'est le Royaume-Uni qui détient le record, avec 91 livres par tête, tandis que nous ne venons que seconds avec 68. Mais on doit reconnaître que, sur ce terrain aussi, les progrès de l'Amérique ont été remarquables. Alors qu'il n'y avait sur tout le territoire, en 1860, que 383 magasins de confiserie, ce nombre atteint aujourd'hui environ 600, dans la seule ville de New-York. Ce résultat doit enchanter les médecins de la

nouvelle école, puisqu'ils affirment que nous n'absorbons pas assez de sucre. Toutefois, il entraîne avec lui quelques inconvénients. Avec le goût pour les douceurs, s'est développé celui de la gomme à chiquer. Il n'est guère gracieux de voir des hommes mâcher du tabac; mais que dire des belles personnes qui triturent de leurs dents blanches, avec plus ou moins de contorsions, une pâte gluante? Rien qu'à Chicago, en douze mois, il se fabrique assez de *chewing gum* pour qu'on pût en faire une chaîne solide s'étendant jusqu'à New-York et avançant en plus de 150 kilomètres dans l'Atlantique. Les Chicagoens, très jaloux, chacun le sait, de la réputation de leur cité, nous assurent qu'il n'y a qu'une personne sur dix qui s'adonne au défaut mignon. Et les graves statisticiens de New-York prouvent par des colonnes de chiffres, — où ont-ils bien pu les recueillir? — que cette mode est sur son déclin. Peut-être ont-ils raison, car les fabricants s'ingénient maintenant à placer leurs produits sous l'égide de la Faculté. Elle a bon dos, la Faculté de nos jours! Non seulement on a des gommes bonnes pour la digestion, d'autres souveraines contre la dyspepsie, mais en voici de nouvelles qui blanchissent les dents. Il faut ajouter, du reste, que les gens qui condamnent la gomme le font au point de vue des bonnes manières. Le *chewing gum*, préparé avec la sève d'un arbre du Mexique, le zapota, est plutôt salubre, et sa mastication est sans contredit favorable à la digestion. Mais....

— C'est avec tristesse que nous enregistrons la mort de M. Frédéric Remington, le peintre et sculpteur, dont le président Roosevelt avait dit: « C'est un des artistes les plus vraiment américains que nous ayons eus. » M. Remington s'est consacré pour ainsi dire exclusivement à l'étude des types du Far-West, Indiens, cowboys et soldats ou mineurs. Il avait vécu leur vie, l'aimait passionnément, et par suite l'interprétait sur la toile ou sur la claie avec cet amour profond du sujet qui, chez l'artiste, décuple le talent. Le cheval, et surtout le « broncho, » le poney indien, lui inspirait une tendresse particulière; et c'est là, soit dit en passant, ce qui l'avait amené à devenir sculpteur. « Enfin

dit-il, le jour où il acheta son premier mannequin, je vais pouvoir représenter à la fois les deux côtés d'un cheval ! »

Aux Etats-Unis, la popularité de Remington est grande. Ses peintures, ses dessins ont été reproduits de toutes façons ; et il n'est pas « home » où l'on ne voie figurer, sous une forme ou sous une autre, un de ses personnages désormais fameux. Chez le riche, c'est quelque esquisse payée au poids de l'or ; chez l'ouvrier, une lithographie coloriée détachée d'un magazine. Sa vogue, sous ce rapport, n'est égalée que par celle de Gipsou ou de Christy. Mais il avait conquis une place fort honorable dans le monde artistique proprement dit. Un de ses bronzes, le « Dompteur de broncho » (*The Broncho Buster*) peut soutenir la comparaison avec les produits les plus parfaits de Barbedienne. A Paris vers 1890, il exposa avec succès, sa « Fin de la lutte » (*The Last Stand*), dont les figurants, des mineurs succombant sous le nombre dans un combat contre les Indiens, sont d'une remarquable vigueur. L'œuvre de Remington est de celles qui ne périssent point, car elle est doublement précieuse : par sa valeur intrinsèque d'abord, et surtout parce que l'art lui devra d'avoir fixé pour toujours des types pittoresques, que les générations futures n'auraient, sans lui, qu'imparfaitement connus.

CHRONIQUE SUISSE

Bonnes lectures. — Toujours Jean-Jacques : à Montmorency ; les *Annales* ; correspondance avec Usteri. — En Savoie. — Genève suisse. • Les « Fugitifs. » — Soldats suisses au service de France. — Les poètes : Maurice Calame, Jean Mézel. — Les morts.

Depuis la tuerie de July, où deux jeunes Fribourgeois se sont sinistrement distingués, on s'occupe chez nous de combattre la littérature policière par de « bonnes lectures. » On en a discuté dans diverses réunions bien pensantes ; on a suggéré plusieurs idées, celle entre autres de créer une collection de brochures à bon marché « renfermant les petits chefs-d'œuvre de nos au-

teurs romands les plus appréciés¹. » Il est bien doux d'apprendre que nous avons des « chefs-d'œuvre, » et même assez pour en former une « collection. » Mais est-il sûr que ces « chefs-d'œuvre » réussiront à captiver nos écoliers à l'égal de *Nick Carter*? La commission vaudoise n'en paraît pas douter; et nous l'en croirions volontiers, si, parmi les noms d'écrivains qu'elle énumère, il ne s'en trouvait qui nous rassurent médiocrement sur ce qu'on entend désigner par « bonne littérature. » Il faudrait pourtant s'expliquer une fois sur ce point: la « bonne littérature, » est-ce simplement le livre qu'on peut mettre en toutes les mains, quelle qu'en soit d'ailleurs la valeur d'art? Si tel est le cas, notre pays n'a guère produit que des « chefs-d'œuvre. » Mais dans le nombre, il y en a de si plats et de si ennuyeux, que je n'ose vraiment compter sur eux pour supplanter les lectures pimentées et malsaines dont se régalaient nos futurs apaches. Il ne faut tout de même pas être trop naïf! La littérature, pour être « bonne, » doit avoir autre chose que des qualités « négatives. » Ne parlons même pas des qualités littéraires, dont on paraît n'avoir qu'un souci fort mince, à en juger par tel nom qu'on propose, mais simplement des qualités propres à assurer le succès populaire d'une lecture, c'est-à-dire l'attrait captivant: tant qu'on n'aura pas à opposer aux récits amusants et malsains d'honnêtes récits encore plus amusants, il n'y aura rien de fait. Ah! il n'est point si aisé de lutter contre un mal qui a ses racines dans les conditions mêmes de la vie moderne! C'est le monde tel qu'il est aujourd'hui qu'il faudrait transformer, en le ramenant au bon sens, au sens moral, au goût du simple, du vrai, du normal. Les « chefs-d'œuvre » de la littérature romande risquent de ne pas suffire à faire ce miracle....

— Il n'y a pour ainsi dire pas de mois qui ne nous apporte quelque nouveau livre sur Jean-Jacques. Nous aurions dû signaler déjà le travail minutieusement érudit de M. Aug. Rey sur *Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de Montmorency* (Paris,

¹ *Gazette de Lausanne* du 27 janvier 1910 (Commission pour la bonne littérature de la Société vaudoise d'utilité publique).

Plon-Nourrit, 1909, in-12). Écrit (fort agréablement) par un habitant de la contrée, il contient une foule de renseignements de topographie et d'histoire locales qu'on chercherait en vain ailleurs. Il est surtout une nouvelle tentative d'éclaircir le fameux imbroglio d'Epinay-Grimm-Rousseau-d'Houdetot.... qui a déjà coûté tant de peine aux rousseauistes. Nous nous gardons de discuter les explications et les hypothèses de M. Rey ; il y faudrait un volume. Notons simplement que tout en s'efforçant d'être impartial, il ne se range point parmi ceux qui considèrent Jean-Jacques comme un bienfaiteur de l'humanité, mais voit au contraire en lui un écrivain funeste, dont le poison a pénétré la révolution d'abord, puis le romantisme. Il veut bien ajouter que ce principe « morbide » s'est atténué à Genève, où il est devenu le « rousseauisme, » lequel « cherche, interprète, commente, publie des textes, dans des Annales, lentement, et sans que son effort aille jusqu'à donner une nouvelle et si nécessaire édition du maître.... »

Ceci a l'air d'un reproche : « Patience ! » dirons-nous à M. Rey. Assurément, une édition critique de Rousseau est souhaitée par tous les lettrés. Mais précisément elle s'élabore par tous ces travaux dont la lenteur semble agacer un peu M. Rey.

— Qu'on voie plutôt le tome IV des *Annales*, qui porte la date de 1908, mais qui a paru fin 1909 (Genève, Jullien). Il est tout entier consacré à la publication d'un texte infiniment précieux, celui de la première rédaction des livres I-IV des *Confessions*, que nous donne M. Th. Dufour d'après le manuscrit autographe conservé à Neuchâtel. Ce travail est un modèle de sûreté critique et d'érudition exacte. Dès 1850, Félix Bovet signalait, en en publiant quelques fragments, l'existence de ce texte, différent en bien des points du texte complet de Genève, — le manuscrit Moulton, — qui a servi aux innombrables éditions des *Confessions*. M. Dufour établit fort bien que le manuscrit de Neuchâtel fut commencé à Môtiers en décembre 1764, interrompu, puis repris en Angleterre en 1766, et abandonné, sans doute parce que Rousseau, voulant y introduire des modifications importantes, préféra le recommencer plutôt que

d'y multiplier les adjonctions, les renvois en marge ou ce que les typographes appellent des béquets.

M. Dufour a résolu d'une façon élégamment ingénieuse la question de l'orthographe du texte inédit : il n'a voulu ni la moderniser complètement, ce qui enlève au texte de sa saveur, ni la corriger arbitrairement, ni enfin publier le manuscrit avec cette superstition de l'identité qui reproduit jusqu'aux erreurs et aux lapsus d'un écrivain. Il a pris pour règle le dictionnaire de l'Académie, d'après l'édition en usage au moment où écrivait Rousseau. Ainsi le texte porte le cachet de l'époque, et offre un aspect d'unité et de correction.

Les Appendices que M. Dufour y a joints sont d'abord quinze « ébauches » destinées aux *Confessions*, non point toutes inédites, mais dont le savant éditeur donne pour la première fois un texte correct ; puis une série formidable de leçons fautives introduites dans les quatre premiers livres des *Confessions* par leurs premiers éditeurs ; enfin, 37 fragments connus sous le titre de *Mon portrait*, presque tous déjà publiés, mais incorrectement, et que M. Dufour rapporte avec certitude à 1762.

Ce précieux volume est illustré de quelques portraits précieux aussi, — ceux de l'aïeul de Jean-Jacques, de son père Isaac, de sa bonne tante Suzon, — commentés par M. Eugène Ritter. Enfin la chronique et la bibliographie contiennent le riche inventaire de toutes les publications et manifestations relatives à Rousseau.

— MM. Paul Usteri et Eugène Ritter nous ont donné plus récemment un petit volume contenant la *Correspondance de J.-J. Rousseau avec Léonard Usteri* (Genève, Kündig, in-12). Elle est doublement instructive : d'une part, elle reflète l'enthousiasme que le philosophe de Genève avait suscité dans la Suisse allemande, et d'autre part elle nous montre l'idée que se formait Rousseau de ces Zurichois parmi lesquels il comptait de si fervents admirateurs, les Gessner, les Hirzel, les Meister et le jeune Usteri. Ce brave adolescent, pasteur à l'esprit éveillé et au cœur sensible, séjournait à Paris en 1761 : le moyen de ne pas partir

pour Montmorency ! Ah ! comme nous y aurions volé nous-même ! Il vit le grand homme, entra en échange de lettres avec lui. Les correspondants s'entretiennent de la vie intellectuelle de Zurich, des idylles de Gessner, du type original de ce « Socrate rustique » alors si fameux. Rousseau voit Zurich à travers ses écrivains, et aussi à travers le juvénile enthousiasme d'Usteri. Il voudrait aller visiter cette terre de liberté, peuplée d'hommes vertueux ; et ce n'est pas sa faute s'il n'alla que jusqu'à... Estavayer. Il se console en fêtant à Môtiers les amis d'Usteri qui y passent, et Usteri lui-même, qui vient présenter sa « Sophie » au précepteur d'Emile.... Et de tout cela il appert que Rousseau aimait d'instinct la Suisse allemande, mais la connaissait fort mal. La connaissant mieux, il l'eût aimée plus encore. Car le « bon vieux temps helvétique » n'est pas un rêve fait après coup ; il a existé ; nous en avons connu les restes, à Bâle, à Zurich, ailleurs encore, en la personne de quelques représentants attardés de cette époque disparue. Rousseau eût été digne de rencontrer ces hommes de haute culture et de noble idéal, foncièrement dévoués au bien public. Cette vieille Suisse n'existe plus ; on a tout fait pour la détruire. Raison de plus pour en chercher l'image dans le joli volume que viennent de nous donner MM. Usteri et Ritter.

— Il y a aussi une vieille Savoie, qu'on s'acharne à gâter et qui disparaîtra, soyons-en sûrs. C'est elle que M. Léandre Vaillat vient d'évoquer avec tant de poésie et d'émotion¹. A vrai dire, son livre est plus français que suisse ; suisse, il l'est du moins par l'illustration, si bien combinée, exécutée avec tant de distinction par le maître photographe genevois Boissonnas. C'est un superbe album d'images, champêtres, citadines ou montagnardes, villages, châteaux, paysages agrestes, motifs d'architecture, débris glorieux, échappées lointaines sur le lac et sur l'Alpe, — en un mot, la Savoie dans sa variété, sa grâce et son intimité. Or, toutes ces belles images, M. Vaillat les explique comme seul le pouvait faire un enfant du pays. Il

¹ *La Savoie*, par Léandre Vaillat, illustrations de Fréd. Boissonnas, 1909. 1^{re} partie.

y a mis de l'âme ; et il y a mis aussi de l'érudition, mais discrète, et non point pédante. A chaque pas s'élève la voix des vieilles pierres ou celle des vieux livres. Nous rencontrons François de Sales, et sa Philothée, et son grand ami d'Urfé ; nous rencontrons Alfieri, Lamartine, Tœpffer ou Wagner ; ou bien voici M^{me} Guyon, M^{me} Vigée-Lebrun, George Sand : que d'imprévu ! que de jolies surprises ! Tout le long du chemin, le lecteur voit surgir du sol les souvenirs de littérature, d'histoire et de légendes. Ce premier volume consacré aux rives du Léman, ainsi qu'aux vallées de la Dranse, du Giffre et de l'Arve, nous fait désirer l'apparition prochaine des suivants. La Savoie, l'exquise Savoie méritait la glorification que lui ont assurée MM. Vaillat et Boissonnas à l'occasion du 50^e anniversaire de son annexion à la France.

— A côté de la Savoie française s'affirme, à bon droit, Genève suisse. Les fêtes de l'été dernier, qui ont si vivement ranimé le sentiment national, ont fait mieux comprendre aussi le danger de submersion que peut courir la nationalité genevoise, si elle ne saisit toutes les occasions d'affirmer son attachement à la Suisse, qui est la condition même de son existence. C'est dans cette pensée que l'Union chrétienne de Genève a organisé une série de conférences qui, au moment où nous écrivons, s'achèvent avec un plein succès et ont pour but d'entretenir parmi la génération nouvelle la connaissance des institutions helvétiques, du rôle international, de la vie intellectuelle et artistique et des traditions de notre pays.

— Cette entreprise excellente a de précieux collaborateurs parmi les historiens genevois, dont les travaux servent à rattacher fortement au passé la Genève si ouverte et si accueillante d'aujourd'hui. Parmi les récentes publications de cet ordre, nous signalons à l'attention particulière des lecteurs la curieuse et émouvante étude de M. Edouard Favre sur son ancêtre Gaspard Favre¹. Quel étrange hasard nous a conservé et rendu ces documents enfouis, depuis plus de trois siècles, dans une cachette !

¹ *Gaspard Favre et sa donation aux fugitifs* (1556). — Genève, Julien, in-8°.

Il a fallu la démolition de la vieille maison Favre, rue du Rhône, pour que ce dossier poudreux vînt à la lumière. M. Edouard Favre y reconnut le recueil des procédures instruites contre son ancêtre. Elles nous font assister aux derniers épisodes de la lutte soutenue par le parti d'Ami Perrin contre la discipline imposée par Calvin. Gaspard, fils du vieil Eidguenot François Favre et beau-frère de Perrin, avait la révolte dans le sang : il joue aux quilles pendant qu'on prêche à Saint-Gervais et à la paume devant la salle où Calvin fait sa leçon ; il brave les « prêcheurs, » tient tête au Consistoire, est plus d'une fois emprisonné. Il se marie, et s'assagit, vaque à ses affaires : il se trouve absent lors de l'émeute de 1555, dernier effort de l'opposition bientôt vaincue. Ses amis sont condamnés à mort ou bannis ; ces « Fugitifs » restent aux portes de Genève, attendant l'heure de reprendre la lutte. Avant de mourir, Gaspard Favre avait rédigé en leur faveur une donation de 200 écus. Un procès est intenté au défunt pour crime de lèse-majesté : sa mémoire est condamnée, ses biens confisqués, et sa veuve, demeurée enceinte, n'a plus d'espoir qu'en ce fils qu'elle porte dans son sein et qui, un jour, vengera son père.... Il n'en fut rien : le fils de Gaspard Favre devint le plus ferme appui du régime calvinien, sans lequel, — il faut bien le reconnaître avec M. Edouard Favre, — Genève n'eût pas été la cité du refuge et la capitale de la Réforme. Rien n'est plus pittoresque ni plus instructif que le vieux document mis en œuvre par M. Favre : c'est une page toute frémissante de vie, qui nous reporte dans la réalité même d'une époque disparue.

— M. Jullien, l'éditeur du *Bourg-de-Four*, nous donne une seconde série de ses *Soldats suisses au service étranger*. On y trouve les mémoires du Petit Louis (Jean-Louis Sabon), engagé à douze ans dans la musique du 69^e de ligne, fort amusants, plus encore par l'heureux caractère qu'ils reflètent que par les faits qu'ils racontent. Quant aux récits de J.-L. Rieu et de Frédéric Rilliet, ils sont de précieuses contributions à l'histoire de 1813-1815. Le premier, sorti de Polytechnique, fait la campagne de 1813 comme capitaine dans le corps de Marmont. Le second, garde du corps de Louis XVIII, le suit en Belgique pendant les Cent-

Jours. Les tableaux variés qu'il évoque, non sans esprit, sont le témoignage d'un observateur qui, par son détachement même, mérite et inspire confiance. Il est bien à souhaiter que M. Julien enrichisse encore cette précieuse collection.

— Un mot des poètes. Deux recueils de vers ont été, en ce commencement d'année, accueillis avec faveur par le public romand. Les *Voix intimes*, éditées à Genève chez Atar et que nous présente une affectueuse préface de Jean Violette (l'auteur de ces *Fleurs de la vie* parues il y a quelques années), sont l'œuvre d'un aveugle, M. Maurice Calame. Né au Val-de-Travers en 1873, un accident l'a privé de la vue quand il avait onze ans. Il a trouvé quelque consolation dans la poésie et dans l'amitié des poètes. Il est poète lui-même par sa sensibilité un peu douloureuse plus encore que par l'art. Mais la forme de ses vers reflète avec une simplicité naïve la sincérité du sentiment et l'on aime à constater d'ailleurs qu'elle prend à travers les années plus de fermeté, car l'expérience et la méditation paraissent avoir mûri l'âme du poète. Ce n'est pas nous qui nous étonnerons du voile de tristesse répandu sur ces confidences si vraies ; nous nous étonnerions plutôt de ce que cette âme, « d'ombre environnée, » trouve le courage et la force de chanter. Et ce ne saurait être « un concert à dilater le cœur. »

Hélas ! à mes yeux tout est sombre,
Pour toujours je serai dans l'ombre,
Ainsi qu'un mort dans son tombeau ;
Je ne sais si le ciel est beau.

Je voudrais pouvoir citer *L'ennui*, *Amour divin*, *L'aveugle*, *Miserere*. Mais le lecteur les cherchera dans ce petit volume que je lui mets sur le cœur.

— M. Jean Mézel (tel est le pseudonyme genevois, à l'allure héroïque, de M. Ch. Bonifas) débutait il y a quelque vingt ans par les *Chansons douces*. Il chante aujourd'hui d'une voix mieux affermie, mais non d'une âme plus délicate et plus tendre, *Au grand soleil et sous la lampe* (Genève, Atar). Ce titre indique les deux inspirations qui alternent dans le recueil : la montagne et le foyer. Le poète a fait effort pour traduire les sensations éprou-

vées dans les régions alpestres ; il en a exprimé quelques-unes avec une réelle vigueur d'accent ; c'est bien le souffle des hauteurs,

La halte dans l'azur sur le roc du silence....

Peut-être goûtons-nous plus encore les émotions d'ordre plus intime, telle page où toute la pure sensibilité d'une âme se révèle, comme cette pièce intitulée *Amour*, la perle du recueil. Cette poésie d'un accent si profond et si vrai s'élargit chez Jean Mézel en un sentiment très vif de la solidarité humaine, qui, en face de tant de maux qu'il coudoie, lui inspire de très nobles vers. Ils ne se recommandent pas moins par le souci de la forme que par leur fière tenue morale.

— La mort nous a pris, en ces premiers mois de l'an nouveau, plusieurs hommes éminents, et le canton de Vaud a été particulièrement atteint. C'est l'économiste Léon Walras, dont Lausanne célébrait le jubilé il y a quelques mois. C'est le bon, le génial Mathis Lussy, l'auteur de l'*Expression musicale* et de l'*Anacrouse*. C'est Henri Dufour, le physicien dont la modestie égalait la notoriété et dont la perte est si sensible à l'université de Lausanne. C'est enfin Edouard Rod, qui est mort soudainement à Grasse, le 29 janvier, à l'âge de cinquante-trois ans. Notre presse a publié sur le célèbre romancier d'abondantes notes biographiques et de chaleureux éloges funèbres. Il reste à étudier son œuvre, à en marquer la juste pensée morale, ainsi que les étapes si caractéristiques, depuis *Palmyre Veulard* et les *Allemands à Paris* jusqu'aux derniers romans d'une inspiration si différente. La *Bibliothèque Universelle* s'acquittera de ce devoir. Elle ne saurait oublier que Rod fut pour elle un collaborateur fidèle et plus qu'un collaborateur, puisque, tout récemment, il exprimait à notre directeur « sa reconnaissance envers la revue où il avait débuté, » et faisait pour sa prospérité les vœux d'un ami !.

La Rédaction de la *Bibliothèque Universelle* a été douloureusement atteinte par la mort d'Edouard Rod. Collaborateur de notre revue depuis de longues années, il s'était vivement intéressé à sa réorganisation et nous avait rendu les plus précieux services. Nous pouvions espérer de

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les inondations en France et les réflexions qu'elles suggèrent. — Expériences sur le polonium. — Un nouveau type de sismographe. — La vaccination contre la fièvre typhoïde. — Saphir de synthèse. — La comète 1910 *a*. — Publications nouvelles.

Les désastreuses inondations qui viennent de se produire en France ont, tout naturellement, remis à l'ordre du jour le problème de la défense contre les crues, et les journaux regorgent d'indications sur la méthode à suivre. Si la commission chargée de tracer un programme n'arrive pas à un résultat, ce ne sera pas la faute de la presse.

Pourtant, il faut bien le dire, le problème n'est pas aussi simple qu'il le semble à beaucoup de donneurs de conseils.

Ce qui détermine les inondations, ce sont les pluies de durée, ou d'intensité inusitée. Or, l'expérience fait voir que contre ces pluies on ne peut rien, parce qu'il est impossible à la terre de boire, en un temps donné, plus d'une certaine quantité d'eau. Promenez-vous, durant une pluie très forte, ou qui dure depuis longtemps, dans la forêt la plus plate, dans les prairies les plus planes, et vous constaterez que ni le boisement ni le gazonne-

sa part une collaboration suivie; le titre qu'il donnait à sa petite nouvelle de décembre dernier suffisait à nous la garantir. Mais surtout il s'efforçait d'intéresser à notre entreprise le monde littéraire français; ses nombreuses relations, la réputation universelle dont il jouissait le rendaient particulièrement apte à cette tâche. La mort a interrompu son travail, mais les résultats n'en seront pas perdus pour nous.

Après les nombreux articles que tous les journaux ont publiés sur Edouard Rod, nous n'avons pas jugé qu'il fût opportun de lui consacrer dès maintenant un travail dont la composition se serait forcément ressentie d'un peu de hâte. Nous préférons offrir à nos lecteurs une étude préparée avec plus de recul et embrassant la personnalité et l'œuvre de l'écrivain. Notre collaborateur, M. P. Seippel, a bien voulu se charger de cette étude, dont la première partie paraîtra dans notre livraison du 1^{er} avril.

ment du sol n'empêchent la formation de nappes d'eau dans les dépressions, quelles qu'elles soient : les creux naturels ou artificiels, l'ornière des roues, la trace des foulées du bétail. Il se forme des mares inévitablement, dès que la pluie tombe un certain temps, ou en une certaine abondance. Le mal n'est pas grand si le terrain est plat ; mais s'il est en pente, le ruissellement est inévitable, et après lui, l'inondation. Le sol ne peut pas boire plus d'une certaine quantité d'eau dans un temps donné.

Par conséquent, si le boisement et le gazonnement peuvent empêcher les petites inondations et diminuer un peu les grandes, ils ne peuvent abolir entièrement ces dernières. Incontestablement on a trop déboisé en France, et pas assez rhabillé le sol ; mais ce n'est pas là la cause unique des inondations. Celles-ci se sont produites de tous temps et aux époques où la forêt gauloise avait été le moins entamée. C'est ce qu'on oublie, ou ignore, quand on préconise le boisement et le gazonnement comme principal remède.

Ainsi, la solution est ailleurs. Tout dépend du résultat qu'on cherche. Veut-on simplement protéger Paris ? Il suffit alors de relever quelques quais, de faire déboucher les égouts assez loin, assez en contre-bas de la ville pour éviter le reflux, et de fermer les ouvertures imprudemment faites par la Compagnie d'Orléans et d'autres.

Si l'on entend faire une besogne plus générale, il faut procéder autrement. Le canal de décharge, déjà maintes fois proposé au cours des derniers siècles, pour détourner une partie des eaux de la Seine avant Paris, pour la lui restituer après la traversée, rendrait assurément des services à la ville. Mais la situation au-dessous de Paris resterait la même ; au-dessus aussi. Alors il faudrait chercher autre chose. Des réservoirs ? C'est bien coûteux, et quand cela se rompt, très désastreux pour les voisins.

Dans ces conditions, et puisque les inondations ne sont pas autrement nuisibles pour les terres cultivées, à qui elles apportent un limon estimable, on peut se demander s'il ne serait pas

indiqué, plutôt, de protéger les lieux habités par des digues, et de laisser les eaux se répandre sur les plaines cultivées quand la fantaisie les prend ?

Mais aucun moyen n'existe de s'opposer à la cause des inondations, d'obliger la terre à boire plus que ne lui permettent les dimensions de son gosier.

— M^{me} Curie et M. Debierne ont fait connaître des faits très intéressants sur le polonium.

Traitant plusieurs tonnes de minerai d'uranium par l'acide chlorhydrique chaud qui entraîne le polonium et laisse le radium, puis en soumettant le liquide à une série de fractionnements chimiques, ils ont obtenu un résidu contenant tout le polonium existant, soit un dixième de milligramme.

Le polonium est un corps radio-actif 5000 fois plus rare que le radium, et qui restera toujours rare, car il se détruit très rapidement. La moitié a déjà disparu en 140 jours. Aussi l'échantillon obtenu va-t-il être soumis à une expérience fort intéressante. Après en avoir établi le spectre, qui présente plusieurs raies caractéristiques n'appartenant à aucun élément connu, et après en avoir mesuré la vitesse de destruction, on va voir en quelles substances se résoud le polonium. On le voit déjà en partie. On sait qu'en se dissociant, il donne des rayons *alpha*, de l'hélium et de l'ozone. Des actions électriques semblent se produire aussi, car le tube en quartz contenant les solutions de polonium se fendille au-dessus du niveau du liquide. Le fait le plus intéressant, en ce qui concerne ce corps, c'est qu'il se détruit si vite, 53 000 fois plus vite que le radium. Pour assister à la transmutation complète du radium, il faudrait vivre plus de 1000 ans. Pour assister à celle du polonium, quelques mois suffisent : moins d'un an. Déjà au bout de 100 jours on a recueilli 1.3 mg. cube d'hélium sous forme d'une bulle gazeuse visible à l'œil nu. Avant un an, le polonium aura entièrement disparu. On n'aura plus le spectre de cette substance.

La théorie fait prévoir qu'en même temps que de l'hélium il se produit aussi du plomb. S'il en est ainsi, dans quelques mois,

on apercevra le spectre de cet élément. En tout cas l'expérience intégrale est en cours, et selon toute vraisemblance on aura, en quelques mois, assisté à la dissociation du polonium et à la naissance, aux dépens de celui-ci, de deux corps simples connus, l'hélium et le plomb.

— M. Lippmann, le célèbre physicien, à qui l'on doit déjà un appareil de haute valeur, l'électromètre capillaire, vient d'imaginer un appareil qui semble devoir rendre à la sismographie de grands services. Il s'agit du sismographe à colonne liquide, décrit, dans une récente séance de l'Académie des sciences de Paris. Ce sismographe consiste en un niveau d'eau de grandes dimensions, en un tube horizontal reliant deux bassins pleins d'eau. L'équilibre hydrostatique s'établit par équilibre des niveaux. Si une secousse se produit, la colonne liquide remplissant le tube n'est pas entraînée par le mouvement sismique ; elle fournit le point d'appui immobile par rapport auquel on enregistre le mouvement.

Les sismographes actuellement employés sont des masses pendulaires solides : des pendules ayant une période d'oscillation propre, et qui se mettent à osciller dès les premières secousses, compliquant ainsi le tracé du sismographe, car ils superposent leur mouvement propre à celui du sol. On cherche bien à rendre leur période d'oscillation aussi grande que possible par rapport aux périodes des mouvements sismiques. Mais pratiquement aucun réglage ne tient quand on veut que la période dépasse une douzaine de secondes. L'appareil de M. Lippmann est, lui aussi, un pendule. Mais un pendule liquide, car la masse d'eau, une fois en mouvement, ne revient au repos qu'après une série d'oscillations. Mais il présente un grand avantage sur le pendule solide en ce que sa période d'oscillation peut être rendue très grande ; affaire de dimensions des parties de l'appareil. Et cette grande période d'oscillation peut être maintenue telle sans réglage, et sans possibilité de déréglage. Ainsi, avec un tube de 4 mètres de longueur et de 4 centimètres carrés de section, reliant deux baquets d'un mètre carré de surface, on obtient une durée d'oscillation de 196 secondes, qui est perma-

nente, l'appareil fût-il très rudimentaire, tel que le peut établir un simple plombier.

Les pendules solides, au contraire, sont très influençables, par exemple par la température.

Le pendule liquide, telle est la base du sismographe de M. Lippmann. L'auteur fera savoir prochainement comment il l'emploie et comment en particulier il en fait un instrument enregistreur.

— M. H. Vincent a observé des faits intéressants sur l'immunisation active de l'homme contre la fièvre typhoïde par un vaccin antityphique.

Il a employé trois antigènes principaux : les bacilles vivants ; les bacilles tués à 53° ou 55° C ; enfin l'autolysat, en eau physiologique, à 37°, de bacilles vivants prélevés sur gélose en culture de 24 heures. Cet autolysat est centrifugé, puis stérilisé par l'éther.

Quel que soit le vaccin inoculé, il faut trois inoculations pour procurer l'immunité. Le vaccin vivant, le plus actif, n'est pas à employer sur l'homme, car il peut être dangereux. Le second vaccin (tué par chauffage) est très protecteur chez l'animal ; il a donné de bons résultats aussi sur les troupes allemandes et anglaises, aux colonies. Mais il peut déterminer de la douleur, de l'œdème, de la lymphangite, de la fièvre, et tout cela a retardé la généralisation de la méthode.

Reste le troisième vaccin, que M. Vincent préfère aux deux autres à cause de la puissance de son pouvoir protecteur.

Il renferme les extraits de bacilles vivants, c'est-à-dire pourvus de leurs qualités biologiques normales, et il ne provoque pas de symptômes pénibles ou dangereux. L'action en est moins brutale encore, c'est pourquoi M. Vincent conseille de n'avoir recours qu'à l'autolysat des bacilles vivants.

— De fort intéressantes expériences ont été faites par M. Verneuil sur la reproduction synthétique du saphir par la méthode de fusion.

On admet que le saphir doit sa belle couleur bleue à un peu d'oxyde de chrome. Comme on a obtenu dans certaines expé-

riences du rubis et du corindon coloré en bleu, côte à côte, on en a conclu que la différence de couleur entre les deux pierres tient soit à la proportion d'oxyde de chrome, soit à l'état d'oxydation de celui-ci. Pourtant les recherches faites sur cette donnée n'ont rien fourni. Mais on a constaté qu'en remplaçant le chrome par du peroxyde de fer, on obtient des cristaux colorés en bleu sombre, surtout si l'on fait intervenir un peu d'acide titanique. Dans ces conditions, M. Verneuil a obtenu, au chalumeau oxyhydrique, des ovoïdes fondus, d'une belle couleur de saphir, en partant d'un mélange d'alumine et de 1,5 % d'acide magnétique de fer, avec 5 millièmes d'acide titanique. Ce saphir de fusion renferme donc 98 % d'alumine. Il présente les mêmes propriétés que le rubis de fusion : le cristal est unique, uni-axe, négatif, peu biréfringent ; il a bien les propriétés optiques du saphir naturel et les autres caractères aussi. Il semble donc que le saphir de synthèse puisse faire commercialement concurrence au saphir naturel.

— Et la comète 1910 a ? Il est déjà trop tard pour en parler. Elle se dérobe aux regards. Son apparition a été de courte durée. Reviendra-t-elle quelque jour ? On ne le croit guère. Mais elle était fort belle, disent ceux qui l'ont vue. Et ils sont plutôt rares, les beaux jours ayant été peu nombreux ce mois dernier. D'où venait-elle ? On ne sait. Car, s'il est des astronomes admettant que les comètes peuvent passer d'un système solaire à un autre, il en est aussi qui pensent qu'elles restent dans les limites du système où elles ont pris naissance. Et qu'elles y meurent, appauvries peu à peu, lors de leur passage au périhélie, qui les grille en partie, et se désagrègeant ensuite, pour devenir les météorites qui, traversant notre atmosphère, viennent tomber à terre ou se volatilisent en route, ou celles qui vont se ruer sur le soleil pour être dévorées par lui.

— Publications nouvelles : *L'astronomie populaire*, de C. Flammarion (Paris, Flammarion) ; 125^e mille. Ouvrage mis tout à fait au courant de la science et de lecture fort attrayante. — *Savants du jour*, par M. E. Lebon (Paris, Gauthier-Villars) ; col-

lection de brochures bio-bibliographiques, consacrées aux savants français en vue : deux ont paru, sur Gaston Darboux et H. Poincaré. Ce sont des documents précieux pour les chercheurs et les historiens de la science. D'autres biographies suivront, c'est entendu. — *Les aliments usuels*, par A. Martinet (Paris, Masson) : étude sur la composition et la préparation des aliments au point de vue de l'hygiène et du régime ; conseils sur ce qu'il faut manger ou bien éviter, selon « ce que l'on a. » Bon nombre aussi de recettes de cuisine rationnelle. Espérons qu'elles sont agréables. Car nous ne mangeons pas seulement par devoir, pour entretenir notre corps, mais pour le plaisir aussi. Hélas, oui.... Et le cuisinier est un grand ennemi de notre santé. Il nous tente trop par l'art avec lequel il développe et multiplie les saveurs. — *La géologie, origine et histoire de la terre*, par M. Guède (Schleicher frères). Un fort bon livre, à un prix qui mérite des éloges : 724 pages avec 151 figures pour 1 fr. 95. C'est le premier d'une collection, appelée *Bibliothèque des sciences contemporaines*, qui comptera 25 volumes, tous consacrés à la science positive. Ce volume est fort bien compris et plein de renseignements. — *La formation des légendes*, par A. van Gennep (Flammarion). M. van Gennep était plus qualifié qu'aucun pour écrire ce livre où il montre comment naissent, voyagent et se modifient les légendes. C'est, à certains égards, une histoire des débuts du roman, de la littérature populaire. Elle intéresse un public très étendu, par conséquent. — *Les états physiques de la matière*, par Ch. Maurain (Paris, Alcan). Ouvrage excellent constituant un des chapitres importants de la physique contemporaine, et un des chapitres que la science moderne a le plus remaniés. Car nous sommes loin des notions qui avaient cours il y a vingt et même dix ans. C'est d'hier que datent les notions de l'état colloïdal, d'hier aussi celles des cristaux liquides. A recommander au physicien et au philosophe. — *La science moderne et son état actuel*, par E. Picard (Flammarion). Un livre que tout esprit quelque peu cultivé doit lire, car on y trouve, à grands traits, sans termes techniques, l'état actuel

des grands problèmes de la science contemporaine, exposé très clairement et de façon très précise à la fois, par un savant qui sait mettre en valeur tout ce qu'il y a d'idée autour d'un fait.

CHRONIQUE POLITIQUE

L'Angleterre après les élections. — La réforme électorale en Prusse. — Encore la « ligue militaire. » — Un changement ministériel en Espagne. — Heurs et malheurs de la France. — L'accord franco-marocain.

On admire généralement la belle ordonnance de la politique anglaise, la régularité avec laquelle les deux grands partis historiques alternent au pouvoir, le ferme appui qu'une majorité assure à ses chefs, le soin que met tout gouvernement à ne point heurter l'opinion.... Que reste-t-il aujourd'hui de tous ces avantages ? Peu de chose, assurément : les ministres anglais discutent, hésitent, pataugent autant que leurs collègues de n'importe quel autre pays.

Le désordre date d'avant les élections. D'ordinaire le peuple du Royaume-Uni est appelé à se prononcer sur une question simple et nettement posée : c'est ainsi que, depuis vingt-cinq ans, on lui a demandé son verdict pour ou contre le *Home rule*, pour ou contre la guerre sud-africaine, pour ou contre le *Tariff reform*.... Cette fois, la situation était tout autre : la nation devait décider entre les adversaires et les partisans de la Chambre haute, entre le libre échange et le protectionnisme, entre la politique pacifique et les armements à outrance, sans parler des questions subsidiaires, le *Home rule* de l'Irlande en première ligne. Positivement les électeurs qui réfléchissent, — il en existe partout, — ne devaient pas être très à leur aise.

La réponse s'en est ressentie. Le gouvernement demandait au pays une grande manifestation qui lui permit d'entreprendre résolument sa politique de réformes ou de transformation so-

ciale. La nation a renvoyé les partis dos à dos : 273 unionistes contre 275 libéraux ; plus 40 membres du *Labour party* et 82 nationalistes irlandais ; pour obtenir une majorité, il faut un groupement. De manifestation, point ; car, si l'opposition n'a pu déplacer l'assiette des partis, c'est qu'elle revenait de trop loin ; mais elle a gagné 105 sièges et surtout la vieille Angleterre lui est revenue ; elle a donné une majorité aux conservateurs ; ce sont les petits pays : l'Ecosse, le pays de Galles, l'Irlande qui ont assuré le succès des libéraux ou de leurs alliés éventuels.

M. Asquith est actuellement le plus embarrassé des hommes ; il est de tempérament modéré ; les incartades des enfants terribles de son groupe ont dû lui arracher plus d'un gémissement ; laissé à lui-même, il resterait sans doute dans les demi-mesures et s'efforcerait de réaliser une réforme de la Chambre haute que tous les partis pourraient admettre. Mais, voilà : au cours de la campagne électorale M. Asquith a prononcé des paroles qu'une saine prudence aurait dû arrêter sur ses lèvres ; il a dit que ni lui, ni ses collègues ne resteraient en fonctions s'ils n'acquiesçaient les moyens de briser le veto des lords ; et s'il se sent aujourd'hui une forte propension à oublier de si belliqueux propos, d'autres sont là pour les lui rappeler : les travaillistes brûlent de partir en guerre, et M. Redmond disait l'autre jour à Dublin que le premier ministre avait pris un engagement d'honneur et que les Irlandais sauraient le lui faire tenir. Ce n'est point un Anglais qui a inventé la phrase fameuse : « Je suis leur chef, il faut que je les suive. » Mais un homme d'Etat anglais, lui-même, peut se trouver dans cette posture et en apprécier la cruauté.

Pour le moment il faut que l'Etat fonctionne : *The King's government must be carried on*, comme disent les loyaux sujets du roi Edouard VII. M. Asquith, suivant un illustre exemple, est donc entré en pourparlers avec les chefs irlandais ; il s'agit avant tout d'assurer la vie du royaume en faisant voter le budget. Mais ces négociations manquent de charme. Tandis que les

journaux conservateurs constatent avec une indignation intéressée que le sort de l'empire dépend des nationalistes, les Irlandais eux-mêmes tiennent la dragée haute, ils entendent profiter de tous leurs avantages. L'entente reste probable ; M. Redmond est un politicien trop avisé pour mettre en échec un gouvernement dont il peut attendre tant de biens ; le bill des finances sera sans doute voté avec quelques amendements.... Mais quelles sont les exigences des Irlandais pour plus tard ? que demandent-ils quant à la Chambre haute ? pour quelle date réclament-ils le *Home rule* ? Quelles sont, par surcroît, les volontés des travailistes qui, eux aussi, doivent avoir leur programme sur lequel ils ne plaisantent pas ? Et, quand tout cela sera connu, que peut-on raisonnablement espérer réaliser ? Car les communes ne sont pas tout ; il y a les lords qui restent une force : il y a le roi qui compte bien veiller sur son héritage et n'est pas d'humeur à courir les aventures. Certes tout n'est pas couleur de rose devant les ministres anglais ¹.

N'exagérons rien : en 1831-1832, en 1885-1886, le Royaume-Uni a passé par des incertitudes tout aussi troublantes, par des émotions tout aussi fortes que celles d'aujourd'hui ; il en est sorti à son honneur. La nation anglaise a des droits et devoirs de l'Etat une idée très nette ; elle ne laissera pas son gouvernement sombrer dans l'impuissance. Les questions, trop nombreuses et trop complexes maintenant, vont se simplifier et si, par suite d'un de ces revirements dont l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne ne offre plus d'un exemple, un nouveau groupement ne se forme pas aux communes, des élections prochaines affirmeront la volonté du peuple d'une façon suffisamment claire. Il n'en est pas moins vrai que les libéraux qui, en 1906, étaient arrivés au pouvoir portés par un mouvement irré-

¹ Le discours du trône que le roi vient de lire devant son parlement, et les commentaires des chefs de partis ne changent rien à nos appréciations. Les pourparlers continuent, mais dans les couloirs de la Chambre des communes cette fois, pour prévenir une crise que personne n'a intérêt à voir s'ouvrir en ce moment.

sistible, sont allés trop vite en besogne : ils ont violenté la nation ; ils constatent aujourd'hui que c'est chose fort difficile que de faire agir un gouvernement d'opinion quand l'opinion hésite et ne se manifeste pas.

— Ces difficultés, le gouvernement prussien ne les connaîtra sans doute pas de longtemps. Il prétend rester fort et ne veut pas changer sa manière.... La réforme électorale promise par le roi, préparée par M. de Bülow, a été élaborée et annoncée par M. de Bethmann-Hollweg ; mais le projet du premier ministre reste en dessous des espérances les moins audacieuses ; certains gens prétendent même qu'il n'y a pas de réforme du tout.

En effet, la loi électorale instituée *provisoirement* en 1849 et que Bismarck déclarait déjà absurde subsiste dans ses deux points essentiels : la répartition des électeurs en trois catégories censitaires et le vote public. Les changements réalisés par le président du conseil, la fixation d'un maximum au delà duquel le paiement de l'impôt n'entraînera plus une augmentation d'influence, la prise en considération des capacités, l'établissement du suffrage direct ne sont que des palliatifs destinés à fortifier un peu une œuvre surannée et à lui assurer une prolongation de vie : tel un fonctionnaire incapable qui s'éternise et qui, à la grande indignation des gens de bien, entreprend une cure au lieu de résigner sa charge.

M. de Bethmann-Hollweg qui, en cette affaire, n'était sans doute que le porte-parole d'un plus puissant que lui, a été aussi catégorique qu'on pouvait le désirer ; il a repoussé le suffrage universel et le vote secret par des raisons tirées de l'histoire et de la morale, il a invoqué les traditions prussiennes et présenté sous forme d'aphorismes des propositions telles que celle-ci : « Plus on démocratise le droit de suffrage, plus on abaisse le niveau de la politique et de la culture, plus les parlements deviennent grossiers. »

Peut-être le président du conseil prussien n'a-t-il pas été très bien inspiré ; peut-être aurait-il dû, au lieu de procéder par des affirmations discutables, ne pas quitter le terrain solide de

l'expérience : « Tout ce que la Prusse a fait, elle l'a fait sans la démocratie et le plus souvent contre elle. L'œuvre accomplie justifie la méthode. La petite marche du nord est devenue un puissant royaume et autour du royaume s'est formé l'empire. Grâce aux institutions prussiennes, l'idéal d'unité et d'action qui planait devant les yeux de millions d'Allemands a été réalisé et avec la puissance est venue la richesse. Aurions-nous fait cela si le gouvernement avait été obligé de compter avec les caprices du suffrage universel ? » Telle est l'argumentation naturelle d'un vieux Prussien chez qui la contemplation du passé provoque quelque contentement et qui estime que le moment n'est pas venu de changer les canons en cloches et les épées en faucilles. Cette argumentation ne serait d'ailleurs point dépourvue de force.

Mais les libéraux de toute nuance ne manquent pas de bonnes raisons : non seulement la loi électorale prussienne, retapée ou non, est l'une des formes les plus malheureuses du suffrage restreint et comme telle doit être reléguée dans quelque musée d'antiquités, mais la façon de discuter de M. de Bethmann-Hollweg est inadmissible : « Comment, s'écrient-ils, le premier ministre prussien, qui est en même temps chancelier allemand, peut-il mépriser ainsi le suffrage universel qui est appliqué par plusieurs Etats confédérés et qui, de par une disposition constitutionnelle aussi ancienne que l'empire et l'empereur, régit l'élection du Reichstag ? Comment la Prusse, dont les provinces encombrant l'Allemagne, peut-elle faire ainsi bande à part et repousser avec tant d'horreur un système dont d'autres se trouvent très bien ? » Et tandis que la commission du Landtag discute le projet article par article, le débat passionne le pays ; déjà il a été porté à la tribune du Reichstag et, dans les grandes villes du royaume, d'interminables cortèges défilent dans les rues, des conflits éclatent entre manifestants et policiers, le sang coule. Toutes choses inusitées en Prusse.

La partie n'est pourtant pas égale. Même si la majorité du Landtag amendait le projet, elle devrait compter avec la Cham-

bre des seigneurs et la volonté royale. Les mouvements de rues font plus de tort que de bien à la cause libérale : les émeutiers, quelle que soit leur conviction, feront petite figure si on leur oppose la troupe ; et si les désordres se prolongent au point de compromettre les affaires, la bourgeoisie sera prompte à lâcher des alliés par trop compromettants. Ce n'est donc pas pour cette fois que la Prusse aura le suffrage universel ou quelque chose d'approchant. Tout au plus peut-on s'étonner que le gouvernement y ait mis si peu de bon vouloir, il aurait pu, sans mettre en péril l'influence de l'élément conservateur, accorder quelques satisfactions de plus à ce qui était un indéniable mouvement d'opinion. L'aigreur et la querelle sont un mauvais régime pour une maison ; mieux vaut la paix.

— Les événements de Grèce ne nous passionnent point. Peut-être à tort ; car le pays est beau, le peuple intéressant, l'histoire admirable. Nous concevons toute l'amertume que doit éprouver cette petite nation, à qui l'Europe a multiplié les sages conseils, lui promettant que, si elle n'aggravait pas le gâchis oriental, ses « justes revendications » ne pourraient manquer d'aboutir et qui aujourd'hui se voit abandonnée par tout le monde, traitée d'insensée et de brouillonne ; nous estimons que cette diplomatie respectueuse devant le fort et cruelle pour le faible, qui, tout en violant ses promesses, ne cesse de parler de paix et de justice, abuse par trop de ses droits en un temps où l'opinion publique est censée compter pour quelque chose. Cela dit, il nous est impossible de comprendre à quoi peut être utile l'agitation de la ligue militaire qui chasse les ministres, violente la nation, ébranle le trône. Ces officiers ne veulent pas faire la guerre ; ils ont d'excellentes raisons pour cela ; croient-ils vraiment, avec tout leur tintamarre, réaliser une réforme de l'Etat ? Et si la revision constitutionnelle qu'ils préconisent aboutit, empêchera-t-elle les hommes de se démener, les partis de lutter, augmentera-t-elle le prestige de l'hellénisme dans les parages de l'Orient ?

— Pourquoi l'Espagne a-t-elle déjà changé de ministère ? Pourquoi M. Moret fait-il place à M. Canalejas ? On dit que l'an-

cien président du Conseil accordait une part trop grande aux républicains dans les fonctions publiques et que pour cela son parti l'a lâché.... Etrange reproche, puisque M. Moret ne s'est jamais inféodé aux républicains et que son successeur est beaucoup plus avancé d'idées que lui ! N'est-ce pas plutôt un acte de bon plaisir du roi, stylé par M. Maura et son groupe qui en veulent à mort au vieux chef libéral depuis les grandes luttes du mois d'octobre et comptent que les exagérations d'un ministère radical assureront leur prompt retour au pouvoir ?

M. Moret n'avait pas perdu son temps. Arrivé aux affaires alors que des provinces entières étaient soumises à l'état de siège et que 60 000 Espagnols croupissaient autour de Melilla, il avait rétabli la paix intérieure avec la liberté et assuré une fin, glorieuse, nous dit-on, — quoique nous ne sachions pas fort bien laquelle, — à l'aventure marocaine. Selon toute apparence, il aurait continué son œuvre, soutenu par sa longue expérience, avec toute la modération et la franchise de son caractère. Mais brusquement la confiance royale lui est retirée et il s'en va. Peut-être Alphonse XIII est-il encore trop jeune pour distinguer ses vrais amis.

— En France les fléaux naturels ont passé, mais l'élan de la charité et le tempérament de la nation ont été plus forts qu'eux. Sans doute les inondations ont laissé bien des ruines et bien des misères, mais elles ont permis des constatations réconfortantes : une fois de plus on a admiré la vigueur de ce peuple brave en face du danger, gai jusque dans la détresse, qui, une fois la première surprise passée, a lutté pied à pied pour se remettre ardemment au travail, dès le premier reflux des eaux, et reconstituer la richesse perdue.

De telles expériences ne peuvent se payer trop cher et la France doit les faire de temps à autre ; car, ailleurs, tout ne va pas si bien. Plus que jamais les Chambres discutent dans le vide en face d'un gouvernement qui ne se prononce plus et n'agit plus ; les mauvaises nouvelles continuent de venir : un grand vaisseau s'est brisé contre les rochers de Minorque et, en

Afrique, dans le lointain Ouadaï, une colonne de troupes coloniales a été anéantie. Le pire, c'est qu'il y a des gens qui disent que ces désastres ne sont point fortuits : l'indiscipline qui règne parmi les inscrits maritimes rend la navigation dangereuse et le gouvernement qui, tout en maintenant ses prétentions coloniales, n'ose, par crainte du socialisme, demander des crédits suffisants, ni déplacer assez de troupes, envoie de gaité de cœur ses soldats à la mort. Nous ne sommes pas obligés de croire ces propos, mais ils font une fâcheuse impression.

— En avons-nous fini avec les difficultés franco-marocaines ? Au dernier moment, alors que le gouvernement de la république paraissait perdre patience et que le courrier porteur d'un ultimatum était en route pour Fez, le représentant de Moulâï Hafid à Paris, El Mokri, a informé M. Pichon que son auguste maître consentait à ratifier la convention si péniblement élaborée. La nouvelle n'étonnera personne : la France, ainsi que nous l'avons exposé ici-même, possédait les moyens d'amener, sans grand effort, son interlocuteur à résipiscence. Moulâï Hafid, de son côté, malgré ses colères trop fréquentes et son ingénieuse cruauté, ne paraît pas complètement dépourvu de raison.

Il a cédé. Mais ne croyons pas que, les différends étant désormais aplanis, l'acte d'Algésiras va déployer tous ses effets sur le Maghzen pacifié ; pour cela il faudrait un autre sultan, un autre Maroc, peut-être aussi une autre Europe ; attendons-nous à voir, d'ici fort peu de temps, reparaître la série des griefs.... Toutefois ce succès diplomatique, si modeste soit-il, sera bien accueilli en France : il délivre le pays d'un ennui et le ministère d'un souci ; en présence des élections qui approchent, cela est de quelque considération.

Lausanne, 23 février 1910.

—•—•—•—•—

L'intention de l'auteur du présent volume a été de rappeler les notions essentielles et les principes généraux de l'économie politique et de les expliquer sous la forme la plus simple en sacrifiant, quand c'était nécessaire, la rigueur scientifique à la clarté. Il est arrivé ainsi à condenser son sujet dans un petit livre d'à peine 200 pages. On y trouve des chapitres traitant d'une manière très succincte et compréhensible certaines branches de l'économie politique. Mais, en raison même de son effort pour être bref et clair, l'ouvrage restera forcément incomplet. La grande difficulté n'est pas d'extraire d'une science exacte, quelque développée qu'elle soit, ses principes fondamentaux ; la difficulté est d'opérer de la sorte avec une science incertaine. En théorie comme en pratique, il n'y a dans l'économie politique pas de questions qui ne soient controversées. Celles où les savants sont d'accord ou à peu près peuvent facilement se résumer ; il n'en est plus de même lorsqu'on aborde des sujets théoriques comme la rente de la terre, les salaires, ou des définitions du travail, du capital, ou les problèmes de l'accroissement et de la diminution de la population. Les avis contraires pullulent également dans certains domaines de l'expérience pratique. A part la doctrine spéciale de chaque école d'économistes, il y a le conflit des intérêts où chacun cherche à défendre sa cause ; tels les débats toujours ouverts sur le libre échange et sur le protectionnisme, sur la libre concurrence et sur les restrictions de la production.

M. Boninsegni a su, dans son intéressant travail, toucher à

toutes ces questions et donner son avis; il a fait de son mieux pour nous offrir un précis d'une science qui, par sa nature même, se prête encore si mal à une pareille entreprise. C. S.

L'EUROPE ET L'EMPIRE OTTOMAN, par *René Pinon*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin.

DES MONTS DE BOHÈME AU GOLFE PERSIQUE, par *René Henry*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon.

LA RÉVOLUTION TURQUE, par *Victor Bérard*. — 1 vol. in-16. Paris, Armand Colin, 1909.

HISTOIRE DE LA TURQUIE, par *Youssouf Fehmi*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin, 1909.

LA RÉNOVATION DE L'EMPIRE OTTOMAN, par *Paul Imbert*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin, 1909.

La question d'Orient avec ses transformations, ses réveils, ses surprises, a toujours tenté l'historien. On l'a étudiée à toutes les époques et sous toutes ses faces; et, aujourd'hui que l'entrée en scène des Jeunes-Turcs donne une fois de plus à l'Orient un aspect nouveau, on peut dire que tous les éléments de la situation doivent être connus du grand public et que ceux-là seuls qui n'ont rien voulu lire peuvent arguer de leur ignorance.

Il est bien tard pour parler des ouvrages de MM. René Pinon et René Henry: ils tendent à devenir classiques, ont leur place marquée dans toutes les rédactions de journaux et rendent à des publicistes en foule les plus précieux services.

Le premier traite la question au point de vue européen: d'un moment à l'autre, nous dit-il, une crise aiguë peut s'ouvrir en Orient et, dans ce cas-là, quelles seraient les causes qui la détermineraient et dans quelles conditions se développerait-elle? Cela l'entraîne, après une sorte d'introduction historique, dans une étude très documentée, très claire, très vivante des différents *aspects* de la question d'Orient. Tout au plus pourrait-on reprocher à l'auteur, qui a préparé son livre en 1908, de donner une importance capitale aux affaires de Macédoine et de laisser dans l'ombre les remous intérieurs de l'islam ou le conflit turco-grec qui aujourd'hui ont passé au premier plan. Mais on ne saurait demander à aucun homme, si averti fût-il, d'être prophète: il reste dans le livre de M. Pinon assez de bonnes choses pour

contenter le lecteur, et si la Macédoine a été la grande question d'hier, elle peut très bien redevenir la grande question de demain.

M. René Henry a un tout autre but : frappé de la prodigieuse force d'expansion de l'empire allemand, il étudie les Etats et décrit les peuples qui se trouvent, au sud-est, exposés à la poussée germanique, sur les routes du *Drang* : la double monarchie austro-hongroise d'abord, les populations des Balkans, Serbes, Bulgares, Macédoniens ensuite ; enfin, par delà les détroits, l'Asie turque avec ses peuples endormis, ses ressources inexploitées et les vastes ambitions qui s'agitent autour d'elle. L'auteur ne traite pas les questions de haut ; il procède par enquêtes, fait parler des ministres, des généraux, des journalistes, et aussi de simples hommes du peuple ; il nous introduit ainsi dans le vif des discussions et des problèmes et son livre, à défaut de solutions qu'il ne prétend pas donner, est une mine très riche de renseignements.

Avec son élan habituel et son remarquable talent d'évocation et de description, M. Victor Bérard rappelle les grands traits de l'histoire des Turcs ; il expose les tentatives de réformes dont on a tant parlé depuis cinquante ans, il indique les rivalités des puissances et montre qu'en rendant tout progrès illusoire ces rivalités sont devenues criminelles.... C'est un tableau très coloré, très vif de tout ce monde oriental, agité, bruyant, batailleur, malheureux aussi ; des pachas magnifiques jusqu'à l'humble *xaptieh*, jusqu'au misérable *raia*, nous voyons défiler tous ceux qui le composent, tandis qu'à Constantinople ministres et ambassadeurs délibèrent et trafiquants s'enrichissent... Seulement, M. Bérard ne parle de la révolution turque qu'à sa dernière page et en quelques lignes ; pourquoi a-t-il donné ce titre à son livre ?

Une histoire de Turquie écrite par un Turc nous promettait un régal très nouveau, d'autant plus que l'auteur, Youssouf Fehmi, dans sa courte introduction, a l'air de considérer tout ce qui a été écrit sur son pays comme un tissu de balivernes. Malheureusement le régal est mince, la nouveauté ne consiste qu'en un certain parti pris d'admiration pour les Ottomans, de blâme pour leurs adversaires. Le livre n'est qu'une succession de petits développements sur les faits et gestes des padischas. De ce qui nous intéresserait surtout et qu'un Turc devrait bien connaître :

les éléments de force et de faiblesse, les phénomènes sociaux, les sentiments et les idées.... rien ou presque rien. L'auteur n'a rempli qu'à moitié sa tâche ; il nous doit un second volume.

Pour M. Paul Imbert, la rénovation de l'empire ottoman dépend des grandes voies ferrées et de la diffusion de l'enseignement par de nombreuses écoles primaires, professionnelles et supérieures qui correspondent au règne d'Abdul-Hamid. Aussi traite-t-il, dans ses premiers chapitres, des chemins de fer d'Anatolie, de la Mecque et des Balkans, et parle-t-il, à propos du protectorat français, de l'enseignement en Turquie. Il retrace ensuite les étapes de la Turquie constitutionnelle depuis les débuts de la période du *Tanzimat* jusqu'au printemps de l'année 1909. Ce plan prête à la critique : entre les chapitres, la soudure n'est pas assez ferme ; comme aussi ce que l'auteur nous donne ne répond qu'imparfaitement à un titre aussi vaste que le sien. Mais il vaut mieux s'attacher à ce qu'il y a que regretter ce qu'il n'y a pas : tout ce que M. Paul Imbert écrit est clair et plein de bon sens ; c'est un plaisir que de parcourir l'Orient turc avec un guide tel que lui, et son résumé, bien que succinct, est l'un des meilleurs que l'on ait faits depuis vingt ans sur l'éternelle question.

EDM. R.

DISCUSSIONS SOCIALES D'HIER ET DE DEMAIN, par *Georges Renard*. — 1 vol. in-16 de la « Bibliothèque de psychologie sociale. » Paris, Albin Michel, éditeur, 1909.

Dans ces pages, dont la composition s'échelonne sur une vingtaine d'années, on trouvera, d'une part, des articles de doctrine, de polémique, de critique sociale ; d'autre part, des contes, des exposés, des dissertations mêlées de fictions, où la pensée de l'auteur s'exprime en toute liberté. Morale et croyance, l'Eglise et l'Etat, socialisme et catholicisme, la démocratie et ses adversaires, les tendances de la littérature contemporaine, voilà quelques-uns des sujets qui préoccupent le plus constamment M. Georges Renard, et qu'on voit revenir sous des aspects variés dans des articles de sujets en apparence fort distants. C'est ainsi que Nietzsche, par exemple, ou encore Jules Lemaitre dans ses conférences sur Rousseau, seront ramenés et examinés purement sous l'angle de la sociologie. Telle polémique, comme celle

qui s'engagea sur une phrase imprudente de Brunetière, entre celui-ci et M. G. Renard, est l'occasion d'un échange de discussions singulièrement captivantes, passionnantes même par la valeur des deux hommes qui s'y opposent, représentatifs l'un et l'autre de toute une classe d'esprits.

Tous ces articles témoignent des belles qualités que chacun, quelles que puissent être par ailleurs ses opinions politiques, s'est toujours plu à reconnaître à M. Georges Renard : la solidité de la méthode, la vigueur d'un raisonnement qui, tout en se faisant parfois âpre, véhément, n'exclut jamais la plus parfaite honnêteté, la plus généreuse courtoisie dans la discussion.

B. G.

TRAITÉ DE PRONONCIATION FRANÇAISE ET DE DICTION, par *Auguste André*, lecteur à l'Université de Lausanne, professeur de diction au Conservatoire. Troisième édition complètement remaniée. — 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet, éditeur.

Ce traité se présente sous une forme éminemment pratique. Des règles concernant la prononciation des voyelles et des consonnes, d'autres touchant la prononciation des noms propres, des remarques sur les liaisons, les élisions, le tout suivi de nombreux exercices pratiques avec, en regard, leur prononciation en écriture phonétique, un petit traité de diction enfin, suivi d'un choix de lectures on ne peut plus agréables et d'un index alphabétique permettant de trouver rapidement la prononciation d'un bon nombre de mots, tel est, brièvement résumé, le contenu de ce précieux ouvrage.

Ce livre est appelé à rendre d'excellents services non seulement aux étrangers qui veulent apprendre le français, mais à toute personne qui tient à avoir une prononciation correcte.

M. André est un guide sûr. Il s'est donné une peine infinie pour surprendre ce Protée insaisissable qu'est la bonne prononciation française. En Touraine, à Paris, dans les salles de cours et de conférence, au théâtre, dans les réunions mondaines, il a tenté, d'après ses observations, de la fixer. Mais elle varie. Legouvé, Delaunay, Mounet-Sully, Coquelin, Sarah Bernhardt, Francisque Sarcey, Réjane n'ont pas ou n'ont pas eu même prononciation. De plus, la prononciation, comme la langue, évolue.

Si bien que l'ouvrage de M. André, qui est avant tout un ouvrage pédagogique, en arrêtant le point de l'évolution où en est arrivée la prononciation de plus d'un mot, a, par là-même, la valeur d'un document.

J. L.

LES SOIRS. Poésies, par *Liton Chevalet*. — 1 vol. in-12, Paris, Perrin & C^{ie}.

Selon la propre expression de l'auteur, sa jeunesse gémit dans son livre. Il y raconte « ses premières misères, » la tristesse des vingt ans tumultueux, le néant des passions charnelles, la désillusion d'un cœur trop vite enflammé et qui croit éternels ses caprices d'un jour. Il n'y a rien là de bien nouveau, mais c'est dit avec une ardeur mélancolique, un désir de paix et de rédemption qui touchent :

Aucun bruit dans la nuit ne trouble le silence,
Le silence si lourd qui pèse sur mon cœur !
La terre semble morte ; et, malgré moi, je pense ;
Et pas un souffle d'air ne vient bercer les fleurs.

.

Je pense, et je rêve et j'espère !
Pensers, rêves, désirs, espoirs,
Tous, tous, vous n'êtes que chimères,
Mirages vains de l'atmosphère
Si lourde, si triste, ce soir.

Car je suis dans la nuit, tout seul, sans but, sans maître,
Et je m'en vais, brisé d'espérance, d'effroi,
Tandis qu'à l'horizon le jour semble renaître
Et que je sens mon cœur qui se déchire en moi !

Parce que ce livre est plein de souvenirs, parce qu'il crie une douleur vraie, il est simple dans l'expression, mais trouble et capricieux comme un torrent de montagne :

Oh ! les cloches, sonnez ! sonnez dans la nuit brune !
Sonnez le glas brutal de nos jours de bonheur !
Rêves évanouis, rêves faits à la lune,
Vous êtes morts aussi, — hélas ! — puisque tout meurt.

Oh ! ces cloches ! ces cloches qui sonnent,

Bourdonnent, tonnent et résonnent !

Oh ! ces cloches ! ces cloches de mort

Dont chaque coup vibre en mon corps !

.

J'ai peur de votre voix qui heurte et qui caresse
Dans l'ombre de ce soir si pur et si léger,
J'ai peur de votre voix qui me charme et m'opresse,
Et je voudrais m'enfuir et je reste à songer !

Je souffre ! assez ! cloches à voix sourde,
Mon cœur est plein, ma tête est lourde ;
Assez ! J'ai mal, et j'ai peur de vous !
Oh ! que je souffre !... O ! que c'est doux !...

Et les cloches bientôt se sont tues, une à une.
Moi, je suis resté là, pensif, sur le chemin,
Perdu dans cette nuit si légère et si brune,
Et j'ai senti tomber mes larmes sur ma main !

H. A.

FÉE DE ROCHE, par *O'Donnalt*. Récits pour jeunes et pour vieux. — 1 vol. in-16. Neuchâtel, James Guinchard, 1910.

Les récits que contient ce volume s'adressent plutôt à la jeunesse, mais ils plairont sûrement aussi aux vieux. L'imagination de l'auteur, son talent de conteur ont certes de quoi séduire un grand nombre de lecteurs, quel que soit leur âge. La première des nouvelles se passe à Roche, au commencement de la vallée du Rhône, au quinzième siècle, et elle a tout le charme puissant des légendes historiques bien écrites. On y voit comment la douceur et la bonté d'une jeune fille touchent le cœur d'un seigneur redouté par sa dureté, « le mège des Chaudières. » Le second récit ne le cède en rien au premier ; il vous force à vous intéresser au triste sort de deux orphelins.

Ces nouvelles tiennent à la fois de la légende et du conte. Ecrites avec de l'humour et avec une intention morale qui donne une très grande valeur à ce livre, elles offrent en outre l'intérêt de faire revivre le passé de notre pays. Nous ne doutons pas qu'il ait du succès, car il est à recommander à ceux qui sont à la recherche d'un volume intéressant pour la jeunesse. La lecture en est instructive et variée, en sorte que tous le liront avec plaisir.

EM. Bz.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUANTE-SEPTIÈME

JANVIER-MARS 1910. — Nos 169-171.

	Pages
MADAME DE STAEL ET LE LANDAMMAN PIDOU. — Correspondance inédite, par <i>Ch. Burnier</i> .	
Première partie	5
Seconde et dernière partie	349
ENFANT DE COMMUNE. — Roman, par <i>T. Combe</i> .	
Première partie	29
Seconde partie	258
Troisième partie	474
LE DIEU SOLEIL ET LA FÊTE DE NOËL, par <i>Paul Vallette</i> .	72
DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE EN SUISSE ET DANS LES PAYS LIMITROPHES, par <i>Ernest Lehr</i> , correspondant de l'Institut de France	97
LES COMPTES DU ROI LOUIS XVI, par <i>Maurice Dumoulin</i> .	120
MÈRES CONGOLAISES, par <i>C. Seguin</i>	139
DORA KREMER. — Nouvelle, de <i>H. Heyermans</i> .	
Première partie	148
Seconde partie	370
Troisième et dernière partie	586
SELMA LAGERLÖF, par <i>Maurice Muret</i>	225
A TRAVERS LE PARLEMENT SUISSE, par <i>F. Bonjour</i> , conseiller national	303
L'ENNUI DE BOUDDHA, par <i>Gaston Riou</i>	321
UN PHILOSOPHE DE NEUCHÂTEL. FÉLIX BOVET, par <i>Paul Stapfer</i>	449
L'INITIATIVE POPULAIRE EN MATIÈRE DE LÉGISLATION FÉDÉRALE, par <i>Virgile Rossel</i> , conseiller national	516

	Pages
LES PARCS NATIONAUX, par <i>Henry Correvon</i>	541
CHOSSES DE BYZANCE, par <i>A. Lombard</i>	564
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Janvier. — Une nouvelle phase nationale. — M. W.-Ph. Eno et la circulation parisienne. — A propos de l'épiscopat et de l'école laïque. — A l'Opéra : <i>L'Or du Rhin</i> . — Livres d'étrennes.	164
Février. — Le passage du Métropolitain sous la Seine. — Le système Eno et la rue de la Chaussée d'Antin. — A propos de la criminalité et de la publicité criminelle. — L'interrogatoire de l'accusé. — Livres.....	390
Mars. — La grande crue de la Seine. — Série d'instantanés sur l'inondation. — La journée du 28 janvier. — Les leçons du désastre. — Propos tenus par des sinistrés. — La représentation de <i>Chantecler</i>	603
CHRONIQUES ITALIENNES.	
Janvier. — Les partis avancés. — Réveil des études philosophiques. — Cesare Lombroso et Alfredo Oriani. — Nouveaux spécimens de la culture italienne dans les catalogues des maisons éditrices. — Le poète Giovanni Bertacchi.....	172
Mars. — Le nouveau ministère. — Un socialiste assagi. — Patrioisme artistique. — Le dernier roman de G. d'Annunzio.....	612
CHRONIQUES ALLEMANDES.	
Janvier. — Moyens de transport berlinois. — L'accroissement de la ville. — Le <i>Gross Berlin</i> de M. Huret. — Un nouveau roman de Gustave Frenssen. — Nietzsche jugé par les Français. — La fin de l'œuvre de Karl Lamprecht. — Livres nouveaux.....	182
Mars. — Un livre sur Rodolphe de Bennigsen. — Les romans de Thomas Mann. — Otto-Julius Bierbaum et son œuvre. — Cafés littéraires berlinois. — Choses d'art : l'exposition Graff ; peintres français du dix-huitième siècle ; nouvelle Sécession ; peintres hongrois.....	620
CHRONIQUES ANGLAISES.	
Février. — Politique. — Centenaires. — Une vieille histoire. — Les opinions d'un Américain sur l'Angleterre. — Quelques livres : MM. Rudyard Kipling et autres.....	398
CHRONIQUE HOLLANDAISE.	
Février. — Une pétition pour le repos du dimanche. — La question des servantes. — La vie domestique en Hollande. — Recherche de la paternité. Le pour et le contre. — Criminalité et confessions religieuses. — Partis et parti pris. — M. Pierson et la réforme de l'impôt. — Donation Drücker. — Les peintures d'églises au moyen âge. — La peinture hollandaise au dix-neuvième siècle.....	406

CHRONIQUE RUSSE.

- Février. — Le mystère de l'attentat Petrovski. — Guerre et paix. — Prestige national. — Les lettres de Pobiedonostzev. — Le cinquantenaire de la Société des gens de lettres. — *La vie et l'œuvre de Tolstoï*, par M. Volynski. — *Le coq d'or*, de Rimsky-Korsakov. — *Satan*, par M. Gordine 415

CHRONIQUES AMÉRICAINES.

- Janvier. Cook et Peary. — A propos de l'ascension du mont Mackinley, en Alaska. — Les fêtes d'Hudson et Fulton. — Les élections à New-York : un échec de Tammany Hall. — Dépenses électorales. — Nécrologe : l'auteur dramatique Clyde Fitch; M. Harriman, le « roi des chemins de fer. » 191
- Mars. — L'incident du Nicaragua. — Statistique des divorces. — A propos du suffrage féminin. — Un résultat de la « prospérité » protectionniste : le renchérissement de la vie. — Extravagances. — Sucre et gomme à chiquer. — Nécrologe : F. Remington, peintre et sculpteur..... 629

CHRONIQUES SUISSES.

- Janvier. — La littérature « criminelle; » efforts pour la combattre. — Livres de saison : *Au Foyer romand*; conteurs et romanciers : Philippe Monnier; A. de Molin; D. Baud-Bovy. — Un drame fribourgeois. — La vie mentale de l'adolescent. — Le catholicisme à Genève. — M^{me} de Staël et la police. — Le poète Duchosal..... 201
- Mars. — Bonnes lectures. — Toujours Jean-Jacques : à Montmorency; les *Annales*, correspondance avec Usteri. — En Savoie. — Genève suisse. — Les « Fugitifs. » — Soldats suisses au service de France. — Les poètes : Maurice Calame, Jean — Les morts 638

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Février. — L'œuvre d'Ernest Zahn. — Meinrad Lienert. — Livres d'histoire. — Chroniqueurs du Hasli. — Le *Rascher's Jahrbuch*. — Vieille architecture suisse. — Dans le canton d'Uri. — Livres nouveaux..... 423

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Janvier. — La télévision : expériences récentes en France. — Observation sur la planète Mars. — La rachianesthésie générale. — Coloration artificielle des diamants. — Le mécanisme de l'aphonie subite..... 209
- Février. — Le prochain passage de la terre dans la comète de Halley. — Générateur thermo-électrique solaire. — Les châtagniers d'Europe. — La grippe et son vaccin. — Pierres précieuses artificielles. — Mariage entre cousins. — Publications nouvelles 433

Mars. — Les inondations en France et les réflexions qu'elles suggèrent. — Expériences sur le polonium. — Un nouveau type de sismographe. — La vaccination contre la fièvre typhoïde. — Saphir de synthèse. — La comète 1910 <i>a</i> . — Publications nouvelles.	647
---	-----

CHRONIQUES POLITIQUES.

Janvier. — L'année 1909. — Discussions parlementaires. — M. de Bethmann-Hollweg au Reichstag. — En Angleterre: le conflit entre les deux chambres. — La chute du ministère Giolitti. — Le roi Léopold II. — En Suisse: la session des chambres fédérales.	214
Février. — Inondations. — Choses et autres. — La chute d'Hilmi pacha. — Les élections anglaises. — Affaires suisses.	439
Mars. — L'Angleterre après les élections. — La réforme électorale en Prusse. — Encore la « ligue militaire. » — Un changement ministériel en Espagne. — Heurs et malheurs de la France. — L'accord franco-marocain.	654

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

<i>Dierauer, Johannès.</i> — Histoire de la Confédération suisse. Trad. de l'allemand par <i>Auguste Reymond</i>	223
<i>Rodet, Henri.</i> — Le contrat social et les idées politiques de J.-J. Rousseau	224
<i>Epy, Michel.</i> — Petite âme	448
<i>Boninsegni, P.</i> — Précis d'économie politique	662
<i>Pinon, René.</i> — L'Europe et l'empire ottoman	663
<i>Henry, René.</i> — Des monts de Bohême au golfe Persique	663
<i>Bérard, Victor.</i> — La révolution turque	663
<i>Fehmi, Youssouf.</i> — Histoire de la Turquie	663
<i>Imbert, Paul.</i> — La rénovation de l'empire ottoman	663
<i>Renard, Georges.</i> — Discussions sociales d'hier et de demain	665
<i>André, Auguste.</i> — Traité de prononciation française et de diction	666
<i>Chevalet, Liton.</i> — Les soirs. Poésies	667
<i>O' Donnall.</i> — Fée de Roche	668

